

LES
VIES DES PÈRES
DES DÉSERTS D'ORIENT

LEUR DOCTRINE SPIRITUELLE ET LEUR DISCIPLINE MONASTIQUE

NOUVELLE ÉDITION

D'APRÈS

LE R. P. MICHEL-ANGE MARIN

DE L'ORDRE DES MINIMES

AVEC UNE INTRODUCTION, DES NOTES ET DES ÉCLAIRCISSEMENTS
HISTORIQUES

Par M. Eugène VEUILLOT

Ornée de 60 gravures par M. CÉRONI

DEUXIÈME ÉDITION

TOME III



PARIS

LIBRAIRIE DE LOUIS VIVÈS, EDITEUR

13, RUE DELAMBRE, 13.

1869

Les vies des Pères des déserts d'orient

Table des 6 volumes

Tome 1

Avant propos, Introduction, Aperçu sur la situation de l'Eglise et de l'empire au IV^e siècle

La Thébaïde :

Paul le premier ermite, Antoine le Grand, Paul le simple, Sisoès, Jean d'Egypte, Apollo, Ammon et Onurphe, Isidore, Paphnuce et Thaïs, Patermuce, Pacôme Théodore le Sanctifié, Les Tabennesiotes, Euphrasie

Nitrie, les cellules et Phermé :

Ammon, Pior, Or, Pambo, Macaire d'Alexandrie, Benjamin, Théodore

Tome 2

Macaire l'Egyptien, Isaïe, Sérapion et Sérène, Agathon, Isidore, Paphnuce Céphale, Paphnuce Bubale, Daniel, Moïse l'Ethiopien, Moïse le Lybien, Isaac, Poemen, Bessarion, Jean le nain, Arsène, Romain, Achille et Senulphe

Solitaires d'Egypte :

Athanase, Draconce, Sérapion, Jean Cassien, Germain, Arquêbe et Chéméron, Nestéros, Joseph, Pynufe, Diolque, Paul et Jean, Maquète, Abraham l'Enfant, Euloge d'Alexandrie, Théodore, Luce, Cyr, Isidore l'Hospitalier, Dorothée le Thébain, Sérapion le Sindonite, Matoé, Motius et Isaac.

Tome 3

Isidore de Péluse, Emile, André, Biarré, Nilamon, Mélas, Synclétique, Sara, Théodora, Piane et Alexandra.

Solitaires de Palestine :

Hilarion, Hésichius, Zénon, Porphyre, Epiphane, Cassien, Jérôme de Stridon, Paule, Eustochie, Mélanie l'Ancienne, Mélanie le Jeune et Pinien, Albine, Zozime et Marie l'Egyptienne, Martinien, Jacques, Euthyme le Grand, Gerasime, Gélase, Nonna et Pélagie, Sabbas.

Tome 4

Cyriaque, Cyrille, Théodose le Cénobiarque, Jean et Barsanuphe, Dorothé de Gaza, Dosithé, Zozime le Cilicien, Jean de Sapsas, Jean de Chozeba, Zozime de Sinden, Jean le Sabaïte.

Solitaire d'Arabie :

Désert du Sināi et de Raïthou, anachorètes martyrs, Moïse

évêque des sarrasins, Sylvain et Zénon, Nil et Théodule, Nicon et Joseph de Péluse, Pierre et Epimaque.

Monastères de Syrie

Lucien, Flavien, Diodore, Publia, Jean Chrysostome, Théodore, Démétrius, Stéléchiüs, Stagyre, Théodoret de Cyr, Macédonius, Pierre le Galate, Zénon, Romain, Eusèbe de Coryphe, Syméon d'Aman, Pallade et Abeaham, Syméon le Stylite.

Tome 5

Baradat, Thalelé, Maisine, Acepsime, Maron, Jacques le Syrien, Eusèbe, Jean, Moïse, Antiochus, Marcien, Malch.

Solitaires de Syrie et Mésopotamie

Marcel et Fébronie, Paul de Telmise, Publius, Salaman, Théodose l'Antiochien, Jacques de Nisibe, Julien, Ephrem le Syrien, Barses et Euloge, Abraham et Marie, Aphraate, Julien, Abraham, Alexandre d'Antioche, Théophane, Pansemne, Raboulla, Siméon Salus, Thomas d'Apamée, Théodule, Syméon le Jeune,

Moines d'Egypte et de Palestine

Jean Climaque, Pallade, Hésychius, Etienne, Jean le Cilicien, André, Ménas, Daniel, Jean Moschus.

Tome 6

Jean Moschus, Sophrone, Anastasie, Anastase le Sinaïte.

Solitaires d'Asie Mineure :

Basile le Grand, Grégoire de Nazianze, Macrine le Jeune, Grégoire de Nysse, Pierre de Sébaste, Amphiloque d'Iconium, Ascole de Thessalonique, Leucade, Sacerdos.

Solitaires de Constantinople :

Arsace, Hypace, Sylvain de Troade, Dalmace, Dominique et Pulchérie, Alexandre et les Acémètes, Raboula d'Edesse, Jean le Calybite, Marcel, Auxence, Daniel le Stylite.
La Perse, l'Arménie, l'Inde

LES VIES

DES

PÈRES DES DÉSERTS

SAINT ISIDORE DE PÉLUSE ¹.

Péluse, ville située sur l'embouchure la plus orientale du Nil, comme nous l'avons déjà dit dans une note, a été autrefois une des principales villes d'Égypte après Alexandrie. Selon Strabon elle avait vingt stades (3,700^m) de circonférence. On croit qu'elle reçut l'Évangile dès le temps des apôtres. On trouve parmi les évêques qui assistèrent au premier concile de Nicée, un Dorothée de Péluse ; et du temps de saint Isidore dont nous allons parler, Eusèbe y avait succédé à l'évêque Ammonius.

Ce fut au voisinage de cette ville que fleurit pendant longtemps saint Isidore ; ce qui l'a fait surnommer saint Isidore de Péluse, ou de Damiette, par l'erreur de ceux qui croient que cette ville a été bâtie sur les débris de l'ancienne Péluse ².

Il était originaire d'Alexandrie, d'une famille également noble et riche, et alliée à celle du patriarche Théophile et de saint Cyrille son neveu et son successeur dans la chaire de saint Marc. L'éducation qu'il reçut répondit à la distinction de sa naissance. Les Grecs disent qu'il acquit à un très-haut degré les sciences

¹ Baronius, les Bollandistes, Evagre, Tillemont, Dupin.

² L'ancienne Péluse était située très-près de la mer ; la ville moderne en est à huit kilomètres.

divines et humaines ; et ce que nous savons de ses actions, joint aux monuments qui nous restent de son érudition, justifie parfaitement cet éloge.

Comme la piété régnait dans sa maison, on fit couler de bonne heure dans son cœur les leçons de la vertu, à mesure qu'on cultivait son esprit par les lettres ; et il sut si bien mettre à profit les vérités de la religion, qu'elles le dégagèrent entièrement du siècle, et le portèrent à se retirer dans la solitude. La légende des Coptes, qui font son office au 10 de leur mois de méchir, ce qui tombe au 4 février, dit qu'ayant été recherché pour être mis sur la chaire d'Alexandrie, il se déroba dans la nuit et s'enfuit au désert de Pherme. Mais cette légende est pleine de fautes ; et les plus sûrs mémoires que nous avons de notre Saint nous apprennent qu'il était encore jeune lorsqu'il embrassa la vie monastique et qu'il s'arrêta à une montagne voisine de Péluse et habitée par plusieurs solitaires. C'était apparemment le désert de Lichnos ¹, que saint Hilarion, au rapport de saint Jérôme, visita en allant de la Palestine au tombeau de saint Antoine.

Il y a des auteurs qui ont cru qu'il fut abbé de ces solitaires ; mais les anciens ne l'ont point dit. Il est certain qu'il se porta avec tant d'ardeur aux exercices de la vie religieuse et à la pratique des vertus, qu'il se distingua bientôt parmi les frères et mérita leur confiance. Evagre nous en donne une idée en peu de mots, qui font sentir toute la grandeur de son mérite : « Il macérât sa chair, dit-il, par les plus rudes travaux de la pénitence ; mais tandis qu'il la desséchait par ces austérités, il engraisait son âme par la contemplation des choses divines, et menait la vie d'un ange parmi les hommes, se rendant par là une règle vivante de la sainteté de son état, et un modèle d'union avec

¹ Ce désert sablonneux, marécageux, sans végétation, était un de ceux qui imposaient les plus rudes privations aux solitaires. Le nom de Péluse, en égyptien *Péremoun* (ville de boue), indique assez quelle était la nature de cette contrée.

Dieu par l'oraison et le recueillement, que les autres solitaires pouvaient avoir continuellement devant les yeux. »

Il nous apprend lui-même quels furent les motifs qui le portèrent à se rendre solitaire. Ce fut pour fuir le trouble des villes, pour se renoncer et pour porter sa croix. Il se proposa de retracer dans son désert la vie austère de saint Jean-Baptiste. En effet, il était vêtu d'une robe de poils rudes, et ne se nourrissait que de feuilles et d'herbes. Toute sa richesse consistait dans ce seul habit, et il était si content de sa pauvreté, qu'un de ses amis appelé Zénon, lui en ayant envoyé un neuf en lui demandant son vieux, il le remercie agréablement en le lui envoyant, de lui avoir fourni par là le moyen de se garantir du froid et de pratiquer le conseil de saint Jean, qui ne veut pas qu'on ait deux habits.

Ep. 475.

Il se sépara d'abord tant qu'il put du commerce des hommes, donnant à son cœur tout le loisir de goûter les douceurs de la contemplation ; et il avoue que c'est à cette retraite si rigide qu'il devait la connaissance des choses de Dieu, que son humilité lui fait appeler médiocre, quoiqu'il paraisse par ses écrits qu'elle était des plus lumineuses.

Quelque soin qu'il eut dès lors de se cacher, l'éclat de ses vertus le trahit ; et en effet, Dieu l'avait donné en ce temps-là à son Église, comme un nouvel Elie brûlant de zèle pour sa gloire, ou un nouveau Jean-Baptiste, qui du fond de son désert, fit retentir sa voix puissante contre les dérèglements des hommes, afin de les ramener à Jésus-Christ.

Il fut élevé au sacerdoce, et l'on peut dire, par la divine ardeur dont son âme fut embrasée en recevant ce sacré caractère, qu'il reçut un esprit de feu avec l'imposition des mains de l'évêque, de ce feu, dis-je, que Jésus-Christ a apporté dans le monde, et qui devait y causer un céleste embrasement. La mission particulière d'Isidore fut de combattre sans considération humaine, les vices et les abus partout où il les trouvait. Tout concourait d'ailleurs

à lui donner de l'autorité sur les esprits ; sa naissance distinguée, les richesses qu'il avait quittées, le détachement dont il faisait profession, l'austérité de sa vie, l'érudition qu'il avait acquise, le rare talent de l'employer avec force et avec énergie, et surtout ces brillantes lumières qu'il avait comme puisées dans le sein de la Divinité par son oraison éminente, et qui l'avaient si bien pénétré de la sainteté de Dieu et de ses droits sur les cœurs des hommes, qu'il ne pouvait souffrir qu'il fût offensé, et qu'il poursuivait vigoureusement par sa plume le péché dans les grands comme dans les petits, dans le haut clergé comme dans celui du second ordre, dans les gouverneurs et les magistrats comme dans le peuple.

Nous verrons bientôt qu'il n'épargna pas même le patriarche Théophile, quoique son parent, non plus que saint Cyrille, au sujet de saint Jean Chrysostome dont il défendit la cause, et qu'Eusèbe son évêque n'échappa pas à la juste sévérité de ses avis, ainsi qu'une partie de son clergé. Aussi la conduite de ce prélat était si répréhensible pour ses injustices et ses désordres, qu'on ne peut taxer notre Saint d'avoir excédé de zèle dans ses remontrances ; le scandale qui résultait de ses vices dans l'Eglise d'Égypte ne méritant pas un censeur qui fût moins inexorable que lui.

La véhémence de son zèle parut quelquefois trop forte à quelques-uns de ses amis, et lui fit aussi des ennemis. Mais ce grand homme, qui n'avait que Dieu en vue, ne crut pas devoir la modérer pour complaire aux premiers, ni pour la crainte de la persécution des autres. Le témoignage de sa conscience lui suffit, et il était toujours prêt à sacrifier, à la gloire de celui dont il défendait les intérêts, toutes les amitiés humaines, et à lui sacrifier aussi son repos, sa santé et sa vie même. « Ne croyez pas, dit-il dans une de ses lettres au sophiste Asclèpe, qui lui avait marqué de se modérer un peu, que je change de ton et que je devienne un lâche flatteur. Il faut ou que vous cessiez de me

donner de tels conseils, ou que je vous retranche du nombre de mes amis. »

On peut juger par la réponse qu'il fit à l'évêque Théon combien son zèle était pur et désintéressé, et de quelle source il coulait lorsqu'il s'armait si fortement contre le vice : « Nous sommes également coupables, lui dit-il, ou lorsque nous voulons venger nos propres injures, ou lorsque nous ne sommes pas touchés de celles qu'on fait à Dieu. S'il ne s'agit que de nous, à la bonne heure, usons de douceur et d'indulgence quand on nous a offensés ; mais quand c'est Dieu qui est offensé, il ne convient point de le souffrir ; il en faut marquer de l'indignation. Voyez cependant quelle est notre faiblesse ! nous sommes sensibles jusqu'à ne vouloir pas pardonner à nos ennemis, et nous n'avons que de la douceur pour ceux qui s'élèvent contre Dieu. Moïse n'en agissait pas ainsi ; quoiqu'il fût le plus doux des hommes, il ne laissa pas de se mettre en colère contre les Israélites lorsqu'ils firent le veau d'or, et sa colère dans cette occasion fut bien plus sainte que toute la douceur qu'il aurait pu faire paraître. »

Il poursuit sa justification par l'exemple des Saints. « Élie, dit-il, s'éleva contre les idolâtres, Jean-Baptiste contre Hérode, saint Paul contre Elymas. Ce n'était que pour venger l'injure faite à Dieu ; mais ils négligeaient sans peine celles qu'on leur faisait à eux-mêmes. Il est vrai que Dieu est assez puissant pour se faire justice. Il veut pourtant que les gens de bien détestent le péché et le fassent détester, et c'est dans cette conduite de zèle que les Saints faisaient consister la vertu et la véritable philosophie. »

La pureté de son zèle paraissait encore par les prières devant Dieu dont il accompagnait les exhortations qu'il faisait aux hommes. Et comment eût-on pu attribuer à l'effet d'une chaleur humaine ses vives remontrances, tandis qu'en écrivant à ceux qu'il voulait corriger, il s'affligeait, il pleurait, il gémissait en secret de leurs fautes aux pieds du Seigneur, et tâchait, par tous

les efforts de ses oraisons, qu'une ardente charité animait, de leur attirer des grâces de conversion et de faire passer dans leur cœur les puissantes vérités qu'il leur mettait devant les yeux par ses lettres? Aussi protestait-il souvent à ceux à qui il les adressait, qu'il versait plus de larmes pour eux devant Dieu, qu'il ne leur écrivait de paroles.

Si quelques-uns de ses amis ont en certaines rencontres trouvé que son zèle était trop vif, on peut dire que c'était plutôt parce qu'ils avaient eux-mêmes trop de condescendance, et qu'ils consultaient plus la prudence humaine que les intérêts de Dieu. Aussi saint Isidore était-il justifié par d'autres, qui faisaient moins d'attention aux vains jugements des hommes; et il a même été quelquefois obligé de se défendre contre quelques-uns qui lui reprochaient d'être trop modéré. Et enfin il est constant d'une part qu'il ne s'éleva jamais que contre le vice connu et bien avéré, et d'autre part que ses écrits ont été loués par les plus grands hommes de son temps, et par ceux qui sont venus après lui, à l'exception de quelques hérétiques dont le jugement doit être méprisé; encore s'en est-il trouvé que l'évidence de la vérité a forcés de faire son éloge; tel fut Étienne Gobar le Trichéïte, qui le reconnaît pour un homme saint et digne de toute sorte de respects, comme on le peut voir dans Photius.

Ainsi lorsqu'il s'élève fortement contre Eusèbe, évêque de Péluse, il suffit pour concevoir la justice de ses raisons, de dire que ce prélat imposa les mains à Timothée Elure, pour le faire, non pas évêque, mais tyran d'Alexandrie. Eusèbe excluait aussi les gens de bien du sacerdoce, et n'y élevait que des personnes criminelles. Ceux de son clergé contre lesquels saint Isidore réclame plus fortement, sont Zozime, Maron, Martinien, Pansophe, Luce, Querémon, Eustathe, Pallade. Les uns étaient entrés dans les ordres par la simonie; les autres vendaient les ordinations. Il y en avait qui s'étaient rendus coupables de crimes pour lesquels ils méritaient d'être punis même par les lois civiles. La

plupart avaient été rejetés auparavant par Ammonius, prélat très-saint et prédécesseur d'Eusèbe ; et ce mauvais choix de ministres avait inondé l'église de Péluse des maux que le Saint déplorait.

Voilà donc ce qui excitait son zèle, et ce qui lui donnait une sainte hardiesse pour reprendre hautement les pécheurs de tous les états et de tous les rangs. Aussi, disait-il à un gouverneur qui avait voulu donner atteinte aux asiles sacrés, et qui s'était plaint de sa liberté à le lui reprocher, que c'étaient ses propres actions qu'il devait condamner, et non pas les termes par lesquels on les exprimait telles qu'elles étaient.

Mais autant il était animé pour les intérêts de Dieu et les soutenait avec générosité, autant aussi le faisait-il avec discernement et une prudence toute charitable. Il condamnait également ceux qui n'usaient pas de modération dans la correction fraternelle que l'Évangile prescrit, ou qui osaient la faire sans y être autorisés par leur état, ou par leur caractère. C'est dans ce sens qu'il écrit à un officier nommé Léonce, qui avait parlé avec trop de liberté de Zozime prêtre, coupable de simonie et d'une ambition outrée : « Ce que vous avez dit, lui écrit-il, n'est que trop vrai, et personne ne peut vous accuser de calomnie ; mais il ne faut pas que votre langue, qui dans cette rencontre est l'organe de la vérité, se souille par de tels discours. Un homme d'honneur et orné de beaucoup de vertus comme vous, doit ajouter à sa couronne la gloire de la patience. »

Il n'avait point de plus grande joie que quand il voyait que ses charitables avis avaient produit les bons effets qu'il se proposait. Son cœur alors s'épanouissait, et il montrait par là qu'il aimait sincèrement en Dieu ceux dont il avait combattu les vices. Il connaissait tout le prix des âmes ; il était pénétré de douleur lorsqu'elles se perdaient : il eût voulu tout entreprendre pour les sauver ; et il dit dans une de ses lettres, que sans oser se comparer à Moïse, ou à saint Paul, il avait un extrême désir de contribuer de tout son pouvoir au salut de tout le monde.

« Plût à Dieu, écrit-il aussi à un évêque de ses amis, au sujet d'une âme que Dieu avait retirée par son moyen du danger où elle était de se perdre ; plût à Dieu que vous eussiez été ici pour avoir part à nos travaux et à notre couronne, aux louanges et aux bénédictions que l'on nous donne ! La paresse et la tiédeur avaient relâché notre ami et affaibli son amour pour la céleste philosophie. Nous l'avons remis dans le bon chemin par nos conseils et par nos exhortations, et encore plus par le secours de la grâce de Dieu. Nous en faisons à présent une fête où nous chantons des cantiques de joie pour cette victoire, et où nous régalaons nos amis par des banquets tout spirituels. »

Il eut ainsi la consolation de persuader à beaucoup de personnes, même fort illustres, d'abandonner le vice et d'embrasser la vertu ; mais il eut aussi la douleur de voir que d'autres, principalement ceux d'entre les ecclésiastiques de Péluse dont il avait tâché d'amollir le cœur par ses différentes lettres, tantôt douces et tantôt sévères, n'avaient cessé de continuer de vivre avec un tel scandale, que beaucoup de personnes s'imaginaient qu'on ne pouvait recevoir d'eux le baptême, ni les autres sacrements, et aimaient mieux ne les point recevoir du tout, quelque remontrance qu'il leur pût faire sur cela.

Ils en vinrent enfin jusqu'à lui déclarer une guerre ouverte, et on croit même qu'il fut banni ; mais en loin de s'en affliger, il s'en réjouit comme les apôtres lorsqu'ils sortirent du conseil des Juifs où ils avaient été trouvés dignes de souffrir pour le nom de Jésus-Christ : « Vous m'avez couronné malgré vous, marque-t-il au principal auteur de sa persécution, et je puis dire maintenant que Dieu m'a fait la grâce, non-seulement de croire en lui, mais encore de souffrir pour lui. »

Cela ne ralentit pas son zèle. Il alla toujours en avant malgré la malice de ses ennemis, parce que Dieu ne change point, que la vertu est toujours également belle et le vice odieux, et que le salut des âmes ne saurait être acheté à un prix trop cher. C'est

pour cela qu'écrivant à un de ses amis il dit ces excellentes paroles : « J'aime beaucoup mieux souffrir persécution en faisant le bien, que d'être applaudi pour avoir fait le mal ; car sans parler des récompenses réservées à la vertu dans l'autre vie, et des supplices destinés à l'impiété et au vice, la vertu me semble porter avec elle sa récompense, et le péché son supplice. Quelques calomnies que l'on publie contre la vertu, quelques louanges que l'on donne au vice, elles ne seront point capables de me faire abandonner l'une pour suivre l'autre. J'aimerai toujours la vertu, quoique couverte d'opprobres, et je détesterai de même le vice, fût-il couronné de gloire. »

Ses sentiments à l'égard de ses persécuteurs étaient si chrétiens et si humbles, qu'il se reprochait même de ne pas prier pour eux avec toute la pureté et l'étendue de cœur qu'il eût souhaité. Ce qu'il dit là-dessus dans une de ses lettres a paru si édifiant et si pieux à un savant auteur (Tillemont) dont nous employons ici les Mémoires, qu'il nous en a donné la traduction en entier. Elle mérite d'être rapportée après lui.

« Je sais parfaitement, dit-il, qu'il m'est glorieux dès ce monde, et qu'il me sera encore plus glorieux en l'autre, d'avoir souffert les injures et les injustices. Pour ce qui est de me tenir obligé à ceux qui me maltraitent, lors même qu'ils en font une coutume, et qu'avec cela ils s'en glorifient comme des personnes qui nous procurent un nouvel accroissement de vertu, je ne m'en excuse pas sur ce que je n'aime point à me faire des couronnes du malheur des autres, mais j'avoue que c'est une chose trop grande pour moi et qui surpasse mes forces. Je puis souffrir avec patience tout ce qu'ils me font ; mais je ne suis pas encore arrivé jusqu'à leur en savoir gré et à prier avec une charité pure et ardente pour ceux qui ne cessent point de me faire tout le tort qu'ils peuvent, surtout quand ils ne songent point du tout à s'en repentir et qu'ils se rient même de ce que l'on prie pour eux. Voilà ma disposition ; je veux bien que vous la sachiez. Pour

vous, si vous faites ce que je ne puis pas faire, je loue et j'estime extrêmement cette grandeur d'âme ; mais je vous avoue ma faiblesse. J'ai souvent prié avec une cordialité tout entière pour ceux qui s'étaient déclarés mes ennemis en quelques rencontres. Pour ceux qui le faisaient à dessein et par une malice affectée, lorsque j'ai voulu aussi prier pour eux, j'ai bien vu que c'étaient les lèvres qui priaient plutôt que le cœur. Cela ne m'empêche pas de croire que d'autres sont arrivés à ce degré ; j'en sens de la joie et je souhaite de les pouvoir suivre ; car au moins je ne suis pas comme beaucoup d'autres, qui ne peuvent croire que personne soit arrivé à une vertu dont ils se trouvent incapables, jugeant des autres par eux-mêmes, ou qui, pour ne pas rougir de leur lâcheté, se vantent de faire ce qu'ils ne font pas, ou qui allégorisent les commandements de l'Évangile pour ne se pas croire obligés à des choses qu'ils n'ont pas le courage d'entreprendre, comme je sais que quelques-uns le font à l'égard de la défense d'avoir deux tuniques, parce qu'ils ne peuvent pas la pratiquer à la lettre. Ils feraient mieux, sans tant spiritualiser, d'honorer la vertu de ceux qui le peuvent, et confesser leur faiblesse qui les empêche de les imiter. Pour moi, ceux que j'estime le plus sont ceux qui font ce que je ne puis encore faire. »

Ce n'était que quand il trouvait de la résistance à ses avis et qu'il voyait le mal ou trop grand ou presque incurable, qu'il écrivait avec une sainte véhémence. Autrement il trempait sa plume dans le miel avec une douceur toute chrétienne. « Avec les gens de bien, disait-il, il faut se montrer doux et humble ; mais avec des gens fiers et orgueilleux il faut prendre un air élevé. Ceux-là regardent la douceur comme une vertu ; c'est pourquoi il faut en user à leur égard pour les consoler. Mais comme ceux-ci n'estiment que la force et le courage, il faut leur marquer de la fermeté pour rabattre leur orgueil. Par cette conduite sage et prudente on soutient les uns et on humilie les

autres. On ne gagne pas tout le monde par les mêmes moyens ; les mêmes remèdes ne guérissent pas toutes sortes de maladies ; autant qu'il y a de différentes maladies, autant y a-t-il de différents remèdes. »

Nous avons remarqué qu'il étendit son zèle sur les personnes de tous les rangs ; il écrivit en effet aux premières personnes de l'empire, et même à l'empereur, et on peut dire que ses remontrances en furent bien mieux reçues, qu'elles ne l'avaient été par certains personnages en qui l'abus de la sainteté du caractère avait trop endurci le cœur. On avait fait un traité avec les barbares voisins de l'empire, qu'on s'était obligé de garder sous un serment réciproque que le Saint désapprouva, et dont il se plaignit comme capable d'allumer plutôt la colère de Dieu que d'attirer sa bénédiction pour le soutien de la paix et la prospérité de l'empire. On ne sait pas bien en quoi consistait ce serment ; mais on croit que les Romains avaient fait jurer les barbares par la croix, ou d'autres mystères de notre religion, et qu'ils avaient juré de leur côté par les faux dieux de ces barbares. Ce procédé était contre toutes les règles, et c'est pour cela qu'il se plaint que l'on avait laissé toucher aux païens ce que nous avons de plus saint et de plus sacré, et que les chrétiens y avaient pris part aux abominations sacrilèges des idolâtres, ce qui jusqu'alors avait été sans exemple, et ne pouvait venir dans ceux qui l'avaient fait, que de la faiblesse de leur foi, ou de ce qu'ils ignoraient les principes de la religion. La réponse qu'il reçut à ce sujet de la part de l'empereur répondit si bien à l'intérêt qu'il prenait à la gloire de Dieu, qu'il en eut le cœur comblé de consolation. Il dit même que la joie qu'il en eut ne servit pas peu à le guérir d'une maladie dont il était alors travaillé.

Ce grand Saint appuyait ordinairement les puissantes raisons qu'il employait pour combattre les vices et exhorter à la vertu, des passages de la sainte Écriture, qu'il a expliquée presque tout entière dans les différentes lettres qu'il a écrites. Il em-

ployait aussi des exemples, et citait des faits particuliers, qui se seraient perdus par l'oubli des hommes s'il ne nous les avait conservés.

Nous en apprenons entre autres un, qui couvrait de honte le paganisme et faisait sentir toute l'horreur de ses superstitions. Les païens se glorifiaient d'avoir reçu du ciel quelques-unes de leurs idoles, comme la diane d'Ephèse et beaucoup d'autres ; mais il nous a appris qu'ils n'avaient trouvé le moyen de faire courir ces faux bruits parmi le peuple, qu'en tuant les ouvriers qui avaient fait ces statues. Il rapporte là-dessus qu'un des Ptolomées, roi d'Égypte, avait eu la même folie pour une Diane qu'il avait fait faire à Alexandrie, et l'avait érigée sous un nom qui signifiait qu'elle n'avait été souillée par la main d'aucun ouvrier. Mais comme ceux qui y avaient travaillé auraient pu découvrir son imposture, lorsqu'ils l'eurent achevée, il leur fit préparer un festin en un endroit qui était creusé expressément, et dans lequel ils furent tous abîmés. Cependant la chose fut sue, et pour couvrir la noirceur d'une action si cruelle, Ptolomée leur fit rendre tous les ans des honneurs funèbres.

Voici encore un exemple de conversion fort édifiant que nous apprenons de lui. Un jeune homme était éperdument amoureux d'une vierge chrétienne très-sage, et qui n'eut garde d'adhérer à sa passion. Mais soit afin de l'en guérir, soit pour éviter ses poursuites, elle se fit raser les cheveux, se couvrit le visage d'une pâte de cendres, et en cet état elle le fit entrer dans sa chambre. Cette vue le frappa tellement, qu'il en fut changé sur-le-champ ; sa passion se trouva éteinte, et il aima depuis autant la chasteté qu'il avait aimé auparavant la créature.

Il faut parler à présent de ses travaux pour la foi et de la défense qu'il prit de saint Jean Chrysostome contre Théophile d'Alexandrie et saint Cyrille, dont il était parent. Nous ne le ferons qu'en peu de mots, parce que nous nous proposons principalement de parler de ses vertus et de sa doctrine spirituelle.

Il composa un écrit contre les Gentils, pour faire voir la vanité

des divinations dont ils se servaient, et il y montra aussi par quelle conduite de Dieu les méchants sont ordinairement heureux en ce monde, et les bons au contraire dans l'affliction. Il renvoie à ce qu'il avait dit dans cet ouvrage, sur la difficulté que lui avait proposée le comte Herminius touchant l'adversité des justes sur la terre et la prospérité des pécheurs. Il montre encore dans plusieurs de ses lettres, que la religion des païens n'a que des caractères de fausseté; que leurs livres ne contiennent que des fables, des extravagances, des inventions souverainement méprisables, au lieu que la religion des chrétiens a tous les caractères de vérité qui combattent les autres, et que nos livres sacrés ne contiennent que des vérités sublimes qui impriment du respect; en sorte qu'il suffit de comparer nos Écritures avec celles des païens, pour sentir aussitôt que la véritable religion ne se trouve que dans celle que nous professons.

Il réfute les Juifs par les prophéties. Il développe les mystères de la Trinité et de l'Incarnation dans un grand nombre de ses lettres, où il combat les ariens, les sabelliens, les nestoriens, les manichéens, les marcionites, les montanistes, les novatiens, les origénistes. On peut dire là-dessus que ses lettres renferment un corps de doctrine dogmatique, qui ne sert pas seulement à confondre les hérétiques qui l'ont précédé et ceux qui ont troublé l'Église de son temps, mais il nous a encore prémuni contre les hérésies qui se sont élevées dans la suite, sur la nécessité de la grâce, le baptême des enfants, la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, l'honneur dû à la très-sainte Vierge et aux Saints, le respect qu'on doit aux reliques, les avantages de la virginité sur le mariage, etc. On peut voir sur ce sujet les auteurs qui ont traité des écrivains ecclésiastiques, et en particulier Dupin, qui parle des écrits de saint Isidore avec beaucoup d'étendue, et qui a distribué la matière de ses épîtres en plusieurs classes, ce qui nous a beaucoup servi pour former le corps de sa doctrine spirituelle que nous donnerons bientôt.

Mais voici en particulier un extrait que cet auteur nous a donné de quelques endroits de ses lettres touchant la nécessité de la grâce et la liberté de l'homme. « La nature humaine, dit-il, a reçu plusieurs grâces, c'est à l'homme à en faire bon usage. Il faut que le travail de l'homme concoure avec la grâce, comme l'industrie des matelots seconde les vents favorables. Il est de la Providence de Dieu de nous secourir, mais il faut que nous travaillions aussi de notre côté. C'est nous, dit-il dans une autre lettre, c'est nous qui sommes cause de notre damnation, et c'est Jésus-Christ qui est cause de notre salut ; car c'est lui qui nous a donné la justice par le baptême, qui nous a délivrés du supplice que nous méritions et qui nous a comblés de ses dons ; mais toutes ces grâces nous seront inutiles, si nous ne faisons pas de notre côté ce qui est en nous. L'homme, dit-il encore ailleurs, a besoin du secours de Dieu pour accomplir les choses mêmes qui semblent dépendre de lui ; mais cette grâce ne manque point à ceux qui font de leur part ce qu'ils peuvent ; car si la divine Providence excite et exhorte ceux qui ne veulent pas faire le bien, à combien plus forte raison accordera-t-elle les secours nécessaires pour bien faire à ceux qui ont bonne volonté et qui font tout ce qu'ils peuvent. Il ne faut pas néanmoins que l'homme s'attribue le bien qu'il fait ; il faut qu'il rapporte tout à la grâce, autrement ce qu'il fait ne lui servira de rien. »

Il y a des auteurs, particulièrement Nicéphore Calliste, qui ont cru qu'il avait été disciple de saint Jean Chrysostome : cela est fort incertain ; mais s'il n'eut pas le bonheur d'être formé de sa main, il eut celui de rendre justice à sa sainteté et à sa doctrine, et de se déclarer ouvertement et avec force le défenseur de son innocence. Voici ce qu'il dit dans une de ses lettres : « Les écrits de Jean, cet homme d'une sagesse incomparable, ont été répandus partout ; ils ont passé les mers et ils ont été admirés dans tous les pays jusqu'aux extrémités de la terre. Car qui n'en a pas été touché et pénétré en les lisant ? Qui sont ceux qui sont

venus après lui, qui n'ont pas cru devoir rendre grâce à la divine Providence d'être nés dans un temps où ils en ont pu profiter, et qui n'ont pas donné à l'harmonie de son éloquence une entière préférence sur tout ce que le paganisme a eu de plus illustre ? Ce ne sont pas sans doute les bêtes qu'il a étonnées par sa musique divine (comme on le rapporte d'Orphée), mais il a adouci les mœurs des hommes barbares ; il les a apprivoisés ; il a changé leur férocité en mansuétude ; il leur a inspiré une politesse et une douceur qu'ils n'avaient jamais eues. »

En parlant de son livre *du Sacerdoce*, il s'exprime en ces termes : « Il n'est personne qui ne soit pénétré d'amour de Dieu en le lisant ; non-seulement il fait sentir toute la grandeur et la dignité du sacerdoce, et combien il est difficile de s'en rendre digne, mais il fait voir encore combien il importe d'être saint pour oser y aspirer. Ce grand patriarche, qu'on peut regarder comme l'interprète des secrets de Dieu, et qu'on peut appeler à juste titre l'œil de toutes les églises, a composé son ouvrage avec tant d'élévation, de sagesse et d'exactitude, que tous les prêtres, tant ceux qui répondent à la sainteté de leur caractère par leur piété, que ceux qui l'avilissent, en quelque façon, par leur négligence et la lâcheté de leur vie, y peuvent trouver, et les vertus qu'ils doivent pratiquer et les défauts qu'il faut qu'ils évitent. »

Enfin, parlant de son *Commentaire sur l'Épître de saint Paul aux Romains*, il dit qu'il renferme un trésor de science ; et que si cet Apôtre avait voulu s'expliquer avec quelque élégance extérieure, il aurait choisi pour cela la langue de cette bouche d'or.

Il suffit d'avoir quelque connaissance de l'histoire ecclésiastique, pour ne pas ignorer ce que saint Chrysostome eut à souffrir de la part de Théophile d'Alexandrie, le chef de ses persécuteurs, et la difficulté que fit saint Cyrille, neveu et successeur de Théophile, de mettre dans les sacrés dyptiques ce saint docteur, par un préjugé dont enfin saint Isidore le fit revenir. Mais il n'est rien de plus fort que ce que celui-ci a écrit à Symmaque

sur le procédé de Théophile. Quoiqu'il fût son allié, il ne le ménage point, parce que la gloire de Dieu y était trop intéressée, et qu'il importait que l'innocence de saint Jean fût reconnue et justement vengée. « Vous voulez, dit-il, que je vous apprenne la tragédie de Jean, cet homme divin : je vous avoue mon impuissance ; non-seulement je n'ai point de termes pour cela, mais mon esprit s'y perd. Tout ce que je vous dirai en peu de mots, c'est qu'il semble que l'Égypte ait été dans tous les temps en possession de commettre des méchancetés et de noires injustices, en rejetant Moïse et en suivant les ordres iniques de Pharaon. On y déchirait les faibles à coups de fouets, on les opprimait par le travail, on les forçait à bâtir les villes, et on ne leur donnait point de salaire ; et c'est encore de notre temps qu'on a renouvelé cette horrible vexation ; car on y a vu de nos jours Théophile, homme dévoré de la passion de bâtir, et avide de l'or qu'il regardait comme sa divinité, s'unir avec quatre autres qu'on peut appeler apostats comme lui : on l'a vu, dis-je, attaquer cet homme si pieux et si éclairé dans les choses divines, pour satisfaire encore plus par cette méchanceté la haine qu'il avait conçue contre celui qui porte le même nom que moi (c'était Isidore dont nous parlons ailleurs). Mais observez en comparant Jean avec Théophile, qu'il en est d'eux comme de la maison de David et de Saül. Celle de ce dernier s'éteint, tandis que comme la maison de David, la réputation de Jean va en croissant, quoiqu'après avoir été agité par les tempêtes de cette vie, il soit enfin heureusement arrivé au séjour de la paix céleste dont il a le bonheur de jouir. »

Saint Cyrille prévenu contre saint Jean Chrysostome, et trop attaché au sentiment de Théophile, refusait, comme nous avons dit, de mettre après sa mort son nom dans les sacrés dyptiques. Il revint pourtant de son erreur, Dieu ne permettant pas qu'un si saint homme, qui se ressentit dans cette occasion de la faiblesse de ses lumières naturelles et de la fragilité humaine, fût plus longtemps séduit par ses préventions. Saint Isidore lui en

écrivit fortement, au rapport de Nicéphore ; et c'est à cette affaire que le cardinal Baronius rapporte ce qu'il lui écrit en ces termes ¹ : « Je suis effrayé par les exemples renfermés dans les divines Écritures ; mais je ne suis pas moins obligé, quand il est nécessaire, de dire la vérité. Car, si je suis votre père, puisque vous me donnez ce titre, je ne veux pas être condamné comme Hély, qui négligea de reprendre ses fils lorsqu'ils péchaient ; et si je suis votre fils, comme je le reconnais moi-même, je crains aussi de subir la peine de Jonathas, qui ne détourna pas son père de consulter la Pythonisse : que ce soit donc pour empêcher d'être condamné, ou afin que vous ne le soyez pas vous-mêmes, déposez tout ressentiment ; ne vengez pas vos propres injures sur les morts, de peur de nuire à l'Église vivante, en rendant sous prétexte de piété, les disputes éternelles. »

Nous ne finirions jamais si nous entrions dans le détail des travaux de ce grand Saint pour la défense de l'Église. Il suffit de dire en général qu'il employa tous les moyens que son zèle et sa charité lui fournirent pour cela, et qu'il n'épargna, pour une si glorieuse fin, ni les douces exhortations ni les plus vives remontrances. On peut voir dans l'*Histoire ecclésiastique* ce qu'il écrivit à l'empereur pour la liberté du concile d'Ephèse, ce qu'il écrivit encore contre Nestorius et contre l'hérésie d'Eutychès, et ce qu'il fit enfin pour ramener différents hérétiques à la foi orthodoxe. Nous n'entrons point ici dans cette discussion, nous étant proposé principalement les vertus des saints solitaires, et non les disputes qui se sont élevées au sujet de la religion, dans lesquelles quelques-uns d'entre eux sont entrés avec succès pour défendre la vraie foi contre les ennemis de l'Église catholique.

Il est temps de venir à son bienheureux décès. Il soupirait depuis bien des années après ce moment qui devait le délivrer des misères de la vie, et lui procurer la couronne de la main de

¹ Tillemont veut que ce soit pour un autre sujet. T. xv, p. 112.

celui dont la gloire et le service lui avaient tenu tant à cœur. Tout conspirait à lui faire désirer cette dernière heure. D'une part, la ferveur de son amour et le dégagement dans lequel il avait vécu de toutes les choses de la terre ; de l'autre, ce zèle dont il était dévoré et qui ne pouvait que le faire souffrir beaucoup en voyant l'injustice et la malice des hommes, surtout les troubles que les hérétiques causaient dans l'Église ; mais ce qui dut lui faire sentir davantage la rigueur de son exil sur la terre et désirer avec plus d'ardeur de le voir finir, ce fut sans doute les progrès que l'hérésie d'Eutychès fit en Égypte après la mort de saint Cyrille, sous Dioscore, son successeur, qui fut malheureusement infecté de cette erreur et en infecta cette vaste province. Saint Isidore ne put le voir sans s'en plaindre amèrement à Hermogène, évêque de Rhinocorura ¹. Il avait marqué auparavant à un solitaire, dans une maladie qu'il avait eue, combien il en avait d'abord eu de joie, parce qu'elle semblait le retirer de la tempête du monde ; mais que Dieu avait voulu qu'il demeurât au milieu des flots. Enfin, le temps arriva au gré de ses désirs, et ce fut, selon la conjecture de Tillemont, environ l'an 449 ou 450, ce qui suppose qu'il a vécu longtemps ; car il était vieux du temps de saint Cyrille qui l'appelait son père, et il eut pourtant la douleur de voir encore les progrès que l'hérésie d'Eutychès fit en Égypte sous Dioscore son successeur.

Nous ne devons pas omettre que Sévère, sectateur d'Eutychès, et qui usurpa le siège d'Antioche, en 513, tenta de décrier le Saint qui s'était déclaré si ouvertement contre les erreurs de cet hérésiarque, et que n'ayant pu réussir à rien produire contre lui de véritable, il avait osé l'accuser d'origénisme. Mais forcé par la vérité et tourmenté apparemment par les remords de sa con-

¹ Rhinocorura ou Rhinocolura, ville d'Égypte sur la Méditerranée, est près de la frontière de la Palestine. Elle fut ainsi nommée parce que ses premiers habitants étaient des malfaiteurs qu'un roi égyptien avait établis dans ce lieu après leur avoir fait couper le nez. Elle est nommée aujourd'hui *Il Arisâh*.

science qui lui reprochait une si odieuse calomnie contre ce saint homme, il s'était enfin rétracté. C'est ce que nous apprenons d'Étienne Gobar le Trithéïte, cité par Photius.

DOCTRINE SPIRITUELLE DE SAINT ISIDORE DE PÉLUSE.

Ce grand Saint a écrit prodigieusement pour la gloire de Dieu et la défense de l'Église, pour le soutien de ceux qui étaient persécutés injustement, pour le maintien de la discipline et pour l'instruction de tous les fideles. Il a poursuivi le vice avec une force apostolique partout où il l'a trouvé ; il a parlé en faveur de la vertu avec une énergie inimitable, et, comme nous l'avons déjà dit, il a retracé en sa personne celle d'Élie par son zèle ardent et celle de saint Jean-Baptiste par sa voix puissante qu'il fit entendre du fond du désert. Ses lettres sont la principale partie de ses ouvrages. Le *Ménologe* des Grecs et celui de Nicéphore en font monter le nombre jusqu'à dix mille. Suidas en compte trois mille sur l'explication de l'Écriture. Et y en avait sept mille sur divers sujets. Les Acémètes de Constantinople en recueillirent deux mille qu'ils distribuèrent en quatre volumes de cinq cents chacun. Ce sont apparemment les mêmes que nous avons aujourd'hui divisées en cinq livres, dont les trois premiers sont de la traduction de l'abbé de Billy, le quatrième de Rittershusius, célèbre jurisconsulte, et le cinquième du Père André Schottus, de la Compagnie de Jésus.

Nous nous écarterions du but que nous avons eu dans cet ouvrage, si nous voulions donner ici des extraits des lettres qui concernent l'Écriture sainte ou le dogme. Il nous suffira de rapporter quelques-uns des avis de saint Isidore sur les devoirs des différents états, sur les vertus chrétiennes, et principalement sur les obligations de la vie monastique.

Il dit, en parlant de l'excellence du sacerdoce, qu'il est au-dessus du gouvernement temporel, parce que l'évêque gouverne les âmes, au lieu que les princes n'ont pouvoir que sur le corps. Mais, ajoute-t-il, si, ignorant ou fermant les yeux sur les obligations de son ministère, il néglige le soin des âmes, il ne pense qu'à bâtir des palais, ou à vivre dans le luxe et dans les délices, ou à amasser des trésors, qu'il sache qu'il n'avilit pas sa dignité toujours grande par elle-même ; mais qu'il se dégrade et s'avilit lui-même.

L'évêque, dit-il dans une autre lettre, doit comprendre ses devoirs par le nom même de sa dignité. Il doit avoir l'œil toujours ouvert sur son troupeau. Il doit le défendre contre les attaques des bêtes féroces, qui sont invisibles ou cachées. Il doit remédier aux défauts de son clergé, au relâchement des moines, aux calamités des veuves, aux besoins des pupilles. Il doit écarter tout sujet de scandale des autels. Il doit réprimer la malice des méchants, les vices des jeunes gens, les mauvais conseils des vieillards. S'il néglige quelques-unes de ces choses, non-seulement il sera puni, mais peut-être encore toute son église avec lui, pour avoir élevé à l'épiscopat un homme qui n'en était pas digne.

Vous êtes, dit-il à un prêtre, vous êtes par votre sacerdoce la forme du troupeau et la lumière de l'Église : voilà votre devoir. Vous devez donc être grave et non pas léger dans votre conduite : vous devez vous abstenir de tout discours qui blesse cette gravité. Le prêtre est comme un ange du Très-Haut. Il n'est pas dit que les anges rient ; mais il est dit qu'ils sont les ministres de Dieu et qu'ils exécutent ses ordres avec un saint respect.

Il recommande en général aux ecclésiastiques de fuir la familiarité, la conversation et la vue des femmes. Nous devons, dit-il, autant qu'il est à notre pouvoir, éviter la compagnie et les entretiens des femmes, de peur qu'elles n'amollissent notre cœur ; mais comme il y a des cas où la charité nous oblige à leur parler,

il faut du moins qu'en le faisant nous ayons toujours les yeux baissés en terre, de peur que la mort du péché n'entre dans notre âme par les yeux comme par des fenêtres. L'exemple de David, qu'un seul regard rendit ensuite coupable d'adultère et d'homicide, doit nous servir de leçon.

Il écrit à un archidiacre, qu'il doit se conduire dans son office, non pas comme les magistrats, avec un faste et des airs séculiers, mais comme un digne ministre des saints autels, avec un esprit de douceur et d'humilité. Que s'il prétend faire gloire de ses richesses, il se rendra d'autant plus méprisable qu'il a voulu se faire honneur des biens de ce monde, qui n'ont rien de solide et de permanent.

Si vous voulez acquérir le royaume du ciel, écrit-il à l'empereur Théodose, ce royaume éternel, où votre front sera ceint d'une couronne incorruptible, et que Dieu n'accorde aux princes qu'autant qu'ils ont bien gouverné ici-bas, exercez votre puissance avec douceur et avec bonté, et répandez vos richesses avec prudence sur ceux qui en ont besoin. Ce n'est pas la puissance qui sauve le prince, ce sont les vertus ; et celui qui s'attache à ses richesses et ne les distribue pas comme il doit, est aussi coupable qu'un prince indolâtre.

Il écrit aussi à un gouverneur : « Votre dignité passera en peu de temps comme votre vie ; pourquoi donc la souilleriez-vous de crimes et vous prépareriez-vous par là des tourments éternels ? Considérez quelle est l'inconstance des choses de ce monde, et travaillez par une bonne conduite à ennobler, s'il faut ainsi dire, le rang que vous tenez dans l'état. C'est par ce moyen qu'on s'acquiert de justes éloges en ce monde, et qu'on reçoit des récompenses éternelles dans l'autre. »

Si le gouverneur ne tempère son autorité et sa puissance par la douceur et par la bonté, imitant en cela celle de Dieu, écrit-il à Némésius, son gouvernement n'est qu'orgueil et cruauté. Si au contraire il est humain, et s'il exerce la justice avec équité et

avec douceur, il ne donnera sujet de plainte à personne, et tout sera en paix.

Lisez, écrit-il à Antiochus, qui était en grand crédit auprès de l'empereur, lisez l'*Histoire de Daniel* et proposez-vous-le pour modèle. Il était homme de cour comme vous, et se trouvant même engagé parmi les idolâtres comme dans une mer agitée, il fut pourtant fidèle à Dieu. Vous êtes ministre du prince, il vous honore de sa confiance, servez-vous-en pour le bien du peuple et pour faire rendre la justice à chacun, afin que vous receviez un jour du souverain Juge une sentence de douceur et de miséricorde. Ne négligez pas d'y penser quelquefois, quoique vous vous trouviez comme submergé par les agitations tumultueuses des grandeurs de la cour.

Il donne pour avis à un homme de guerre, de ne pas trop s'en faire accroire en portant l'épée dans la ville en temps de paix, au lieu de la réserver contre les ennemis de l'État. Si vous avez de la complaisance dans votre habit militaire, si vous ambitionnez les éloges publics, ajoute-t-il, si vous voulez vous immortaliser dans le souvenir des hommes et qu'on vous dresse des statues, ne restez pas oisif dans votre maison avec vos armes ; mais joignez-vous à l'armée qui va combattre contre les barbares.

Si vous vous flattez, dit-il à un autre, que votre glaive, votre casque, votre cuirasse vous garantiront des châtimens que vous méritez par vos violences et vos injustices, sachez que d'autres, bien mieux armés que vous, n'ont pas échappé aux coups d'une mort tragique. Nous en avons la preuve dans nos monuments sacrés : Oreb, Zeb, Zébée, Salmana, Abimelech, Goliath, Absalon et d'autres semblables ; et parmi les païens, Hector, Ajax et les Lacédémoniens, qu'on regarde comme les hommes les plus robustes, ont pourtant succombé, parce qu'ils ont osé abuser de leurs forces en commettant des injustices. Si vous voulez donc être un brave et un généreux soldat, déclarez la guerre à vos passions, et montrez votre courage contre vous-même

Il recommande aux sujets en général d'obéir aux princes en ce qui n'est pas contraire à la loi de Dieu, et de leur payer les tributs, sans même prétendre s'en exempter sous le prétexte de la pauvreté ; car, dit-il, Jésus-Christ nous en a donné l'exemple, lui qui, pour obéir à l'édit d'Auguste, se fit enregistrer étant encore dans le sein de sa mère, et qui fit trouver à saint Pierre, par sa puissance miraculeuse, une pièce pour payer le tribut qu'on lui demandait.

Il donne cet avis aux pères et aux mères en écrivant au comte Callimachus : Les parents obtiendront le salut s'ils ont soin d'élever comme ils doivent les enfants qu'ils ont mis au monde ; mais ils le perdront s'ils négligent leur éducation. N'est-ce pas une chose déplorable de voir des hommes donner plus d'attention à conserver et à dresser de jeunes chevaux, dont la nature est vile et l'usage de peu de durée, qu'à bien élever des enfants que Dieu a faits à son image, et qu'il a renouvelée en eux par le saint baptême ? N'est-ce pas, dis-je, une chose déplorable, qu'on les néglige au point de les laisser croître avec leurs défauts, de les abandonner à leurs caprices et à tout ce que le feu de la jeunesse leur inspire, sans vouloir se donner la peine de les corriger ? Certes, si vous vous attachez tant à bien dresser ces animaux parce qu'ils vous sont utiles, efforcez-vous encore plus de former les mœurs et de régler la conduite de vos enfants.

Il donne aussi cet avis aux gens de condition, en écrivant à un poète : La noblesse qui vient des ancêtres est une succession d'un corps à l'autre qui ne dépend pas de nous et qui est passagère et caduque ; ainsi ce n'est pas la véritable vertu. Elle consiste plutôt dans la prudence, dans la justice, la force, la tempérance. Celui qui a ces qualités est le plus distingué et le plus recommandable, et a tout ce qu'il faut pour être heureux.

Il écrit aussi à une femme qui avait perdu son mari : Si vous voulez demeurer veuve, ne vous conduisez pas comme les jeunes femmes ; car vous ne sauriez allier les marques de douleur avec

leurs ajustements et leurs parures. Ou il faut renoncer à ces vanités, ou vous attendre d'être blâmée.

Les femmes, dit-il dans une autre lettre, qui veulent paraître régulières dans leur conduite, semblent à la vérité se contenter de leur beauté naturelle ; elles ne laissent pourtant pas de tâcher de la relever par les ornements de l'art. Mais celles qui sont véritablement bien réglées, donnent plus de soin à orner leur âme de vertus, qu'à embellir leur corps par des ornements étrangers. A la vérité elles n'affectent pas de le négliger entièrement ; mais elles ne tombent pas aussi dans un vice opposé.

Il écrit à un homme docte, qu'il fallait joindre la vertu à la science, si on voulait avoir un véritable mérite devant Dieu. Il importe fort peu de savoir parler de tout, lui dit-il ; mais il importe extrêmement de se bien conduire : voilà ce qui rend l'homme agréable à Dieu. Le démon n'est pas louable pour avoir su employer des passages de l'Écriture sainte, lorsqu'il osa tenter Jésus-Christ ; au contraire, il est d'autant plus à détester, que sachant ce que ces divins oracles nous enseignent, il en a la pratique en horreur. Si vous ne voulez donc pas passer pour un savant superficiel, ne vous contentez pas de savoir parler de beaucoup de choses ; mais pensez que la véritable érudition consiste plus dans les bonnes actions que dans les belles paroles.

Vous faites profession, écrit-il à un médecin, d'une science où il faut avoir beaucoup de sagesse, et vous avez l'esprit mauvais. Vous guérissez de petites plaies dans les autres, et vous ne remédiez pas aux vôtres qui sont très-considérables. Si vous voulez être un bon médecin, commencez par vous guérir vous-même. Il est ridicule d'offrir des remèdes aux autres, et de se négliger soi-même, tandis qu'on est malade sérieusement.

La médecine, dit-il à un autre, est établie, selon Démocrite, pour guérir les maladies du corps ; mais la sagesse est pour remédier à celles de l'âme. Puis donc que vous faites profession de l'une et de l'autre, ne négligez pas d'employer la sagesse pour

guérir votre âme malade, à mesure que vous tâchez d'expulser du corps des autres les maux dont ils sont infectés ; autrement vous ne serez ni bon médecin, ni véritable sage.

Il recommande la pureté d'intention dans les bonnes œuvres qu'on fait, et il s'exprime en ces termes : « Ce n'est point par le faste, la grandeur et la gloire passagère de ce monde, qu'on mérite celle qui est réservée dans le ciel. C'est par les bonnes mœurs, par une vie régulière, par la droiture d'intention dans les œuvres de charité ; car si on le fait par pure ostentation, la récompense qu'on en reçoit par les louanges des hommes, cesse avec ces mêmes œuvres ; et si au contraire on n'agit qu'en vue de la gloire éternelle, on en recevra les prémices même dès cette vie, et on en recueillera une incomparablement plus grande dans l'autre. »

Un homme appelé Paul, s'étonnait que Jésus-Christ n'eût pas obligé le traître Judas à avoir les sentiments de vertu qu'il aurait dû avoir après les leçons admirables qu'il lui en donnait dans ses divins entretiens. Et il lui répondit ainsi : « Vous êtes surpris de cela ? Je le suis plus que vous de ce qu'ayant le libre arbitre vous êtes étonné de la prévarication de ce traître. Ce n'est ni par la force ni par la contrainte qu'on opère le salut des hommes ; c'est par la douceur et par la persuasion ; car tous étant arbitres de leur salut, ils sont justement récompensés ou punis selon le choix qu'ils ont voulu faire du bien ou du mal.

L'état le plus parfait, écrit-il à un nommé Martinien, est de ne point pécher et de ne point s'éloigner de Dieu ; mais il est bien aussi de se repentir sincèrement quand on a péché, et de se relever au plus tôt de sa chute par la pénitence. Puis donc que vous êtes déchu du premier état, ne négligez pas le second moyen qui vous est offert de sauver votre âme, et prenez garde que le découragement n'achève de vous perdre.

Il donne encore une belle leçon aux pécheurs en écrivant au magistrat Cassius : « Il ne faut pas que la grâce que Dieu nous

a accordée de faire pénitence, nous rende faciles à pécher de nouveau, comme s'il devait nous accorder encore la même grâce. Combien y en a-t-il qui sont morts sans avoir le loisir de faire pénitence ? D'ailleurs, ne croyez pas que les crimes s'expient si facilement. On ne guérit ordinairement les vices que par une longue pénitence ; par les travaux, les jeûnes, les veilles, les prières, les aumônes. »

Enfin, il donne ces avis aux personnes de tous les états, en écrivant à Arsénuphe, lecteur : « Les richesses sont bonnes, mais ce n'est qu'autant qu'on en use bien et qu'on les administre sagement. La pauvreté est bonne aussi, mais pour ceux qui la supportent avec courage et patience. Les honneurs sont bons, mais c'est lorsqu'on s'en sert pour le soulagement des affligés et la défense de ceux qui sont dans l'oppression. L'humiliation est bonne, mais c'est lorsqu'on la souffre par la philosophie évangélique. L'empire est bon, mais autant que celui qui le possède gouverne avec équité, et ne se sert pas de sa puissance pour se venger de ses inférieurs. La force est bonne, mais c'est lorsqu'on l'emploie pour secourir le faible. Ainsi nous ne devons pas accuser ces choses en elles-mêmes, qui peuvent servir d'instrument à la vertu et au vice, selon le bon ou le mauvais usage qu'on en fait ; mais il faut plutôt accuser la mauvaise disposition de notre cœur, qui fait que par une négligence du salut qu'on ne peut concevoir, nous usons mal des choses qui sont bonnes. »

Voici encore quelques-unes de ses sentences : « Il est beau de faire du bien à ses amis ; il l'est davantage d'en faire aux indigents ; mais il l'est plus encore de mériter de ses ennemis. Le premier est un devoir de raison, le second d'humanité, le troisième est au-dessus de toutes louanges. »

S'il n'est pas permis, dit-il dans une autre lettre, de faire l'aumône du bien mal acquis, à combien plus forte raison ne sera-t-il pas défendu de s'en enrichir.

C'est un mal de pécher ; mais c'en est un bien plus grand de

le faire sans remords. On doit s'abstenir des moindres péchés, de peur qu'ils ne nous entraînent dans les grands ; car un vice qui paraît d'abord peu de chose, va toujours en croissant.

Trois choses sont nécessaires à un chrétien : la prière, la vertu et la foi. La prière en est comme l'ornement, la vertu comme le corps, la foi comme l'âme. Ces trois choses rendent l'homme parfait.

Si tous les hommes étaient traités en ce monde selon leurs mérites, en sorte que les impies y subissent la peine due à leurs crimes, et les bons y reçussent la récompense de leur vertu, le jugement dernier serait inutile ; mais il ne le sera point, puisque les méchants prospèrent souvent en ce monde, et que les justes y sont souvent affligés.

Il dit que quand même nous serions coupables de crimes si énormes qui nous parussent irrémissibles, le souverain Juge se laisse fléchir dès que nous recourons à sa miséricorde avec un cœur véritablement contrit.

Il dit encore que celui qui veut se venger et ne le peut pas, est aussi coupable que s'il s'était vengé ; qu'il en est de même de celui qui voudrait donner et n'en a pas le moyen ; parce qu'il faut juger des choses, non par l'événement, mais par la disposition du cœur.

En faisant le parallèle des écrivains sacrés avec les profanes, il fait remarquer que le style des premiers est simple et sans ornement, mais que le sens en est sublime et céleste ; au lieu que les seconds ne disent rien que de bas et de rampant, quoiqu'en termes fleuris et élégants.

Mais il est temps de parler des avis qu'il donne aux solitaires. Nous ne les recueillerons pas tous, car il y en aurait pour faire un volume ; en voici quelques-uns seulement des principaux. Il marque à Nil solitaire, que les anciens Pères de la vie monastique s'appliquaient principalement au dégagement des choses de la terre et au renoncement à leur propre volonté, et qu'étant instruits

par leurs exemples, nous devons réduire en pratique ce que nous lisons de leurs actions.

Il propose au même, saint Jean-Baptiste pour modèle de sa conduite, et dit qu'il doit se contenter d'un vêtement de poil pour se couvrir et d'herbes pour se nourrir, et que si cela lui paraît au-dessus de ses forces, il s'en rapporte sur les moyens d'acquérir la perfection de son état, à ce que son supérieur lui prescrira.

J'ai appris, dit-il au moine Patrimé, que vous avez le talent de parler avec éloquence ; mais vous n'ignorez pas que ce ne sont point les paroles, mais les œuvres, qui nous conduisent à la perfection religieuse. Si donc vous voulez mériter les récompenses éternelles, ne vous piquez pas de parler avec grâce, mais mettez tous vos soins à bien vivre.

Il fait ces justes reproches à un autre moine appelé Pierre : « Qui ne trouvera extraordinaire qu'ayant abandonné les richesses et les honneurs du siècle, et montré par là à plusieurs la voie de l'humilité, vous livriez à présent votre cœur à l'orgueil, comme si vous affectiez d'insulter à la sentence prononcée dans l'Évangile contre ceux qui veulent s'élever ? Souvenez-vous de ce que vous avez promis en vous engageant dans l'état monastique. N'est-ce pas la modestie, l'humilité, la soumission et les autres vertus, dont celles-là sont comme la source féconde ? C'est en les pratiquant qu'on se rend imitateur de Jésus-Christ ; au lieu qu'en se laissant aller aux sentiments d'orgueil, on imite l'ange rebelle et on subit enfin le même sort que lui. »

Il fait aussi de vifs reproches au moine Thalalæus, sur ce qu'il s'appliquait à la lecture des auteurs profanes. « Hélas ! lui dit-il, quelle compassion ne me faites-vous pas, quand j'apprends de vous qu'étant placé par votre état parmi les disciples du Seigneur, vous vous occupez encore de la lecture des historiens et des poètes païens ? et que trouvez-vous en eux qui mérite d'être préféré aux livres qui traitent de notre religion ? Tout ce qu'ils ont dit avec

tant de soin et d'art, n'est que fable et conte méprisable. Les dieux dont ils parlent, les grandes actions de leurs héros, les combats qu'ils racontent, tout cela ne nous montre que des passions et des affections corrompues. Vous devez donc craindre qu'en lisant ces fables et ces obscénités, elles ne rouvrent dans votre cœur des plaies déjà fermées, et n'introduisent dans votre âme un ennemi qui vous rendra pire que vous n'étiez auparavant, par votre ignorance et votre négligence. »

Voici les règles de prudence qu'il dicte à Pierre, supérieur d'un monastère, sur la conduite qu'il devait garder envers ceux qui s'étaient nouvellement convertis du monde. Il ne faut pas, dit-il, leur proposer d'abord toutes les austérités de la règle, de peur qu'ils ne soient effrayés et qu'ils ne tombent dans le découragement. Il ne faut pas non plus les laisser sans occupation et les exempter des travaux ordinaires, de crainte qu'ils ne se rendent tièdes et paresseux ; mais conduisez-les peu à peu et comme par degré à ce qu'il y a de plus parfait, afin qu'ils croissent comme il est dit d'Isaac dans l'Écriture. Le même inconvénient se trouve ou à trop surcharger ceux qui commencent, ou à trop les épargner ; l'un cause le découragement, et l'autre le relâchement.

Écrivant au moine Luc, qui avait embrassé la vie monastique depuis peu de temps, il lui parle en ces termes : « Vous vous êtes soumis à un joug pesant, vous qui n'en aviez encore subi aucun, et je crains qu'après vous être attaché à la charrue du Seigneur, vous ne manquiez de courage et vous ne fassiez comme celui dont il est dit dans l'Évangile, qu'il se proposa de bâtir une tour sans avoir prévu s'il aurait de quoi fournir à la dépense. Mais voulez-vous devenir un bon religieux ? ne prenez pas votre volonté propre pour règle de votre conduite ; soumettez-vous plutôt aux lumières de ceux qui ont cultivé cette vigne spirituelle et toute divine pendant un long temps et avec beaucoup de travail. C'est d'eux que vous pourrez apprendre comment vous devez y travailler. Il serait tout à fait ridicule de penser que tandis qu'on

cherche avec attention de tous les côtés les meilleurs maîtres pour apprendre des métiers vils et mécaniques, on s'en rapportât à soi-même pour apprendre la divine philosophie, comme si c'était quelque chose de bas et de méprisable.

La vie monastique, dit-il dans une autre lettre, est l'accomplissement des commandements de Dieu. Elle ne connaît ni la colère, ni la méchanceté, ni le faste, ni l'avarice, ni l'amour de soi-même ; on y estime l'obéissance ; on y sert tout le monde ; on n'y est pas en sollicitude pour les biens du corps ; on n'y recherche que ceux de l'âme. Bien loin de faire servir sa langue à médire, on n'en fait usage que pour louer Dieu et lui rendre des actions de grâces. Tout s'y fait avec raison et soumission, suivant la volonté de celui que l'expérience, le travail et le choix de Dieu ont chargé du gouvernement ; et qui connaît assez les impétuosité des vents pour les éviter et en garantir ceux qu'il a sous sa conduite.

Il ne suffit pas, écrit-il à des moines de Péluse, pour être de véritables religieux, de porter un manteau et la barbe. On ne saurait croire que vous aimez la retraite, lorsqu'on vous voit si souvent dans les villes et parmi le tumulte du monde. Est-on censé labourer le champ de Jésus-Christ, quand on cultive les épines et les ronces des voluptés du siècle ? Celui-là ne deviendra jamais bon philosophe qui ne fait que disputer sur des jeux de mots ; et on ne parviendra jamais à acquérir la pureté, tant qu'on recherchera les délices de la table. Si donc vous voulez combattre légitimement dans la milice spirituelle où vous êtes engagés, combattez un bon combat, selon l'expression de l'Apôtre, en retranchant de vos vêtements tout ce qui se ressent de la vanité, en vous appliquant avec tranquillité d'esprit à la pratique de la vertu, en gardant la retraite et vous nourrissant sobrement.

Il fait cette sévère réprimande à un moine, qui, ayant été bien élevé, avait mal répondu aux soins qu'on avait pris de lui. Le prophète, dit-il, compare ceux qui, comme vous, ont l'esprit

léger, à la poussière que le vent emporte ; car ayant été élevé par les soins du bienheureux Ammon, nous espérions que vous auriez porté des fruits de vertu comme un arbre arrosé et cultivé par une bonne main, et cependant nous apprenons avec douleur, qu'au lieu de garder la retraite, vous ne faites qu'aller de maison en maison, non pas pour apprendre quelque chose, mais pour faire le métier de parasite, et chercher les plaisirs de la table. Qui peut voir une telle conduite sans être pénétré de douleur, et pour le préjudice que vous portez à votre âme, et pour le mauvais exemple que vous donnez aux autres ?

La vigilance et la douceur, dit-il à un solitaire appelé Jean, sont les compagnes fidèles de la profession monastique ; et comment pratiquerez-vous ces vertus en aimant la bonne chère et la vanité ? Si vous voulez être un véritable moine, suivez celles-là et renoncez à celles-ci. Si au contraire vous voulez obéir à la gourmandise, pourquoi occuperiez-vous inutilement une place dans la milice du Seigneur, et feriez-vous davantage un exemple de lâcheté à ceux qui sont engagés dans ce combat spirituel.

La vie monastique, écrit-il à un autre solitaire appelé Pachome, est le royaume de Dieu. On n'y souffre aucune affection vicieuse ; on n'y goûte que les choses célestes et les vertus. Puis donc que vous l'avez embrassée, prenez garde que le péché ne vous chasse de cette demeure royale, pour vous réduire à votre premier esclavage. Il n'est pas aisé à ceux qui rechutent de se relever par une sincère pénitence. Je souhaite que le Seigneur, qui vous a ouvert la porte du salut, et qui s'appelle lui-même cette porte, vous accorde un esprit humble et docile et le recueillement du cœur, pour arriver à cette voie de justice qui conduit à la vie éternelle.

J'ai bien de la joie, dit-il à Élie, moine, du bien qu'on dit de vous, et surtout des louanges qu'on donne à votre fidélité aux devoirs de votre état. Je prie le Seigneur qu'il ne permette jamais que vous vous sépariez de lui ; mais qu'il vous fixe en lui

pour toujours par l'ancre sacrée de la persévérance, en sorte que vous évitiez par votre sagesse les tempêtes de l'erreur et de l'illusion, et que vous arriviez heureusement au port où vous serez à l'abri des orages, et surtout de celui de la vanité, et où vous jouirez d'une parfaite tranquillité. C'est là que vous ne craindrez plus les vents impétueux de la tentation, ni les flots mugissants de l'orgueil, qu'il faut à présent que vous vous efforiez de surmonter, de peur que vous n'en soyez submergé.

La philosophie sainte dont nous faisons profession dans la vie monastique, écrit-il au solitaire Thomas, n'aime pas le fracas, et on l'acquiert en évitant le tumulte et le trouble. C'est par ce moyen, comme par une échelle mystérieuse, qu'elle nous élève à la perfection de l'humilité, et qu'en nous délivrant des sollicitudes du siècle, et des occasions dangereuses qu'on ne rencontre que trop dans la conversation du monde, nous parvenons à l'oubli des choses de la terre, et nous goûtons les douceurs spirituelles de notre solitude. Mais si nous croyons qu'une profession angélique ne consiste qu'à avoir un manteau, à porter la barbe et un bâton, tandis qu'avec ces marques extérieures de moine, nous nous mêlons avec les séculiers, et nous écoutons avec plaisir les entretiens frivoles du monde, c'est autant que si nous nous glorifions des apparences du triomphe sans avoir remporté la victoire en combattant courageusement. Je dis plus, au lieu d'avoir vaincu, nous ne faisons que nous exposer aux périls du combat, ou plutôt nous sommes semblables aux chiens qui retournent à leur vomissement, ou aux pourceaux qui se vautrent dans l'ordure.

Il y avait à Alexandrie un monastère de religieuses appelées *Sandalaires*, peut-être, dit Bulteau, parce qu'elles portaient des sandales. Saint Isidore leur adresse une lettre où il leur marque que la faiblesse de leur sexe ne saurait les dispenser de combattre généreusement contre les ennemis de leur âme. Vous avez, leur dit-il, l'exemple de Suzanne, de la fille de Jephthé et de Judith. La première, quoique jeune, triompha de deux vieillards; la se-

conde souffrit courageusement la mort et conserva sa virginité ; la troisième reçut d'en haut, en récompense de sa pureté, la force de donner la mort à Holopherne. Ajoutez à ces exemples celui de la première martyre de votre sexe, l'incomparable sainte Thècle, qui rendit sa virginité immortelle par sa constance inébranlable, et qui, malgré les flots tumultueux des tentations, arriva heureusement au port du salut, comme un flambeau allumé par l'ardeur de son amour sacré et par l'éclat de ses vertus. Réglez-vous sur ces exemples ; combattez vigoureusement contre vos ennemis invisibles ; tenez vos lampes allumées et ne vous laissez pas surprendre au sommeil de la volupté, afin que l'Époux, qui est toujours sur le point de paraître, vous trouve toujours en état d'entrer avec lui dans les noces du ciel.

Enfin, il recommande à des religieuses qui n'étaient pas cloîtrées, de sortir rarement ; car, dit-il, vous ne sauriez aller fréquemment dans la ville, sans vous tirer de votre état et sans vous exposer aux traits empoisonnés que l'ennemi lancerait contre vous du milieu du tumulte du monde, et qui donneraient la mort à votre âme.

ÉMILE, ANDRÉ, BIARRÉ, COMAI, EUPRÈPE,
AMMONATHAS ¹.

On croit qu'Émile demeurait en Égypte, mais on ne sait de lui qu'un miracle qu'il fit pour justifier un solitaire faussement accusé d'homicide ; et qui fait voir qu'il était un grand serviteur de Dieu.

L'abbé Émile passant par un certain bourg, vit plusieurs

¹ *Vit. PP.*, Evagre, Cotelier, Tillamont.

hommes qui avaient arrêté un bon solitaire qu'ils accusaient d'avoir tué un homme dont on avait trouvé le cadavre dans sa cellule. Emile prit ce solitaire à part et l'interrogea pour savoir s'il était véritablement coupable, et jugeant par ses réponses qu'il était innocent, il demanda où on avait mis le mort ; on l'y conduisit, et s'en étant approché, il dit au peuple qui le suivait : « Prions, mes frères ; » il leva aussi de son côté les mains au ciel pour demander à Dieu qu'il fit connaître la vérité, et en même temps le mort revint en vie. Alors Émile lui dit devant tout le monde : « Apprenez-nous qui est celui qui vous a tué ? » — « J'allais, répondit-il, à l'église, et je confiai au prêtre mon argent pour me le garder : mais quand je le lui eus remis, il se jeta sur moi et me tua ; après quoi, pour cacher son crime, il vint jeter mon corps dans la cellule de ce solitaire. Je vous prie donc de retirer cet agent et de le faire rendre à mes frères. » — « Cela suffit, dit l'abbé Émile, reposez en paix en attendant le jour de la résurrection générale. » Ainsi ayant purgé ce frère de cette noire calomnie, il se retira.

L'abbé André recommandait trois choses aux solitaires : de vivre loin de leur pays, de pratiquer la pauvreté évangélique, et de souffrir en silence. C'est tout ce que nous savons de lui. Il est parlé dans le *Pré spirituel* de deux abbés André ; mais plus récents que celui-ci.

Nous ne sommes pas plus instruits des vertus des abbés Biarré et Choma ou Comaï. Biarré étant consulté par un solitaire sur la règle qu'il devait garder en son particulier, lui répondit : « Jeûnez avec modération, travaillez médiocrement ; mais gardez la cellule et tenez-vous-y en paix, et vous opérerez votre salut. » On rapporte de l'abbé Choma, qu'étant au lit de la mort, il fit ces recommandations à ses disciples, qui étaient autour de lui pour l'assister et recueillir ses derniers avis : « Mais enfants, fuyez les hérétiques ; n'ambitionnez pas d'être connus des grands du siècle ; soyez toujours plus prêts à donner qu'à recevoir. »

Nous avons quelque chose de plus à dire de l'abbé Euprèpe. Il avait beaucoup cultivé son esprit par la lecture, ce qui montre qu'il était dans un âge mûr lorsqu'il s'engagea dans l'état monastique. Il consulta, dès le commencement de sa profession, un ancien du désert sur ce qu'il devait faire pour se sanctifier dans son nouvel état, et le vieillard lui donna pour leçon de ne parler jamais qu'il ne fût interrogé. Il sentit aussitôt toute l'étendue de cet avis, et ce qu'il contenait de parfait, et saisi d'admiration autant qu'il fut pénétré de reconnaissance, il s'inclina profondément devant le vieillard et lui dit, en demandant pardon de n'avoir pas pratiqué jusqu'alors une leçon si salutaire : « Certes, mon Père, j'ai lu beaucoup de livres, mais je vous avoue que je n'avais jamais appris une maxime qui me fût si nécessaire. » Ainsi il se retira dans l'intention de la bien mettre à profit.

Il parut assez par la suite qu'il le sut faire ; car il parvint à un si grand détachement des choses de la terre, qu'il ne tenait plus à rien, et il fut en état de donner d'excellents conseils aux autres après avoir si bien pratiqué ceux qu'il avait reçus. Des voleurs vinrent un jour à sa cellule et lui enlevèrent tout ce qu'il avait. Bien loin de faire de la résistance et d'en témoigner du chagrin, il les aida lui-même à charger ce qu'ils voulurent emporter, et comme, lorsqu'ils s'en allaient, il s'aperçut qu'ils avaient oublié un bâton, il courut après eux et le leur porta.

Il ne faut pas s'étonner qu'il cédât si facilement ce qu'il avait, car il disait que ce que nous voyons dans ce monde ne doit être considéré que comme une matière vile, qui même nous est souvent un sujet de péché, et qu'ainsi quand nous perdons quelque chose, bien loin de nous en affliger, nous devons plutôt nous en réjouir et en rendre grâces à Dieu, puisque c'est pour nous un sujet de moins de sollicitude, n'ayant plus besoin de veiller pour le garder.

Il recommandait beaucoup de se confier en la divine Providence. « Puisque vous savez, disait-il, que Dieu est aussi fidèle

qu'il est puissant, confiez-vous donc en lui, et il vous fera part de ses biens. Mais si vous vous défiez de sa Providence, c'est une preuve que votre foi est faible, et que vous ne croyez pas véritablement. » Il ajoutait dans le même sens : « Nous croyons tous que Dieu est tout-puissant, et que par conséquent il peut tout ce qu'il veut. Si donc vous le croyez ainsi, confiez-vous en lui pour tout ce qui vous regarde. Il peut également vous faire sentir les merveilles de sa puissance, comme il l'a fait pour d'autres. »

Il répondit un jour à un frère qui lui demandait des avis, qu'il devait regarder les aliments, les habits qu'il portait, le lit sur lequel il couchait, comme si ce n'était que du foin, pour lui inspirer un grand mépris de toutes choses ; mais qu'il devait conserver son cœur inébranlable et l'endurcir par les peines et les travaux, en sorte qu'il devînt aussi dur que le fer.

Il donna encore cet avis à un autre frère : « Conservez-vous dans la crainte du Seigneur et l'humilité ; joignez les larmes de la componction avec le jeûne et l'abstinence. » Enfin, un autre frère lui ayant demandé comment il pourrait obtenir le don de crainte du Seigneur, il lui dit qu'il l'obtiendrait en ayant de bas sentiments de lui-même, en ne jugeant jamais les autres, et en vivant dans le dépouillement volontaire de toutes choses.

Il y avait près d'Antioche un monastère d'Euprèpe, dès le commencement du cinquième siècle ; mais Evagre, qui en parle, ne dit pas qui était cet Euprèpe. On doit pourtant le distinguer de celui dont nous venons de parler.

L'abbé Ammonathas demeurait au voisinage de Péluse, et tenait un rang distingué parmi les solitaires de cette contrée, comme il paraît par ce que nous allons raconter. Le gouverneur d'Égypte vint à Péluse, et voulut soumettre les religieux de ce pays à la capitation comme les séculiers. Là-dessus les religieux s'assemblèrent chez Ammonathas pour convenir ensemble de ce qu'ils devaient faire, et ils résolurent de députer quelqu'un d'entre eux vers l'empereur pour en être déchargés ; mais cet abbé leur dit

de retourner dans leurs cellules, et d'y redoubler leurs prières et leurs jeûnes pendant quinze jours, et les assura qu'avec la grâce du Seigneur il terminerait lui seul cette affaire selon leurs désirs.

Ils acquiescèrent à cet avis, et chacun se retira; mais le quatorzième jour, voyant qu'il n'était pas lui-même sorti de sa cellule, ils commencèrent à murmurer, en disant qu'il avait abandonné la cause commune. Ils vinrent donc le lendemain chez lui, ainsi qu'ils en étaient convenus; et alors il leur présenta des lettres du prince pour leur décharge, et souscrites encore par ses officiers qui étaient à Alexandrie. Ils furent tous extrêmement surpris; mais ils le furent encore plus lorsque lui ayant demandé comment il les avait obtenues, il leur dit: « Mes frères, j'ai été transporté cette nuit auprès de l'empereur qui a signé ces lettres, après quoi je suis venu de même à Alexandrie, où j'ai fait souscrire ses officiers; et enfin les voici sous vos yeux. » Ils furent tous frappés de crainte d'une si grande merveille, et témoignèrent à Ammonathas, par des marques de vénération, leurs sentiments de reconnaissance, ensuite ils allèrent présenter ces lettres au gouverneur, qui, les ayant trouvées dans les formes, n'osa plus les inquiéter.

SAINT NILAMMON, SAINT MÉLAS ET AUTRES SOLITAIRES D'ÉGYPTE¹.

Le *Martyrologe Romain* fait mémoire de saint Nilammon, dont Sozomène rapporte la fin édifiante, et qu'on peut regarder comme l'effet de sa sincère et très-profonde humilité.

¹ Vit. PP., Sozomène, Tillemont, Cotelier.

Il y avait à deux lieues et demie de Péluse une petite ville appelée Geras, non loin de laquelle Nilammon s'était bâti une petite cellule, dont il avait muré ensuite la porte, et où il vivait dans une grande retraite. Son principal dessein, dit Sozomène, en s'enfermant ainsi, avait été d'éviter qu'on l'élevât aux saints ordres, comme il arrivait quelquefois à d'autres solitaires. Mais malgré le silence qu'il gardait, sa clôture si étroite parlait assez en sa faveur et le faisait plus respecter qu'il n'aurait voulu des habitants de la ville. Leur estime parut surtout à la mort de leur évêque ; car ils jetèrent aussitôt les yeux sur lui pour lui succéder. Ils vinrent donc à sa cellule dans cette intention ; mais ils ne purent jamais obtenir de lui qu'il y consentît. Tandis qu'ils étaient occupés à vaincre sa résistance, Théophile d'Alexandrie revint de Constantinople, et le mauvais temps l'obligea de relâcher à Geras. Il apprit des habitants le mérite de Nilammon, et le choix qu'ils avaient fait de lui pour remplir le siège vacant, et il se joignit à eux pour le déterminer à accepter cette charge.

Nilammon opposa également à ses instances les raisons que son humilité lui inspirait. Enfin, comme il vit que le patriarche ne cessait de le presser, il lui dit : « Je vous supplie, mon Père, de me donner du temps jusqu'à demain, afin que j'arrange mes affaires, et vous ferez alors de moi ce que vous voudrez. » Théophile ne manqua pas de se rendre le lendemain à sa cellule suivi de tout le peuple, et voulut faire ouvrir sa porte qui était murée ; mais Nilammon lui dit : « Si vous le voulez bien, mon Père, nous ferons la prière auparavant. » — « Cela est juste, lui répondit Théophile, je le veux bien. » Nilammon se mit donc en oraison, et rendit en priant son esprit à Dieu. Cependant Théophile, qui attendait dehors qu'il eût achevé de prier, voyant que le temps s'écoulait, l'appela plusieurs fois, et comme il n'en recevait pas de réponse, il ordonna qu'on ôtât les pierres qui bouchaient l'ouverture de la porte, et trouva qu'il était mort.

Sa surprise et celle de tout le peuple fut extrême ; mais s'ils

ne purent l'avoir pour évêque, ils le voulurent avoir pour patron auprès de Dieu. Ils ne pouvaient attribuer qu'à sa profonde humilité, la difficulté qu'il avait faite de se charger du fardeau pesant de l'épiscopat ; et sa mort si peu attendue, qu'à la force de sa prière, qui lui avait obtenu de Dieu la grâce de mourir plutôt que d'être exposé aux dangers de cette éminente dignité. Ce fut dans cette conviction d'une sainteté si bien marquée, qu'ils l'ensevelirent avec toute la décence convenable. Ils bâtirent ensuite sur son tombeau une chapelle en son honneur, et y célébrèrent toutes les années le jour de sa mort avec beaucoup de solennité.

Sa fête se faisait encore en Orient du temps de l'historien Nicéphore, qui en parle. Sozomène remarque qu'on ne doit pas appeler son trépas une mort, mais plutôt une véritable vie dans le ciel, puisqu'il n'a quitté la terre que pour éviter d'être élevé à un honneur dont son extrême modestie lui faisait croire qu'il n'était pas digne.

C'est encore dans le même auteur que nous puisons ce que nous allons dire de saint Mélas et de son frère Solon. Ce grand Saint, que l'Eglise a mis dans ses fastes au 6^e de janvier, fut un intrépide confesseur de la divinité de Jésus-Christ. Il s'était exercé dès sa jeunesse, dans un monastère, au renoncement de toutes les choses de la terre et de lui-même ; et ayant été fait évêque de Rinocorura, ville située aux confins de l'Égypte et de la Palestine, il conserva dans cette dignité toute la simplicité et le détachement de son état de moine.

Son zèle pour la vraie foi était trop connu des ariens pour qu'ils le laissassent gouverner son Église en paix. Il fut mis dans la liste des évêques orthodoxes, qu'ils donnèrent à l'empereur Valens, et comme tel il fut exilé par ordre de ce prince avec grand nombre d'autres évêques. On ne sait pas quel fut le lieu où on le relégua ; mais la manière dont il fut pris pour y être conduit, fait voir combien il s'était élevé par sa vertu au-dessus

des honneurs du monde et au-dessus de lui-même, et de quel zèle il était embrasé pour la gloire de Jésus-Christ.

Ceux qui vinrent le prendre par ordre de l'empereur, le trouvèrent qui préparait les lampes de l'église comme le dernier de ses ministres, ceint d'un tablier taché d'huile et des mèches à la main. Ils lui demandèrent où était l'évêque ; car comment auraient-ils pensé que ce fût lui en le voyant dans cette fonction ? Et il leur répondit : « Il est ici et je vous ferai parler à lui. » Ainsi il les mena dans sa maison épiscopale, où voyant qu'ils étaient très-fatigués, il dressa la table, leur servit lui-même à manger de ce qu'il avait, leur donna encore à laver, et enfin il leur déclara qu'il était l'évêque qu'ils cherchaient.

Ces officiers ne purent s'empêcher d'admirer une conduite si généreuse à leur égard, et en même temps si humble et si charitable. Ils furent frappés de sa vertu ; et en lui déclarant l'ordre qu'ils avaient reçu de la cour pour l'arrêter, ils lui offrirent la liberté de se sauver où bon lui semblerait. Mais il leur répondit : « Il s'en faut bien que je refuse de participer aux souffrances des autres évêques qui soutiennent la même foi que moi ; je m'estime trop heureux de les partager avec eux. » Ainsi il fut conduit en exil avec les autres prélats, confesseurs de la divinité de Jésus-Christ.

Son frère, nommé Solon, avait d'abord embrassé la profession de marchand ; il quitta ensuite son négoce pour entrer dans le monastère d'un excellent abbé appelé Denis, qui était au voisinage de Rinocorura. Là il s'éleva par les moyens que son état lui fournit et par la grâce du Seigneur, à une éminente vertu, qui le rendit digne dans la suite d'occuper le siège de son frère après qu'il fut mort. Nous ne savons rien de particulier de cet abbé Denis, ni rien de plus de Solon, si ce n'est qu'il marcha fidèlement sur les traces de saint Mélas dans le gouvernement de son diocèse ; qu'il était plein de zèle et de piété pour la religion, et qu'il avait pour le prochain une tendresse et une charité vérita-

blement pastorale. C'est l'éloge que Sozomène nous en a laissé.

Le même auteur remarque que l'église de Rinocorura était en possession depuis son établissement, d'avoir de saints évêques, et qu'ayant toujours observé très-religieusement leurs ordonnances, elle n'avait cessé de produire des hommes distingués par leur sainteté. Que même plus de soixante ans après la mort de saint Mélas, le clergé s'était si bien maintenu dans la régularité ecclésiastique, que tous ceux qui le composaient logeaient dans une même maison, mangeaient à une même table, et avaient tout en commun, comme il est dit de l'église de Jérusalem du temps des apôtres ; ce qu'on peut regarder comme le fruit du zèle de saint Mélas, et des autres saints évêques qui lui avaient succédé.

Dans l'Arabie voisine d'Égypte, qu'on appelle pour cela communément dans l'*Histoire monastique*, l'Arabie d'Égypte, Jean de Perse habitait avec plusieurs autres solitaires, dont un d'entre eux, appelé Jacques, était économe ou procureur. Jean était parvenu par son application à la pratique des vertus religieuses, à une grande simplicité et à une innocence parfaite. Il imitait l'hospitalité d'Abraham, la douceur de Moïse, la sainteté d'Aaron, la patience de Job, l'humilité de David, la solitude de saint Jean-Baptiste, les pleurs de Jérémie, le soin qu'avait saint Paul d'instruire les autres, et la foi de saint Pierre. C'est ce qui est marqué dans ses *Actes*, et c'est ce qui lui donnait une confiance parfaite en la miséricorde du Seigneur.

Sur quoi un frère lui demandant si, après tant de travaux qu'ils souffraient pour obtenir le royaume de Dieu, ils avaient sujet d'espérer de le posséder, il lui répondit qu'oui, parce qu'ayant tâché de pratiquer toutes ces vertus, il savait que Dieu, qui avait promis à ceux qui le feraient son royaume céleste, était fidèle dans ses promesses. Ainsi, ajoutait-il avec foi et humilité, je crois aussi fermement que le bon larron, que celui qui, par sa propre bonté, m'a déjà fait tant de grâces, me donnera aussi son royaume.

On aurait dit qu'il portait quelquefois la simplicité trop loin, si nous ne savions que ce qui ne serait pas excusable dans d'autres, est digne quelquefois d'éloge dans les Saints par l'intention qu'ils se proposent ; car il ne voulut pas reprendre un solitaire qu'il vit tomber dans un grand péché, disant en lui-même : « Si Dieu, qui a créé ce frère, ne fait pas tomber le feu du ciel sur lui pour le punir de son péché, qui suis-je pour oser lui faire la correction ? »

Ce qu'on admirait principalement dans lui, c'est que quand on lui demandait quelque chose à emprunter, il ne le donnait pas lui-même ; mais il disait simplement : Prenez ce dont vous avez besoin. Si ensuite on le lui rapportait, il priait qu'on le remit où on l'avait pris, et si on ne le rapportait pas, il gardait le silence comme s'il ne l'avait pas prêté.

Il eut lui-même besoin dans une rencontre d'emprunter un écu pour acheter du lin qu'il employait dans ses ouvrages. Plusieurs autres frères vinrent lui en demander ensuite les uns après les autres, et il leur en donna avec joie. Cela fut cause que quand le frère dont il avait emprunté l'écu vint le lui demander, il ne fut pas en état de le lui rendre ; mais il lui promit de le faire au plus tôt, et s'en alla trouver pour cela le solitaire Jacques, qui était, comme nous avons dit, l'économe de ce lieu. En y allant il trouva sur ses pas un écu à terre, et bien loin de le ramasser, il se mit en prière et retourna à sa cellule.

Le frère revint à lui une seconde fois pour retirer son écu, et Jean le pria d'attendre encore, qu'assurément il le lui remettrait bientôt. En effet, il fut de nouveau chez Jacques, et trouvant dans son chemin l'écu qu'il avait vu la première fois, il fit encore comme il avait fait alors. Cependant le frère à qui il devait revint à la charge pour la troisième fois, et le pressa beaucoup. Aussitôt Jean eut recours à l'économe Jacques, et trouvant le même écu en y allant qu'il avait déjà vu, il le prit et le porta à l'économe, lui racontant ce qui lui était arrivé, et le priant de le faire crier

trois jours dans la ville. Jacques le fit et personne ne le demanda. Alors Jean lui dit : « Puisque personne ne reconnaît l'avoir perdu, je m'en vais le prendre et le donner au frère à qui je le dois ; car je vous avoue que, lorsque j'ai trouvé cet écu la première fois, je venais, pour le satisfaire, en emprunter un de vous, qu'il recevait en don pour l'amour de Dieu ; » et Jacques admira la modération avec laquelle il avait tant différé de prendre cet écu dans le pressant besoin qu'il en avait.

Il donna encore une marque bien édifiante de sa vertu dans une autre rencontre. Des scélérats vinrent pour l'outrager dans sa cellule ; bien loin de s'en offenser ou de se troubler, il les reçut comme des amis, et se prépara à leur laver les pieds. Ils en furent si touchés, et en même temps si honteux de leur mauvaise intention, qu'ils se prosternèrent à ses pieds, lui demandèrent pardon, et se retirèrent avec des sentiments de contrition de leurs crimes.

Dieu lui avait sans doute accordé le don de miracles ; car il paraît qu'on lui adressait les possédés pour être délivrés par ses prières.

Il est parlé au troisième livre *des Pères*, de sept solitaires d'Arabie, qui furent cruellement tourmentés par les Sarrazins. Un d'entre eux s'appelait Jean. On a cru qu'il pourrait être celui dont nous venons de parler ; mais nous n'en avons aucune preuve.

Nous ne savons rien de particulier de l'économe Jacques dont nous venons de parler. Il est peut-être le même que l'abbé Jacob, qui porta des nouvelles de l'abbé Matoé à Jean des Cellules ; mais il n'y a pas de raison de le confondre avec l'abbé Jacques le Boiteux. On trouve quelques sentences dans le *Recueil des Pères*, sous le nom de l'abbé Jacques ; elles peuvent appartenir à celui-ci. Nous les avons rapportées en parlant de l'autre.

Il y a eu deux solitaires appelés Mégèthes, l'un plus ancien que l'autre. On ne marque pas où demeurait le premier ; le se-

cond finit ses jours dans le désert de Sina. Nous les placerons ici, parce qu'ils avaient été dressés aux vertus religieuses dans celui d'Égypte.

Mégèthe l'ancien vivait dans un détachement parfait de toutes choses. Il n'avait pas même une cellule dans laquelle il s'arrêtât : il la quittait avec la même indifférence pour rester ailleurs, comme s'il n'en eût jamais eu ; et vivant uniquement pour le ciel, il se regardait sur la terre comme n'ayant aucune demeure permanente. Tout son bien consistait dans un instrument de fer, dont il se servait pour faire chaque jour trois corbeilles de palmes, et subsister par ce travail.

L'autre Mégèthe plus récent, resta d'abord dans les déserts de Scété et de Thébaïde, où il fut instruit par les anciens des devoirs de la vie monastique, et particulièrement par saint Sisoës et saint Pémen, deux grandes lumières de la solitude. Ils le formèrent surtout dans l'humilité ; et il y fit tant de progrès, qu'on le loue plus particulièrement d'avoir excellé dans cette vertu. Il ne mangeait qu'un seul pain en deux jours ; mais un ancien l'étant venu voir dans sa cellule, et lui ayant demandé compte de sa conduite, il lui conseilla de ne pas passer un jour sans manger au moins la moitié d'un pain, à quoi il se soumit aussitôt, parce qu'il n'était point prévenu en faveur de son sentiment, et que sa piété était docile.

Il fut en état de donner des conseils aux autres, après avoir bien profité de ceux des anciens. C'est ainsi qu'il donna un excellent avis sur les sujets dont les religieux doivent s'entretenir entre eux, et dont il serait bon que tout le monde profitât : « Autrefois, dit-il, nous nous assemblions et nous parlions de choses utiles à nos âmes ; nous nous animions par là mutuellement à la pratique des vertus, et nous formions les uns les autres comme des chœurs de louange et de gloire à Dieu, ce qui nous conduisait au ciel. A présent, c'est tout le contraire ; nous nous assemblons, mais insensiblement nous nous donnons la liberté de détracter,

de médire des autres ; ainsi, bien loin de nous sanctifier par nos entretiens, nous risquons de nous perdre et de tomber en enfer. » L'abbé Mégèthe finit ses jours à Sina, où il avait établi sa demeure en bas près de la rivière.

Eulale était cénobite, mais on ne marque pas dans quel monastère. Il y pratiqua l'humilité si parfaitement, qu'il semble qu'on ne pouvait la porter plus loin. Il ne faisait paraître au dehors aucune vertu particulière qui pût le faire remarquer, ne désirant que d'être confondu aux yeux des hommes, et de se rendre agréable uniquement à ceux de Dieu. Soit que le démon voulût le porter à l'impatience, ou lui faire perdre le fruit de son humilité ; soit que Dieu le permit pour le faire croître en grâce et en mérite, il arrivait souvent que, quand on cassait quelque vase, ou qu'on brisait quelque autre meuble, ou enfin quand on faisait d'autres fautes semblables, les coupables les rejetaient sur lui, bien qu'il en fût fort innocent ; mais au lieu de se justifier, il se prosternait d'abord en terre, s'accusait d'être un pécheur et un négligent, et non-seulement il souffrait en silence les reproches qu'on lui faisait, mais encore il pratiquait humblement et avec une douce patience les pénitences qu'on lui imposait, et qui, selon les règles du monastère, étaient quelquefois de le faire passer deux ou trois jours sans manger.

Enfin, ces accusations revinrent si souvent, que presque tous les frères, et surtout les anciens, voyant qu'il ne se justifiait jamais, et se confirmant par là dans l'idée qu'il était coupable, représentèrent à leur abbé que la négligence d'Eulale ne devait plus être tolérée, que presque tous les meubles étaient rompus par sa faute, que sa conduite devenait un sujet de scandale à la communauté, qu'il portait un trop grand préjudice au monastère, et pour conclusion, qu'il fallait le mettre dehors.

L'abbé, qui était sans doute un homme de Dieu, comme il parut dans cette occasion, les apaisa en leur disant d'avoir pa-

tience encore quelques jours, après quoi on verrait ce qu'on aurait à faire. Cependant il eut recours à la prière pour obtenir du ciel les lumières nécessaires, et se prosternant dans sa cellule aux pieds du Seigneur, il le conjura de lui manifester sa volonté sur Eulale. Sa prière fut exaucée, et aussitôt il rassembla tous les religieux et leur dit : « Croyez-moi, mes frères, je fais plus de cas d'une natte d'Eulale avec son humilité et sa patience, que de tous les ouvrages que font pour le profit du monastère ceux d'entre vous qui, en travaillant, ne cessent de murmurer dans leur cœur. Mais pour vous faire voir comment Dieu regarde celui que vous accusez et que vous voulez chasser pour sa prétendue négligence, apportez chacun ici votre natte. » On obéit, et en même temps il ordonna qu'on allumât un grand feu, dans lequel il jeta toutes ces nattes, qui furent d'abord consumées, à l'exception de celle d'Eulale, que le feu épargna par miracle.

Les frères furent saisis de frayeur de cette merveille. Ils se prosternèrent tous, s'accusant et demandant pardon à Jésus-Christ, et exaltant dans des sentiments d'admiration la patience et l'humilité d'Eulale ; et depuis lors ils ne le considérèrent plus que comme un des plus excellents solitaires, et lui donnaient en toutes rencontres des marques d'une grande vénération. L'humble Eulale, qui ne désirait que les humiliations, souffrait extrêmement du bien qu'on disait de lui, et des marques d'estime qu'il recevait de ses frères. Il se dit à lui-même en gémissant : « Malheur à moi qui perds ici le fruit de mes pratiques d'humilité, que j'ai tâché d'acquérir pendant tant de temps avec le secours de Jésus-Christ. » Il prit là-dessus la résolution de se retirer du monastère, et profitant du silence de la nuit, il s'enfuit dans un désert où il espéra de n'être connu de personne, et fixa sa demeure dans une caverne. Ainsi ce grand serviteur de Dieu, conclut celui qui rapporte cette histoire, voulut se dérober à l'estime et aux louanges des hommes, n'ambitionnant que de recevoir de Jésus-Christ, pour prix de ses travaux, la gloire céleste, qui

est réservée dans la vie future aux âmes humbles et fidèles.

L'abbé Porthas ou Porthasse ne nous est connu que par sa patience et son dégagement de la vie dans l'état d'infirmité où la Providence l'avait réduit. Ne pouvant pas travailler pour son entretien, il vivait de la charité des frères ; mais il voulait qu'ils le fissent purement pour l'amour de Dieu. « Car, disait-il, si on m'apporte quelque chose pour l'amour de moi, ou dans quelque autre vue, je n'en veux point ; parce que d'une part on en perd le mérite devant Dieu, et de l'autre on n'en reçoit point de retour de moi-même, puisque je suis hors d'état de le reconnaître. »

Il disait aussi : « Pour ce qui est de ma vie, je l'abandonne toute à Dieu ; s'il veut me la conserver, il en trouvera bien le moyen ; mais s'il ne le veut pas, pourquoi le voudrais-je ? »

L'abbé Romain n'est pas plus connu que l'abbé Porthas dont nous venons de parler. Il est dit de lui seulement qu'étant près de mourir, il dit à ses disciples qui lui demandaient un dernier avis pour bien se conduire : « Mes enfants, je n'ai jamais rien commandé à aucun de vous, que je n'aie tâché auparavant de disposer mon cœur à ne point se fâcher si ce que je voulais ne se faisait pas comme je l'eusse souhaité ; et vous avez éprouvé qu'en agissant ainsi nous avons vécu ensemble dans une grande paix. » Il y a eu un autre Romain natif de Rose en Cilicie, qui demeura près d'Antioche ; nous en parlerons dans son lieu.

Xoïus était de Thébaïde. Il voulait que les moines fussent réglés et sobres dans le manger et le boire ; sur quoi un solitaire lui ayant demandé s'il croyait que ce fût trop de manger trois pains, il lui répondit : « Êtes-vous donc venu à une aire en vous faisant moine ? » — « Mais, ajouta le solitaire, serait-ce trop aussi de boire trois verres de vin ? » — « Ce ne sera pas trop, répondit-il, s'il n'y a point de démon, et c'est trop s'il y en a. Enfin les moines qui veulent vivre selon Dieu, ne doivent pas user de vin. »

Il fit un voyage au mont Sina ¹, et comme il en revenait, un moine de ce désert lui témoigna en gémissant, qu'on souffrait beaucoup de ce qu'il y avait longtemps qu'il n'avait plu. « Et pourquoi ne s'adresse-t-on pas à Dieu ? » lui dit Xoïus. — « Hélas ! lui dit le frère, nous prions et nous chantons des litanies. » — « Il faut donc croire, répliqua le vieillard, que vous ne le faites pas avec l'attention que vous devez. » Ayant dit cela il se mit à prier en étendant les mains vers le ciel, et aussitôt il vint de la pluie. Ce frère, étrangement surpris, se prosterna devant lui la face contre terre, et alla dire ensuite aux autres solitaires ce qui était arrivé ; ils en rendirent à Dieu des actions de grâces ; mais Xoïus craignant les louanges qu'on lui préparait se retira promptement.

MOINES DE CANOPE ET DU VOISINAGE ².

La ville de Canope, située dans une île du Nil, à quatre lieues d'Alexandrie, fut du temps des païens, une de plus fameuses d'Égypte. Il y avait un grand nombre de temples ³ ; on y enseignait les lettres sacerdotales des Égyptiens et même la magie. Les étrangers s'y rendaient en foule, attirés tant par la beauté

Bulteau met Xoïus entre les solitaires du mont de Sina ; mais il paraît par ce qu'en cite Cotelier, qu'il y fit seulement un voyage. Il demeurait apparemment dans un désert qui n'en était pas éloigné, ce qui nous a déterminé à le placer ici.

¹ Sulpice Sévère, Bulteau.

² Le principal temple de Canope était celui du dieu Sérapis, dont les attributions ne sont pas bien connues et que les Grecs identifièrent tout à la fois à Pluton, à Esculape et à Jupiter. Sous les Ptolémées, Sérapis eut des temples en Grèce et en Italie.

du lieu, qui était très-sain et très-délicieux, que par la superstition; et le crime y était aussi accrédité que l'idolâtrie. Mais sous l'empereur Théodose ces temples et les cavernes destinées aux mystères d'iniquité furent ruinés, et en leur place on bâtit des églises et des monastères. C'est ce qui donna occasion au célèbre sophiste Eunapius, qui vivait dans ce temps-là et qui était extrêmement attaché à l'idolâtrie, de déclamer avec fureur contre la mémoire des martyrs, dont on mettait les reliques dans les lieux saints, et contre les moines qu'on y logeait pour les garder. Mais comme Dieu fait servir la malice des méchants à sa gloire par les voies admirables de sa Providence, cette invective d'Eunapius nous sert aujourd'hui contre les novateurs, pour montrer que du temps de ce païen, les chrétiens respectaient les reliques des Saints, qu'ils allaient avec dévotion se prosterner à leurs tombeaux, qu'ils les reconnaissaient pour leurs intercesseurs auprès de Dieu et qu'ils gardaient avec un grand respect leurs images où étaient représentés les supplices qu'ils avaient soufferts.

C'est ainsi que l'erreur d'Eunapius nous a fourni des armes pour combattre des erreurs nouvelles, et que ce sophiste sert encore malgré lui à confirmer notre foi contre nos ennemis, lorsqu'ils osent se déchaîner contre elle. Il nous apprend de plus qu'il y avait dès lors des moines dont l'habit était noir; et en disant d'eux que sous l'apparence d'hommes ils menaient une vie de pourceaux, il nous a fait entendre quelle était leur pauvreté et leur mortification, parce qu'ils s'abstenaient des bains, au lieu que les prêtres égyptiens se baignaient jusqu'à trois fois par jour, et s'oignaient d'huiles odoriférantes; car ils ne pouvaient pas leur reprocher de faire bonne chair, leur vie étant si sobre qu'elle ne pouvait l'être davantage.

On donna un des plus fameux temples de l'île de Canope aux religieux de Tabenne, pour servir de monastère. Il fut appelé *Métanée*; c'est-à-dire, pénitence, et on conserva à cette maison le même droit d'asile qu'elle avait lorsqu'elle servait aux païens.

Quelques auteurs ont cru, au sujet de ce nom, que c'était le monastère de la Prison, ou de ces fameux pénitents dont parle saint Jean Climaque ; mais nous n'avons rien trouvé qui nous détermine à le croire. Il y a apparence, comme dit Bulteau, qu'il n'a été ainsi nommé, que parce que dans son origine c'était un lieu souillé par les abominations des païens, et que par un heureux changement, cette île, où régnait auparavant la dissolution et l'impureté, était devenue la retraite de saints religieux, qui offraient sans cesse à Dieu des sacrifices de justice par l'austérité de leurs jeûnes. Saint Jérôme paraît confirmer ce que nous disons dans la préface qu'il a mise à la tête de sa traduction de la *Règle de saint Pacôme*. Il fit cette traduction en faveur de quelques latins qui vinrent se faire religieux à Canope et dans d'autres monastères de la Thébàïde, parce qu'ils n'entendaient pas la langue du pays.

Sulpice Sévère parle, dans ses *Dialogues* sur les vertus des solitaires d'Orient, de plusieurs monastères qui étaient de ce côté-là au voisinage du Nil, dont la discipline était parfaite. Posthumien, qu'il fait parler, dit d'abord que faisant voile pour Alexandrie, le vent du midi, qui leur était contraire, les obligea de jeter l'ancre vis-à-vis d'une terre qu'ils ne connaissaient point, et la curiosité les porta d'aller dans des esquifs pour s'instruire des mœurs de ses habitants.

« M'étant éloigné, dit Posthumien, d'environ trois milles du rivage, j'aperçus entre deux monceaux de sable une cabane fort basse, où je trouvai un bon vieillard vêtu de peau qui tournait une meule, et qui nous reçut avec beaucoup d'humanité. Nous lui dîmes que la tempête nous avait portés sur cette côte, et que le grand calme qui l'avait suivie nous empêchait de reprendre notre navigation. Nous ajoutâmes que nous étions chrétiens, et que nous souhaitions de savoir s'il n'y en avait point dans ce désert.

« Alors ce bon vieillard pleurant de joie se jeta à nos genoux, nous embrassa, et nous convia à faire oraison. Il mit ensuite par

terre des peaux de mouton, nous fit asseoir et nous présenta, pour quatre que nous étions, la moitié d'un pain d'orge avec une poignée d'herbe, dont j'ai oublié le nom, qui ressemble à de la mente, mais qui a beaucoup de feuilles et le goût du miel. Son extrême douceur nous plut beaucoup et même nous rassasia.

« Le lendemain quelques-uns des habitants s'étant assemblés pour nous voir, nous apprîmes d'eux que ce vieillard était prêtre, ce qu'il avait pris soin de nous cacher. Nous fûmes avec lui à l'église, qui était à deux milles de là. Elle était faite avec des branches d'arbres entrelacées, et n'était guère plus belle que sa cabane, où l'on ne pouvait demeurer debout. »

Tel est le premier récit de Posthumien. Il paraît, par le portrait qu'il fait de ce bon vieillard, que c'était un saint solitaire qu'on avait ordonné prêtre pour les habitants de ce pays très-pauvre et très-incommode ; car Posthumien dit qu'il était couvert d'un sable léger et brûlant ; qu'il n'y croissait ni grain, ni même des herbes, excepté à certains endroits où il y avait quelques éminences qui mettaient le terrain à couvert du vent du midi, et où la terre étant plus solide, portait des herbes grossières en petite quantité et propres à nourrir les moutons.

Une grande preuve de la vertu de ce solitaire, est qu'il était fort pauvre et qu'il aimait sa pauvreté. « Car, dit Posthumien, je lui présentai dix écus d'or, et il les refusa en me disant avec une profonde sagesse, que l'Église se ruinait plutôt qu'elle ne s'édifiait avec de l'or. Il reçut seulement quelques habits en nous rendant beaucoup d'actions de grâces. »

Posthumien raconte après ceci la suite du voyage qu'il fit à Alexandrie, et venant aux solitaires il en parle en ces termes : « Je visitai les monastères qui sont assis en grand nombre sur les deux rives du Nil. Il y a ordinairement dans chacun cent religieux ; mais en quelques villages ils sont jusqu'à deux et trois mille ; ne pensez pourtant pas que pour être en si grand nombre, ils pratiquent moins les devoirs de leur état. Leur principale

règle est de vivre sous l'obéissance d'un abbé, et de ne rien faire par leur propre volonté, mais de se soumettre en toutes choses à la sienne.

« Ainsi nul n'est reçu dans le monastère qu'après avoir été éprouvé de telle sorte, qu'on l'ait reconnu incapable de désobéir à aucun commandement de l'abbé, quelque fâcheux et quelque difficile qu'il puisse être. Que si quelques-uns d'entre eux conçoivent le désir d'entrer dans une plus haute perfection, et d'aller pour cela dans le désert pour y mener une vie plus solitaire et plus retirée, ils ne l'exécutent qu'après en avoir reçu la permission, la vertu qui passe parmi eux pour la principale étant de se soumettre à la puissance d'autrui ; et lorsqu'ils sont dans le désert on leur fournit, par l'ordre de l'abbé, du pain ou quelque autre nourriture.

« Quand j'arrivai, continue Posthumien, il se rencontra que l'abbé d'un de ces monastères envoya du pain par deux jeunes garçons, dont le plus âgé n'avait que quinze ans et l'autre douze, à un solitaire qui s'était retiré depuis peu dans le désert à six milles, ou deux lieues du monastère. Ils rencontrèrent à leur retour un serpent d'une grandeur extraordinaire qui portait sa tête fort haut, ce qui devait les épouvanter davantage ; mais lorsqu'il fut auprès d'eux il baissa la tête, et le plus jeune le prit sans rien craindre, l'enveloppa dans son manteau et l'apporta comme en triomphe au monastère. Il déploya ensuite son manteau devant tous les frères, et jeta à terre avec complaisance cette monstrueuse bête qu'il avait amenée captive.

« Les religieux louèrent beaucoup la vertu de ces enfants ; mais l'abbé plus discret, craignant qu'ils ne s'enflassent d'orgueil dans un âge si faible, les reprit sévèrement de ce qu'ils avaient découvert le miracle que Dieu avait fait en leur faveur, et l'avaient plutôt regardé comme un effet de leur foi que de la puissance divine, et pour les en punir il les fit fouetter tous les deux.

« Le solitaire à qui ils avaient porté le pain, apprit le danger qu'ils avaient couru, et comment ensuite ils avaient été châtiés. Il conjura l'abbé de ne lui plus rien envoyer, et souffrit ainsi la faim pendant plusieurs jours, ayant son esprit affermi en Dieu, quoique son corps fût abattu par le jeûne. Comme il était dans cet état, Dieu mit dans le cœur de son abbé de l'aller voir, pour reconnaître avec un soin charitable quelle pouvait être sa nourriture. Du plus loin que ce fervent solitaire l'aperçut, il courut au-devant de lui, lui rendit grâces de sa charité, et le mena dans sa cellule.

« Comme ils y entraient ensemble, ils virent une corbeille faite de feuilles de palmier, pendue à la porte et pleine de pains. Ils jugèrent à l'odeur que ce pain était chaud, et trouvèrent en le maniant qu'il semblait qu'on venait de le tirer du four ; mais il n'avait pas la forme des pains d'Égypte. Saisis d'étonnement, ils reconnurent à ces marques que c'était un présent du Ciel. Le solitaire l'attribua à la vertu de son abbé, et l'abbé à la foi vive du solitaire. Ils rompirent ce pain céleste avec joie, et l'abbé à son retour au monastère en porta aux frères. Ce miracle les toucha si fort et les enflamma d'un désir si ardent de s'en aller dans le désert, qu'ils avaient du regret d'avoir été jusqu'alors en société avec les hommes. »

Posthumien rapporte aussi l'exemple admirable de l'obéissance d'un religieux reçu depuis peu dans un de ces monastères : « Un homme, dit-il, s'étant présenté à l'abbé pour être mis au nombre des frères, il lui proposa l'obéissance comme la principale condition pour être reçu. Le postulant promit de l'observer toute sa vie, et de ne trouver pour cela rien de difficile.

« L'abbé avait par hasard en sa main un bâton qui était sec depuis longtemps ; il l'enfonça dans la terre, et lui commanda de l'arroser jusqu'à ce qu'il reverdît dans cette terre qui était brûlante. Le disciple s'y soumit aussitôt, et tous les jours il allait quérir de l'eau dans le Nil, éloigné de là d'environ deux

milles, et la portait sur ses épaules. Il passa deux ans dans ce pénible travail, sans discontinuer et sans perdre courage, bien qu'il ne vît rien à espérer selon les lois de la nature ; mais enfin Dieu récompensa par un miracle son obéissance à la troisième année ; car il eut alors la consolation de le voir reverdir, et j'ai vu moi-même, ajoute Posthumien, l'arbrisseau qu'il a produit, qui est encore dans la cour du monastère, plein de branches vigoureuses, et qui sont comme un témoignage continu du mérite de l'obéissance et du pouvoir de la foi. »

DISCIPLINE MONASTIQUE DES SOLITAIRES D'ÉGYPTE ¹.

Nous avons dit que le bienheureux Cassien, après avoir visité les solitaires d'Égypte et des déserts voisins, et s'être instruit de leur discipline, comme il l'était déjà de celle de la Palestine et de la Mésopotamie, vint enfin à Marseille où il fonda le célèbre monastère de Saint-Victor. Castor, évêque d'Apt, qui avait établi un monastère dans le voisinage de sa ville épiscopale, voulant donner aux moines qu'il y avait rassemblés, une règle qu'ils pussent suivre uniformément, s'adressa à lui pour savoir la discipline qu'il avait vu pratiquer aux solitaires de la Palestine et d'Égypte, et qu'il faisait observer lui-même dans son monastère de Marseille, ce qui nous a procuré ses *Institutions monastiques* et ses *Conférences*, par lesquelles il nous apprend les usages et la doctrine spirituelle de ces grands maîtres de la vie religieuse ; ouvrage qui a toujours été très-estimé des saints et des savants, si l'on en excepte quelques sentiments sur les matières de la grâce, que l'Église a depuis longtemps condamnés

¹ Cassien.

et que ce célèbre écrivain soutint avant qu'elle eût rien défini là-dessus.

Nous donnerons ici l'abrégé de ses *Institutions* qui contiennent la discipline monastique des moines d'Orient, principalement de ceux d'Égypte et des autres déserts d'Afrique ; elles nous instruiront toujours plus des saints usages de ces fervents religieux. Cet ouvrage est divisé en douze livres, dont les quatre premiers regardent proprement la discipline, et les autres traitent des vices capitaux, de leurs causes et des moyens de les guérir.

Il parle, dans le premier livre, de l'habit des moines, et commence : 1^o Par la ceinture, sur quoi il dit qu'un religieux doit avoir toujours les reins ceints, comme un soldat de Jésus-Christ toujours préparé au combat ; ce qu'il confirme au long par l'exemple des prophètes et des apôtres. « L'Écriture, dit-il, nous fait voir que ceux qui, dans l'Ancien-Testament, ont jeté les premiers fondements de cette profession sainte, comme Élie et Élisée, ont porté une ceinture. Nous voyons ensuite que les princes et les premiers Saints de la loi nouvelle, saint Jean, saint Pierre, saint Paul et d'autres en ont porté durant leur vie, etc. »

2^o Passant ensuite à l'habit monastique, il dit d'abord que le religieux ne doit rechercher dans ses vêtements qu'à se couvrir simplement et à se défendre contre le froid, et non pas à nourrir sa vanité, ni à satisfaire son orgueil... Que ces vêtements doivent être tellement vils, qu'ils n'aient rien ni dans leur couleur ni dans la nouveauté de leur forme qui les fasse remarquer parmi les autres personnes de la même profession. Qu'on y doit enfin éviter avec tant de soin toute sorte d'affectation ; qu'on n'y recherche point une saleté et une bassesse trop étudiée... Que c'est pour cela que les plus sages d'entre ces anachorètes ont eu toujours de l'éloignement pour cet habit de poil qu'on nomme *cilice* ; qu'ils ont cru qu'il était trop singulier, et que pouvant être trop remarqué par les autres, il ne servait point au bien des âmes, et pouvait causer de la vanité... Que s'il s'est trouvé des

personnes de grande piété qui ont porté ce vêtement, il ne fallait pas faire une règle générale de ce qu'un petit nombre de personnes a pratiqué. Que ç'a été un privilège particulier de leur excellente vertu ; mais que leur pratique en cela ne devait pas prévaloir sur la règle commune et établie par les anciens. »

Cassien, en parlant ici du *cilice*, ne prétend pas condamner celui que de saints pénitents cachent sous leurs habits et portent immédiatement sur la chair pour la mortifier ; mais il improuve seulement qu'on porte un habit de dessus hérissé de poil de chameau ou de bouc, qui peut être une occasion de vanité, ou ôter la liberté de travailler.

3° Il parle ensuite du capuchon, et dit : « Que l'habit des solitaires d'Égypte avait des choses qui n'avaient pas tant été instituées pour la commodité du corps, que pour l'institution des mœurs, afin qu'ils trouvassent dans la forme même extérieure de leur vêtement, des sujets qui excitassent à garder la simplicité et l'innocence de la vie. Qu'ils portaient jour et nuit de petits capuchons qui descendaient de la tête sur le haut des épaules, et qui couvraient seulement leur tête, afin qu'ils se souvinssent d'imiter continuellement l'innocence et la simplicité des enfants, en portant le même habit et le même voile qu'eux. »

4° Il dit qu'ils portaient aussi de petites tuniques de lin dont les manches ne descendaient que jusqu'au coude, pour leur apprendre à retrancher les actions du siècle et à mourir à la terre. Qu'ils avaient aussi deux petites bandes de laine qui, descendant du haut des épaules, se séparaient et venaient se joindre sur la poitrine en serrant l'habit et le pressant sur le corps, afin qu'ils eussent le bras libre à toute sorte de travail. Qu'ils avaient encore par-dessus cela un petit manteau qui couvrait le col et les épaules, dont la forme étroite et la matière grossière leur était une leçon de pauvreté et d'humilité. Et qu'enfin la dernière partie du vêtement était une robe de peau de chèvre ou de brebis, ce qui marquait que les solitaires devaient mortifier

leurs passions, sans permettre qu'il leur restât rien des emportements de leur jeunesse et de leur légèreté passée.

5° Il dit de plus qu'ils portaient un bâton lorsqu'ils marchaient, à l'imitation des saints de l'Ancien Testament, pour les avertir 4. Reg. 4, 29. qu'ils ne devaient jamais marcher sans armes spirituelles au milieu des vices, qui comme des chiens aboient sans cesse après nous en nous tentant ; mais qu'ils devaient les rejeter loin d'eux par le signe de la croix, le souvenir de la passion du Sauveur et l'imitation de ses souffrances.

6° Enfin, il dit qu'ils marchaient ordinairement nu-pieds, à moins que la rigueur du froid dans les matinées de l'hiver ou les chaleurs excessives du midi durant l'été, ou la faiblesse du corps ne les obligeât de couvrir la plante du pied par des sandales, qu'ils quittaient pourtant lorsqu'ils célébraient ou recevaient les saints mystères ; et cette nudité des pieds leur apprenait qu'ils devaient être toujours prêts à courir dans la carrière spirituelle, en se débarrassant des soins du siècle.

Après que Cassien nous a appris dans son premier livre quels étaient les habillements des solitaires, il parle dans le second du règlement des prières et des psaumes et de quelle manière on s'y comportait. Il dit d'abord que l'usage n'était pas uniforme partout. Qu'il y en avait qui, suivant plutôt leur zèle que la science, s'étaient fait là-dessus des pratiques différentes ; quelques-uns croyant qu'il fallait dire chaque nuit vingt ou trente psaumes ou même davantage, et prolonger la prière par le chant des antiennes et d'autres oraisons. Qu'à l'égard des offices du jour il fallait égaler le nombre des psaumes à celui des heures, et en dire trois à tierce, six à sexte, neuf à none. Mais il ajoute qu'il convenait de s'en rapporter à l'usage qui se gardait de son temps dans toute l'Égypte, comme fondé sur la tradition des anciens, qui l'avaient appris non pas des hommes, mais par le ministère d'un ange.

Or c'était une tradition que les premiers Pères de la solitude

d'Égypte s'étant assemblés pour délibérer quel ordre et quel nombre de prières on devait établir pour chaque jour dans le monastère, afin de transmettre à ceux qui viendraient après eux une règle fixe là-dessus et prévenir par là toute semence de contention et d'envie, ou de zèle indiscret ; s'étant, dis-je, assemblés pour cela, comme chacun se laissait emporter à l'ardeur de son zèle sans se souvenir assez de la faiblesse du commun des solitaires, les uns voulaient qu'on récitât cinquante psaumes, les autres soixante et quelques-uns même davantage. Cette sainte contestation dura jusqu'à l'office du soir. Alors on vit un personnage se lever du milieu d'eux pour chanter les psaumes. Tous les autres s'assirent aussitôt et l'écoutèrent attentivement. Il récita ainsi onze psaumes d'un ton égal et sans s'arrêter, ajoutant à la fin de chaque psaume une oraison. Enfin ayant fini de même le douzième sous le répons *Alleluia*, il disparut tout d'un coup et termina en même temps le différend de ces solitaires et l'office du soir qu'ils célébraient.

Ce fut donc conformément à cette pratique qu'on dressa la règle des offices dans les monastères d'Égypte et de Thébàide. Les moines s'assemblaient deux fois le jour dans l'oratoire ; savoir, le soir et vers le milieu de la nuit. Ils y chantaient douze psaumes suivant la règle de l'ange ; mais ils ne les chantaient pas tous ensemble. Il n'y en avait qu'un qui se levait, se plaçait au milieu des frères et chantait ou récitait le psaume à haute voix. Il ne chantait pas seul tous les psaumes ; mais les frères se succédaient les uns aux autres, trois ou quatre au plus. En sorte que s'il n'y en avait que deux qui pussent chanter, ils en chantaient chacun six ; s'il y en avait trois, ils en chantaient chacun quatre ; et s'il y en avait quatre, ils en chantaient trois chacun.

Pendant ce temps-là les autres frères étaient assis sur de petits sièges fort bas, se rendant attentifs aux paroles des psaumes qu'ils tâchaient de suivre d'esprit. Si le psaume était trop long on l'interrompait par une pause après dix ou douze versets,

pendant laquelle les frères faisaient une courte prière, ou méditaient sur ce que l'on avait chanté. On ne terminait point les psaumes par le verset *Gloria Patri, etc.*, comme nous faisons aujourd'hui et qu'on faisait dans les Gaules ; mais on faisait une courte oraison. Et enfin après le douzième psaume tous les frères répondaient *Alleluia*.

Après qu'on avait fini de chanter les psaumes, on lisait deux leçons, dont l'une était du Vieux Testament et l'autre du Nouveau. C'est ce qu'on avait ajouté à la règle de l'ange : « Mais ils voulurent, dit Cassien, que ce surcroît, qui n'était réglé que par eux et qui n'avait pas été prescrit par l'ange, n'engageât que ceux qui s'y voudraient bien soumettre, et qui tâchaient d'acquérir l'intelligence et le souvenir de l'Écriture par une méditation et une lecture continuelle.

« Néanmoins, le jour du samedi et du dimanche ces leçons étaient toutes deux tirées du Nouveau Testament, l'une des *Épîtres* de saint Paul ou des *Actes des Apôtres*, et l'autre de l'Évangile. Ce qui s'observait aussi dans les cinquante jours de Pâques. »

Cassien remarque expressément au commencement du troisième livre, où il parle de l'office du jour, qu'au lieu qu'à l'exception de la prière du soir ou des vêpres et de celle de la nuit ou des matines, les solitaires d'Égypte n'en offraient pas d'autres à Dieu dans le jour dans certains intervalles de temps et d'heures ; mais qu'ils en offraient une continuelle : « Passant, dit-il, volontairement tout le soir dans ce saint exercice des louanges de Dieu, qu'ils accompagnent du travail des mains ; car encore, ajoute-t-il, qu'ils ne perdent pas un moment sans travailler dans leurs cellules, ils ne cessent jamais néanmoins de méditer sur les psaumes, ou sur le reste de l'Écriture. Ils entremêlent ainsi leurs travaux avec leurs prières, et ils consomment tout le jour dans ce qu'ailleurs on ne célèbre qu'en de certains temps et en des heures réglées. »

Il paraît par là que les moines d'Égypte ne gardaient pas ces distinctions d'heures de tierce, de sexte et de none, comme on faisait dans la Palestine et la Mésopotamie, où l'on récitait trois psaumes à chacun de ces offices, qu'on terminait par une oraison ; mais s'ils ne récitaient pas ces offices par intervalle, on voit, par ce que dit Cassien, qu'ils priaient davantage, puisqu'ils s'occupaient en travaillant, autant dans leur esprit en méditant ou en élevant fréquemment leur cœur à Dieu, qu'ils le faisaient par l'exercice du corps.

Après que les frères avaient chanté les psaumes et entendu la leçon des Livres saints, ils se prosternaient en terre pour adorer Dieu ; mais ils se relevaient presque aussitôt, et celui qui présidait disait la collecte. Cassien remarque encore trois choses qui montrent l'exactitude de ces fervents religieux et leur respect au temps de la prière. La première est que, lorsqu'à la fin de l'office ils se levaient pour se prosterner ; ils ne se jetaient pas tout d'un coup à genoux avec précipitation comme des gens qui se hâtent de terminer la prière, mais avant que de se mettre à genoux ils priaient debout quelque peu de temps, après quoi ils se prosternaient. La seconde est, qu'ils ne demeuraient prosternés que pour peu de temps, se relevant presque aussitôt avec celui qui devait dire la collecte, en sorte que c'était lui qui réglait le moment et la durée de la prosternation, sans qu'aucun autre eût osé le prévenir, ni rester davantage prosterné. La troisième, que la raison pourquoi on ne demeurait pas longtemps prosterné, était que dans cette situation on est plus sujet aux distractions et aux égarements de pensée, qu'on est attaqué de sommeil avec plus de violence, et que cette situation est plutôt commode pour reposer que pour prier ; c'est pour cela qu'en priant ils se tenaient presque toujours debout.

Il remarque encore que quelque nombreuse que fût l'assemblée des frères pour célébrer l'office divin, tout le monde y gardait un si profond silence qu'on aurait dit qu'il n'y avait dans l'église

que celui qui chantait le psaume au milieu des autres, et que ce silence redoublait encore lorsqu'on finissait par la prière; car alors personne n'aurait osé cracher, ni se moucher, ni tousser, ni bâiller, ni même soupirer; on n'entendait que la voix du prêtre qui terminait l'oraison. C'était pour cette raison que cette oraison n'était pas longue, de peur qu'en la prolongeant trop, on ne fût forcé d'en interrompre l'attention et l'ardeur par quelque phlegme qui presserait de sortir ou quelque autre inconvénient.

Il donne aussi la raison pourquoi les saints moines coupaient les psaumes en deux ou trois parties selon qu'ils étaient plus ou moins longs. « Car, dit-il, ce n'était pas dans la multitude des versets qu'ils trouvaient leurs délices, mais dans l'intelligence de ce qu'ils disaient. Ils croyaient qu'il était plus utile de ne chanter que dix versets avec application, que de dire un psaume entier en se laissant aller à l'égarement de ses pensées. Ces distractions, ajoutait-il (et ceci mérite qu'on y fasse attention), ces distractions viennent aussi quelquefois de la précipitation de celui qui récite le psaume, lorsque considérant le nombre et la longueur de ce qui reste encore à dire, il ne s'applique pas tant à bien distinguer ce qu'il prononce et à bien se faire entendre de ceux qui l'écoutent, qu'à se voir bientôt à la fin de ce qu'il dit et à terminer la prière. Que s'il arrivait que quelqu'un des jeunes frères, ou se laissant emporter à la ferveur de son zèle, ou n'étant pas encore instruit des coutumes, voulût réciter plus de psaumes qu'il ne devait, le supérieur le faisait cesser aussitôt par un coup qu'il donnait de la main sur son siège, qui était comme le signal auquel tous les autres se levaient. »

On ne se mettait pas à genoux depuis le soir du samedi jusqu'au soir du dimanche, ni durant les cinquante jours de Pâques; et on ne pratiquait pas non plus en ces jours la règle des jeûnes ordinaires.

Il n'était pas permis à celui qui était chargé d'éveiller les

frères dans la nuit pour l'office, d'en changer l'heure à son gré. Il ne devait ni la prévenir, ni tarder davantage ; et il fallait qu'il donnât tous ses soins pour le faire toujours à la même heure, se dirigeant pour cela par le cours des étoiles qu'il observait avec attention.

Si quelque frère avait été retranché de la prière publique pour quelque faute (pénitence fort en usage dans ce temps-là chez les moines), aucun autre n'avait la liberté de prier avec lui, avant qu'il se fût prosterné en terre pour en faire pénitence, et qu'il eût été réconcilié publiquement par son abbé, qui lui pardonnait sa faute en présence de tous les frères. Cassien donne une raison de cette conduite qui mérite d'être rapportée, parce qu'elle est très-instructive. « Car, dit-il, en osant se trouver avec ce coupable pour lui parler ou pour prier avec lui, il le rendrait plus insolent et nourrirait de plus en plus sa hardiesse. Cette consolation cruelle qu'il lui voudrait procurer, le jetterait dans un plus grand endurcissement de cœur, et l'empêcherait de s'humilier autant qu'il le doit de ce retranchement et de cette séparation d'avec ses frères ; ainsi s'accoutumant peu à peu à ne pas faire grand état des réprimandes de son supérieur, il ne penserait plus à satisfaire pour sa faute, et négligerait d'en demander pardon.

Dans le troisième livre des *Institutions*, Cassien parle principalement de la discipline qu'on observait dans les monastères d'Orient, surtout dans ceux de la Palestine et de la Mésopotamie, par rapport à l'office. Quoique nous ne nous soyons proposé dans ce chapitre que de parler de la discipline des solitaires d'Égypte, nous y joindrons aussi ce que dit cet auteur des autres dans ce troisième livre, pour ne pas interrompre l'analyse que nous donnons de ses *Institutions*.

Il dit donc : 1° qu'il y avait cette différence entre les moines orientaux et ceux d'Égypte, « que ceux-ci ne s'assemblaient point dans le jour pour prier ensemble, hors l'office du soir et

celui de la nuit, excepté le samedi et le dimanche, où ils se réunissaient tous ensemble à l'heure de tierce à cause de la sainte communion. » Ce qui montre qu'ils communiaient régulièrement toutes les semaines, au lieu que les moines d'Orient s'assemblaient aux heures de tierce, de sexte et de none, et disaient trois psaumes et trois oraisons ; « afin, dit-il, que par la succession de ces heures réglées on offrît à Dieu une prière continuelle, et que néanmoins cette modération dans le nombre des psaumes, n'empêchât point les travaux du jour. »

2° Il rend raison de l'institution des offices à ces heures-là, disant qu'on avait choisi l'heure de tierce, parce que c'était à cette heure-là que le Saint-Esprit était descendu visiblement sur les apôtres ; l'heure de sexte, parce qu'à cette heure Jésus-Christ fut offert à son père comme une hostie sans tache, et que montant sur la croix pour le salut de tout le monde, il y lava de son sang les péchés de tous les hommes ; l'heure de none, parce qu'à cette heure Jésus-Christ descendit aux enfers pour en retirer les Saints captifs. Ce sont les trois principales raisons qu'il en donne, outre quelques autres qu'il serait trop long de détailler.

3° Il dit que l'office de prime était d'institution nouvelle, qu'il avait commencé de son temps dans le monastère de Bethléem ; qu'on l'avait établi pour obvier à la lâcheté de quelques-uns, qui, après les prières de la nuit dormaient plus longtemps qu'ils ne devaient, pensant qu'ils n'étaient pas obligés de s'assembler jusqu'à l'heure de tierce. « C'est pourquoi, dit-il, quelques-uns des plus fervents d'entre les frères, à qui cette négligence et cette paresse déplaisaient extrêmement, en firent leurs plaintes aux anciens, qui, après avoir agité longtemps la chose entre eux, et après de grandes délibérations, résolurent qu'on laisserait reposer les religieux après matines jusqu'au lever du soleil, où il n'était plus à craindre qu'ils se recouchassent et qu'on les avertirait alors de se lever pour venir s'acquitter tous ensemble de ce nouvel office. »

4° Il remarque que, quoique l'établissement de l'office de prime se fût même répandu dans les monastères d'Occident et avec de très-grands avantages, on voyait pourtant de son temps que dans les plus anciens monastères d'Orient, qui ne souffraient pas qu'on changeât rien dans la tradition et les ordonnances de leurs Pères, il n'avait pas été reçu et qu'on ne le pratiquait point.

5° Cassien se plaint que quelques-uns ne voyant pas la raison pour laquelle on avait établi ce nouvel office, se hâtaient de finir de si bonne heure qu'ils pussent avoir encore quelque temps pour reposer, ce qu'on avait voulu précisément empêcher en l'établissant. Il s'élève contre cet abus, comme sujet à de grands inconvénients et il ajoute : « C'est ce que les solitaires d'Égypte fuyent avec horreur. C'est pourquoi lorsqu'ils sont sortis de l'office, ils prolongent encore leurs veilles jusqu'au point du jour, afin que le soleil se levant, les trouve dans cette ferveur d'esprit, et qu'ils s'y conservent durant tout le jour, après s'être d'abord si bien préparés dès le point du jour par les veilles de la nuit, et par leurs méditations spirituelles à combattre le démon durant toute la journée. »

6° Il dit que l'introduction de l'office de prime n'avait rien changé dans la disposition des autres offices, qu'on y disait le même nombre de psaumes et de prières ; que quant à l'office de laudes qu'en Occident on disait le matin, on le disait en Orient à la fin des veilles de la nuit qu'ils terminaient d'ordinaire après que le coq avait chanté, et avant l'aurore.

7° Il dit que ceux qui ne se trouvaient pas aux offices de tierce, de sexte et de none avant que le premier psaume fût fini, n'osaient entrer dans l'oratoire pour prendre place avec les autres, mais ils demeuraient à la porte jusqu'à ce que tout le monde fût sorti, et alors ils se prosternaient devant tous pour faire pénitence et obtenir le pardon de leur paresse ; mais on usait de quelque indulgence pour l'office de la nuit. « Car, dit-il, on permettait d'entrer dans l'oratoire jusqu'à ce que le second psaume

fût fini, pourvu qu'on fût à sa place avant que les autres frères se prosternassent en terre pour faire la prière qui devait suivre ce psaume. »

8° Ils commençaient l'office du samedi dès le vendredi au soir, et ils passaient toute la nuit en prière excepté deux heures de repos qu'ils prenaient le matin pour donner au corps quelque soulagement, et afin qu'on pût passer ensuite le reste du jour dans les ouvrages et les autres devoirs nécessaires. Sur quoi Cassien fait cette observation : « Celui, dit-il, qui, au lieu de retrancher avec sagesse une partie de ce qu'il doit à son corps, voudrait lui refuser tout, serait enfin obligé de s'acquitter envers lui de toute sa dette ; et il faudrait nécessairement rendre ensuite au corps avec usure ce qu'on lui aurait ôté par ces veilles indiscretes. C'est pourquoi ces saints hommes partagent tout ce temps de veilles en trois différents nocturnes, afin que le travail étant divisé par cette diversité, soulage en quelque façon l'abattement de leur corps ; car après avoir chanté debout trois antiennes, ils s'asseient ensuite ou sur la terre ou sur des sièges fort bas, et un d'entre eux entonnant les trois psaumes qui suivent, les autres lui répondent, et ils se les donnent à dire tour à tour selon leur rang ; après quoi demeurant dans le même état, et étant encore assis sur les mêmes sièges, ils ajoutent trois leçons. Cela fait qu'ils diminuent ainsi le travail du corps et qu'ils sont en état de s'appliquer avec plus d'attention à la prière. » Tout ceci regarde la discipline des moines de la Palestine et autres d'Orient plutôt que ceux d'Égypte.

9° Les moines d'Orient ne jeûnaient point le samedi. Cet usage leur était particulier comme celui de ne point jeûner le dimanche était de tous les pays. Ils faisaient deux repas : mais comme à celui de midi ils récitaient des psaumes, ils ne faisaient à celui du soir qu'une courte prière avant et après, parce que c'était un repas extraordinaire auquel on n'obligeait pas même les religieux de se trouver.

10^e Enfin, il dit qu'aux jours du dimanche les frères ne s'assembraient qu'une fois le matin pour l'office sans préjudice de celui de la nuit, et qu'ils s'appliquaient d'une manière plus solennelle et plus posée, à réciter des psaumes, des prières et des leçons, à cause du respect du jour et de la communion.

Cassien passe après cela à son quatrième livre, où il traite du règlement des monastères. Mais avant que d'en donner l'analyse nous devons rapporter ici la belle digression qu'on fait dans le second livre sur la manière d'élever les nouveaux venus dans le monastère, et sur les qualités qu'il exigeait des supérieurs pour empêcher qu'ils n'introduisissent le relâchement en gouvernant selon leur caprice, ou leurs propres lumières. « Dans l'Égypte, dit-il, les monastères sont gouvernés non par l'inclination de chaque particulier qui s'y retire, mais par la tradition de nos anciens Pères, et par le règlement qu'ils nous ont laissé, dans la pratique desquels ces monastères sont jusqu'ici demeurés fermes et inébranlables.

« On ne permet à qui que ce soit dans ces lieux, je ne dis pas de présider à tout un monastère, mais même d'être le maître de ses actions, et de se conduire lui-même dans sa cellule s'il n'a renoncé auparavant à tous ses biens, et si, outre ce renoncement extérieur, il ne renonce encore à sa propre volonté, en reconnaissant qu'il n'est plus maître de ses actions, et qu'il n'a plus aucune puissance sur lui-même.

« Il faut que celui qui se retire du monde pour entrer dans la solitude, soit dans une telle disposition, que quelque riche qu'il ait été dans le siècle, il ne se flatte point des grands biens auxquels il a renoncé, ou qu'il a apportés avec lui dans le monastère. Il faut qu'il obéisse à tous, et qu'il sache, que selon le précepte de Jésus-Christ, il doit rentrer dans sa première enfance, sans se rien attribuer ni pour sa grande vieillesse, ni pour le nombre de ses années, qu'il doit se souvenir d'avoir si inutilement perdues dans le monde. Il faut que la nouveauté de sa

conversion, que ce nouveau joug de Jésus-Christ auquel il s'engage, et que cette milice spirituelle dont il fait profession, le portent à se soumettre de bon cœur aux plus jeunes même d'entre ses frères. Il doit se porter aussi, selon saint Paul, à travailler avec tant de ferveur, qu'il puisse gagner de ses propres mains de quoi vivre pour lui et pour ceux qui le viennent visiter ; afin que par cet exercice, il puisse oublier le faste et les délices de sa vie passée, et acquérir l'humilité du cœur par la peine de son travail.

« C'est pourquoi on ne choisit jamais personne pour supérieur d'un monastère, qu'il n'ait appris par une longue suite d'obéissance, comment il doit commander à ceux qui lui doivent obéir, et qu'il n'ait été longtemps formé sous la conduite de ses anciens, pour savoir ce qu'il doit laisser comme par tradition aux plus jeunes solitaires ; car ces hommes admirables reconnaissent que c'est le comble de la sagesse de bien conduire les autres, et de se bien laisser conduire soi-même.

« Aussi ce qui fait que nous voyons aujourd'hui tant de réglemens et de pratiques toutes contraires, est que nous avons assez de présomption pour entreprendre de gouverner les monastères, sans savoir presque rien des règles de nos anciens, et que nous devenons abbés avant presque d'avoir été novices. Nous ordonnons tout ce qu'il nous plaît, et nous avons plus de zèle pour faire observer ce qui vient de notre invention particulière, que pour garder inviolablement les règles et la doctrine si pure de nos saints prédécesseurs. »

Telle est la digression que fait Cassien en parlant de la règle des offices des monastères ; ce qu'il dit ici suffirait, s'il était bien mis en pratique, pour former d'excellents et parfaits religieux sous leur sage discipline. Tant qu'on se tient attaché aux règles anciennes et qu'on n'innove rien, tout se soutient parfaitement. Ce sont les innovations qui perdent tout, d'autant plus que les changements ne se font jamais pour maintenir l'observance contre

les inclinations de la nature qui aime sa liberté, mais pour suivre le penchant de cette nature au préjudice de l'observance.

Nous ne nous arrêterons pas beaucoup à ce que dit Cassien du règlement des monastères, parce qu'il parle principalement de ceux de Tabenne, dont nous avons donné au long, dans son lieu, le détail de la discipline ; il suffira ici d'en marquer les principaux points qui se pratiquaient aussi dans les autres monastères d'Égypte.

1° Lorsque quelqu'un se présentait pour être reçu, on ne lui permettait pas l'entrée du monastère qu'il n'eût demeuré pendant dix jours, ou davantage, couché à la porte et s'être prosterné aux pieds de tous les frères qui passaient. Ils en agissaient ainsi pour mieux connaître, par sa patience et sa persévérance, si son désir était sincère, et s'il était disposé à bien se renoncer en tout et à souffrir l'humiliation ; et dans cette vue les frères qui passaient le rebutaient, le méprisaient, et le chargeaient d'injures et de reproches.

2° Lorsqu'après cette épreuve il était admis, on ne lui permettait pas de garder même un sou avec lui, et on le dépouillait de tout ce qu'il avait apporté, si en effet il avait apporté quelque chose. On ne voulait rien non plus recevoir de lui, de peur qu'il ne s'élevât ensuite au-dessus des autres sous prétexte de son offrande ; ou que par un funeste regret il ne fût tenté de retourner dans le monde, et n'obligeât les frères de lui rendre ce qu'il y avait apporté, ce qu'on ne pouvait faire sans s'incommoder beaucoup, si on l'avait employé aux besoins du monastère.

3° On conduisait ensuite le postulant au milieu des frères assemblés, où, après qu'on lui avait ôté les habits du monde, l'abbé lui donnait de sa propre main l'habit du monastère. C'était afin qu'il apprît, par cette cérémonie extérieure, que non-seulement il se dépouillait de tout ce qu'il avait auparavant, mais qu'il se réduisait volontairement à la pauvreté de Jésus-Christ.

4° Les habits que le nouveau solitaire quittait étaient remis entre les mains de l'économe, qui les gardait jusqu'à ce que tous les frères connussent par différentes épreuves quel était son avancement dans la piété, sa conduite dans le monastère et sa fermeté dans la patience. Si la suite du temps leur faisait voir que, selon toutes les apparences, il pourrait demeurer avec eux et persévérer dans la ferveur qu'il avait commencée, ils donnaient ses habits aux pauvres.

5° On n'accordait pas aussitôt au novice l'entrée de la communauté et de se trouver avec les frères après qu'on l'avait revêtu de l'habit monastique, mais on le confiait à un ancien qui logeait à part en un lieu assez proche de la porte du monastère, et qui était destiné pour recevoir les étrangers, et il demeurait un an entier sous sa conduite, rendant aux hôtes tous les services qu'on lui ordonnait, s'exerçant dans l'humilité et la patience, et souffrant toutes les épreuves qu'on trouvait à propos de lui faire subir ; après quoi s'il s'était conduit comme on désirait, l'abbé le remettait à un autre ancien qui avait sous lui dix jeunes religieux, qu'on appela depuis doyen, et on s'en reposait sur ses soins pour achever de le former aux vertus.

6° La première leçon qu'on donnait au novice, et l'instruction qu'on regardait comme la plus importante, était de vaincre sa volonté, et pour cela on affectait de lui commander des choses qu'on savait être les plus contraires à son inclination ; car on savait par expérience que les religieux, particulièrement les plus jeunes, ne pouvaient réprimer les passions s'ils ne mortifiaient leur volonté par l'obéissance. Ils assuraient qu'un solitaire ne pouvait bien éteindre ou la tristesse, ou l'impureté, ni être uni longtemps avec ses frères, ni même persévérer dans le monastère, s'il n'avait appris auparavant à bien assujettir sa volonté.

7° On lui recommandait encore de ne rien déguiser à son supérieur par une mauvaise honte ; mais de lui communiquer toutes ses pensées et tous les mouvements de son cœur, et de

s'en rapporter à son jugement pour sa conduite sans écouter ses propres lumières. Par ce moyen, toute la finesse du démon ne pouvait surprendre le jeune religieux, quoiqu'il fût ignorant et sans expérience. « Aussi, dit Cassien, cet ennemi si subtil n'a point d'autre entrée pour tromper un jeune solitaire par ses illusions, que lorsqu'il le peut insensiblement attirer par les mouvements d'orgueil ou de honte, à cacher ses pensées ; et ces saints hommes disent que c'est une preuve infaillible qu'une pensée vient du démon, lorsque nous rougissons de la découvrir à celui qui nous gouverne. »

8° Le même auteur ajoute qu'ils pratiquaient l'obéissance avec une si grande exactitude, qu'un jeune religieux n'aurait pas osé sortir hors de sa cellule sans la permission du supérieur, même pour les nécessités du corps ; et il dit qu'ils étaient si résolus de faire sans discernement tout ce que leur supérieur leur commandait, qu'ils entreprenaient quelquefois, avec une foi incroyable, de faire des choses impossibles ; le profond respect qu'ils avaient pour leur supérieur les empêchant d'avoir égard à l'impossibilité des choses qu'il leur commandait.

9° Leur habit était de lin, et ils n'en avaient jamais deux, et le supérieur leur en donnait pour changer lorsqu'il voyait que celui qu'ils portaient était trop sale. Ce point regarde particulièrement les religieux de Tabenne.

10° Leur abstinence était si austère, qu'ils regardaient comme des délices l'usage de quelques herbes qu'ils faisaient saler et qu'ils détrempaient ensuite dans l'eau.

11° Dès qu'ils entendaient le signal qui les appelait à l'office ou à l'ouvrage des mains, quoiqu'ils fussent occupés dans leurs cellules à prier, ou à méditer, ou à lire, ou à écrire, ils quittaient si promptement pour s'y rendre, qu'ils ne se donnaient pas même le temps de finir une lettre qu'ils avaient déjà formée à demi. « Car, dit Cassien, ils ne pensaient pas tant à ces choses qu'à pratiquer fidèlement la vertu d'obéissance, qu'ils préfé-

raient à l'ouvrage des mains, à la lecture, au silence, au repos de la cellule et généralement aux autres vertus, très-contents de se priver des exercices les plus consolants, pourvu qu'ils ne blessassent point la sainte obéissance dont ils faisaient leurs délices. »

12° Les religieux de Tabenne vivaient dans un si grand dénuement qu'ils n'avaient que leurs habits ; et dans les autres monastères, où, dit Cassien, on était un peu plus indulgent, on pratiquait pourtant une pauvreté si rigide, qu'aucun religieux n'eût osé dire, mon livre, mes tablettes, ma plume, ma tunique, et qu'il devait satisfaire par une juste pénitence, lorsque par surprise il avait laissé échapper cette parole de sa bouche.

13° Quoique chaque religieux procurât par son travail au monastère beaucoup plus qu'il ne fallait pour son entretien, aucun pourtant ne s'en prévalait, ni ne prétendait avoir rien de plus pour sa nourriture que les deux petits pains qu'on leur donnait et qui coûtaient à peine trois deniers. Ils n'auraient jamais pensé à faire le moindre ouvrage pour leur particulier, et bien qu'ils regardassent le bien du monastère comme étant à eux, leur dégage ment était tel qu'ils se considéraient comme des étrangers et des pensionnaires, ou plutôt comme les indignes serviteurs de leurs frères.

14° Mais au sujet du travail, Cassien fait dans le second livre une digression que nous avons renvoyée ici. Il dit : 1° que dès que la prière de la nuit était achevée, chaque frère se retirait en diligence dans sa cellule, et que là étant seul ou avec un autre frère, bien loin de se laisser aller au sommeil, il recommençait à offrir à Dieu un nouveau sacrifice jusqu'à ce que le jour commençant à luire, lui donnait lieu de passer des exercices de la nuit aux travaux du jour. 2° Que les frères joignaient ainsi l'ouvrage des mains aux veilles pour n'être pas surpris du sommeil comme des personnes qui sont dans l'oisiveté. Que dans ce temps-là ils n'interrompaient pas leurs méditations spirituelles, exerçant en

même temps l'âme et le corps, et tâchant d'égaliser les avantages de l'un avec ceux de l'autre, en sorte qu'il était difficile de discerner qui des deux tenait le premier rang, et si c'était pour mieux méditer qu'ils travaillaient toujours, ou si c'était par ce travail continuel qu'ils avaient fait de si grands progrès dans la piété et acquis tant de lumières. 3° Que durant qu'ils travaillaient même hors de leurs cellules, ils gardaient un rigoureux silence, chacun d'eux s'occupant de son travail à l'extérieur, et de quelque passage de la sainte Écriture dans l'esprit, ce qui éloignait d'eux toute sorte d'intrigues, de mauvais conseils et d'entretiens superflus. 4° Qu'il était défendu très-expressément, et surtout aux plus jeunes, de s'arrêter un moment avec un autre, de se parler en secret, ou de se toucher mutuellement la main, et que quand on tombait dans pareille faute, on en faisait pénitence dans l'assemblée des frères, ou si on y manquait on était privé de prier avec eux.

15° Cassien détaille les différentes fautes pour lesquelles on était sujet à la pénitence, et quelles étaient ces pénitences qu'on imposait. Nous les avons rapportées en parlant de la discipline monastique de Tabenne.

16° Il remarque que la coutume de faire la lecture spirituelle lorsque les frères sont à table, n'est pas venue des solitaires d'Égypte, mais de ceux de Cappadoce. En effet, il n'en est point parlé dans la Règle de saint Pacôme, et on n'en voit point d'exemple dans les monastères d'Égypte; mais on y gardait un si profond silence, et on y était dans une si grande modestie, qu'il n'y avait que le supérieur qui eût droit de parler pour ordonner ce qui convenait selon le besoin, et qu'aucun religieux n'eût osé jeter les yeux sur ce que mangeait celui qui était auprès de lui. Il était également défendu à tous les frères de manger hors de la table devant ou après l'heure réglée, pour prendre tous ensemble leur nourriture.

17° Dans les monastères de la Mésopotamie, de la Palestine,

de la Cappadoce et dans l'Orient, les frères servaient chacun par semaine dans les services ordinaires de la table et du réfectoire, et, dit Cassien, ils s'acquittaient tour à tour de ce devoir avec tant d'affection et avec une humilité si prompte, qu'il n'y a point d'esclave dans le monde qui serve si ponctuellement son maître, quelque cruel et quelque puissant qu'il puisse être.

18° Voici comme Cassien raconte qu'ils faisaient en se succédant dans cet emploi. « Lorsque tous les frères s'assemblent le dimanche au soir pour dire les Psaumes ordinaires avant que de se coucher, ceux qui sortent de semaine leur lavent à tous les pieds selon leur ordre, et ils leur demandent avec ferveur cette récompense et cette bénédiction pour le travail de toute la semaine ; et ils les conjurent qu'en achevant d'accomplir les commandements de Jésus-Christ, ils prient tous ensemble pour eux afin que Dieu leur pardonne les fautes qu'ils ont faites ou par ignorance, ou par faiblesse, et ils les supplient de leur offrir leurs travaux de la semaine comme un sacrifice agréable.

« Le jour suivant, après que les hymnes du matin sont achevés, ils donnent en dépôt à ceux qui leur succèdent tous les meubles et tous les vases dont ils s'étaient servis ; ils les reçoivent et ils les gardent avec grand soin et ils craignent de telle sorte qu'il ne s'en perde ou qu'il ne s'en casse quelqu'un, qu'ils croient devoir répondre du moindre de ces vases comme d'une chose sainte et sacrée, et en rendre compte non-seulement au cellier du monastère, mais à Dieu même, si leur négligence en laissait perdre quelque chose. »

Le même auteur remarque que leur attention à cet égard allait si loin, que le cellier du monastère ayant vu un jour en passant trois grains de lentille à terre, que le semainier se hâtant de les faire cuire avait laissé tomber de ses mains avec l'eau de laquelle il les lavait, il en donna aussitôt avis au supérieur, qui suspendit ce frère de l'oraison et ne lui pardonna sa faute qu'après qu'il l'eut expiée par la pénitence publique. La raison de cette

sévérité était que quand une chose était entrée dans le monastère, ils voulaient qu'on la regardât comme appartenant à la maison de Dieu, et qu'en conséquence on la traitât, quelque petite ou vile qu'elle fût, comme une chose consacrée à Dieu et sainte par conséquent.

19° La coutume de servir tour à tour durant une semaine ne se pratiquait point dans les monastères d'Égypte. Comme on y était fort attaché au travail, on chargeait un des plus graves et des plus éprouvés d'entre les frères du soin des celliers et de la cuisine, et il s'appliquait à cet office tant que son âge ou ses forces le lui permettaient. D'ailleurs cet emploi, ajoute Cassien, ne donnait pas beaucoup de sollicitude, parce que la nourriture des religieux se préparait presque sans peine, ne vivant que de mets crus, et leurs plus grands festins consistant en quelques feuilles de poireaux hachés, des olives, du sel et de petits poissons, qu'on appelle harengs.

20° Nous ajouterons ici une observation que cet auteur fait dans le cinquième livre, où il traite de l'intempérance de la bouche. Il remarque qu'on tombe dans ce défaut en trois manières : 1° Lorsqu'on prévient l'heure du repas ; 2° lorsqu'on prend plaisir à se remplir de viandes même les plus grossières ; 3° lorsqu'on recherche celles qui sont les plus délicates et plus nourrissantes ; et qu'un religieux doit opposer à ces trois défauts de ne point rompre son jeûne avant l'heure marquée, de ne pas se laisser aller à manger avec excès, de se contenter des viandes les plus communes.

Il dit ensuite que tout ce qu'on ose faire dans une communauté contre la coutume de tout le monastère, avait toujours été regardé des anciens comme infecté par la vanité ; et qu'un religieux qui se privait de l'usage du pain pour ne manger que des herbes, des fruits ou des légumes ne doit pas être mis pour cela au rang des plus sages et des plus éclairés dans la science de la véritable discrétion ; parce qu'une telle abstinence dans une

communauté étant trop en vue, est exposée à la vanité et peut être ruinée par la vaine gloire.

C'était pour éviter ce piège que plusieurs solitaires rompaient leurs jeûnes ordinaires en faveur des étrangers qui les venaient voir, alléguant aussi pour raison qu'il valait mieux pratiquer alors la charité et l'hospitalité que de faire paraître une opiniâtreté inflexible dans son abstinence. Il n'était pas question ici d'un jeûne commandé, mais de l'usage qu'avaient les solitaires de ne faire qu'un repas sur le soir, excepté le dimanche, et ils l'appelaient jeûne ou abstinence, parce qu'ils ne mangeaient rien hors de ce repas qui était très-frugal.

21^e Cassien explique encore mieux ceci au chapitre suivant : « Lorsque nous fîmes, dit-il, notre voyage de Syrie en Égypte, pour nous instruire des maximes des anciens solitaires de ces lieux, nous admirâmes la joie et la bonté avec laquelle on nous recevait partout. On n'observait point là ce que nous avons vu dans tous les monastères de la Palestine, où l'on attend à faire manger les frères qui les vont voir, jusqu'à ce que l'heure du repas soit venue ; mais excepté seulement les jours du mercredi et du vendredi qui sont des jours consacrés, on rompait le jeûne en tous les endroits où nous allions, aussitôt que nous y étions arrivés.

« Et lorsque nous nous informâmes d'un d'entre ces Pères pourquoi ils rompaient si indifféremment le jeûne de chaque jour, il nous répondit : « Je puis jeûner ici tous les jours, mais je ne puis pas vous avoir avec moi tous les jours, et vous m'allez quitter dans un moment. Quoique le jeûne soit utile et nécessaire, c'est néanmoins comme une offrande que nous faisons librement à Dieu, et par le pur mouvement de notre volonté. Mais c'est une nécessité inévitable de vous recevoir avec charité et de rendre aux hôtes ce que la charité nous commande. C'est pourquoi recevant Jésus-Christ en vos personnes, je lui dois donner à manger : et lorsque vous m'aurez quitté il me sera aisé de re-

prendre ensuite sur moi par quelque abstinence extraordinaire, l'indulgence que je me serai accordée pour mieux recevoir Jésus-Christ. »

Il rapporte ensuite l'exemple d'un ancien qui s'étant mis six fois à table en un jour pour recevoir divers frères qui l'étaient venus voir, avait mangé si sobrement qu'il sentait encore la faim. Il y avait aussi un autre solitaire qui ne mangeait jamais seul ; mais si personne ne le venait voir dans la semaine, il la passait sans manger jusqu'à ce que le samedi ou le dimanche allant à l'église, il emmenât quelque étranger pour se mettre à table avec lui. « Ainsi, ajoute-t-il, ces saints solitaires ont coutume de rompre le jeûne pour recevoir leurs hôtes ; mais ils ne manquent pas ensuite de récompenser cette petite indulgence par quelque abstinence extraordinaire, se punissant en quelque façon de ce surcroît de nourriture qu'ils ont prise, non-seulement en mangeant moins ensuite, mais en retranchant encore avec beaucoup de sévérité quelque chose de leur sommeil. »

DOCTRINE SPIRITUELLE DES SOLITAIRES D'ÉGYPTE ¹.

On peut recueillir la doctrine spirituelle des solitaires d'Égypte et des déserts voisins, non-seulement des *Institutions* de Cassien, mais encore de ses *Conférences* ; mais comme nous donnons l'analyse de celles-ci aux chapitres des Pères qu'il y fait parler, nous nous contenterons de marquer ici ce qu'il y a de principal dans les livres de ses *Institutions*, où il traite des péchés capitaux. On y verra quelle était la doctrine des moines

¹ Cassien.

de Scété, d'Égypte et des autres environs, puisque c'était pour être instruits de leurs maximes sur la manière de combattre les vices et d'acquérir les vertus religieuses, ainsi que sur la discipline régulière que l'évêque Castor le pria d'entreprendre les ouvrages que nous avons de lui là-dessus.

Après que Cassien a traité dans les quatre premiers livres de ses *Institutions* de la discipline de ces solitaires, il explique dans les huit livres suivants ce qu'il avait appris d'eux touchant les causes et les origines des vices capitaux, et donne des instructions pour les combattre. Il réduit ces vices à huit, savoir : La gourmandise, l'impureté, l'avarice, la colère, la tristesse, la paresse, la vanité et l'orgueil. Il dit que nous connaissons sans peine ces vices à la faveur de la lumière et des instructions des anciens Pères ; mais que sans cette lumière nous les ignorons souvent, quoiqu'ils soient dans nous et qu'ils y fassent d'étranges désordres. Parce qu'en effet notre amour-propre nous aveugle, et que nous avons besoin des lumières des plus éclairés pour nous faire connaître le mauvais fond que nous portons au-dedans de nous. Mais à la faveur de ses *Instructions* nous vérifierons ce que David a dit, qu'après avoir passé par le feu des vices qui brûle nos âmes, nous passerons aux eaux célestes des vertus, dont le rafraîchissement nous fera goûter la perfection par la pureté du cœur.

Psalm. 63.

Le cinquième livre de Cassien roule sur l'intempérance de la bouche. Il dit en premier lieu qu'on ne peut pas proposer touchant le jeûne une règle constante et uniforme pour tout le monde ; parce que tous ne sont pas d'une égale force, et que le jeûne ne peut pas, comme les autres vertus, se pratiquer indépendamment du corps et par l'âme seule. « Voici, dit-il, les règles que nous avons reçues de nos pères sur ce sujet. Ils ont cru qu'encore qu'il fallût garder quelque différence dans le temps, dans la quantité ou dans la qualité de la nourriture selon la différence des forces, de l'âge ou du sexe, chacun pourtant

devait s'y proposer pour règle la mortification et l'assujettissement de la chair. Que les infirmes et les vieillards ne pouvant pas jeûner jusqu'au coucher du soleil sans se nuire notablement, que d'autres ne pouvant pas se contenter des légumes trempés dans l'eau, ou de pain sec ; que d'autres mangeant deux livres de pain sans que leur estomac en soit chargé, et d'autres se trouvant incommodés d'en manger une livre ou même six onces ; tous pourtant dans cette inégalité de régime se proposent un seul but, qui est de régler de telle sorte leur nourriture avec leur tempérament, qu'ils ne sentent jamais de réplétion. »

Il dit en second lieu que de quelque sorte de viande que l'estomac soit rempli, l'âme en est comme étouffée par la pesanteur de la nourriture, et ne peut plus être maîtresse du corps, ni garder la règle du discernement. Que ce n'est pas le seul excès de vin qui enivre l'âme, que toute autre nourriture la rend aussi ivre et lui ôte le bonheur de la contemplation. Voilà pourquoi le Prophète reproche à Sodome de s'être nourrie de pain avec trop d'abondance.

Il dit en troisième lieu que la faiblesse du corps n'est pas un obstacle à la pureté du cœur, lorsqu'on a soin de se borner à la seule nécessité, sans se laisser aller à ce que la volupté ou l'intempérance désire, et que la chair, quoique faible, ne laisse pas d'avoir part au mérite de la tempérance, pourvu qu'en usant de ce qu'on permet aux corps les plus abattus, elle cesse de manger lorsqu'elle en aurait encore besoin, et qu'elle ne prenne de nourriture qu'autant qu'il en faut pour vivre et non pas autant qu'elle en pourrait désirer. Qu'on ne doit pas tant juger de l'abstinence par l'éloignement des repas ou la qualité des viandes, que par le témoignage de sa conscience selon le besoin du corps, ou les tentations qu'on souffre. Que l'ordre des jeûnes établis par les anciens Pères dans le monastère est très-utile et doit être gardé avec soin, mais que si après avoir jeûné tout le jour on n'est point sobre le soir et on se rassasie trop, le jeûne n'est pas

Ezech. 16-40.

parfait; car les jeûnes les plus austères qui sont suivis d'un relâchement excessif perdent leur mérite et dégèrent en gourmandise.

Il dit en quatrième lieu que l'abstinence ne suffit pas pour acquérir la pureté de l'âme et du corps si l'on n'y joint les autres vertus. Qu'il faut avant toutes choses s'établir dans l'humilité par l'obéissance, la contrition du cœur, la mortification de la chair, le renoncement au désir même des richesses. Qu'il faut étouffer la colère, surmonter la mauvaise tristesse, mépriser la vaine gloire, fouler aux pieds le faste, arrêter l'instabilité et l'égarément de nos pensées par un continuel souvenir de Dieu.

Il dit en cinquième lieu que dans le combat spirituel des passions et des vices, les moines doivent se proposer ce que saint Paul, dans sa seconde Éptre à Timothée, dit des athlètes. Que pour réussir dans ses combats il faut réprimer l'intempérance de la bouche comme le premier ennemi qui se présente. Que nous devons pour ce sujet purifier notre esprit non-seulement par le jeûne, mais encore par les veilles, par la lecture, par la componction du cœur. Que nous devons gémir et soupirer beaucoup, tantôt par l'horreur des vices et tantôt par le désir des vertus, jusqu'à ce que notre âme toute possédée de Dieu ne regarde la nourriture que comme un fardeau et non plus comme un plaisir; et comme étant plus accordée à la nécessité du corps qu'à la satisfaction de l'esprit.

Il dit en sixième lieu que l'athlète de Jésus-Christ doit s'attendre à avoir toujours des ennemis à combattre; ce que Dieu permet, de peur que se relâchant dans une paix molle et oisive, il n'oublie peu à peu qu'il est soldat et ne perde le fruit de ses victoires passées par sa négligence. Que nos ennemis n'étant pas seulement au dehors, mais encore au dedans de nous, il ne suffit pas de pratiquer l'abstinence des choses extérieures, mais qu'il y faut joindre l'abstinence intérieure par le retranchement de tous les désirs déréglés. Que c'est là le jeûne de l'âme sans

lequel on ne parviendra jamais à la pureté du cœur. Que le but de l'abstinence extérieure est de parvenir à l'abstinence intérieure des vices. Que les viandes empoisonnées dont l'âme corrompue se nourrit sont la médisance, la colère, l'envie, etc.

Enfin, Cassien voulant montrer que ce qu'il vient de dire est conforme aux maximes des solitaires d'Égypte, le confirme par divers exemples de la manière de jeûner de quelques anciens qu'il avait vus, et d'autres pratiques de vertus qui prouvent combien ces fervents religieux s'exerçaient à combattre leurs passions et à mourir aux affections de la chair et du sang. Nous ne rapporterons qu'un de ces exemples, parce que nous parlerons des autres ailleurs. « Je crois, dit-il, qu'il ne sera pas inutile de rapporter l'action d'un solitaire qui s'appliquait avec grand soin à purifier son cœur et à contempler les choses célestes. On lui apporta un jour, après quinze ans de retraite, plusieurs lettres de la part de son père, de sa mère et de beaucoup d'amis qui demeuraient dans la province du Pont.

« Ce saint religieux prenant ce paquet pensa longtemps en lui-même, et dit : « Combien cette lecture me va-t-elle faire naître de pensées qui me porteront ou à une joie ridicule, ou à une tristesse inutile ? Combien de fois le jour détournera-t-elle mon cœur de la contemplation à laquelle je tâche de m'appliquer, pour me faire souvenir de ces personnes qui m'écrivent ? Combien me faudra-t-il attendre de temps avant que de sortir de ce trouble et de cette confusion où je vais entrer ? Et combien de temps faudra-t-il travailler pour rentrer dans la tranquillité et dans la paix où je tâche depuis longtemps de m'établir, si mon esprit étant touché de cette lecture, se retrace le visage et les paroles de ceux que j'ai quittés il y a si longtemps, et recommence à les voir en quelque sorte et à demeurer encore de cœur avec eux ? Que me servira-t-il de m'être retiré d'eux de corps, si je suis avec eux en esprit ? Que me servira-t-il, après avoir banni leur souvenir de ma mémoire en renonçant au monde, pour vivre

comme si je n'y étais plus, si je ne laisse pas ensuite de revivre en quelque sorte à ce monde, et de donner entrée à des choses que j'avais déjà étouffées. »

« Lorsqu'il eut repassé toutes ces pensées en lui-même, il ne put se résoudre non-seulement à ouvrir une seule de ces lettres, mais même à décacheter le paquet et le jeta au feu, disant en même temps : « Allez, toutes les pensées de mon pays, brûlez toutes avec ces lettres, et ne me faites pas retourner à des choses auxquelles j'ai renoncé. »

Le vice opposé à la vertu de pureté fait le sujet du sixième livre. Cassien remarque d'abord : 1° Que selon la doctrine des Pères d'Égypte, ce vice est, après l'intempérance de la bouche, celui que nous avons le plus à combattre ; qu'il attaque l'homme dès sa plus tendre jeunesse ; qu'on ne peut bien l'étouffer qu'autant qu'on dompte les autres vices ; qu'il faut lui opposer une double résistance ; et que comme il se fortifie par les forces qu'il tire de la maladie du corps et de l'âme, nous devons réunir ces deux parties pour le terrasser.

Le jeûne extérieur, ajoute-t-il, ne suffit pas, si nous n'avons soin de l'accompagner de la componction du cœur, de la persévérance dans la prière, de la méditation des vérités chrétiennes, du travail des mains pour mieux arrêter l'instabilité du cœur et l'égarément des pensées ; mais il faut principalement, dit-il encore, nous affermir dans une humilité sincère, sans laquelle nous ne pourrions jamais triompher entièrement d'aucun vice.

2° Le principal remède, poursuit-il, est de veiller sur les affections de notre cœur ; car c'est de lui, comme dit Jésus-Christ, Matth. 13-19 que sortent toutes les mauvaises pensées : et le sage nous avertit Prov. 3-42 de garder notre cœur, parce qu'il est la source de la vie. Que si nous nous contentons de faire jeûner le corps sans faire jeûner l'âme, nous n'y réussirons jamais parfaitement.

3° Il y a des vices qui se guérissent dans le commerce des hommes ; mais il faut s'éloigner du monde et vivre dans la re-

traite pour se guérir de celui-ci. Pour bien le combattre, il faut y employer toutes nos forces, sans pourtant nous appuyer sur elles, mais sur la grâce et le secours de Dieu ; et quoique la grâce nous soit nécessaire pour ruiner tous les autres, il faut néanmoins en celui-ci un don de Dieu plus particulier.

4° Nous devons dans ce pénible combat considérer ce que dit l'Apôtre, que ceux qui entrent dans la carrière pour y combattre *s'abstiennent de tout*. Que ces athlètes ne s'abstenaient pas seulement des excès de bouche ; mais encore de la paresse et de l'oisiveté, afin que leurs forces prissent de nouveaux accroissements, et que nous devons user de la même sévérité pour dompter ce vice.

5° Cassien fait ensuite une belle réflexion sur la pureté avec laquelle on doit approcher des saints mystères. Si ces athlètes dont parle saint Paul observent, dit-il, un régime si rigoureux pour conserver leurs forces ; avec quelle exactitude devons-nous garder la pureté de notre corps et de notre âme, nous qui devons tous les jours nous nourrir de la chair sacrée de l'Agneau ; puisque nulle personne impure, même selon les ordonnances de l'ancienne loi, ne devait avoir la présomption d'approcher de l'autel, comme il est marqué dans le *Lévitique*. Que si Dieu exigeait cette pureté dans ses ministres pour des sacrifices qui n'étaient que des ombres et des figures, que ne devons-nous pas apporter dans la loi de grâce ? Et que ne devons-nous pas conclure sur l'excellence de la chasteté ?

6° Cassien donne encore comme un avis essentiel d'étouffer promptement la tentation dès qu'elle nous attaque. Nous devons, dit-il, appliquer notre vigilance pour observer la tête envenimée du serpent, c'est-à-dire, les commencements des mauvaises pensées par lesquelles le démon tâche de surprendre notre cœur, de peur que si notre négligence donnait accès en nous à cette tête empoisonnée, tout le corps ne s'y coulât ensuite par le consentement que nous donnerions au plaisir qu'il nous inspire.

Enfin, parlant de l'excellence de la chasteté, il remarque que saint Paul en relève si fort le mérite, qu'il semble qu'il réduit à cette vertu tout le christianisme quand il dit : *La volonté de Dieu est votre sanctification ; c'est-à-dire, que vous soyez purs et chastes, etc.* Mais plus cette vertu est excellente, plus nous devons travailler à l'acquérir, et comme on ne peut être chaste sans être humble, selon la remarque des anciens Pères ; aussi on ne doit pas se flatter de posséder la science spirituelle des Saints, et d'être éclairé de l'esprit de Dieu, si l'on n'est chaste.

Le même auteur traite de l'avarice dans le septième livre, toujours selon la doctrine qu'il avait apprise des solitaires qu'il avait consultés en Égypte et ailleurs. Il dit : 1° Que le troisième vice qui se présente à combattre est l'amour de l'argent ; qu'il n'en est pas de lui comme de quelques autres qui sont comme entrés dans notre nature, tels que sont les dérèglements de la chair ou la colère que nous éprouvons dès l'enfance ; mais que l'avarice ne naît dans nous qu'après le discernement du bien et du mal. Qu'étant par là étrangère en quelque façon à l'âme il est aisé d'abord de s'en donner de garde et de la rejeter, mais qu'elle devient plus dangereuse que les autres passions, si on lui ouvre la porte du cœur, et qu'une fois qu'elle y est entrée, il est très-difficile de l'en chasser.

2° Il dit que quand cette passion se saisit d'un religieux tiède et relâché, elle le tente d'abord dans une petite somme d'argent, qu'elle lui propose de se procurer et de garder pour des raisons qui lui paraissent vraisemblables. Par exemple que ce que le monastère donne ne lui suffit pas ; qu'il doit se réserver quelque chose en cas de maladie ou de voyage ; que s'il n'a pas quelque petite ressource, il sera obligé de mener une vie misérable et laborieuse ; ce qui l'empêchera de faire aucun progrès dans la vertu, et qu'il sera enfin réduit à avoir besoin de l'assistance des autres qui le lui reprocheront.

3° Quand cette passion artificieuse s'est ainsi glissée dans le

cœur de ce misérable religieux, elle lui inspire les moyens d'acquiescer cette petite somme d'argent. De là il applique tous ses soins à faire quelque ouvrage à l'insu de son supérieur ; il le vend en cachette, et lorsqu'il en a reçu l'argent, son ardeur se redouble pour en gagner encore autant, et son esprit est agité de mille inquiétudes pour savoir où il le conservera et à quoi il l'emploiera ; et s'il a le malheur de réussir dans son trafic, il deviendra d'autant plus avare qu'il aura plus amassé d'argent.

4° Ce religieux, croissant dans le mal et se relâchant dans le bien, ne pense plus à garder la moindre règle de l'humilité, de la charité, de l'obéissance. Il se fâche de tout, il murmure de tout, il s'aigrit de tout ; il n'a plus de respect pour personne. La nourriture et le vêtement commun du monastère ne lui suffisent plus. Bientôt il se dégoûte de sa demeure, et ose dire qu'il n'y peut faire son salut et qu'il doit se retirer ailleurs.

5° Ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que l'avarice rend ardent au travail ceux qui étaient les plus lâches dans les travaux communs du monastère. Au lieu qu'ils refusaient de faire les ouvrages les plus doux et les plus légers, l'avidité du gain les porte à travailler jour et nuit sans relâche. Elle ne leur permet plus de prier, de jeûner, de s'appliquer aux autres exercices de piété. Elle fait qu'ils ne pensent qu'à acquiescer de nouveaux biens. Enfin l'avarice inspire une telle subordination, que Cassien dit avoir connu un religieux, si pourtant il méritait de porter ce nom, quoiqu'il se flattât d'être parfait, lequel étant averti par un abbé de renoncer à l'amour de l'argent, lui répondit d'un ton hardi et d'un visage furieux : « Vous avez vous-même de l'argent pour nourrir tant de personnes, pourquoi me défendez-vous d'en avoir aussi ? »

6° Il y a, poursuit-il, trois sortes d'avarices dans les solitaires ; l'une, par laquelle un moine se laisse persuader de posséder des biens qu'il n'avait pas même dans le monde ; l'autre, lorsqu'après avoir quitté ces biens il les reprend et rentre dans,

leur possession ; la troisième, lorsqu'il renonce imparfaitement au monde en se réservant quelque chose par une fausse crainte de l'avenir. Le premier tombe dans le cas de Giezi, le second dans celui de Judas, et le troisième dans celui d'Ananie et de Saphire. Tout cela bien considéré fait voir qu'il vaudrait mieux pour un religieux de n'avoir jamais embrassé une profession si sainte, que de se laisser relâcher par un vice si odieux, et d'être par là un scandale aux autres.

7° Les religieux avarés osent s'autoriser de ce que saint Paul rapporte que Jésus-Christ a dit : *Qu'il est plus heureux de donner que de recevoir* ; comme si la fausse application qu'ils en font pouvait anéantir ce conseil de ce divin Maître : *Si vous voulez être parfait, allez, vendez tout ce que vous avez et le donnez aux pauvres, et vous aurez un trésor dans le ciel*. Et saint Paul ne se glorifiait-il pas dans la faim, dans la soif, dans le froid et la nudité ? Et puisqu'il témoigne lui-même qu'il était d'une condition considérable, étant citoyen romain, n'eût-il pas pu se conserver son bien pour subsister après sa conversion, s'il eût cru qu'il était plus propre pour acquérir la perfection chrétienne ? Et comment se comportaient les premiers chrétiens ? Ils vendaient leurs terres et leurs maisons et en portaient le prix aux pieds des apôtres. C'est sur ces modèles qu'il faut se régler et non pas sur l'exemple des religieux relâchés. « Voici, ajoute Cassien, une excellente parole de saint Basile à un religieux nommé Synclétique, qui avait été sénateur dans le siècle, et qui se réserva quelque partie de son bien pour n'être pas obligé de travailler pour vivre et acquérir la véritable humilité par le dénuement de toutes choses, par la peine du travail et par l'assujettissement aux ordres du monastère : *Vous avez perdu*, lui dit ce saint évêque, *la qualité de sénateur, et vous n'avez pas acquis celle de solitaire ?* »

8° Il est d'autant plus honteux à un religieux de se laisser vaincre par l'avarice qu'il n'y a pas une grande gloire à la sur-

monter, tant elle est méprisable ; il importe pourtant extrêmement d'en repousser les premiers mouvements, et le religieux ne doit jamais souffrir qu'elle souille son âme en se réservant la moindre somme en secret. D'ailleurs, il ne doit pas se contenter de garder la pauvreté extérieure, il doit retrancher de son cœur le funeste désir des richesses, sans quoi on aurait raison de dire de lui qu'il ne manque que d'occasion et non pas de volonté. L'exemple de Judas montre jusqu'où va cette détestable racine quand elle est entrée dans un cœur.

9° Les moyens de s'en délivrer sont : 1° De considérer que la violence de cette passion est plus grande que toutes les richesses du monde, puisqu'elles ne la peuvent apaiser ; 2° de ne souffrir aucun désir volontairement dans le cœur ; 3° de se contenter lorsqu'on est dans un monastère *d'avoir le vivre et le vêtement*, comme dit saint Paul ; 4° de se souvenir souvent de la manière qu'Ananie et Saphire furent punis ; et de la lèpre dont Giezy fut couvert en punition de son avarice.

I Tim. 6-8.

Act. 6.

4 Reg. 5-27.

10° Enfin Cassien termine ce septième livre par une belle et solide instruction : « Nous ne pourrons, dit-il, accomplir cette vertu, ni même demeurer sous la règle et la discipline d'un monastère, si nous n'établissons solidement la patience dans notre cœur par une véritable humilité, qui en est la source et le principe ; car l'humilité ne fait jamais mal à personne, et la patience souffre généreusement le mal qu'elle reçoit des autres. »

Dans le huitième livre de ses *Institutions*, Cassien parle de la colère. Il dit : 1° Que tant que cette passion est maîtresse de notre âme, nous ne pouvons avoir part à la véritable vie. Que nous ne possédons pas la véritable sagesse, ni la véritable justice, ni la véritable grandeur, ni la solidité d'un sage conseil, ni la paix avec personne, quand nous passerions pour saints, pour grands, pour savants, pour pacifiques dans l'esprit des hommes, et qu'enfin nous ne pouvons avec elle acquérir le ciel, parce que la colère perd ceux mêmes qui paraissent les plus prudents.

2° Il réfute ceux qui osent autoriser leur colère par une fausse interprétation des endroits de l'Écriture, et où il est dit que Dieu s'est mis en colère contre son peuple, où nous lui demandons qu'il ne nous châtie pas dans sa colère. Que cela ne doit pas s'entendre de cette passion à laquelle notre faiblesse est sujette ; mais en une autre manière plus digne de Dieu, qui nous le fait regarder comme le juge et le juste vengeur de tout le mal qui se fait dans le monde. Psal. 105-58.
Psal. 6-1.

3° Il remarque qu'on doit se défier de la colère, parce qu'elle est dangereuse, soit qu'elle vienne d'une cause juste ou injuste : « Car, dit-il, s'il est nécessaire que nous apportions quelque remède à notre frère qui pèche, nous devons le faire avec tant de modération, qu'en voulant guérir une légère fièvre spirituelle dans lui, nous ne tombions pas par notre colère, dans une maladie plus dangereuse, qui est celle de l'aveuglement. »

4° Nous pouvons nous mettre en colère contre notre colère même, contre nos mauvais désirs, contre nos défauts, contre nos passions, ce qui se fait quand nous tâchons de corriger par une componction salutaire les dérèglements de notre cœur. Mais que peut-on dire de ceux qui, au lieu de s'élever contre eux-mêmes par ces sentiments de componction, s'irritent contre les autres, et bien loin de terminer leur colère avant que le soleil se couche, nourrissent plusieurs jours une aversion secrète de ceux contre qui ils sont fâchés ? C'est là une véritable vengeance ; et c'est de cette manière que se vengent tous les jours ceux qui n'étouffent pas leur émotion par le désir de la paix et par l'amour de la douceur, mais par la seule impuissance où ils se trouvent de se venger ; car peuvent-ils faire davantage, et donner une plus grande marque de leur colère à ceux contre qui ils sont fâchés, que de ne leur plus parler avec leur douceur ordinaire ? La colère qui est renfermée dans le cœur peut bien ne pas offenser les hommes ; mais elle bannit autant la lumière divine du Saint-Esprit que si elle éclatait au dehors.

5° Mais comment pourrions-nous croire qu'il nous soit permis de demeurer en colère contre nos frères, je ne dis pas durant plusieurs jours, mais seulement jusqu'au coucher du soleil, **Math. 5. 23.** puisque Jésus-Christ ne nous permet pas de lui offrir nos prières, lors seulement que quelqu'un de nos frères a quelque chose contre nous ? Que si nous osons prier avec la colère et le ressentiment dans notre cœur contre la défense de Jésus-Christ, nous ne lui offrirons pas tant un sacrifice qui lui est agréable, que nous l'irriterons par la témérité de notre désobéissance.

6° Il arrive quelquefois qu'après nous être emportés d'orgueil ou d'impatience nous nous plaignons d'être en communauté et nous désirons la solitude. C'est ainsi que nous excusons notre lâcheté et que nous rejetons la cause de notre colère sur les imperfections de nos frères. Mais tant que nous accuserons les autres des fautes que nous commettons, nous ne nous élèverons jamais à une vertu solide. Nous ne devons pas faire dépendre notre paix et le règlement de nos cœurs de la volonté des autres, qui n'est point en notre puissance, mais nous les devons plutôt faire dépendre eux-mêmes de nous. Ce n'est point dans la perfection des autres, mais dans notre propre vertu que nous devons trouver un remède contre la colère. Cette vertu ne s'acquiert pas par la patience d'autrui, mais par notre propre douceur.

7° Nous nous trompons, si pour éviter la colère nous désirons le désert. Il n'y a que le parfait et celui qui s'est purifié de ses vices qui doive raisonnablement y penser. Tous les vices que nous portons dans le désert sans les avoir guéris auparavant, peuvent bien demeurer cachés et couverts dans le fond de notre cœur, mais ils n'y seront pas détruits ; peut-être croîtront-ils davantage ; et cette ombre de patience que nous croyons posséder, lorsqu'étant avec nos frères, le respect que nous avons pour eux ou la crainte de quelque confusion publique nous retenait dans le devoir, se perd entièrement dans la solitude par la paresse où notre sûreté nous fait tomber. Aussi pour être parfait il ne nous suffit pas qu'il

n'y ait personne contre qui nous puissions nous fâcher ; car nous pouvons aussi le faire contre les choses inanimées. Mais tout l'avantage que nous retirons est que ces choses inanimées ne répondant point à nos emportements, ne nous aigrissent pas davantage, comme font les hommes par leurs résistances.

8° Enfin, les remèdes contre la colère sont : 1° De n'en souffrir aucun sentiment volontairement dans le cœur, et de nous défier de ses mouvements, lors même que nous croyons qu'il est permis de nous fâcher pour quelque sujet légitime. 2° De considérer qu'en offrant notre prière à Dieu, elle n'est point reçue, lorsqu'en la faisant nous conservons la colère dans notre cœur. « Mais, ajoute Cassien, il faut principalement nous souvenir de la fragilité de notre nature et de l'inconstance de notre vie ; croire tous les jours que nous allons sortir de notre corps, et que nous n'avons rien mérité par notre chasteté, par le mépris des richesses, par nos jeûnes, nos veilles, nos travaux, puisque notre colère nous rend toutes ces vertus inutiles, et nous fait tomber dans les supplices dont le juge de tous les hommes a menacé les vindicatifs et les colères. »

Après que Cassien a dit ceci au sujet du vice de la colère, il passe à celui de la tristesse, dans le neuvième livre, et parle ainsi des effets qu'elle produit : « 1° Elle nous arrache, dit-il, presque à tout moment de la contemplation de Dieu ; elle bannit notre âme de l'état de pureté dans lequel elle s'était établie ; elle la réduit dans le dernier abaissement ; elle ne lui permet plus de faire ses prières ordinaires avec sa joie accoutumée ; elle ne souffre point qu'elle s'applique à la lecture pour y trouver des remèdes à ses maux ; elle nous empêche d'être doux et paisibles à l'égard de nos frères ; elle nous rend impatientes et fâcheux dans tous nos ouvrages et dans tous les exercices de la religion, et après avoir troublé la constance de notre cœur, elle nous jette dans le désespoir qui nous accable et qui nous tue. »

2° On voit par là combien nous devons combattre ce vice lors-

Prov. 25-21. qu'il vient attaquer notre âme; *car la tristesse, dit l'Écriture, est au cœur de l'homme ce que sont les vers au vêtement, et la pourriture aux arbres.* Or, comme un vêtement n'est d'aucun prix quand il est mangé de vers, et comme un arbre quand il est pourri n'est plus bon pour les édifices et ne mérite plus que le feu; ainsi l'âme qui se laisse consumer par la tristesse ne reçoit point l'onction de Dieu représentée par l'huile qui coulait sur le vêtement d'Aaron selon la pensée de David, et n'est point propre à l'édifice spirituel dont parle saint Paul, quand il dit : *Vous êtes le temple de Dieu.*

Psal. 132-2.

I Cor. 3-16.

3° Cette tristesse vient quelquefois, ou de ce que nous nous sommes mis en colère, ou parce que nous sommes privés d'un plaisir que nous désirions et d'un gain que nous espérions. Quelquefois elle vient du démon qui par sa malice et sans aucun sujet, nous jette dans un profond ennui, et nous empêche de recevoir, avec notre joie accoutumée, les personnes les plus chères; en sorte que tout ce qu'elles pourraient nous dire pour nous égayer nous paraît importun, tant l'amertume a rempli notre cœur.

4° Cela fait voir que nous ne devons pas rejeter nos fautes sur les autres; mais sur le fond de notre cœur, où sont en général la semence de cette passion et la racine de tous les vices; et c'est pour cela que le Seigneur, qui connaît les remèdes propres à guérir ce mauvais fond que nous portons, ne nous a pas commandé de nous séparer de la compagnie de nos frères, sachant que la parfaite pureté de cœur ne s'acquiert pas par cette séparation, mais par la vertu de patience. Et comme lorsque nous avons la patience enracinée dans le cœur, nous conservons la paix, même au milieu de ceux qui nous haïssent; aussi quand nous en sommes dépourvus, il est à craindre que nous ne soyons sans cesse en dispute, même avec ceux qui sont meilleurs que nous. Nous n'avons donc qu'à être réglés dans nos mœurs et à réformer notre vie, nous serons ensuite aisément en paix, non-

seulement avec les hommes ; mais encore avec les bêtes les plus farouches.

5° Outre cette tristesse dont nous venons de parler, il y en a une autre qui porte l'âme qui pèche, non pas à mieux régler sa vie ni à réformer ses mœurs, mais dans un désespoir mortel. Telle fut la tristesse de Caïn et celle du traître Judas. Tristesse horrible et détestable.

6° La tristesse ne nous est donc utile que lorsque nous nous affligeons de nos péchés, ou que nous nous voyons encore éloignés de la perfection, ou que nous entrevoyons le bonheur du ciel où nous aspirons. C'est celle dont parle saint Paul quand il dit : *La tristesse qui est selon Dieu, cause une pénitence stable pour le salut* ; et la marque pour discerner la bonne tristesse, dont parle l'Apôtre, d'avec celle qui ne l'est pas, est que la bonne est obéissante, humble, douce, patiente, parce quelle vient de l'amour de Dieu, qu'elle porte à la perfection, qu'elle embrasse pour l'obtenir les douleurs et les peines, qu'elle s'occupe de la componction et qu'elle conserve toujours sa douceur ; au lieu que l'autre est aigre, impatiente, intraitable, pleine d'amertume, qu'elle tient le cœur dans une humeur noire, et bien loin de faire passer l'âme dans la tristesse salutaire, elle est plutôt capable de la plonger dans le désespoir. C'est pour cela qu'autant nous devons profiter de la bonne tristesse, autant devons-nous rejeter loin de notre cœur la mauvaise, que l'Apôtre appelle *la tristesse du siècle*. II Cor. 7-10.

7° Enfin, voici comment Cassien propose le moyen de guérir notre âme de la mauvaise tristesse. « Bannissons, dit-il, de nous de telle sorte cette passion dangereuse que nous puissions ensuite relever notre esprit par la méditation des choses du ciel et par la contemplation du bonheur qui nous est promis. C'est par cette vue et par ce divin objet que nous dissiperons toutes les tristesses que nous ressentons..... La considération des biens à venir nous élèvera au-dessus des maux présents, et nous tenant

toujours dans une joie sainte et dans une fermeté immobile, nous ne serons plus abattus par les maux, ni élevés par les biens de ce monde, parce que nous regarderons les uns et les autres comme légers et périssables. »

La paresse est le vice dont Cassien traite au dixième livre. Quoique cet auteur parle avec beaucoup de force contre les autres vices, on voit que dans ce livre il s'élève avec plus de véhémence contre les religieux oisifs et paresseux. Après avoir montré les divers effets que ce vice produit dans l'âme d'un moine dont il a pris possession, et par quels artifices le démon le trompe, l'a-veugle et lui cause diverses plaies, il fait en ces termes le portrait du religieux paresseux.

1° Quand ce vice, dit-il, entre une fois dans l'âme d'un solitaire, et qu'il s'en est rendu le maître et le tyran, il le laisse demeurer dans sa cellule comme un lâche et un paresseux, sans qu'il y fasse aucun progrès spirituel ; ou il l'en chasse pour le rendre vagabond et errant, et le réduire dans une instabilité continuelle. Il le rend incapable de faire aucune bonne œuvre. Il le fait courir de cellule en cellule, de monastère en monastère, pour y visiter les frères ; et il ne lui laisse prendre aucun autre soin que de penser où il pourra préparer le premier repas qu'il doit prendre, et par quel prétexte il pourrait le faire avancer. Car le paresseux ne s'occupe que du manger et des viandes ; il demeure dans cet état jusqu'à ce que rencontrant quelqu'autre personne, homme ou femme, dans le même état de mollesse, il s'embarrasse dans ses affaires. Il s'en occupe entièrement l'esprit, et il se laisse peu à peu engager dans les emplois dangereux, qui le serrent comme par des nœuds de serpents, d'où il ne peut plus se délivrer. Il est si accablé de ce poids qu'il ne peut plus élever ses yeux ni son cœur à cet état saint qu'il avait embrassé d'abord. »

2° Saint Paul, continue Cassien, le véritable médecin des âmes, a connu de son temps ce que c'était que la paresse et il a

prévu par la lumière du Saint-Esprit les maux qu'elle causerait aux solitaires, et qu'il tâche de prévenir par des remèdes. On peut voir ce qu'il écrit là-dessus aux Thessaloniens. Aussi ce saint apôtre ne travaillait pas seulement pour lui-même, mais encore pour ceux qui étaient avec lui et que leurs affaires empêchaient de travailler ; et son dessein était de nous exciter nous-mêmes à travailler comme lui. Il a joint pour exhorter les premiers chrétiens au travail, non-seulement l'exemple qu'il leur en donnait, mais encore les avis et le commandement. *Lorsque nous étions avec vous, leur écrit-il, nous vous déclarions que celui qui ne veut point travailler ne doit point manger. Nous apprenons, dit-il encore, qu'il y en a quelques-uns parmi vous qui sont dérégles et inquiets, qui ne font rien et qui se mêlent de ce qu'ils n'ont point à faire. Nous ordonnons à ces personnes, et nous les conjurons par Notre-Seigneur Jésus-Christ, de manger leur pain en travaillant paisiblement.* On voit par ces passages de saint Paul que l'oisiveté cause le dérèglement, l'inquiétude, la démangeaison de se mêler des affaires d'autrui, et c'est pour obvier à ces maux qu'il use de son autorité pour ordonner le travail. Il recommande la même chose en plusieurs autres endroits ; et cette recommandation est souvent répétée dans les livres de l'Ancien Testament.

I Thess. 3-4.

II Thess. 3.

II Thess. 3-11.

I Thess. 4-1.

II Thess. 3-6.

Act. 1-18

Act. 10-17

II Thess. 3-9.

Ephes. 4-23.

3° Cassien rapporte au chapitre vingt de ce livre un exemple qui montre jusqu'à quel point d'aveuglement la paresse peut conduire un religieux. « Nous en connaissons un, dit-il, dont nous pourrions même dire le nom, si cela pouvait servir pour l'instruction de ceux qui liront ceux-ci. Cet homme se voyant contraint dans le monastère de donner tous les jours à l'économe l'ouvrage réglé qu'il faisait, s'avisa de cet artifice pour empêcher que la ferveur de quelques religieux n'en fût augmenter la mesure ordinaire, ou qu'il ne fût au moins confondu par l'exemple de son zèle. Dès qu'il s'apercevait de cette ferveur, il tâchait de le détourner de son entreprise, et lorsqu'il n'y pou-

vait pas réussir, il lui inspirait par ses conseils détestables, la pensée de sortir du monastère. Pour le faire tomber plus facilement dans ce piège, il feignait qu'il y avait longtemps qu'il souffrait sans se plaindre, et qu'il serait déjà sorti pour beaucoup de raisons et de mécontentements qu'il avait reçus, s'il avait pu trouver quelqu'un qui eût voulu lui tenir compagnie.

« Après avoir ainsi beaucoup dit du mal du monastère et avoir enfin tiré son consentement, il lui marquait une heure qu'ils prendraient pour en sortir et au lieu où ils se devraient trouver; mais bien loin d'y aller comme il l'avait promis, il demeurait paisiblement dans sa cellule. Ainsi l'autre religieux trop crédule, étant tout honteux de sa sortie, n'osait plus rentrer dans un monastère dont il s'était banni par sa fuite, pendant que celui qui en était l'auteur y demeurait en paix. »

4° Le même auteur nous apprend ensuite avec quelle ferveur les solitaires d'Égypte s'appliquaient au travail : « Se réglant, dit-il, sur l'exemple et les ordonnances de saint Paul, ils ne peuvent souffrir que leurs religieux, et particulièrement les plus jeunes, demeurent un moment sans rien faire. Ils jugent d'eux et du dedans de leur cœur, de leurs progrès dans la vertu, de leur patience et de leur humilité, par leur amour pour le travail. Et bien loin de permettre que quelqu'un d'entre eux reçoive d'un autre de quoi se nourrir, ils veulent au contraire nourrir de leurs travaux les survenants et les étrangers. Ils envoient dans toute la Libye, qui sont des lieux toujours stériles, et même dans toutes les villes, à ceux qui gémissent dans les prisons, des sommes immenses; et ils croient par ces aumônes offrir à Dieu un sacrifice juste, saint et véritable du fruit et des travaux de leurs mains. » Ils sont d'ailleurs si persuadés de la nécessité de travailler, que les anciens d'entre eux ont prononcé cette sentence admirable : *Un religieux qui travaille n'est tenté que par un démon; mais celui qui ne travaille point, en a une infinité qui le perdent.*

5° Enfin Cassien termine ce livre par cette belle sentence :

« L'expérience a fait connaître que les tentations de la paresse ne doivent pas s'éviter par la fuite de la cellule ou du monastère, mais qu'il les fallait surmonter par sa résistance en se gênant au travail et à l'occupation. »

Le même auteur combat la vaine gloire dans son onzième livre : 1° Il remarque que c'est ici un ennemi si subtil, et qui se diversifie en tant de manières différentes, que les yeux les plus perçants ont souvent bien de la peine à le découvrir. Et au lieu que les autres vices nous font une guerre ouverte et sensible, et attaquent visiblement les vertus qui leur sont opposées et qu'ils en sont par là plus aisés à connaître et à vaincre, celui-ci se mêle parmi les vertus, comme un voleur qui profite d'une nuit sombre pour surprendre plus aisément ceux qui ne sont pas assez sur leurs gardes.

2° La fermeté avec laquelle nous résistons aux autres vices confond le démon qui nous les inspire, et le rend plus faible contre nous. Mais lorsque la vanité nous a tentés sur quelques sujets grossiers, si elle s'est vue repoussée, elle ne se rebute pas pour cela ; au contraire elle quitte la première forme qu'elle avait prise pour nous tenter, et se couvre de l'apparence des vertus pour nous abattre après que nous l'avons surmontée. Ainsi au lieu que les autres vices se flétrissent, pour ainsi dire, et se séchent dès qu'on les a vaincus ; celui-ci ne s'élève jamais avec plus d'opiniâtreté que lorsqu'il se voit terrassé. Plus on l'a foulé aux pieds, plus il prend de vigueur et de force dans la gloire qu'on a remportée contre lui ; et c'est en cela principalement que consiste l'artifice de cet ennemi ; il perce le soldat de Jésus-Christ de ses propres armes lorsqu'il ne l'a pu par des armes étrangères.

3° La vaine gloire donc attaque de tous côtés celui même dont elle a été vaincue. Elle s'efforce de le perdre en l'élevant par ses habits, par ses gestes, par son marcher, par ses paroles, par ses actions, par ses veilles, ses jeûnes, ses prières, son humilité, sa

longue patience. Elle est comme un écueil caché sous les flots contre lequel vont se briser ceux qui naviguent paisiblement par un vent favorable.

II Cor. 627.

4° Nous avons principalement besoin d'employer contre ce vice *ces armes de justice*, que saint Paul dit être *à droite et à gauche* ; parce que c'est à droite et à gauche qu'il vient nous attaquer. En effet, quand le démon n'a pu nous donner de la vanité par un vêtement bien fait et bien propre, il tâche de nous en donner par un autre sale et négligé. Il abat par l'humilité celui qu'il n'a pu vaincre par la gloire. Il surmonte celui qu'il n'a pu élever par la science et la beauté de ses discours, en lui faisant tirer vanité de son silence. Si un religieux jeûne en présence des autres, il en est tenté de complaisance, et s'il se cache par le mépris de la gloire qu'il en pourrait recevoir, il conçoit des sentiments d'orgueil. Il évite de faire de longues prières devant les frères de peur de s'en élever, et il s'élève ensuite de ce qu'il s'est caché pour prier. C'est ce qui faisait que les anciens comparaient ce vice à l'oignon. Quand on lui ôte une peau on lui en trouve aussitôt une autre, et quelque effort qu'on fasse pour le dépouiller, on le trouve toujours revêtu d'une peau nouvelle.

Psal. 141-4.

5° Cet ennemi cruel ne cesse même de poursuivre les solitaires qui se séparent des hommes pour l'éviter. Vous diriez que plus ils fuient le monde, plus ils sont attaqués par ce démon. Il tâche d'élever les uns de ce qu'ils supportent le travail, les autres de ce qu'ils sont humbles, ceux-ci pour leur silence, et ceux-là pour leurs veilles et leurs lectures ; et lorsqu'il voit qu'un religieux marche par le droit sentier des vertus, il lui dresse des pièges dans son chemin, comme David s'en plaignait, en lui inspirant des sentiments de complaisance du progrès qu'il fait ; lui faisant ainsi trouver la mort, s'il a le malheur de l'écouter, dans ce qui devait lui donner la vie.

6° Ce qui rend encore la vaine gloire plus dangereuse, c'est que les lieux et les temps qui assoupissent les autres vices ne

peuvent rien contre elle. Elle attaque le cénobite dans le monastère, et l'anachorète dans le fond du désert. Elle attaque le jeune solitaire comme les anciens ; et la plus longue vieillesse, si elle n'est appuyée sur une sage discrétion, risque souvent de succomber sous les coups redoutables qu'elle lui porte.

7° Les jeunes religieux qui ne sont pas assez avancés dans la vertu et dans la science des Saints, sont ordinairement tentés de vaine gloire pour des choses de rien. Les uns par la douceur de leur voix, parce qu'ils récitent agréablement un psaume ; les autres parce qu'ils sont maigres ; les autres parce qu'ils ont le corps vigoureux ; d'autres parce qu'ils sont nés de parents nobles ; d'autres parce qu'ils n'ont pas voulu prendre l'épée, ou entrer dans les charges. La vaine gloire leur fait croire que s'ils fussent demeurés dans le monde ils y auraient acquis de l'honneur, ils s'y seraient élevés aux dignités, et elle leur fait trouver autant de complaisance dans ces folles idées, que s'ils avaient joui effectivement de ces dignités, et qu'ils les eussent méprisées. Quelquefois aussi cette passion jette dans l'âme d'un solitaire le désir de la cléricature, l'ambition du diaconat et de la prêtrise, lui faisant croire que si on le forçait d'entrer dans cet état malgré lui, il y vivrait si saintement qu'il servirait de modèle aux autres prêtres, et convertirait à Dieu plusieurs personnes par le bon exemple de sa vie et par sa doctrine.

8° C'est pour éviter les occasions de cette tentation que Cassien recommande aux solitaires d'éviter les évêques : « Nos anciens, dit-il, ont cru qu'un solitaire devait absolument fuir les femmes et les évêques. Quand il se laisse engager dans la familiarité de l'une ou de l'autre de ces deux sortes de personnes, il ne peut plus demeurer ensuite dans le repos de sa cellule, ni s'attacher à la divine contemplation par la continuelle méditation des choses saintes. » On comprend aisément pourquoi il défend aux solitaires la familiarité avec les femmes ; mais il paraîtrait surprenant qu'il défendit la même chose à l'égard des évêques si ce n'était

pour ôter aux solitaires toute occasion d'ambitionner la cléricature par un esprit de vaine gloire ; à cause qu'il était alors assez ordinaire, dit un savant religieux ¹, qu'au défaut des clercs laïques, on employait les moines dans les monastères aux fonctions ecclésiastiques.

9° Cassien rapporte à ce propos une histoire également instructive et singulière, et qui confirme ce que nous venons de dire. « Je me souviens, dit-il, que lorsque je demeurais dans le désert de Scété, j'y vis un vieillard qui me dit ce qui lui arriva un jour. Étant allé à la cellule d'un de ses frères pour le visiter, et ayant ouï, en approchant de sa porte, qu'il parlait et qu'il disait quelque chose assez haut, il s'arrêta pour savoir quel endroit de l'Écriture il lisait, ou récitait en travaillant, comme c'est la coutume des solitaires ; mais ce saint espion ayant assez longtemps prêté l'oreille, trouva que l'esprit de vaine gloire avait tellement rempli ce religieux qu'il s'imaginait être dans une église, et d'y prêcher devant tout le peuple. Ce bon vieillard attendit en patience qu'il eût achevé son sermon ; mais voyant qu'il recommençait aussitôt à changer de ministère, et que contrefaisant le diacre il faisait comme s'il eût servi à la messe, il se lassa et frappa ensuite à la porte. Ce religieux sortit aussitôt, alla au-devant de ce saint vieillard ; il lui témoigna le respect ordinaire en ces rencontres, et le fit entrer dans sa cellule ; et comme sa conscience lui faisait craindre qu'il n'eût ouï une partie de son office, il lui demanda s'il y avait longtemps qu'il était là, et qu'il craignait fort qu'il eût attendu à la porte, ce qu'il n'aurait fait qu'avec beaucoup d'incommodité. Ce saint solitaire lui répondit agréablement et en riant : *Je ne faisais que d'arriver lorsque vous chantiez la messe.*

4 Reg. 20.

10° Enfin, après que Cassien a prouvé par l'exemple des rois Ezéchias et Osias, qui se laissèrent vaincre par la vanité après

¹ Dom Ceillier.

avoir pratiqué tant de vertus, et par plusieurs passages des Livres saints combien la vaine gloire est à craindre, il propose les moyens de s'en garantir, qui sont : 1° De méditer souvent sur ces paroles de David : *Le Seigneur réduit en poudre les os de ceux qui plaisent aux hommes* ; 2° de nous imposer pour loi de ne jamais rien faire par le désir de la vaine gloire ; 3° de renouveler de temps en temps dans nos actions la pureté de l'intention que nous avons eue en les commençant ; 4° d'éviter la singularité et tout ce qui peut nous signaler ou nous attirer l'estime et les louanges des hommes ; 5° de considérer que par la vanité nous perdons le mérite des travaux que nous avons endurés dans la pratique des vertus, et que non-seulement nous en perdons tout le fruit, mais que nous nous rendons coupables d'un crime qui nous fera souffrir les supplices de l'enfer, pour avoir témoigné tant de mépris de Dieu, que de lui préférer l'estime des hommes, et la gloire si vaine du monde, à cette gloire solide et durable que nous attendons de lui.

II Paral. 6.

Psal. 52, 7.

Cassien termine enfin dans le douzième livre son ouvrage de *Institutions monastiques* par un traité contre l'orgueil, dans lequel il montre sa laideur, ses funestes effets, les marques auxquelles on peut connaître si l'on en est infecté et par quels remèdes on peut le guérir.

1° Quoiqu'il ait mis ce vice au dernier rang en traitant des vices capitaux, il avoue qu'il est le premier, et qu'il prévient les autres par l'ordre de sa naissance ; qu'il est le plus terrible ; qu'il attaque particulièrement les parfaits, et qu'il redouble sa rage contre ceux qui étaient déjà affermis dans cette vertu consommée. Ainsi, il y a deux sortes d'orgueil, dont l'une attaque les personnes les plus spirituelles, et l'autre plus grossière attaque les commençants. L'une et l'autre s'élèvent contre Dieu et les hommes ; mais la première regarde davantage Dieu, et la seconde s'arrête plus aux hommes.

2° Il n'y a point de vice qui corrompe plus toutes les vertus

dans une âme et qui ruine davantage la sainteté qu'elle possédait; au lieu que les autres vices ont leurs bornes, et que chacun d'eux combat une vertu en particulier, par exemple, la gourmandise combat la tempérance, la colère combat la patience, etc. L'orgueil, au contraire, entrant dans une âme, y ruine toutes les vertus; il y agit comme un tyran qui s'étant saisi d'une forteresse, bat ensuite toute la ville et la met en poudre.

3° Pour comprendre la puissance de cette passion tyrannique, on n'a qu'à considérer ce qu'elle a fait de Lucifer; le seul orgueil le précipita du ciel, et l'ayant banni de la société des anges, le fit tomber jusque dans le fond des abîmes; que si un seul élèvement du cœur a précipité du ciel en terre un ange d'une beauté et d'une puissance si rare, combien devons-nous trembler nous-mêmes qui sommes si faibles? Telle a été la cause de la première ruine qui soit jamais arrivée, telle fut ensuite la source du plus grand de tous nos maux; car cette peste passa de l'ange rebelle à l'homme qu'elle rendit prévaricateur, s'étant persuadé qu'il pourrait par lui-même acquérir la divinité, et ces terribles chutes doivent faire comprendre aux plus parfaits combien ils doivent le craindre et avec quelle humilité ils doivent contre lui implorer le secours de Dieu, en lui disant

Psal. 35, 12.

avec le Prophète : *Seigneur, que le pied de l'orgueil ne s'élève point contre moi.*

Jac. 4, 6.

4° L'orgueil est proprement le vice qui s'oppose à Dieu, et c'est pour cela qu'il est dit dans l'Écriture que *Dieu résiste aux superbes*; car quoique Dieu soit ennemi de tous les vices, l'Écriture ne dit pas en termes formels que Dieu résiste aux intempérants, aux colères et aux avares, mais *aux superbes*. Les autres vices retombent sur celui qui les commet, mais l'orgueil attaque Dieu, et mérite par son insolence que Dieu lui résiste.

5° Voilà pourquoi Dieu, qui est le médecin comme l'auteur de toutes les créatures, sachant que l'orgueil est le principe de nos maladies, a voulu que ce qui était tombé par l'orgueil se relevât

par l'humanité. Le démon dit : *Je monterai au plus haut des cieux.* Jésus-Christ dit : *Mon âme est rabaissée jusqu'à la poussière de la terre.* Le démon dit : *Je serai semblable au Très-Haut.* Et Jésus-Christ étant dans la gloire de Dieu s'est anéanti lui-même en prenant la forme d'un esclave. Le démon dit : *J'élèverai mon trône au-dessus des astres de Dieu.* Jésus-Christ dit : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, etc.*

Isaïe, 11, 13.

Psalm. 43, 25.

Isaïe, 14, 14.

Philip. 2, 6, 7.

Isaïe, 14, 14.

Matth. 11.

6° Pour nous dégager d'un vice si dangereux, nous devons dire avec saint Paul, dans toutes les vertus où nous reconnaissons avoir fait du progrès : *Ce n'est pas moi, mais la grâce de Dieu avec moi* ; personne ne pouvant acquérir par ses propres forces la perfection des vertus et arriver à la béatitude. En effet, quand nous considérons que le bon larron s'ouvrit le ciel par une seule confession, et que David reçoit le pardon de deux grands crimes par une seule parole de pénitence, nous reconnaissons qu'un si grand bonheur ne vint pas dans le premier des mérites de sa vie passée, et qu'une seule parole dans l'autre ne méritait pas ce pardon ; mais que Dieu répandit sa grâce avec abondance où le péché avait abondé, et qu'en voyant le regret sincère de ce roi il effaça deux grands crimes par une seule parole et par une confession pleine et parfaite.

7° Il faut donc reconnaître avec nos anciens Pères que personne ne peut arriver à la pureté de cœur, en quoi consiste la perfection religieuse, s'il n'est bien persuadé que tous ses efforts ne peuvent l'élever d'eux-mêmes à ce haut état, et qu'il a besoin pour cela du secours et de la miséricorde de Dieu ; car tous nos jeûnes, nos veilles, nos lectures, notre solitude, notre clôture, sont des choses trop peu considérables pour mériter une récompense aussi grande qu'est cette pureté céleste. Le travail de l'homme ne peut égaler le don de Dieu, et il faut que ce soit sa bonté qui le lui accorde. Aussi remarque-t-on dans ces anciens Pères, que la pureté de cœur, qu'ils avaient acquise en un si haut degré, leur donnait encore cet avantage qu'ils reconnaissaient mieux le grand nombre

de leurs péchés. La douleur qu'ils ressentaient de leurs imperfections s'augmentait de jour en jour à proportion de cette divine pureté, ils soupiraient sans cesse sur leurs fautes, ce qui les portait à protester hautement qu'ils n'attendaient point de leurs travaux le bonheur de l'autre vie, mais de la seule bonté de Dieu.

8° Cassien prouve ensuite par plusieurs passages des Livres saints, que nous ne pouvons rien dans ce qui regarde notre salut sans l'assistance de Dieu, et montre en combien de manières nous sommes redevables à la grâce et à la bonté de Dieu. Combattant ensuite l'orgueil qui nous est si propre par les sentiments d'humilité, que le besoin que nous avons du secours de Dieu doit nous inspirer, il dit que l'expérience des anciens Pères, la pureté de leur vie, l'innocence de leurs actions et l'éloignement du vice, leur a fait connaître clairement que c'était dans cette foi que consistait la perfection de l'homme, et que sans elle il ne pouvait avoir quelque piété envers Dieu, ni réformer le dérèglement de sa vie, ni se rendre parfait dans les vertus.

9° Le même auteur remarque qu'un religieux fut livré à un esprit d'incontinence pour être tombé dans un sentiment de blasphème contre Jésus-Christ par un effet de son orgueil ; et que Joas, qui s'était enflé de vanité pour les respects qu'on rendit à sa dignité, tomba dans les excès de l'idolâtrie, et conclut, surtout de l'exemple de ce prince qui s'égara étrangement, qu'une âme superbe est abandonnée de Dieu à toutes sortes de péchés, et qu'on ne peut devenir parfaitement pur que par une humilité sincère.

10° Il parle ensuite d'un orgueil plus grossier qui attaque les jeunes religieux. Le premier dont il a parlé, tente ceux qui ont dompté les autres vices en leur inspirant une vaine complaisance de leurs travaux passés et des vertus qu'ils ont acquis, et en les leur faisant rapporter à leurs propres soins plutôt qu'à la grâce de Dieu. « Ainsi, dit-il, après que le démon a vu que ses efforts

ont été inutiles en tâchant d'abattre ces hommes par les vices de la chair, il s'efforce de les ruiner par ceux de l'esprit, et de réduire en poudre par un sentiment d'orgueil les longs travaux de leur vie passée. »

11^e Il entre ensuite dans le détail des effets que cet orgueil grossier produit dans l'âme d'un jeune religieux, en montrant que cette funeste passion ne lui permet plus de renoncer de cœur à la vanité du siècle pour embrasser l'humilité du Fils de Dieu; que bien que la profession de la vie religieuse qu'il a vouée ne soit qu'un témoignage public qu'il a embrassé la mortification de la croix, et que cette profession ne puisse subsister ou croître si elle n'est établie sur ce double fondement de se croire intérieurement mort au monde, et que la vie de son corps doit être comme une mort continuelle; il n'entre pourtant dans aucune de ces dispositions, il se promet une longue vie, il prend des mesures pour la passer doucement au préjudice de la pauvreté religieuse, il oublie la pratique des vertus, il ne goûte plus les discours spirituels, il croit que tout ce qu'on y dit n'est dit que pour lui, ce qui, loin de le corriger, l'irrite et l'endurcit davantage; enfin il tombe d'un vice dans l'autre, et d'abîme en abîme, et élève un détestable édifice composé de tous les péchés capables de le précipiter dans une ruine encore plus funeste.

« 12^e Voici les marques extérieures, poursuit Cassien, de cet orgueil grossier dont nous parlons. Il rend d'abord le ton de notre voix élevé, notre silence sombre et amer, nos rires éclatants et immodérés, nos tristesses déraisonnables, nos réponses aigres, nos discours légers, nos paroles sans poids, sans discernement, sans gravité; il nous rend impatient, sans charité, hardi à faire outrage aux autres, sensibles à ceux que nous recevons, lents à obéir, sinon lorsque nous avons déjà prévenu par nos desirs ce qu'on nous commande, incapables de recevoir un avis et de souffrir une réprimande; impuissants à résister à notre propre

volonté, inflexibles pour nous soumettre à celle des autres, toujours opiniâtres à soutenir nos sentiments, et jamais en état de nous rendre à ceux de nos frères; ainsi nous devenons incapables de conseil et de conduite, et nous osons avoir plus de confiance en notre propre jugement qu'en celui de notre supérieur. »

13° Cassien propose après cela les moyens de nous délivrer de cette funeste passion et d'acquérir la pureté de cœur, qui est le but de la vie religieuse. « Si nous voulons, dit-il, que notre édifice soit parfait et agréable à Dieu, hâtons-nous d'en jeter les fondements non selon les mouvements de cette volonté particulière, mais selon la vérité de l'Évangile. Ces fondements sont la crainte de Dieu et l'humilité qui vient de la douceur et de la simplicité du cœur. On ne peut entrer dans cette humilité que par une entière pauvreté. Si nous ne sommes véritablement pauvres, nous ne deviendrons ni obéissants, ni patients, ni doux, ni paisibles, ni parfaits dans la charité, et sans ces vertus notre cœur ne peut être le temple du Saint-Esprit. »

14° Que l'athlète donc de Jésus-Christ, qui combat pour remporter la couronne, se hâte avant toutes choses de tuer cette cruelle bête de l'orgueil qui dévore toutes les vertus, en s'affermissant dans une humilité solide, une obéissance sans déguisement, un dépouillement entier; qu'il se regarde non-seulement comme mort au monde, mais encore comme un insensé qui fait sans discernement tout ce que ses anciens lui commandent. Quand il sera établi dans cet état, il souffrira tout avec patience par une humble dépendance; et le grand moyen de tout souffrir non-seulement avec patience, mais encore avec paix, est de nous représenter les souffrances du Sauveur et des saints, la courte durée de cette vie et que nous irons dans un moment prendre possession de la gloire éternelle; car ce sont ces pensées bien gravées dans le cœur qui donnent le coup mortel à l'orgueil et à tous les vices.

Nous n'avons pas cru pouvoir donner une plus juste idée de la

doctrine spirituelle des solitaires d'Égypte, qu'en faisant l'analyse de ces *Livres* de Cassien, qui nous montrent de quelle manière ils combattaient les défauts et les tentations dans leurs élèves, et quelles pratiques de vertu ils leur inspiraient. Cet auteur nous l'apprend lui-même dans son onzième livre : « Les Pères d'Égypte, dit-il, rapportent dans leurs conférences toutes les tentations, ou celles qu'ils souffrent ou celles que les jeunes doivent souffrir à l'avenir, comme s'ils les enduraient encore eux-mêmes. Ils leur découvrent tout, afin qu'en leur éclaircissant toutes les illusions du démon, ceux d'entre les jeunes religieux qui sont plus fervents, remarquent dans les discours de ces Pères toute la suite des tentations qu'ils ressentent, et qu'en les considérant comme dans un clair miroir, ils reconnaissent les causes des vices qui les attaquent, et les remèdes qu'ils y doivent apporter. Ils s'instruisent même ainsi par avance de la manière dont ils se doivent conduire dans les tentations à venir, avant qu'ils en ressentent les effets, et ils savent comment ils pourront ou les éviter, ou les attaquer, ou les vaincre... Ces saints hommes, comme de véritables médecins des âmes, prévoyant les maladies qui peuvent corrompre les cœurs, les guérissent avant leur naissance par leurs conférences spirituelles comme par un antidote divin, et ne souffrent pas qu'elles croissent et se fortifient dans les jeunes gens, en leur découvrant en même temps les causes de ces passions et les remèdes pour les guérir. »

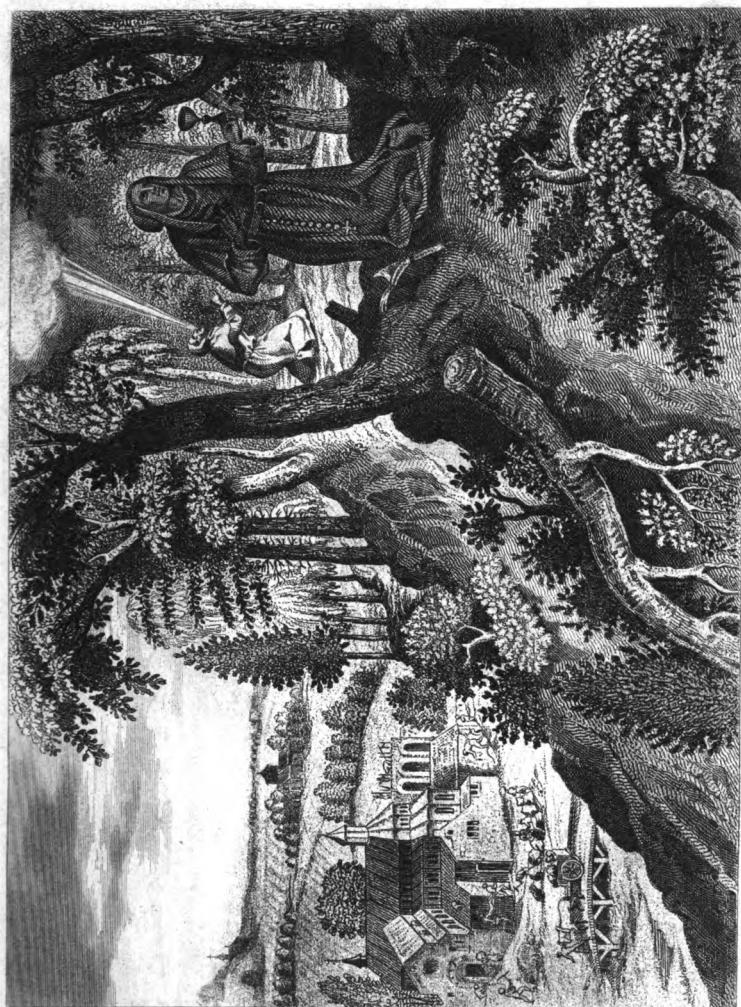
L'analyse des *Livres* de Cassien nous dispense de donner ici cette longue suite de sentences des Pères d'Égypte, qu'on trouve dans le recueil qu'on en a fait sous le titre de *Paroles remarquables des Pères des déserts*, et qu'on peut voir dans Rosweide et dans la traduction d'Arnaud d'Andilly. Il nous paraît inutile de les placer ici, parce qu'elles contiennent les mêmes principes et les mêmes maximes, outre que nous rapportons celles qui portent les noms de leurs auteurs, en donnant ce que nous avons pu recueillir de leurs actions et de leurs sentences.

SAINTE SYNCLÉTIQUE, ABBESSE ¹.

L'histoire de sainte Synclétique est du nombre de celles qu'on ne saurait révoquer en doute sans se faire mépriser. Si saint Athanase n'en a pas été l'auteur, comme plusieurs savants de notre temps l'assurent, contre le sentiment de Nicéphore que Arnaud d'Andilly a suivi, il est pourtant certain qu'elle est d'un auteur contemporain, qui a non-seulement rapporté ce que des personnes dignes de foi, et qui avaient connu la sainte dès sa jeunesse, lui ont dit ; mais qui a eu lui-même le bonheur de la voir. Le cardinal Baronius a beaucoup regretté de ce que de son temps on ne la trouvait point ; mais on l'a découverte depuis dans la bibliothèque de l'Escorial du roi d'Espagne. David Claville, écossais, l'a traduite en latin telle que nous la voyons dans Bollandus ; et Cotelier nous en a donné le texte grec avec la traduction latine à côté. C'est sur ces mémoires que nous allons l'écrire ici. Nous en séparerons les instructions ascétiques qui en font la principale partie, afin de ne pas interrompre le récit de sa Vie, et nous formerons de ces instructions celui de sa doctrine spirituelle.

On doit à cette illustre Sainte la gloire d'avoir été mère des religieuses, comme saint Antoine a été le père des religieux. Et quoique nous ne veuillions rien décider ici sur l'origine de l'état monastique, si le grand Antoine a mis cette sainte profession dans un nouveau lustre, par le nombre de solitaires qui se sont formés sur ses exemples ; on peut dire la même chose de sainte Synclétique, qui fut de son temps par ses vertus et ses salutaires avis, l'ornement et la gloire des monastères de filles,

¹ Les Bollandistes, Cotelier.



Gravé d'après

St. Syncretique.

Imp. de l'Horizon et de Paris

puisqu'elle en attira un grand nombre et qu'elle les forma autant par sa vie édifiante que par ses paroles pleines de l'onction du Saint-Esprit. Aussi son historien avoue que quand on la considère, il arrive la même chose qu'à ceux qui, voulant regarder fixement le soleil, sont éblouis par le vif éclat de ses rayons.

Elle était originaire de Macédoine, d'une famille très-noble et très-riche. Ses ancêtres abandonnèrent ce pays pour venir se fixer à Alexandrie, attirés par la piété qui rendait alors ses habitants fort célèbres. Ils eurent la consolation de voir par eux-mêmes que ce qu'on leur en avait dit était très-conforme à la vérité. L'uniformité de la foi et la charité qui y régnaient les ravit si fort, qu'ils ne pensèrent plus à se transplanter ailleurs et regardèrent cette grande ville comme leur patrie.

Elle le fut de la Sainte dont nous parlons ; et il est aisé de comprendre que l'éducation qu'elle y reçut répondit à la grande piété des parents qui la lui donnèrent. Elle avait deux frères et une sœur dont nous parlerons bientôt ; mais de ces deux frères l'un mourut en bas âge, et l'autre, âgé de vingt-cinq ans, ayant été engagé par ses parents à se marier, mourut lorsqu'on avait tout préparé pour les noces.

Quant à Synclétique, elle pratiqua la piété dès l'âge le plus tendre. Elle commença dès lors à négliger le soin de son corps pour se donner tout entière au soin de son âme. Elle en observait les moindres affections avec une grande vigilance, et ne s'occupant que des moyens de plaire à Dieu et de lui témoigner son amour, elle s'éloignait de tout ce qui pouvait l'en distraire, et pratiquait tout ce qu'un zèle industrieux lui inspirait pour se revêtir des ornements des vertus qui pouvaient la rendre agréable à l'Époux céleste.

« D'une part, elle méprisait, dit l'auteur de sa Vie, les superbes parures des filles mondaines et l'éclat des pierreries et des bijoux dont elles font tant d'éclat. L'harmonie des instruments de musique et de la voix ne flattaient point ses oreilles. Son cœur

était aussi insensible qu'un diamant à ses vanités. Elle en fermait la porte à tout ce qui pouvait flatter les sens ; et, renfermée en elle-même, son âme ne prenait de plaisir qu'à s'entretenir avec l'Époux céleste qu'elle voulait choisir pour son unique partage. »

« D'autre part, ajoute le même auteur, elle était une image vivante de la grande sainte Thècle, dont elle suivait fidèlement les pas. Car, poursuit-il, elles avaient l'une et l'autre Jésus-Christ pour époux, saint Paul pour entremetteur de leur mariage, l'Église pour lit nuptial, et le Prophète-Roi pour chantre de leur saint épithalame. Ainsi elles brûlaient du même amour pour Jésus-Christ, parce qu'elles avaient reçu de lui les mêmes dons célestes. »

Outre ces dons précieux de la grâce, Dieu l'avait favorisée aussi de ceux de la nature, et elle était douée d'une si excellente beauté, que ses qualités de l'âme et du corps réunies ensemble, la firent regarder comme un parti qu'on ne pouvait trop s'empresser de rechercher. Cela fit que plusieurs personnes de considération se présentèrent pour l'avoir en mariage, et ses parents la pressèrent beaucoup de s'y engager, parce que depuis la mort de ses frères il ne restait plus qu'elle pour soutenir leur maison, sa seconde sœur ayant perdu la vue. Mais tandis qu'on lui parlait de noces, cette vierge chaste, prudente et généreuse ne s'occupait que du dessein d'embrasser une vie angélique, et dédaignant tous les partis qu'on lui présentait, son cœur ne portait ses affections que vers le céleste Époux qu'elle avait choisi pour toujours.

Ses parents voyant l'extrême répugnance qu'elle témoignait pour le mariage, ne la pressèrent pas davantage et lui laissèrent la liberté de vivre selon l'état saint qu'elle avait choisi. Depuis ce temps-là elle redoubla sa ferveur comme si elle n'avait fait que de commencer à servir Jésus-Christ, quoiqu'elle l'eût aimé dès sa plus tendre enfance. Elle évita plus que jamais les vains

entretiens des personnes du siècle, et même des femmes. Elle vécut dans une retraite plus étroite. Elle ne prit plus de goût qu'aux discours qui pouvaient l'instruire des choses de Dieu et l'édifier.

Elle ajouta la mortification aux exercices de la vie intérieure. Le jeûne faisait ses délices, et elle ne donnait qu'à regret à son corps la nourriture qu'elle ne pouvait lui refuser sans le détruire ; mais plus elle l'affaiblissait par ses austérités, plus son âme prenait de nouvelles forces. L'abstinence la rendait pâle, et la ferveur de sa charité donnait de la vigueur à son esprit. Ainsi en détruisant par sa pénitence le teint fleuri de son visage, elle s'ornait intérieurement des fleurs ravissantes de la virginité, et elle pouvait dire avec le grand Apôtre : *Plus l'homme extérieur s'affaiblit en moi, plus aussi l'intérieur se fortifie*. Mais comme son intention était de plaire uniquement à Jésus-Christ, elle cachait de tout son pouvoir ses austérités aux yeux des créatures, évitant par là les louanges qu'elle en aurait pu recevoir, et les retours de l'amour-propre qui lui en auraient dérobé le mérite.

II Cor. 4-16.

La mort de ses parents la mit en état de suivre avec plus de liberté les desseins qu'elle avait formés depuis si longtemps d'une vie si parfaite. Elle reçut alors de nouvelles lumières de l'Esprit-Saint, et fidèle à ses divines inspirations, elle abandonna sa maison, vendit ses biens qu'elle distribua aux pauvres, prit avec elle sa sœur qui était aveugle, comme nous l'avons dit, et qui entraînait dans les mêmes vues de sainteté qu'elle, et se retira dans un sépulcre voisin de la ville qui avait appartenu à un de ses parents. Ces sépulcres étaient assez grands et pouvaient servir de logement. Il y en avait de très-vastes, comme il paraît encore aujourd'hui par les fameuses pyramides d'Égypte, qui étaient les tombeaux des rois du pays. Ce fut aussi dans un sépulcre que saint Antoine le Grand se retira lorsqu'il quitta le siècle pour s'engager dans la vie monastique ; ce qui fait un trait remarquable de conformité entre sainte Synclétique et ce père des religieux.

Cette première démarche fut suivie d'une autre, qui prouva avec encore plus d'éclat son renoncement entier aux vanités du monde. Les femmes de son temps regardaient leurs cheveux comme un de leurs plus précieux ornements ; elles se servaient en les nommant, de la même expression, qui en langue grecque signifie le monde. Ainsi, ils étaient comme une marque de leur affection pour le monde, et en les coupant c'était une preuve publique qu'elles donnaient du renoncement à ses maximes et à ses vanités. C'est ce que fit sainte Synclétique ; elle se les fit couper généreusement, pour montrer qu'elle ne voulait plus avoir de part avec le monde, et afin qu'on comprît par cette action le retranchement que son cœur avait fait de toutes les affections superflues.

Ce fut dès lors qu'elle se regarda comme une véritable vierge et qu'elle consentit d'en porter le nom. Dans cette idée elle se dit à elle-même : « Me voilà honorée d'un grand titre ; et il ne me restait plus rien, après avoir distribué mes biens aux pauvres, pour présenter à Celui de qui je les avais reçus. Mais comme les gens du siècle sacrifient quelquefois des biens corruptibles pour satisfaire l'ambition qu'ils ont pour les honneurs et la gloire passagère, à combien plus forte raison dois-je, après avoir eu l'honneur d'être associée au nombre des vierges, sacrifier à mon époux céleste, non-seulement ces richesses qu'on regarde comme des biens, mais encore mon corps. Mais que dis-je, de donner à Dieu mes possessions et mon corps, et lui donnè-je quelque chose qui ne soit à lui ? Tout ne lui appartient-il pas, comme dit le Prophète, la terre et tout ce qu'elle contient ? » C'était par ces merveilleux sentiments que, ne comptant pour rien ces sacrifices, en égard à ce que la grandeur de son divin Époux mérite qu'on fasse pour son amour, bien loin de s'en glorifier, elle se soutenait dans une humilité sincère ; et que bannissant de son cœur les illusions de l'amour-propre, elle goûtait dans la vie solitaire le doux repos de l'âme qu'on trouve en Dieu, quand on se dévoue à lui sans réserve et sans retour.

On ne doit plus considérer la vie si pieuse qu'elle menait dans la maison de ses parents, que comme la préparation et l'essai de celle qu'elle entreprit dans sa nouvelle demeure. Elle s'était exercée auparavant dans toutes sortes d'austérités; elle avait reçu dans une grande retraite; elle avait pratiqué de grandes vertus; mais semblable à ceux qui, voulant entreprendre un long voyage, font les provisions dont ils ont besoin pour le soutenir et arriver à l'endroit où ils ont déterminé de se rendre, elle se prépara par ces premiers exercices, et se mit ensuite courageusement en chemin pour arriver à une plus éminente perfection.

Sa vie alors, dit son historien, fut toute apostolique. La foi vive, la pauvreté volontaire, l'humilité profonde, l'ardente charité; telles étaient les vertus qui brillaient en elle. Le pain seul était sa nourriture, sans même s'en rassasier; elle ne buvait que de l'eau; elle réduisait son corps en servitude pour le soumettre à la loi de l'esprit. Le démon ne manqua pas de l'attaquer par plusieurs tentations violentes, mais elle parait ses coups avec le bouclier de la foi, de l'espérance et de la charité; et au défaut des aumônes qu'elle ne pouvait plus faire, s'étant dépourvue de tout, elle présentait à Dieu le désir qu'elle eût eu d'en faire s'il lui en était resté le moyen, conservant toujours la bonne volonté de pratiquer toutes les vertus.

Elle proportionnait ses austérités à la grandeur des tentations, les augmentant à mesure qu'elles étaient plus violentes, joignant toujours la prière à la mortification, et recourant à Dieu avec une confiance filiale, comme à celui d'où lui pouvait venir le secours nécessaire pour triompher de l'ennemi de son salut. Alors elle ne mangeait que du pain de son, ne buvait de l'eau que par mesure et couchait sur la terre; mais par un esprit de sagesse et de discrétion, lorsque la tentation était passée, elle supprimait les austérités extraordinaires pour reprendre la règle ordinaire qu'elle s'était prescrite, de peur qu'en manquant de modération

elle n'accablât son corps et ne se mît hors d'état de continuer ses autres saintes pratiques.

La réflexion que son historien fait à ce sujet peut servir d'instruction aux âmes pieuses, qui quelquefois, par une ferveur indiscreète, s'épuisent par des austérités qui sont au-dessus de leurs forces. « Quelle espérance, dit-il, peut-il rester aux soldats pour le combat lorsqu'ils se trouvent sans armes ? Certes, on voit des gens qui ruinent entièrement leur santé par des jeûnes prolongés sans discrétion, et on peut dire d'eux qu'ils se plongent le poignard dans le sein, et qu'ils se nuisent plus à eux-mêmes que le démon ne ferait ; d'où il arrive que n'ayant plus de force contre lui, parce qu'ils se sont mis hors d'état de continuer leurs saints exercices, ils risquent de se perdre ensuite par la lâcheté. Il n'en est pas de même de Synclétique ; elle faisait tout avec discrétion. Si le démon l'attaquait vivement par de plus fortes tentations, elle recourait aussitôt à la prière et faisait plus d'austérités qu'auparavant ; mais la tentation étant passée, elle reprenait un soin raisonnable de son corps pour l'empêcher de succomber entièrement.

« Dans cette guerre spirituelle, il faut se conduire à peu près comme ceux qui sont sur la mer. Quand il se rencontre quelque orage violent, ils ne pensent pas à prendre de nourriture, mais ils songent à manœuvrer par tous leurs efforts pour éviter de périr ; l'orage ayant cessé, ils ne font plus les mêmes efforts et prennent du repos ; mais ils ne s'y livrent pas tellement, qu'ils négligent de se tenir prêts pour soutenir une seconde tempête si elle se levait encore. Ils n'ignorent pas qu'ils sont sur un élément inconstant, et que si les vents ne soufflent pas actuellement avec impétuosité, la mer sur laquelle ils sont exposés subsiste toujours et peut être de nouveau fortement agitée. Ainsi dans la vie spirituelle on fait de plus grands efforts au temps de la tentation qu'on ne ferait pas pendant la paix pour repousser l'ennemi ; mais quand il s'est retiré, si on ne fait pas les mêmes efforts, on ne

laisse pourtant pas de veiller sur soi et de se tenir à ses règles ordinaires; considérant que dans ce monde on est exposé à tout moment à la tentation, comme sur la mer on est exposé aux orages, et on se tient par cette fidélité et cette vigilance toujours préparé quand l'ennemi revient pour nous attaquer.

« Telle fut la conduite de cette bienheureuse vierge. Convaincue que le vent de la tentation souffle lorsqu'on s'y attend le moins, elle conduisait le vaisseau de son âme avec une grande vigilance et une grande discrétion, par sa piété envers Dieu, et ce fut ainsi qu'elle eut le bonheur de le conduire heureusement au port, où sa foi vive en Jésus-Christ fut l'ancre qui lui servit efficacement pour être en toute sûreté. »

Quoiqu'elle fit tous ses efforts pour vivre dans sa retraite, inconnue à toutes les créatures, cachant ses austérités et ses saintes pratiques avec tant de soin, que l'auteur de sa Vie regrette de ne pouvoir en faire le détail, parce qu'elle les couvrait avec une grande attention sous le voile de son humilité; cependant, Dieu qui voulait se servir d'elle pour la sanctification d'un grand nombre de vierges, fit que l'odeur de ses vertus se répandit insensiblement, et attira plusieurs filles auprès d'elle, soit pour s'édifier par son exemple, soit pour profiter de ses salutaires avis. Persuadée de son incapacité, qui lui faisait croire qu'elle avait plus besoin d'être instruite qu'elle n'était propre à donner des conseils aux autres, leur confiance alarma sa modestie, et elle ne répondit d'abord que par des soupirs et par des pleurs. Cela n'empêcha pas que ces vierges n'insistassent à la conjurer de satisfaire leurs pieux désirs; de sorte que, forcée de leur parler, elle le fit d'une voix basse, par ces paroles du Sage : *Ne faites point de violence au pauvre, parce qu'il est pauvre.* Mais elles persistèrent à la presser davantage, et se servirent aussi des paroles de l'Écriture, en lui disant : *Donnez-nous gratuitement ce que vous avez reçu gratuitement;* de peur qu'en

Prov. 22, 22.

Matth. 10, 8.

Matth. 25, 20. cachant le talent qui vous a été confié, vous ne soyez punie comme le mauvais serviteur.

Son humilité l'empêcha de se rendre encore. Elle leur dit : « Pourquoi avez-vous si bonne opinion de moi ? Je ne suis qu'une pécheresse, et je ne vois pas que j'aie rien fait ou rien dit de bon. Si vous voulez vous instruire, nous avons toutes un même maître qui est le Seigneur ; nous pouvons puiser les eaux spirituelles dans les mêmes sources et nous nourrir du lait des mêmes mamelles, qui sont les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament. »

« Oui, lui répondirent-elles, nous convenons de ces vérités ; mais puisque Dieu vous a fait la grâce de faire tant de progrès dans les vertus, et qu'il convient que celles qui sont plus avancées dans la voie de la perfection y forment celles qui sont encore nouvelles, nous vous conjurons de nous faire cette charité, que vous savez que Jésus-Christ, qui est votre maître et le nôtre, a si fort recommandée. Arrêtez donc vos gémissements et vos pleurs et daignez nous montrer ce que nous devons faire pour le salut de nos âmes. »

Ne pouvant donc plus résister à leurs désirs, et espérant que ce qu'elle leur dirait leur serait plus utile qu'elle n'en recevrait de louanges, elle leur tint un beau discours, dont nous recueillerons plus bas les principales maximes, et qui contient des vérités pratiques très-saintes et très-édifiantes.

Son historien, après avoir rapporté au long ces instructions si touchantes, dit qu'elle en donna beaucoup d'autres dont celles qui eurent le bonheur de l'entendre retirèrent de grands fruits ; mais il remarque aussi qu'elle les formait encore plus par ses exemples que par ses paroles, et qu'on ne pourrait jamais bien exprimer les grands biens qu'elle opéra dans les âmes.

Elle persévéra ainsi dans la pratique des vertus et des bonnes œuvres jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans, lorsque Dieu, qui avait autrefois permis au démon de frapper Job de plusieurs

maux, voulut retracer en sa servante la patience de ce saint homme dans les douleurs que le malin esprit lui fit souffrir. Celles de Job furent plus longues, dit son historien ; elles durèrent trente-cinq ans, et celles de la Sainte n'en durèrent que trois et demi ; mais elles furent si aiguës, qu'on peut les comparer aux tourments que les martyrs ont endurés, et on peut ajouter à cela, poursuit-il, que comme les tyrans qui voulaient sévir plus cruellement contre les serviteurs de Jésus-Christ, les consumaient peu à peu par un feu lent, afin que le tourment devint encore plus rude par sa durée ; ainsi le démon alluma dans les parties intérieures de la Sainte, un feu accompagné d'une fièvre aiguë qui la minait comme une lime sourde, sans lui donner le moindre relâche ni la nuit ni le jour.

On ne peut exprimer avec quelle constance elle souffrit ces cruelles douleurs. Son esprit semblait prendre de nouvelles forces à mesure que son corps était plus accablé de maux ; et bien loin de céder à l'ennemi par le moindre sentiment d'impatience et d'ennui de souffrir si longtemps, elle était toujours plus animée de courage à le combattre. Son zèle pour les vierges dont la Providence lui avait confié le soin ne se ralentit pas non plus pour cela ; mais elle continua à leur donner ses saints enseignements, rappelant à leurs devoirs celles qui s'en écartaient, ranimant les autres et les encourageant à sortir de leur lâcheté, détournant de l'illusion celles que l'esprit de ténèbres trompait par ses artifices, et confirmant dans le bien celles qui s'y rendaient fidèles. Enfin, elle recommandait à toutes de veiller soigneusement sur elles-mêmes et de ne se relâcher jamais. « Car, leur disait-elle souvent, les âmes consacrées à Jésus-Christ doivent être dans une vigilance continuelle et ne se relâcher en rien, parce que le démon ne cesse de leur tendre des pièges, et que, tandis qu'elles goûtent le repos de la solitude, cet ennemi dangereux étant vaincu par leur ferveur, se retire en rugissant comme un lion, mais il ne fuit pas si loin qu'il n'observe toujours si elles ne se

laissent pas aller au sommeil spirituel par la tiédeur et la lâcheté ; et quand il s'aperçoit qu'elles se négligent tant soit peu, il vient de nouveau les attaquer avec fureur, de sorte qu'il les surmonte d'autant plus aisément, qu'elles se croient en assurance, et que ce qui faisait leur fausse sécurité lui sert de moyen pour les vaincre.

« Remarquez, ajoutait-elle, que les plus méchants ont toujours pourtant quelque chose de bon ; comme aussi ceux qui sont bons ne sont pas tout à fait exempts de défauts. Ainsi on trouve dans une même personne des choses opposées et qui se combattent ; et vous verrez qu'un homme livré à de mauvais vices et à l'intempérance, sera pourtant compatissant et charitable envers le prochain, et qu'un autre qui sera chaste, qui jeûnera, qui mortifiera son corps par des pratiques de pénitences, ne laissera peut-être pas avec toutes ces vertus, d'être avare et médisant. Il ne faut donc pas négliger les moindres défauts, comme s'ils ne nuisaient pas à notre âme. Ne voyons-nous pas que l'eau qui tombe goutte à goutte sur une pierre la creuse à la longueur du temps ? Et comment, lorsqu'on succombe aux moindres tentations, oserait-on se flatter de résister aux plus grandes ? »

Le démon voyant que cette grande Sainte résistait toujours courageusement à ses efforts, voulut s'en venger sur l'organe de son corps qu'elle employait pour lui ravir les âmes, pensant qu'il viendrait plus aisément à bout de les détourner du salut, à mesure qu'elles seraient privées des leçons qu'elle leur donnait ; mais il fut trompé dans son attente, car l'exemple de sa patience leur servit autant d'instruction que ses paroles auraient pu le faire. Sa constance admirable qu'elles voyaient de leurs propres yeux, ne les persuada pas moins à pratiquer la vertu que ce qu'elles en avaient appris par leurs oreilles ; et on peut dire que les plaies de son corps étaient comme un remède salutaire qui guérissait celles de leur âme.

On jugera mieux de son héroïque patience par la nature du

mal que le démon ajouta à ceux dont il l'avait déjà frappée. Elle sentit d'abord une si vive douleur de dent, que la gencive en fut aussitôt infectée. L'humeur acre qui la causait se répandit sur la mâchoire, et, comme un feu volage, elle se communiqua aux parties voisines, en sorte qu'au bout de quarante jours les os furent découverts, et consumés en moins de deux mois. La gangrène se manifesta sur les autres chairs qui furent percées, et enfin elle lui dévora la bouche ; ce qui causa avec la pourriture une infection si difficile à supporter, que les personnes qui la servaient avaient presque autant à souffrir qu'elle.

Dans cet état de douleur, bien loin de rechercher des adoucissements, elle ne voulut point recevoir ceux que ses filles lui présentaient, de peur de paraître céder à l'ennemi qui s'efforçait de la vaincre ; et comme elles eurent appelé un médecin pour juger s'il y avait quelque espoir de la guérir, elle leur dit doucement : « Pourquoi voulez-vous m'arrêter dans un combat si avantageux ? Pourquoi faire attention au mal qui paraît au dehors, et n'en point faire au bien qui en peut revenir à mon âme ? Pourquoi enfin vous mettez-vous en sollicitude de ce que je souffre, sans jeter les yeux sur Celui qui me fait part de sa croix ? » Le médecin qui était présent lui répondit : « Nous ne pensons pas à vous donner des remèdes pour vous guérir ni même pour adoucir vos maux, nous voulons seulement embaumer les parties de votre corps qui sont déjà mortes, afin de diminuer par là la mauvaise odeur qui en sort et que les personnes qui vous assistent ne soient plus en danger de prendre mal. » Cette raison la fit condescendre aussitôt, par compassion pour ses filles, et sa charité à leur égard l'emporta sur le désir qu'elle avait de souffrir. En effet, par ce moyen l'infection qui s'exhalait de ses plaies devint beaucoup plus supportable.

Elle passa encore plus de trois mois dans cet état, où son corps ne se soutenait plus que par une vertu divine, ne pouvant pas l'être par la nourriture qu'elle n'était plus en état de prendre,

ni par le sommeil que ses douleurs continuelles lui dérobaient. Enfin, le terme de ses combats approchant, ainsi que l'heure de son triomphe et de la couronne qui lui était préparée, Dieu la consola par l'apparition des saints anges et de plusieurs vierges, qui l'invitèrent à venir les joindre dans le ciel. Il lui fit aussi voir une lumière dont l'éclat ne peut s'exprimer par des paroles humaines, et lui montra la beauté ravissante du paradis, où elle allait bientôt entrer. Étant revenue à elle-même après ce ravissement, elle recommanda pour la dernière fois aux vierges qui l'environnaient, de combattre toujours avec courage sans jamais se laisser affaiblir, et ajouta ces paroles : « Dans trois jours je serai séparée de mon corps. » Elle leur en marqua même l'heure, laquelle étant enfin arrivée, son âme s'envola à son Seigneur pour prendre possession du royaume céleste, qui devait être la récompense des travaux qu'elle a soutenus si généreusement pendant sa vie.

DOCTRINE SPIRITUELLE DE SAINTE SYNCLÉTIQUE.

Dieu ayant donné sainte Synclétique à l'Église pour faire en faveur des vierges chrétiennes ce que saint Antoine le Grand faisait pour les solitaires de son temps, il lui communiqua en conséquence les talents nécessaires pour les instruire ; c'est-à-dire, de grandes lumières sur les devoirs de leur état, le don de la parole pour les leur inculquer ; ce qu'elle soutenait en même temps d'une manière admirable par la force de son exemple et par les vertus qu'on reconnaissait en elle. Parmi les vierges qui s'adressèrent à elle, les unes restèrent toujours auprès d'elle, vivant sous sa vigilance continuelle ; les autres, qui étaient dans d'autres communautés ou qui demeuraient en particulier,

la venaient voir fréquemment pour recevoir ses instructions, et toutes lui proposaient leurs difficultés avec une parfaite confiance, et recevaient avec une sainte avidité les paroles de salut qui sortaient de sa bouche, et qui animaient leur cœur d'une joie secrète et d'un désir toujours plus ardent pour leur perfection. Un long discours que son historien nous a conservé, nous fait juger des autres qu'elle leur tenait fréquemment sur la vie spirituelle. Il en vaut lui seul plusieurs, parce qu'il embrasse beaucoup de matières, et il n'en est aucune qu'elle ne traite avec une onction qui montre que l'Esprit de Dieu s'exprimait par sa bouche.

La première chose qu'elle leur recommandait était l'observation des deux grands préceptes qui renferment toute la loi ; l'amour de Dieu et celui du prochain, comme étant le principe et la fin de toutes les vertus et de tous les discours de piété : « Mes chères filles, leur disait-elle, nous n'ignorons pas ce que nous devons faire pour arriver au salut ; mais nous négligeons de le pratiquer, et c'est bien notre faute si nous avons le malheur de nous perdre. Nous devons poser pour premier fondement de notre édifice spirituel ce que Dieu nous a ordonné par un effet de sa grâce et de sa miséricorde, et vous savez ce qui est écrit : *Vous aimerez le Seigneur de tout votre cœur et votre prochain comme vous-même.* C'est là le commencement de la loi et la plénitude de la grâce. Dieu l'a renfermé en peu de paroles, mais elles ont un sens si étendu qu'on peut dire qu'il est immense ; et tout ce qui sert à l'utilité de nos âmes, coule de ce grand principe. C'est ce que saint Paul nous apprend lorsqu'il dit, que la fin de la loi est la charité. Aussi tout ce que les hommes, inspirés du Saint-Esprit, nous disent d'utile, procède de la charité. Voilà donc comment cette double charité est notre salut.

« Ajoutez à ceci, que cette charité nous éclaire sur ce qu'il y a de plus parfait et nous y fait aspirer avec une sainte ardeur. Mais pour le développer davantage, vous savez ce qui est marqué

Matth. 22,
37, 39.

1 Tim. 4, 5.

Marci, 6, 8, 20.

dans l'Évangile de la parabole du Semeur et des terres qui rapportent les unes cent, les autres soixante, ou trente pour un. Notre profession toute sainte rapporte le cent pour un. Les vierges qui vivent dans le monde d'ailleurs avec beaucoup de vertu, sont comme la terre qui rapporte soixante, et les femmes qui vivent dans la pureté conjugale sont semblables à la terre qui rapporte trente pour un. »

La Sainte, après avoir distingué ces trois différents états, montrait qu'il ne fallait pas descendre du plus haut à un autre moins parfait, mais qu'il fallait faire tout le contraire, parce qu'en déclinant de la perfection qu'on s'était proposée, on avait sujet de craindre de perdre le salut. « A la vérité, dit-elle, c'est une chose très-louable de passer du trentième au soixantième ; mais il y a un grand danger de passer de celui-ci à l'autre, parce qu'une fois qu'on descend au sujet de la vertu, on ne s'arrête pas aisément au milieu, mais on est entraîné plus bas et on mesure malheureusement toute la profondeur du précipice. On a vu en effet des filles qui, ayant consacré leur virginité à Jésus-Christ, se sont laissé si fort séduire par la faiblesse de leur jugement, ou plutôt par l'artifice du démon, qu'elles se sont donné des prétextes frivoles pour quitter leur profession et s'engager dans le mariage, se servant même, pour mieux se faire illusion à elles-mêmes, de l'exemple des filles de l'ancienne Loi. Mais que les vierges qui sont dans ce dessein sachent qu'il ne leur est inspiré que par le démon. C'est une preuve qu'il nous a déjà terrassé lorsqu'il a gagné sur nous de descendre d'un état plus parfait à un moins parfait ; aussi celles qui le font sont regardées comme on regarde dans la milice un soldat qui déserte, et sont condamnées de même. On n'excuserait pas un soldat qui entrerait dans un corps moindre que celui qu'il quitte ; bien loin de lui pardonner, on le traiterait comme un fugitif. Allons donc par progrès du moins parfait au plus parfait, c'est le grand Apôtre qui nous l'apprend par ces paroles : *Oubliez ce qui est derrière*

Philip. 3, 13

vous, et efforcez-vous de faire davantage. Mais ne pensez pas que celles, qui par le progrès qu'elles ont fait dans la perfection sont comparables aux terres qui rapportent cent pour un, ne pensez pas, dis-je, qu'elles soient dispensées de travailler encore. Jésus-Christ a dit : « Quand vous aurez fait toutes ces choses, dites-vous à vous-mêmes : Nous ne sommes que des serviteurs inutiles. »

Après ces avis généraux, la Sainte entre dans le détail des devoirs particuliers des vierges, et ce qu'elle dit coule toujours de ces principes. Elle leur recommande plus expressément la pureté du cœur et la pureté des sens, comme convenant à la sainteté de leur état, parce qu'elles sont principalement consacrées à l'Époux céleste. « L'excellence de notre profession, leur disait-elle, nous oblige à une pureté parfaite. Il n'en est pas de nous comme des femmes du siècle, qui se contentant d'être fidèles à leurs maris, donnent ailleurs à leurs sens une grande liberté, tantôt par des regards indécents, et tantôt par des ris immodérés. Quant à nous, il ne nous suffit pas d'éviter ces défauts, nous devons exceller dans les vertus contraires. Gardons nos yeux par une sainte retenue, selon cette parole du Sage : *Que vos yeux ne voient rien que d'honnête.* Soyons circonspectes dans nos paroles ; car comment ferions-nous servir à des paroles dissolues une langue qui ne doit servir qu'à chanter les louanges de Dieu.

Prov. 4, 25.

« Mais nous ne pourrions bien pratiquer ces choses, qu'autant que nous sortirions rarement ; car les ennemis de notre âme, ainsi que de subtils voleurs, y entrent bientôt et même malgré nous, par les sens, lorsque nous y pensons le moins. Voyez, en effet, si une maison devant laquelle on aurait fait une grande fumée n'en serait pas bientôt remplie ; si les portes et les fenêtres étaient ouvertes. Le plus sûr pour nous est donc de ne paraître dehors que le moins que nous pourrions, parce que nous risquons de rencontrer sur nos pas des objets dangereux, ou d'entendre des paroles qui ne peuvent que troubler notre esprit par des images odieuses. »

Telles étaient les recommandations de la Sainte pour exhorter ses filles à garder la retraite ; elle ajoutait aussi des règles de conduite dans cette retraite, et après les avoir prémunies contre les pièges du monde, elle leur apprend à se garantir de ceux que nous tenons cachés dans notre propre fond, ou que le démon nous tend dans nous-mêmes.

« Tout n'est pas fait, leur disait-elle, en nous renfermant dans notre maison ou dans notre monastère. Quoique séparées du monde, nous avons encore besoin de veiller sur nous-mêmes ; car plus nous aurons réduit nos sens aux règles de la tempérance, plus aussi nous avons à nous garantir des pièges que le démon nous tend dans notre imagination. Dieu le permet ainsi pour nous faire mériter par les victoires que nous remportons sur lui ; de même qu'on oppose à un athlète qui s'est distingué dans la carrière, de plus forts antagonistes que ceux qu'il a déjà combattus. On a surmonté le vice en ne se livrant point aux actions mauvaises, et de ce premier degré on a passé à un second, qui est la garde des sens ; il ne faut pas s'y arrêter, il faut monter plus haut et combattre contre les pensées ; car le démon qui nous attaquait dans les autres degrés, s'est encore retranché dans celui-ci et vient troubler notre solitude par les pensées qu'il nous suggère depuis que nous lui avons ôté les autres moyens de nous tenter en fermant la porte des sens. Il faut donc encore ici combattre selon ces paroles du Sage : *Si un ennemi spirituel et qui est puissant vient à vous, ne lui cédez pas pour cela la place.* »

Ecc. 10-4.

La Sainte ajoutait ici un avis des plus importants et qui mérite qu'on y fasse une attention particulière. Ce n'est pas assez d'avoir recommandé la fuite du monde, la garde des sens, la vigilance sur les pensées et les mouvements du cœur ; elle les prémunit encore contre une espèce de tentation d'autant plus dangereuse qu'elle paraît colorée des prétextes de la piété. « Il y a eu, dit-elle, des solitaires qui, après avoir triomphé du démon, en repoussant des tentations de toutes les espèces, en ont été vaincus

en s'exposant aux occasions sous prétexte de piété. Ils ont fui le péché qui se présentait de front, pour ainsi dire, et ils y sont tombés ensuite en s'engageant à des discours spirituels trop fréquents avec des personnes pieuses; l'ennemi les prenant dans ses filets comme on prend les oiseaux avec un grain de blé qu'on a mis dans un piège. *Ayons donc la prudence des serpents et la simplicité de la colombe.* La prudence du serpent en évitant les pièges que le démon nous tend, et la simplicité de la colombe par la pureté de nos affections dans toutes nos démarches; et connaissant les ruses de notre ennemi, soyons continuellement en garde contre ses artifices. Si vous me demandez quelles sont les armes que nous devons employer dans ce saint combat, je vous réponds que ce sont les exercices laborieux de la vie spirituelle et l'oraison faite avec ferveur et pureté de cœur. Servez-vous encore d'un préservatif plus particulier, qui est que quand le démon vous représente dans l'esprit des objets mondains, vous pouvez vous les représenter vous-mêmes tout autrement qu'il ne veut vous les faire considérer; par exemple, un beau visage, comme s'il n'avait ni des yeux, ni de bouche, ce qui le rendrait difforme et horrible à voir; un beau corps comme s'il était couvert d'ulcères, ou enfin comme il sera après la mort couvert de pourriture et de vers. »

Matth. 10, 36.

Après que la Sainte leur eut développé toutes ces vérités édifiantes, une des vierges qui l'écoutaient la pria de leur dire si la pauvreté volontaire, ou le renoncement aux biens du monde était une œuvre parfaite. « Oui sans doute, répondit-elle, c'en est une, pourvu qu'on ait assez de force d'esprit pour y persévérer; car celles qui ont la générosité de la faire souffrent à la vérité quelque peine dans le corps, mais leur esprit goûte une douce tranquillité. Il en est d'elles comme de ces habits de drap qu'on blanchit à force de les fouler; ils en paraissent plus beaux. Ainsi ces âmes courageuses se fortifient davantage par la pauvreté volontaire. Il en est tout autrement de celles qui n'ont pas la

même force d'esprit. Comme les étoffes usées ne peuvent être foulées sans qu'elles se déchirent et qu'elles sortent souvent du foulon par pièces et par lambeaux, ainsi ces âmes faibles ne peuvent soutenir la peine qui accompagne la pauvreté volontaire, et elles abandonnent facilement leur résolution.

Il faut se préparer à la pratique de la pauvreté évangélique, si l'on veut s'y soutenir constamment, et on s'y prépare en effet par les exercices de la mortification et de la pénitence, par le jeûne, par la dureté de la couche et par d'autres pratiques laborieuses. Si l'on s'y prend autrement et qu'on commence tout à coup par le renoncement aux biens qu'on a, on risque de se repentir de les avoir quittés, tandis que celles qui s'y sont disposées par les autres vertus, s'y soutiennent merveilleusement.

« Eh ! comment ne se soutiendraient-elles pas ? Ce sont les richesses qui facilitent les moyens de vivre dans les délices. Lors donc qu'en embrassant les exercices de la pénitence, on a renoncé à toutes les délices, les richesses ne nous tentent plus, et on n'a plus de regret de les avoir abandonnées. Voilà pourquoi

Matth. 19, 16. Notre-Seigneur, parlant à ce jeune homme riche, ne lui proposa pas d'abord de renoncer à ses richesses ; il lui demanda premièrement s'il avait observé fidèlement ce qui était prescrit par la loi. Il usa envers lui comme un maître d'école en use avec ses élèves, qui leur demande s'ils connaissent les lettres, ensuite s'ils savent assembler les syllabes, et enfin s'ils savent lire. Après tout cela, venons, leur dit-il, à ce qui est plus parfait : *Allez, dit le Sauveur à ce jeune homme, vendez ce que vous avez, donnez-le aux pauvres, venez et suivez-moi.*

« La pauvreté volontaire est donc bonne à celles qui ont déjà pris l'habitude des vertus, et s'étant dépouillées de tout pour n'avoir que Dieu seul, elles chantent avec un cœur dégagé ce divin cantique de David : *Nos yeux sont tournés vers vous, ô Seigneur, avec une ferme confiance : vous donnez à ceux qui vous aiment la nourriture dont ils ont besoin.*

Psal. 144, 15.

« Mais quels avantages ces âmes ne retirent-elles pas de leur dépouillement ? Autant qu'elles sont dégagées des biens de ce monde, autant aussi portent-elles leurs affections vers les biens du ciel. Elles sont établies sur le solide fondement d'une foi vive et d'une entière confiance au soin de la Providence ; et c'est à elles principalement que s'adressent ces paroles du Sauveur du monde : *Ne soyez point en sollicitude pour le lendemain* ; et ce qu'il ajoute encore : *Les oiseaux du ciel ne sèment point et ne moissonnent point, et votre Père céleste a soin de les nourrir.* »

Matth. 6, 26,
34.

La Sainte montre ensuite quelle est la paix dont jouissent les pauvres volontaires, les avantages qu'ils remportent par là contre le démon, et ceux qu'ils ont au-dessus des ambitieux du monde. « Ces âmes généreuses, dit-elle, ne redoutent guère cet ennemi. Elles le surmontent d'autant plus aisément, qu'il lui reste moins de moyens de troubler leur tranquillité ; car c'est ordinairement par les désirs ou la possession des biens qu'il trouble celle des gens du monde. En effet, que leur enlèvera-t-il ? leurs terres ? Elles n'en ont point ; leurs grains ? Elles n'en recueillent point ; leurs proches ? Elles les ont quittés. N'est-ce donc pas là un sujet de désespoir pour leur ennemi, et un grand trésor pour elles, que cette pauvreté volontaire ?

« Comprenez-en encore mieux les avantages par les fléaux dont elles sont délivrées, et qui accablent les ambitieux du siècle. Le saint Apôtre a dit avec raison que l'avidité des richesses était la source de tous les maux ; et en effet, c'est de ce funeste désir que viennent les parjures, les vols, les rapines, les impuretés, les jalousies, les meurtres, la haine même entre les frères, les guerres et tant d'autres maux. Ajoutez les moyens iniques qu'on emploie souvent pour les acquérir, ces richesses, je veux dire, la fraude et ces malheureuses productions, l'hypocrisie, la basse adulation, la supercherie, et tant d'autres péchés.

« Ce n'est pas assez pour vous en montrer la laideur. Dieu confond enfin par le châtement ceux qui se rendent coupables de

ces vices ; et non-seulement Dieu les confond, mais ils se détruisent eux-mêmes par l'insatiabilité de leurs désirs criminels et par les plaies incurables qu'ils font à leurs âmes. Ceux qui n'ont rien désirent d'abord peu de chose ; mais s'ils parviennent au peu qu'ils ont désiré, leur avidité croît à proportion : ils désirent alors beaucoup ; et tel a acquis cent pièces d'or, qui aspire à en avoir mille ; et s'il les a enfin acquises, son ambition ne connaît plus de bornes.

« Ah ! que nous serions heureuses, si nous nous donnions autant de peine pour acquérir les richesses spirituelles, qui sont les seules solides et véritables, que ces gens-là en prennent pour de frivoles biens ! Ils s'exposent sur la mer à la violence des vents ; essuyent de rudes tempêtes ; ils font de funestes naufrages ; ils risquent d'être pris par les pirates, et sur la terre ils tombent entre les mains des voleurs. Enfin, ils souffrent tout, et s'ils réussissent à acquérir des biens qu'ils recherchent avec tant de travail, ils feignent d'être pauvres de peur d'exciter la jalousie des autres. Nous, cependant, qui pouvons faire un gain plus sûr et plus solide, nous n'avons pas le courage de supporter pour cela la moindre peine, et de courir comme eux le moindre risque. Ce qui est pire encore, c'est que si nous acquérons quelque vertu, nous en concevons des sentiments de vanité, et nous voulons passer pour bonnes, jusque-là que nous ajoutons à la vérité en exagérant le bien que nous faisons pour en être applaudies, perdant ainsi le mérite du bien que nous avons fait, et nous le laissant ravir par le démon de la vanité. »

La Sainte prend ensuite, de cet avis sur la vanité, occasion de recommander de nouveau à ses filles spirituelles la vigilance sur leurs pensées, l'humilité et la résistance aux mouvements de la colère, au souvenir des injures et de tout ce qui blesse la délicatesse de notre amour-propre. Toutes les instructions qu'elle leur donne là-dessus méritent une attention particulière. « Voyez, dit-elle, comme les gens du monde, après avoir fait de grands

gains, s'efforcent de s'enrichir davantage; ne comptant pour rien ce qu'ils ont déjà, ils ne songent qu'à acquérir ce qui leur manque; et nous, au contraire, n'ayant rien de ce que nous devrions avoir, non-seulement nous ne travaillons pas à l'acquérir, mais encore, malgré notre pauvreté spirituelle, nous voulons passer pour riches. Si nous faisons quelque progrès dans la vertu, efforçons-nous plutôt de le cacher; ou si nous avons la faiblesse de parler de ce que nous avons fait de bien, disons du moins en même temps ce que nous avons fait de mal. Que si la honte nous en empêche, à combien plus forte raison devons-nous taire ce que nous ne saurions déclarer sans déplaire à Dieu? Les personnes véritablement spirituelles sont bien éloignées d'en agir ainsi; au contraire, elles sont toujours prêtes à faire l'humble aveu de leurs fautes; elles les exagèrent plutôt que de les diminuer, méprisant l'estime des créatures et ne parlant jamais du bien qu'elles font pour mettre leur âme en assurance; car comme un trésor est bientôt enlevé lorsqu'il est découvert, ainsi la vertu s'affaiblit à mesure qu'on la publie. L'âme se relâche et perd sa vigueur, comme la cire se fond lorsqu'on la met auprès du feu; et pour ne pas sortir de cette dernière comparaison, n'est-il pas vrai que la chaleur fait fondre la cire et que le froid l'endurcit? De même les louanges affaiblissent les vigueurs de l'âme, et l'humiliation, au contraire, aide à la rendre plus parfaite.

« Au reste, il y a deux sortes de tristesse, l'une bonne et l'autre préjudiciable. Celle-là nous fait gémir sur nos fautes, ou sur les maladies spirituelles de notre prochain, et nous porte à demeurer fermes dans nos bonnes résolutions et à aspirer à la plus haute perfection. L'autre, au contraire, nous est inspirée par le malin esprit; elle est fondée sur des chimères. Quelques-uns lui donnent le nom de paresse ou de langueur spirituelle, parce qu'elle abat le cœur, et on la combat par la prière et le chant des hymnes et des cantiques.

« Tandis que nous sommes occupées d'une sainte sollicitude

Isaïe, 4, 5.

dans notre profession, ne pensez pas que les gens du monde n'en aient aucune. Il est écrit : *Toutes les têtes sont dans le travail, et tous les cœurs sont dans la tristesse.* Et le Saint-Esprit nous fait entendre par ces paroles, la différence qu'il y a entre les soins que nous avons et ceux des personnes du siècle. Le travail de la tête représente celui qu'on exerce dans la vie monastique ; car ce n'est qu'en travaillant beaucoup qu'on acquiert les vertus religieuses. Et la détresse du cœur représente la condition des gens du monde, dont les soins sont affligeants et extrêmement pénibles ; car les ambitieux sont accablés de tristesse lorsqu'ils ne sont pas élevés comme ils désirent ; les envieux se consomment de dépit ; ceux qui perdent leurs biens s'irritent de leurs pertes ; ceux qui deviennent riches extravaguent de leur opulence, et le soin de conserver ce qu'ils ont leur fait perdre le sommeil.

« Ne croyons pas non plus que les femmes du monde aient de moindres soins à soutenir que nous. Elles en ont de plus grands et de plus pénibles. Elles mettent leurs enfants au monde avec douleur et souvent avec danger de la vie. Elles les nourrissent avec peine. S'ils sont malades, elles participent à leurs maladies par le chagrin qu'elles en ont. Eh ! que ne leur en coûte-t-il pas de peines pour leur donner une éducation ? Le mauvais naturel qu'ils ont quelquefois leur cause les plus mortelles inquiétudes, et il y a des parents qui sont morts par les chagrins que leurs enfants leur ont causés. Ne vous laissez donc pas séduire par l'ennemi du salut, qui pourrait vous représenter ces femmes du monde comme menant une vie pleine de délices et sans aucun souci : c'est tout le contraire ; et j'ai voulu entrer dans ce détail pour vous prémunir contre cet artifice du malin esprit.

« Ce que je viens de vous dire ne convient pas à tout le monde, mais à nous particulièrement qui avons embrassé la vie religieuse. Vous pouvez comprendre l'excellence de notre état par la différence qui se trouve entre les animaux, dont les uns

marchent sur la terre, les autres nagent dans les eaux, et d'autres volent dans les airs. Ainsi parmi les hommes il y en a qui tiennent un milieu comme les animaux terrestres, d'autres s'élèvent en haut comme les oiseaux, et d'autres sont plongés dans les eaux du crime comme les poissons. Quant à nous, soyons comme les aigles qui s'élèvent jusqu'à la plus haute région de l'air ; foulons aux pieds le lion et le dragon ; subjuguons celui qui nous avait autrefois réduits en servitude. Élevons-nous de cette façon à la plus haute perfection, et pour cela consacrons-nous sans réserve à notre Sauveur. Mais n'oubliez pas ce que je vous ai dit, que plus vous voudrez tendre à la perfection, plus aussi vous devez compter que le démon s'efforcera de vous en empêcher par ses pièges. Armez-vous contre lui de toutes vos forces. Veillez au dehors et au dedans de vous. Notre âme est dans cette vie comme un vaisseau sur la mer. Il est battu au dehors par les vagues dans une tempête ; mais quelquefois aussi dans un grand calme l'eau s'insinue dans la sentine et peut le submerger. Quand les matelots se trouvent agités par l'orage, ils appellent du secours, et souvent on les empêche de périr ; mais l'eau qui entre insensiblement dans le vaisseau peut fort bien les perdre sans qu'ils s'en aperçoivent, surtout si au lieu de veiller, ils se laissent aller au sommeil.

« Tout ceci nous apprend combien il importe que nous veillions sur nos pensées ; car l'ennemi voulant perdre notre âme, nous ne saurions être trop vigilantes. Voyez ce que font ceux qui veulent ruiner une maison ; ou ils en sapent les fondements, ou ils commencent par en découvrir les toits, ou ils entrent par les fenêtres, se saisissent du père de famille, le lient fortement et sont par là maîtres de tout le reste. Nos œuvres sont les fondements de notre âme ; la foi en est comme le toit, et les sens en sont les fenêtres. Le démon nous attaque par tous ces endroits ; nous devons donc avoir plusieurs yeux pour veiller partout si nous voulons nous sauver. Gardons-nous d'une présomptueuse sécurité,

1 Cor. 10, 12. puisque l'Écriture nous dit : *Que celui qui est debout prenne garde de tomber.*

« Considérez, ainsi que je viens de vous le dire, que nous sommes ici comme sur une mer. David appelle ainsi cette vie. Or, dans la mer il y a des écueils en certains endroits, dans d'autres il y a des monstres, et enfin il y en a où elle est calme. Il est vrai que nous voguons dans une mer tranquille en comparaison des gens du monde, qui naviguent dans une mer dangereuse. Le soleil de justice nous éclaire dans notre route, et ils font la leur comme au hasard dans la nuit de leur ignorance ; mais je vous ai déjà fait remarquer que souvent les gens du monde, exposés à la tempête ou plongés dans les ténèbres, se sauvent en appelant du secours ; et il peut se faire aisément qu'abandonnant le gouvernail de la justice par notre négligence, nous périssions malheureusement.

« Encore un coup, que celui qui est debout prenne garde de tomber. Cela peut arriver en plusieurs manières, et tous ne le font pas lourdement. Il y en a qui ne font que perdre la place qu'ils occupaient et qui se relèvent aussitôt ; ainsi leur chute ne leur cause pas un grand dommage. Mais que ceux qui ne sont pas tombés ne méprisent point les autres qui tombent. Ils doivent plutôt se servir de leur exemple pour s'affermir davantage, de crainte que la présomption ne les précipite dans un abîme de perdition. »

Après ce long discours sur la vigilance chrétienne, la Sainte prémunit ses filles contre la présomption qui a perdu tant d'âmes, dont le démon se sert principalement contre celles qui ont fait des progrès dans la vertu. « Ce que je viens de vous faire remarquer, leur dit-elle, est afin que nous ne nous élevions pas en nous-mêmes ; car tandis que celles qui sont tombées conçoivent un vif regret de leurs fautes et parviennent par là au salut, celles qui n'ont point fait de chute doivent craindre doublement, soit de retourner en arrière par la négligence et la tiédeur, soit d'être

supplantées dans leur course par leur ennemi, en présumant trop d'elles-mêmes. Cet ennemi artificieux vient tantôt derrière nous et nous attire à lui lorsque nous nous laissons aller à la paresse spirituelle et que nous marchons avec tiédeur, et tantôt, s'il voit que nous soyons ferventes et diligentes, il nous tend des pièges par la vanité et nous renverse au milieu de notre course.

Cette amorce de la présomption et de la propre estime, est l'appât le plus dangereux qu'il emploie pour nous séduire. C'est par l'orgueil qu'il a été lui-même précipité du haut des cieux, c'est aussi par l'orgueil qu'il s'efforce de renverser les âmes fortes. De même que les combattants, après avoir décoché leurs flèches, fondent ensuite sur l'ennemi l'épée à la main pour achever de renverser ceux qui ont résisté aux premiers traits, ainsi le démon ayant épuisé inutilement les siens en nous attaquant en différentes manières, emploie contre nous par un dernier effort l'arme la plus forte qui lui reste, le glaive de l'orgueil et de la présomption.

« O combien ce funeste glaive a fait périr d'âmes, qu'il n'avait pu vaincre par d'autres armes ! Au commencement, il les avait attaquées par la gourmandise, la volupté et les autres plaisirs des sens, et il n'avait rien gagné sur elles ; ensuite il les avait tentées par l'avarice et l'amour des richesses, et elles avaient généreusement résisté ; enfin, après tant de défaites, cet inventeur de toutes les malices s'est ravisé pour en triompher d'un dernier moyen plus pernicieux que les autres, il leur a inspiré des pensées d'estime d'elles-mêmes et de préférence sur les autres, et par ce fatal poison il a réussi à les pervertir entièrement. Oui, il leur a fait croire qu'elles avaient plus de connaissance dans la vie spirituelle et qu'elles jeûnaient plus que les autres. Il a étalé dans leur imagination tout ce qu'elles ont pu faire de bonnes œuvres, et leur a fait oublier leurs fautes passées, afin qu'elles se crussent meilleures que les autres, et pour ôter de leur cœur tout sentiment de componction et de pénitence ; et de même que

Isaïe 14, 13.

dans son orgueil il a dit dès le commencement : *Je monterai et je placerai mon trône au plus haut des cieux*, il leur inspire également le désir de dominer, et la folle idée d'être capables de remédier aux maux des autres, tandis que séduites par leur présomption, elles sont plus malades elles-mêmes et périssent peu à peu, sans qu'on puisse presque les guérir. »

Psalm. 2, 17.

Gen. 18, 27.

La Sainte propose ici les remèdes contre ce mal si dangereux : « Méditons sans cesse, dit-elle, cet oracle du Prophète royal : *Je suis un vermisseau et non un homme ; je ne suis que terre et que cendre*. Et si celle qui est tentée d'orgueil vit seule dans une entière solitude, il faut qu'elle entre dans un monastère, où, si l'on reconnaît que sa vanité vienne des trop grandes austérités qu'elle a faites, on l'oblige à manger deux fois le jour. Il faut aussi que celles qui sont de son âge la reprennent et lui reprochent d'avoir mal profité de sa solitude ; qu'on l'applique aux plus bas ministères et qu'on lui propose l'exemple des plus grands Saints. Il convient aussi que les autres redoublent leur ferveur, afin que les voyant si parfaites elle apprenne à s'humilier, et à n'avoir qu'une basse idée d'elle-même.

« Mais je ne dois pas vous laisser ignorer que l'attachement à la propre volonté, précède ordinairement cette enflure que cause au cœur la propre estime, et c'est par l'obéissance qu'on la guérit. Mais comme il faut humilier celles qui pèchent par orgueil, il faut agir tout autrement avec celles qui manquent par découragement ; car le démon qui emploie toutes sortes de moyens pour nous séduire, ôte à celles qui ont fait du progrès dans le bien le souvenir de leurs péchés, afin de les perdre par la vanité. Mais quant à celles qui ne font que d'entrer dans la religion et de s'exercer dans la pratique des vertus, il leur reproche tous leurs péchés passés, afin de les jeter dans le désespoir, leur faisant entendre qu'ils sont trop énormes pour que Dieu les leur pardonne, et qu'elles ne sauraient espérer d'être sauvées. Bien loin donc d'humilier ces âmes ainsi abattues, il

faut les encourager par l'exemple de ceux qui n'ont pas laissé de se sanctifier après de grands crimes, comme Rahab dans la loi ancienne, saint Paul dans la nouvelle, saint Matthieu, qui avait été publicain, et le bon larron coupable de meurtres et de brigandages. Il faut de plus, pour leur donner du courage, relever à propos le bien qu'elles commencent de pratiquer, et leur inspirer par là une sainte émulation.

« Quant aux orgueilleuses, il faut employer des remèdes plus forts, et leur dire : « Quel sujet avez-vous de vous enfler de vanité ? Est-ce parce que vous ne mangez point de chair ? mais il y en a qui ne mangent pas même du poisson. Est-ce parce que vous ne buvez point de vin ? mais d'autres s'abstiennent même de l'huile. Est-ce parce que vous jeûnez jusqu'au soir ? d'autres passent deux et trois jours sans manger. Est-ce parce que vous n'usez pas du bain ? d'autres s'en privent étant malades. Est-ce parce que vous n'avez pour lit qu'une couverture ? d'autres couchent sur la terre nue. Enfin, quand vous seriez autant que les autres et même davantage, vous n'auriez pas sujet de vous glorifier, puisque quand même vous ajouteriez à tous ces travaux de demeurer dans une caverne, les démons ne mangent point, ne boivent point, ne dorment point et ils errent dans les déserts. »

« Il paraît par tout ce que je viens de vous dire que l'orgueil tient un premier rang entre les péchés, et que l'humilité, qui lui est opposée, ne tient pas un moindre rang entre les vertus ; mais il n'est pas aisé de l'acquérir, et on n'y parviendra jamais, si l'on ne bannit de son cœur toute vaine estime de soi-même, ce qui n'est pas une petite perfection. En effet, elle est si grande que le démon, qui feint quelquefois d'imiter les autres vertus, ne peut pas imiter celle-là ; car il ne saurait même la comprendre.

« Ainsi l'apôtre saint Pierre, qui connaissait l'excellence et la solidité de cette grande vertu, nous recommande particulièrement de la graver dans nos cœurs, quelques bonnes œuvres que nous fassions d'ailleurs ; et soit que nous soyons réglées dans nos

mœurs, soit que nous ayons acquis une grande connaissance des choses spirituelles, l'humilité doit nous servir comme un rempart impénétrable pour défendre les autres vertus que nous pratiquons ; elle doit les couvrir et les serrer étroitement, de peur que la vanité ne les détruise. Enfin, il n'est pas moins impossible de se sanctifier sans l'humilité, que de conduire sûrement un vaisseau sans gouvernail.

« Mais combien Jésus-Christ ne nous l'a-t-il pas recommandée ? Il s'en est revêtu en descendant du ciel, et que nous a-t-il dit ? *Math. 11, 29. Apprenez de moi à être doux et humble de cœur.* Considérez ici qui est celui qui a dit ceci : « Il veut que l'humilité soit le principe et la fin de nos œuvres ; il veut que ce soit l'humilité du cœur, et non une humilité en paroles ; il veut que quand même nous avons observé tous les commandements, bien loin de nous en estimer davantage, nous nous regardions, par une sincère humilité, comme des serviteurs inutiles. »

Luc. 17, 10.

« On reconnaît qu'on pratique véritablement cette vertu, lorsqu'on souffre patiemment les reproches, les injures et tout ce qui offense l'amour-propre. Ces épreuves sont comme les nerfs de l'humilité. Jésus-Christ les a souffertes lui-même, puisqu'on l'a appelé un Samaritain, qu'on a dit qu'il était possédé du démon, qu'on lui a donné des soufflets et qu'on lui a fait toutes sortes d'outrages.

« Nous devons donc à son exemple souffrir avec une humble patience les humiliations, et ne pas nous humilier en apparence comme font quelques-unes, qui ne feignent de s'humilier que pour être louées davantage, et qui se hérissent comme des aspics lorsqu'on les offense en public. »

Après que l'historien de la Sainte a rapporté ces instructions édifiantes, il remarque que les vierges à qui elle les donnait en étaient si transportées de joie, qu'elles ne pouvaient se lasser de l'entendre ; et cela l'obligea de s'étendre encore sur d'autres points de morale, ce qu'elle fit par les avis suivants :

« Lorsqu'on s'engage à servir Dieu, on doit s'attendre à des combats et à des peines ; mais ces peines sont suivies d'une consolation qu'on ne peut exprimer. Comme ceux qui veulent allumer du feu sont d'abord si incommodés de la fumée, que leurs yeux en pleurent, et ont ensuite le plaisir de le voir briller et d'en être échauffés ; ainsi nous allumons dans nous un feu divin avec nos larmes et nos travaux. C'est ce feu que Jésus-Christ a dit qu'il était venu apporter dans le monde, le feu de la charité. Mais il arrive à plusieurs, qu'ayant souffert pendant quelque temps l'incommodité de cette fumée, ils se lassent de souffler ce feu sacré, et se privent par leur négligence et leur impatience de l'avantage qu'elles en auraient retiré en l'allumant.

Luc. 12, 18

« Certes, la charité est un trésor d'un si grand prix, que l'Apôtre a dit d'elle que quand nous distribuerions tous nos biens aux pauvres et que nous aurions livré notre corps aux flammes, sans cette vertu nous ne sommes qu'un airain sonnante, etc. Mais comme elle est le plus grand de tous les biens, n'avons-nous pas sujet de dire que la colère, qui lui est si opposée, est un très-grand mal, puisqu'elle remplit l'âme de ténèbres et la rend si féroce, qu'elle n'écoute plus la raison ? Jésus-Christ nous a prémuni contre tous les vices. Il nous a donné la tempérance pour nous fortifier contre l'impureté ; il nous a recommandé l'humilité pour nous garantir de l'orgueil, et il nous a donné contre la colère l'arme salutaire de la charité.

1 Cor. 13.

« Remarquez pourtant qu'elle n'est pas toujours condamnable, puisqu'il est permis de s'irriter contre les démons ; mais il n'est pas permis de s'irriter contre les hommes, quand même ils seraient de grands pécheurs ; et si notre zèle s'enflamme contre eux avec véhémence, il convient mieux d'attendre qu'il soit apaisé pour les corriger lorsque la charité nous y oblige. Ainsi il faut la gouverner comme un cocher mène ses chevaux, avec prudence et modération.

« Ce qu'il y a de pire dans la colère, c'est de conserver le res-

sentiment et le souvenir des injures. Un emportement subit trouble tout à coup la raison, et s'apaise en peu de temps, comme on voit évanouir la fumée ; mais le souvenir des injures étant gravé dans l'esprit, rend l'âme cruelle comme une bête féroce. Les chiens les plus furieux s'adoucissent quand on leur donne quelque chose. Les autres bêtes s'appivoisent avec les hommes : mais le ressentiment des injures n'écoute ni la raison ni aucune remontrance ; le temps même, qui est le médecin de tous les maux, n'y saurait remédier : c'est là le comble de la méchanceté par laquelle on désobéit formellement à Jésus-Christ, qui nous a dit : *Allez vous réconcilier avec votre frère, après quoi vous viendrez offrir votre présent* ; et l'apôtre saint Paul ne dit-il pas aussi : *Prenez garde que le soleil ne se couche jamais sur votre colère.*

Matth. 5, 24.

Ephes. 4, 26.

« Il serait à souhaiter qu'on ne se mît jamais en colère ; mais du moins si ce mal nous arrive, suivons l'avis de saint Paul. Voudrions-nous passer notre vie dans un si funeste état ? Disons plutôt comme Jésus-Christ nous en a averti : *A chaque jour suffit son mal*. Haïrons-nous celui qui nous a fait injure ? Haïssons au contraire le démon qui nous l'a faite plutôt que lui.

Matth. 6, 34.

« Le ressentiment est toujours suivi de grands maux, tels que sont la jalousie, le chagrin, la médisance ; et ne les regardons pas comme peu de chose. Ils paraissent de faibles traits de l'ennemi en comparaison des autres armes qu'il emploie contre nous en nous tentant sur certains crimes. Mais plus ceux-ci paraissent noirs, plus aussi étant effrayés après les avoir commis, nous recourons à la pénitence comme à un baume salubre ; au lieu que faisant moins de cas de ceux-là, comme moins odieux en apparence, nous les négligeons, et ils ne laissent pas de faire de profondes blessures, que notre négligence rend enfin invétérées et mortelles.

« On ne peut exprimer combien la médisance est un mal dangereux, quoiqu'on la regarde quelquefois comme un amuse-

ment et un moyen d'égayer la conversation. Fermons nos oreilles à de pareils entretiens ; ne souffrons pas que cet organe dont nous pouvons user en bien, soit employé à faire amas des défauts des autres. Conservons notre âme pure et exempte des vices qui la défigureront indubitablement en écoutant ces discours dange-reux ; car ce n'est que pour les avoir entendus que nous haïssons les personnes avec des yeux pleins de la malignité que nous avons contractée pour avoir ouï ces discours, comme ceux qui ont la jaunisse ne voient rien qui ne leur paraisse jaune.

« Veillons sur notre langue et sur nos oreilles, pour ne rien dire et ne rien écouter par passion. Suivons la règle que nous donne là-dessus le Saint-Esprit : *N'écoutez point ce qu'on dit de mal à propos. Je ne pouvais souffrir celui qui médissait en secret de son prochain. Ma langue ne parlera point des actions des hommes.* Ne croyons pas aisément ce qu'on nous rapporte des autres ; excusons même ceux qui le rapportent et soyons, comme le Prophète dit qu'il était lui-même, *semblables à un sourd et à un muet.*

Exod. 2, 31.

Psal. 10, 55.

Psal. 16, 3.

Psal. 37, 14.

« Ne nous réjouissons non plus jamais du malheur de notre prochain, quand même il serait encore plus méchant. Ne haïssons personne, non pas même nos ennemis ; car Jésus-Christ nous recommande d'aimer non-seulement ceux qui nous aiment, puisque les publicains et les pécheurs en font autant, mais encore ceux qui nous haïssent. Nous avons besoin de cette recommandation ; car ce qui est bon et honnête nous l'aimons, parce qu'il nous attire par lui-même ; mais pour ce qui est mauvais, il a fallu l'instruction d'un Dieu pour l'arracher de notre cœur, et cela ne se fait pas sans travail. Aussi le royaume du ciel n'est pas pour les lâches, mais pour ceux qui se font violence. »

Matth. 11, 12.

La Sainte parle ensuite de l'aumône faite en esprit par les personnes qui, ayant embrassé la pauvreté volontaire, sont par leur dépouillement hors d'état de la faire autrement que par la compassion envers les pauvres et en priant pour eux : « Comme

les vices, dit-elle, ont un enchaînement et une liaison entre eux, les vertus sont aussi liées entre elles. L'envie, la fourberie, le parjure, le ressentiment, sont les funestes productions de l'avarice. Au contraire, la mansuétude, l'égalité d'esprit, la patience et la pauvreté volontaire, qui est une œuvre parfaite, sont les filles de la charité. Mais vous me direz peut-être : Comment pouvons-nous faire l'aumône après nous être dépouillées de tous nos biens, puisque l'aumône suppose qu'on s'en est réservé du moins une partie ? Je réponds que l'aumône ne nous est pas tant recommandée pour l'amour des pauvres que pour l'amour de la charité. Lors donc qu'en renonçant à tout il ne nous reste plus rien à donner, étant parvenus à cette charité à laquelle l'aumône nous dispose, on n'exige point que nous la fassions.

« Je ne prétends pas diminuer le mérite de l'aumône, mais vous montrer l'excellence de la pauvreté volontaire. Vous avez fait un bien en vous dépouillant en faveur des pauvres, il faut aspirer plus haut et vous élever à la parfaite charité. Dieu a mis dans le monde deux sortes de gens de bien ; aux uns il a permis de se marier pour perpétuer les familles, et il a appelé les autres à une vie angélique en leur inspirant l'amour de la chasteté. Il a donné la loi à ceux-là, et il nous a par sa grâce montré dans son exemple les divins conseils que nous devons suivre.

« Sa croix est notre étendard, c'est par elle que nous remportons la gloire du triomphe sur nos ennemis. En effet, notre profession n'est autre chose qu'un renoncement à cette vie et une méditation continuelle de la mort. Et comme les morts n'agissent plus selon le corps, nous ne devons non plus agir nous-mêmes ; mais agissons selon l'esprit ; montrons par la pratique des vertus que nous ne vivons que selon l'esprit ; faisons l'aumône en esprit par notre compassion envers les pauvres ; et puisqu'il est écrit que celui qui conçoit un mauvais désir s'est rendu coupable dans sa conscience, Dieu aura également agréable la bonne volonté que nous avons de soulager les pauvres par l'aumône, quoiqu'en

nous dépouillant de tout, nous nous soyons mises dans l'impuissance de le faire.

« Ce que je viens de vous dire doit vous faire comprendre qu'il y aurait du danger à vouloir instruire les autres sur cet état de perfection, si l'on était encore engagé soi-même dans la dissipation des choses extérieures ; car quelle connaissance pourrait-on en donner ? Représentez-vous un homme qui voudrait recevoir dans une maison prête à crouler ceux qui le viennent voir ; ne les ensevelirait-il pas sous ses ruines ? Tels sont ceux qui se chargent de la conduite des autres sans s'être établis dans une solide vertu ; ils sont plus propres à leur nuire par leur mauvais exemple, qu'à leur faire du bien par leurs exhortations. Semblables à ces tableaux dont les couleurs, quoique vives, sont pourtant si faibles qu'elles passent en peu de temps : aussi leurs discours de piété ne sont que des impressions que leur exemple efface bientôt ; mais les paroles de ceux qui pratiquent eux-mêmes ce qu'ils enseignent ne passent pas facilement, le bon exemple étant une leçon vivante qui se grave profondément dans les cœurs.

« Ne nous contentons pas d'avoir un soin superficiel de notre âme ; allons jusqu'à la racine de ses moindres défauts, et ornons-la des vertus. Nous avons coupé nos cheveux, nettoignons notre tête de cette dangereuse vermine qui y reste. Chez les gens du monde certains défauts ne paraissent pas beaucoup ; ils sont en quelque façon cachés sous de plus considérables, comme la vermine dans les cheveux qu'ils n'ont pas coupés. Mais dans une vierge, dans un solitaire dont les cheveux sont coupés, on découvre jusqu'au moindre insecte, s'il en reste quelqu'un : le plus petit défaut paraît. Purifions sans cesse notre âme, et parfaisons-la par le jeûne et l'oraison. »

L'Égypte avait été depuis les plus anciens temps, le grand théâtre de toutes sortes de superstitions. Il en restait encore des impressions du temps de la Sainte. Les filles curieuses croyaient

aux horoscopes, et le démon s'en servait pour en tromper plusieurs. Après ce que nous venons de rapporter, elle prémunit ses filles fort au long contre cette illusion et la leur représente comme un piège des plus dangereux de l'esprit de ténèbres et de mensonge. Ce qu'elle dit peut servir autant contre l'impiété et l'irréligion, qu'à désabuser les esprits faibles de leur crédulité à ces folles superstitions. On peut le voir dans l'historien de sa vie ; il serait trop long de le rapporter ici. Nous finirons cet article en réduisant, pour abrégér, ce qui reste du discours de la Sainte, aux maximes suivantes.

1° Soyons fidèles à garder les règles qu'on nous a prescrites, et faisons comme les marchands qui comptent tous les jours leurs gains et leurs pertes, et qui se réjouissent du gain qu'ils ont fait et s'affligent de ce qu'ils ont perdu. Il nous convient bien mieux qu'à eux de veiller sur notre négoce spirituel, puisque c'est pour acquérir les véritables trésors que nous travaillons. Mais comme les marchands ne se laissent pas décourager pour quelques pertes qu'ils auront faites, quoique d'ailleurs ils en soient fâchés, de même nous ne devons pas nous livrer au découragement pour nos fautes, ni abandonner le soin de notre âme, comme si nous n'y pouvions plus réussir.

2° Quoi que nous puissions acquérir en ce monde, regardons-le comme rien en comparaison des richesses du ciel. Nous sommes dans cette vie à l'égard de l'éternité bienheureuse, comme sont les enfants dans le sein de leur mère. Avant que nous fussions nées, nous étions renfermées dans le sein de nos mères comme dans un cachot ténébreux ; notre nourriture était bien différente de celle d'aujourd'hui ; nous n'y pouvions rien faire de ce que nous faisons à présent. De même que dans cet état nous ne jouissions pas de la clarté du jour ni des avantages de la vie présente, nous sommes également dans cette misérable vie, privés des avantages du royaume du ciel. Ainsi nous avons éprouvé les aliments de la terre, soupirant après ceux du ciel.

Nous avons été éclairées par ce soleil matériel, désirons le soleil de justice. Regardons la céleste Jérusalem comme notre mère et notre patrie. Appelons Dieu notre père. Vivons de telle sorte sur la terre que nous méritions de vivre éternellement.

3° On peut dire de nous que nous naissons trois fois. La première fois, c'est quand nous sortons du sein de notre mère. La seconde, quand nous passons de la terre au ciel. La troisième, lorsque nous nous appliquons aux travaux de la pénitence et à la pratique des bonnes œuvres, et c'est là notre état présent. De même que les enfants croissent dans le sein de leur mère, et qu'après y avoir été nourris ils passent de cette étroite prison par la naissance au grand théâtre de ce monde, et qu'au contraire ceux qui meurent avant que de paraître au jour, passent des ténèbres aux ténèbres ; de même les justes en sortant de ce monde passent de cette vie au grand jour de l'éternité bienheureuse, et les pécheurs au contraire passent des ténèbres du péché aux ténèbres de l'enfer.

4° Étant dévouées à l'Époux céleste, ayons un soin tout particulier d'embellir notre âme. Instruisons-nous par la conduite des filles du monde, qui n'oublient rien dans les noces temporelles pour se rendre agréables à leurs époux. Combien y sommes-nous plus obligées, ayant pour époux le roi du ciel ? Elles se couvrent des riches habits de la terre ; elles s'ornent de fleurs. Revêtons-nous d'un vêtement sacré, et orçons-nous des fleurs des vertus. Au lieu de pierres précieuses, couronnons-nous du triple diadème de la foi, de l'espérance et de la charité. Que l'humilité nous tienne lieu de collier de perles, la tempérance de ceinture, la pauvreté volontaire de riche voile, et la prière et le chant des Psaumes de mets délicieux. L'engagement que nous avons pris avec notre divin Époux, s'accomplit en nous souciant peu de notre corps et en tournant notre principale attention sur notre âme.

5° Quand on puise de l'eau par le moyen d'une coulie ou sou-

pape, on n'élève pas en même temps les deux seaux remplis d'eau ; mais à mesure qu'on en fait monter un plein, on fait descendre celui qui est vide. Il en est à peu près de même de nous. Une vierge qui travaille avec fidélité à remplir ses sacrés engagements, remplit son âme de vertus et l'élève par là à Dieu, et en même temps elle abaisse le corps par la mortification et les exercices laborieux de la discipline religieuse.

6° Vous qui vivez dans un monastère, ne pensez pas à changer de demeure ; vous ne le sauriez faire sans en souffrir un grand dommage. Si l'oiseau abandonne ses œufs, ils ne pourront jamais éclore ; de même une vierge ou un moine qui passe d'un lieu à un autre, perd sa ferveur, se relâche et meurt à la fin.

7° La volupté affecte le corps et la cupidité est dans l'esprit ; réprimez celle-ci et bientôt l'autre s'amortira. Mais si vous écoutez la cupidité, la volupté vous dominera, et vous vous trouverez engagées comme dans un cercle, d'où vous aurez de la peine à sortir.

8° Tous les états ne sont pas propres à tous ; chacun doit consulter sa vocation. Les uns sont appelés à la vie cénobitique des monastères ; les autres à vivre seuls : de même qu'il y a des plantes qui viennent mieux dans une terre humide et d'autres dans un terrain sec. Plusieurs se sauvent au milieu des villes, étant par leurs désirs en esprit dans le désert, et d'autres se perdent dans le désert, parce qu'ils y ont les affections de ceux qui habitent les villes. Ainsi il arrive qu'on peut être solitaire en son âme au milieu du monde, et qu'on ait l'esprit rempli du tumulte du monde, quoiqu'on soit seul dans le désert.

9° Ne vous laissez pas abattre par la lâcheté et la tiédeur quand vous êtes malade. Portez votre mal dans un esprit de pénitence et pour l'expiation de vos péchés ; pensez alors que vous avez mérité d'être jugée et punie bien plus rigoureusement dans les supplices éternels. Réjouissez-vous de ce que Dieu daigne vous visiter par la maladie. Dites avec le Prophète : *Le Seigneur m'a*

corrigée par ses châtimens, mais il ne m'a pas abandonnée à la mort du péché.

10° Si vos infirmités ne vous permettent pas de prier debout ou de chanter les psaumes, ne vous en affligez pas ; car les mortifications corporelles, comme de jeûner, de coucher à terre et autres exercices, sont établis pour réprimer les révoltes de la chair ; mais quand la maladie y supplée, l'impuissance où elle vous met de ne pas employer ces autres moyens, ne doit pas vous troubler. La pratique donc qu'il y a à faire dans la maladie, est de la souffrir avec patience, et d'en rendre grâce au Seigneur. Si vous perdez la vue, ne vous en attristez pas, elle est l'organe de la curiosité ; mais vous avez les yeux de l'âme par lesquels vous pouvez contempler Dieu. Si vous perdez l'ouïe, remerciez-en aussi Dieu ; ce n'est là qu'un instrument matériel qui sert souvent à des choses vaines. Si vous êtes percluse des mains, n'avez-vous pas les mains intérieures de l'âme avec lesquelles vous combattez l'ennemi du salut ? Enfin, si tout le corps est accablé de mal, faites en sorte qu'en vous la santé de l'homme intérieur croisse et se fortifie.

11° Vous qui vivez dans un monastère, préférez l'obéissance aux austérités du corps ; car celles-ci peuvent vous inspirer de la présomption, et l'obéissance conduit à l'humilité. Ce n'est pas toujours le bon esprit qui porte aux macérations corporelles, ce peut être aussi le démon, puisque ceux qui sont à lui pratiquent quelquefois ces pénitences. Mais, me direz-vous, comment discerner celles qui sont inspirées de Dieu ? La discrétion en est la marque. Vous jeûnez, rendez votre jeûne uniforme et qu'il

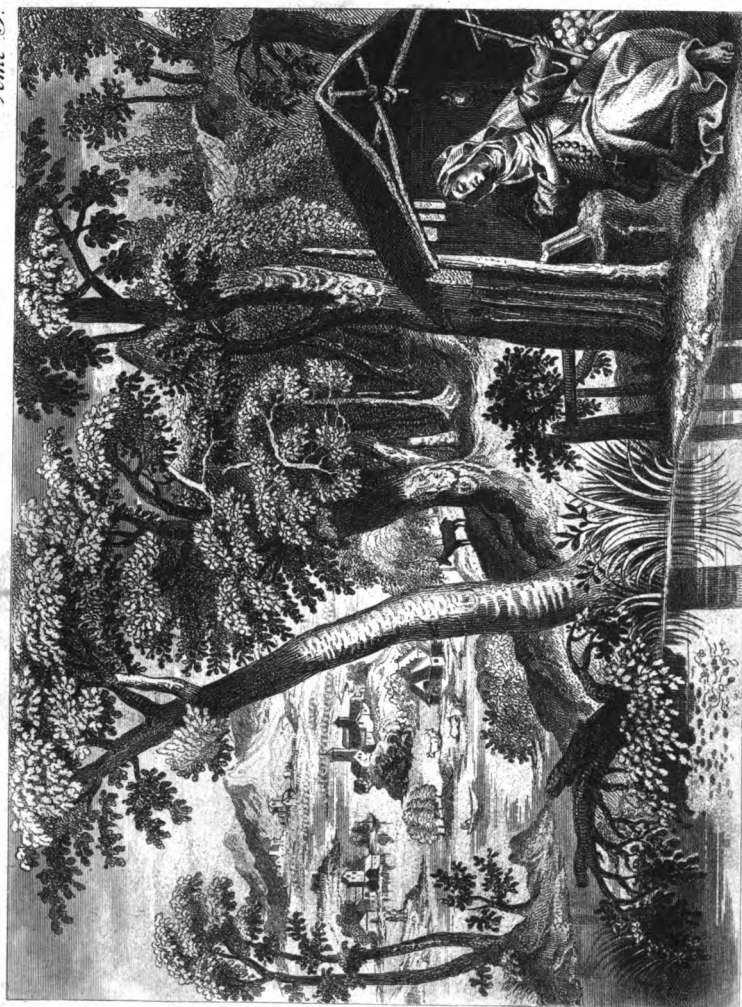
ser ; ne le poussez pas jusqu'à ne pas manger de trois ou quatre jours, de peur que le démon ne s'en serve pour vous tromper. Jésus-Christ a dit que nous devons être comme les changeurs habiles à discerner la bonne monnaie de la fausse. Il nous a voulu faire entendre par là qu'il fallait discerner les esprits. Quelquefois la monnaie n'est fausse que parce qu'elle n'est

pas frappée au coin du prince, bien que la matière en soit bonne. Le jeûne, la continence, l'aumône sont comme des monnaies ; mais les païens qui les pratiquent les frappent au coin de leurs tyrans, et les hérétiques s'y soumettent par ostentation.

12° Conduisons-nous avec prudence dans le soin de notre âme ; et nous qui vivons dans un monastère, ne nous recherchons pas, n'adhérons pas à notre volonté propre, mais animées d'un esprit de foi, soyons soumises à notre commune mère et obéissions-lui humblement. Nous nous sommes condamnées nous-mêmes volontairement à l'exil du monde en le quittant, ne le recherchons plus. Dans le monde nous suivions la vanité, et dans le monastère nous avons embrassé l'abaissement et l'humiliation. Dans le monde nous recherchions les plaisirs de la bonne chère, et dans le monastère nous devons souffrir avec patience la faim et l'abstinence. Dans le monde on jette dans une prison ceux qui sont coupables de crimes, et dans le monastère nous nous enfermons volontairement pour expier nos fautes et éviter par là les peines de la vie future.

Nous avons commencé le bien, ne l'abandonnons pas quelque obstacle que le démon nous oppose. Soyons comme les marins, qui, étant sortis du port avec un vent favorable, si la tempête se lève, travaillent sans se troubler ni s'étonner du péril, bien loin de se laisser aller au gré des vents, et continuent leur route le mieux qu'ils peuvent. Ainsi lorsque le démon souffle le vent de la tentation, ne perdons pas courage ; suivons notre route en déployant notre grande voile qui est l'étendard de la croix.

L'historien de la vie de la Sainte conclut en disant que cette vierge ornée de toutes les vertus, instruisait encore plus ses filles par ses actions que par ses paroles.



LES VÉNÉRABLES MÈRES SARA ET THÉODARA ET LES VIERGES PIAME ET ALEXANDRA ¹.

Il y avait au territoire d'Alexandrie une vierge appelée Sara, qui était en grande réputation de sainteté. Les anciens qui ont recueilli les *Sentences des Pères des déserts*, nous ont conservé aussi quelques-unes des siennes, l'égalant ainsi à ces grands hommes. En effet, elle ne leur cédait pas en mortification et en courage dans le combat spirituel contre les ennemis du salut. Elle demeura soixante ans dans une cellule qui était sur le bord du Nil, et pendant tout ce temps elle ne jeta pas une seule fois les yeux sur ce fleuve. Le démon, jaloux de sa vertu, ne cessa pendant treize ans de l'attaquer par des tentations violentes. Non-seulement elle y résista toujours, mais se soutenant avec une humble patience dans un si pénible et si long exercice, elle ne demanda pas à Dieu d'en voir la fin, mais seulement de lui accorder par sa grâce les forces dont elle avait besoin pour les surmonter. Quelquefois cet ennemi des âmes lui représentait les vanités du siècle, et tâchait d'arracher de son cœur quelque sentiment de complaisance pour ces choses frivoles ; mais bien loin de l'écouter, elle lui opposait la crainte de Dieu dont son âme était pénétrée, et redoublait ses austérités.

Un jour que la tentation était plus forte qu'à l'ordinaire, elle monta sur le plus haut de sa cellule, d'où elle pouvait contempler plus aisément le ciel, et s'y mit en oraison. Alors le démon se présenta devant elle sous une figure humaine et lui dit : *Tu m'as vaincu, Sara ;* mais elle le confondit en lui répondant : *Ce n'est pas moi qui t'ai vaincu, c'est Jésus-Christ.*

Vitæ Patrum, Pallade, les Bollandistes, Cotelier.

Deux anachorètes de réputation vinrent du désert de Péluse pour la voir, et dans le chemin ils se dirent l'un à l'autre : Il faut un peu éprouver l'humilité de cette bonne vieille. Ils lui dirent donc en la voyant : « Prenez garde d'avoir des sentiments de vanité, en disant en vous-même : Les solitaires viennent me voir, moi qui ne suis qu'une femme. » Et elle leur répondit : « Il est vrai que je ne suis qu'une femme ; mais je tâche de conserver dans mon sexe un esprit mâle et courageux. »

Ce n'était pas par ostentation qu'elle parlait ainsi ; mais pour faire voir seulement que la faiblesse de son sexe ne devait pas servir de prétexte de combattre faiblement dans la milice spirituelle ; et qu'une solitaire ne devait pas céder aux hommes la gloire de pratiquer les vertus religieuses avec une sainte ardeur. D'ailleurs elle était si humble, qu'elle se confondait aussitôt par l'humiliation du cœur, quand le démon lui suggérait quelque pensée de l'estime des créatures. Elle n'y voulait avoir aucune part, même sous prétexte de les édifier par sa vertu ; et si cette idée lui venait à l'esprit, elle se représentait comme étant à toutes les portes des maisons ; s'humiliant et faisant pénitence de ses fautes. Aussi demandait-elle à Dieu, non pas que personne fût édifié en elle, mais qu'on l'oubliât et qu'elle oubliât tout le monde, afin de conserver son cœur dans une entière pureté.

Elle s'occupait souvent du souvenir de la mort, comme d'un moyen efficace pour triompher du démon de l'orgueil, ainsi qu'on foule aux pieds les échelons lorsqu'on monte sur une échelle. Entre les avis qu'elle donnait lorsqu'on lui en demandait, elle recommandait la charité envers le prochain, et disait au sujet de l'aumône, que quoiqu'il arrivât quelquefois qu'on la fit par une compassion naturelle, on venait ensuite à la faire par un motif plus pur, qui est celui de l'amour de Dieu.

Des frères de Scété vinrent la voir, et elle leur présenta une petite corbeille de fruits. Ces religieux mortifiés laissèrent les meilleurs et ne mangèrent que de ceux qui étaient moins bons. Alors elle

leur dit : « Je reconnais véritablement que vous êtes des religieux de Scété. » (Les solitaires de Scété passaient pour être plus austères que ceux d'Égypte). Les anciens ont appelé la vénérable Sara, vierge de bienheureuse mémoire.

Il y avait aussi dans le territoire d'Alexandrie une autre vierge solitaire, non moins renommée que celle dont nous venons de parler, appelée Théodora. Il est parlé d'elle avec distinction dans le *Recueil des Sentences des Pères*. Elle disait qu'il fallait s'efforcer d'entrer par la porte étroite, ainsi que Jésus-Christ nous le recommande, et que tout de même que si les arbres n'essuyaient pas en hiver les pluies et les vents, ils ne produiraient point de fruits dans la belle saison, de même si dans le monde, qui est comme un hiver pour nous, nous ne souffrons beaucoup de tribulations et de tentations, nous ne devons pas nous flatter de participer à l'héritage céleste.

C'est un avantage, disait-elle encore, de mener une vie tranquille, et cela convient principalement aux vierges et aux religieux, et surtout quand ils sont jeunes et qu'ils commencent. Cependant il faut observer de ne pas croupir dans le repos sous prétexte d'acquérir la tranquillité de l'esprit par celle du corps, car il en arriverait de grands inconvénients tant pour l'un que pour l'autre ; bientôt le démon s'en servirait pour appesantir notre âme, pour la rendre lâche, paresseuse, pusillanime et pour l'assiéger par de mauvaises pensées. Le corps s'en ressentirait également par de grandes infirmités qu'il contracterait et par une langueur et un engourdissement dans tous ses membres, en sorte que ce corps deviendrait funeste en énervant toute la force de l'esprit et du corps ; et de là vient qu'on se porte lâchement, et même qu'on se dispense ensuite de ses obligations sous prétexte qu'on se croit infirme ; au lieu que si l'on se fait violence et si l'on secoue cette paresse qui vient d'un trop grand repos, ou si enfin on veille mieux sur soi-même, on se délivrera de ces maux qui affectent l'âme et le corps.

Elle racontait à ce sujet qu'il y avait un religieux qui toutes les fois que l'heure de réciter son office approchait, se sentait saisi de la fièvre et d'une pesanteur de tête. C'était là un artifice du démon qui voulait le détourner de la prière; mais ce bon religieux reconnaissant la ruse du malin esprit, se disait à lui-même : « Puisque je me sens si malade que je m'en vas mourir, je veux me lever et dire toutes mes prières avant que je meure; » ainsi il se faisait violence. Mais à peine avait-il fini ses prières que la fièvre et l'embarras de la tête cessaient. Il persévéra donc pendant quelque temps dans cette pratique, et la tentation se dissipa.

Elle rapportait aussi qu'un homme de bien ayant essuyé des injures de la part de quelqu'un, ne lui répondit que ce peu de paroles : « Je pourrais vous répliquer les mêmes choses, mais je dois avoir égard à la loi de Dieu qui me ferme la bouche. » Elle disait encore qu'un chrétien discourant avec un manichéen, qui disait, selon l'erreur impie de sa secte, que c'était le démon qui était l'auteur de notre corps, parce qu'il est sujet au péché et à tant de misères, il lui répondit : « Assujettissez ce corps aux lois de la mortification chrétienne, et vous comprendrez bientôt que c'est Dieu qui en est l'auteur. »

C'était pour faire comprendre la nécessité d'une vie laborieuse et mortifiée qu'elle appuyait ces saintes maximes par ces exemples. En voici un sur l'humilité digne des plus illustres Pères de la solitude : « Ce n'est, disait-elle, ni la rigidité de l'observance monastique, ni les veilles, ni les autres austérités corporelles qui opèrent le salut; c'est la sincère humilité. » — « Il y avait, ajoutait-elle pour confirmer cette belle vérité, il y avait un saint anachorète à qui Dieu avait accordé le don de chasser le démon des corps des possédés. Un jour il demanda au malin esprit par quelle vertu il était forcé de sortir de ces corps. « Est-ce, disait-il, par le jeûne ? » — « Non, lui répondit le démon; car nous jeûnons aussi. » — « Est-ce donc par les veilles ? »

demanda l'anachorète. — « Nullement, dit encore le démon ; car nous ne dormons jamais. » — « Est-ce donc par la retraite du monde ? » dit l'anachorète. — « Ce n'est non plus pour cela, dit le démon ; car nous sommes aussi errants dans les déserts. » — « Par quelle vertu donc vous chasse-t-on ? » repartit enfin l'anachorète. Et le démon répondit : « Il n'y en a point qui triomphe tant de nous que l'humilité. » Voyez donc, concluait la pieuse Théodora, comme l'humilité est la vertu qui nous rend victorieux du démon. Elle ne voulait pas qu'on quittât sa cellule à cause de la tentation, parce qu'elle nous suit en quelque endroit que nous allions. Sur quoi elle disait qu'un jour un solitaire, pressé par beaucoup de tentations dont il était comme assiégé, dit en lui-même : Il faut que je me retire d'ici ; » et en effet il prit ses sandales dans l'intention des'en aller ; mais tout à coup l'esprit tentateur lui apparut sous une figure humaine, prenant comme lui des sandales comme pour partir, et il lui dit : « Est-ce à cause de moi que tu veux sortir d'ici ? Je te déclare qu'à quelque endroit que tu ailles, je t'y précéderai. »

Voici une excellente leçon qu'elle donnait à ceux qui sont établis pour gouverner ou conduire les autres ; elle devrait être profondément gravée dans les cœurs des supérieurs et des supérieures des maisons religieuses : « Celui, disait-elle, qui est destiné pour conduire les âmes, doit renoncer à l'envie de dominer. Il doit rejeter loin de son cœur tout sentiment de vaine gloire. Il ne doit point s'enfler d'orgueil. Il ne doit pas aimer la flatterie ni recevoir des présents, qui ne servent qu'à aveugler l'esprit. Il ne doit pas être esclave de son ventre, ni sujet à se mettre en colère ; mais il faut qu'il soit patient, doux, humble, selon que le rang qu'il tient peut le lui permettre ; qu'il ait de la droiture et de la probité ; qu'il sache condescendre à propos, et qu'enfin l'amour qu'il a pour l'âme de ses frères le porte à lui donner tous ses soins. »

Enfin, une question qu'elle fit à Théophile d'Alexandrie nous

a appris une très-belle sentence de ce patriarche, que nous recevrons bien plus volontiers de la bouche de saint Jean Chrysostome, dont il fut l'injuste persécuteur. Elle demanda à ce prélat ce que saint Paul voulait nous faire entendre quand il recommandait *de racheter le temps* ; et il lui répondit que *racheter le temps*, c'était profiter des occasions d'exercer des actes de vertu : « Par exemple, lui disait-il, on vous fait un outrage, on vous dit une injure ; si vous le souffrez avec humilité, avec patience, vous pouvez dire que vous achetez le temps de cet outrage, de cette injure par votre vertu, et que c'est un gain pour votre âme, et ainsi des autres rencontres. »

Nous ne ferons que transcrire ici ce que Pallade rapporte de la vierge Piame, dont les Grecs font mention dans leurs *Ménées*, et que Bollandus a recueilli au 3 mars. Cette sainte Vierge passa toute sa vie avec sa mère, sans qu'il y eût qu'elles deux seules dans la maison. Elle s'occupait à filer du lin, et ne mangeait que le soir. Dieu la favorisa du don de prophétie ; ce qui parut principalement dans cette occasion. Quelques villages d'Égypte contestant les uns contre les autres pour le partage des eaux lorsque le Nil se débordait, ces disputes allumaient entre eux des guerres, où il périssait quelquefois beaucoup de gens. Il arriva que plusieurs habitants d'un village, beaucoup plus puissant que celui où demeurait Piame, prirent les armes et vinrent pour l'investir et le raser.

Le Seigneur, qui voulait le sauver par les prières de cette sainte fille, lui révéla leur dessein, et elle en donna avis aux prêtres, en leur disant d'aller au-devant d'eux pour les conjurer de faire la paix, sans quoi il était à craindre qu'ils ne fissent périr tous les habitants. Les prêtres qui connaissaient sa vertu, ne doutèrent pas de la vérité de ce qu'elle leur disait, et saisis de frayeur, ils lui représentèrent qu'ils n'osaient y aller, parce qu'ils connaissaient leur brutalité et leur insolence. « Mais, ajoutèrent-ils, si vous voulez nous sauver et votre propre maison,

et tout le reste du village, allez vous-même au-devant d'eux, et faites qu'ils nous laissent en paix. »

La pieuse fille ne put se résoudre à sortir de sa retraite ; mais elle eut recours à la prière, et passa toute la nuit debout dans sa maison, disant à Dieu avec une vive foi : « Seigneur, qui êtes le juge de tous les hommes, et à qui rien d'injuste ne saurait plaire ; faites, s'il vous plaît, lorsque ma prière arrivera à vos oreilles, qu'en quelque lieu que soient ceux qui viennent pour nous ruiner et pour nous perdre, ils demeurent par votre puissance aussi immobiles qu'une colonne. »

Comme elle eut fini son oraison environ à l'heure de Prime, les ennemis, qui n'étaient alors qu'à trois milles, ou une lieue du village, demeurèrent tout à coup immobiles, sans pouvoir du tout se remuer. Ils apprirent que c'était l'effet des prières de la vierge Pïame, cette fidèle servante de Jésus-Christ, et envoyèrent demander la paix à son village disant : « Rendez grâces à Dieu et aux prières de Pïame, qui nous ont empêché de vous faire beaucoup de mal. »

Il y avait dans Alexandrie et au dehors, des vierges dont les unes vivaient en communauté, et les autres au désert dans des cellules particulières. Isidore l'Hospitalier avait une sœur qui demeurait dans une communauté de soixante-dix vierges au voisinage de la ville. Dioscore, Ammonius, Eusèbe et Euthyme, surnommés *les grands Frères*, parce qu'ils étaient frères selon la chair et tous d'une taille avantageuse, eurent aussi des sœurs qui demeuraient dans le désert à une distance raisonnable du monastère d'Ammonius. Nous avons parlé dans la *Doctrine spirituelle* de saint Isidore de Péluse, d'une lettre qu'il écrivit aux religieuses appelées *Sandalaires*, apparemment parce qu'elles portaient des sandales ; mais nous ne savons rien de plus de ces religieuses. Pallade nous a appris en peu de mots l'excellente conduite d'une vierge recluse auprès d'Alexandrie, sur le rapport que lui en avait fait le savant Didyme. Cette pieuse fille s'appelait

Alexandra. Un jeune homme s'en étant rendu éperdûment amoureux, elle choisit de s'enfermer toute vivante dans un sépulcre plutôt que de nuire à une âme que Dieu avait créée à son image, comme elle l'avoua à l'ancienne Mélanie, qui l'alla visiter dans sa retraite. Cette dame disait aussi qu'elle n'avait pas vu son visage et ne lui avait parlé que par une petite ouverture.

Ses exercices dans sa retraite étaient de prier, de méditer et de filer du lin. Elle priait depuis le matin jusqu'à None. Elle employait une heure à filer; dans les autres temps elle faisait des considérations sur la vie des saints patriarches et des prophètes, et sur les combats des apôtres et des martyrs. Quand le soir était venu, elle mangeait du pain et demeurait encore en oraison une grande partie de la nuit. Elle passait ainsi sa vie en attendant l'heure où son âme se séparerait de son corps, pour paraître devant Jésus-Christ, en qui elle avait mis toute son espérance.

Cette excellente vierge combattit durant dix ans, et sentant que sa fin était proche, elle mit son corps en l'état qu'elle désirait qu'on le trouvât après sa mort, et rendit son âme à Dieu. Une femme qui lui portait ordinairement ce dont elle avait besoin, voyant qu'elle ne lui répondait point, en alla donner avis à la ville. On se rendit au sépulcre, et on trouva qu'elle avait passé de cette vie à une meilleure.

Nous placerons ici une histoire très-digne d'être rapportée, qu'on trouve dans le sixième livre du *Recueil des Actions et Sentences remarquables des Pères*. Peut-être que la pieuse vierge dont il y est parlé et dont on ne dit pas le nom, demeurait loin d'Alexandrie; mais c'était au moins dans quelque solitude ou dans quelque bourg voisin des déserts de Nitrie ou de Scété. Un ancien Père disait qu'il avait vu cette fille fort avancée dans l'âge et encore plus dans la vertu, à qui il demanda comment elle s'était engagée dans l'état saint qu'elle avait embrassé. Elle ne lui répondit d'abord que par ses gémissements et ses soupirs,

et entrant en discours elle lui dit, qu'elle avait eu un père d'une grande piété ; qu'il était doux, patient, modeste et si retiré dans son domestique, qu'on ne s'apercevait presque pas qu'il fût dans son village. Il s'occupait à cultiver son champ et en apportait exactement les fruits à sa maison pour l'entretien de sa famille ; mais comme il avait une santé très-faible, il était souvent obligé de garder le lit, où il souffrait son mal avec tant de patience, que bien loin de former la moindre plainte, il gardait un silence rigoureux. Sa vie se passa ainsi dans le travail et dans les souffrances ; et ce qui est plus extraordinaire, lorsqu'il fut mort, après une longue et fâcheuse maladie, il fit un si grand orage, accompagné d'éclairs, de tonnerres et de pluies, qu'on ne put pendant trois jours sortir de la maison pour porter son corps à la sépulture ; de sorte que les habitants regardèrent cet accident comme un signe que le mort était aussi peu aimé de Dieu, qu'il avait été peu considéré des hommes. Enfin la pluie continuant, on le porta en terre comme on put sans le moindre appareil funèbre.

Il en fut tout autrement de sa mère. Elle était aussi méchante que son père était doux, aussi causeuse qu'il était silencieux, aussi répandue au dehors qu'il vivait retiré. Elle était sujette au vin et ajoutait à tous ces défauts un grand libertinage, surtout après la mort de son mari. Néanmoins, autant que celui-ci avait vécu dans l'affliction et l'humiliation durant sa vie et même à sa mort, autant cette mauvaise femme avait eu de prospérité, ayant joui d'une santé parfaite et de tous les plaisirs du monde, et ayant après sa mort été accompagnée à la sépulture par un grand nombre de personnes avec tous les honneurs qu'on peut rendre aux personnes d'un mérite distingué.

« Ce contraste d'un homme juste, affligé, et d'une femme si bien partagée des satisfactions de ce monde, dit la Vierge dont nous parlons, me frappa, et étant en âge de raisonner et de me déterminer sur le parti que j'avais à prendre, je pensai en moi-même s'il ne me conviendrait pas mieux de marcher sur les

traces de ma mère, que d'imiter la vertu de mon père ; car, disais-je dans mon âme, quel bien est-il revenu à mon père de sa piété ? Il a souffert toute sa vie des peines et des maladies, et sa fin a été sans honneur. Ma mère, au contraire, a joui des plaisirs tout le temps qu'elle a vécu, et sa mort a été accompagnée de marques d'estime de la part des gens qui l'ont connue. Il est donc bien plus raisonnable de suivre ce que nous voyons, que d'attendre ce que nous ne voyons pas, et qui par là même est fort incertain. »

Elle s'endormit dans ces pensées, quand Dieu, plein de miséricorde, daigna, par un effet de son infinie bonté, la tirer de son aveuglement, en lui manifestant dans un songe mystérieux l'état de l'âme de son père et de sa mère dans l'autre vie. Il lui sembla en dormant voir un homme d'une taille extraordinaire, qui, la regardant d'un œil menaçant, lui demanda avec colère à quoi elle pensait. Elle fut tout interdite, et n'osant dans sa frayeur lever les yeux, elle répondit qu'elle ne le savait pas. Mais ce même personnage élevant la voix d'une manière terrible, lui reprocha tout ce qui s'était passé dans son cœur, de sorte que, encore plus épouvantée, ne pouvant plus nier la vérité, elle se jeta à ses pieds, lui demanda pardon et avoua toute la malice de ses sentiments.

Alors ce personnage lui dit : « Viens et vois les sorts différents de ton père et de ta mère, et choisis ensuite l'état de vie que tu voudras. Elle se trouva aussitôt transportée en esprit dans une campagne délicieuse, où il y avait tout ce que la nature peut offrir de beau et de ravissant en arbres, en fruits, en fleurs d'une beauté inexprimable. A mesure qu'elle y entra, elle vit son père qui vint au-devant d'elle, l'embrassa, la baisa tendrement, l'appela sa très-chère fille. Elle eût désiré de s'y arrêter avec lui et le pria de lui accorder cette grâce ; mais il lui répondit que cela ne pouvait pas se faire encore, et qu'elle y demeurerait un jour si elle marchait sur ses traces. Cependant,

elle continuait à le prier de ne pas permettre qu'elle le quittât ; mais le personnage qui lui avait fait voir ce lieu enchanté la prit par la main et lui dit : « Viens voir ta mère qui brûle dans les flammes, et délibère ensuite sur le choix de vie que tu dois faire. »

Il la conduisit donc dans une maison ténébreuse, où on n'entendait que des cris et des bruits horribles. Il lui montra en même temps une fournaise profonde, dont l'entrée était gardée par des hommes qu'on ne pouvait voir sans être saisi de frayeur. Il lui dit de regarder par l'ouverture de cette fournaise ce qu'il y avait dedans, et elle vit un étang de soufre allumé dans lequel sa mère était plongée jusqu'au cou, qui grinçait les dents au milieu de ces brasiers dont elle était horriblement tourmentée, outre une quantité prodigieuse de vers qui paraissaient sur tout son corps. Quand elle fut éveillée, elle se rappela la vision qu'elle avait eue en dormant. Son choix fut bientôt fait. Elle ne marcha plus que sur les traces de son père et persévéra jusqu'à une grande vieillesse dans la fidélité qu'elle promit dès lors à Dieu ¹.

¹ Le Père Marin parle ici des Vies des saintes Euphrosine et Théodora, pénitentes, en disant : « Comme leurs actes ne nous ont pas paru assez autorisés en tout pour les rapporter au long, il nous suffira de marquer en peu de mots ce qu'ils contiennent. » Au lieu de reproduire le résumé du P. Marin, nous supprimons ces deux Vies qui n'offrent, d'ailleurs, aucun intérêt particulier, et que l'on ne pourrait donner sans analyser au moins les contestations auxquelles elles ont donné lieu.

QUATRIÈME PARTIE

SOLITAIRES DE LA PALESTINE

SAINT HILARION, PÈRE DES MOINES DE LA PALESTINE¹.

Il paraît par les Actes de saint Chariton, que ce saint, fondateur du célèbre ermitage qu'on appela dans la suite *la Laure de Pharan*, fut le premier solitaire de la Palestine. Mais outre qu'il y a quelque difficulté de chronologie dans ces Actes, l'établissement de cette Laure ne fit pas d'abord de sensation, comme en fit saint Hilarion dont nous allons parler dans ce chapitre ; de sorte que c'est proprement depuis celui-ci que l'état monastique fleurit dans cette province et dans la Syrie ; et comme ses exemples et ses prodiges donnèrent occasion à la fondation d'un grand nombre de monastères, c'est avec raison qu'on l'appelle le père des moines de ces quartiers, comme saint Antoine le fut de ceux d'Égypte, et saint Pacôme de ceux de la Haute-Thébaïde.

Ce que nous en allons rapporter est d'autant plus assuré, que c'est de saint Jérôme que nous l'apprenons, qui vivait presque dans le même temps et dans la même province ; ainsi nous avons pour garant un des plus grands docteurs de l'Église, et qu'on

Saint Jérôme, *Vit. PP.*, Sozomène, Théodoret, Tillemont.



Gravé d'après

St. Hilarion.

Imp. A. Chardon aîné, Paris.

peut regarder comme contemporain et habitant du pays où s'est passé tout ce qu'il en dit.

Saint Hilarion naquit en un village nommé Thabath, environ à deux lieues de Gaza en Palestine, vers l'an 291. Ses parents étaient païens, et la grâce dont il fut prévenu dans sa jeunesse le fit sortir, selon la pensée de saint Jérôme, du sein d'une famille idolâtre comme la rose sort du milieu des épines. Il n'y a guère d'apparence qu'il ait connu le nom de Jésus-Christ dans sa maison, où tout ce qui s'offrait à ses yeux se ressentait des superstitions du paganisme. Il paraît plutôt qu'il eut ce bonheur à Alexandrie où il en trouva plus de moyens, et où il fut envoyé par ses parents lorsqu'il avait à peine dix ans, pour apprendre les lettres humaines. Nous ne savons pas quel fut celui qui l'éleva dans les principes de la foi chrétienne ; mais il y réussit si heureusement, avec le secours de la grâce, que dans cet âge tendre Hilarion aimait Jésus-Christ de tout son cœur, et bien loin de s'amuser aux spectacles profanes, il ne goûtait que la prière et les assemblées ecclésiastiques. Cela n'empêcha pas qu'il ne fit des progrès dans les études, car il apprit le grec aussi parfaitement qu'il possédait le syriaque sa langue naturelle ; mais les attraites des vertus chrétiennes l'emportèrent toujours dans son cœur, sur ce qui ne servait qu'à orner son esprit, et il écrivit dès lors un livre des Évangiles, qu'il garda jusqu'à la mort pour en faire le principal sujet de ses réflexions, et pour être toujours en état d'y recourir et d'y conformer sa conduite. Ce qu'il y a encore de plus remarquable, c'est que c'était précisément dans ce temps-là que la persécution de Dioclétien était plus allumée ; et bien loin que sa foi en fût ébranlée par la crainte, elle jeta dans son âme de plus fortes racines, et son zèle pour Jésus-Christ n'en devint que plus ferme et plus ardent.

En effet, ayant entendu parler des vertus de saint Antoine, dont la réputation était déjà répandue dans toute l'Égypte et attirait beaucoup de monde auprès de lui, il voulut l'aller voir

comme les autres, non par un esprit de curiosité, mais dans l'intention d'étudier sa conduite et de se former sur son exemple. Il quitta pour cela son habit de séculier, et demeura environ deux mois auprès de lui, observant avec soin sa manière de vivre, principalement son abstinence rigoureuse, son assiduité à l'oraison, son humilité à recevoir les frères, son zèle à les reprendre de leurs défauts, son ardeur à les animer tous et à les porter à la pratique du bien.

Saint Antoine n'était pas encore retiré sur cette montagne où il finit depuis sa vie ; il était alors vers Héraclée, et à peine y avait-il un an qu'il était sorti du vieux château où il s'était tenu renfermé pendant vingt ans. Hilarion eût bien désiré de demeurer plus longtemps auprès d'un si excellent maître ; mais voyant ce grand nombre de personnes qui y accouraient de toutes parts, soit pour recevoir ses instructions, soit pour être délivrés de leurs maladies, et particulièrement de l'obsession des démons, il se dit à lui-même : qu'il n'était pas venu dans le désert pour y voir autant de monde que dans les villes ; qu'il devait commencer par la retraite comme saint Antoine avait commencé ; que ce saint, ainsi qu'un soldat vétérans chargé de lauriers, pouvait alors jouir du fruit de ses victoires ; mais que quant à lui il avait besoin de combattre, ce qu'il n'avait pas encore assez bien essayé.

Ces considérations le déterminèrent à retourner en son pays, et il s'y rendit avec quelques autres solitaires, après avoir pris congé du grand Antoine, dans l'intention de pratiquer plus tranquillement les exercices et les vertus qu'il avait appris de lui. Il parut bien par les effets que sa retraite produisit dans la Palestine, que l'esprit de Dieu l'y conduisit ; car il y fit connaître la sainteté de l'état qu'il avait embrassé, et devint l'instrument de la sanctification d'une infinité d'âmes, par les moyens qu'il leur fournit pour en remplir les devoirs avec perfection.

Il trouva en arrivant dans son pays que son père et sa mère

étaient morts; il distribua ce qui lui revenait de leur succession, partie à ses frères et partie aux pauvres, et se souvenant que Jésus-Christ avait dit que *celui qui ne renonce pas à tout ce qu'il possède, ne saurait être son disciple*, il ne se réserva rien des biens de la terre pour mieux acquérir ceux du ciel. Ainsi dépouillé de tout et revêtu seulement de la vertu de Jésus-Christ, il entra dans un vaste désert qui est entre Gaza¹ et l'Égypte, à deux lieues et demie de Majuna, bourg où étaient le port et les magasins de Gaza, et il y entreprit cette vie toute céleste après laquelle il soupirait si ardemment. Ses parents et ses amis voulurent d'abord l'en détourner, lui représentant que le lieu qu'il chérissait était décrié par les meurtres et les brigandages qui s'y commettaient souvent. Mais il leur répondit que, bien loin de craindre la mort du corps, il ne craignait que celle de l'âme; de sorte qu'on était surpris qu'à un âge si tendre (car il n'avait que quinze ou seize ans) il montrât tant de force d'esprit. Mais l'ardeur de son amour pour Jésus-Christ l'élevait au-dessus de toute crainte humaine, et sa ferveur était telle, que malgré la délicatesse de sa complexion, qui le rendait sensible aux moindres impressions du froid ou du chaud, il endurait toutes les injures de l'air avec un courage qui étonnait tout le monde.

Sozomène, qui parle de lui dans son histoire avec beaucoup d'éloges, rapporte en ces termes la manière dont il vivait : Il s'accoutumait, dit-il, à souffrir les travaux et à surmonter l'inclination qu'ont les hommes à la mollesse; il ne cédait à personne pour l'abstinence; il combattait contre la faim, la soif, le froid, le chaud et contre toutes les autres peines que la délicatesse du corps et de l'esprit nous fait envisager comme des maux. D'ailleurs, il était grave dans sa conduite, sérieux dans ses discours.

¹ Gaza est située à 85 kil. S.-O. de Jérusalem. C'est de Gaza que Samson se sauva en emportant les portes mêmes de la ville, c'est aussi là qu'il mourut écrasé par les ruines du temple de Dagon, qu'il fit crouler sur trois mille Philistins. Cette ville compte aujourd'hui 5,000 habitants.

Luc. 14.

et il étudiait avec soin le sens des divines Écritures. Ce n'est pourtant là qu'une idée fort légère de sa manière de vivre ; mais saint Jérôme la développe par le détail qu'il en a fait ; et c'est d'après lui que nous l'allons donner.

Il n'avait pour vêtement, dit ce Saint, qu'un sac et une tunique de peau que saint Antoine lui avait donnée, et un petit manteau de paysan. Il ne lavait jamais ce sac, disant qu'il était fort inutile de rechercher la propreté dans le cilice, et il ne changeait point de tunique que la première ne fût tout à fait hors d'usage. Il ne coupait ses cheveux qu'une fois l'année au temps de Pâques. Son lit était la terre dure, ou dans la nécessité, une natte de jonc. Depuis seize jusqu'à vingt ans, il n'eut pour se garantir de la pluie et des vives ardeurs du soleil, qu'une petite cabane couverte de joncs et d'épines, encore n'avait-il point alors de demeure fixe, mais il allait dans cette vaste solitude, tantôt à un endroit, tantôt à un autre, pour éviter de tomber entre les mains des voleurs ; car quoiqu'il ne craignît pas la mort, il savait qu'il n'était pas de la discrétion de s'y exposer sans sujet, comme il est de la piété de l'accepter lorsqu'elle se présente par l'ordre de la Providence.

Aussi Dieu montra dans une rencontre, qu'il prenait de lui un soin tout particulier ; car des voleurs ayant formé le dessein de le surprendre dans sa petite cabane, soit qu'ils crussent d'y trouver quelque butin à faire, soit qu'ils eussent honte de voir qu'un si jeune solitaire demeurât dans ces lieux sans les craindre, ils se mirent en chemin pour le chercher après le coucher du soleil ; mais ils ne firent que marcher toute la nuit sans pouvoir y arriver. Enfin, le jour étant venu, ils découvrirent sa pauvre cellule ; et y étant entrés ils lui demandèrent d'un ton de raillerie ce qu'il ferait s'il était attaqué par des voleurs. Il leur répondit que celui qui n'avait rien ne les craignait point. « Mais, répliquèrent-ils, ils peuvent vous tuer. » — « A la bonne heure, dit Hilarion ; mais je ne crains pas la mort parce que j'y suis préparé. » Ils admi-

rèrent une si grande fermeté dans un jeune homme de dix-huit ans ; car il n'en avait pas alors davantage, et lui avouèrent qu'ils s'étaient égarés pendant la nuit, et que Dieu les avait comme aveuglés. Ils lui promirent enfin de se corriger de leurs vices, et le laissèrent en paix.

Il bâtit à vingt ans une cellule un peu plus solide avec des briques, de la boue et des tuiles cassées ; mais si petite et si incommode, qu'à peine pouvait-il s'y étendre. Elle était située au bord de la mer, à une lieue environ de Thabath ; on la voyait encore du temps de saint Jérôme. Ce saint docteur entre dans un détail plus particulier en parlant de son abstinence. Il dit qu'il pratiqua toute sa vie un jeûne très-austère, qu'il ne rompit pas même aux jours de fêtes, ni dans ses maladies, ne mangeant jamais qu'après le soleil couché. Il s'interdit l'usage du pain et ne mangea par jour que quinze figues ; encore quand le démon l'attaquait par la tentation, il passait trois et quatre jours sans prendre aucune nourriture, se contentant après ce temps de manger quelques figues et du suc des herbes pour réparer ses forces épuisées. Aussi son corps devint si exténué par cette grande austérité, qu'il ne lui restait plus que la peau sur les os. Depuis l'âge de vingt-un ans jusqu'à trente-cinq, il ne garda pas toujours le même régime, il le changea selon le besoin, mais toujours en si petite quantité, qu'on reconnaissait dans ses changements son amour invariable pour la pénitence. Ainsi depuis vingt-un ans jusqu'à vingt-quatre il mangeait quelques lentilles trempées dans de l'eau froide. Les trois années suivantes, du pain sec avec de l'eau et du sel ; ensuite jusqu'à trente ans, des herbes sauvages et des racines crues. Après ce temps, six onces de pain d'orge et des herbes cuites. Mais sentant que son corps s'affaiblissait et se couvrait d'élevures piquantes, il ajouta un peu d'huile aux herbes, et vécut ainsi jusqu'à l'âge de soixante-trois ans. Alors jugeant par la faiblesse de son corps que sa fin était proche, et ne voulant d'ailleurs rien relâcher de ses austérités,

parce que sa ferveur lui tenait lieu de force, il s'abstint tout à fait de pain, et ne prit pour toute nourriture jusqu'à quatre-vingts ans, qu'un potage d'herbes où on mêlait de la farine, ce qui allait à peine à cinq onces, encore observa-t-il toujours constamment de ne le prendre qu'après le soleil couché.

Nous pouvons ajouter à cette vie si austère, la privation de toutes les consolations humaines, et de celles même qui eussent pu satisfaire le plus sa piété. On remarque que pendant cinquante ans qu'il demeura en Palestine, il ne fut qu'une fois à Jérusalem, et il y alla, tant par dévotion, que de peur qu'on ne crût, s'il n'y allait point en étant si proche, qu'il méprisait les saints Lieux. Jusqu'alors il avait gardé si étroitement sa solitude, qu'il n'entrait point dans les villes ni même dans les villages. Enfin, nous pouvons mettre entre ses pratiques de pénitence, le travail des mains; qu'il diversifiait, soit en labourant la terre, soit en faisant des paniers de joncs à l'exemple des solitaires d'Égypte.

Mais son principal exercice était l'oraison, le chant des psaumes et la lecture des saintes Écritures; qu'il étudia même par cœur, et dont il récitait les paroles avec un profond respect et une tendre onction, comme s'il eût vu Dieu présent et qu'il les eût entendues de sa divine bouche.

Le démon voyant une ferveur si extraordinaire dans un si jeune solitaire, voulut l'étouffer dès le commencement; et l'attaqua par des tentations violentes. Hilarion avait vécu jusqu'alors dans une innocence angélique, et n'avait pas encore éprouvé les révoltes humiliantes de la chair. Les premiers assauts qu'il en ressentit l'étonnèrent; mais il n'en fut pas découragé; au contraire, s'élevant contre son corps qui lui déclarait la guerre, il lui dit avec un zèle enflammé par l'amour de la pureté et en frappant sa poitrine, comme s'il eût voulu, par les coups qu'il se donnait, chasser ses mauvaises images de son esprit : « Attends, malheureux âne, je t'empêcherai bien de regimber; bien loin de te donner de l'avoine, tu n'auras que de la paille. Je te ferai souffrir

la faim et la soif, je te chargerai sans ménagement et je te ferai travailler par le chaud et par le froid, afin que tu penses plutôt à manger qu'à te donner du plaisir. »

L'ennemi de son âme n'ayant pu réussir par cette voie, tâcha de le surprendre ou de l'intimider par la représentation de mille fantômes. Tantôt il lui faisait entendre des plaintes de petits enfants, des pleurs de femmes, des bêlements de brebis, des rugissements de lions, des bruits d'armées, des sons de voix barbares et confuses. D'autres fois, lorsqu'il se couchait, il présentait à son imagination les objets les plus indécents ; ou lorsqu'il était pressé par la faim, il faisait paraître devant lui des tables couvertes de mets délicieux et en abondance. Lorsqu'il priait, il lui semblait que des loups en hurlant, ou des renards en jappant, sautaient par-dessus lui. Chantant aussi une fois des psaumes, il vit tout à coup devant ses yeux un combat de gladiateurs, dont l'un tombant comme mort à ses pieds, le priait de lui donner la sépulture ; et dans une autre occasion, comme il était en oraison la face contre terre, son esprit, par un effet de la faiblesse humaine, étant un peu distrait, le démon s'apparut à lui sous la forme d'un muletier armé d'un fouet, lui sauta sur les épaules, et lui donnant des talons par les côtés, lui disait d'un ton insultant en le frappant de son fouet : « Allons, allons, cours, cours, pourquoi t'endors-tu ? » Ensuite ajoutant la raillerie aux coups, il lui demanda si le courage lui manquait et s'il voulait de l'orge ; mais le Saint se moquait de tous ces prestiges, qui montraient la malice et la faiblesse en même temps du malin esprit, et les rendait vains par sa prière et l'invocation de nom du Jésus-Christ avec une foi animée de la charité.

Il persévéra ainsi pendant vingt-deux ans dans sa solitude, soutenant de fréquents et rudes combats de la part des ennemis invisibles, et n'étant connu que de réputation dans la Palestine, lorsque Dieu voulut le faire éclater par le don de miracles et en faire l'instrument de sa miséricorde pour la conversion et la

sanctification d'un grand nombre d'âmes. Le premier de ces miracles fut la fécondité qu'il obtint par ses prières à une femme d'Eleuthéropolis, qui, se voyant méprisée par son mari parce qu'elle était stérile, vint le trouver dans son désert pour implorer le secours de ses prières. Elle lui dit avec beaucoup de larmes le sujet qui l'amenait à ses pieds. Hilarion l'exhorta à mettre en Dieu sa confiance; il lui fit espérer que Dieu serait favorable à ses vœux; et à la fin de l'année elle accoucha heureusement d'un fils.

Le second prodige fit beaucoup plus de bruit, parce qu'il regardait des personnes d'un rang distingué dans l'état. Elpide, homme fort pieux et de grande considération, puisqu'il fut ensuite préfet du prétoire d'Orient, revenait de voir avec sa femme nommée Aristénète et ses trois fils, le grand saint Antoine; mais quand ils furent à Gaza, soit par l'intempérie de l'air, soit, dit saint Jérôme, parce que Dieu voulait glorifier aux yeux du monde son serviteur Hilarion, les trois enfants furent en même temps saisis d'une fièvre double-tierce si violente, que les médecins en désespéraient. Leur mère affligée les pleurait déjà comme s'ils étaient morts, et ne pouvait se consoler. On lui dit qu'il y avait dans le désert voisin un saint solitaire qui pouvait bien obtenir leur guérison par la force de ses prières, et aussitôt elle s'empressa si fort de l'aller voir, suivie seulement de quelques femmes et de quelques eunuques qu'elle avait à son service, qu'à peine elle donna le loisir à son mari de lui faire préparer un âne pour lui servir de monture. Dès qu'elle fut à la porte de sa cellule, elle s'écria : « Je vous conjure, serviteur de Jésus-Christ, par la croix de ce très-débonnaire Sauveur et par le sang qu'il a versé pour nous, de venir à Gaza donner la vie à mes enfants, afin que cette ville, livrée aux erreurs du paganisme, en rende gloire à Dieu, et que l'idole de Marnas y soit abattue et Jésus-Christ glorifié. »

Le Saint lui représenta qu'il ne quittait pas sa cellule, et que

depuis qu'il était dans ce désert il s'était proposé de n'entrer jamais dans aucune ville, ni dans aucun village ; mais sa résistance ne fit que rendre l'affligée Aristénète plus pressante. Elle se prosterna en terre, elle insista par ses cris et par ses larmes ; tous ceux qui étaient présents en versaient aussi comme elle : « Rendez-moi, lui disait-elle, mes enfants, je vous en conjure, et que ceux que le grand Antoine a tenus dans ses bras en Égypte me soient conservés en Syrie par votre bénédiction. » De sorte qu'Hilarion, touché lui-même jusqu'aux larmes de l'affliction de cette dame, ne crut pas devoir résister davantage, et lui promit qu'il se rendrait après le soleil couché auprès des malades. Il y fut donc sur le soir, et ayant invoqué sur chacun d'eux en particulier le nom de Jésus-Christ, ils eurent sur-le-champ une crise si abondante, qu'ils furent en état de manger, reconnurent leur mère, baisèrent les mains du Saint, et se trouvèrent guéris.

Le bruit de cette guérison miraculeuse se répandit aussitôt partout le pays et les provinces voisines jusqu'en Égypte, et chacun s'empressa de recourir à saint Hilarion. Cela fut cause aussi de la conversion d'un très-grand nombre d'idolâtres, et plusieurs embrassèrent la vie monastique, ce qui donna occasion à bâtir beaucoup de monastères.

Saint Jérôme fait ensuite une longue énumération de ce prodige et de plusieurs autres que le Saint opéra en diverses rencontres. Les solitaires qui demeuraient avec lui, amenèrent à sa cellule une femme aveugle du bourg de Facidie, à l'entrée de l'Égypte, du côté de l'Idumée. Il y avait dix ans qu'elle avait perdu la vue et tout son bien à se faire traiter ; le Saint lui dit que Jésus-Christ l'aurait guéri, si elle avait distribué en aumônes l'argent qu'elle avait donné aux médecins ; et après ce petit reproche, qui était une leçon pour ceux qui étaient présents, il la guérit en lui appliquant de sa salive sur les yeux à l'imitation de Jésus-Christ. Il guérit aussi un cocher du cirque de Gaza, que le démon avait rendu paralytique, en sorte qu'il ne

lui restait que la langue de libre. Comme il était païen, le Saint lui fit promettre de renoncer à l'idolâtrie et au métier qu'il faisait et de croire en Jésus-Christ ; le malade le promit, et aussitôt il se trouva rétabli de tous ses membres et plus sain encore de l'âme que du corps, par la sincérité de sa conversion.

Entre les possédés qu'il délivra en grand nombre, il y en eut deux surtout qui firent beaucoup d'éclat. Le premier, nommé Marsite, était un jeune homme du territoire de Jérusalem, de la plus haute taille et des plus robustes. Le démon qui s'était emparé de son corps, le rendait si furieux et si terrible, qu'il était la terreur de toute la contrée. Il avait coupé avec les dents le nez et les oreilles aux uns ; il avait cassé les jambes et brisé les mâchoires à d'autres ; il mettait en pièces non-seulement les chaînes et les entraves lorsqu'on voulait le lier, mais encore les ferrures et les gonds lorsqu'on l'enfermait. On l'amena à son monastère chargé de plusieurs chaînes fort pesantes, plusieurs hommes s'aidant à le tenir à force de bras avec des cordes, comme on aurait traîné un taureau furieux. Dès que les frères virent cet homme d'une taille gigantesque livré à un démon si terrible, ils en furent tous épouvantés et coururent en avertir le Saint. Il ne bougea pas de l'endroit où il était assis, et ordonna seulement qu'on le déliât, après quoi il lui dit de baisser la tête et d'approcher. Aussitôt toute sa fureur tomba, on le vit trembler, baisser la tête sans oser même regarder le Saint en face, s'approcher de lui comme un agneau et lui lécher les pieds. Saint Hilarion l'exorcisa pendant sept jours, et le renvoya entièrement délivré du mauvais hôte qui le possédait.

L'autre, qui fit encore grand bruit, fut en faveur d'un homme, appelé Orion, qui était le premier par son rang et par ses richesses dans la ville de Haïle, située sur la mer Rouge. Il était possédé d'une légion de démons. Comme on l'amenait lié par des chaînes au cou, aux mains, aux pieds, et aux côtés, son seul regard inspirant la terreur à ceux qui le voyaient, il s'échappa,

malgré ces précautions, des mains de ceux qui le tenaient, et courut droit à saint Hilarion, qui se promenait alors avec ses frères, à qui il expliquait quelques difficultés des saintes Écritures. Il le surprit par derrière, et l'embrassant fortement, il l'éleva en l'air comme s'il eût voulu l'étouffer entre ses bras, ou le briser contre terre. Tout le monde poussa un grand cri ; mais le Saint ne fit que sourire, et ayant pris à son tour le possédé par les cheveux, il le coucha par terre, le tint par les mains, mit ses pieds sur les siens, et dit à la troupe de démons qui étaient dans son corps : « Souffrez, malheureux esprits, souffrez les tourments que vous avez mérités. » Le possédé se mit à crier en faisant de grandes lamentations : « Mon Seigneur Jésus-Christ, ayez pitié de ce misérable ; délivrez-moi de la tyrannie des démons ; vous pouvez triompher de plusieurs comme d'un seul. » En même temps on entendit sortir de sa bouche diverses voix et comme les cris confus d'une populace assemblée en tumulte ; et ce fut là le dernier effort de cette légion d'esprits d'enfer, qui furent contraints, par les prières du Saint, de se retirer.

Orion étant ainsi délivré, revint quelque temps après au monastère du Saint, accompagné de sa femme et de ses enfants, et lui apporta de grands présents en reconnaissance ; mais bien loin de les accepter, il lui dit : « Ne savez-vous pas ce qui arriva à Giezi et à Simon ? A l'un pour avoir voulu vendre la grâce du Saint-Esprit, et à l'autre pour avoir voulu l'acheter. » Orion le conjura pourtant avec larmes de les prendre et de les distribuer aux pauvres ; mais il lui répliqua : « Vous pouvez le faire plutôt que moi, vous qui demeurez dans les villes, et qui par conséquent êtes plus à portée de connaître ceux qui sont dans le besoin : et pourquoi voulez-vous que je me charge du bien des autres, après que j'ai quitté le mien ? Le nom des pauvres sera souvent de prétexte à la cupidité ; la vraie charité est sans artifice ; on ne peut mieux distribuer son bien que quand on ne se réserve rien. »

Orion, qui n'avait pas les mêmes vues de perfection que le Saint, et qui ne consultait que sa reconnaissance, était affligé de son refus ; il se jeta à terre et le supplia de nouveau de recevoir ce qu'il lui présentait ; mais le Saint lui dit enfin, pour faire cesser ses instances : « Ne vous attristez pas, mon fils, ce que je fais est pour votre avantage et pour le mien ; car si j'accepte vos présents j'offenserai Dieu, et la légion des démons rentrera dans vous. »

Il guérit ensuite un habitant de Majuma, nommé Gazan, qui, travaillant à une carrière de pierres peu éloignée du monastère, fut tout à coup surpris d'une paralysie. Ses compagnons le prirent sur leurs bras et le lui amenèrent : il pria pour lui, le rétablit en santé et le renvoya à son travail.

Il y avait dans la même ville un chrétien nommé Italique, qui nourrissait des chevaux pour la course du cirque. Il se disposait de courir contre un duumvir, c'est-à-dire un des principaux magistrats de Gaza, fortement attaché à l'idolâtrie et au culte de Marnas, qui était l'idole du lieu. Ayant appris que son adversaire usait de maléfice pour arrêter ses chevaux, il vint prier saint Hilarion d'en empêcher les effets. Le Saint trouva ridicule qu'il lui proposât d'employer ses prières pour une chose si frivole ; et lui dit qu'il aurait mieux fait de vendre ses chevaux et d'en donner le prix aux pauvres pour le salut de son âme. Italique lui représenta que c'était une charge publique à laquelle il était forcé ; qu'en qualité de chrétien il ne pouvait employer des maléfices, et qu'il croyait de bien faire de recourir à lui ; qu'après tout, il s'agissait en quelque façon de la gloire de Jésus-Christ, dont les habitants de Gaza étaient les ennemis déclarés, et que les insultes qu'il en recevrait s'il était vaincu, tomberaient moins sur lui-même que sur l'Église, parce qu'ils savaient qu'il était chrétien.

Le Saint ne se rendit qu'aux prières des frères, qui l'en supplièrent. Il fit apporter de l'eau dans la tasse de terre dont il se

servait pour boire, et dit à Italique d'arroser de cette eau son écurie, ses chevaux, son chariot, et les barrières du Cirque. Le duumvir le sut et ne manqua pas de le publier et d'en faire de grandes railleries. Tout le peuple était dans l'attente de ce qui en arriverait. Enfin, quand le signal fut donné, les chevaux d'Italique semblèrent plutôt voler que courir, et on eût dit que ceux du duumvir avaient des entraves aux pieds. Il se leva de grands cris à ce spectacle. Les païens mêmes s'écrièrent : *Marnas est vaincu par le Christ*. Plusieurs se convertirent à la foi ; mais d'autres, qui étaient du parti du duumvir, entrèrent en fureur et se déchaînèrent contre saint Hilarion, disant que c'était un magicien et qu'il fallait le faire périr. Leurs clameurs ne servirent qu'à les rendre plus méprisables.

Une vierge de la même ville de Majuma demeurait au voisinage d'un jeune homme, qui en devint éperdument amoureux. Elle en souffrit bien des cajoleries qui ne convenaient pas à une chrétienne, encore moins à une vierge consacrée à Jésus-Christ, comme il paraît, par les termes de saint Jérôme, que l'était celle-ci. Mais elle n'alla pas aussi loin que le jeune homme l'aurait désiré. Pour en venir à bout, celui-ci alla à Memphis, afin de trouver dans l'école des idolâtres d'Égypte, fort renommée pour l'art magique, un moyen d'achever de perdre son âme. Il resta un an entier dans cette académie de ténèbres, et instruit dans l'art diabolique autant qu'il en désirait savoir, il mit à son retour sous le seuil de la porte de la jeune fille une lame de cuivre où étaient gravées des figures monstrueuses avec des paroles. L'enchantement n'eût rien produit dans une personne plus fidèle à Jésus-Christ que celle-ci ne l'avait été ; mais elle avait donné prise au démon dès le commencement en écoutant trop facilement ce libertin. Aussi, dès que le charme fut mis, l'esprit malin s'empara d'elle, et aussitôt, perdant le jugement et la pudeur, elle montra un violent désir de voir ce jeune homme.

Ses parents eurent recours au Saint, et la lui amenèrent. Le

le démon l'agitait par de violentes convulsions et poussait des hurlements par sa bouche. Il s'écriait qu'on le tourmentait, et qu'il ne pouvait pas sortir du corps de cette vierge que le jeune homme n'eût ôté du pas de la porte le charme qui le liait dans son corps.

« Ta force est donc bien grande, lui dit ironiquement Hilarion, puisqu'elle est arrêtée par une lame et un cordon ? Dis-moi, ajouta-t-il, pourquoi tu as osé entrer dans le corps de cette vierge. »

— « Ça été, répondit l'esprit de mensonge, pour la sauver. » —

« Imposteur, répliqua le Saint, tu voulais bien plutôt la perdre. »

Les parents voulaient qu'on allât chercher le jeune homme pour l'obliger à ôter le charme ; mais le Saint ne le permit pas, de peur qu'on ne crût que cela était nécessaire pour chasser le démon, et qu'on n'eût ajouté foi à ses paroles qui ne sont que mensonge. Il guérit la fille en priant pour elle ; après quoi il lui fit une sévère réprimande sur ce qu'elle avait donné prise au démon sur elle par sa mauvaise conduite.

Le bruit de tant de merveilles se répandit non-seulement dans la Palestine, l'Égypte et la Syrie, mais encore dans les provinces les plus éloignées. Un officier des gardes de l'empereur Constance, de la nation des Francs de delà le Rhin, comme il paraissait assez par la blancheur de son teint et ses cheveux blonds, était tourmenté d'un démon qui l'agitait depuis son enfance, le faisait gémir et grincer des dents toutes les nuits. Ayant appris par le bruit public la puissance que saint Hilarion avait sur les esprits malins, déclara secrètement à l'empereur ce qu'il souffrait, et lui demanda la permission d'aller voir le Saint pour être guéri. Le prince, en lui accordant le congé, lui fit donner des voitures publiques et des lettres de recommandation pour le consul de la Palestine. Il arriva à Gaza avec une grande suite, et s'adressa au décurion du lieu pour savoir de lui où demeurait le solitaire Hilarion. On crut d'abord dans la ville qu'il venait dans le dessein de s'informer par la bouche même du Saint des mauvais traitements qu'il avait reçus d'eux en plus d'une rencontre. Dans

la crainte donc que l'empereur n'eût envoyé cet officier, pour les en punir, le décurion et les principaux de la ville le menèrent à sa cellule, tant pour lui faire cortège, que pour adoucir le Saint en cas qu'il lui eût fait ses plaintes. Saint Hilarion se promenait sur le sable, récitant des psaumes. Lorsqu'il vit paraître cette grande troupe, il s'arrêta, et après les avoir salués avec une politesse religieuse, il leur donna sa bénédiction. Ils se rangèrent autour de lui, il les entretint pendant une heure, après quoi donnant congé à ceux de Gaza, il s'arrêta avec l'officier et ceux de sa suite, et comprit bientôt à ses yeux le sujet qui l'avait amené. L'officier ne savait que la langue de son pays et la latine. Le Saint l'interrogea pourtant en langue syriaque ; et en même temps on vit cet homme s'élever, en sorte qu'il touchait à peine à terre du bout des pieds, et crier avec une voix effroyable, en répondant au Saint en syriaque avec l'accent et les aspirations de cette langue, aussi parfaitement que l'aurait pu faire un naturel de Palestine. Ensuite le Saint l'interrogea en grec, afin que ceux qui lui servaient d'interprètes en langue grecque et latine pussent l'entendre ; et il lui répondit aussi en la même langue. Le démon qui parlait par sa bouche, voulut alors entrer en discours et conter comment il s'était emparé du corps de cet officier, disant qu'il y avait été forcé par des opérations magiques ; mais le Saint lui dit qu'il se souciait fort peu de savoir comment il y était entré, et qu'il lui ordonnait au nom de Jésus-Christ d'en sortir ; ce qu'il fit. L'officier ainsi délivré lui présenta dix livres d'or ; mais le Saint lui fit présent d'un pain d'orge, pour lui faire entendre que celui qui se contentait de cet aliment ne faisait pas plus de cas de l'or que de la boue.

Il exerça encore le même empire sur les démons qui entraient dans le corps des animaux, et on lui en amenait souvent. On remarque en particulier la délivrance d'un chameau d'une grandeur énorme. Le démon qui s'en était emparé, le rendait si furieux, qu'on ne pouvait le voir ni entendre ses hurlements, sans en

être effrayé. Il avait fait beaucoup de ravages, et plus de trente hommes se mirent à le traîner avec grand bruit par des cordes bien fortes jusqu'à son monastère. Saint Hilarion ordonna qu'on le détachât ; ce qu'ils firent, et aussitôt ils s'enfuirent tous, tant l'animal inspirait de terreur. Mais le Saint allant au-devant de lui avec assurance, dit au démon en langue syriaque : « Je ne te crains point, esprit malin, quoique tu sois caché sous un animal si énorme ; car ta force n'est pas plus à craindre dans ce chameau que dans un petit renard. » Le chameau vint pourtant sur lui avec fureur, et on eût dit qu'il l'allait dévorer ; mais dès qu'il en fut près, il tomba à ses pieds, et baissa la tête jusqu'à terre en signe de soumission. Ceux qui observaient de loin ce qui se passait, furent étonnés de voir comment tout à coup la fureur de cette terrible bête s'était changée en douceur. Ils reconnurent que le démon l'avait abandonnée, et le Saint en prit occasion de leur apprendre que les malins esprits avaient une si grande haine contre les hommes, que quand ils ne pouvaient pas leur nuire en leur personne, ils tâchaient de le faire en ce qui leur appartenait, et que Dieu le permettait quelquefois, ou pour les punir, ou pour les instruire.

Saint Jérôme assure qu'il fit d'autres prodiges, et en si grand nombre qu'il ne pouvait pas suffire à les raconter. Il dit aussi que Dieu le rendit si célèbre, que saint Antoine le Grand ayant appris quelle était la sainteté de sa vie et l'état de ses miracles, lui écrivit plusieurs lettres et recevait les siennes avec beaucoup de consolation ; aussi lorsque quelqu'un venait à lui des différentes contrées de la Syrie pour être guéri par ses prières de quelque maladie, ou délivré des malins esprits, il leur disait : « Pourquoi venez-vous de si loin et avec tant de fatigues et de peines, ayant chez vous mon fils Hilarion ? »

Ses guérisons miraculeuses ne produisirent pas seulement de merveilleux effets sur les corps, elles en opérèrent de plus admirables dans les âmes par les impressions qu'elles firent sur les

esprits et sur les cœurs des peuples de la Palestine et des pays voisins. A l'exemple du Saint on bâtit de toute part des monastères, et une multitude prodigieuse de solitaires qui s'y forma, se rangea sous sa conduite. Il en rendit à Dieu des actions de grâces avec un cœur plein de zèle et d'ardeur pour sa gloire, et il exhortait puissamment chacun en particulier de ne pas recevoir en vain la grâce du Seigneur : « Car, disait-il, la figure de ce monde passe, et la véritable vie est celle que nous pouvons acquérir dans le ciel par les travaux de la pénitence que nous embrassons dans celle-ci. »

Pour leur donner des exemples d'humilité et de charité, il les visitait tous les ans un peu avant la vendange, parcourant leurs cellules les unes après les autres sans en oublier aucune, parce que toutes les âmes lui étaient également chères; ce qui étant su des solitaires, dès le commencement ils se joignaient à lui en grand nombre, pour l'accompagner dans cette visite, portant leurs provisions, et ils s'assemblaient quelquefois jusqu'à deux mille. Mais dans la suite l'estime générale qu'on avait pour lui, fit que chaque bourgade lui fournissait volontiers, et à toute sa suite, les vivres nécessaires lorsqu'il venait visiter les solitaires de son voisinage.

Il dressait ordinairement un mémoire de sa visite, marquant les lieux où il devait loger, et ceux où il ne faisait que passer, et dirigeant si bien ses pas, que, sans en faire d'inutiles, il n'oubliait pourtant aucun frère, si peu considérable qu'il fût. Allant, dans une de ses visites, au désert de Cadès, il se rencontra à Eluse en Idumée, précisément le jour que le peuple de cette ville encore idolâtre, était assemblé dans le temple de Vénus pour célébrer sa fête; car les Sarrazins adoraient cette divinité à cause de la planète de ce nom, qu'on appelle l'étoile du matin, comme nous l'avons dit dans la Vie de saint Nil. Dès que ces païens surent qu'il passait à leur voisinage, se souvenant qu'il avait délivré plusieurs personnes de leur nation qui étaient possédées

du démon, ils vinrent en foule au-devant de lui avec leurs femmes et leurs enfants, et lui criaient tous en baissant la tête : *Bareth*, c'est-à-dire, Bénissez-nous. Il les reçut avec douceur et humilité, et les conjura de cesser d'adorer des pierres, mais d'adorer plutôt le vrai Dieu. En même temps il levait les yeux au ciel versant beaucoup de larmes; et leur promettait de les venir voir souvent s'ils voulaient croire en Jésus-Christ. O merveille de la grâce de Dieu! s'écrie saint Jérôme; ils ne le laissèrent point aller qu'il ne leur eût tracé le plan d'une église, et que leur sacrificateur, couronné comme il était, et prêt à offrir la victime qu'on allait immoler à l'idole, n'eût été fait catéchumène, pour être instruit et ensuite marqué par le saint baptême du caractère de Jésus-Christ. On établit peu de temps après un évêque dans cette ville, comme il paraît par l'histoire de saint Nil.

Les solitaires de ces contrées avaient des vignes qu'ils cultivaient, et c'était plutôt pour en manger le fruit que pour en faire du vin; dont ils n'usaient pas ordinairement. Le Saint exigeait d'eux un grand détachement; et il ne pouvait souffrir qu'ils eussent des sentiments d'avarice. Il avait aussi une horreur extrême des solitaires qui gardaient en réserve de l'argent, ou ce qu'ils recueillaient de leurs vignes et de leurs jardins, et qui tenaient un compte de leurs dépenses; ou qui s'attachaient trop à leurs meubles. Il fit paraître en plus d'une rencontre combien il condamnait cette infidélité, indigne d'une personne qui a quitté le monde pour embrasser la pauvreté religieuse et n'avoir que Jésus-Christ pour trésor; et Dieu manifesta par plus d'un miracle combien il approuvait ses sentiments. Saint Jérôme dit là-dessus, que le Saint faisant sa visite annuelle, les frères qui l'accompagnaient sachant qu'il y en avait un qui était trop attaché à sa vigne, le pressèrent de ne pas se contenter de le visiter en passant, mais d'y séjourner avec sa compagnie pour le mettre en dépense, et le guérir ou le punir de son avarice. Ce frère se trouvait présent, et rougit beaucoup de se voir taxé si

publiquement de ce vice. Le Saint, touché de compassion, dit aux autres : « Pourquoi voudriez-vous lui faire de la peine ? » Mais ce frère, comme pour montrer qu'il n'était pas si attaché qu'on le disait, le pria de s'arrêter lorsqu'il passerait par son quartier. Les effets montrèrent bientôt que le jugement qu'on avait formé contre lui était très-bien fondé ; car il donna secrètement avis à des gens de garder sa vigne, de sorte que dix jours après les frères étant venus à sa cellule, quand ils voulurent aller le lendemain au matin à sa vigne, ils y trouvèrent des hommes qui la gardaient comme si c'eût été celle d'un séculier et non pas la sienne, et qui, bien loin de leur permettre d'y entrer, les forcèrent de s'écarter en leur jétant des pierres. Ils furent donc obligés de partir sans avoir pu se rafraîchir d'une seule grappe de raisin. Saint Hilarion en rit, mais il feignit de l'ignorer, et poussa avec sa sainte troupe plus avant jusqu'à la cellule d'un solitaire nommé Sabas. Saint Jérôme nous a conservé le nom de celui-ci à cause de sa charité, et a tu celui de l'autre à cause, dit-il, de son avarice. En effet, Sabas reçut le Saint et sa suite avec la joie et la générosité d'un cœur plein d'affection et de charité. C'était un jour de dimanche. Il invita aussitôt les frères, qui étaient fatigués du chemin, d'entrer dans la vigne et de se rassasier de son fruit. Mais saint Hilarion leur dit : « Malheur à celui qui prendra la nourriture du corps avant que d'en donner une à son âme ; commençons par la prière et la psalmodie ; rendons à Dieu avant toute autre chose ce que nous lui devons, après quoi il vous sera permis de manger des raisins. »

Après qu'on eut fini toutes les prières, le Saint se mit sur un endroit élevé, d'où il donna la bénédiction à la vigne. Les solitaires y entrèrent ensuite et mangèrent des raisins selon leur besoin. Ils n'étaient pas moins de trois mille. Cependant, quand on vint à la vendange, on recueillit trois fois plus de raisins qu'il n'en paraissait à l'arrivée de ces solitaires. Il en fut tout autrement du religieux avare ; car le vin qu'il recueillit se changea

en vinaigre, et saint Hilarion l'avait prédit en présence de plusieurs d'entre les frères.

Enfin un solitaire, qui demeurait à deux petites lieues de son monastère, ayant encouru sa disgrâce, parce qu'il gardait son jardin avec trop d'inquiétude, de peur qu'on n'y prît quelque chose, et qu'il avait aussi un peu d'argent ; ce solitaire, dis-je, voulut se réconcilier avec lui, et employa pour cela la méditation d'Hésyque, qu'il savait que le Saint chérissait beaucoup, et le pria de lui présenter une botte de ses pois chiches encore verts. Hésyque ne manqua pas sur le soir de les servir à table, et Hilarion s'écria : « Ne sentez-vous pas l'horrible puanteur qui sort de ces herbes ? Voyez comme elles ont l'odeur insupportable de l'avarice ; portez-les aux animaux, et vous verrez qu'ils n'en mangeront pas. » On en vint à l'épreuve ; Hésyque les porta à l'écurie et les présenta aux bœufs, qui, bien loin d'y toucher, rompirent leurs cordes et s'enfuirent tout épouvantés, poussant des mugissements extraordinaires.

On remarquait que le Saint avait reçu de Dieu la grâce de connaître par l'odeur des corps, ou des habits, ou d'autres choses auxquelles on avait touché, à quel démon ou à quel vice on était assujetti.

Depuis que Dieu l'eut rendu célèbre par le don de miracles et de la parole, pour inspirer l'amour de son culte et de la perfection religieuse, il était chargé de tant de solitaires, et l'affluence des personnes affligées de maladies ou d'autres peines qui venaient à lui était si grande, qu'il commença à regretter les premiers temps, où vivant seul dans le désert il goûtait les douceurs de sa retraite, n'ayant d'autre conversation qu'avec le ciel. Le souvenir de cet état de tranquillité lui faisait sentir davantage sa situation présente et l'accablait de douleur ; il ne cessait de pleurer et de gémir. Les frères, à qui il ne s'en était pas expliqué, lui en demandèrent le sujet ; il leur dit : « Comment ne m'affligerais-je pas ? je suis retourné au siècle par une autre route, et je reçois

ma récompense dans cette vie. Ne voyez-vous pas que, dans toute la Palestine et les provinces voisines, on me considère comme si je valais quelque chose ? D'ailleurs, je possède des campagnes et des meubles sous prétexte de pourvoir aux besoins du monastère. » Ils comprirent par là qu'il méditait sa retraite, et le gardèrent avec plus de soin ; surtout le moine Hésyque, qui lui était attaché avec une tendresse filiale. Il avait alors soixante-trois ans, et il passa deux ans à gémir ainsi et à répandre des larmes. Dans ce temps-là Aristénète, cette dame dont nous avons dit qu'il avait guéri les trois fils, vint le voir sans aucun cortège qui indiquât qu'elle était la femme du préfet du Prétoire, et lui dit qu'elle était dans le dessein de pousser son voyage jusqu'à la solitude de saint Antoine pour le voir encore une fois. « Je voudrais bien y aller aussi, lui dit-il, ayant les larmes aux yeux ; mais, outre que je suis comme prisonnier dans ce monastère, ce voyage ne me saurait être utile, puisqu'il y a deux jours que le monde est privé d'un tel père. » Il n'avait pu l'apprendre que par révélation, car il fallait bien plus de temps pour en avoir des nouvelles par la voie ordinaire. Aristénète le crut, et quelque temps après elle apprit d'ailleurs que saint Antoine était mort comme il le lui avait dit. Du reste, il a pu se faire que saint Hilarion ait été de Palestine voir une fois ce grand patriarche sur sa montagne ; et c'est peut-être à cette visite qu'on doit rapporter ce qui est marqué dans le *Recueil des Sentences des Pères* ; savoir, que quand il l'aborda, ce saint vieillard le salua en ces termes : *Soyez le bien-venu, vous qui brillez comme l'étoile du matin*. A quoi il répondit : *La paix soit avec vous, vous qui êtes comme une colonne de lumière qui soutient l'univers*. Mais il y a des auteurs qui appliquent ceci à la première visite que saint Hilarion fit à saint Antoine lorsqu'il quitta le siècle, et nous n'avons point de preuves certaines qu'il revint à lui une seconde fois depuis sa retraite en Palestine, si ce n'est lorsqu'il en sortit tout à fait, comme nous le dirons bientôt.

Quoique ses disciples le gardassent à vue dans la crainte qu'il ne leur échappât, il resta toujours dans le dessein de le faire, et enfin il l'exécuta. Saint Jérôme fait là-dessus une remarque bien propre à nous instruire. « Que d'autres, dit-il, admirent dans Hilarion les miracles qu'il faisait ; qu'ils admirent son abstinence incroyable, ses lumières, son humilité : quant à moi, je suis dans le ravissement lorsque je considère combien il méprisait les applaudissements des hommes, et le peu de cas qu'il faisait de la gloire des créatures. La vénération qu'on avait pour lui attirait auprès de sa personne grand nombre d'évêques, de prêtres, de clercs, de moines. Des dames chrétiennes y accouraient aussi, et le peuple venait à lui en foule des villes et des bourgs de la campagne de tous côtés. Les magistrats et les personnes les plus puissantes y allaient aussi comme les autres, pour lui demander du pain béni et de l'huile bénite, et tous le recevaient comme une chose très-salutaire, et se croyaient fort favorisés. C'était là sans doute un grand sujet de vanité ; mais cet homme, dégagé de toute vaine complaisance, bien loin d'être touché de ces honneurs, les souffrait avec une peine extrême, et ne soupirait qu'après une solitude où il fût tout à fait inconnu. »

Enfin, il déclara qu'il voulait partir, et donna ordre qu'on lui amenât un âne ; car ses jeûnes et ses autres austérités l'avaient mis hors d'état de faire le voyage à pied. A peine le bruit s'en fut répandu qu'il s'assembla de toutes parts plus de dix mille personnes, chacun s'efforçant de l'empêcher, comme si son éloignement eût dû causer la ruine de la Palestine. Mais sans se laisser ébranler par leurs sollicitations, il remuait le sable de son bâton, et disait : « Mon Dieu n'est point trompeur ; je ne puis voir les églises renversées, les autels de Jésus-Christ foulés aux pieds, le sang de mes enfants répandu. » On jugea en l'entendant parler ainsi, que Dieu lui avait révélé quelque secret qu'il ne voulait pas divulguer, et l'on ne se trompait pas, comme

on le verra dans la suite. On persista pourtant à le garder ; mais il protesta hautement qu'il ne prendrait aucune nourriture qu'on ne l'eût laissé en liberté. En effet, il fut sept jours sans manger ni boire, et l'on fut forcé de le laisser partir. Un peuple innombrable l'accompagna jusqu'à Béthélie, bourg dépendant de Gaza, dont nous aurons occasion de parler au chapitre suivant. Là il congédia cette troupe, et ne choisit pour l'accompagner que quarante solitaires, qui portaient de quoi se nourrir, et qui étaient assez robustes pour soutenir le jeûne malgré les fatigues du voyage, et de ne manger qu'après le soleil couché selon l'usage.

Il arriva le cinquième jour à Péluse, où il visita les solitaires du voisinage et du désert de Lychnos. Il se rendit aussi auprès des évêques Draconce et Phylon, qui étaient exilés par les ariens pour la cause de la foi, le premier à Theubate, et le second à Babylone ; et sa présence consola merveilleusement ces deux serviteurs de Jésus-Christ. De Babylone il alla à Aphroditopolis ¹, où il déclara au diacre Baïsan et aux autres solitaires du lieu, qu'il se hâtait de se rendre à la montagne de saint Antoine pour y célébrer le jour anniversaire de sa mort. Nous avons dit dans la Vie de ce saint patriarche, que ce diacre Baïsan avait trouvé le moyen, pour faciliter le voyage du mont Saint-Antoine à ceux qui voulaient y aller voir le Saint, de leur louer des chameaux qui marchaient fort vite ; ce qui était nécessaire à cause qu'on ne trouvait pas de l'eau dans ce désert.

Il arriva donc en trois jours avec beaucoup de fatigue au monastère du Saint. Isaac et Pélusien, qui avaient été ses disciples, et dont le premier lui avait servi d'interprète, lui racontèrent les particularités de la vie qu'il avait menée, et lui montrèrent son petit jardin, l'endroit où il avait accoutumé de prier, l'étroite cellule où il couchait, et jusqu'aux instruments dont il se ser-

¹ Aphroditopolis, c'est-à-dire *ville de Vénus*. Il y avait en Égypte quatre villes de ce nom dont deux dans la Thébaïde. Celle dont il s'agit ici s'appelle aujourd'hui *Tachta*.

vait pour le travail. Hilarion désira de voir l'endroit où on l'avait enterré. A cette demande ils le prirent à part, mais on ne sait pas s'ils le lui montrèrent, ou s'ils s'en excusèrent sur la défense que le Saint leur avait faite de ne le découvrir à personne, de peur que Pergame, homme des plus opulents de ces pays-là, ne vint enlever son corps pour l'emporter chez lui et lui bâtir une chapelle.

Après avoir rendu ses devoirs à la mémoire du grand Antoine, et satisfait sur la montagne sa pieuse curiosité, il retourna à Aphroditopolis, et ne retint que deux frères auprès de lui. Il s'arrêta avec eux dans un désert proche de là ; et comme s'il n'eût fait que de commencer à servir Dieu, il pratiqua l'abstinence et le silence avec une ferveur étonnante. Il goûtait ainsi à son gré les charmes de la solitude, lorsque sa charité le trahit encore, et son humilité l'obligea de s'exiler de nouveau. Il y avait trois ans, depuis la mort de saint Antoine, qu'il n'avait pas plu : ce qui faisait dire au peuple que les éléments mêmes en faisaient le deuil. Les habitants sachant que saint Hilarion demeurait à leur voisinage, coururent à lui comme à l'envi, tant les femmes que les hommes, et le prièrent comme successeur des vertus du grand Antoine, de leur obtenir la cessation de cette longue sécheresse, qui les réduisait tous à la famine. Saint Hilarion ne put entendre leurs lamentations et leurs plaintes sans en être touché ; il leva les yeux et les mains au ciel pour demander à Dieu la pluie dont ils avaient besoin, et aussitôt elle tomba en abondance. Ce miracle fut bientôt suivi d'un second, qui ne contribua pas moins à manifester le grand crédit qu'il avait auprès de Dieu ; car la terre ainsi arrosée par la pluie, produisit une grande quantité de serpents et d'autres bêtes venimeuses, dont beaucoup de personnes furent piquées ; mais le Saint, à qui ils eurent de nouveau recours, bénit de l'huile qu'il donna, et qui guérissait aussitôt leurs plaies.

Ces nouveaux prodiges lui attirèrent les honneurs qu'il crai-

gnait, et pour les éviter il prit le chemin d'Alexandrie, dans l'intention de passer de là dans le désert d'Oasis ; et comme il n'était pas en coutume d'entrer dans les villes, il s'arrêta chez des solitaires de sa connaissance, du territoire de cette ville, qui demeuraient au bout du quartier appelé Bruchium ¹. Ceux-ci le reçurent avec une joie inexprimable, se flattant qu'il demeurerait du moins quelque temps avec eux ; mais leur joie changea en douleur quand ils apprirent de ses disciples qu'il allait partir dès le soir. Les uns se jetèrent à ses pieds, les autres se couchèrent sur le seuil de la porte, tous le conjurèrent de ne pas les quitter, lui protestant qu'ils mourraient plutôt que de souffrir d'être privés d'un tel hôte. Il les consola en leur disant qu'il se hâtait de partir pour ne pas leur attirer de fâcheuses affaires, et qu'ils verraient bientôt qu'il ne se trompait pas. Comme ils savaient qu'il était guidé par l'Esprit de Dieu, ils n'osèrent s'opposer davantage à son départ, et le lendemain ils virent arriver des idolâtres de Gaza accompagnés des licteurs du préfet pour se saisir de lui, parce qu'ils avaient su qu'il était venu le soir d'auparavant à leur monastère, et ils comptaient qu'il y passerait quelques jours. Pour bien entendre ceci il faut savoir que Julien l'Apostat ayant été fait empereur, les habitants de Gaza, obstinés dans leur idolâtrie jusqu'à la fureur, crurent ne pouvoir mieux lui faire leur cour que de lui présenter une requête contre le Saint et contre Hésyque, son fidèle disciple, les accusant d'être magiciens, et demandant qu'ils fussent poursuivis et qu'on les fit périr. C'était aussi pour se venger contre saint Hilarion de l'affront qu'il avait fait à leur Dieu Marnas, et des païens qu'il avait convertis. Ils obtinrent sans peine de ce prince, qui ne haïssait pas moins qu'eux les chrétiens, ce qu'ils désiraient, et en conséquence, après avoir détruit son monastère, ils le cherchèrent partout, et vinrent, comme nous avons dit, jusqu'au monastère

¹ Ce quartier était situé entre les murs de la ville, au sud et à l'est, et le grand port au nord. Il avait été la résidence des Ptolémées.

de Bruchium ; mais l'ayant manqué ils se dirent l'un à l'autre :
« On nous l'a bien dit que c'est un magicien, et qu'il connaît l'avenir. »

On comprit aussi alors ce que le Saint avait prédit lorsqu'il quitta la Palestine, qu'il ne pouvait voir les églises renversées, les autels foulés aux pieds, et le sang de ses enfants répandu ; car les habitants de Gaza, ne consultant plus que leur rage contre les chrétiens, sous un prince dont on secondait les désirs en les maltraitant, exercèrent contre eux des cruautés étranges. Après avoir brûlé l'église qu'ils avaient dans leur ville, mis en pièces plusieurs chrétiens et contraint plusieurs autres de s'enfuir, entre lesquels se trouva le grand-père de l'historien Sozomène, que saint Hilarion avait converti avec plusieurs autres de ses parents, ils commirent des cruautés plus monstrueuses encore que les premières, car ils ouvrirent le ventre à des prêtres et à des vierges consacrées à Jésus-Christ, mirent leurs entrailles à nu, les remplirent d'orge, et se donnèrent l'horrible divertissement de faire manger l'un et l'autre ensemble aux pourceaux, comme firent aussi les païens d'Ascalon.

Cependant saint Hilarion se sauva de Bruchium dans le désert d'Oasis par des détours qui n'étaient pas pratiqués, et y demeura un an. Adrien, du nombre de ses disciples, arrivé de Palestine, lui donna la nouvelle de la mort de Julien, tué dans la poursuite des Perses, et que Jovien, prince très-catholique, lui avait succédé. Il voulut le presser de retourner en Palestine, mais le Saint avait formé un autre dessein. Voyant que sa réputation le suivait partout et qu'il commençait à être connu et honoré dans l'Oasis comme en Orient, il prit le parti de passer la mer et de se retirer dans quelque île, ne pouvant, comme il le souhaitait, vivre inconnu dans la terre ferme.

Il loua pour cela un chameau et vint à Paretoine, où il s'embarqua avec un autre disciple nommé Zanan ou Gazan, et passa en Sicile. Comme ils étaient en pleine mer, il projetait de pré-

senter au patron du navire, pour le prix de son passage et de celui de son disciple, le livre des Évangiles qu'il avait écrit de sa main étant jeune. Dans ce moment, le fils du patron fut saisi du démon, et se mit à crier : « O Hilarion, serviteur de Dieu, que ne nous laisses-tu en repos au moins sur mer ! donne-moi seulement le temps d'arriver à terre, de crainte que je ne sois forcé de rentrer d'ici dans les abîmes. » Le Saint répondit : « Si Dieu le permet, demeure ; mais s'il te chasse, ne t'en prends point à un pécheur et à un mendiant. » Il parlait ainsi de peur que les matelots et les marchands qui étaient dans le vaisseau, l'ayant entendu nommer par le démon, ne le découvrirent quand ils seraient arrivés à terre. Il le leur fit promettre à tous, et le possédé fut bientôt délivré.

Étant arrivé à Pachya, promontoire de la Sicile, il offrit son livre au patron, qui le refusa constamment, voyant surtout que lui et son disciple n'avaient que ce livre et l'habit qu'ils portaient. Le Saint tressaillit de joie de ne posséder rien de ce monde et d'être regardé par les habitants du lieu comme un mendiant. Mais craignant toujours d'être reconnu par les marchands qui venaient d'Orient s'il s'arrêtait sur les côtes de l'île, il s'avança dans le pays à six ou sept lieues de la mer dans un désert, où il faisait chaque jour un fagot que son disciple allait vendre par les villages pour en avoir du pain.

Mais, dit saint Jérôme, la ville, selon la parole de Jésus-Christ, qui est bâtie sur une montagne, ne peut demeurer cachée ; et il en fut de même du serviteur de Dieu. Un écuyer ou armurier étant à Rome possédé du démon, s'écria dans l'église de Saint-Pierre : « Hilarion, serviteur de Jésus-Christ, est entré depuis peu de jours en Sicile ; personne ne le connaît encore, et il se flatte d'y demeurer caché ; mais j'irai et je le ferai connaître. » Il partit avec ses valets, traversa la mer, se rendit à Pachya, et le démon dont il était possédé le menant droit à la porte de sa pauvre cellule, il s'y prosterna et fut délivré sur-le-champ.

Ce premier miracle qu'il fit en Sicile attira aussitôt auprès de lui une multitude prodigieuse de malades et de gens de piété, les uns pour être guéris, les autres pour s'édifier. Du nombre des premiers fut un des principaux du pays, qui recouvra la santé par ses prières, le même jour qu'il vint le voir. Comme il était fort riche, il voulut lui faire des présents qui répondaient à son opulence; mais saint Hilarion, en les refusant, lui dit ces paroles :

Matth. 10.

Donnez gratuitement ce que vous avez reçu gratuitement.

Il devint célèbre en Sicile autant qu'il l'avait été en Palestine; et dans ces entrefaites, Hésyque, son disciple favori, le cherchait partout, et parcourait tous les déserts dans l'espérance qu'en quelque endroit qu'il se fût retiré il ne demeurerait pas caché, et qu'il pourrait par là découvrir le lieu de sa retraite. Il ne se trompa point; car, après trois ans de recherche, un Juif qui faisait le métier de fripier dans Méthone, aujourd'hui Madon dans la Morée, lui dit qu'il avait paru en Sicile un prophète des chrétiens, qui faisait tant de miracles qu'on le tenait pour un des saints de l'antiquité. Hésyque voulut l'interroger sur son habit, sa taille, la langue qu'il parlait, et principalement sur l'âge qu'il avait; mais il ne lui en sut rien dire, parce qu'il ne lui en parlait que sur le bruit public. Cela suffit pourtant à Hésyque pour le déterminer à passer en Sicile, où tout le monde lui parla d'abord de ses prodiges, et surtout on lui rapporta avec admiration, que faisant un si grand nombre de miracles, il n'avait jamais voulu rien prendre de personne, non pas même un morceau de pain. Il ne lui fut pas difficile de trouver sa cellule où l'affluence seule du monde qui y abordait, suffisait pour la lui faire connaître. Aussitôt qu'il vit saint Hilarion, il se jeta à ses pieds avec une joie inexprimable, et les arrosa de ses larmes. Il apprit ensuite de Zanan que le Saint avait résolu encore de s'enfuir dans quelque pays barbare où l'on n'entendît pas même sa langue; et il le mena à Epidaure en Dalmatie, où il fut à peine arrivé que ses miracles le découvrirent encore;

car un serpent monstrueux ayant paru dans ce quartier, et dévorant non-seulement les troupeaux, mais aussi les hommes ; touché de ce malheur, il fit amasser du bois pour dresser un bûcher, et après avoir invoqué le nom de Jésus-Christ il ordonna à cet horrible dragon de monter sur ce bûcher, où il mit lui-même le feu et le consuma en présence de tout le peuple. Sa charité n'ayant pu se refuser à ce besoin si pressant, il ne songea plus qu'à une nouvelle retraite ; mais elle fut retardée par ce célèbre tremblement de terre qui arriva alors, dont tous les historiens, tant ecclésiastiques que profanes, ont parlé, et qu'ils marquent le 21 juillet de l'an 365. La mer s'enfla horriblement, et la ville d'Eupidaure était menacée d'un renversement général. Les habitants coururent en foule au Saint et l'emmenèrent au rivage, comme pour l'opposer aux fureurs des flots. Il fit trois signes de croix sur le sable, et étendant ensuite les mains contre la mer, on la vit s'élever comme une montagne avec un bruit épouvantable, et après avoir été quelque temps ainsi suspendue, elle retourna sur elle-même. Toute la ville, dit saint Jérôme, rend encore aujourd'hui témoignage de cette merveille, et les mères ont soin de l'apprendre à leurs enfants, afin qu'ils en transmettent le souvenir à ceux qui viendront après eux.

La vertu de Dieu qui était dans Hilarion ne cessant point d'opérer des miracles, et Hilarion craignant toujours que son cœur ne fût tenté de vanité pour les applaudissements que ces prodiges lui attiraient, s'enfuit de nuit dans un petit brigantin, et deux jours après il monta dans un vaisseau marchand qui faisait voile pour l'île de Chypre. Il rencontra en chemin des pirates qui venaient à toutes rames sur le navire pour le piller. Tout l'équipage effrayé et consterné se croyait perdu et eut recours à ses prières. Il se mit à sourire, et se tournant vers ses disciples, il leur dit ces paroles de Jésus-Christ : « Hommes de peu de foi, pourquoi craignez-vous ? Ces gens-là sont-ils en

plus grand nombre que l'armée de Pharaon que Dieu engloutit dans la mer ? » Les pirates n'étaient pas plus loin que d'un jet de pierre, quand le Saint levant la main contre eux dit : « Qu'il vous suffise d'être venus jusque-là. » On les vit alors, par un prodige inouï, reculer malgré leurs efforts avec autant de vitesse qu'ils étaient venus pour les aborder.

La tranquillité qu'il se promettait à Chypre ne dura que trois semaines. Les possédés répandus dans l'île annoncèrent partout son arrivée. On les entendait crier dans différentes villes : « Hilarion est venu, il faut nous hâter de l'aller voir ! » Il s'était retiré à trois quarts de lieue de l'ancienne ville de Paphos, dont il ne restait que les ruines. Plusieurs personnes entendant les cris des possédés, disaient : « Nous avons entendu parler d'Hilarion comme d'un grand serviteur de Dieu, mais nous ignorons l'endroit où il demeure. » Ils le trouvèrent bientôt, et en moins d'un mois il se vit environné de près de deux cents personnes tant hommes que femmes. Il en fut pénétré de douleur voyant que les démons ne le laissaient jouir d'aucun repos, et comme s'il eût voulu se venger d'eux, il les chassa tous en moins d'une semaine des corps des possédés par la force de ses prières.

Il resta encore deux ans en ce lieu, pensant souvent où il pourrait trouver un asile dans lequel il ne fût connu que de Dieu seul. Hésyque était allé par son ordre en Palestine pour y visiter les frères et l'état de son monastère que les païens de Gaza avaient ruiné. A son retour il apprit du Saint le projet qu'il avait formé de passer en Égypte dans une province, où il n'y avait point de chrétiens, et dont les habitants étaient des plus barbares, se flattant qu'il y serait plus caché que partout ailleurs. Mais Hésyque ayant parcouru plusieurs endroits de l'île, lui en trouva un qui parut très-propre au désir qu'il avait de se cacher. Il était à quatre lieues de la mer environné de montagnes qu'on ne pouvait traverser qu'en grimpant avec beaucoup de danger et de peine, et outre cela il y avait quantité d'arbres ex-

trêmement touffus qui en dérobaient la vue. Quand Hésyque eut fait cette découverte, il lui en vint donner avis, et lui persuada de s'y fixer. Le Saint alla reconnaître le lieu, et après avoir franchi les montagnes, qu'il trouva d'autant plus à son gré qu'elles lui paraissaient plus rudes, il découvrit un petit jardin arrosé par une eau vive qui descendait d'une colline, et plusieurs arbres fruitiers.

Il s'arrêta en ce lieu. Sozomène dit que ce fut à la persuasion de l'évêque de Chypre qui était sans doute saint Épiphanes, et que ce lieu s'appelait Carburin. Saint Hilarion avait connu ce saint prélat durant son séjour dans la Palestine, où avant qu'il fût saint évêque il avait professé la vie monastique, et nous devons rapporter à ce dernier séjour qu'il fit dans cette île, ce que nous lisons dans le *Recueil des paroles et des actions remarquables des Pères des déserts* ; savoir : Que saint Épiphanes envoya un jour prier l'abbé Hilarion de le venir voir afin de s'entretenir ensemble avant que la mort les séparât. Saint Hilarion étant venu, comme ils étaient à table, on leur présenta quelques oiseaux, et saint Épiphanes lui en ayant servi, ce Saint lui dit : « Excusez-moi, mon Père, depuis que je porte l'habit de solitaire je n'ai rien mangé qui ait vie. » Et saint Épiphanes répartit : « Et moi, depuis que je porte le même habit, je n'ai jamais souffert que personne s'endormît ayant quelque chose sur le cœur contre moi ; comme je ne me suis aussi jamais endormi ayant quelque chose à démêler contre un autre. » — « Pardonnez-moi, mon Père, répartit saint Hilarion, la règle que vous observez est plus excellente que la mienne. »

Il demeura cinq ans dans ce lieu, qui furent les derniers de sa vie ; et ce séjour lui était plus délicieux, non pas tant à cause du jardin et des arbres fruitiers qu'il y avait (car il n'en goûta jamais) que parce qu'il comptait d'y vivre plus en solitude, ne présumant pas que personne osât franchir les barrières des montagnes que la nature avait mises entre ce désert et les lieux ha-

bités. Il y avait pourtant auprès de ce jardin des débris d'un temple très-ancien, qui servait comme de retraite aux malins esprits, où sans doute pour l'effrayer ils faisaient de tels vacarmes qu'on eût dit qu'il y avait toute une armée assemblée. Il les entendait, et ses disciples aussi, car ils le racontaient depuis ; mais ce grand homme qui craignait extrêmement les applaudissements du monde, et qui changeait si souvent de demeure pour les éviter, méprisait souverainement les bruits impuissants des démons, et se réjouissait plutôt de les avoir à son voisinage, pour les humilier par le peu de cas qu'il en faisait.

Lorsqu'il se félicitait de ce que personne ne venait plus troubler sa retraite, étant sorti par hasard de son petit jardin, il vit devant lui un homme paralytique de tout le corps et couché par terre. Il était avec Hésyque, à qui il demanda qui était cet homme et comment on l'avait transporté là ? Le malade répondit qu'il avait possédé le champ, dont le petit jardin où il était faisait partie ; et le Saint touché de son état, et d'être obligé de faire encore un nouveau miracle, se mit à pleurer, et lui dit : « Au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, je vous ordonne de vous lever et de marcher. » A peine eut-il prononcé ces paroles, que le paralytique se trouva libre de tous ses membres et parfaitement guéri. Le bruit s'en repandit aussitôt, et le besoin faisant surmonter toutes les difficultés des chemins, non-seulement on vint encore à lui en foule, mais on prit soin qu'il ne se retirât pas ailleurs, car on savait qu'il changeait facilement de retraite. « Non, dit saint Jérôme, par inconstance et légèreté d'esprit ; mais parce qu'il fuyait les honneurs et qu'il ambitionnait de mener une vie cachée et méprisable aux yeux des hommes. »

Il était arrivé à sa quatre-vingtième année, et son cher disciple Hésyque était allé faire un voyage en Palestine. L'autre disciple qui était resté auprès de lui pour le servir dans sa vieillesse, était mort aussi depuis peu de jours : alors sentant lui-même qu'il n'avait plus longtemps à vivre, il écrivit une lettre courte à

Hésyque comme par manière de testament, dans laquelle il lui marquait qu'il lui laissait son livre des Évangiles et ses habits, qui, consistaient en une robe ou un sac, une coule et un petit manteau.

A peine on sut à Paphos qu'il était tombé malade, qu'un grand nombre de personnes de piété vinrent le voir, parce qu'ils savaient qu'il avait prédit qu'il serait bientôt délivré des liens du corps pour aller jouir de Dieu. Entre les autres, il y avait une sainte dame appelée Constance, que la reconnaissance autant que la dévotion y amena ; car le Saint avait guéri miraculeusement son gendre et sa fille. Les voyant assemblés autour de lui, il leur fit promettre à tous d'enterrer dans le jardin son corps tout vêtu comme il était aussitôt qu'il serait expiré, sans le garder un seul moment. Alors la chaleur le quittant dans tous ses membres, comme il était prêt à passer, ayant pourtant les yeux ouverts, il dit : « Sors, mon âme, sors, qu'est-ce qui t'arrête ? Il y a près de soixante-dix ans que tu sers Jésus-Christ et tu crains la mort ? » En disant ces paroles il rendit son âme à Notre-Seigneur, et incontinent après on le mit en terre dans son petit jardin comme il l'avait recommandé, de sorte qu'on sut aussitôt à la ville son enterrement que sa mort. Quoiqu'il eût ordonné qu'on l'ensevelît avec ses vêtements, cela n'a rien de contraire à ce qu'il marquait à son disciple Hésyque qu'il les lui laissait. Nous verrons bientôt qu'il les recouvra lorsqu'il transporta furtivement ses reliques en Palestine.

Les Grecs et les Latins honorent la mémoire de saint Hilarion le 21 octobre. Sozomène, qui écrivait au cinquième siècle, témoigne que les chrétiens de la Palestine célébraient sa fête avec beaucoup de solennité et qu'ils honoraient aussi plusieurs de ses disciples d'un culte public ¹.

¹ D'après Tillemont, saint Hilarion naquit l'an 291 ou environ. Il étudiait à Alexandrie en 306 et alla la même année auprès de saint Antoine d'où il passa en Palestine. Il mourut en 371.

SAINT HÉSYQUE ET AUTRES DISCIPLES
DE SAINT HILARION ¹.

Nous savons peu de chose des différents disciples de saint Hilarion ; mais nous le mettons à profit pour ne rien omettre de ce qui intéresse la mémoire de ce célèbre Père des moines de la Palestine.

Hésyque, que l'Église Romaine honore comme un Saint, le 3^e d'octobre, fut le plus estimé de tous ses élèves. Le Saint l'aimait avec une extrême tendresse à cause de sa vertu, et il en était aimé et respecté de même. Il eut le bonheur d'être proscrit avec lui par les païens de Gaza, parce qu'ils le regardaient, ainsi que son saint Père, comme l'ennemi capital de leur dieu Marnas et de leurs impies superstitions. Aussi, lorsqu'ils obtinrent de Julien l'Apostat la permission de poursuivre partout saint Hilarion pour le faire mourir, et qu'ils vinrent même le chercher au monastère de Bruchium, près d'Alexandrie, ils comptaient de l'y retrouver avec lui et de le faire périr ; mais il n'était pas alors en sa compagnie.

Il le vint trouver en Sicile après l'avoir cherché en plusieurs endroits, et le mena en Dalmatie. Le Saint le renvoya en Palestine pour y saluer les frères, et visiter les cendres de son monastère. Hésyque retourna ensuite auprès de lui en Chypre, et lui persuada de ne plus changer de pays, mais de se fixer pour le reste de ses jours au petit jardin de Carburin, où il le visitait souvent. Il fit encore un nouveau voyage en Palestine, et dans son absence le Saint, étant près de mourir, lui écrivit, comme nous l'avons dit, une lettre pour le faire héritier de son

¹ *Vit. PP.* Sozomène, Tillemont.

livre des Évangiles et de ses pauvres habits, car il ne possédait rien autre sur la terre; et cela montre la tendresse qu'il avait pour ce cher disciple.

Hésyque ayant appris sa mort, retourna en diligence en Chypre, et demeura environ dix mois dans le jardin où on l'avait enseveli, comme s'il avait voulu y établir sa demeure. Mais au dixième mois, tandis que les habitants se flattaient de posséder en paix les reliques du Saint, il les enleva au péril de sa vie, et les porta à Majuma en Palestine, et de là à son ancien monastère. Cette seconde translation se fit avec pompe. Tous les solitaires et les peuples des environs accompagnèrent le saint corps, qui était aussi entier que s'il eût été vivant, et rendait même une si agréable odeur, qu'on eût dit qu'il avait été embaumé avec les plus excellents parfums; ses habits aussi étaient dans le même état que lorsqu'il mourut, quoiqu'ils fussent restés au moins un an dans la terre; ainsi Hésyque put recueillir en les retenant, l'héritage que le Saint lui avait laissé, ce qu'apparemment il avait prévu en le lui marquant dans sa lettre.

Constance, cette pieuse dame dont saint Hilarion avait guéri le gendre et la fille, comme nous l'avons dit, avait la coutume de veiller près de son sépulcre et de lui parler en lui demandant le secours de ses prières, comme s'il eût été présent. Quand elle apprit qu'Hésyque avait enlevé son corps, elle en mourut de douleur. Si les habitants de Chypre furent privés de ce sacré dépôt, ils se glorifièrent d'avoir toujours part à sa protection; ainsi ils prétendirent avoir son esprit, tandis que ceux de Palestine possédaient son corps. Dieu approuva leur zèle pour la vénération du Saint. Il ne se faisait pas moins de miracles en Chypre par son intercession, qu'en Palestine. Saint Jérôme dit que de son temps il s'en faisait tous les jours, surtout dans le jardin où il avait d'abord été enterré, à cause peut-être qu'il s'était plu davantage en ce lieu qu'en aucun autre.

Quant à Hésyque, que ce grand docteur que nous venons de

citer qualifie de Saint, il passa le reste de ses jours auprès du corps de saint Hilarion dans les ruines de l'ancien monastère, et y vécut en parfait religieux. Il y laissa après sa mort une grande estime de sa piété, et Sozomène le met entre les plus illustres solitaires qui fleurissaient par leurs vertus en Palestine sous l'empereur Valens.

Les autres disciples de saint Hilarion, dont les noms nous sont connus, furent : 1° Sabbas. Nous n'en savons que ce que nous avons dit, d'après saint Jérôme, de son détachement et de sa libéralité dans la vie du Saint ; 2° Gazan ou Zanan, qui suivit le Saint d'Oasis en Sicile, et qui le servit aussi en Chypre ; mais il mourut avant lui. Il pourrait avoir été le même que Zanan de Majuma que le Saint avait guéri d'une paralysie dont il fut attaqué en tirant des pierres sur le bord de la mer auprès de son monastère, ce qui l'avait déterminé à se rendre son disciple. Nous ne parlons point d'Adrien, autre disciple du Saint ; il profita mal de ses avis, et lui causa du chagrin par sa cupidité et son avarice, et Dieu l'en punit sévèrement, car son corps tomba en pourriture ; ce que je remarque, dit saint Jérôme, pour inspirer une juste crainte à ceux qui osent mépriser leur père spirituel.

Sozomène nomme encore entre les disciples du Saint, Alaphion, Salaman, Physcon, Malaquion et Crispion. Pour bien entendre ce que nous en allons dire, il faut savoir qu'il y avait un bourg dépendant de Gaza, nommé Béthélie, fort peuplé et tout livré à l'idolâtrie, principalement à cause d'un temple d'idoles nommé le Panthéon, placé sur une hauteur, et qui était très-ancien et très-magnifique. Le peuple avait pour ce temple une grande vénération, et l'on croit que c'est pour cela qu'on appela le bourg Béthélie, qui, en syriaque, signifie la maison des dieux. Il n'y avait pas un seul chrétien dans ce lieu, lorsqu'un des principaux habitants, nommé Alaphion, fut tout à coup possédé du démon, comme beaucoup d'autres l'étaient dans ces contrées, Dieu le

permettant ainsi pour faire éclater sa gloire en les délivrant miraculeusement par les prières de ses serviteurs. Alaphion eut l'abord recours aux païens et aux Juifs, qui tentèrent inutilement de le guérir par les enchantements de l'art magique. Il fallut recourir à saint Hilarion, qui n'eut pas plutôt invoqué le saint nom de Jésus-Christ, que le démon sortit de son corps et le laissa en liberté. Ce miracle fut pour lui un double bienfait, puisqu'il le délivra non-seulement de ce mauvais hôte, mais encore des erreurs du paganisme. Il embrassa la foi chrétienne, et sa famille suivit son exemple. L'aïeul de Sozomène était au même bourg ; il se convertit aussi avec sa maison, à l'exception de son père qui s'obstina dans son idolâtrie.

La solidité de leur conversion parut par la constance qu'ils témoignèrent du temps de l'empereur Julien. Ils aimèrent mieux abandonner leur maison que leur foi, et ils acquirent par leur exil volontaire, le titre glorieux de confesseurs. Sozomène dit que son aïeul était homme de lettres, et qu'il avait aussi une grande intelligence des saintes Écritures, expliquant avec une grande facilité les difficultés qui s'y rencontraient, ce qui le faisait beaucoup aimer des chrétiens d'Ascalon, de Gaza et des lieux circonvoisins.

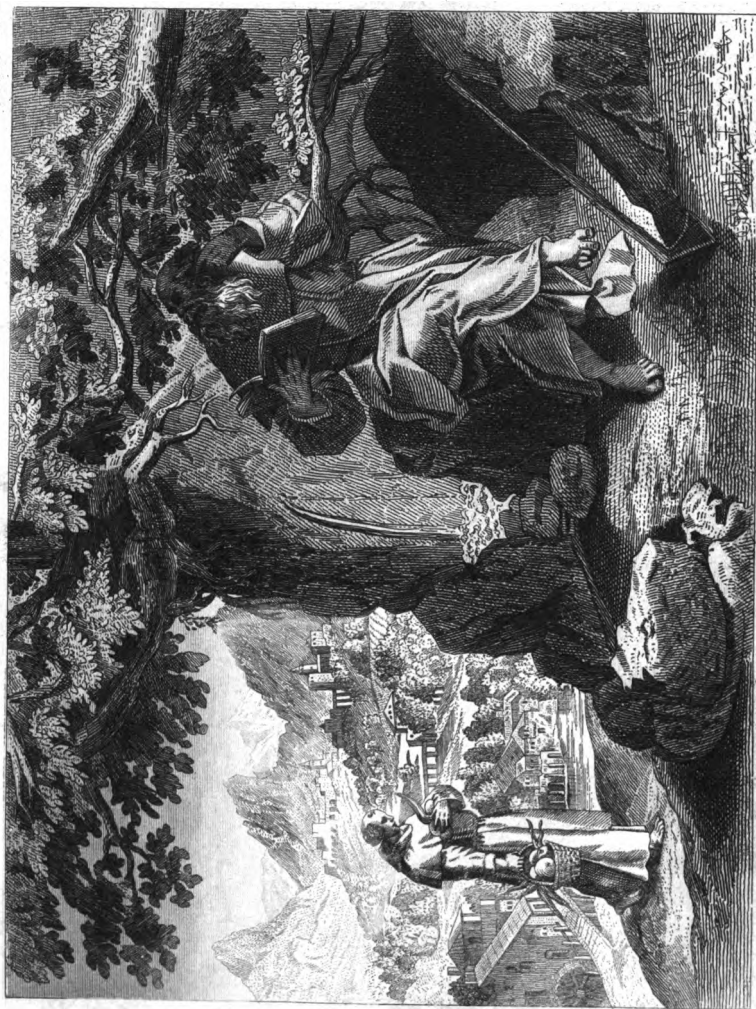
Le même historien donne à Alaphion le surnom d'Azalée, soit qu'il en fût originaire bien qu'établi à Béthélie, soit, comme d'autres l'ont cru, qu'il eût fini ses jours dans quelque solitude de ce nom. Il le met aussi avec Aurèle d'Anthedon et Alexion de Béthagathon, entre ceux que l'on honorait de son temps tous les ans dans la Palestine par des fêtes publiques, parce qu'ils avaient beaucoup contribué, tant par l'ardeur avec laquelle ils avaient embrassé le christianisme, que par leur insigne piété, à avancer la religion dans leur pays, où le peuple était extrêmement attaché à l'idolâtrie. Il paraît par la manière dont il s'exprime, qu'ils avaient embrassé l'état monastique.

Ceux de la famille d'Alaphion, dont Sozomène dit qu'il en

avait vu encore quelques-uns fort avancés en âge, se distinguèrent par l'éminence de leur piété. Ils furent des premiers qui bâtirent des églises et fondèrent des monastères dans ces contrées, et ils les rendirent célèbres par le bon ordre que l'on y voyait, et par la charité que l'on y exerçait envers les étrangers et les pauvres.

Salaman, Physcon, Malaquion et Crispion étaient sortis d'une maison noble, qui était vraisemblablement celle d'Alaphion. Ils étaient frères par la naissance, et ils le devinrent selon l'esprit par la profession religieuse. Leurs monastères étaient aux environs de Béthélie, et ils y vivaient sous la conduite de saint Hilarion, qu'ils allaient voir de temps en temps pour recevoir ses instructions. On raconte que comme un jour ils en revenaient ensemble, Malaquion fut ravi par une puissance invisible et disparut, et qu'ensuite il parut de nouveau et continua de marcher avec ses frères. Il mourut quelque temps après encore jeune d'âge, mais aussi consommé dans l'amour de Dieu que ceux qui avaient vieilli dans la pratique des vertus religieuses. Il paraît par là que sa mort arriva avant que saint Hilarion quittât la Palestine, c'est-à-dire avant l'an 357. Ses trois frères vivaient encore du temps de l'empereur Valens.

Sozomène parle aussi d'un saint solitaire nommé Ammone qui demeurait près de Capharcobram, son pays, à un quart de lieue de Béthélie, au territoire de Gaza. Il dit qu'il pratiqua les exercices monastiques avec une grande exactitude, et qu'il ne cédait pas aux autres solitaires en ferveur et en amour de Dieu.



Goussier del.

Imp. Ch. Chardon aîné, Paris.

St. Epiphane.

VIE MONASTIQUE DES SAINTS PORPHYRE, ZÉNON ET ÉPIPHANE, ÉVÊQUES ¹.

Nous retrancherions un des plus beaux ornements de cette histoire, si nous ne parlions pas des évêques qui ont édifié l'Église par leurs vertus pastorales, après avoir professé la vie monastique. Plus leur gouvernement a été saint, plus il a fait d'honneur à l'état d'où on les a tirés, et plus aussi nous sommes en droit de faire l'éloge de leurs vertus épiscopales. Cependant nous nous étendrons peu sur celles-ci, comme n'entrant qu'indirectement dans notre plan, et nous tâcherons de rapporter fidèlement ce que nous saurons de leur conduite dans la profession religieuse.

Les trois saints évêques dont nous parlons dans ce chapitre, ont également honoré l'épiscopat et l'état monastique. On les prit dans l'obscurité du désert pour les placer sur le chandelier; et ils ont fait voir, par les fruits abondants qu'ils ont rendus au Seigneur, en travaillant à sa vigne, qu'ils n'étaient pas demeurés oisifs quand ils n'avaient que leur âme à cultiver.

Le premier dont nous avons à parler est saint Porphyre, évêque de Gaza, cette ville idolâtre de Palestine, qui résista plus qu'aucune de ces provinces au zèle des hommes apostoliques et aux ordonnances des empereurs chrétiens, et qui, par conséquent, donna plus d'exercice aux saints évêques que Dieu lui envoya pour la délivrer de ses erreurs et la ramener à la vérité. L'obstination de ses habitants allait jusqu'à la fureur; et étant entretenue par les prêtres de leurs idoles, elle avait été si forte, que

¹ *Vit. PP.*, Socrate, Sozomène, Épiphanes, les Bollandistes, Baronius, Tillemont, Cotelier.

les miracles de saint Hilarion, dont l'évidence frappait les yeux, les irritaient plutôt qu'ils ne les touchaient.

Gaza était donc comme le retranchement des païens, où toutes les extravagances de l'idolâtrie étaient adoptées et révérees; où l'imposture de ses ministres séducteurs tenait lieu de la vérité; où Jésus-Christ n'était compté pour rien auprès de Marnas; où enfin l'Évangile était détesté et le nom chrétien en horreur. Tel fut le champ que saint Porphyre eut à défricher quand la Providence le lui confia. Saint Asclepas, saint Irénion, Énée, son prédécesseur immédiat, y avaient travaillé avec peu de succès; et s'il avança plus l'ouvrage qu'eux, il n'eut pas moins de travaux à soutenir, et de persécutions à souffrir. Il ne lui manqua que la gloire du martyre, et il a mérité celle de confesseur.

Il naquit à Thessalonique, vers l'an 352 ou 353, et trouva dans sa famille une grande noblesse, soutenue d'une grande opulence. L'éducation qu'il reçut répondit à sa condition. On l'instruisit avec beaucoup de soin dans l'étude des lettres; et comme il avait l'esprit également pénétrant et solide, il y fit de grands progrès. Il acquit dans la suite une profonde connaissance dans les saintes Écritures, ce qui lui servit beaucoup pour réfuter les infidèles et les hérétiques.

Si l'on prit soin dans sa maison de cultiver son esprit, on y nourrit aussi son cœur du lait de la piété, et il croissait en amour de Dieu comme en âge. Cela parut encore plus, lorsqu'ayant atteint sa vingt-cinquième année, temps où les passions sont plus vives, et où les jeunes gens ouvrent les yeux avec plus de réflexion sur les objets séduisants du monde, il s'en sépara totalement par la profession religieuse, et s'éloigna même de sa famille et de son pays, pour mettre de plus grandes barrières entre lui et le siècle qu'il abandonnait. Le désert qu'il choisit pour sa retraite fut celui de Scété; c'est-à-dire, comme nous l'avons remarqué en son lieu, celui qui était le plus éloigné des lieux habités, où l'on trouvait moins de consolations humaines, où les aus-

térités étaient plus grandes, où les Pères qui conduisaient les moines avaient une plus grande réputation de science spirituelle et de sainteté. Il y travailla pendant cinq ans à jeter les fondements de cette éminente piété à laquelle il parvint depuis par les pratiques qu'il y avait apprises. Après ce temps d'exercice monastique, il alla visiter les saints lieux de Jérusalem, et se retira dans une caverne proche du Jourdain, où, après cinq autres années, la vie austère qu'il menait et l'incommodité du lieu, lui firent contracter plusieurs maux qui l'obligèrent de se faire ramener à Jérusalem par un de ses amis.

Quoique son corps fût abattu par la maladie, il conservait toute la ferveur de l'esprit; de sorte qu'il ne manquait pas tous les jours de visiter les saints lieux appuyé sur son bâton; il ne voulait pas même permettre qu'on l'aidât, disant qu'il ne convenait pas à un pécheur comme lui de prendre des soulagements, et qu'il n'était venu dans la ville sainte que pour obtenir le pardon de ses péchés par la pénitence. Il souffrait même ses maux avec tant de résignation, qu'on eût dit que c'était un autre, et non pas lui qui souffrait, la confiance qu'il avait en la miséricorde de Dieu lui tenant lieu de toute consolation et adoucissant toutes ses peines. Dans ce même temps, Marc, originaire d'Asie, qui a écrit son histoire, y vint pour satisfaire sa dévotion et adorer les vestiges de Notre-Seigneur dans les lieux consacrés par sa divine présence. Il eut occasion de le connaître, admira ses vertus et surtout sa patience, et se joignit à lui en qualité de disciple.

Le Saint, qui n'avait pas disposé de son bien lorsqu'il avait quitté Thessalonique, parce qu'il avait des frères mineurs, y envoya ce disciple pour faire le partage avec ses frères, et lui apporter en argent ce qui lui en devait revenir. Cela monta environ à 4,500 pièces d'or. Dans son absence, qui fut de quatre mois, saint Porphyre fut miraculeusement guéri de tous ses maux; ce qui arriva de cette sorte. Quarante jours avant que Marc arrivât, se trouvant affligé plus vivement de ses douleurs, il se traîna

avec grand'peine jusqu'au Calvaire et y tomba en défaillance. L'usage de ses sens étant alors suspendu, il eut un ravissement, où il lui sembla de voir Jésus-Christ sur la croix qui fit descendre celui des deux voleurs à qui il avait fait miséricorde, lequel lui donna la main, le fit lever et le guérit.

Marc lui apporta la somme que nous avons dite, et il la distribua aux pauvres et aux monastères de Jérusalem et d'Égypte qui étaient plus dans l'indigence, ainsi que le produit des autres effets qu'il vendit. Il se trouva réduit lui-même par cette distribution à manquer du nécessaire, et ne voulant pas subsister aux dépens de son disciple qui gagnait sa vie à écrire ; il apprit, à l'exemple de saint Paul, le métier de corroyeur pour gagner la sienne. Il n'avait pas besoin pour cela d'une grande somme, car sa nourriture consistait en du pain bis et quelques herbes avec un peu de vin, à cause de la faiblesse de son estomac. Il ne mangeait jamais qu'après le soleil couché, excepté aux jours de fêtes qu'il mangeait à midi, ajoutant à sa nourriture ordinaire un peu d'huile, du fromage et quelques légumes ; et il pratiqua cette rigoureuse abstinence même depuis qu'il fut agrégé dans le clergé de Jérusalem et lorsqu'il fut évêque.

Sa vertu et sa capacité, quoique cachées sous le voile de l'humilité et de la pénitence, ne purent être longtemps ignorées. Jean, évêque de Jérusalem, qui en fut informé, le tira de sa retraite pour le faire prêtre malgré sa résistance, et lui confia la garde de la vraie Croix. Il avait alors quarante ans ; et ce prélat eut bientôt sujet de s'applaudir du digne choix qu'il avait fait. Il y avait dans son clergé des personnages d'un très-grand mérite ; mais Porphyre fut celui qui lui fit plus d'honneur. Outre qu'il était extrêmement modéré dans ses actions et dans ses paroles, et qu'il ne laissait pas paraître la moindre chaleur, si ce n'était contre les ennemis de la foi, sa droiture, son humilité et sa douceur le rendaient cher et estimable à tous les fidèles. D'ailleurs, joignant à une profonde connaissance des saintes Lettres et

à beaucoup d'autres lumières, un jugement solide et un esprit net et pénétrant, il disputait avec tant de force contre les infidèles et les hérétiques, qu'il ne manquait jamais de les confondre.

Jésus-Christ en le guérissant de ses maux dans le ravissement que nous avons rapporté, lui avait prédit qu'il serait le gardien de sa Croix, et il eut cette honorable fonction pendant trois ans, jusqu'à ce que par une seconde révélation il fut choisi pour être évêque de Gaza. Enée, qui gouvernait cette église, étant mort, le clergé et le peuple s'assemblèrent pour lui donner un successeur; et comme il s'agissait d'opposer aux idolâtres de cette ville un homme puissant en paroles et en œuvres, ce qui n'était pas fort aisé de trouver, ils ne purent pas s'accorder et convinrent de s'en rapporter à Jean, évêque de Césarée, leur métropolitain, qui était qualifié un homme saint, orné de toutes les vertus. Ce prélat ne comprit pas moins que les chrétiens de Gaza, l'importance de faire un bon choix pour remplir un poste si critique. Il eut recours à la prière, et ordonna un jeûne de trois jours, au bout desquels Dieu lui révéla qu'il avait choisi le prêtre Porphyre.

Il en écrivit aussitôt à l'évêque de Jérusalem, qui, appelant Porphyre, lui dit de se rendre promptement auprès de son métropolitain à Césarée, sans lui découvrir ses intentions. Le Saint avait eu la nuit précédente un songe, où Jésus-Christ lui ordonnait de rendre le dépôt de la sainte Croix qu'il lui avait mis entre les mains, ajoutant qu'il voulait lui donner une épouse pauvre, mais vertueuse, et qu'il lui recommandait d'en prendre un si grand soin et de la parer si bien, qu'il la mît en état d'oublier sa première condition. Il ne pénétra pas alors le sens de cette vision, et s'en alla avec son disciple Marc adorer la vraie Croix, comme s'il pressentait que ce serait pour la dernière fois, après quoi il rendit à son évêque les clefs de ce précieux dépôt.

A peine fut-il arrivé à Césarée, que Jean lui déclara le dessein que Dieu avait sur lui pour le gouvernement de l'église de Gaza;

et sans se laisser toucher par ses larmes, il le sacra évêque, et le remit entre les mains des députés de cette ville.

Dès que les idolâtres de Gaza eurent appris son ordination, leur fureur se déchaîna plus que jamais. Ceux de la campagne rompirent les chemins de Césarée à Gaza; ils lui tendirent aussi divers pièges, et infectèrent l'air d'une fumée épaisse et puante dans les endroits où il devait passer, soit pour l'en empêcher, soit pour le faire périr s'ils pouvaient.

Il arriva pourtant à sa ville épiscopale; mais après avoir essuyé tout ce que l'insolence de ces rustiques infidèles put lui faire souffrir d'incommodités. Marc, son disciple, l'accompagnait avec un nommé Barocas, qu'il avait délivré de la mort par ses soins et qui le servait par reconnaissance. Il y eut cette même année une sécheresse extrême, ainsi que dans les mois de novembre et décembre qui commençaient l'année à Gaza. Les païens l'attribuèrent à l'arrivée du nouvel évêque; car leurs prêtres leur avaient fait croire que Porphyre porterait malheur à leur ville, et que leur dieu Marnas le leur avait prédit. Il n'en fallait pas davantage pour émouvoir une populace ignorante et entêtée dans ses superstitions. Ils firent des prières et des sacrifices à leur Marnas pour obtenir de la pluie et ce fut inutilement. Ils allèrent pendant sept jours comme en procession à un temple hors de la ville, chantant des hymnes à leur mode, et tout fut sans effet. Les chrétiens attendirent qu'ils eussent perdu toute espérance d'être exaucés, et vinrent prier ensuite Porphyre de recourir avec eux au vrai Dieu pour faire cesser cette sécheresse qui commençait déjà à causer la famine. Le Saint ordonna qu'on s'assemblât le soir à l'église de Saint-Irène, où l'on passa la nuit en prières, en cantiques sacrés et en lecture. Il ordonna aussi un jeûne pour le lendemain, et dès le matin ils sortirent de la ville en procession, précédés par la croix, et firent, en chantant des hymnes, leur station, premièrement à l'ancienne église, et de là à celle de Saint-Timothée. Ils revinrent à la ville continuant leurs hymnes

et faisant des prières et des génuflexions à certains endroits où ils s'arrêtaient. Mais quand ils furent aux portes, les païens les leur avaient fermées. Ils souffrirent cet affront avec une modération chrétienne, et n'y opposèrent pendant deux heures que des gémissements et des larmes, dont ils accompagnèrent leurs prières à Dieu pour obtenir la pluie qu'ils désiraient. Alors un vent de midi couvrit tout à coup le ciel de nuages; il se forma un grand orage, et la pluie tomba avec une abondance extraordinaire. Quelques païens, frappés d'un miracle si visible, se mirent à crier : *Le Christ a vaincu, et lui seul est Dieu.* Ils ouvrirent les portes aux chrétiens, se joignirent à eux, les suivirent jusqu'à l'église, et n'en sortirent point qu'ils n'eussent été mis au nombre des catéchumènes. La pluie dura cinq jours, et au sixième les fidèles célébrèrent avec une sainte joie la fête de l'Épiphanie.

Ils n'étaient auparavant que deux cent quatre-vingts, ou trois cents au plus, en comptant les femmes et les enfants. Ceux qui se convertirent à la vue de ce prodige étaient au nombre de cent soixante-seize, et il y en eut encore plus de cent autres qui les imitèrent dans le courant de l'année. Ces nouvelles conversions excitaient toujours plus la fureur des idolâtres; ils ne cessaient de faire au saint pasteur et à son troupeau tous les maux qu'ils pouvaient. Quoique l'empereur fût chrétien, il arrivait quelquefois que les gouverneurs ne l'étaient eux-mêmes qu'en apparence et par politique, et qu'étant encore païens dans l'âme, ils ne réprimaient pas comme ils auraient dû, selon les lois du prince, l'insolence des idolâtres. Souvent aussi on les gagnait à force d'argent, pour tolérer des vexations qu'ils auraient dû punir sévèrement. Aussi les chrétiens de Gaza avaient beaucoup à souffrir de la part des païens, que la tolérance du gouverneur, ou païen dans l'âme, ou aveuglé par les sommes qu'on faisait couler dans ses mains, rendait plus audacieux et plus cruels.

Saint Porphyre souffrait cette persécution avec une douceur qui désarmait quelquefois ceux en qui il restait encore un peu de

modération. Il exhortait aussi beaucoup son troupeau à souffrir avec patience, et à tempérer le zèle par la charité. Il ne cessait de prier pour obtenir la conversion de ces endurecis. Il passait les nuits entières dans ces oraisons, et il en faisait comme son occupation principale. Cependant les païens continuant à maltraiter les chrétiens, et surtout les ecclésiastiques, il crut devoir enfin recourir à l'empereur pour réprimer leur audace et arrêter leurs vexations. Il envoya à cet effet Marc à Constantinople avec des lettres à saint Jean Chrysostome, qui en était alors patriarche, afin d'obtenir par son moyen un ordre du prince de démolir le temple de Marnas et des autres fausses divinités, espérant que cela humilierait ce peuple mutin et le conduirait peu à peu à la foi. Saint Chrysostome ne manqua pas de s'y prêter; mais il obtint seulement qu'on fermerait les temples, après en avoir brisé les statues, et qu'on n'y consulterait plus aucune idole.

Le saint évêque était tombé malade de l'affliction que lui causait l'endurcissement des idolâtres, ne les pouvant voir périr ainsi sans en ressentir une extrême douleur; mais la bonne nouvelle que Marc lui apporta, bien qu'elle ne répondit pas entièrement à ce qu'il avait demandé à l'empereur, ne laissa pas de lui causer beaucoup de joie, ce qui servit à rétablir sa santé. Sept jours après, Hilaire, officier de l'empereur, arriva pour exécuter l'ordre. Il le fit en partie, mais il laissa l'article principal, en ne touchant pas à l'idole de Marnas, et en conservant une entrée secrète dans son temple pour le consulter. L'argent des païens fit plus d'impression sur son cœur que sa fidélité au prince et à sa conscience.

Dieu donna encore à notre Saint la consolation de convertir soixante-quatre personnes, à l'occasion d'une dame qui, ayant été entravé d'enfant pendant sept jours avec des douleurs incroyables, accoucha tout à coup heureusement quand une nourrice chrétienne lui écrivit ces paroles : *Voici ce que déclare l'évêque Porphyre : Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant, vous guérit; croyez en lui, et vous vivrez.*

Mais ni les miracles, ni les vertus du Saint ne pouvaient faire cesser les violences des païens. Ils prétendirent exclure les chrétiens des charges de la ville ; ils ne les laissaient pas jouir en liberté de leurs biens ; et ils'ajoutaient à cela des violences et des insultes qui se renouvelaient tous les jours.

Porphyre n'y voyant point de fin, alla trouver Jean son métropolitain à Césarée pour le prier de permettre qu'il quittât son évêché, ne pouvant voir souffrir à ses ouailles les maux que les païens leur faisaient, sans en être touché vivement. Jean tâcha de relever son courage, et lui représenta qu'il n'y avait que Dieu qui pût le dispenser d'une charge à laquelle il l'avait lui-même engagé. Il lui dit encore plusieurs autres raisons auxquelles il se rendit, à condition qu'ils iraient ensemble à Constantinople pour obtenir de l'empereur la démolition des temples de Gaza. Ils y allèrent par mer, et en passant par Rhodes ils y visitèrent un saint anachorète, appelé Procope, qui menait une vie très-rude dans les jeûnes et les veilles, et dans une grande pauvreté.

Dieu avait donné à Procope le pouvoir de chasser les démons et le don de prophétie. Il n'avait jamais vu ces deux prélats, mais l'esprit de Dieu les lui fit connaître. Il les salua avec le respect dû à leur caractère, et leur prédit qu'ils réussiraient auprès de l'empereur. Il leur marqua les moyens qu'ils devaient employer pour cela, et en particulier qu'ils pouvaient assurer l'impératrice qu'elle accoucherait bientôt d'un prince, ce qu'elle désirait extrêmement.

A leur arrivée à Constantinople, ils allèrent saluer saint Jean Chrysostome, qu'ils informèrent du sujet de leur voyage ; et ce Saint, que l'impératrice Eudoxie avait mis mal dans l'esprit de l'empereur, pour des raisons qu'on peut voir dans son histoire, les recommanda à Amance, chambellan de la princesse, qui avait beaucoup de crédit auprès d'elle, et qui était homme de bien et ami du saint patriarche. Amance fit si bien que les deux prélats furent reçus d'Eudoxie avec distinction. Elle se chargea de solli-

citer puissamment pour leur affaire auprès de l'empereur ; ce qu'elle exécuta avec encore plus d'ardeur lorsqu'ils l'eurent assurée qu'elle aurait un fils, qui vivrait et régnerait après son père ; car jusqu'alors elle n'avait eu que des filles.

L'accomplissement de la prédiction arriva bientôt et combla de joie toute la cour ; et le jour qu'on baptisa ce petit prince, l'empereur entérina la requête de Porphyre, ce qu'il avait eu difficulté d'accorder auparavant en entier, voulant qu'on se contentât de fermer les temples. Mais saint Porphyre, qui avait vu par expérience que l'ordre qu'on en avait donné par le premier édit n'avait pas produit grand effet, demanda la démolition des temples et des idoles, avec des revenus et d'autres grâces pour l'église de Gaza, qui était pauvre, et pour les chrétiens de la même ville. Il obtint donc à plein ce qu'il désirait ; aussi Dieu lui avait promis cet heureux succès quelques jours auparavant dans une vision. L'empereur et l'impératrice ajoutèrent à cette grâce de grandes sommes, tant pour la dépense des deux évêques, que pour bâtir une église au milieu de Gaza, avec un hôpital pour y recevoir et y défrayer les étrangers durant trois jours. L'impératrice aussi avait promis à saint Porphyre, lorsqu'il lui prédit la naissance du fils dont elle accoucha, que si cela arrivait elle ferait bâtir à ses frais cette église.

Les fêtes de Pâques étant passées, les deux saints évêques retournèrent en Palestine. Ils voulaient en chemin s'arrêter encore à Rhodes pour y revoir l'anachorète Procope ; mais le pilote ne le voulut pas, sous prétexte que le vent était favorable et qu'il en fallait profiter pour continuer la route. Ce n'était pourtant pas là le véritable motif de son refus ; mais Procope l'expliqua la nuit suivante à saint Porphyre en lui apparaissant, et lui dit que ce pilote était arien. Deux jours après, ils furent battus d'une tempête si violente, que le pilote crut périr. Les deux prélats lui promirent que, s'il voulait renoncer à son hérésie, il serait sauvé et son vaisseau aussi. Il fut étonné de voir qu'ils avaient pénétré les senti-

ments de son cœur ; il abjura ses erreurs, se fit catholique, et la tempête cessa.

Ils abordèrent heureusement à Majuma, où le peuple, qui avait autant de zèle pour la foi que les idolâtres de Gaza en avaient pour leur prétendu dieu Marnas, les reçut en chantant des psaumes et les conduisit à Gaza. Saint Zénon était alors leur évêque. Les chrétiens de Gaza vinrent au-devant d'eux avec la croix, et alors la statue de Vénus, qui était de marbre et qui se trouvait dans un carrefour pour servir d'ornement, tomba d'elle-même et se mit en pièces au moment où la croix passait devant elle. Sa chute fut funeste à deux païens, qui étaient là à se moquer des chrétiens ; ils en furent écrasés, et cet accident miraculeux convertit sur l'heure même trente-neuf païens.

Cependant Cymge, conseiller d'état, homme de piété et dont le zèle était à l'épreuve de l'argent des idolâtres, qui avait corrompu les autres officiers, fut choisi de la cour pour exécuter l'ordre de l'empereur. Il arriva à Gaza dix jours après les deux prélats, accompagné du gouverneur, du général des troupes et des soldats nécessaires pour soutenir l'exécution. Il y avait huit temples dans la ville, sans compter les idoles adorées dans les maisons particulières et dans la campagne, et qui étaient en très-grand nombre ; mais le plus célèbre de tout le pays était celui de Marnas, sous le nom duquel ils prétendaient adorer le Jupiter de Crète.

On voulut commencer par celui-ci la démolition ordonnée, parce qu'il tenait le premier rang ; mais on le trouva si bien barricadé par dedans, qu'on en différa la destruction après celle des autres, que les soldats incendièrent après qu'ils les eurent pillés. Aucun chrétien de la ville n'y voulut toucher, parce que saint Porphyre leur en avait fait défense. Cette démolition dura dix jours, après quoi on délibéra sur le sort du temple de Marnas. On doutait si on y mettrait le feu, ou si on le purifierait pour en faire une église. Saint Porphyre ordonna des prières et un jeûne

pour connaître la volonté de Dieu ; elle se manifesta par la voix d'un enfant de sept ans, qui, tandis qu'on offrait le sacrifice, s'écria au nom de Jésus-Christ, qu'il fallait brûler le temple jusqu'aux fondements à cause des crimes qui s'y étaient commis et qu'on y avait crucifié des hommes : on voit là quelles étaient les abominations secrètes des païens, et quel esprit de cruauté leur inspirait le paganisme. L'enfant marqua encore comment il fallait s'y prendre pour le réduire en cendres, et ajouta qu'on devait bâtir ensuite une église à la même place.

Saint Porphyre, qui dirigeait tout avec prudence, voulut s'assurer si cet enfant n'avait pas parlé ainsi par le conseil de sa mère qu'il interrogea pour cela. Elle protesta avec serment qu'elle n'en avait pas même eu la pensée, et l'enfant répéta en grec tout ce qu'il avait dit auparavant en sa langue syriaque, bien qu'il ignorât le grec et sa mère aussi. Le Saint voulut donner quelque argent à celle-ci ; mais son enfant s'écria : « Gardez-vous bien, ma mère, de le recevoir, ne vendez pas ainsi le don de Dieu. »

On employa les moyens que cet enfant avait marqués pour brûler le temple, et il fut bientôt consumé, avec toutes les idoles et tous les livres des enchantements qu'on put trouver. Tandis qu'on délibérait de la forme de l'église qu'on devait bâtir en sa place, l'impératrice Eudoxie envoya le dessin en forme de croix, et c'était précisément comme saint Porphyre l'avait souhaité. Si le temple de Marnas avait été un des plus beaux que les païens eussent jamais eu, l'église qu'on bâtit sur ses ruines fut digne de la magnificence de l'impératrice qui en faisait la dépense. Elle fut achevée en cinq ans, et on l'appela la basilique Eudoxienne, du nom de sa fondatrice. On y venait de partout pour la voir ; et c'était en effet un des plus beaux édifices du monde.

La pose de la première pierre se fit avec tout l'appareil religieux qui pouvait la rendre auguste et respectable. On s'y prépara, selon l'ordonnance du Saint, par un jour de jeûne ; tout le peuple se rendit à l'église de Sainte-Irène, avec des instruments propres à

creuser la terre, et partit de là en procession à la suite de la croix arborée, chantant des hymnes et des cantiques; les soldats étaient rangés de côté et d'autre pour empêcher les insolences des païens. On arriva dans cet ordre à la place qu'on avait pris soin de nettoyer; saint Porphyre s'y mit à genoux, et pria quelque temps, après quoi ayant ordonné de commencer le travail, chacun s'y porta avec une ardeur incroyable; de sorte qu'en peu de jours les fondements furent creusés. Ensuite le Saint rassembla de nouveau le peuple; on fit beaucoup de prières; on chanta des psaumes, et ayant commencé le premier à jeter des pierres dans les fondements, les ecclésiastiques firent la même chose après lui, et ensuite tout le peuple, avec ces sentiments de joie que le zèle de la gloire de Jésus-Christ excitait dans leur cœur.

Ce jour fut encore célèbre par un miracle que fit le Saint. Trois enfants étaient tombés dans un puits très-profond; saint Porphyre pria pour eux prosterné en terre durant une heure, et on les en retira sans aucune blessure; ils se trouvèrent même marqués d'une croix qui dura longtemps, ce qui fut cause de la conversion de plusieurs infidèles. Il y en eut trois cents qui embrassèrent la foi la même année, et plusieurs les imitèrent dans les années suivantes. Le saint Évêque les animait avec cette charité qui coulait du désir ardent qu'il avait de leur salut. Il les intruisait pendant un temps considérable avant que de leur donner le baptême, et continuait encore à le faire après qu'ils l'avaient reçu, ne négligeant rien pour en faire d'excellents chrétiens.

Tandis qu'on bâtissait le temple, il vint à Gaza une femme manichéenne, nommée Julie, dans l'intention d'y répandre ses erreurs. Il fallait qu'elle fût, ou bien téméraire, ou des plus instruites de sa secte, car elle ne craignit pas d'entrer en dispute avec le Saint. Marc, son historien, avait écrit cette conférence qui fut publique; mais cet ouvrage n'est pas venu jusqu'à nous. Le Saint, après plusieurs raisons capables de la convaincre, voyant qu'elle refusait de se rendre à la vérité, lui dit que le Dieu qu'elle

blasphémait lui allait fermer la bouche ; en même temps, son visage changea, un tremblement la saisit dans tout le corps, elle perdit la parole et mourut dans cet état, peu de temps après. Ce châtement fit revenir quelques chrétiens, qui s'étaient laissé tromper par les apparences de sa piété extérieure, et plusieurs païens aussi se convertirent.

Ainsi le nombre des chrétiens augmentait dans Gaza, et saint Porphyre l'avait bien prévu, lorsque donnant les mesures de sa basilique, comme on s'étonna qu'il la fit si grande, vu qu'il y avait si peu de chrétiens, il répondit qu'elle se trouverait un jour trop petite, parce que notre religion est l'ouvrage de Dieu, et non pas des hommes.

Quoique son troupeau augmentât ainsi peu à peu, ceux des païens qui demeuraient endurcis étaient toujours plus irrités de le voir croître. Enfin, se livrant un jour à leur fureur, ils tuèrent sept chrétiens, et s'en allèrent à la maison épiscopale pour massacrer le Saint. Il en fut averti, et se sauva avec Marc dans une maison voisine, où il se tint caché durant cette espèce de sédition, qui fut de deux jours. Il trouva dans cette maison une fille de quatorze ans, qui n'avait là que sa grand'mère paralytique qu'elle nourrissait de son travail. Cette fille n'était pas chrétienne, mais elle désirait de l'être. Le Saint l'instruisit et la baptisa, avec sa grand-mère et une tante qu'elle avait. Il songea ensuite à la marier ; mais elle lui dit, qu'après avoir reçu de lui Jésus-Christ pour époux, elle ne pouvait plus penser à aucun homme. Après la mort de sa grand'mère, le Saint la mit sous la conduite d'une diaconesse et lui donna l'habit régulier, ce qui apparemment s'entend de l'habit de vierge. Son nom était Salaphte, qui en syriaque signifie la paix. Elle vécut dans une grande piété, et pratiqua des austérités extraordinaires. Son exemple attira plusieurs autres filles qui voulurent l'imiter, et elle devint dans Gaza la gloire et l'édification de l'Eglise.

Cependant le tumulte étant apaisé par la punition des coupables

que le gouverneur avait fait arrêter, et envoyés à Césarée pour y subir le châtiment qu'ils méritaient, et qui était devenu nécessaire pour retenir les autres par la crainte, saint Porphyre travailla à sanctifier son Église par la discipline la plus régulière. Il priaït avec toute l'ardeur possible pour obtenir de Dieu la conversion de tout ce qui restait de païens. Il était plein de compassion pour eux, les voyant livrés au démon et se dévouer par leur obstination aux flammes éternelles ; c'est ce qui le portait à conjurer sans cesse la miséricorde de Dieu pour les éclairer et toucher leur cœur. Il veillait sans cesse sur tout son troupeau, pour le conserver dans la piété. Il exigeait de son clergé qu'il servît de modèle de vertu à tout le peuple. Il nourrissait assidûment ce peuple de la parole de Dieu, non pas en y employant une éloquence pompeuse et étudiée, quoiqu'il en fût très-capable ; mais par des instructions simples et solides, qu'il puisait dans les Livres saints.

Son humilité paraissait autant dans toutes ses actions que dans ses paroles. Il aimait les pauvres et se rendait plus pauvre qu'eux pour les assister ; car il leur faisait de grandes largesses des biens de son Église, après avoir donné les siens propres ; et ce qu'il se réservait pour son entretien, était si peu de chose, qu'on peut dire qu'il s'oubliait pour ne s'occuper que de leurs besoins. Il leur laissa encore par son testament des marques de sa tendresse pastorale, et, ainsienrichi de vertus et de bonnes œuvres, ce grand homme, qui avait d'abord tout abandonné pour vivre dans la retraite, caché avec Jésus-Christ en Dieu, selon l'expression de saint Paul, et qui depuis s'était sacrifié pour sa gloire dans la pénible administration de son diocèse ; ce grand homme, dis-je, également grand dans la solitude et dans l'épiscopat, mourut le 26 février de l'année 419 ou 420, âgé d'environ soixante-sept ans, après avoir rendu la ville de Gaza presque toute chrétienne.

Nous n'avons rien à dire de particulier de son disciple Marc, sinon qu'il a écrit très-fidèlement son histoire qu'on peut voir dans Bollandus, et que les auteurs les plus critiques ont regardée

comme une de celles qui portent des caractères de vérité auxquels on ne peut se refuser.

Il faut parler à présent de saint Zénon, évêque de Majuma, dont l'Église fait mention dans le Martyrologe le 26 de décembre. Nous puiserons dans Sozomène ce que nous en allons dire, qui en parle comme l'ayant vu lorsqu'il gouvernait cette église. Il renonça dès sa jeunesse à la vie séculière et embrassa l'état monastique. Ce ne fut pourtant pas dans le désert, mais à Majuma même, où, selon l'expression de Sozomène, il s'appliqua avec grand soin au ministère de Dieu. Il avait un frère nommé Ajax qui était marié, et avait épousé une vertueuse femme d'une grande beauté dont il eut trois enfants. L'un d'eux se maria et les deux autres se retirèrent du siècle pour mener une vie toute appliquée à Dieu.

Ajax, après avoir eu ces trois enfants, embrassa la continence, et se joignit à son frère pour pratiquer les exercices de la vie solitaire. Il gouverna depuis l'Église de Batholie avec beaucoup de sagesse et de réputation. On voit par là que c'était une race de saints. Il ne faut pas s'en étonner, car la piété chrétienne régnait autant dans la ville de Majuma, qu'elle était persécutée dans celle de Gaza, qui n'en était pas éloignée d'une lieue.

Saint Zénon eut encore le bonheur d'avoir des cousins martyrs ; et peu s'en fallut qu'il ne fût martyrisé avec eux. Cet endroit de son histoire lui fait tant d'honneur, que, quoiqu'il n'y vienne qu'indirectement, il mérite d'être rapporté.

Nous avons vu quelle était la prévention des habitants de Gaza en faveur des idoles. Julien l'Apostat ayant voulu en relever le culte lorsqu'il fut fait empereur, ils ne tardèrent pas de se venger contre les chrétiens des coups que les empereurs précédents avaient portés à l'idolâtrie. Ils commirent des cruautés étranges ; et pour ne pas sortir de notre sujet, ils se saisirent des trois frères, Eusèbe, Nestabe et Zénon, cousins du Saint dont nous parlons, et de saint Nestor, cousin aussi de ces trois frères ; les chargèrent de coups et les enfermèrent dans une prison. Saint

Zénon avait été pris ou du moins près d'être pris avec eux, se trouvant alors à Gaza; mais durant le tumulte il s'échappa, et se réfugia à Anthédon, ville maritime à une lieue de Gaza.

Après ces premiers outrages que ses cousins essayèrent, les païens s'étant assemblés au théâtre, commencèrent de déclamer contre eux, disant que sous le règne de Constance ils avaient voulu ruiner leur religion. Les cris qu'ils faisaient en se plaignant ainsi les animant les uns les autres, leur fureur s'alluma; ils coururent en foule à la prison, en tirèrent les Saints, les traînèrent par les rues, leur firent tous les maux imaginables et les mirent enfin en pièces, excepté saint Nestor, dont quelques-uns, durant qu'on les traînait, eurent compassion, et l'allèrent porter à demi mort hors de la ville. Il mourut quelques temps après de ses blessures chez saint Zénon, et l'Eglise l'a mis au nombre des Martyrs.

Les païens, après avoir ainsi tué les autres, allèrent brûler leurs corps hors de la ville et mêlèrent ce qui restait de leurs os parmi ceux des animaux qu'on jetait au même endroit, pour empêcher que les chrétiens ne pussent les distinguer et leur rendre la vénération qu'ils méritaient; mais Dieu les fit trouver miraculeusement à une femme chrétienne, et lui commanda en songe de les remettre à saint Zénon, cousin des martyrs.

Celui-ci s'étant retiré, comme nous avons dit, à Anthédon, ville aussi idolâtre que Gaza, il y fut découvert par les habitants, qui le chassèrent après l'avoir fouetté cruellement. Il se réfugia donc à Majuma, où la pieuse femme qui avait recueilli les restes des corps de ses cousins les lui apporta, selon l'ordre qu'elle en avait reçu de Dieu.

Ce fut apparemment alors que son frère Ajax se joignit à lui pour pratiquer ensemble la vie solitaire. Saint Zénon fut fait ensuite évêque de Majuma sous l'empire de Théodose I^{er}. Il gouverna cette église si longtemps, qu'il devint le plus ancien évêque de la Palestine, ayant poussé sa vie au moins jusqu'à cent ans.

Il ne laissait pas dans ce grand âge de se trouver régulièrement à l'office du matin et du soir. Il continua aussi de pratiquer les austérités de la vie monastique ; et bien que son église fût fort nombreuse et fort riche, il ne crut pas devoir se dispenser du travail des mains, faisant de la toile pour avoir de quoi s'entretenir, et pour faire des aumônes plus abondantes. Il est mort assez avant dans le cinquième siècle, sous Théodose II. Nous ne devons pas oublier de dire que depuis qu'il fut évêque de Majuma, il bâtit une église auprès de la ville, sous l'autel de laquelle il mit les reliques des trois martyrs ses cousins, auprès du tombeau de saint Nestor, qui était mort chez lui des plaies que les païens leur avaient faites.

Nous ne nous arrêterons pas, en parlant de saint Épiphane, aux actes de sa vie publiés sous le nom de ses disciples, Jean, Polybe et Sabin, que Bivarius a tâché de défendre, parce qu'ils sont reconnus pour supposés par les plus savants critiques, sur quoi l'on peut voir particulièrement les remarques du père Papebroch ; de sorte que nous recueillerons avec ce docte continuateur de Bollandus, ce que nous en allons dire, partie de Socrate et de Sozomène, partie de saint Jérôme et des écrits même du Saint, comme de plus sûrs garants de la vérité.

Il naquit vers l'an 310 ; sa patrie fut Bésanduc, village du territoire d'Eleuthéropolis en Palestine ¹. On a tout lieu de croire qu'il reçut une éducation chrétienne. Il est certain du moins qu'il embrassa dès sa jeunesse la vie religieuse. Les paroles de Sozomène semblent faire entendre que sa première retraite fut dans la Palestine, et avant qu'il allât en Égypte. Il paraît pourtant, par ce qu'il rapporte lui-même des pièges que lui tendirent quelques femmes de la secte des gnostiques, qu'il fut quelque temps en Égypte pour finir ses études dans Alexandrie, avant que de se retirer dans les monastères ; car il dit qu'il se rencontra un jour avec quelques-unes de ces femmes qui se mêlaient de dogmatiser, et

¹ Dans la tribu de Dan, au S.-E. de Gath.

qu'elles employèrent auprès de lui tout ce qu'elles purent d'artifice pour corrompre son cœur aussi bien que son esprit, en lui développant les plus infâmes secrets de leur secte. Mais, quoiqu'il fût encore jeune, il eut assez de force pour leur résister en recourant à Dieu par la prière. L'hérésie des gnostiques combattait autant la pureté des mœurs que celle de la foi ; et ce qui était plus monstrueux, c'était vivre chez eux selon l'esprit, que de se plonger dans les péchés des sens ; voilà pourquoi ces hypocrites effrontées voyant la résistance de notre Saint, dirent dans le sens de leur secte : Il ne nous a pas été possible de sauver ce jeune homme. Elles ne laissèrent pas de le venir tenter une seconde fois, mais ce fut aussi inutilement que la première. Il fit plus, car il les découvrit aux évêques des lieux, qui en firent bannir quatre-vingts qui s'étaient glissées parmi les fidèles, dans l'intention de les séduire.

Il passa plusieurs années dans divers monastères d'Egypte, où il observait tout ce qu'il voyait de plus parfait dans les excercices des solitaires, et tâchait de les mettre en pratique. Ensuite il retourna à Bésanduc, et fonda un monastère dans le voisinage, où plusieurs moines se joignirent sous sa conduite. Il eut le bonheur de connaître saint Hilarion et de former avec lui une liaison étroite ; de sorte que plusieurs le mettent au nombre de ses disciples. Il en eut lui-même d'un très-grand mérite, et il était d'autant plus propre à les former, qu'il avait reçu des instructions excellentes des plus grands maîtres de la vie religieuse qu'il y eût en Égypte.

Son mérite le fit élever au sacerdoce ; et sa réputation croissant toujours plus, tant à cause de ses vertus religieuses, que de son érudition et de la pureté de sa foi, il fut tiré malgré lui de son monastère et choisi pour gouverner l'Église de Salamine, métropole de l'île de Chypre. En brillant dans sa nouvelle chaire par toutes les vertus épiscopales, il conserva toujours celles de son premier état : même détachement, même esprit de pénitence, même charité. Le soin qu'il prit de son troupeau pouvait servir

de modèle aux plus grands évêques. D'une part, il était comme le père de son peuple, et particulièrement des pauvres, en faveur desquels il sacrifiait non-seulement son propre bien, mais encore celui de son église. Ses profusions étaient quelquefois si grandes, qu'elles le réduisaient lui-même à la nécessité, ce qui donna lieu plus d'une fois à ses économes de s'en plaindre ; mais Dieu pourvut à ses besoins en plus d'une rencontre, d'une manière extraordinaire, et justifia sa conduite par des miracles. Aussi on était si persuadé du bon usage qu'il faisait des richesses dont Dieu l'avait rendu le dispensateur, que plusieurs personnes de piété lui envoyaient, des provinces éloignées de l'empire, des sommes considérables pour être distribuées aux pauvres, et d'autres personnes du pays lui laissaient en mourant de gros legs en leur faveur, se persuadant qu'en faisant passer leurs aumônes par ses mains, elles seraient mieux reçues de Dieu. Il avait encore un soin particulier de ceux d'entre les étrangers que les naufrages jetaient de temps en temps sur la côte de l'île, leur fournissant des habits et tout ce qui leur était nécessaire, et tâchant par ses libéralités de les consoler dans leur malheur.

Une charité si bienfaisante jointe à ses autres vertus, le rendait extrêmement cher à son peuple ; et d'autre part son érudition le faisait respecter non-seulement des catholiques, mais encore des ariens, dont d'ailleurs il était le grand ennemi. Aussi tandis que les saints Pères, comme saint Jérôme, saint Augustin et beaucoup d'autres lui ont donné de très-grands éloges, et que les évêques de son temps avaient pour lui une vénération particulière, les ariens qui avaient le crédit de l'empereur, et qui, sous son autorité, persécutaient étrangement et chassaient les évêques orthodoxes de leurs sièges ; les ariens, dis-je, n'osèrent rien entreprendre contre lui, et le laissèrent gouverner son église en paix. Il en profita pour garantir son troupeau de leur poison et pour faire régner Dieu dans le cœur de ses ouailles par la pureté de la foi et par la sainteté des mœurs.

L'état monastique passa avec lui en Chypre, comme il avait passé d'Égypte et de la Thébaïde en Palestine par l'exemple de saint Hilarion ; et ce furent aussi ses vertus qui attirèrent dans son île un grand nombre de solitaires, où ils bâtirent plusieurs monastères. Il conserva toujours son habit monastique, et ce ne fut que dans sa vieillesse que la nécessité l'obligea à user de vin et à manger de la viande. Bien qu'il fût séparé par la mer de son ancien monastère d'Eleuthéropolis, il ne laissait pas de continuer toujours à en prendre soin, et d'avoir aussi des relations avec d'autres monastères de la Syrie. L'abbé de celui d'Eleuthéropolis, qu'on croit avoir été le prêtre Grégoire, lui écrivit une fois en ces termes : « Nous avons été assez exacts, par le secours de vos prières, à observer notre règle, et nous avons grand soin de célébrer l'office de tierce, de sexte, de none et de vêpres. » Le Saint lui répondit qu'on ne devait pas se contenter de prier à ces heures-là seulement, *parce qu'il est*, disait-il, *du devoir d'un vrai religieux d'avoir toujours dans le cœur l'oraison et la psalmodie*. Excellente instruction, qui apprend aux personnes religieuses de vivre dans un tel recueillement, que leur cœur soit comme dans une oraison et un chant de louanges à Dieu continuels. Non content de gouverner ce monastère par lettres, il y venait aussi quelquefois.

Il avait vu en Syrie, Acace et Bérée, abbés de deux monastères de cette province, qui avaient été si édifiés de ses entretiens, qu'ils témoignaient dans une de leurs lettres, que sa présence les avait remplis de pensées toutes spirituelles et leur avait laissé un très-grand désir de jouir de sa compagnie. Cela leur avait fait former le projet de le venir trouver pour prendre part, disaient-ils, à la grâce que Dieu lui avait donnée comme aux apôtres, et pour retourner ensuite chez eux avec une force toute nouvelle, pour continuer dans l'état saint qu'ils avaient embrassé, et s'y perfectionner de plus en plus.

Ils auraient exécuté ce dessein, si l'un d'eux ne fût tombé ma-

lade; mais cet accident les en ayant empêchés, ils lui envoyèrent Marcel, qui était entré depuis peu dans la communauté, et qui, sur sa grande réputation, souhaitait extrêmement de le voir. La lettre qu'ils lui envoyèrent par ce religieux, était pour le prier au nom de tous les solitaires, qu'après leur avoir appris les noms de tous les hérétiques dans son *Ancorat*, il voulût bien leur en marquer les dogmes par un nouvel ouvrage; et ils ajoutaient qu'ils l'attendaient dans le jeûne et dans la prière au retour de celui qu'il lui avaient envoyé.

Ce fut donc à leur demande et à celle que beaucoup d'autres personnes lui en avaient faite, qu'il composa son grand ouvrage sur les hérésies. qu'il a intitulé : *Panarium*, c'est-à-dire, comme il l'explique lui-même, une boîte d'apothicaire pleine de contre-poison contre la morsure des serpents auxquels il compare les hérésies. Il adressa cet ouvrage à ces deux abbés dans une lettre préliminaire qui sert de préface à tout le livre.

Nous sortirions de notre dessein si nous voulions parler ici des travaux que ce grand docteur de l'Église a entrepris pour le soutien de la foi orthodoxe, et des ouvrages qu'il a composés pour préserver les fidèles du venin des hérétiques. On peut voir ce qu'en ont dit ceux qui ont traité de l'histoire de l'Église, ou qui ont donné des analyses des écrivains ecclésiastiques. Nous remarquerons seulement, pour ce qui tient à notre sujet, qu'en combattant différentes erreurs dans son *Ancorat*, on reconnaît son amour pour la vie monastique, par l'exhortation qu'il y fait en faveur de cette sainte profession. Il a donné à cet ouvrage le titre d'*Ancorat*, parce qu'il a ramassé tous les passages de l'Écriture qui servent à affermir notre foi, afin qu'il pût, comme l'ancre d'un vaisseau, affermir les fidèles dans la doctrine orthodoxe au milieu des orages de l'hérésie.

Dans son exposition de la foi catholique, il fait une peinture des diverses observances que les religieux pratiquaient de son temps. Il dit que les uns demeuraient dans les villes, et d'autres, fuyant

entièrement le commerce des hommes, se retiraient dans des monastères qui étaient à la campagne ; quant à la nourriture, les uns ne mangeaient ni viande, ni œufs, ni fromage, ni poisson ; d'autres s'interdisaient seulement la chair des bêtes à quatre pieds, et mangeaient des oiseaux et d'autres aliments ordinaires ; d'autres mangeaient seulement des œufs et du poisson, et d'autres du poisson seulement ; qu'il y en avait qui se permettaient le fromage, dont d'autres se privaient ; que quelques-uns s'interdisaient l'usage du pain et ne mangeaient que des herbes ; que d'autres ne mangeaient point de fruits, ni même rien de cuit. Il ajoute que plusieurs couchaient à terre ; que d'autres allaient nu-pieds, et d'autres portaient un cilice sous leurs habits ; que la plupart ne se permettaient pas l'usage des bains, quoique ce fût dans ce pays une grande mortification ; que quelques-uns exerçaient de petits métiers soit pour fuir l'oisiveté, soit pour subsister de leur travail ; et que la principale occupation des moines était l'oraison, la psalmodie et la lecture des Livres saints. Les hérétiques des derniers siècles qui ont voulu combattre les pratiques de la vie religieuse, ne doivent pas oublier que saint Epiphane, parle des observances monastiques du quatrième siècle. Ceux qui sont au fait de la controverse savent de quelle conséquence est cette date contre eux.

Outre beaucoup d'autres ouvrages que ce saint docteur composa pour le soutien de la foi et l'instruction des fidèles, son zèle pour le même sujet lui fit aussi entreprendre plusieurs voyages, et même celui de Rome ; mais dans le dernier de sa vie qu'il fit à Constantinople, il s'aperçut un peu tard, que sous prétexte d'y combattre les erreurs des origénistes, il servait sans le savoir, de ministre aux passions de Théophile d'Alexandrie, persécuteur de saint Jean Chrysostome, et qu'il l'avait trompé comme il avait trompé également saint Jérôme. Aussi dès qu'il l'eut compris, il se repentit d'être venu à la ville impériale pour une si méchante affaire, et se pressa extrêmement de retourner à son église. Comme il allait

s'embarquer, il dit aux évêques que les intrigues de Théophile y avaient rassemblés avant qu'il y fût venu : « Je vous abandonne la ville, le palais et la scène, je me hâte de me retirer, et je ne pourrai jamais être sorti assez tôt de ce lieu. » Cela fait voir qu'il avait découvert la manœuvre de Théophile et des évêques de sa faction pour se venger de saint Jean Chrysostome et le faire déposer, et qu'il n'avait point voulu avoir de part à une si odieuse et si injuste entreprise. Il n'eut pas la consolation de revoir son église ; mais il mourut en chemin âgé de plus de quatre-vingts ans, vers l'an 403 ; il avait passé au moins trente-six ans dans l'épiscopat.

On rapporte de lui plusieurs miracles, qu'il a faits non seulement pendant sa vie, mais encore après sa mort. On trouve aussi dans le recueil des *Vies des Pères des déserts*, que Dieu lui révéla la pénitence de deux solitaires qui étaient tombés dans une faute pour laquelle ils avaient été séparés de la communion par l'Archevêque d'Alexandrie et par d'autres évêques. Sozomène dit aussi qu'il y a apparence que Dieu lui avait fait connaître que le temps de sa mort était fort proche, lorsqu'il pressa si fort son départ de Constantinople.

Ce grand Saint a écrit la vie, ou plutôt un éloge de saint Hilarion, dans une lettre qui devint fort commune ; mais nous ne l'avons plus aujourd'hui. Il a aussi écrit l'histoire de saint Joseph surnommé le Comte, qui est très-curieuse et très-édifiante ; on ne sera pas fâché d'en voir ici l'abrégé, quoiqu'elle ne regarde pas l'histoire monastique.

Le Comte Joseph, Juif de naissance, était de Tibériade en Galilée, d'une famille fort considérée. Il fut élevé à la dignité d'apôtre, c'est-à-dire, placé parmi ceux qui tenaient le premier rang après le patriarche des Juifs et qui formaient son conseil. De son temps Hilleï, de la race du fameux docteur Gamaliel, qui avait été maître de saint Paul, était revêtu de la dignité de patriarche, et était par conséquent chef de la nation. Étant tombé malade et près de mourir, il fit prier l'évêque voisin de Tibériade de le

venir voir et de lui donner le saint baptême sous prétexte de médecine. L'Évêque s'y rendit à titre de médecin, prépara un bain comme un remède utile au malade, fit retirer tout le monde comme par pudeur, et le baptisa.

Joseph était à la porte, et la curiosité le porta à regarder par les fentes, de sorte qu'il vit tout ce qui s'y passa. Il remarqua aussi qu'après la cérémonie, le patriarche donna à l'évêque une somme d'or considérable en lui disant : « Offrez cela pour moi, car il est écrit que ce que les prêtres de Dieu délient sur la terre est délié dans le ciel. » Joseph fit là-dessus bien des réflexions, qui devinrent dans la suite encore plus sérieuses. Cependant le patriarche mourut quelque temps après, et son fils, nommé Judas, fort jeune encore, lui succéda sous la tutelle de Joseph et d'un autre personnage de considération ; ainsi ces deux tuteurs avaient le gouvernement et la disposition de tout, tant en cette qualité que comme principaux conseillers.

Les réflexions de Joseph augmentèrent par une découverte qui le mit dans de plus grandes perplexités. Il y avait à Tibériade une chambre destinée pour le trésor, qui, outre les serrures ordinaires, était encore fermée par le sceau public du patriarche. Beaucoup de Juifs désiraient de savoir ce qui y était, et Joseph, poussé de la même curiosité que les autres, l'ouvrit secrètement, se confiant apparemment sur son autorité de tuteur ; mais au lieu d'y trouver de l'or et de l'argent, il y trouva l'*Évangile* de saint Jean, celui de saint Matthieu en hébreu et les *Actes des Apôtres* traduits en la même langue. Il lut ces livres avec beaucoup d'attention ; et cela joint avec ce qui s'était passé au baptême d'Hillel, lui fit naître divers scrupules sur sa religion.

Il fut encore plus touché lorsque le patriarche Judas, croissant en âge et s'abandonnant à la débauche, jusqu'à employer la magie pour séduire les femmes, il vit que le nom de Jésus-Christ et le signe de la croix avaient rendu inutiles les charmes dont il s'était servi pour pervertir une femme chrétienne ; mais il ne put encore se persuader de se faire chrétien.

Quelque temps après, Jésus-Christ, qui voulait l'attirer à lui par les marques les plus signalées de sa miséricorde, lui apparut dans la nuit, et lui dit : « Je suis Jésus que tes pères ont crucifié ; crois en moi ; » et il ne se rendit pas. Il tomba ensuite malade et on désespérait de sa vie. Le Sauveur lui apparut de nouveau, et lui dit que s'il croyait il serait guéri. Il le promit et ne tint pas parole. Il tomba dans une autre maladie aussi dangereuse que la première, et comme on crut qu'il allait mourir, un vieux docteur de la loi s'approcha de lui et lui dit tout bas à l'oreille : « Croyez en Jésus-Christ crucifié sous Ponce Pilate, qui est le fils de Dieu, qui est né de Marie dans le temps, qui est le Christ du Seigneur, qui est ressuscité du tombeau, et croyez qu'il viendra juger les vivants et les morts. »

On s'étonnera sans doute de voir que les docteurs des Juifs reconnaissant la divinité de Jésus-Christ, sa qualité de Christ et de Messie, sa résurrection et son dernier avènement pour juger les nations, demeuraient néanmoins dans leur endurcissement : mais le respect humain les retenait pour la plupart : et saint Épiphané, qui avait appris tout ce que nous venons de dire de la bouche même du Comte Joseph, assure encore que s'entretenant avec un autre docteur des Juifs, ami des chrétiens, et voulant lui persuader que le Christ était venu, il vit qu'il consentait à tout ce qu'il lui disait, et qu'il lui donna pour raison que s'étant trouvé en danger de mort, il entendit d'autres Juifs qui lui dirent tout bas à l'oreille : « Jésus-Christ Fils de Dieu, qui a été attaché à la croix, est celui qui vous doit juger ; » mais la crainte des autres Juifs captivait encore celui-ci sous le joug de la loi.

Cependant les diverses apparitions de Jésus-Christ, et le témoignage formel de ses ennemis, ne triomphant point de son obstination, cet adorable Maître se montra à lui une quatrième fois, et pour comble de faveur, après lui avoir reproché son incredulité, il lui promit, pour l'assurer de la vérité de notre foi, que s'il désirait faire quelque miracle, il n'avait qu'à invoquer son saint nom et qu'il l'exaucerait aussitôt.

Joseph en fit l'épreuve, et il délivra du démon un possédé qui courait tout nu à Tibériade par toute la ville, et était connu de tout le monde. Ce miracle fit dire aux Juifs que Joseph avait lu dans le trésor le nom de Dieu, par lequel il l'avait opéré ; car ils croyaient que celui qui savait la véritable prononciation de ce nom sacré devenait maître de la nature ; et c'est ainsi qu'ils expliquent le pouvoir qu'avait eu Jésus-Christ de faire des prodiges.

Le cœur de Joseph demeura pourtant encore endurci, jusqu'à ce qu'enfin Jésus-Christ le vainquit par les châtimens, ne l'ayant pas gagné par ses faveurs. Il fut envoyé par le patriarche en Cilicie pour lever les décimes et les prémices que les Juifs étaient obligés de fournir, et ces missions lui donnaient de plus un ample pouvoir de corriger les abus et de déposer de leur dignité les princes des synagogues, les sacrificateurs et les autres d'un moindre ordre qu'il trouverait en faute. Il voulut donc exercer sa charge avec plus d'intégrité que les coupables ne le désiraient, et il s'attira leur haine. Dieu s'en servit pour sa conversion. Il était logé dans la ville près de l'église des chrétiens ; et ayant lié amitié avec l'évêque, il le pria de lui prêter secrètement les Évangiles pour les lire à ses moments de loisir. Les Juifs épiaient ses actions afin de trouver moyen de satisfaire leur animosité, et étant un jour entrés en troupe dans son logis, ils le surprirent appliqué à cette lecture. Ce fut pour eux un crime capital qui excita toute leur fureur. Ils se jetèrent sur lui, le renversèrent par terre, l'accablèrent de coups et d'injures, le traînèrent ensuite dans leur synagogue, où ils le fouettèrent cruellement, et ils auraient passé plus loin si l'évêque qui lui avait prêté les Évangiles ne fût venu à son secours. Une autre fois, l'ayant rencontré dans un voyage près de la rivière de Cydne, ils l'attaquèrent et le jetèrent dans l'eau, comptant qu'il y serait étouffé ; mais Dieu l'en délivra par sa miséricorde, et enfin il se déterminait tout de bon à abandonner la synagogue et à recevoir le saint baptême.

La vie qu'il mena depuis prouva combien sa conversion était sincère, puisque l'Église l'honore comme un saint, et a marqué sa mémoire dans le Martyrologe au 22 juillet. Ses affaires, ou plutôt les persécutions des Juifs, l'obligèrent d'aller à la cour ; il y fut reçu favorablement de l'empereur Constantin, à qui il raconta toute son histoire. Le prince, autant pour honorer sa piété que pour le mettre à couvert des insultes des Juifs, lui donna le titre de Comte. Il ajouta à cette marque d'honneur, qu'il pouvait lui demander tout ce qu'il désirait ; et Joseph, en homme également désintéressé pour lui-même et zélé uniquement pour la foi de Jésus-Christ, le supplia seulement de lui donner par écrit un pouvoir de faire bâtir des églises dans Capharnaüm, Tibériade, Nazareth, Diocésarée, Séphoris et quelques autres places que les Juifs avaient encore dans la Galilée, sans y vouloir souffrir personne d'une religion différente de la leur ; ce que Constantin lui accorda par un rescrit.

Joseph voulut la mettre en exécution à Tibériade ; les Juifs employèrent leur magie pour empêcher que le feu ne prit aux fourneaux qu'il avait fait préparer autour de la ville pour cuire la chaux dont il avait besoin ; mais en ayant été averti et se doutant bien d'où venait le mal, il y courut suivi d'une foule de Juifs curieux de voir ce qu'il ferait, et prenant de l'eau dans un vase, qu'il bénit par le signe de la croix, il en jeta dans chaque fourneau, et prononça tout haut ces paroles : « Au nom de Jésus de Nazareth, que mes pères et les pères de ce peuple qui m'environne ont crucifié, que cette eau ait la vertu d'arrêter toute la magie et tous les sorts qui empêchent ce feu de brûler, afin qu'il fasse son effet naturel, et qu'il serve à bâtir la maison et le temple du Seigneur. » Le feu s'alluma aussitôt à la vue et à la confusion des Juifs, qui ne purent s'empêcher de s'écrier que celui qui assistait si puissamment les chrétiens était le seul vrai Dieu ; mais ils restèrent dans leur endurcissement.

Pour Joseph, il quitta dans la suite Tibériade et vint demeurer

taît
qué
ou
or;
i il
sa
lui
ur,
en
nt
ar
6-
es
f-
t-

s
r
e



Imp. Ch. Bouchon aîné, Paris.

Saint Jérôme.

Jeremi dix.

à Scytopolis ¹. Patrophile, un des plus animés ariens, en était alors évêque, et les ariens étaient en faveur. Sa qualité de Comte le mit à couvert des persécutions de cet évêque hérétique, qui n'ignorait pas combien il était opposé à sa secte. Aussi quand saint Eusèbe de Verceil fut exilé par l'empereur Constance à Scytopolis, Joseph lui fit trouver dans sa maison, où il le logea, les douceurs de sa patrie au lieu d'un exil. La réputation de saint Eusèbe attira auprès de lui quantité de personnes d'alentour, soit pour profiter de ses instructions, soit pour se réjouir avec lui de l'exil qu'il souffrait pour la gloire de Jésus-Christ. Saint Épiphanes fut de ce nombre, et ce fut dans cette occasion qu'il apprit de la bouche même de Joseph toute l'histoire merveilleuse de sa conversion. Il l'inséra depuis dans son grand ouvrage contre les hérésies. Baronius l'a mise tout au long dans ses *Annales*. Le saint Comte avait soixante-dix ans lorsqu'il racontait ceci à saint Epiphane, et il y a apparence qu'il mourut peu de temps après, vers l'an 355.

MONASTÈRE DE CASSIEN A BETHLÉEM.

ERMITES DE THÉCUE. — VIE MONASTIQUE DE SAINT JÉRÔME ².

Nous parlerons maintenant des monastères des environs de Bethléem, dont il paraît que celui où Cassien se retira au commencement de sa profession ecclésiastique était le plus ancien. Quelques auteurs ont cru qu'il n'était pas différent de celui de saint Jérôme; mais cela est contre toute apparence, puisque celui-ci ne fut bâti qu'en 389, au lieu que Cassien était entré plus tôt

¹ Primitivement Bethsan, ville de Palestine en Samarie. On attribuait sa fondation aux Scythes. On la nomme aujourd'hui *Bisan*.

² Saint Jérôme, *Vit. PP.*, Cassien, Gazæus, Sulpice-Sévère, les Bollandistes.

dans celui où il fut élevé, et qu'il en parle comme d'un monastère où il y avait des religieux d'un grand âge. D'ailleurs, dans celui de Cassien on institua la prière de prime, qui n'était pas en usage dans celui de saint Jérôme, puisque ce saint docteur, qui parle souvent des autres heures, ne dit pas un mot de celle-ci.

Gazæus, qui est d'un sentiment contraire, a cru que saint Jérôme n'a fait qu'y ajouter de nouveaux bâtiments, à cause du grand nombre d'étrangers qui venaient visiter de toutes les parties du monde le lieu où Jésus-Christ a voulu naître ; mais cela ne suffit pas pour nous persuader que ce soit le même monastère que celui de Cassien. Il est à croire que, pour satisfaire la piété de plusieurs religieux, qui voulaient avoir la consolation de vivre dans leurs exercices auprès de la crèche du Sauveur, on bâtit plusieurs monastères. Et en effet, outre ceux de Cassien et de saint Jérôme, Pallade parle d'un religieux, nommé Passidoine, qui en habitait un au lieu nommé *Les troupeaux* près de Bethléem, où lui-même demeura un an entier. Ce serait ici le lieu de parler de ce Passidoine, dont Pallade fait l'éloge ; mais on sait que cet auteur avait des préjugés contre saint Jérôme, et il les prête aussi à ce solitaire dont il exalte la vertu.

Pour revenir au monastère de Cassien, il est certain qu'on y vivait dans une grande observance, et qu'il y régnait une grande charité de la part des supérieurs et une grande union entre les religieux. Cela paraît par la difficulté que lui et Germain eurent d'obtenir la permission de faire le voyage d'Egypte, dans la crainte que quelque tentation ne les dégoûtât de leur profession lorsqu'ils seraient hors du monastère, ou dans la peine qu'ils en avaient de s'en séparer, et qu'ils ne s'arrêtassent pour toujours en Egypte, et aussi par la joie et la tendresse avec laquelle ils les reçurent à leur retour.

La piété de ces religieux leur fit aussi écouter avec une sainte avidité tout ce qu'ils leur racontèrent des pratiques et des vertus des solitaires qu'ils avaient vus dans les solitudes de Scété et

d'Égypte. Et enfin le dégagement de tout amour-propre parut aussi en ce qu'après avoir entendu les récits qu'ils leur en firent, ils ne s'opposèrent plus au dessein qu'ils avaient d'y retourner pour y vivre dans la perfection des anachorètes, plus éminente que celle des cénobites; et que, malgré le désir qu'ils avaient de les retenir pour l'amitié qu'ils leur portaient, ils préférèrent volontiers leur avancement spirituel à la satisfaction de les avoir dans leur compagnie. Aussi Cassien avoue qu'il avait reçu des instructions excellentes parmi eux, et il se loue en plus d'un endroit de l'éducation religieuse qu'ils lui avaient donnée.

L'institution de l'office de Prime prouve encore combien dans ce monastère les anciens étaient attentifs à soutenir la discipline régulière, et à combattre la lâcheté et la tiédeur, et quelle était la soumission des plus jeunes aux réglemens des anciens. Cassien nous apprend en ces termes en quelle occasion et comment cela se fit. « Cette première heure de Prime, dit-il, a commencé d'être établie comme une prière canonique, et a été pratiquée pour la première fois dans notre monastère de Bethléem, où Jésus-Christ notre Sauveur étant né d'une vierge et ayant daigné recevoir les accroissements de son enfance, a voulu aussi fortifier par sa sagesse mon enfance spirituelle, qui était encore tendre et nouvelle dans la religion et qui avait besoin de lait..... Il est constant que jusqu'alors le temps qui restait après les prières de Laudes était ordonné par nos Pères pour le soulagement du corps; mais les lâches abusant de cette indulgence, dormaient plus longtemps qu'ils ne devaient, parce qu'il n'y avait aucune nécessité de s'assembler qui les obligeât avant l'heure de Tierce de sortir de leurs cellules, ou de se lever de leur lit; et qu'ainsi, outre qu'ils perdaient le temps du travail, ils se mettaient encore en état, en dormant trop, d'être lâches et sans vigueur dans le reste de la journée et autres heures de l'office, particulièrement aux jours que les veilles étant plus longues, elles les pouvaient plus fatiguer; c'est pourquoi quelques-uns des plus fervents

d'entre les frères, à qui cette négligence et cette paresse déplaisait extrêmement, en firent leurs plaintes aux anciens, qui, après avoir agité longtemps la chose entre eux et après de grandes délibérations, résolurent qu'on laisserait reposer les religieux après Matines jusqu'au lever du soleil, où il n'était plus à craindre qu'ils se recouchassent, et qu'on les avertirait alors de se lever pour venir s'acquitter tous ensemble de ce nouvel office.

Psal. 118.

« Ainsi, après avoir récité trois psaumes et trois prières, qui est le nombre ordonné à Tierce et à Sexte pour marquer une triple confession, ils finissaient leur sommeil et commençaient en même temps leur travail. Mais quoique ce règlement n'ait été établi de nouveau que par occasion et seulement par la raison que nous marquons, il accomplit néanmoins admirablement de même à la lettre, ce nombre mystérieux dont parle David: *Je vous ai loué sept fois le jour à cause des jugements de votre justice*; car il est visible qu'en comprenant ce nouvel office, les religieux s'assemblent sept fois le jour pour louer Dieu. »

Telle fut l'origine de l'office de Prime, qui fait partie aujourd'hui des Heures canoniales. L'institution s'en fit dans le monastère de Cassien, mais l'usage ne s'en établit ailleurs que peu à peu, les anciens monastères faisant difficulté de l'admettre à cause de sa nouveauté, et ne voulant rien changer dans leur discipline. Il devint général dans la suite; et quand Cassien écrivait ses *Institutions*, il était en vigueur dans les provinces d'Occident, comme il le dit expressément dans le chapitre que nous venons de citer.

Nous prendrons ici occasion de parler du meurtre des saints solitaires du désert de Thécué, dont Cassien fait le sujet de la sixième conférence avec l'abbé Théodore. Nous ne savons de ces solitaires que ce qu'il en a dit, et les continuateurs de Bollandus n'en ont rien trouvé de plus. Voici la relation fort courte de Cassien: « Dans l'endroit de la Palestine, dit-il, qui est proche du bourg de Thécué, honoré autrefois de la naissance du prophète

Amos, il y a une vaste solitude qui s'étend jusqu'à l'Arabie et à la mer Morte, dans laquelle se perdent les eaux du Jourdain et se confondent avec les cendres de Sodome. Ce fut dans ce désert que demeurèrent fort longtemps les excellents anachorètes, qui, après une vie très-sainte, furent cruellement tués par les Sarrazins, qui couraient et pillaient toute la province. Il est vrai que tout le monde leur témoigna après leur mort le respect qu'ils avaient pour eux durant leur vie. Les évêques du pays et tout le peuple d'Arabie vinrent enlever leurs corps avec une vénération profonde, et les mirent entre les reliques des martyrs. L'estime qu'on avait de leur sainteté allait à un tel point, qu'une infinité de personnes des deux villes voisines sortit en armes, et se déclara la guerre l'une à l'autre, chacune d'elles disputant à la pointe de l'épée à qui aurait le corps de ces glorieux anachorètes. Leur dévotion leur fit exposer hardiment leur vie, pour soutenir le droit qu'ils prétendaient sur ces reliques précieuses. Les uns disaient qu'elles leur étaient dues par le droit du voisinage, et les autres qu'elles étaient à eux par le droit de la naissance. » C'est là tout ce que Cassien nous a appris de ces saints ermites couronnés du martyre, et que l'Eglise reconnaît comme tels dans son Martyrologe au 28 de mai.

Les continuateurs de Bollandus avouent que Cassien n'ayant point nommé les deux villes qui se disputaient leurs sacrées reliques, on ne peut savoir laquelle des deux leur donna naissance et où était précisément leur monastère. Il n'est point parlé d'eux dans la vie de saint Euthyme, ni ailleurs, bien qu'il y soit fait mention du bourg de Thécué. Il n'en est rien dit non plus dans le dyptique de saint Sabas, ni dans les autres livres à l'usage des offices ecclésiastiques pour les monastères de Palestine. On présume que ce silence vient de ce que leurs reliques ayant été distribuées en différents endroits, et leur monastère détruit de fond en comble, on en avait perdu le souvenir, personne n'ayant entrepris d'écrire leur histoire; et dans la suite des temps, ce pays étant

tombé entièrement sous la domination des Sarrasins, il n'en est plus resté de vestiges et on les a tout à fait oubliés. Il nous reste à remarquer que le martyre de ces Saints arriva vers la fin du quatrième siècle ; ce qui prouve que dès lors on avait une grande vénération pour les saintes reliques.

Il nous reste à parler de la vie monastique de saint Jérôme. Nous n'entrerons point dans le détail de ses autres actions qui ne sont pas de notre sujet. Quoiqu'il soit un très-grand docteur de l'Église, nous ne le considérons ici que comme solitaire. Il était de Stridon en Dalmatie, où il naquit vers l'an 329 ; mais il fit ses principales études à Rome sous le fameux Donat, grammairien. Après avoir été baptisé, il voyagea en France, s'arrêta quelque temps à Trèves et vint à Aquilée, où il fit connaissance avec saint Valérien, évêque de cette ville, et avec d'autres excellents personnages, entre lesquels on nomme le prêtre Chromace, les diacres Jovin et Eusèbe, le sous-diacre Niceas et les moines Florent, Bonose, Rufin, Chrysogone.

Seu amour extrême pour l'étude avait beaucoup paru à Rome par ses progrès, et ce fut aussi pour s'y perfectionner qu'il fit le voyage des Gaules. Son application n'avait pas seulement servi à enrichir son esprit des belles connaissances de la littérature, elle avait été un moyen de le retirer des occasions où la jeunesse licencieuse fait quelquefois de tristes naufrages. Aussi depuis qu'il eut reçu le saint baptême, Dieu lui fit la grâce de vivre dans une grande abstinence, et de sanctifier ses études par la vertu. On doit mettre entre ses pratiques de piété durant son séjour à Rome, celle d'aller tous les dimanches avec ses compagnons, visiter les reliques des Saints dans les catacombes, d'autour de cette ville.

Avant que de quitter Aquilée, il délibéra longtemps sur le lieu qu'il choisirait pour vivre dans la retraite et vaquer paisiblement à l'étude. Il n'en eût pas trouvé les moyens dans sa patrie, où il aurait été trop importuné par des gens qui pensaient tout autre-

ment que lui. A Rome, il était trop connu ; il entreprit donc le voyage d'Orient, résolu de s'y établir. Evagre, Innocent et Héliodore le suivirent, et il ne porta avec lui que les livres dont il avait déjà fait un choix. Après avoir parcouru la Thrace, le Pont, la Bithynie, la Galatie, la Cappadoce, la Cilicie, et être resté quelque temps à Tarse, lieu de la naissance de saint Paul, il vint à Antioche et se retira dans le désert de Chalcis sur les confins de la Syrie et de l'Arabie, où il embrassa la profession monastique.

Il y eut pour compagnons Innocent, Héliodore et Hylas. Le prêtre Evagre était resté à Antioche, d'où il lui faisait tenir les lettres qui lui étaient adressées de divers endroits. Pour réussir dans ce nouveau genre de vie, il se recommanda aux prières de saint Théodose et de quelques autres saints solitaires de Syrie, qu'il avait vus en passant, lorsqu'il méditait sa retraite. « Je voudrais bien, leur dit-il, être maintenant avec vous ; et quelque indigne que je sois de vous voir, j'aurais bien de la joie d'embrasser toute votre sainte communauté. Je verrais une solitude plus agréable que toutes les villes du monde, et des déserts habités comme le paradis terrestre, par une multitude de saints. Mais, puisqu'un aussi grand pécheur que moi ne mérite pas de vivre en votre compagnie, je vous conjure, du moins, et je suis sûr que vous pouvez obtenir cette grâce pour moi, de prier Dieu qu'il me délivre des ténèbres de ce monde. Je vous l'ai déjà dit de bouche, et je vous le répète encore aujourd'hui ; il n'y a rien que je souhaite avec tant de passion que de me voir affranchi de la servitude du siècle..... Il me semble qu'une vaste mer m'environne de tous côtés, et dans la situation où je me trouve, je ne saurais ni avancer, ni reculer. C'est donc de vos prières que j'attends le vent favorable du Saint-Esprit pour continuer ma course et pour arriver heureusement au port. »

Le désert de Chalcis fut donc ce port où il se retira ; mais après y avoir goûté quelque temps le calme de la solitude, le Seigneur, qui voulait l'éprouver et le sanctifier par la tribula-

tion, tempéra les douceurs de son repos par de grandes amertumes. La mort lui enleva Innocent et Hylas, et son cher Héliodore le quitta pour retourner en Italie. A ces tristes séparations, qui firent beaucoup souffrir son cœur, succédèrent diverses maladies dont il fut attaqué ; et enfin, dans l'intervalle de ses maux il fut tourmenté de tentations très-fâcheuses, causées par le souvenir des délices de Rome, qui frappait son esprit bien vivement. Il s'en explique ainsi à la vierge Eustochie dans l'excellente lettre qu'il lui écrivit sur la virginité, et qui fit beaucoup de bruit à Rome lorsqu'elle y parut.

« Dans le temps, dit-il, que je demeurais au désert et que je vivais dans cette vaste solitude, qui, brûlée par les ardeurs du soleil, n'a rien que d'affreux pour les solitaires qui l'habitent, combien de fois me suis-je imaginé être à Rome au milieu des délices ? Assis que j'étais tout seul dans le fond de ma retraite, plongé dans un abîme d'amertume, revêtu d'un sac dont la seule vue faisait horreur à la nature, et qui servait à couvrir un corps tout défiguré et une peau toute noire, semblable à celle d'un Éthiopien, toute mon occupation était de passer les jours et les nuits dans les larmes et les gémissements. Étais-je accablé de sommeil et forcé malgré moi d'y succomber, je laissais tomber sur la terre nue un corps qui n'était plus qu'un véritable squelette. Je ne vous dis rien de ma nourriture, car dans le désert les malades mêmes ne boivent que de l'eau, et ils s'imaginent qu'il y a de la délicatesse et de la sensualité à manger quelque chose de cuit. Enfermé donc que j'étais dans cette espèce de prison, à laquelle je m'étais volontairement condamné pour éviter les feux de l'enfer, et n'ayant pour toute compagnie que les scorpions et les bêtes farouches, je ne laissais pas de me trouver souvent en esprit au milieu des dames romaines : sous un visage défait et abattu par un jeûne continuel, je cachais un cœur agité par de mauvais désirs ; dans un corps tout de glace et dans une chair déjà morte avant l'entière destruction de

l'homme, la concupiscence entretenait un feu que rien ne pouvait amortir.

« Me voyant donc sans appui et sans ressource, je me jetais aux pieds de Jésus-Christ, les arrosant de mes larmes, les essuyant de mes cheveux, et passant les semaines entières sans manger afin de dompter ma chair rebelle et la soumettre à l'esprit. J'ai passé très-souvent les jours et les nuits à crier et à me frapper la poitrine, jusqu'à ce que le Seigneur dissipant la tempête eût remis le calme dans mon cœur. Je craignais d'entrer dans ma cellule qui avait vu naître tant de mauvaises pensées. Animé contre moi-même d'une juste colère, et traitant mon corps avec la dernière sévérité, je m'enfonçais seul dans le désert ; et si je rencontrais quelque vallée profonde, quelque haute montagne, quelque rocher escarpé, j'en faisais aussitôt un lieu d'oraison, et comme une espèce de prison où je mettais ma misérable chair à la chaîne. Là, abîmé dans mes larmes et ayant sans cesse les yeux élevés au ciel, je m'imaginais quelquefois être en la compagnie des anges, et je chantaï dans les transports de ma joie : *Nous courons après vous attirés par l'odeur de vos parfums.* »

Cont. 1.

Ce grand Saint, dans l'extrait que nous venons de faire de sa lettre, nous marque avec les tentations qu'il souffrit, combien sa vie était laborieuse et pénitente, ses veilles, ses jeûnes, ses prosternements aux pieds de Jésus-Christ, ses longues oraisons, ses combats contre les révoltes de la chair, son recours alors à la prière, et comment Dieu, favorable à ses soupirs et à ses larmes, rendait la tranquillité à son cœur, et faisait succéder au trouble et à la douleur, la sainte joie de son esprit consolateur.

Pour faire diversion à ces pensées qui l'obsédaient, il ajouta à ses travaux l'étude de la langue hébraïque. Mais accoutumé à la lecture de Cicéron et des meilleurs auteurs latins, il ne pouvait sans répugnance se remettre à des alphabets, et à des vétilles de grammaire ; de sorte que rebuté par ce travail, il le quittait

Ep. 22.

et le reprenait par intervalle, et se délassait de son ennui dans les belles lettres qu'il n'avait pas abandonnées malgré la rigueur de sa pénitence. Mais Dieu, qui en voulait faire un des plus profonds interprètes de l'Écriture pour l'utilité de son Église, lui envoya une fièvre violente, durant laquelle il eut une vision, où il lui fit connaître combien ce goût pour les auteurs profanes lui déplaisait, et le compte rigoureux qu'il en rendrait un jour, s'il continuait à s'y appliquer avec une ardeur si peu convenable à son état de solitaire. Voici comme il en parle dans la même lettre à la vierge Eustochie : « Telle était ma misère et l'excès de ma passion, qu'après avoir tout quitté pour servir Dieu et gagner le royaume du ciel, j'emportai avec moi les livres que j'avais amassés à Rome avec beaucoup de soin et de travail, et dont je ne pouvais me passer. Je jeûnais et je lisais Cicéron ; et après de longues et fréquentes veilles, après avoir versé des torrents de larmes, que le souvenir de mes péchés passés faisait couler du fond de mon cœur, je me mettais à lire Platon ; et lorsque rentrant en moi-même, je m'appliquais à la lecture des prophètes, leur style dur et grossier me révoltait aussitôt. Aveugle que j'étais et incapable de voir la lumière, je m'en prenais au soleil, au lieu de reconnaître mon aveuglement.

« Séduit donc et trompé de la sorte par les artifices de l'ancien serpent, j'eus vers la mi-carême, une fièvre qui, pénétrant jusqu'à la moelle de mon corps déjà épuisé par de continuelles austérités, me dessécha tellement que je n'avais plus que les os. Comme mon corps était déjà tout froid, et que je n'avais plus qu'un reste de vie que la chaleur naturelle entretenait encore, l'on s'apprêtait déjà à faire mes funérailles, lorsque tout à coup et dans un ravissement d'esprit, je me sentis traîner devant un tribunal. Là, ébloui de l'éclat dont brillaient tous ceux qui étaient présents, je demeurai prosterné contre terre, sans oser seulement lever les yeux.

« Le juge m'ayant demandé quelle était ma profession, je lui

répondis que j'étais chrétien. « Tu mens, me dit-il alors, tu n'es pas chrétien, mais Cicéronien ; car où est ton trésor, là est aussi ton cœur. » Je me tus aussitôt, et me sentant plus déchiré par les remords de ma conscience que par les coups de verges qu'on me donnait, car il avait ordonné qu'on me fouettât, je pensais à ce verset du Psalmiste : *Qui publiera vos louanges dans l'enfer, Seigneur ?* Je me mis aussi à crier et à dire en gémissant : *Ayez pitié de moi, Seigneur, ayez pitié de moi.* On m'entendait continuellement faire cette prière et pousser ces cris parmi les coups de fouet que l'on déchargeait sur moi. Enfin, ceux qui étaient présents à cette exécution s'étant jetés aux pieds du juge, le prièrent de pardonner à ma jeunesse et de me donner le temps de faire pénitence de ma faute, dont il pourrait ensuite me punir rigoureusement, si jamais je lisais les auteurs profanes.

Psalm. 6.

Psalm. 56.

« Pour moi, qui dans une telle conjoncture aurais voulu promettre encore cent fois davantage, je commençai à lui dire avec les plus grands serments du monde, et en le prenant lui-même à témoin : « Seigneur, s'il m'arrive jamais de voir ou de lire les livres profanes, je consens que vous me regardiez comme un homme qui vous a renié. » Après un tel serment, on me remit en liberté ; je revins au monde, et au grand étonnement de tous ceux qui étaient autour de mon lit, j'ouvris les yeux en versant une si grande abondance de larmes, que les plus incrédules étaient convaincus de la douleur que je souffrais ; car ce n'était pas là un songe ni une de ces visions qui nous trompent durant le sommeil. J'en atteste ce tribunal redoutable devant lequel je me suis vu prosterné, et ce jugement rigoureux qui m'a donné tant de frayeur. Je sentais encore à mon réveil, la douleur des coups que l'on m'avait donnés, et j'en avais les épaules toutes meurtries. Aussi, fus-je dans la suite plus passionné pour l'étude des Livres sacrés, que je ne l'avais été auparavant pour les auteurs profanes. »

Il y aurait là-dessus bien des remarques à faire ; car quand on goûte plus Cicéron que l'Évangile, il paraît qu'on aime moins la

vérité de Dieu que le frivole son des paroles des hommes. Ce n'est pas par ce seul endroit de ce saint docteur que nous apprenons combien la lecture passionnée des auteurs profanes est condamnable dans les personnes d'une profession sainte ; plusieurs autres saints Pères l'ont également condamnée ; et si quelques Saints en ont fait usage, ce n'a pas été par un goût de préférence sur la lecture des livres inspirés, mais pour la faire servir à la religion, comme David se servit de l'épée de Goliath pour lui couper la tête.

Saint Jérôme ne demeura que quatre ans dans le désert de Chalcis. Le schisme qui se forma dans Antioche au sujet de saint Paulin et de saint Méléce, et la persécution de quelques envieux qui osèrent même l'accuser d'errer dans la créance de la Trinité, l'obligea de se retirer aux environs de Jérusalem, et de passer d'une solitude à l'autre. Il s'arrêta ensuite à Bethléem, dont il goûta plus la situation, ce qui le porta à s'y retirer tout à fait dans la suite. Il fut obligé de retourner de nouveau à Antioche où saint Paulin l'ordonna prêtre ; mais il n'accepta cet honneur, qu'à condition qu'il ne serait attaché à aucune église, ni obligé de quitter sa profession de moine. Il alla après à Constantinople voir saint Grégoire de Nazianze, sous lequel, comme il le témoignait lui-même, il étudia l'Écriture sainte et en apprit la manière de la bien expliquer. Saint Grégoire ayant quitté la ville impériale, notre Saint retourna à Jérusalem ; ensuite il fit avec saint Paulin et saint Epiphane le voyage de Rome, où le pape saint Damase avait convoqué un concile. Ce saint pontife le retint auprès de lui lorsque saint Paulin et saint Epiphane retournèrent chez eux, dans l'intention de s'en servir pour écrire des lettres, et répondre aux différentes consultations des églises.

Parmi ces grandes occupations, saint Jérôme menait la vie d'un parfait religieux, et attirait sur lui tous les regards des personnes distinguées par leur rang et par leur piété. Sa réputation l'avait annoncé depuis longtemps dans cette capitale du monde,

sa présence confirma tout ce qu'elle en avait publié d'avantageux. La sainteté de ses mœurs, son humilité, son genre de vie austère, tout cela joint à son éloquence et aux grandes lumières qu'il avait acquises dans les saintes Ecritures, lui concilia l'estime et l'affection de tous ceux qui pouvaient juger du vrai mérite. Il en profita pour porter plusieurs personnes de qualité à embrasser la perfection de la vie religieuse. Il eut aussi pour éco-lières dans les saintes Lettres, sainte Paule et beaucoup d'autres dames romaines, qui devinrent sous sa direction des modèles de sainteté.

Mais tandis qu'il était en si grande réputation, qu'on ne parlait de lui, soit à Rome, soit dans les provinces de l'empire, que dans des transports d'admiration, il se forma peu à peu contre lui une persécution de la part de quelques membres du clergé de Rome, qu'une basse jalousie anima, parce que sa vertu trop éclatante était la censure de leur conduite trop peu réglée. Cela joint à son inclination pour le repos de la solitude, le détermina, après la mort de saint Damase, à retourner en Palestine avec son frère Paulinien, plus jeune que lui de trente ans, et il arriva à Jérusalem dans le fort de l'hiver. Il en repartit au printemps pour aller en Egypte, visiter les saints solitaires. Il vit entre autres à Alexandrie, le fameux Didyme. Enfin, de retour en Palestine, il se fixa à Bethléem pour n'en plus sortir. Sainte Paule, accompagnée de sa fille Eustochie, s'y était déjà rendue. Elle y bâtit deux grands monastères, l'un pour des hommes, où saint Jérôme se retira, l'autre pour les personnes de son sexe. Le Saint eut la direction de l'un et de l'autre. Nous n'entrerons pas ici dans le détail de ses occupations; il suffit de dire en général que tout son temps fut partagé entre les pratiques de charité et les ouvrages qu'il composa pour le service de l'Eglise, et qu'on peut appeler des travaux immenses, soit pour l'intelligence de l'Ecriture sainte, soit pour combattre diverses hérésies qui s'élevèrent de son temps, soit pour différentes apo-

logies qu'il fut obligé de faire à l'occasion des persécutions qu'il eut à souffrir de la part de quelques hérétiques. Il ne crut pas, dans ces travaux si pénibles, devoir modérer ses austérités. Il vivait toujours dans la pénitence monastique, et la vigueur de son esprit, qu'il conserva toujours tout entière, suppléait à la faiblesse de son corps épuisé par les jeûnes et usé par les années.

La piété attirait de tous les pays du monde un grand nombre de pèlerins aux saints lieux, particulièrement des religieux. Cela augmenta encore depuis la prise et le pillage de Rome par les Goths, plusieurs venant chercher des asiles jusqu'en Palestine. Cette affluence d'étrangers l'obligea à agrandir son monastère pour y recevoir plus de monde. Il envoya son frère Paulinien avec un ami, vendre ce qui lui restait des héritages que ses parents lui avaient laissés ; et il en employa le produit à l'augmentation de l'édifice. Ainsi il ajouta l'hospitalité à ses autres travaux, et ses offices de charité absorbant une grande partie de son temps, il ne lui restait que la nuit pour ses études ; ce qui était un surcroît de pénitence.

Nous pouvons joindre à ceci les fonctions dont il était chargé pour le service de l'église de Bethléem ; car Posthumien, qui était venu des Gaules visiter les saints lieux, et qui demeura six mois auprès de lui, dit qu'il gouvernait l'église de Bethléem, ce qui montre qu'il y exerçait des fonctions ecclésiastiques. C'est ce Posthumien qui visita aussi les solitudes d'Egypte, et qui, étant de retour en France, emprunta la plume de Sulpice Sévère pour tracer la courte relation de son voyage que nous avons dans le *Recueil des Vies des Pères des Déserts*. Enfin saint Jérôme, très-grand docteur de l'Eglise, comme il est justement qualifié dans l'oraison de son office, et la gloire et l'ornement de l'état monastique, mourut à Bethléem, autant usé par ses travaux et la rigueur de sa pénitence, que par le nombre de ses années. Il répandit par sa mort le deuil dans toute l'Eglise, qui ne put s'en consoler que par le trésor qu'il lui laissa dans les ouvrages qu'il avait

faits pour elle. On est partagé sur la durée de sa vie. Saint Prosper lui donne quatre-vingt-onze ans ; d'autres davantage, et d'autres moins. Il est difficile de se décider dans cette diversité d'opinions.

Outre que ce saint docteur a écrit pour l'Église en général, il a travaillé aussi en particulier avec beaucoup de zèle pour les personnes engagées dans l'état monastique et pour les vierges chrétiennes. Il leur a donné, en écrivant les vies de saint Paul ermite, de saint Hilarion et de plusieurs Saintes, des modèles de la perfection religieuse. L'histoire de saint Malch, que nous placerons en son lieu, contient aussi de belles instructions. Il traduisit en latin les règles de saint Pacôme, de saint Théodore et d'Orsise en faveur des moines latins qui demeuraient dans la Thébaïde, dans l'Égypte, et particulièrement au monastère de Métanée, et qui n'entendaient ni le grec ni l'égyptien ; et cette traduction, que le prêtre Léonce, avec plusieurs autres frères, lui était venu demander au nom des autres, servit aussi aux moines de Syrie et religieuses du monastère de sainte Paule, qui était déjà morte lorsqu'il l'entreprit ; mais sainte Eustochie s'y trouvait alors. Nous avons vu dans la discipline des monastères de Tabenne, de quelle utilité pouvait être le recueil édifiant de ces règles.

Héliodore qui, comme nous l'avons dit, était venu de Rome en Palestine avec lui, et qui retourna ensuite dans sa patrie, lui donna sujet d'écrire une lettre où il représente avec beaucoup de force et d'éloquence les avantages de la vie solitaire, et combien on doit être fidèle à suivre cette vocation quand on l'a embrassée. Il commence par des reproches que son amitié lui faisait plutôt que son zèle ; ensuite il l'exhorte en ces termes à quitter son pays pour venir à son désert : « Soldat délicat, que faites-vous dans la maison de votre père ? Quels retranchements y faites-vous pour vous fortifier contre vos ennemis ? Quels hivers y passez-vous sous les tentes et les pavillons ? Souvenez-vous

du jour que vous vous êtes enrôlé par le baptême en la milice de Jésus-Christ ; vous avez alors prêté serment de lui être fidèle ; et de n'épargner ni votre père ni votre mère quand il s'agit de son service.

« Déjà le démon fait ses efforts pour étouffer Jésus-Christ dans votre cœur, et les ennemis de votre salut ne voient qu'à regret entre vos mains la solde que vous reçûtes lorsque vous vous engageâtes à son service. Quelques efforts que votre père, votre mère, votre sœur, votre petit-neveu fassent pour vous retenir, suivez d'un œil sec l'étendard de la croix... Je ne suis pas insensible ; je n'ai pas un cœur incapable de se laisser toucher ; j'ai pourtant passé comme vous dans toutes ces épreuves.... Mais quand on aime véritablement Dieu, et que l'on craint les peines de l'enfer, l'on n'a point de peine à rompre ces chaînes... Vous me direz peut-être : Est-il donc impossible de demeurer dans les villes sans cesser d'être chrétien ? Vous n'êtes pas, mon frère, sur le même pied que les autres. Écoutez ce que dit le Fils de Dieu : *Si vous voulez être parfait, allez, vendez tout ce que vous possédez, et donnez-en le prix aux pauvres ; puis, venez et me suivez.* Vous avez fait vœu de tendre à la perfection ; car lorsque vous avez abandonné le siècle, vous vous êtes engagé en même temps à une vie parfaite. Or un parfait serviteur de Jésus-Christ ne doit point avoir d'autre profession que Jésus-Christ même ; ou s'il possède quelque chose avec lui, il cesse d'être parfait....

« Vous ne manquerez pas de me répondre que vous ne possédez plus rien ; mais si cela est, que ne combattez-vous donc, puisque ce détachement universel vous rend si propre au combat ? Peut-être croyez-vous pouvoir vous acquitter de tous ces devoirs dans votre patrie ; mais ne savez-vous pas que le Sauveur du monde n'a point fait de miracles dans la sienne ; d'où vous devez conclure qu'un solitaire qui demeure toujours dans son pays, ne peut jamais s'élever à la perfection de son état.

« Après vous avoir chassé de ce retranchement, vous ne man-

Matth. 19.

querez pas de vous prévaloir de l'exemple des ecclésiastiques ; et comme ils demeurent dans leur ville, vous voudrez voir si j'oserai condamner leur conduite : à Dieu ne plaise que je parle mal de ceux qui tiennent dans l'église la place des apôtres... Si vos frères vous engagent par leurs pieuses sollicitations à prendre l'ordre de la prêtrise, je me réjouirai de votre élévation, mais je craindrai votre chute... Mettez-vous donc, mon cher frère, à la dernière place, afin que l'on vous fasse monter plus haut, lorsqu'il arrivera quelqu'un moins distingué que vous... Si un solitaire tombe, le prêtre priera pour lui ; mais qui priera pour le prêtre, s'il vient lui-même à tomber ?

Luc. 14.

« O désert toujours émaillé des fleurs de Jésus-Christ ! ô solitude d'où l'on tire les pierres qui servent à bâtir cette ville du grand Roi, dont parle saint Jean dans son *Apocalypse* ! ô désert où l'on a l'avantage de converser plus familièrement avec Dieu ! Que faites-vous dans le monde, mon frère, vous qui êtes plus grand que le monde ? Jusques à quand demeurerez-vous à l'ombre des maisons ? Jusques à quand serez-vous enfermé dans les villes d'où s'élève sans cesse une noire fumée ? Croyez-moi, il me semble d'être ici comme dans un nouveau jour. Déchargé que je suis du poids accablant de mon corps, je prends plaisir à m'envoler dans un air plus serein et plus épuré.

« Que craignez-vous dans la solitude ? la pauvreté ? Jésus-Christ appelle les pauvres bienheureux ; le travail ? on ne couronne les athlètes qu'après avoir combattu jusqu'à se mettre tout en eau. Est-ce le soin de votre nourriture qui vous inquiète ? la foi n'appréhende point la faim. Craignez-vous de coucher sur la dure, et de meurtrir votre corps déjà affaibli et desséché par une longue abstinence ? le Sauveur y reposera avec vous. Ne sauriez-vous souffrir une tête malpropre et des cheveux négligés ? l'apôtre saint Paul nous apprend que Jésus-Christ est la tête de l'homme. La vaste étendue d'une affreuse solitude vous fait-elle peur ? vous n'avez qu'à vous promener en esprit dans le paradis,

1 Cor.

Rom. 3.

dès que vous y aurez élevé vos pensées, vous ne serez plus dans le désert. Appréhendez-vous que, faute de prendre le bain, votre peau ne se ride et ne devienne trop rude? quand une fois l'on a été lavé en Jésus-Christ, l'on n'a plus besoin de se laver davantage. En un mot, écoutez ce que saint Paul répond à toutes vos difficultés : *Toutes les souffrances de la vie présente n'ont aucune proportion avec cette gloire qui sera un jour découverte en nous.* »

Luc. 17.

Saint Paulin ayant distribué ses grands biens aux pauvres et embrassé la pauvreté volontaire, demanda à saint Jérôme des règles pour vivre saintement dans son nouvel état. Le Saint qui, dans une autre lettre, l'avait exhorté à rompre entièrement avec le monde pour se consacrer à Dieu sans réserve, lui dit d'abord dans sa réponse, qu'on ne mérite pas des louanges pour avoir été à Jérusalem, où il désirait d'aller et où il le louait de demeurer, mais pour y avoir bien vécu ; qu'on doit juger de chaque fidèle en particulier, non par le lieu où il fait sa résidence, mais par le mérite de sa foi ; que le ciel est également ouvert et aux citoyens de Jérusalem et aux habitants de la Grande-Bretagne, parce que *le royaume de Dieu, dit Jésus-Christ, est au dedans de nous* ; que saint Antoine et une infinité de solitaires de l'Égypte, de la Mésopotamie, du Pont, de la Cappadoce, de l'Arménie, n'avaient pas laissé d'aller au ciel sans avoir vu Jérusalem, et que saint Hilarion, né dans la Palestine, n'y alla qu'une seule fois et n'y demeura qu'un seul jour. « Vous pouvez donc, continue-t-il, sans préjudice de votre foi, vous passer de voir la ville de Jérusalem. Mais après vous être éloigné, par l'état que vous avez choisi, de la foule et du tumulte des villes, votre emploi doit être de vivre à la campagne, de chercher Jésus-Christ dans la retraite, de prier seul avec lui sur la montagne, et de ne chercher point d'autre voisinage que celui des lieux saints, afin de renoncer entièrement aux villes et de demeurer constamment attaché à votre état..... Imitons les maîtres de la vie solitaire que nous professons ; c'est-

à-dire les Paul, les Antoine, les Julien, les Macaire et les Hilarion ; et pour venir à l'autorité des saintes Écritures, reconnaissons pour nos maîtres, Élie, Élisée et les enfants des prophètes, qui, toujours retirés à la campagne et vivant dans la solitude, se bâtissaient des cabanes sur le bord du Jourdain.

« Fuyez les compagnies, les festins, les vains compliments et les complaisances affectées des hommes du monde, comme autant de chaînes qui ne sont propres qu'à nous rendre esclaves de la volupté ; mangez sur le soir un peu d'herbes et de légumes ; que ce soit pour vous des délices exquis, que de manger quelquefois quelques petits poissons. Quand on se nourrit de Jésus-Christ et qu'on tourne vers lui tous les désirs de son cœur, on se met fort peu en peine de la qualité des viandes dont on repaît son corps..... Soyez toujours appliqué à la lecture de l'Écriture sainte ; vazez souvent à la prière ; prosterné devant Dieu, élevez vers lui toutes vos pensées ; veillez souvent et mettez-vous quelquefois au lit sans avoir mangé..... Ne faites point vanité d'être vêtu pauvrement ; n'avez aucun commerce avec les gens du siècle, et particulièrement avec les grands. Qu'est-il nécessaire que vous voyiez souvent ce que vous avez méprisé pour embrasser la vie monastique ? »

Saint Jérôme, après avoir exhorté Héliodore à revenir dans la solitude, et tracé à saint Paulin, depuis évêque de Nole, les règles d'un véritable solitaire, écrivant au moine Rustique, qui était Gaulois et originaire de Marseille, lui parle de la vie cénobitique et de la conduite qu'il y doit garder. Il lui marque d'abord en ces termes les devoirs généraux de la vie monastique : « Si

Ep. 4.

d'un cœur pur et innocent, et donnez à connaître par la pauvreté de vos vêtements, combien vous méprisez tout ce que le monde estime, pourvu néanmoins que la vanité n'y ait point de part, et que vos paroles s'accordent toujours avec votre habit.

« Observez le jeûne, et ne cherchez point à flatter le corps par l'usage des bains. Modérez-vous pourtant dans vos jeûnes, et usez-en avec discrétion, de peur qu'une trop grande abstinence ne vous affaiblisse trop l'estomac, et ne vous oblige ensuite à manger plus qu'à l'ordinaire. Un peu de nourriture prise avec modération est profitable et à l'âme et au corps..... Tandis que vous demeurerez dans votre pays, regardez votre cellule comme un paradis terrestre. Allez cueillir dans l'Écriture sainte les différents fruits qu'elle produit ; faites-en vos délices, et soyez toujours attaché à la lecture de ces livres divins. Occupez-vous uniquement du soin de votre âme, et sacrifiez-lui tout le reste.

« Comme il s'agit de former et d'instruire en vous un jeune solitaire, qui, après avoir été élevé dès sa jeunesse dans l'étude des belles lettres, s'est chargé du joug de Jésus-Christ, il faut examiner s'il vous est plus avantageux de vivre en particulier dans la solitude, qu'en commun dans un monastère. Pour moi, je vous conseille de vous mettre en la compagnie des saints, de ne point vous conduire par vos lumières, et de ne point vous engager sans guide dans des routes qui vous sont inconnues... Je ne prétends point condamner la vie solitaire, moi qui l'ai si souvent louée ; mais je veux qu'on n'entre dans le désert qu'après s'être bien exercé dans les combats spirituels du monastère ; je veux qu'on ait donné auparavant des preuves de bonnes mœurs et de conduite vertueuse ; je veux qu'on ne s'élève au-dessus des autres par l'excellence de l'état d'anachorète, qu'après s'être rendu le dernier de tous dans la société des frères ; je veux enfin qu'on ne se soit pas laissé abattre par la faim, ni vaincre par l'intempérance, qu'on se plaise dans la pauvreté, qu'on laisse voir dans son air, dans ses paroles, dans sa démarche une image de toutes les vertus.....

« Ayez toujours quelque livre entre les mains ; apprenez le Psautier par cœur ; priez sans cesse ; veillez exactement sur vos sens ; ne vous occupez point de vaines pensées ; que tout en vous se porte à Dieu ; étouffez par la patience les mouvements de la colère ; aimez l'étude de la sainte Écriture ; bannissez de votre esprit tout ce qui peut vous jeter dans le trouble ; soyez toujours occupé et faites en sorte que le démon ne vous trouve jamais oisif. Si les Apôtres travaillaient des mains pour n'être pas à charge aux autres , pourquoi n'en feriez-vous pas de même ? Travaillez donc à faire des corbeilles de jonc, ou des paniers d'osier, ou à sarcler la terre, ou à cultiver un jardin... ou à faire des filets pour pêcher, ou à transcrire des livres, afin que vous puissiez tout à la fois et nourrir le corps par le travail des mains, et rassasier l'âme par de bonnes lectures. Tout homme qui vit dans l'oisiveté est ordinairement en proie à une infinité de désirs. C'est une coutume établie dans les monastères d'Égypte, de ne recevoir que des gens capables de travailler des mains ; et ce n'est pas tant pour subvenir aux nécessités du corps, qu'afin de pourvoir aux besoins de l'âme, et d'empêcher qu'un solitaire s'abandonne à des pensées vaines et dangereuses.

« Je vous dirai sur cela ce que j'ai vu moi-même en Égypte. Il y avait dans un monastère un jeune solitaire, Grec de nation, qui souffrait des tentations fâcheuses, et dont les jeûnes les plus rigoureux et les travaux les plus pénibles n'étaient pas capables de modérer la violence. Son supérieur craignant qu'il ne succombât, s'avisa de ce moyen pour l'en délivrer. Il ordonna à un des anciens de le maltraiter sans cesse, et après lui avoir dit bien des injures, d'être encore le premier à se plaindre de lui. Alors on faisait venir des témoins qui déposaient toujours en faveur de l'ancien, de sorte que ce pauvre frère pleurait beaucoup de ces calomnies, et de ce qu'il n'y avait personne qui rendit témoignage à la vérité. Il n'y avait que le supérieur qui prenait adroitement ses intérêts, de peur qu'il ne se laissât accabler par un excès de

tristesse. Cette persécution apparente dura bien un an. Ensuite on lui demanda s'il était toujours tourmenté de ces mauvaises pensées qui lui causaient auparavant tant de peines. « Hélas ! répondit-il, comment pourrais-je penser au mal, puisque je n'ai pas même le temps de respirer ? » Si ce jeune homme avait été seul, qui est-ce qui lui aurait aidé à vaincre ses tentations ?

« Je ne veux pas vous ennuyer par un plus long détail, continue saint Jérôme, je prétends seulement vous faire voir par là, que vous ne devez point être maître de vos actions, mais vivre dans un monastère sous la conduite d'un supérieur et en la compagnie de plusieurs, afin que vous puissiez apprendre de l'un à vivre dans l'humilité ; de l'autre à pratiquer la patience ; de celui-ci à garder le silence ; de celui-là à être doux et pacifique. Vous n'aurez pas alors la liberté de faire tout ce qu'il vous plaira ; mais vous serez obligé de manger ce que l'on voudra, de n'avoir que ce que vous aurez reçu, de porter les habits que l'on vous aura donnés, de faire tous les jours le travail qui vous aura été prescrit, d'obéir malgré vous à des personnes qui ne vous plairont pas, d'aller toujours vous coucher accablé de lassitude, de dormir en marchant, et de sortir du lit avant que d'avoir assez reposé. Vous chanterez aussi des psaumes à votre rang ; et alors vous ne chercherez point à flatter l'oreille, mais à vous enflammer le cœur..... Ces différentes occupations vous mettront à couvert des tentations, et faisant succéder le travail à un autre travail, vous ne vous occuperez que de ce que vous avez à faire. »

Saint Jérôme a écrit des lettres à des personnes de différentes conditions, et leur a donné des règles de conduite admirables pour se sanctifier dans leur état. Les évêques, les ecclésiastiques de tous les rangs, les personnes mariées, les veuves, tous ont trouvé dans ses écrits des instructions et des conseils qu'ils n'avaient qu'à suivre fidèlement pour se rendre parfaits. Par exemple, écrivant à Héliodore, évêque d'Altino, pour le consoler

de la mort de son neveu Népotien, il dit ces belles paroles : « Tous les fidèles ont les yeux sur leur évêque. Sa maison, sa conduite est observée par tout le monde. Il doit servir d'exemple à toute son Église, et il n'y a personne qui ne croie pouvoir faire ce qu'il fait. » Il avait aussi écrit à Népotien, lorsqu'il vivait, cet avis entre les autres, parlant des ecclésiastiques : « Le mot grec *cleros* signifie sort et partage. On donne donc le nom de *clerc* aux ecclésiastiques, ou parce qu'ils sont dévoués au Seigneur, ou parce que le Seigneur est leur partage. Or celui qui appartient au Seigneur, ou qui a le Seigneur pour son partage, doit vivre comme un homme qui possède le Seigneur et en qui le Seigneur habite. » On peut voir aussi ce qu'il écrit à la veuve Furie, de l'illustre et ancienne famille des Camilles, touchant les devoirs d'une veuve chrétienne ; et à Léta, comment elle devait conserver sa fille, la jeune Paule, dans l'innocence, pour la consacrer au Seigneur. Rien n'est plus sage et plus pieux que les avis qu'il donne là-dessus.

Enfin, saint Jérôme semble s'être surpassé lui-même lorsqu'il écrit en faveur de la virginité, et qu'il donne des préceptes aux vierges chrétiennes. Nous passerions les bornes que nous nous sommes prescrites, si nous voulions rapporter tout ce qu'il a dit sur cet état angélique et sur les devoirs qu'il renferme. On peut lire surtout sa lettre à Eustochie et à Demétriaque pour s'en instruire plus particulièrement. Il suffira de remarquer en général qu'il relève l'état des vierges jusqu'à les comparer aux apôtres et aux martyrs ; qu'elles sont d'autant plus conformes à Jésus-Christ, que ce divin Sauveur est leur chef et l'auteur de leur virginité. Il leur recommande surtout de renoncer aux vanités du siècle, de fuir la compagnie des jeunes femmes mondaines et la bonne chère, de vivre dans la retraite, de ne sortir que rarement et par nécessité, de s'appliquer à des lectures saintes, de mortifier leurs sens, d'aimer le travail et de fuir l'oisiveté et les entretiens inutiles ; de vivre dans une si grande retenue, qu'elles

inspirent aux autres par leur vertu, l'estime et l'amour de la chasteté. Enfin, il dit ces belles paroles qui renferment en deux mots toute la sainteté d'une vierge chrétienne : « Il faut qu'une épouse de Jésus-Christ, semblable à l'arche d'alliance, soit toujours dorée et par dedans, et par dehors ; elle doit être la dépositaire de la loi du Seigneur ; et comme l'arche ne contenait que ces tables du testament, ainsi doit-elle bannir de son esprit l'idée de toutes les choses intérieures et sensibles. C'est sur ce propitiatoire, comme sur les ailes des chérubins, que le Seigneur vint s'asseoir. »

SAINTE PAULE.

Nous n'avons pas à chercher ailleurs que dans saint Jérôme ce que nous avons à dire de la célèbre sainte Paule, puisque ce grand docteur n'en parle pas seulement en auteur contemporain, mais encore en témoin oculaire ; qu'il était le dépositaire de ses sentiments intérieurs et des saintes dispositions de son âme ; et que, dans l'éloge qu'il en a fait, il prend par deux fois Jésus-Christ à témoin que, bien loin de lui donner des louanges flatteuses et intéressées, il ne fait que rendre justice à sa vertu, et que tout ce qu'il en disait était encore beaucoup au-dessous de son mérite.

Il n'était point de famille dans Rome aussi ancienne et aussi illustre que celle de cette sainte dame. Son père Rogatus passait dans la Grèce même pour être du sang du fameux Agamemnon, qui ensevelit Troie sous ses ruines ; et sa mère Blésille descendait des Scipions, des Gracques et de Paul Émile ; c'est pour cela qu'on lui donna le nom de Paule. On fixe le temps de sa naissance au 5 de mai de l'an 347, sous le règne des enfants du grand Constantin. La noblesse de son extraction était soutenue par des ri-

chesses immenses ; ainsi elle trouvait réunies dans sa maison les grandeurs et l'opulence ; mais ce qui la rendit plus recommandable fut son mérite personnel ; ce qui fait dire à saint Jérôme, que sans s'arrêter à ces qualités étrangères, il lui suffisait, pour la louer dignement, de tirer du fond de son propre cœur la matière de son éloge.

Etant en âge de s'établir dans le monde, elle fut mariée à Toxoce, qui descendait d'Enée et de la famille de Jules, et il portait aussi pour cela le nom de Jules, qu'on donna également à sa fille Eustochie.

La conduite de sainte Paule dans son mariage édifia non-seulement son mari et ses parents, mais encore toute la ville de Rome. Elle eut cinq enfants, quatre filles et un garçon, qui porta le nom de son père. Les filles furent Blésille, qui mourut lorsque saint Jérôme était à Rome ; Pauline, qui fut mariée à Pammaque ; Eustochie, dont nous parlerons dans le chapitre suivant, et Rufine, qui fut enlevée encore toute jeune par une mort précipitée.

Après cette heureuse fécondité dont Dieu bénit son mariage, elle demeura veuve étant âgée d'environ trente-deux ans. La perte de son mari l'affligea si fort, qu'elle pensa mourir de la violence de sa douleur ; et saint Jérôme avoue que ce qui pouvait être loué dans d'autres comme une vertu, ne pouvait pas être dans cette sainte un sujet d'éloge, parce qu'il semble qu'il y avait de l'excès, soit dans cette rencontre, soit aussi lorsqu'elle perdit quelqu'une de ses filles. Mais autant qu'elle était sensible à la mort des siens, autant aussi elle concevait de joie lorsqu'elle apprenait leurs progrès dans les vertus chrétiennes. D'ailleurs, on peut dire que les sentiments de douleur qu'elle souffrait étaient plus naturels que volontaires, puisqu'outre qu'elle recourait à Dieu pour lui demander l'esprit de soumission, elle en produisait des actes de tout son cœur, malgré la sensibilité de la tendresse maternelle. Nous verrons bientôt les marques héroïques qu'elle donna de sa fidélité à suivre la voie de Dieu par préfé-

rence à tout ce qui pouvait l'attacher sur la terre. Aussi saint Jérôme, qui nous apprend la grandeur de son affliction à la mort de Toxoce, ajoute qu'en même temps elle se consacra au service de Jésus-Christ avec tant de ferveur, qu'il semblait qu'elle avait souhaité la mort de son époux, afin de servir Dieu avec plus de liberté.

Comme elle avait rempli durant son mariage tous les devoirs d'une dame chrétienne, aussi après la mort de son mari elle pratiqua dans une haute perfection les vertus que saint Paul recommande aux veuves. « Elle fut, dit saint Jérôme, un modèle de chasteté pour toutes les dames romaines, lors même qu'elle était encore engagée dans le commerce du monde, et elle y vécut toujours d'une manière si exacte et si régulière, que la médisance ne put jamais donner la moindre atteinte à sa réputation. Elle avait un fond inépuisable de bonté, et traitait les gens même du commun, avec une douceur ravissante. Voyait-elle un pauvre? elle le soulageait dans sa misère. Se trouvait-elle avec un homme riche? elle l'exhortait à faire l'aumône. Telle était sa conduite étant mariée.

Mais dans sa viduité, se trouvant plus libre de disposer de ses grandes richesses en faveur des affligés, elle les répandait avec une sainte profusion, cherchant, pour ainsi dire, à s'appauvrir elle-même, et se dépouillant volontairement pour secourir les membres de Jésus-Christ. « Est-il mort un pauvre, s'écria saint Jérôme, à qui elle n'ait pas fourni de quoi l'ensevelir? Est-il un malade qu'elle n'ait pas secouru dans ses besoins? Toujours occupée à chercher et à découvrir tous les pauvres de la ville, elle s'estimait malheureuse si d'autres qu'elle les soulageaient dans leurs maladies, ou les secouraient dans leurs misères. »

Enfin, ses profusions étaient si grandes, que ce Saint crut devoir lui représenter qu'il y trouvait de l'excès, et que saint Paul avait dit : *Je n'entends pas que les autres soient soulagés et que vous soyez surchargés; mais que pour ôter l'inégalité qui se trouve*

parmi vous, votre abondance supplée maintenant à leur pauvreté, afin que votre pauvreté soit soulagée un jour par leur abondance. « Mais, dit ce saint Docteur, elle détruisait en peu de mots, avec une modestie admirable, toutes les raisons que je lui alléguais, prenant Dieu à témoin qu'elle n'avait que lui seul en vue, et qu'elle eût désiré mourir en demandant l'aumône, et d'être réduite à une si grande pauvreté, qu'on fût obligé d'emprunter jusqu'à un drap pour l'ensevelir.

« C'était, ajoute ce Saint, par l'ardeur de la foi, qu'elle s'élevait au-dessus de tous les ménagements que l'intérêt inspire. Elle s'unissait au Sauveur de tout son cœur, le suivant pauvre dans un détachement parfait de toutes les choses de la terre, lui rendant tout ce qu'elle avait reçu de sa libéralité, et se réduisant pour l'amour de lui à une pauvreté extrême. »

Autant sa charité la rendait compatissante aux peines des autres, autant son amour pour la mortification la rendait dure envers elle-même. Elle se dépouillait par ses aumônes pour l'amour de Jésus-Christ, et par un effet de ce même amour, elle se crucifiait avec lui par les rigueurs de la pénitence. Nous n'avons qu'à suivre saint Jérôme. « Depuis la mort de son mari, dit-il, jusqu'au dernier jour de sa vie, jamais elle ne mangea avec aucun homme, fût-il en réputation de sainteté et élevé même à la dignité épiscopale ; jamais elle ne prit les bains qu'à la dernière extrémité ; jamais elle ne se servit de matelas, même dans les fièvres les plus violentes. Elle reposait sur la terre dure, qu'elle couvrait de quelques cilices, si néanmoins c'est se reposer que de passer, comme elle faisait, les jours et les nuits dans une oraison presque continuelle.

« Ses yeux étaient comme une fontaine de larmes, et elle pleurait ses fautes les plus légères avec tant de douleur, qu'on eût dit qu'elle se sentait coupable des plus grands crimes ; et comme on lui représenta de conserver sa vue afin de pouvoir lire l'Évangile, elle répondit : « Il est bien juste de défigurer un visage

que j'ai souvent fardé contre la défense que Dieu nous en a fait ; il est juste de mortifier un corps qui n'a que trop goûté les délices de la vie ; il faut que je me punisse par des larmes continues, des joies et des plaisirs auxquels je me suis follement livrée ; il faut que je change en un rude et âpre cilice, ces habits magnifiques qui ont servi à flatter ma vanité et ma délicatesse ; j'ai pris assez de soin de plaire au monde et à mon mari, je veux maintenant plaire à Jésus-Christ. »

Elle porta si loin la pratique de la mortification, qu'elle n'y garda presque point de mesure. Ses jeûnes étaient excessifs et son travail continu. C'était peu pour elle de se priver des ragôts, du poisson, du lait, du miel, des œufs et d'autres choses semblables qui flattent la sensualité, à peine mangeait-elle un peu d'huile, encore ce n'était qu'aux jours de fêtes.

Le pape saint Damase ayant assemblé à Rome, sous les empereurs Gratien et Théodore, plusieurs évêques d'Orient et d'Occident pour les affaires de l'Église, et surtout pour mettre fin au schisme qui divisait celle d'Antioche, saint Paulin et saint Épiphanes s'y rendirent et amenèrent saint Jérôme avec eux. Saint Épiphanes logea chez sainte Paule et saint Jérôme aussi, jusqu'à ce que le Pape le prît auprès de lui pour lui servir de secrétaire. Elle pourvut aussi à saint Paulin, bien qu'il fût logé dans une autre maison. Les entretiens de ces saints personnages embrasèrent toujours plus son cœur des ardeurs de la vertu. D'une part, les fréquentes visites que son rang et sa naissance lui attiraient, lui devenaient à charge. Elle ne pouvait souffrir les honneurs qu'on lui rendait, ni les louanges qu'on lui donnait. De l'autre, la vertu et les paroles puissantes de ces saints prélats et de saint Jérôme redoublaient son zèle, et lui inspiraient le désir de quitter le tumulte de Rome pour se retirer dans quelque solitude. Elle profita de la présence du saint docteur pour étudier sous lui la sainte Écriture, et même l'hébreu, afin d'en avoir une plus parfaite intelligence. Elle mit aussi ses filles à son école.

Enfin, l'hiver étant passé et les deux saints Evêques étant retournés à leurs églises, elle les suivit en esprit par ses vœux et par ses désirs, et exécuta ensuite le dessein qu'elle avait formé de se retirer dans la Palestine, pour y travailler entièrement à l'ouvrage de sa perfection. On peut juger par la bonté de son cœur de ce qu'il dut lui coûter de se séparer de sa famille, qu'elle aimait si tendrement. « Son cœur, dit saint Jérôme, était en proie aux tourments les plus sensibles, et se sentant comme déchirée par cette cruelle séparation, elle s'efforçait de soutenir tout le poids de sa douleur ; d'autant plus admirable en cela, qu'elle surmontait les sentiments les plus vifs et les plus tendres qu'inspire la nature. »

Elle descendit sur le port, accompagnée de son frère, de ses cousins, de ses autres parents, et même de ses enfants, qui eussent bien voulu la retenir par les marques les plus sensibles qu'ils lui donnaient de leur piété et de leur tendresse. Rufine, entre les autres, lui témoignait combien elle eût désiré qu'elle eût remis après ses noces l'exécution de son dessein, et le petit Toxoce, son fils, lui tendait les mains du rivage au moment qu'on eut déployé les voiles et que le vaisseau commençait à prendre le large ; mais la généreuse Paule surmonta par sa piété la tendresse qu'elle avait pour ses enfants. Suivie seulement de sa fille Eustochie, qui l'accompagna dans son voyage et qui ne la quitta jamais, elle leva les yeux au ciel pour lui offrir son sacrifice, et retenant ses larmes, elle oublia qu'elle était mère pour faire voir qu'elle était servante de Jésus-Christ et fidèle à ses desseins. Avant que de partir elle donna à ses enfants tout ce qu'elle possédait, se déshéritant elle-même, dit saint Jérôme, afin de s'assurer l'héritage du ciel ; et tandis que le vaisseau s'avancait en pleine mer et que les autres passagers regardaient du côté du rivage, elle seule en détournait les yeux de peur d'y voir encore de loin des personnes qui lui étaient si chères, et dont la vue ne pouvait que faire de vives impressions sur son cœur.

Elle arriva à l'île de Pontia, où sainte Flavie Domitille avait été exilée pendant la persécution de Domitien, et voyant les petites cellules où cette généreuse vierge avait subi un long martyre, elle fut encore plus enflammée du désir de voir les lieux saints où Jésus-Christ avait souffert. Son ardeur était si grande, qu'il lui semblait toujours que les vents soufflaient trop faiblement, et que quelque diligence qu'on fit, on allait avec trop de lenteur. S'étant embarquée de nouveau dans la mer Adriatique, elle se délassa un peu des fatigues de la mer à Méthone, aujourd'hui *Modon*, ville de la Morée; et ayant passé les îles de l'Archipel, elle aborda à l'île de Chypre. Son premier soin fut de s'aller jeter aux pieds de saint Épiphané, pour recevoir sa bénédiction. Il lui fit tout l'accueil qu'elle méritait, et la retint dix jours chez lui; elle employa ce temps-là, non pas à se reposer, comme le pensait ce saint Évêque, mais à visiter les monastères, à assister les solitaires selon son pouvoir, et à d'autres bonnes œuvres.

De Chypre, elle fut en peu de jours en Séleucie, et de là à Antioche, où saint Paulin l'obligea de s'arrêter pendant quelques jours. Elle en partit ensuite au milieu de l'hiver, et ce fut un grand sujet d'admiration de voir alors cette illustre dame, qui se faisait porter autrefois à Rome par ses esclaves, montée seulement sur un âne, surmonter par l'ardeur de sa foi, la rigueur de la saison. Saint Jérôme, dont nous suivons ici fidèlement la narration, parle en particulier de tous les lieux par où elle passa, et dont le nom est marqué dans l'Écriture, parce qu'il n'en était aucun qui ne lui rappelât ce qui en est dit dans ces livres saints, et dont le souvenir ne ranimât sa foi et sa piété. Ainsi, elle entra dans la petite tour d'Élie, qui est aux portes de Sarepta, où une veuve de cette ville donna à manger à ce prophète, et elle y adora le Seigneur. A la tour de Straton, rebâtie depuis par Hérode et nommée Césarée, elle vit la maison de Corneille changée en une église, et le logis de Philippe avec les chambres de ses quatre filles, dont Dieu avait récompensé la virginité par le don de pro-

phétie. Elle passa aussi par le bourg d'Arimathie, lieu de la naissance de Joseph qui ensevelit Notre-Seigneur. Enfin, après avoir nourri sa piété en passant par quelques autres lieux célèbres, elle arriva à Jérusalem.

Le proconsul de Palestine, qui n'ignorait pas sa haute qualité, lui fit préparer un appartement dans le palais ; mais elle voulut aller loger dans une petite maison écartée et qui n'avait nulle apparence. Elle visita successivement tous les endroits marqués dans cette ville par quelque trait de la vie du Sauveur ; et ce fut avec tant d'ardeur et de zèle, qu'il n'y avait que le désir de voir ceux qu'elle n'avait pas encore vus qui pût l'arracher de ceux où elle était. Elle adora la sainte Croix avec autant de foi et de dévotion que si elle y avait vu le Sauveur attaché. Elle baisa la pierre du sépulcre que l'ange renversa quand Jésus-Christ sortit glorieux du tombeau, et elle attacha sa bouche sur le lieu où son corps avait reposé, comme si elle eût voulu se désaltérer dans les fontaines du Sauveur. Partout elle adressait ses prières et ses vœux à Jésus-Christ, poussant de grands soupirs de componction et ayant le visage couvert de ses larmes. Tout Jérusalem en fut témoin et en fut également édifié.

Après avoir satisfait sa dévotion dans cette sainte cité, elle se rendit à Bethléem, et ce fut là qu'elle se livra de nouveau aux plus vifs transports de sa piété et de son amour pour Jésus-Christ. A la vue de la crèche du Sauveur, il lui sembla qu'elle le voyait lui-même dans son enfance enveloppé de langes, et sa foi lui représenta aussi toutes les circonstances de sa naissance et de tout ce qui se passa dans la nouvelle que les anges en donnèrent aux bergers, et dans l'adoration des Mages. Elle y contempla le Verbe fait chair, une Vierge devenue mère, et saint Joseph donnant tous ses soins à ce divin Enfant.

Alors ne pouvant plus retenir ses larmes, que la joie dont son âme était inondée lui faisait répandre, elle disait dans un saint transport : « Je vous salue, ô Bethléem, *maison de pain*, dans

Mich. 5.

laquelle est né le pain qui descend du ciel : Je vous salue, Éphrata, terre abondante et fertile, et dont Dieu même est le fruit. C'est de vous que le prophète Michée disait autrefois : *Et vous, Bethléem, maison d'Éphrata, vous n'êtes pas la plus petite d'entre toutes les principales villes de Juda, car c'est de vous que sortira celui qui doit régner dans Israël, dont la génération est dès le commencement, dès l'éternité. C'est dans votre sein qu'a pris naissance un prince, qui a été engendré avant l'étoile du matin, et qui est né de son Père avant tous les temps.* »

Psal. 109.

Rappelant ainsi divers autres passages de l'Écriture, qui ont du rapport avec la naissance du Sauveur, elle ajouta : « Par quelle heureuse destinée, moi qui ne suis qu'une misérable pécheresse, ai-je été jugée digne de baiser la crèche où le Sauveur est né, et de prier dans l'étable où une Vierge l'a mis au monde ?

Psal. 131.

C'est ici le lieu de mon repos, parce que c'est la patrie de mon Sauveur ; j'établirai ici ma demeure, parce que c'est le lieu que le Sauveur a choisi. J'ai préparé une lampe à mon Christ ; mon âme vivra pour lui, et ma race le servira. »

Psal. 17.

Paule ayant ainsi rendu ses hommages aux mystères de l'enfance du Sauveur dans la grotte de Bethléem, continua de parcourir tous les autres lieux de la Terre sainte qui lui restaient à voir pour contenter sa piété. Elle voulut après cela faire le voyage d'Égypte, pour y voir les solitaires qui y sanctifiaient les déserts par leurs vertus, et dont elle avait ouï raconter tant de merveilles. Sa fille Eustochie l'accompagnait partout, et elle eut la consolation de recevoir avec elle et quelques autres vierges, la bénédiction des Macaire, des Arcise, des Sérapion, et de tant d'autres solitaires, qui, au rapport de saint Jérôme, étaient l'appui de la religion. Elle entra dans leurs cellules, elle se prosterna à leurs pieds, elle envisageait Jésus-Christ en leur personne ; et toutes les charités qu'elle leur fit, elle crut les avoir faites à Jésus-Christ même. Elle eût bien désiré de demeurer dans ces déserts et d'y bâtir un monastère pour elle et les vierges qui l'accompa-

gnaient : et peut-être en eût-elle obtenu la permission ; mais le désir de s'établir auprès de la crèche du Sauveur l'emporta dans son cœur sur l'amour de la solitude.

De retour à Bethléem, où elle se fixa après ses pieux voyages, elle bâtit un monastère pour les hommes, dont elle leur laissa la conduite, et trois monastères de filles, ou plutôt un seul et vaste monastère où elle forma trois communautés de plusieurs filles qu'elle avait rassemblées de différentes provinces, dont les unes étaient de qualité, les autres d'une condition médiocre, et d'autres d'une plus basse extraction. L'ordre et la discipline qu'elle y établit étaient admirables. Voici ce qu'en dit saint Jérôme :

« Elles travaillaient et mangeaient séparément ; mais elles psalmodiaient et faisaient l'oraison en commun. Après avoir chanté *Alleluia*, qui était le signal pour les assembler, il n'était permis à aucune de rester dans sa cellule ; mais celle qui venait la première, ou l'une des premières, attendait les autres et les excitait au travail, non par la crainte, mais par son exemple et par la honte qu'il y aurait eu de ne pas l'imiter. Elles chantaient tout le Psautier de suite à Tierce, à Sexte, à None, à Vêpres et à minuit. Toutes les sœurs étaient obligées de le savoir par cœur, et d'apprendre tous les jours quelque chose de l'Écriture sainte.

« Le dimanche elles se rendaient toutes à l'église, qui tenait à leur monastère ; chaque bande ayant à sa tête une des anciennes qui les conduisait. Elles en revenaient dans le même ordre ; elles s'appliquaient aux différents ouvrages qu'on leur distribuait, et faisaient des habits, ou pour elles ou pour les autres. Il n'était point permis aux filles de qualité d'amener avec elles de chez leurs parents une femme de chambre, de peur qu'elle ne retraçât dans leur esprit l'idée de ce qu'elles avaient fait autrefois, et ne les entretînt des vains amusements de leur enfance.

« Elles étaient toutes vêtues d'une même façon, et ne se servaient de linge que pour s'essuyer les mains. Elles vivaient dans une entière séparation des hommes pour éviter tout sujet de

parler aux médisants, qui, pour autoriser leurs désordres, ont coutume de déchirer la réputation des personnes les plus vertueuses et les plus saintes.

« Lorsqu'une sœur se rendait trop tard à l'office divin, ou travaillait avec trop de lâcheté, Paule employait divers moyens pour la corriger, tâchant de la gagner par douceur et par caresses si elle était trop vive et trop sensible à la correction, ou lui faisait de rudes réprimandes quand elle lui trouvait assez de vertu pour les souffrir.

1 Tim. 3. Elle ne leur permettait point d'avoir rien en particulier; mais suivant l'avis de saint Paul, qui dit : *Pourvu que nous ayons de quoi nous nourrir et nous vêtir, nous devons être contents*; elle voulait qu'elles se contentassent du nécessaire, de peur qu'en s'accoutumant à avoir quelque chose au delà, elles ne se laissassent aller à la passion de l'avarice, qui ne met point de bornes à ses désirs, et qui n'est pas moins insatiable dans l'abondance que dans l'indigence.

« S'il s'élevait quelque contestation entre les sœurs, elle l'assouplissait aussitôt par sa douceur, et les raccommodaient ensemble. Elle voulait que les jeunes filles mortifiassent leurs corps par le jeûne, aimant mieux les voir sujettes aux douleurs d'estomac qu'aux faiblesses de l'esprit. Si quelqu'une affectait d'être plus propre et mieux mise que les autres, elle la corrigeait de sa vanité en lui montrant un visage sévère, et lui faisait entendre que sa propreté excessive était la saleté de son âme.

« Elle leur recommandait la retenue dans leurs discours, aucune parole peu décente ne devant jamais sortir de la bouche d'une vierge; et s'il s'en trouvait quelqu'une qui aimât trop à causer, qui fût de mauvaise humeur, ou trop pointilleuse et qui contrariât ses sœurs, après l'avoir reprise de ses fautes, elle la mettait au dernier rang, ou la séparait de la communauté si elle ne s'amendait point, et lui donnait pour pénitence de prier Dieu à la porte du réfectoire et de manger en particulier, afin de cor-

riger par l'humiliation, celle qui n'avait pas profité de ses réprimandes.....

« Que dirai-je, ajoute saint Jérôme, de sa charité envers les malades, du soin qu'elle en prenait, de son application à les servir et à les soulager dans leurs maux ? Elle leur accordait abondamment tout ce qui était nécessaire pour le rétablissement de leur santé, leur faisant même manger de la viande, quoiqu'elle se refusât à elle-même ce soulagement dans un pareil besoin. »

Telle était la discipline que cette grande Sainte faisait observer dans son monastère ; et après sa mort, saint Jérôme, qui traduisit en latin la règle de saint Pacôme, comme nous l'avons dit ailleurs, se proposa dans cette traduction qu'elle servirait aussi à sainte Eustochie pour conduire ses filles, comme il l'avait faite également pour les religieux de son monastère de Bethléem, et pour plusieurs autres moines latins.

Mais cette grande Sainte était un modèle vivant d'observance régulière ; son exemple seul pouvait tenir lieu de règle ; il suffisait à ses religieuses de vivre avec elle pour apprendre dans sa conduite la pratique de toutes les vertus. « Son humilité, dit saint Jérôme, fut si grande et si profonde, que ceux qui ne l'avaient jamais vue, l'auraient prise pour la dernière de toutes les servantes. Parmi cette foule de vierges dont elle était sans cesse environnée, ses habits, sa voix, son air, son allure, la faisaient toujours regarder comme la moindre de toutes. »

Nous avons vu quelle était sa mortification ; on ne pouvait la résoudre à ménager sa santé, et après une fièvre violente qui avait fait désespérer de sa vie, les médecins lui ayant conseillé d'user d'un peu de vin lorsqu'elle commença à se mieux porter, et saint Jérôme le lui représentant aussi, ce Saint dit que son exhortation avait abouti à le persuader presque lui-même à s'en abstenir quoiqu'il fût usé de vieillesse. « Mais je ne prétends pas, ajoute ce saint docteur, autoriser par ce récit le zèle indiscret de ceux qui, sans mesurer leurs forces, se chargent d'un

Psal. 62.

fardeau qui les accable ; je veux seulement faire voir par sa persévérance dans les pratiques de la pénitence, quelle était l'ardeur de son zèle, et combien cette âme fidèle souhaitait de s'unir à Dieu, auquel elle disait souvent : *Mon âme brûle d'une soif ardente pour vous, et en combien de manières ma chair se sent-elle aussi pressée de cette ardeur ?*

Son assiduité à lire la sainte Écriture, jointe aux explications que saint Jérôme lui en avait données, lui en facilitait l'intelligence. Elle en aimait le sens littéral, qui est le fondement de la vérité ; mais elle s'attachait davantage au sens mystique, le regardant comme le comble de l'édifice spirituel qu'elle élevait dans son cœur. Elle en employait les paroles sacrées pour repousser les tentations et pour se soutenir dans une patience ferme et constante au milieu des contradictions que nous verrons bientôt qu'elle eut à souffrir.

Deut. 10.

Dans les tentations, elle se servait, pour se fortifier, de ces paroles du Deutéronome : *Le Seigneur votre Dieu vous éprouve, afin qu'il paraisse si vous l'aimez de tout votre cœur.* Lorsque son âme se trouvait comme accablée de tristesse, elle pensait à

Isaï. 28, sec.
LXX.

ces paroles du prophète Isaïe : *O vous qui avez été sevré et qu'on a arraché de la mamelle, préparez-vous à souffrir tribulations sur tribulations, mais en même temps espérez au delà de toute espérance.* Sur quoi elle disait que c'était à ceux qui ont été sevrés, c'est-à-dire, aux âmes qui ont acquis un âge parfait dans la vertu, de souffrir tribulations sur tribulations et elle ajoutait que quelque lent que le secours de Dieu paraisse à notre vivacité et à notre impatience, nous ne pouvons pas être longtemps sans en sentir les effets. Elle disait aussi qu'il ne fallait pas craindre la langue des médisants et des imposteurs, parce que nous sommes sous la protection de Dieu, selon ces paroles d'Isaïe :

Isaï. 51.

Ne craignez point les opprobres des hommes, car ils seront mangés des vers comme un vêtement et consumés de pourriture comme la laine. Au temps des maladies, elle se soutenait dans

la patience par ces paroles de l'Apôtre : *Lorsque je suis faible, c'est alors que je suis fort ; nous portons ce trésor dans des vaisseaux de terre, jusqu'à ce que ce corps mortel soit revêtu de l'immortalité.* Ainsi selon les différents états où elle se trouvait, son âme recourait à la parole de Dieu pour se soutenir, s'encourager et s'animer à profiter de tout pour son avancement dans la sainteté, à laquelle son cœur tendait continuellement.

Saint Jérôme dit à ce sujet, qu'ayant appris un jour que ses enfants, et particulièrement son fils Toxoce, étaient dangereusement malades, après avoir soutenu, comme le Prophète, avec courage et dans un respectueux silence, le trouble et l'étourdissement que lui avait causés une si fâcheuse nouvelle, il la vit épancher son cœur avec ces paroles de Jésus-Christ : *Celui qui aime son fils et sa fille plus que moi, n'est pas digne de moi ;* et adressant ses vœux et ses prières à Dieu, elle lui dit encore ces paroles du Prophète royal : *Possédez, Seigneur, et conservez les enfants de ceux qui sont morts, c'est-à-dire, qui mortifient tous les jours leurs corps pour l'amour de vous.*

Dieu, qui voulait la garantir des impressions de la vanité, et mettre sa vertu à couvert par l'humiliation et les contradictions, lui suscita, dit saint Jérôme, comme à Salomon, un Adad Iduméen pour la tourmenter sans cesse ; et il n'y en eut pas un seulement, mais l'envie la mit aussi en butte aux traits malins de quelques autres. Il y a apparence que c'étaient des origénistes, qui eussent bien désiré de faire honneur à leur parti par le mérite d'une dame si sainte ; mais ne voyant point de moyens de corrompre sa foi, ils n'oublièrent rien pour donner des idées désavantageuses de sa piété. L'un d'entre eux, que saint Jérôme ne nomme point, mais qu'il appelle un homme rusé et un hypocrite raffiné, entreprit un jour, à l'insu de ce saint Docteur, de lui faire plusieurs questions artificieuses, et qui sentaient les faux dogmes d'Origène. La Sainte ne manqua pas d'aller en avertir le Saint, qui l'alla trouver et lui ferma la bouche par une seule question qu'il lui

II Cor. 12
et 15.

Psalm. 76.

Matth. 10.

Psalm. 78.

3 Reg. 14.

proposa à son tour, après quoi il détruisit tout ce qu'il avait osé avancer à sainte Paule.

« Un autre, dit le même Saint, du nombre de ces semeurs de faux bruits, qui sont la peste du genre humain, vint dire une fois avec un air officieux en apparence, que le zèle excessif avec lequel Paule se portait à la pratique de la vertu, la faisait passer pour folle, et qu'on disait qu'il fallait avoir soin de fortifier son cerveau. » La Sainte souffrait toutes ces choses avec une humble patience, se fortifiant toujours dans ces rencontres par les oracles du Saint-Esprit dans les divines Écritures ; et comme saint Jérôme lui dit dans une occasion, qu'il fallait céder à l'envie et faire place à cette furieuse passion, à l'exemple de Jacob qui s'était retiré en Mésopotamie pour se garantir de la colère de son frère Esaü, elle lui fit cette belle réponse :

« Vous auriez raison de me parler de la sorte, si le démon ne faisait pas la guerre en tous lieux aux serviteurs et aux servantes de Dieu ; si ceux qui le fuient ne le trouvaient pas partout ; si l'amour des saints lieux ne m'arrêtait pas ici, et si je pouvais trouver ailleurs ma chère Bethléem. Pourquoi ne vaincrai-je pas l'envie par ma patience ? Pourquoi ne surmonterai-je pas mes ennemis par mon humilité ? Pourquoi, en recevant un soufflet sur une joue, ne présenterai-je pas l'autre ? Pourquoi ne pratiquerai-je pas ce que dit l'apôtre saint Paul : *Travaillez à vaincre le mal par le bien ?* »

Rom. 12.

Enfin, dit saint Jérôme, tout le monde sait avec quelle fureur on s'est déchaîné contre elle, et avec quelle patience elle a souffert les persécutions de la vie ; mais il est temps de venir à son bienheureux décès. Elle tomba dangereusement malade, ou, pour mieux dire, ses vœux furent entièrement accomplis (c'est toujours saint Jérôme qui parle), voyant qu'elle était sur le point de nous quitter pour s'unir plus étroitement au Seigneur. Sa fille, sainte Eustochie, qui la servait avec tous les soins que la tendresse animée de la piété lui inspirait, ne la quittait jamais que pour

aller à la crèche du Sauveur présenter ses soupirs et ses gémissements à ce divin Maître, et le prier de ne pas la priver d'une mère qui lui était si chère, et de ne point souffrir qu'elle lui survécût.

Quant à la Sainte, comme si elle n'eût fait que quitter des étrangers pour aller rejoindre ses proches, elle prononçait tout bas ces paroles du Prophète : *Seigneur, j'ai aimé la beauté de votre maison, et le lieu où réside votre gloire. Que vos tabernacles sont aimables, ô Dieu des armées ! mon âme désire ardemment d'entrer dans la maison du Seigneur, et ce désir la fait tomber en défaillance. J'aime mieux entrer la dernière dans la maison de mon Dieu, que de demeurer dans les tentes des pécheurs.*

Psal. 25.

Psal. 83.

Saint Jérôme lui demanda si elle souffrait quelque douleur extraordinaire qui l'empêchât de lui parler ; elle lui répondit en grec, que rien ne lui faisait peine et qu'elle était fort tranquille. Ce furent les dernières paroles qu'elle dit, et fermant les yeux comme si elle eût déjà méprisé tous les objets de la terre, elle ne s'entretint plus que des versets des psaumes qu'elle avait dit auparavant ; ce qu'elle faisait d'une voix si basse qu'à peine on pouvait le comprendre. Elle faisait aussi sans cesse le signe de la croix sur ses lèvres, jusqu'à ce qu'ayant perdu tout sentiment, elle tomba dans une douce agonie qui donna bientôt un libre passage à son âme pour aller chanter éternellement les louanges du Seigneur. Elle mourut le mercredi 26 janvier de l'an 404, sur le soir, âgée de cinquante-six ans huit mois et vingt-un jours, ayant passé près de vingt ans à Bethléem, où elle s'était retirée de Rome en la cinquième année après la mort de son mari.

Saint Jérôme fait là-dessus ces belles réflexions : *Paule a fourni sa carrière ; elle a conservé inviolablement sa foi ; elle a reçu maintenant la couronne de justice, et elle suit l'Agneau partout où il va.* Elle se rassasie des fruits de la justice, parce qu'elle a été affamée, et elle chante avec joie : *Nous voyons de nos yeux dans la cité du Dieu des armées, dans la cité de notre Dieu, tout*

II Tim. 4.

Apoc. 14.

Psal. 47.

ce que nous avons entendu dire. Quel heureux changement ! Aux larmes qu'elle a répandues succède une joie qui ne finira jamais. Elle a méprisé des citernes entr'ouvertes, et elle trouve dans le Seigneur une fontaine d'eau vive. Elle a porté le cilice, et aujourd'hui revêtue d'habits blancs elle dit : Vous avez déchiré le sac dont j'étais couverte et vous m'avez comblée de joie. Elle mangeait la cendre comme le pain et mêlait ses larmes avec son breuvage, et maintenant elle se rassasie éternellement du pain des anges, et elle chante avec le Prophète-Roi : Goutez et voyez combien le Seigneur est doux.

Psalm. 39.

Psalm. 38.

L'évêque de Jérusalem se trouva à sa mort, ainsi que plusieurs autres de différentes villes. Il y avait aussi un grand nombre de prêtres et de diacres. Tout le monastère était rempli de vierges et de solitaires. Les peuples de la Palestine abandonnèrent leurs villes et vinrent en foule à ses funérailles. Chacun eût cru se rendre coupable envers Dieu s'il eût manqué de rendre les derniers devoirs à une femme d'un mérite si distingué. Les veuves et les pauvres montraient les habits dont elle les avait revêtus, comme l'Écriture le dit de Dorcas, et tous ceux qu'elle avait secourus dans leurs besoins la regrettaient comme leur mère et leur nourrice.

Des évêques chargèrent son cercueil sur leurs épaules ; d'autres prélats précédaient le convoi, portant des flambeaux allumés, et d'autres marchaient à la tête de ceux qui chantaient les psaumes. On porta dans cet ordre le corps au milieu de l'Église de la crèche du Sauveur, où il fut exposé durant trois jours. Son visage, tout pâle qu'il était, ne paraissait point changé ; au contraire, on y remarquait je ne sais quoi de si grand et de si majestueux, qu'on eût dit qu'elle était plutôt endormie que morte. On chanta par ordre des psaumes en hébreu, en grec, en latin, en syriaque, non-seulement pendant les trois jours que son corps demeura exposé, mais encore durant toute la semaine, tous ceux qui venaient s'imaginant qu'ils pleuraient eux-mêmes leur mort,

et qu'ils assistaient à leurs propres funérailles. Son corps fut mis dans un caveau sous l'église, qui était tout proche de Notre-Seigneur.

Les religieux de Saint-François possèdent à Bethléem un monastère dont l'église est dédiée à sainte Catherine, et que l'on croit être le même que le monastère de sainte Paule, comme les Arméniens en ont un qui occupe la place où était situé le monastère de Cassien.

SAINTE EUSTOCHIE ¹.

Sainte Eustochie était fille de Toxoce et de sainte Paule, comme nous l'avons dit au chapitre précédent. Nous n'avons pas à revenir sur la grandeur de sa naissance et l'opulence de sa maison.

Jamais fille ne mérita mieux qu'elle d'être appelée *la gloire des vierges*, comme a fait saint Jérôme. De quelque côté qu'on l'envisage, soit dans les avantages du monde auxquels elle renonça, soit dans la consécration qu'elle fit de sa virginité à Jésus-Christ, soit dans sa conduite parfaitement docile envers sa mère, soit dans le soin qu'elle eut de marcher sur ses traces et d'imiter ses vertus, soit enfin dans la vie toute sainte qu'elle mena avec elle et après sa mort dans le monastère de Bethléem ; on reconnaît dans toute l'économie de sa vie, tant de ferveur, tant de piété et tant d'amour pour Jésus-Christ, que, quoi qu'on puisse dire pour la relever, on sent toujours qu'on n'en dit jamais assez.

Elle commença dès sa plus tendre enfance à répondre aux soins que prit sa mère de l'élever dans la piété, et bien que ses

¹ Saint Jérôme, Baronius.

autres sœurs se rendissent dignes par leur docilité de l'éducation que cette grande Sainte leur donnait, celle-ci fut la seule qui embrassa la virginité, et qui, s'étant consacrée toute jeune à Jésus-Christ, lui garda jusqu'à sa mort une fidélité qui alla toujours en augmentant par les merveilleux progrès qu'elle fit dans la perfection chrétienne. Le céleste époux des vierges, qui se l'était choisie par une grâce particulière, montra combien il était jaloux de son cœur, et quels desseins de sainteté il avait sur son âme. C'est saint Jérôme qui nous l'apprend dans la lettre qu'il écrivit à Læta, épouse de Toxoce, frère de la Sainte dont nous parlons.

Eustochie avait un oncle appelé Hémétius, qui voulut la détourner du dessein qu'elle avait de se consacrer à Dieu ; pour cela il chargea sa femme nommée Prétextate de l'habiller et de la coiffer à la mode du siècle. Comme elle eut exécuté cet ordre, un ange, dit saint Jérôme, lui apparut dans la nuit durant son sommeil, et lui dit d'une voix terrible et menaçante : « Comment avez-vous osé préférer à Jésus-Christ les ordres de votre mari, et porter vos mains sacrilèges sur la tête d'une vierge qui lui est consacrée ? Jugez de l'énormité de votre crime par la rigueur du châtiment. Au moment où je vous parle, vous allez voir sécher ces mains criminelles, et dans cinq mois d'ici, vous mourrez ; et si vous persévérez dans votre péché, vous perdrez encore votre mari et vos enfants. Tout cela arriva, ajoute le saint Docteur, comme l'ange l'avait prédit ; et Prétextate ayant attendu trop tard à faire pénitence, se vit tout à coup enlevée du monde, par une mort précipitée. C'est ainsi que Jésus-Christ se venge de ceux qui profanent son temple et veulent lui ravir des âmes qui lui sont consacrées. »

Lorsqu'elle eut perdu son père et que sa mère eut eu par là plus de liberté de suivre les desseins de perfection qu'elle avait formés dans son cœur, elle entra dans toutes ses vues, et changea volontiers avec elle la magnificence de sa maison en simplicité et

en modestie chrétienne; non seulement elle vit sans peine les largesses immenses que sainte Paule faisait aux pauvres, mais elle désira encore, à son exemple, de devenir pauvre comme ceux qu'elle assistait par ses libéralités, pour suivre avec plus de dévouement Jésus-Christ dénué de tout pour l'amour de nous.

Sainte Marcelle embaumait alors toute la ville de Rome de la bonne odeur de sa piété. Animée par les instructions de saint Athanase, qui était venu à Rome pour s'y mettre à couvert des persécutions des Ariens, et par le récit qu'il lui faisait des vertus de saint Antoine et de plusieurs autres saints habitants de la Thébàide et d'Égypte, elle avait embrassé la vie solitaire au milieu de cette ville maîtresse du monde, et l'observait avec autant de rigueur qu'on pouvait le faire dans les monastères des vierges d'Orient. Plusieurs dames romaines avaient suivi son exemple, et sainte Paule fut de ce nombre. L'amitié chrétienne qui les lia étroitement par la conformité des sentiments, passa également dans le cœur de sainte Eustochie. Sainte Paule était l'amie intime de sainte Marcelle, et sainte Eustochie devint aussi sa fille spirituelle. Elle fut quelque temps élevée dans sa chambre avec la bienheureuse Principie, dont saint Jérôme a fait l'éloge, et on peut juger du progrès qu'elle fit dans la piété, ayant d'une part dans sa maison, les leçons et les exemples de sa sainte mère, et de l'autre, sainte Marcelle pour maîtresse spirituelle.

Nous ne répétons pas ce que nous avons dit dans le chapitre précédent des instructions qu'elle reçut de saint Jérôme lorsqu'il vint à Rome avec saint Paulin et saint Épiphanes. Ce fut là que ce grand docteur composa pour elle le traité qu'il lui adressa en forme de lettre sur la virginité; mais on peut dire que dans cet ouvrage il lui montra moins ce qu'elle devait apprendre, qu'il ne la confirma dans ce qu'elle pratiquait déjà avec une grande perfection; surtout la simplicité, la modestie, la pauvreté volontaire et une vie très-pénitente. Voici quelques-unes des règles qu'il y donne en sa personne aux vierges chrétiennes, et qui nous font

connaître quels étaient en ce temps-là leurs principaux exercices et leurs pratiques.

Ephes. 6.

« Je ne veux pas, leur dit-il, que l'état que vous avez embrassé vous inspire de l'orgueil, mais de la crainte. Vous portez avec vous un précieux trésor, prenez garde de tomber entre les mains des voleurs. *Nous avons à combattre, non contre des hommes de chair et de sang, mais contre les principautés et les puissances de ce monde, c'est-à-dire, de ce siècle ténébreux...* Soyez soumise à vos parents, à l'exemple de votre époux Jésus-Christ; ne sortez de chez vous que très-rarement; ayez pour compagnes des filles mortifiées; appliquez-vous souvent à la lecture; jeûnez tous les jours et ne mangez jamais jusqu'à vous rassasier. Armez-vous du bouclier de la foi pour repousser les traits du tentateur. Comme il est difficile de ne rien aimer, et que le cœur humain s'attache toujours à quelque objet, que l'amour spirituel bannisse de vous tout autre amour. Gardez votre cœur avec tant de soin, que vous puissiez dire avec la même confiance que le saint Apôtre : *Ce n'est plus moi qui vis, mais c'est Jésus-Christ qui vit en moi.* Lavez votre lit de vos pleurs, arrosez-le de vos larmes; veillez comme le passereau dans la solitude; chantez de cœur et d'esprit : *Mon âme, bénissez le Seigneur, et gardez-vous bien d'oublier jamais ses bienfaits.*

Gal. 2.

Psal. 102.

Apoc. 3.

Cant. 5.

« Laissez les vierges folles courir les rues; mais pour vous, demeurez avec votre époux dans le secret de votre maison. Si vous avez soin de fermer la porte sur vous et de prier votre père dans le secret, comme l'Évangile vous l'ordonne, il viendra, cet époux, et frappant à votre porte il vous dira : *Me voici, c'est moi qui frappe.* Vous lui répondrez aussitôt avec un saint empressement : *J'entends la voix de mon bien-aimé qui frappe à la porte, ouvrez-lui promptement; car si vous tardiez il pourrait passer outre.*

« Soyez toujours en garde contre les attraites et les surprises de la vaine gloire. Quand vous ferez l'aumône, n'ayez que Dieu pour

témoin de votre charité ; quand vous jeûnerez, ayez un visage gai et joyeux ; n'affectez pas dans vos habits, ni une propreté étudiée, ni une saleté dégoûtante, ni une singularité bizarre. Ne désirez pas de paraître ni plus dévote ni plus humble qu'il ne faut, et ne cherchez point la gloire en faisant semblant de la fuir.

« Ne vous liez pas avec les vierges qui sont fainéantes et curieuses ; ne vous piquez pas d'érudition, ni de faire de jolies pièces en vers ; ne dites point que vous êtes jeune et délicate et que vous ne sauriez travailler des mains ; ne parlez mal de personne, et quand vous jeûnerez deux jours de suite, ne vous flattez pas pour cela de surpasser en vertu ceux qui ne jeûnent point. Vous jeûnez, mais peut-être êtes-vous impatiente et emportée. Celui-ci ne jeûne point, et peut-être est-il doux et caressant. Attentive à vous-même, ne cherchez votre gloire que dans vos bonnes œuvres et non pas dans les fautes des autres.

« Prenez pour modèle la très-sainte Vierge, qui, par son extrême pureté, mérita d'être la mère du Seigneur. Tout ce que nous avons dit jusqu'à présent paraîtra dur et difficile à ceux qui n'aiment point Jésus-Christ ; nous aimons ce divin Maître, attachons-nous étroitement à lui, et nous verrons les plus grandes difficultés s'aplanir sous nos pas, et les peines les plus longues disparaître à nos yeux. »

Saint Jérôme lui donne dans cette lettre d'autres avis importants, que la crainte de trop interrompre notre narration nous oblige de supprimer pour revenir à notre Sainte. Elle ne se sépara point de sa mère lorsqu'elle alla en Palestine, comme elle ne s'en séparait jamais lorsqu'elle demeurait à Rome. Elle abandonna généreusement sa patrie et tout ce qui pouvait l'y attacher avec la même ferveur que sa sainte mère, pour se rendre comme elle étrangère sur la terre, ne regardant plus que le ciel comme sa patrie.

Elle eut la consolation de parcourir en sa compagnie tous les lieux de dévotion de la Palestine et d'Egypte ; et enfin fixées

ensemble à Bethléem, elle étudia plus que jamais ses vertus, et se les rendit propres par une parfaite imitation. Saint Jérôme met entre les principales, l'attache qu'elle avait pour cette très-sainte mère, et qui la lui rendait si affectionnée et si soumise, qu'elle ne la perdait point de vue. « Eustochie, dit-il, a toujours été si attachée à sa mère et si soumise à ses volontés, que jamais on ne l'a vue, ni se coucher, ni manger, ni faire un seul pas sans elle. Jamais elle n'a eu seulement un écu en sa disposition ; au contraire, elle était ravie que sa mère distribuât aux pauvres le bien qu'elle avait hérité de ses parents, persuadée que son amour et son respect pour une si bonne mère étaient le plus bel héritage et la plus riche succession qu'elle pouvait espérer. »

Elle s'était ainsi conduite à Rome ; elle continuait de même à Bethléem, et le même saint Docteur voulant encourager à la perfection une veuve romaine de l'ancienne famille des Camilles, nommée Furie, lui propose la piété de notre Sainte, qui était sa parente, comme un motif et un modèle des plus propres à l'animer dans l'ouvrage de la sanctification : « Oh ! si vous voyiez, lui dit-il, votre sœur Eustochie (il entend sa parente, en prenant le nom de *sœur* dans une signification plus étendue), si vous voyiez votre sœur, et si vous pouviez entendre les paroles qui sortent de sa bouche, vous verriez une grande âme renfermée dans un petit corps, et un cœur rempli de toutes les richesses de l'Ancien et du Nouveau Testament. Le jeûne fait son plaisir et l'oraison toutes ses délices. Après avoir vu Pharaon submergé dans les eaux, elle prend un tambour, à l'exemple de Marie sœur de Moïse, et à la tête d'une troupe de vierges, elle chante la première en disant : *Chantons des hymnes au Seigneur, parce qu'il a signalé sa grandeur et sa puissance, en précipitant dans la mer le cheval et le cavalier.* Voilà celles à qui elle apprend à chanter les louanges de Jésus-Christ, et à célébrer au son des instruments les victoires du Sauveur. C'est ainsi qu'elle passe les jours et les nuits, faisant provision d'huile pour sa lampe, et se

Exod. 15.

tenant toujours prête à aller au-devant de son époux. Suivez donc l'exemple de votre parente, et faites en sorte que Rome possède ce qu'on trouve dans Bethléem, ville plus auguste que la capitale du monde. »

La mort de sainte Paule fut pour sainte Eustochie un des plus grands sacrifices qu'elle pût faire au Seigneur. On en peut juger par l'attachement et le respect si bien fondé qu'elle avait pour une mère d'un si grand mérite. Elle la servit dans sa maladie avec une assiduité qui prévenait tous ses besoins, et l'attention même des servantes. « S'imaginant, dit saint Jérôme, que de laisser aux autres quelque chose à faire, c'était perdre une partie de sa récompense. » Elle eût désiré de la suivre dans ce passage à l'éternité et de n'en être point séparée à la mort, comme elle lui avait été si étroitement unie durant la vie. Elle profitait des moindres moments de relâche pour courir à la crèche du Sauveur et demander cette grâce comme une faveur insigne.

Sa tendresse se réveilla plus que jamais lorsqu'on fut sur le point de la mettre au tombeau. « La vénérable Eustochie, ajoute le même saint Docteur, se regarda alors comme un enfant qu'on vient de sevrer ; elle ne pouvait plus quitter cette chère mère ; elle baissait ses yeux, se collait sur son visage, embrassait son corps, et souhaitait qu'on l'ensevelît avec elle. » Mais Dieu la réservait pour continuer l'ouvrage de cette bienheureuse mère dont elle pleurait la séparation ; et on peut dire qu'alors elle entra comme dans une nouvelle carrière, où elle eut plus besoin que jamais de cet esprit de ferveur, de courage et de confiance en Dieu, dont elle avait déjà donné de si grandes marques par son renoncement au monde et l'état de pauvreté et de pénitence qu'elle avait embrassé.

Sainte Paule n'avait rien laissé à sa fille ; au contraire, il y avait encore des dettes à acquitter que sa charité lui avait fait contracter pour soulager les pauvres. Il fallait outre cela pourvoir à l'entretien de trois communautés de vierges qui étaient en grand

nombre. Sainte Eustochie se trouva donc chargée de leur gouvernement et de pourvoir à tous leurs besoins tant spirituels que temporels. Saint Jérôme l'y aida par ses conseils et par ses soins, et l'encouragea beaucoup en lui faisant envisager la pauvreté volontaire comme le trésor évangélique qui ne s'épuise jamais, parce qu'il est riche des biens même de Jésus-Christ. « Ne craignez rien, Eustochie, lui dit-il, vous avez hérité d'une riche succession, car le Seigneur est votre partage. » En effet, la Providence ne l'abandonna pas, et elle eut la consolation de voir fleurir la piété et l'observance régulière dans son monastère avec la même édification qu'on y avait admirée du temps de sa mère.

Tandis qu'elle était ainsi appliquée à glorifier Dieu de tout son cœur, et à le faire glorifier par les pieuses vierges qu'elle conduisait, le Seigneur, qui éprouve ses saints pour les rendre plus dignes des récompenses qu'il leur destine, la fit passer par une tribulation qui ne pouvait être adoucie que par la plus grande soumission aux ordres de sa divine Providence.

Pour en chercher la cause dans sa source, il faut savoir que le zèle de saint Jérôme pour le soutien de la foi catholique avait extrêmement aigri contre lui les Origénistes et les Pélagiens, contre lesquels il avait beaucoup écrit, et en dernier lieu contre Pélagie. Jean, évêque de Jérusalem, était soupçonné de favoriser ces hérétiques, et avait conçu une si grande aversion contre saint Jérôme, qu'il ne cessait de lui faire de la peine ; ce qui affligeait d'autant plus le Saint, que Jean professait la vie monastique, et il disait à ce sujet : *O douleur ! voilà un moine qui en persécute d'autres, qui pousse même son ressentiment jusqu'à les menacer de les faire exiler.*

Une troupe donc de Pélagiens, animés de cette fureur qui, dans tous les temps, a caractérisé l'hérésie, vint attaquer saint Jérôme et les personnes pieuses de l'un et de l'autre sexe dont il avait soin. Ils en tuèrent quelques-uns, entre autres un diacre. Ils mirent le feu aux monastères et les pillèrent ; saint Jérôme put à

peine se sauver dans une tour fortifiée. Le monastère de sainte Eustochie et de sainte Paule sa nièce, dont nous parlerons bientôt, fut encore moins épargné. Ces scélérats le pillèrent, poursuivirent les Saintes, qui se sauvèrent heureusement ; mais avec beaucoup de peine, et qui eurent la douleur de voir massacrer leurs domestiques.

Un pareil désordre aurait dû être ou prévenu, ou arrêté, ou enfin puni par l'évêque Jean s'il avait eu de bonnes intentions ; mais il se tint dans l'indifférence, et son inaction fut une preuve de sa connivence. Cependant sainte Eustochie et sa nièce en portèrent leurs plaintes au Pape, comme au père commun des fidèles ; mais avec tant de modération qu'on ne peut trop admirer en cela leur vertu, comme le remarque fort à propos le cardinal Baronius ; car au lieu d'en nommer les auteurs, elles se contentèrent de représenter au Pape ce qu'elles avaient souffert, et de le prier d'y apporter remède. Saint Jérôme lui écrivit aussi de son côté, et ce saint Pontife, qui était alors saint Innocent I, en fit à Jean de Jérusalem de justes reproches dans une lettre, où il lui marque que, quoiqu'on ne lui ait pas nommé l'auteur de cette persécution, il n'était pourtant pas douteux qu'il devait l'empêcher par ses soins et mieux veiller sur son diocèse ; que du moins il aurait dû, quand le mal était arrivé, secourir et consoler les personnes qui avaient souffert ; et que bien loin qu'il l'eût fait, on avait lieu de croire que par son défaut, ce qui était arrivé ne fût que le prélude de plus grands maux. Il l'avertit d'y mettre ordre, et le menace que s'il le néglige il en sera lui-même responsable suivant les lois de l'Eglise. Le pape Innocent écrivit aussi à saint Jérôme pour le consoler ; il lui fit savoir ce qu'il marquait à l'évêque Jean, et il ajoute que si on lui nomme les auteurs de ce désordre, ou que s'il était besoin de quelque chose de plus que des reproches qu'il avait fait, il y pourvoirait par son autorité d'une manière encore plus efficace.

Ceci arriva vers l'an 416. On croit que la lettre du Pape ne

trouva plus en vie Jean de Jérusalem, car cet évêque alla rendre compte à Dieu le 10 de janvier de l'année suivante. Sainte Eustochie, ne vécut pas longtemps après que Dieu l'eut éprouvée par cette tribulation. On croit que Dieu l'appela à la récompense des vierges sages et prudentes l'an 419, après trente-quatre ou trente-cinq ans de séjour dans le monastère de Bethléem.

Sa nièce, sainte Paule la jeune, lui succéda dans le gouvernement du monastère. Elle ne put pas profiter longtemps des secours de saint Jérôme, comme avaient fait sa grand'mère sainte Paule, et sa bienheureuse tante ; car ce Saint mourut vraisemblablement en 420. Paule la jeune était fille de Toxoce, frère de sainte Eustochie et de Læta, à qui saint Jérôme écrivit une lettre où il lui trace le plan de l'éducation qu'elle lui devait donner. Sa mère la consacra au Seigneur avant que de la mettre au monde, et à peine commençait-elle à bégayer, qu'on lui apprit à chanter *Alleluia* ; grande leçon pour les mères qui apprennent à leurs enfants des chansons puériles avant que de leur faire louer le saint nom de Dieu. On ne manqua pas de le faire savoir de Rome à la grande sainte Paule, qui était alors à Bethléem, et qui en conçut une joie inexprimable. C'est ce que saint Jérôme nous apprend dans l'éloge funèbre de cette Sainte. « Je ne dois pas passer sous silence, dit-il, quel fut l'excès de la joie de cette illustre veuve, lorsqu'elle apprit que sa petite-fille Paule, que le Ciel avait accordée au vœu que ses parents avaient fait de la consacrer à Dieu, commençait dès le berceau et parmi les jouets de l'enfance à chanter *Alleluia*, et à prononcer à demi et d'une voix bégayante les noms de sa grand'mère et de sa tante. La seule chose qui lui eût fait désirer d'être à Rome, était de voir cette petite-fille avec son fils et sa bru, servir Dieu dans un détachement parfait de toutes les choses de la terre. Aussi a-t-elle vu une partie de ses désirs accomplis, car sa petite-fille doit prendre le voile des vierges, et sa bru ayant fait vœu de chasteté, imite sa belle-mère par sa foi et ses aumônes. »

Nous apprenons de ces paroles de saint Jérôme, combien Læta avait profité des avis qu'il lui avait donnés par sa lettre pour l'éducation de la jeune Paule. Dressée donc dès sa plus tendre enfance à louer le Seigneur, et nourrie dans les relations qu'on lui faisait des vertus admirables que sa grand'mère et sa tante Eustochie pratiquaient à Bethléem, et conservée avec grand soin dans une parfaite innocence de mœurs, son cœur offrit à Jésus-Christ une demeure propre à ses sacrées influences ; et ce divin époux des vierges se la choisit comme il avait choisi sa bienheureuse tante Eustochie, à qui, quand il en fut temps, elle vint se joindre dans le monastère de Bethléem, où elle acheva de se consumer sous ses yeux dans cette haute piété qui la rendit si digne de porter le nom de son aïeule. Elle eut la douleur de voir mourir sa bienheureuse tante, après avoir souffert avec elle la persécution des hérétiques pélagiens, dont nous avons parlé. Nous ne savons rien de plus particulier du reste de sa vie, ni en quel temps elle mourut. Saint Jérôme, écrivant à saint Augustin et à Alipius une lettre commune, leur parle de la mort de sainte Eustochie comme récemment arrivée, et ajoute que sa nièce Paule les salue avec bien du respect, et les prie dans sa douleur de se souvenir d'elle.

Le Martyrologe romain marque la fête de sainte Eustochie au 28 de septembre. Quant à Paule la Jeune, quoique son nom ne se trouve pas dans le Martyrologe et qu'il ne nous reste rien de ses actes depuis la mort de sa tante, nous ne devons pas douter, dit le cardinal Baronius, qu'ayant été obtenue de Dieu par les prières de ses parents, consacrée à son service dès sa naissance, élevée dans l'innocence par les soins des plus saintes dames, elle ne se soit soutenue jusqu'à la fin dans la ferveur de sa piété, et n'ait terminé saintement une vie toute dévouée au service de Dieu.

MONASTÈRE DE JÉRUSALEM ET DES ENVIRONS ¹.

Depuis que saint Hilarion eut fait connaître par son exemple et ses instructions, l'excellence de la vie religieuse dans la Palestine, elle fut bientôt peuplée, comme l'Égypte l'avait été par le grand saint Antoine. On bâtit partout des monastères, et le nombre des solitaires de l'un et de l'autre sexe y fut très-considérable. Nous avons vu ceux qui vivaient au voisinage de Bethléem, il faut passer à présent à ceux de Jérusalem et des environs.

Le plus ancien de Jérusalem dont il soit fait mention dans l'histoire, est celui qui eut pour abbé un excellent personnage nommé Philippe. On ne sait point quand il fut bâti, ni quelle observance on y gardait ; on sait seulement que Philippe en était abbé vers l'an 361, sous l'empereur Julien. Il serait à souhaiter que nous eussions plus de connaissance de ce vénérable personnage et de ses disciples ; mais Rufin est le seul qui en ait parlé, et il ne le fait que par occasion et en peu de mots. Ce qu'il en dit peut pourtant nous faire juger de son mérite par son humilité, et de la ferveur des religieux qu'il avait sous sa conduite. Voici ce qu'il nous en a appris.

Ruf. Hist. l.
2, p. 28.

L'empereur Julien, l'Apostat voulant rétablir le culte des idoles, lâcha la bride à la fureur des idolâtres, qui exercèrent d'horribles cruautés contre les chrétiens. Entre les excès qu'ils commirent, leur haine se déchaînant contre les morts comme contre les vivants, quelques-uns d'entre eux allèrent au tombeau de saint Jean-Baptiste, qui était à Sébaste en Palestine, en tirèrent les ossements, les dispersèrent d'abord afin qu'ils fussent foulés aux pieds des passants ; ensuite craignant que les chrétiens ne

¹ Saint Jérôme, *Vit. PP.*, Pallade, Rufin, Tillemont.

les recueillissent, ou plutôt impatients de les voir réduire en poussière, ils les ramassèrent et les jetèrent dans le feu.

Pendant ce temps-là, quelques religieux du monastère de Philippe étaient venus à Sébaste pour faire leurs prières au tombeau du saint Précurseur ; ils ne purent voir sans horreur profaner ses saintes reliques, et craignant de participer à l'impiété des idolâtres s'ils ne tâchaient d'en conserver ce qu'ils pourraient, ils ne craignirent pas d'exposer leur vie en se mêlant parmi ceux qui les ramassaient pour les brûler, et ils en sauvèrent ainsi une partie, qu'ils portèrent à leur monastère.

L'abbé Philippe applaudit à leur zèle ; mais ne se croyant pas digne de posséder un si précieux trésor, il l'envoya à saint Athanase par Julien, diacre de son monastère. Le saint évêque le reçut avec toute la vénération qu'il devait, et le cacha dans son église, d'où on le transféra depuis dans une autre que l'on bâtit en l'honneur de saint Jean-Baptiste, sur les ruines du temple de Sérapis.

Ce serait ici le lieu de parler de saint Cyrille, évêque de Jérusalem et docteur de l'Église, et de Jean qui lui succéda ; mais tous les auteurs ne conviennent pas que le premier ait professé la vie monastique, et on le trouve seulement marqué dans un Sinaxaire, ou livre ecclésiastique des Grecs, sans que cela soit attesté par leur Ménologe, ou quelque auteur ancien. Du reste, quand même cela serait véritable, nous ne savons rien de lui qui ait du rapport à la vie monastique, et toute son histoire roule sur ses vertus épiscopales, qui furent très-éminentes et qui lui ont mérité le titre de docteur ; car il soutint la foi avec intrépidité contre l'impiété des Ariens, et il eut l'honneur de souffrir l'exil plus d'une fois pour la défense de la foi. Il gouverna son église pendant trente-cinq ans ; mais les persécutions qu'il souffrit en divers temps, interrompirent son gouvernement par seize ans d'absence. Il doit être mort vers l'an 386.

Quant à Jean, qui lui succéda, saint Jérôme atteste qu'il avait

été moine. Ce n'est pas sans sujet qu'un savant écrivain dit de lui, qu'il ne fut que trop célèbre dans l'histoire de saint Jérôme et dans celle des Pélagiens ; aussi n'entreprendrons-nous pas de grossir ce volume de son éloge. On peut connaître quels furent ses sentiments, surtout en faveur de Pélage, dans les dernières années de sa vie, par ce que nous avons rapporté de son inaction lorsque les Pélagiens ravagèrent impunément les monastères de saint Jérôme et de sainte Eustochie, et par la lettre pleine de justes reproches que le pape saint Innocent I lui en écrivit.

Mais nous ne saurions passer sous silence, au sujet de saint Cyrille, un événement miraculeux qui arriva de son temps, et dont le récit est trop propre à édifier la piété des fidèles pour l'omettre ici, où nous pouvons le placer sans interrompre beaucoup notre narration. C'était au commencement de son épiscopat, comme il paraît par ce qu'il en écrivit à l'empereur Constance. Il lui raconte ainsi ce miracle :

« Du temps de Constantin votre père, d'heureuse mémoire, le bois salutaire de la Croix fut trouvé à Jérusalem, Dieu récompensant sa piété par l'heureuse découverte de ce trésor, qui était resté caché dans les entrailles de la terre. De votre temps les miracles ne viennent plus de la terre, mais du ciel. Pendant ce saint temps de la Pentecôte, vers l'heure de Tierce (c'est-à-dire à neuf heures du matin), une croix des plus grandes qu'on ait jamais vues, composée de lumière, a paru au-dessus du Calvaire, s'étendant jusqu'à la sainte montagne des Olives. Elle ne s'est pas montrée seulement à une ou deux personnes, mais à toute la ville, très-clairement et très-distinctement ; et de peur qu'on ne pensât que ce n'était qu'un phénomène passager, il a subsisté pendant plusieurs heures visible aux yeux, et plus éclatant que le soleil, dont la lumière l'aurait effacé si la sienne n'eût été plus forte. Aussitôt tout le peuple, frappé de ce prodige, est accouru dans l'église avec une crainte mêlée de joie : les jeunes et les

vieux, les hommes et les femmes, et jusqu'aux filles les plus retirées. Ce fut un spectacle très-touchant de voir non-seulement les chrétiens du pays et les étrangers, mais même les païens qui étaient venus de divers lieux à Jérusalem, louer tout d'une voix Notre-Seigneur Jésus-Christ, le Fils unique de Dieu, qui faisait de si grands prodiges, et reconnaître en même temps que la doctrine évangélique des chrétiens ne consistait pas en de vaines paroles, mais que la publication que les hommes en avaient faite était attestée du ciel par Dieu même dans un si grand prodige. »

Saint Cyrille n'est pas le seul qui ait parlé de ce miracle; l'empereur l'apprit aussi par d'autres voies. Les écrivains ecclésiastiques qui ont écrit depuis cet événement, Socrate, Sozomène, Philostorge, les chroniques d'Idace et d'Alexandrie en ont parlé. Les Grecs en marquent la fête dans leurs *Ménées*. Rien ne fut plus sensible que ce miracle. La grandeur de cette croix était de quinze stades, ou trois quarts de lieue, qui est la distance qui se trouve entre le mont du Calvaire et celui des Olives, et comme remarque fort bien saint Cyrille, sa lumière effaçait celle du soleil; ainsi elle paraissait clairement sans qu'on la pût confondre avec celle de cet astre; et enfin, elle eut autant de témoins qu'il y avait d'habitants et d'étrangers à Jérusalem, ville alors extrêmement peuplée. Les païens la virent comme les chrétiens, et ne purent s'empêcher de rendre gloire avec eux à Jésus-Christ. Ce ne fut pas un phénomène passager, qui fût plutôt dans l'imagination qu'il ne frappait les yeux des spectateurs; puisqu'outre qu'il ne pouvait pas se faire que tout un peuple eût également l'imagination affectée, le miracle subsista pendant plusieurs heures, ainsi tout concourut à en attester l'évidence. Nous ne faisons point d'autres remarques là-dessus. On peut voir celles que fait Tillemont contre les hérétiques des derniers siècles, qui se sont déclarés les ennemis du signe de notre rédemption.

Mais pour revenir à présent au monastère de Jérusalem, Mé-

lancie l'Aïeule en bâtit un pour les personnes de son sexe; nous en parlerons au chapitre suivant. Le mont des Olives était aussi habité par un grand nombre de solitaires. Sainte Hélène y avait fait construire une magnifique église pour honorer l'ascension de Notre-Seigneur Jésus-Christ; car c'est de cette montagne qu'il est monté triomphant au ciel. On y avait bâti encore divers oratoires. Rufin, que nous avons souvent cité, y eut une cellule, et ce fut à la prière des ermites de ce lieu qu'il écrivit son livre des *Vies des Pères*.

Pallade parle d'un solitaire de cette sainte montagne, nommé Innocent. Il avait été en grande considération à la cour de l'empereur Constance, et ayant quitté le siècle, il vint se retirer parmi les anachorètes de ce mont sacré, et y fut élevé au sacerdoce. Il fit bâtir une chapelle où il mit des reliques de saint Jean-Baptiste. Cet historien dit que Dieu lui avait accordé le don de guérir les malades et de chasser le démon des corps des possédés. Il rapporte un de ses miracles dont il avait été témoin. « Une femme, dit-il, lui amena un jour son enfant paralytique et possédé en même temps du démon; l'état où il était me fit juger qu'il ne pouvait pas être guéri, et je pressai cette femme de se retirer; mais dans ce temps-là, le vieillard Innocent parut, et entendant les lamentations de cette mère désolée, il en fut touché de compassion jusqu'à verser lui-même des larmes, et prit l'enfant, le porta dans sa chapelle, où, ayant prié pour lui durant trois heures de suite, il le délivra de la paralysie et du démon, et le rendit à sa mère parfaitement guéri. » Une pauvre femme vint aussi implorer le secours de ses prières pour recouvrer une brebis qu'on lui avait volée. Il lui dit de le conduire au lieu où elle croyait l'avoir perdue, et là, s'étant adressé à Dieu, un corbeau découvrit l'endroit où les voleurs l'avaient cachée; de quoi ils furent si touchés qu'ils avouèrent leur larcin et indemniserent cette femme.

Pallade connaît à Jérusalem un solitaire, nommé Adolins, qui

y était venu de Tharse, lieu de sa naissance, pour professer la vie monastique. Il faisait pourtant son principal séjour à la montagne des Oliviers. On peut dire que ses premiers essais dans les exercices de son état furent les efforts de beaucoup d'autres. Sa mortification était prodigieuse ; elle le faisait admirer de tous les solitaires, et causait aux démons une telle épouvante, qu'ils n'osaient s'approcher de lui. Dans le carême, il passait cinq jours sans manger, et dans le reste de l'année il ne mangeait qu'une fois en deux jours. Tous les soirs après Vêpres, il restait sur le mont des Olives en oraison, priant et chantant des psaumes jusqu'à l'heure où les frères se levaient pour l'office de la nuit. Il se tenait ainsi exposé aux injures de l'air, soit qu'il plût ou quelque mauvais temps qu'il pût faire ; et l'heure de l'office étant venue, il allait frapper à toutes les cellules des frères pour les assembler dans les oratoires et réciter l'office. Il faisait quelques prières avec eux, allant ainsi d'un oratoire à l'autre, après quoi il se reposait jusqu'à Tierce, ne manquant pas d'assister aussi à tous les offices du jour dans les heures marquées ; il mourut et fut enseveli à Jérusalem.

Il y avait sur le mont Hermon un monastère de vierges fort régulières, et dont saint Jérôme estimait beaucoup la piété ; mais les ennemis de ce saint Docteur leur donnèrent de lui des idées si peu favorables, que leur ayant écrit plusieurs fois, elles ne lui firent point de réponse ; c'est de quoi il se plaint dans une de ses lettres, où il leur montre par plusieurs exemples de l'Écriture, que tout pécheur qu'il se reconnaît, elles ne doivent pas se laisser entraîner par le jugement des hommes, et que Dieu ne condamne pas toujours si rigoureusement ceux que la langue des médisans réprouve. « Je vous prie, leur dit-il, de pardonner à ma douleur, si je me plains de votre silence. Je suis véritablement touché, qu'après vous avoir écrit plusieurs fois, vous n'avez pas seulement daigné me répondre. Je sais *que les ténèbres ne peuvent s'allier avec la lumière*, et qu'un pécheur comme moi est indigne d'avoir

II Cor. 6.

1 Cor. 4.

part à l'amitié des servantes de Dieu ; mais je sais aussi qu'une femme de mauvaise vie lava de ses larmes les pieds du Seigneur ; que le Sauveur est venu appeler les pécheurs ; qu'il rapporta sur ses épaules la brebis qui s'était égarée, et que, comme un tendre père, il reçoit avec joie l'enfant prodigue qui revient à lui. L'Apôtre a dit : *Ne jugez pas avant le temps*. Les jugements de Jésus-Christ, mes très-chères sœurs, sont bien différents de ceux d'un homme envieux et passionné. On n'est pas condamné avec tant de rigueur à son tribunal que dans ces lieux écartés où la médisance fait le procès à tout le monde. On trouvera un jour du dérèglement et de l'injustice dans plusieurs actions, qui aujourd'hui paraissent droites et justes aux yeux des hommes. »

MÉLANIE L'AIEULE OU L'ANCIENNE ¹.

Quoique quelques auteurs aient donné le titre de sainte à Mélanie l'Aïeule, nous nous abstiendrons ici de le faire, parce qu'elle n'est pas reconnue publiquement en cette qualité, et que son nom n'est point marqué dans le Martyrologe romain. Le cardinal Baronius en donne la raison dans ses notes. « Mélanie l'Aïeule, dit-il, ne céda point en piété à la Jeune, et ne mérita pas moins de louanges qu'elle pendant un certains temps ; mais elle ternit l'éclat de ses belles vertus, pour s'être laissé surprendre dans la suite aux erreurs d'Origène. » Cependant sa mémoire a toujours été très-respectée, et si on l'a blâmée d'avoir trop facilement adhéré aux sentiments de Didyme d'Alexandrie et de Rufin en faveur d'Origène, on l'a excusée d'ailleurs sur la simplicité de ses intentions, dans un temps où la cause des Origénistes

¹ Saint Paulin, saint Jérôme, *Vit. PP.*, Pallade, Baronius, Tillemont.

était encore embrouillée, et on est persuadé que Dieu n'a pas permis qu'elle ait perdu le fruit de tant de bonnes œuvres qu'elle a faites, et qu'il lui a fait la grâce de renoncer à ces préjugés.

Elle était originaire d'Espagne et de l'illustre maison des Antoine; ainsi elle ne cédait en noblesse à aucune des dames romaines. Sa famille, établie à Rome, y possédait les charges les plus honorables et des richesses immenses. On marque sa naissance dans cette ville en 342 ou 343, environ deux ans après le consulat de Marcellin, dont elle était la petite-fille, et de Pinien. Saint Paulin, qui lui donne de magnifiques éloges, reconnaît qu'il lui était aussi proche par le sang, que saint Sulpice Sévère l'était par la foi; et on sait quel rang la maison de saint Paulin tenait dans le monde.

Mélanie fut mariée à un personnage qui était dans les dignités, mais on ne nous a point appris son nom. En entrant dans ce nouvel état, qui paraissait lui promettre un heureux avenir selon le goût du siècle, elle se trouva bientôt engagée dans une carrière de tribulation. Elle devint d'abord la mère de trois enfants; mais outre plusieurs fausses couches, elle eut le malheur de perdre son mari hors de Rome, qui la laissa veuve lorsqu'elle avait au plus vingt-trois ans. Peu de temps après, Dieu lui enleva encore deux de ses enfants, et il ne lui resta que le plus jeune, qu'on appelait Publicola, et qu'il semble que le Seigneur lui conserva moins pour la consoler que pour augmenter sa douleur, parce qu'en le voyant elle rappelait la perte qu'elle avait fait de son mari et des autres.

Saint Jérôme nous apprend quelles furent les dispositions de Mélanie dans de si grands sujets d'affliction, et la propose à sainte Paule pour exemple en la consolant de la mort de sa fille Blésille. « La vertueuse Mélanie, dit-il, qui, par sa piété et sa naissance, tient aujourd'hui un rang si distingué parmi les chrétiens, et avec qui je prie le Seigneur de nous joindre vous et moi au jour du jugement; cette vertueuse dame, dis-je, n'avait pas encore rendu

les derniers devoirs à son mari qui venait d'expirer, que la mort lui enleva deux de ses enfants. Qui n'eût pensé que dans une conjoncture si affligeante elle ne se livrât aux plus violents transports de la douleur ? Cependant elle ne répandit pas une seule larme ; elle soutint avec une fermeté inébranlable tout le poids d'une si cruelle disgrâce ; et se jetant aux pieds de Jésus-Christ, elle lui dit avec un air plutôt gai que triste, comme si elle l'eût tenu entre ses bras : Puisque vous m'avez déchargée, Seigneur, de tant de soins et d'un fardeau si pesant, je serai plus libre maintenant pour vous servir. »

Mélanie ne se démentit point après cette résolution ; mais étant revenue à Rome avec les trois corps de son mari et de ses enfants, où, dit saint Paulin, la pompe de tant de funérailles fut le trophée de son malheur, elle se détermina à partir pour les saints Lieux, dans l'intention de s'y consacrer entièrement à Dieu par les pratiques de la vie religieuse. Le démon, jaloux d'un si généreux dessein, suscita pour le traverser, toute la puissance et le crédit de ses parents ; mais elle donna un tuteur à son fils sous l'autorité du préteur de la ville, et partit sans rien dire à personne, quoique ce fût au commencement de l'hiver, prenant sa route vers l'Orient. Elle vint d'abord à Alexandrie suivie de plusieurs serviteurs et servantes qu'elle avait amenés, et portant quantité de meubles qu'elle vendit pour en distribuer l'argent aux monastères et aux pauvres. Rufin, prêtre d'Aquilée, était avec elle, soit qu'il se fût embarqué en sa compagnie au port d'Ostie, soit qu'elle l'eût trouvé à Alexandrie ; mais il n'est pas certain qu'elle y ait vu saint Athanase, parce que quelques auteurs croient qu'elle n'y vint que vers l'an 373 et que d'autres mettent la mort de ce saint évêque en 371. Elle y vit pourtant d'autres grands personnages, surtout le prêtre Isidore l'Hospitalier, connu à Rome où il avait accompagné saint Athanase la même année que son grand-père Marcellin était consul, et le célèbre Didyme, qui était aveugle depuis l'âge de quatre ans, et qui pourtant s'était acquis une

grande réputation pour son érudition. Nous avons dit ailleurs qu'elle alla faire visite à la vierge Alexandre, qui s'était renfermée dans un tombeau auprès de la ville, où elle unissait les travaux de la pénitence aux douceurs de la vie contemplative.

Comme Isidore avait été élevé parmi les solitaires de la montagne de Nitrie, il en parla à Mélanie avec tant d'éloges, qu'elle désira de les aller voir. Il y a même apparence qu'elle n'était venue à Alexandrie que pour s'édifier auprès des solitaires des déserts voisins, indépendamment de ce qu'Isidore lui en dit. Nous ne répétons pas ici ce que nous avons dit à son sujet dans la vie de saint Pambon et des autres saints, dont elle parcourut les cellules pour recevoir leurs instructions et leur bénédiction.

Saint Athanase étant mort, les ariens, protégés par l'empereur Valens, excitèrent une cruelle persécution contre les catholiques. Grand nombre d'évêques, de prêtres et de solitaires furent dispersés ou menés en exil. Nous avons raconté dans un précédent volume ce que ces derniers eurent à souffrir de la part du faux évêque Luce, insigne arien, soutenu de Pallade, préfet d'Égypte et païen, et du comte Magnus, commandant des troupes, qui commirent d'étranges cruautés dans ces déserts. Dans cette triste conjoncture, Dieu, qui veille toujours pour le secours des défenseurs de la vérité, suscita Mélanie pour assister ses serviteurs par toutes les industries que la charité la plus généreuse peut inspirer.

Saint Paulin nous en apprend ces circonstances dans sa lettre à saint Sulpice Sévère : « Tandis que la fureur des ariens, dit-il, avait l'empereur Valens pour ministre, et que sous son autorité elle persécutait l'Eglise du Dieu vivant, Mélanie était toujours la première à combattre pour la foi, ou prenait part aux combats des autres. Elle recevait ceux qui fuyaient, et accompagnait ceux qui étaient pris. Mais comme elle eut retiré en secret ceux que les ariens poursuivaient avec plus d'animosité pour leur constance inébranlable dans la foi et leur réputation plus insigne, il s'éleva

contre elle une sédition excitée par l'artifice du démon ; de sorte qu'on l'arrêta pour l'emmener prisonnière, avec menace, si elle ne découvrait ceux qu'elle avait cachés, de lui faire subir les mêmes peines qui étaient ordonnées contre eux, comme ayant été désobéissante aux lois publiques. Bien loin de témoigner la moindre crainte, ou de penser à se dérober à leur fureur, elle n'attendit pas qu'on la traînât en justice ; mais elle prévint les archers qui la voulaient mener, pénétrée de joie de l'injure qu'elle souffrait publiquement, et du désir de donner même sa vie pour la gloire de Jésus-Christ. Elle se présenta devant le juge avec une intrépidité qui l'étonna et le rendit confus. Il fut touché de vénération pour une dame d'une vertu si respectable, et la passion que lui inspirait son erreur se changea en admiration de la magnanimité de sa foi.

« En ce même temps, ajoute saint Paulin, elle nourrit durant trois jours cinq mille solitaires qui étaient cachés, sans que la crainte d'être surprise l'empêchât de leur rendre ces offices de charité, bien que les magistrats eussent fait là-dessus de grandes défenses. Quoiqu'elle redoutât peu là-dessus leur colère, elle aurait souhaité que la gloire de ses bonnes œuvres ne parût qu'aux yeux de Dieu ; plus ses aumônes étaient grandes, moins elles pouvaient demeurer cachées aux yeux des hommes, en ayant autant de témoins qu'elle faisait vivre de serviteurs de Dieu. »

Plusieurs des solitaires qu'on persécuta alors furent exilés à Diocésarée en Palestine, où on avait aussi relégué divers évêques d'Égypte ; de sorte qu'il s'y trouva jusqu'à cent vingt-six confesseurs, évêques, prêtres, ou autres ecclésiastiques et solitaires. Mélanie les y suivit et leur fournit généreusement de son bien tout ce qui leur était nécessaire. Ceux qui étaient commis à leur garde empêchant que les personnes de considération ne les visitassent, elle s'habilla comme une simple servante et leur portait ainsi le soir tout ce dont ils avaient besoin. Le gouverneur de la Palestine en eut avis, et espérant de l'épouvanter par des menaces

et d'en tirer quelque grosse somme d'argent, il la fit arrêter et mettre en prison, ne sachant pas quelle était la grandeur de sa naissance.

Mélanie, qui avait montré en Égypte tant de joie de souffrir une injure publique pour Jésus-Christ, crut qu'il était de la gloire de ce divin Maître, de réprimer en cette rencontre la témérité du gouverneur en faisant valoir les droits de sa condition, comme avait fait saint Paul, lorsqu'il se déclara citoyen romain pour arrêter les violences des magistrats païens. Elle le lui fit donc savoir en ces termes : « Je suis fille d'un tel, et j'ai été femme d'un tel, qui ont été tous les deux très-élevés dans le monde; maintenant je suis une humble servante de Jésus-Christ; ne pensez pas me mépriser parce que je suis mal vêtue, puisqu'il ne tient qu'à moi d'avoir des habits magnifiques; ne croyez pas non plus de me troubler par vos menaces, ni de prendre quoi que ce soit de mon bien, ayant assez de crédit pour vous en empêcher. J'ai bien voulu vous donner cet avis, de peur que par ignorance vous ne vous engagiez à commettre une telle faute. »

Cette déclaration fit bientôt rentrer le gouverneur en lui-même. Il lui fit de grandes excuses, lui rendit tous les honneurs dus à sa naissance et à son mérite, et donna ordre qu'on lui permît de visiter tant qu'il lui plairait les saints confesseurs.

Ceux-ci ayant été rappelés d'exil, Mélanie fonda un monastère à Jérusalem, où elle assembla cinquante religieuses et y passa vingt-sept ans. Elle eut pendant tout ce temps, Rufin pour guide dans la vie spirituelle, et continua ses œuvres de charité avec plus de profusion que jamais.

« Le temps me manquerait, dit Pallade, si j'entreprenais d'écrire tout ce que je sais d'elle sur ce sujet, et je crois qu'à peine un grand feu pourrait consumer autant de bien, que le feu de son ardente et toute céleste charité en a consumé pour assister les pauvres et les malheureux. Aussi n'est-ce pas à moi à en parler, c'est à ceux qui habitent la Perse, la Grande-Bretagne, toutes les

illes ; puisque l'Orient et l'Occident, le Septentrion et le Midi, se sont ressentis de ses libéralités. »

En effet, il venait de tous les pays du monde un nombre inconcevable de pèlerins à Jérusalem pour y visiter les saints Lieux. C'étaient des personnes de tous les états et de toutes les conditions ; des évêques, des prêtres, des moines, des vierges, des gens mariés, des gens de qualité et du peuple ; et Mélanie se portait avec une charité inexprimable à leur donner tous les secours dont ils avaient besoin.

« Durant trente-sept ans, ajoute Pallade, qu'elle passa hors de son pays, ses charités entretenirent les églises, les monastères, les hôpitaux, les prisons, et pour tout dire en un mot, personne n'a jamais eu recours à son assistance sans l'avoir reçue ; son fils, ses proches, et ceux qui avaient soin de ses affaires, lui envoyant tous les ans de grandes sommes d'argent, qui étaient comme de l'huile qu'ils fournissaient à cette lampe ardente de sa charité. »

Saint Jérôme dit que les vertus qu'elle pratiqua à Jérusalem et principalement son humilité, y parurent si merveilleuses, qu'on lui donna le surnom de Thècle ; et écrivant à Aselle, il met sainte Paule et Mélanie au même degré de vertu, et justifie par un éloge commun à toutes les deux, leur insigne piété contre la censure du monde, dont elles condamnaient les maximes pernicieuses par leur détachement, leur humilité et leur pénitence.

Saint Paulin nous apprend aussi combien sa conduite était sainte et ses exercices laborieux. « Voyez, lui dit-il, quelle est la force de Dieu dans cette parfaite colombe. Sa nourriture est le jeûne, ses délices l'oraison, son banquet la parole de Dieu, ses habits une étoffe grossière, son lit un cilice mis sur la terre avec une couverture de plusieurs laines et de pièces ramassées. Ce lit si dur par lui-même, lui devient doux par les lectures saintes auxquelles elle emploie une partie de la nuit, et son âme se repose lorsqu'elle veille au Seigneur. »

Telle était la piété de Mélanie, soit à Rome lorsqu'elle se donna toute à Dieu, soit en Orient et particulièrement à Jérusalem. Nous ne nous sommes pas contentés du témoignage de Pallade, qui pourrait paraître suspect, mais nous y avons ajouté ceux de saint Jérôme et de saint Paulin qu'on ne saurait accuser en ceci de partialité ni de flatterie.

Elle fit encore un voyage à Nitrie, où elle assista à la mort de saint Pambon, comme nous l'avons dit dans la vie de ce Saint, et reçut de lui une corbeille qu'elle emporta comme un trésor précieux, comptant de la garder jusqu'à la fin de sa vie. Tillemont dit qu'elle fit ce voyage vers l'an 385, et que saint Jérôme étant venu à Bethléem avec sainte Paule dès l'an 386, demeura uni avec Rufin, son directeur, jusque vers l'an 393. Ce fut alors que saint Jérôme ayant reconnu que Rufin donnait dans les erreurs d'Origène, se brouilla fortement avec lui, et qu'ils devinrent aussi ennemis l'un de l'autre, qu'ils s'étaient aimés auparavant.

Comme Mélanie parut avoir toujours conservé la même estime pour Rufin, saint Jérôme, qui jusqu'alors en avait fait de si beaux éloges, commença à en parler autrement, et c'est ce qui a porté préjudice à la mémoire de cette illustre veuve ; mais soit que l'affaire des Origénistes ne fût pas encore alors pleinement éclaircie, ce qui semblait l'excuser, soit que par sa liaison avec Rufin, s'étant rendue suspecte d'erreur, elle y ait ensuite renoncé entièrement, comme on a plus lieu de le croire, on l'a toujours regardée comme une grande servante de Dieu ; à quoi nous pouvons ajouter qu'elle avait réconcilié Rufin avec saint Jérôme en 397, bien que cela dura peu de temps à l'égard de Rufin, ce qui montre l'estime qu'elle conservait pour saint Jérôme. C'est donc avec juste raison que dans le *Recueil des lettres de saint Paulin*, on a mis à la tête de la dixième, où il lui donne de grandes louanges, que ce Saint ignorait que Mélanie était alors imbue des erreurs d'Origène ; mais qu'il y a toute apparence qu'elle en revint, et qu'elle mourut dans la pureté de la foi catholique,

puisque saint Augustin et saint Paulin ont continué à la louer même après sa mort ; et nous voyons que saint Jérôme, peu d'années après son décès, écrivant à saint Augustin, lui faisait les compliments de Mélanie la Jeune, sa petite-fille, d'Albine sa belle-fille, et de Pinien, mari de la jeune Mélanie ; d'où l'on doit conclure que, vivant en grande union avec cette famille, il avait changé de sentiment envers l'aïeule, parce qu'il avait pu apprendre qu'elle n'était point morte sans avoir changé aussi de sentiment sur les erreurs dont elle s'était rendue suspecte. Cependant ceci doit nous faire comprendre combien la foi est une vertu délicate, et quelle est l'exactitude de l'Église dans ses jugements. Mélanie a fait des œuvres héroïques de vertu ; elle a reçu des plus grands Saints des éloges magnifiques ; tout cela n'a pourtant pas suffi pour la proposer à la vénération des fidèles par un culte public ; ce qui est contre les hérétiques et les libres penseurs de notre temps une preuve sensible de la circonspection du Saint-Siège dans la canonisation des Saints, et ce qui doit servir de leçon à tous les fidèles de marcher exactement dans la voie d'une foi pure et entière, et de ne se confier jamais à des Rufins, quelque apparence d'érudition et de piété qu'ils aient ; car il y en a eu dans tous les siècles au préjudice d'un grand nombre d'âmes.

Mais reprenons l'histoire de Mélanie. Pallade remarque que dans tout le temps qu'elle demeura en Orient, elle n'y voulut jamais acheter un pouce de terre, et que le désir de voir son fils ne put jamais arracher de son cœur l'amour de la solitude, ni sa tendresse pour lui, refroidir sa charité pour Jésus-Christ ; cependant ce que l'envie de voir sa famille n'avait pu lui faire faire, le désir de la consacrer entièrement au Seigneur le lui fit entreprendre avec courage.

Son fils Publicola, qu'elle avait abandonné en partant de Rome à la Providence avec une foi vive, y avait été plus conservé par les mérites de ses prières, que par les soins du préfet et du tuteur qu'elle lui avait donné. Il était devenu l'un des savants hommes

de son siècle ; il éclatait par toutes sortes de vertus ; il était dans les grands honneurs ; et ayant épousé Albine, d'une famille illustre, Dieu avait béni son mariage par la naissance de sainte Mélanie la Jeune, dont nous parlerons bientôt, et d'un fils qu'on nomma Publicola. Tout ceci s'était passé durant le séjour de notre pieuse veuve en Orient. La jeune Mélanie, née en 382, fut mariée vers l'an 395 à Pinien, et Dieu leur ayant enlevé les deux enfants qu'ils avaient eus de leur mariage, ils résolurent d'un commun accord d'embrasser la continence, et de renoncer à toutes les choses de la terre, pour ne s'attacher qu'aux exercices de la piété.

Mélanie l'Aïeule ayant appris leur résolution, la sienne fut, quoique âgée de soixante ans, de faire le voyage de Rome, tant pour les confirmer dans leurs bons sentiments, que pour empêcher, dit Pallade, qu'ils ne se laissassent surprendre à quelque mauvaise doctrine. Elle s'embarqua à Césarée et vint à Naples, où sa famille s'était rendue pour la recevoir. Le désir de voir saint Paulin ne lui permit pas de différer de se rendre à Nole. Ce Saint, écrivant à Sulpice Sévère, lui fait l'histoire de cette visite ; le détail qu'il en donne mérite que nous le rapportions tout au long, parce qu'il est très-propre à nous inspirer une haute estime de la simplicité chrétienne, préférablement aux vaines grandeurs du monde.

« Elle se hâta, dit-il, de nous venir visiter, étant accompagnée du faste et de l'éclat de ses enfants. Nous vîmes le triomphe de la gloire du Seigneur dans la différence de l'équipage avec lesquels la mère et les filles (Albine et la jeune Mélanie) faisaient le même voyage. La mère était montée sur une bête plus maigre et plus vile que des ânes, et elle était suivie par des sénateurs qui marchaient avec toute la pompe dont la splendeur de leur condition et leur opulence étaient capables. La voie d'Appie était couverte, pour ne pas dire chargée, et toute reluisante de chars suspendus, de chevaux superbement enharnachés, de carrosses dorés, d'un

grand nombre de chars ; mais la beauté de l'humilité chrétienne brillait davantage que tout cet éclat de la vanité. Les riches admiraient celle qui était pauvre, mais sainte, et elle se moquait de leurs richesses. Nous vîmes là une humiliation du grand monde, laquelle était digne de Dieu, puisque nous y vîmes la pourpre, la soie et les habits brodés d'or s'abaisser devant de la serge noire et usée. Nous bénîmes le Seigneur qui rend sages ceux qui sont humbles, et devant qui l'humilité véritable est une solide élévation, qui remplit de ses biens et rassasie de ses mets sacrés ceux qui ont faim de sa grâce et de sa justice, et laisse les riches dans leur indigence. »

Saint Paulin reçut donc toute cette troupe et de saints et de riches qui accompagnaient Mélanie, et qui se glorifiaient davantage de la pauvreté volontaire de cette illustre veuve, que de leur faste et de la magnificence de leurs équipages. Sa vertu leur était une leçon de modestie chrétienne, et une crainte religieuse les tenait dans le respect, et faisait taire, dit le même Saint, tout le tumulte qui suit les gens du monde. Ils chantaient en quelque façon par leur silence, les louanges du Seigneur, tandis que Mélanie le faisait dans l'Église en la compagnie des vierges qui s'occupaient à la sainte psalmodie.

Saint Paulin lui fit lire la Vie de saint Martin, écrite par Sulpice Sévère, et elle, de son côté, lui fit présent d'un morceau de la vraie croix, qu'elle avait reçu de Jean de Jérusalem, dont il mit une partie dans l'autel de l'église de Saint-Félix de Nole, et envoya l'autre à Sulpice Sévère, avec une tunique de laine qu'elle lui avait donnée.

Enfin, elle arriva à Rome, où, selon la pensée de saint Paulin, on admira en elle une femme qui, dans les ombres obscures de l'humilité, vivait dans la clarté de la justice, et qui, consolant d'une part les pauvres par ses libéralités, animait de l'autre les riches par les exemples de sa foi vive et de toutes les vertus.

La première conquête qu'elle y fit à Jésus-Christ fut celle

d'Apronien, qui avait épousé sa nièce nommée Avite. Apronien était l'un des plus considérables de Rome; mais il était païen. Elle l'instruisit; elle le convertit à la foi; et, ce qui est encore plus admirable, elle le porta à pratiquer la perfection évangélique; elle y confirma aussi dans leurs bons desseins, Mélanie sa petite-fille, Pinien son mari, et instruisit dans la crainte et le service de Dieu, Albine sa belle-fille.

Elle fit un voyage en Afrique, et dans ce temps-là, Publicola mourut vers la fin de l'an 407. Elle perdit en lui son fils unique; mais sa vertu soutint ce coup avec cette résignation parfaite qui la mettait au-dessus de tous les événements pour l'assujettir entièrement à Dieu. Quoiqu'elle ne pût refuser quelques larmes à la tendresse maternelle, elle retint son affliction dans le silence; et si elle donna d'abord quelque marque de douleur, entrant bientôt dans des sentiments élevés au-dessus de la chair et du sang, elle ne témoigna que du regret de ce que la mort l'avait prévenu lorsqu'il était encore dans sa condition séculière, au lieu qu'elle eût désiré qu'avant que de sortir du monde, il eût, à son exemple, embrassé une vie entièrement séparée du siècle.

Après ce voyage d'Afrique, elle revint à Rome, et ayant confirmé de nouveau sa famille dans la crainte de Dieu, elle leur persuada à tous de vendre ce qu'ils avaient, comme elle fit aussi de ce qui lui restait, et les fit sortir de Rome pour les mener en Sicile. On vit bientôt que c'était l'esprit de Dieu qui lui avait inspiré ce dessein; car la même année les Goths, sous la conduite de leur roi Alaric, vinrent mettre le siège devant Rome, la prirent, la pillèrent, la saccagèrent. « Ainsi, dit Pallade, en les faisant sortir de Rome, elle les retira comme du milieu de la tempête pour les mener dans un port et passer le reste de leur vie en repos et en assurance. Et ce fut alors que ceux qui avaient ajouté foi à ses paroles et à ses instructions rendirent grâces à Dieu.

Après qu'elle eut conduit sa famille en Sicile, Mélanie retourna à Jérusalem, où elle distribua aux pauvres l'argent des terres

qu'elle avait vendues. Elle mourut quarante jours après son arrivée, laissant, dit Pallade, une réputation que la grandeur de ses aumônes rendit précieuse et vénérée.

SAINTE MÉLANIE LA JEUNE, ALBINE SA MÈRE,
ET PINIEN SON MARI ¹.

Ces trois saints personnages méritent bien un éloge à part, et particulièrement sainte Mélanie la Jeune, puisque saint Augustin les appelle une source abondante de consolations dans les maux extrêmes que l'on souffrait alors; de vives lumières que Dieu faisait luire au milieu des ténèbres d'une nation corrompue, qui étaient d'autant plus élevées qu'elles se rabaissaient davantage, et qui brillaient d'autant plus qu'elles méprisaient plus l'éclat. Il ajoute que ce que Dieu avait fait en eux par sa grâce était si grand, qu'il n'osait presque le dire, de peur qu'on ne le crût pas; et enfin il les appelle des âmes saintes, des personnes qui lui étaient chères, des lumières de l'Église, et des saints dont le cœur était plein de charité.

Nous avons vu au chapitre précédent que Publicola, fils de Mélanie l'Aïeule, avait épousé Albine, fille d'Albin, et sœur de Volusien, qui fut préfet de Rome, et dont la famille était une des plus illustres de l'empire. C'est de ce mariage que vint Mélanie la Jeune, qu'on nomma ainsi par respect pour sa grand'mère. Elle naquit vers l'an 382 au plus tard. On l'éleva dès son enfance dans une tendre piété, en lui présentant souvent l'exemple de son aïeule par les relations qu'on lui faisait de ses vertus; et elle en était si

¹ Saint Paulin, saint Augustin, *Vitæ Patrum*, Surius, Tillemont.

touchée, qu'elle conçut le dessein de l'imiter et de se consacrer tout entière à Jésus-Christ. Ce pieux désir devint si ardent dans son âme, qu'il fallut user en quelque façon de violence pour la marier avec Pinien, fils de Sévère, préfet d'Italie et d'Afrique, et d'une race consulaire. Il n'avait que dix-sept ans, et elle n'en avait pas quatorze. Cependant l'amour de la chasteté s'augmentant dans son cœur, même après son mariage, elle pressa son mari de lui permettre de vivre en continence, ce qu'il promit de lui accorder quand ils auraient eu un fils. Ils eurent d'abord une fille, que Mélanie consacra à Dieu dès qu'elle fut née pour le servir en qualité de vierge ; et elle renouvela sa demande à Pinien, mais il n'y voulut pas consentir. Elle résolut donc d'attendre avec patience que Dieu, qui seul est maître des cœurs, le fît descendre à ses désirs, et de mener cependant une vie austère et retirée autant que son état le pouvait permettre. Elle ne laissa pas de faire des prières particulières pour cela, et au jour de la fête de saint Laurent elle redoubla sa ferveur pour obtenir de Dieu l'accomplissement de ses vœux. Sa prière fut enfin exaucée, et Dieu ayant pitié de Pinien, dit Pallade, se servit du danger de mort où se trouva Mélanie à sa seconde couche, pour le toucher et lui inspirer le désir de ne servir plus que lui seul.

Les douleurs de l'enfantement la surprirent aussitôt après sa prière à saint Laurent, et elle se trouva ensuite si mal, que Pinien, presque mort de douleur, courut à l'église pour demander au Seigneur qu'il daignât lui sauver la vie. Mélanie profita de cette occasion favorable pour lui envoyer dire que s'il voulait promettre de faire ce qu'elle lui avait demandé si souvent, elle espérait que Dieu la guérirait. Il le promit, et elle commença dès ce moment à se mieux porter.

L'enfant dont elle était accouchée mourut bientôt après qu'il fut né : il reçut pourtant le saint baptême ; et la fille qu'elle avait eue avant lui ne lui survécut que de peu de temps. Cela confirma Pinien dans la volonté de seconder la piété de sa femme, et depuis

ce temps-là ils se proposèrent de vivre de concert, non plus selon les maximes du monde, mais selon celles de l'Évangile. Ce changement de Pinien arriva dans le mois d'août de l'an 401, sept ans après qu'ils eurent été mariés, lui étant dans sa vingt-quatrième année et Mélanie dans la vingtième. Ils ne changèrent d'abord rien dans leur extérieur, et le cœur de Pinien avait encore quelque affection pour la pompe du siècle, jusqu'à ce que Mélanie le retira peu à peu de ces sentiments trop terrestres.

Cependant Mélanie l'Aïeule ayant appris leur résolution, entreprit, comme nous avons dit, quoiqu'agée de soixante ans, le voyage de Rome. Ils vinrent au-devant d'elle jusqu'à Naples avec un grand cortège, d'où ils la conduisirent à Nole, chez saint Paulin, et ensuite à Rome. Ce fut là que Mélanie l'Aïeule les fortifia encore plus dans leurs pieux desseins. Elle les fit résoudre à vendre leur bien, à quitter Rome, et à chercher dans la solitude comme dans un port, la tranquillité du cœur loin des orages du siècle. Ils entrèrent entièrement dans ses sentiments, et se mirent en devoir de les suivre. Albine, mère de sainte Mélanie, persuadée aussi par les exhortations de sa belle-mère, se joignit à eux dans ce dessein, et ces trois personnes ne se séparèrent plus que par la mort.

Notre Sainte se trouvant, par les pieuses dispositions de son mari, dans une liberté entière de suivre les mouvements de sa piété, quitta tous les ornements et les parures, distribua aux églises ses habits de soie pour y servir à orner les autels, ou à d'autres usages, et se revêtit des livrées de l'Évangile, qui sont la simplicité et la pauvreté volontaire. Elle entreprit de mortifier son corps avec tant de rigueur, qu'elle passait d'abord quatre jours et même davantage sans manger; mais depuis elle se régla à manger de deux jours l'un. Elle ajouta à ces saintes pratiques les œuvres de miséricorde, visitant avec son mari les pauvres et les prisonniers, payant pour ceux qui étaient retenus à cause de leurs dettes, donnant charitablement l'hospitalité aux étrangers;

ils s'accoutumaient peu à peu à vendre leurs biens pour enrichir les pauvres, afin de devenir pauvres eux-mêmes pour l'amour de Jésus-Christ, en qui ils avaient mis tout leur trésor.

Ils ne purent pas continuer longtemps ces bonnes œuvres, sans que le démon ne fit des efforts pour les traverser. Il suscita pour cela le frère de Pinien, nommé Sévère comme leur père, qui, considérant les distributions charitables de son frère selon les préjugés du monde, et voyant qu'il commençait à vendre les biens et les terres de sa maison, se mit dans l'esprit de s'emparer de plusieurs de ces terres, comme si elles lui appartenaient. Pinien et Mélanie le souffrirent avec patience; mais l'impératrice, qui connaissait le mérite de Mélanie, et qui avait pour elle une estime particulière, lui fit dire de la venir voir, sur ce qu'elle avait appris du procédé de Sévère, dans l'intention de lui faire rendre justice. La Sainte se rendit à ses ordres avec son mari, étant habillée avec sa simplicité ordinaire, couverte d'un voile, quoique ce fût contre l'usage de la Cour. La princesse la voyant dans cet état de modestie l'en estima d'autant plus, et promit de punir Sévère pour les torts qu'il leur avait faits. Mélanie et Pinien se rendirent ses intercesseurs, et la prièrent d'empêcher seulement qu'il ne continuât ses violences, puisque tout ce qu'ils avaient était devenu le bien des pauvres et des étrangers par la destination qu'ils en avaient faite. L'impératrice admira et loua leur modération, et leur fit donner par l'empereur, qui était Honorius, une ample permission de vendre leurs terres sans que personne s'y pût opposer; et elle les fit reconduire avec des honneurs extraordinaires quand ils prirent congé, les ayant déjà reçus avec beaucoup d'honneur dans l'audience qu'ils en avaient eue.

La permission de l'empereur leur donna plus de liberté de vendre leurs terres, et leur procura d'autant plus aisément des acheteurs, que la vente étant autorisée par le prince, l'acquisition en était plus assurée. Ils avaient des terres non-seulement autour de Rome, mais encore dans le reste de l'Italie, dans la Sicile,

dans les Gaules, dans l'Espagne, dans l'Angleterre et dans l'Afrique, et qui leur produisaient par an jusqu'à douze mille pièces d'or, somme alors si considérable, qu'il n'y avait que l'empereur qui en pût avoir davantage.

Sainte Mélanie vendit d'abord les terres qu'elle avait dans les Gaules, l'Espagne et l'Angleterre, et se réserva celles de la Campanie, de la Sicile et de l'Afrique, qu'elle garda jusqu'à ce que la mort de son père la laissa libre avec Pinien de passer en Orient comme ils le désiraient. Ils avaient employé jusqu'alors les revenus de ces terres en œuvres de charité. Ils firent le même usage de l'argent des fonds qu'ils avaient vendus, et continuèrent de faire servir les revenus des terres qui leur restaient, au soulagement des pauvres, à l'entretien des monastères et au culte du Seigneur, donnant aux évêques les riches ornements et les vases précieux qu'ils avaient, pour en parer les églises. On dit même qu'ayant obtenu de l'empereur des îles tout entières qu'il leur avait vendues en partie et en partie données, ils y établirent dans les unes de saints ermites, et bâtirent dans les autres des monastères de religieux et de religieuses.

La Sainte confia aussi de grandes sommes d'or et d'argent à un moine de Dalmatie nommé Paul, qui était prêtre, et l'envoya par mer en Orient, où elle fit distribuer dix mille écus dans l'Égypte et la Thébàide, autant aux églises de l'Archipel et à ceux qui y étaient relégués, autant à Antioche et dans les environs; quinze mille dans la Palestine; et elle en distribua quatre fois autant aux églises, aux monastères et aux hôpitaux de l'Occident. Elle donna la liberté à tous ses esclaves qui voulurent la recevoir, mais le plus grand nombre aima mieux passer au service de son frère Publicola, et elle les lui laissa. Sa maison ne fut plus que comme un monastère, où rendant ses servantes les compagnes de ses exercices de piété, elle voulut avoir son jour aussi bien qu'elles pour leur rendre toutes sortes de services.

Pinien et Mélanie vivaient ainsi dans les œuvres de piété et de

charité, et Dieu les fortifiait et les consolait d'une manière qui paraissait quelquefois miraculeuse : aussi avaient-ils besoin d'être soutenus d'en haut ; car le démon, qui les avait persécutés auparavant par l'injustice de Sévère, ne manqua pas de les attaquer par des tentations intérieures. Ainsi tous les justes passent par différentes tribulations pour arriver à la sainteté ; et comme la couronne qui leur est promise est le fruit de leurs victoires, elle suppose qu'ils ont, selon l'expression de l'Apôtre, combattu un bon combat.

Outre les instructions qu'ils recevaient de Mélanie leur aïeule, et des personnes de piété qui étaient à Rome, ils allaient quelquefois à Nole dans la Campanie, visiter saint Paulin leur parent, pour recevoir ses avis, et il leur avait donné l'exemple d'acheter le trésor de la pauvreté évangélique au prix des plus grands biens de ce monde, puisqu'il avait quitté lui-même des possessions immenses pour l'amour de Jésus-Christ.

Pallade, évêque d'Hélénopolis en Bithynie, qui vint à Rome pour l'affaire de saint Jean Chrysostome vers l'an 404 ou 405, et y demeura jusqu'au commencement de 406, eut le bonheur de les connaître, et en fut reçu avec beaucoup d'honneur et d'affection. « Lorsque nous fûmes à Rome, dit-il, ils nous reçurent avec toute sorte d'honneur, et nous firent la meilleure chère du monde, se rendant ainsi dignes, par leur hospitalité et par leurs saintes manières de vivre, de participer à l'éternelle vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ. » Il paraît qu'ils en agirent de même envers tous ceux qui vinrent à Rome en grand nombre pour la cause de saint Chrysostome.

Cependant le désir de se retirer entièrement du tumulte du monde ne les quittait point ; mais ils attendaient que la Providence leur en procurât les moyens ; car Publicola, père de Mélanie, ne le leur voulait pas permettre. Publicola avait beaucoup de religion, et saint Paulin, qui lui donne de grands éloges, attribue à sa piété les bénédictions spirituelles que Dieu répandit sur sa famille ;

mais il n'était pas encore parvenu à la perfection de sa fille, et il ne pouvait se déterminer à consentir qu'elle le quittât. Sa mort, qui arriva vers l'an 407, lorsque Mélanie l'Aïeule était en Afrique, rompit le lien qui arrêtaït notre Sainte et son mari dans Rome. Ils en sortirent bientôt après, et se retirèrent dans les terres qu'ils possédaient aux environs pour y vivre dans la solitude, d'où ils allaient souvent dans la Campanie profiter des entretiens de saint Paulin. Albine, veuve de Publicola, les suivit dans cette retraite ; elle vivait avec sa fille Mélanie, ayant en leur compagnie plusieurs vierges et quelques servantes, pratiquant les mêmes exercices de piété et distribuant de concert de grandes aumônes. Pinien, de son côté, vivait avec trente solitaires, s'occupant aux soins du jardinage et cultivant son âme par la lecture des divines Écritures et par des conférences de piété.

Ils ne restaient en Italie que pour vendre les biens qu'ils y avaient, et passer ensuite en Orient ; mais entre les terres qu'ils y possédaient il y en avait une qui était si agréable, qu'elle fut un grand sujet de tentation pour Mélanie ; cependant elle en fit sacrifice à Dieu comme des autres. Pinien mit aussi en vente le palais qu'il avait à Rome ; mais il était si beau et si magnifique, que personne ne put donner ce qu'il valait. On l'acheta dans la suite après que les Goths y eurent mis le feu, lorsqu'ils prirent Rome en 410, ce qui en diminua le prix.

Le préfet de Rome, qu'on croit avoir été un païen nommé Pompeïen, avait voulu s'emparer de ce palais et de quelques autres biens que Pinien avait laissés ; mais Dieu punit son avarice, car dans une famine le peuple se souleva et le mit en pièces.

Le siège qu'Alàric vint mettre devant Rome en 408, 409 et 410, montra combien le conseil que Pinien et Mélanie avaient reçu de leur aïeule avait été sage ; les Goths auraient enlevé leurs trésors, et ils les avaient mis en dépôt dans le ciel par les pieuses distributions qu'ils en avaient faites. Ils avaient sauvé également leur vie par leur retraite ; ainsi cette retraite concourut à sauver leur

corps et leur âme. Comme les barbares se répandirent dans le reste de l'Italie, Pinien passa en Sicile avec sa sainte compagnie; mais ils n'y vinrent pas seulement pour éviter la fureur des Goths, ce fut encore pour vendre les biens qu'ils y avaient. Cependant Mélanie l'Aïeule partit pour Jérusalem, où elle mourut quarante jours après qu'elle fut arrivée, comme nous l'avons dit en sa vie; et après que Pinien eut terminé ce qu'il avait à faire dans la Sicile, il se mit en mer avec les siens pour se rendre en Afrique. Dans la traversée une tempête les poussa hors de leur voie en une île qu'on croit être celle de Malte. Des barbares venaient de la piller et menaçaient de tuer tous ceux qu'ils avaient pris, et de mettre le feu partout, si on ne leur donnait une certaine somme d'argent. La charité de Pinien et de Mélanie suppléa à l'impuissance où étaient ces infortunés insulaires de la compter. L'évêque leur ayant fait connaître l'extrémité où ils étaient réduits, ils leur donnèrent beaucoup au delà de ce que les barbares demandaient, et délivrèrent l'île.

Ils profitèrent du temps favorable pour se rendre à Carthage, où ils arrivèrent heureusement, et de là ils passèrent à Tagaste en Numidie, dont saint Alipius, ami de saint Augustin, était évêque. Ce fut pour eux un grand sujet de consolation de jouir des entretiens et des avis de ce grand homme, dont l'éloquence toute sainte était si propre à nourrir dans leur âme l'amour de la perfection. De son côté il remplissait envers eux tous les devoirs de vénération et de zèle qu'exigeaient leur condition distinguée et leur éminente vertu; et eux de leur part enrichirent son église de beaucoup de fonds de terres et de divers ornements chargés d'or et de pierreries; ainsi ils décorèrent magnifiquement le temple matériel dédié au Seigneur, et consolèrent les membres souffrants de Jésus-Christ, en donnant à l'église des fonds qui la mettaient en état de les soulager dans leur misère. Ils bâtirent aussi deux monastères qu'ils dotèrent, dont l'un était de quatre-vingts religieux et l'autre de cent trente vierges.

Leur intention en venant à Tagaste , était de visiter saint Augustin. Ce Saint aurait souhaité de tout son cœur de les y venir voir ; mais quoique Hippone ne fût pas loin, les affaires de son église ne le lui permirent pas, et il fut obligé de leur en faire ses excuses par une lettre, où il leur mande que si c'est une faute de ne pas aller les voir, sa faute même est la plus grande punition qu'on lui en puisse faire souffrir. Il ajoute que s'il n'est pas assez heureux pour les voir à Hippone, il espère d'être dans peu de temps assez libre, pour les aller trouver dans quelque endroit de l'Afrique qu'ils puissent être.

Cette lettre détermina Pinien, qui désirait beaucoup de voir saint Augustin, à faire le voyage d'Hippone. Mélanie y fut avec lui, et Albine, sa mère, demeura à Tagaste. Il fit au Saint de grandes largesses pour être distribuées aux ecclésiastiques, aux moines et aux pauvres, et tout se ressentit de ses libéralités. Cependant la satisfaction qu'il avait de se trouver avec saint Augustin et saint Alipius, car ce dernier l'avait suivi dans ce voyage, fut troublée par un accident qui mit ces deux saints évêques dans un grand embarras, et les affligea beaucoup. Pinien semblait l'avoir pressenti, car son humilité lui faisant appréhender que le peuple ne lui fit la même violence qu'il avait faite à saint Augustin pour l'obliger de se laisser ordonner prêtre, il tira parole de ce Saint qu'il ne l'ordonnerait point malgré lui, et le Saint lui promit de plus qu'il ne l'exhorterait pas même à accepter ce sacré caractère. Il n'y eut point d'autre témoin de cette promesse que saint Alipius ; mais la parole de saint Augustin suffit à Pinien pour le rassurer là-dessus.

Tandis qu'il était dans cette confiance, étant un jour tranquille avec saint Alipius et sainte Mélanie à l'assemblée de l'église, les catéchumènes n'en étaient pas encore sortis, que tout le peuple demanda avec de grands cris que Pinien fût fait prêtre de leur église. Saint Augustin descendit aussitôt de son siège et alla représenter au peuple la promesse qu'il avait faite à Pinien, et

que s'ils voulaient l'obliger de l'ordonner malgré la foi qu'il lui avait donnée, il abandonnerait plutôt l'épiscopat. Cette déclaration arrêta le peuple pour un peu de temps ; mais il recommença bientôt ses instances avec plus d'ardeur que jamais, disant au Saint que s'il s'obstinait à le refuser, il le ferait ordonner par un autre évêque, et ajoutant bien des choses fâcheuses contre saint Alipius, comme s'il eût voulu retenir Pinien auprès de lui pour profiter de ses libéralités ; ce qui affligea doublement saint Augustin.

Pinien et Mélanie ne l'étaient pas moins que lui, et il était accablé d'inquiétude, ne voyant aucun jour pour sortir de cet embarras ; mais les ecclésiastiques et les moines n'ayant aucune part à ces cris du peuple, Pinien envoya un moine à saint Augustin pour lui dire qu'il voulait déclarer au peuple avec serment, que si on l'ordonnait malgré lui, il sortirait d'Afrique. Le Saint craignit que ce serment n'aigrît le peuple au lieu de l'apaiser, et vint joindre Pinien qui l'en avait fait prier. En chemin un autre moine vint lui dire de sa part qu'il demeurerait à Hippone pourvu qu'on ne l'engageât point dans la cléricature.

Saint Augustin fit là-dessus faire silence, et déclara la promesse de Pinien ; mais comme le but du peuple était de l'avoir pour prêtre, il demanda que Pinien ajoutât à cette promesse, que s'il se trouvait jamais en disposition d'accepter la cléricature, ce ne serait que dans l'église d'Hippone, et exigea qu'il s'y engageât par serment. Pinien y consentit, à condition qu'il aurait la liberté de sortir d'Hippone en cas de nécessité, comme s'il arrivait quelque irruption d'ennemis. Mais le peuple méfiant craignit que cette exception ne fût un prétexte pour le tromper, et voulut qu'on le retranchât. Enfin Pinien s'y rendit et signa sa promesse sans restriction, et les évêques qui étaient présents signèrent aussi, comme le peuple le demandait, après quoi la joie et le calme revinrent et le peuple répondit : *Dieu soit béni*.

Albine, qui était demeurée à Tagaste où Pinien était revenu

pour quelques jours le lendemain de son serment, fut extrêmement fâchée de ce qui était arrivé. Elle écrivit à saint Augustin une lettre pleine de plaintes et de mécontentements, surtout contre les habitants d'Hippone, disant qu'ils n'avaient pas tant voulu avoir un prêtre en la personne de Pinien, qu'un homme riche qui distribuait de grandes sommes d'argent, et qui méprisait assez les richesses pour être bien aise de les répandre sur les autres. Elle se plaignait aussi au saint évêque de ce qu'il n'avait pas empêché Pinien de s'engager dans cette promesse, à laquelle elle donnait les noms odieux d'exil, de bannissement et de relégation. Albine n'écrivit avec tant de force que parce qu'on lui avait rapporté les choses autrement qu'elles ne s'étaient passées ; et saint Augustin ne manqua pas de lui en faire une relation plus véritable, et lui fit voir que son peuple n'avait voulu Pinien pour prêtre que pour le bien spirituel de l'Eglise et par l'amour de sa vertu extraordinaire.

La suite fit voir que Pinien fut déchargé de son serment, puisqu'après sept ans de séjour en Afrique, il passa en Palestine avec Albine et sainte Mélanie, et que saint Jérôme écrivant à saint Augustin de son monastère de Bethléem, lui fait leurs compliments, ainsi qu'à saint Alipius ; ce qui prouve leur correspondance réciproque, et par conséquent que Pinien n'était point parti d'Hippone contre le sentiment de saint Augustin, et sans que ce saint évêque eût obtenu de son peuple qu'il le déchargeât de sa parole.

Mais avant que de le suivre dans son voyage de Palestine, il faut dire quelque chose des pieuses pratiques de sainte Mélanie pendant qu'elle demeura en Afrique. Nous avons dit qu'elle avait bâti un monastère à Tagaste pour cent trente vierges. Il paraît par l'histoire de sa vie qu'elle s'y enferma pour y vivre comme les autres sous la dépendance de la supérieure qu'on y avait mise. Elle y renchérit sur les austérités qu'elle avait pratiquées à Rome. On aurait de la peine à le croire, si l'on n'était persuadé de la

puissance et de la force de l'amour saint, dans un cœur dont il s'est rendu le maître. A Rome, elle mangeait de deux jours l'un ; à Tagaste, elle s'avança par degrés dans cette rigoureuse abstinence, mangeant d'abord une fois en trois jours, jusqu'à ce qu'elle arriva à ne manger qu'une fois la semaine. Son zèle l'eût portée à passer huit jours sans rien prendre ; mais comme le dimanche s'y trouvait renfermé, et que c'est un jour de joie en mémoire de la résurrection du Sauveur, on ne voulut point le lui permettre, et elle se soumit aussitôt, parce que sa vertu la rendait d'autant plus docile qu'elle était véritable ; mais elle ne rompait son jeûne que par un peu de pain, auquel elle ajoutait quelquefois de l'huile ; et sa boisson était de l'hydromel.

Sa cellule était si étroite qu'à peine pouvait-elle s'y tourner ou se tenir debout. Son lit était un sac étendu sur la terre, et elle ne prenait que deux heures pour le sommeil, employant presque toute la nuit à la prière et une grande partie du jour. Elle n'interrompait point son oraison ni sa lecture, quand même sa mère la venait voir, et Albine, bien loin de s'en offenser, en était édifiée et rendait grâces à Dieu de l'avoir rendue mère d'une si sainte fille. Le reste du jour était rempli par des lectures de piété, par des conférences saintes et par l'ouvrage. Elle lisait trois fois par an toute la sainte Écriture, et en apprenait par cœur les endroits qui la touchaient davantage. Elle lisait encore de bons ouvrages des auteurs grecs et latins. Elle s'occupait aussi une partie du jour à écrire, et copiait parfaitement bien. Ce n'était pas tant pour son usage, que pour vendre ce qu'elle écrivait et en donner l'argent aux pauvres, à qui elle faisait quelquefois des habits de ses propres mains. Toujours attentive sur son intérieur et sur ses sens, elle prenait garde qu'il ne lui échappât rien contre la gravité et contre la plus exacte retenue, ou que son esprit ne s'occupât de quelque pensée qui ne fût pas selon Dieu ; et si elle tombait dans quelqu'une de ces fautes, comme une parole inutile, ou un ris moins modeste, elle s'en punissait sévèrement.

La ferveur dont son âme était animée paraissait dans ses conversations avec les vierges du monastère et d'autres qu'elle y attira par ses exhortations. Le plaisir qu'elle goûtait en entendant parler de Dieu, la portait aussi à écouter avec une sainte avidité les personnes qui pouvaient l'y entretenir, et principalement saint Alipius.

Quoiqu'elle fût très-austère, pour elle-même et qu'elle ne se pardonnât rien, elle avait pourtant une très-grande douceur d'esprit; et comme il n'y avait rien de plus pur que sa vie, il n'y avait aussi rien de plus modeste et de plus humble. Mais son zèle et son amour pour Jésus-Christ lui inspiraient une telle horreur pour les hérétiques, qu'elle ne voulait ni en parler ni en entendre parler, à moins que ce ne fût pour travailler à leur conversion, comme nous le verrons bientôt au sujet de Pélage.

Elle convertit aussi plusieurs jeunes gens, et attira même des païens non-seulement au christianisme, mais encore à une vie parfaite. On dit la même chose des Samaritains, qui étaient peut-être ceux qu'on appelait Célicoles, lesquels, bien que païens, observaient pourtant quelques usages des Juifs, et étaient venus jusqu'en Afrique.

C'est donc ainsi que sainte Mélanie vécut à Tagaste, d'où, après sept ans, elle passa avec sa mère et son mari en la Terre sainte; ce fut en 417. Ils arrivèrent d'abord à Alexandrie, où ils virent saint Cyrille qui en était évêque, et ensuite en Palestine, où Mélanie tomba malade presque aussitôt qu'elle fut arrivée.

Son premier soin après sa guérison fut de visiter le saint Sépulcre, et ensuite les autres Lieux saints, tant de Jérusalem que des environs. En partant de Tagaste, elle n'avait emporté d'autres richesses avec elle que sa piété; et ayant reçu en Palestine l'argent de la vente de quelques biens qui lui restaient encore à Rome, tant à elle qu'à Pinien, ils les distribuèrent aux pauvres, et se rendirent volontiers eux-mêmes pauvres pour l'amour de Jésus-Christ. Ils continuèrent à vivre comme ils avaient fait en Afrique.

Mélanie travaillait de ses mains et passait les nuits entières en prière dans l'église du Saint-Sépulcre.

L'hérétique Pélage était alors dans la Palestine. Ils furent bien aise de conférer avec lui pour le porter à condamner par écrit les erreurs dont on l'accusait. Pélage était un grand hypocrite et un fourbe. Comme ils ne le connaissaient pas assez pour se défier de ses artifices, ils crurent d'abord d'avoir tiré de sa bouche la condamnation de ses impiétés, et ils s'en réjouirent. Mais s'agissant d'une matière délicate, ils en écrivirent à saint Augustin, qui eut bien de la joie d'apprendre de bonnes nouvelles de leur santé et des pieuses dispositions de leur âme. Il leur répondit par les deux livres *de la Grâce de Jésus-Christ* et *du Péché originel* qu'il leur adressa, et à Albine aussi. Ce fut en 418 que saint Augustin écrivit ces livres.

Dans ce temps-là, Pinien et Mélanie furent en Égypte pour y visiter les solitaires et ceux de la montagne de Nitrie, et en revinrent bientôt, puisqu'en 419 saint Jérôme, écrivant à saint Augustin, le salua de leur part et de la part d'Albine qui était demeurée à Jérusalem, son grand âge ne lui ayant pas permis de faire le voyage d'Égypte. Sainte Mélanie l'avait prié de lui préparer en son absence une cellule sur la montagne des Olives, et elle s'y enferma à son retour, le jour de l'Épiphanie ; là elle ne vit plus que sa mère, son mari et une cousine qu'elle avait, et qui pouvaient la venir voir une fois en cinq jours. Son histoire ne nous apprend point le nom de cette cousine, quoiqu'elle en parle en quelques endroits. Nous savons seulement qu'elle avait beaucoup aimé le monde, et que sainte Mélanie l'avait fait monter, par ses exhortations animées de l'esprit de Dieu, du faste romain dont elle était pleine, jusqu'au comble de l'humilité.

Mélanie passa quatorze ans dans cette cellule et n'en sortit que pour rendre les derniers devoirs à la pieuse Albine sa mère, qui mourut en 432 ou 433. Elle passa ensuite dans une autre cellule, d'où un an après elle fut obligée de sortir pour satisfaire

au désir que plusieurs vierges avaient de profiter de sa conduite. Elle leur fit donc bâtir un monastère et leur fit nommer **une abbesse** ; car pour elle son humilité ne lui permit d'y demeurer qu'en qualité de servante.

Pinien mourut peu de temps après, c'est-à-dire vers la fin de **345** ; et dans la pensée qu'elle le suivrait bientôt, elle s'appliqua plus que jamais au jeûne et à la prière, et fit bâtir aussi un monastère d'hommes, pour multiplier autant qu'il était en son pouvoir, les maisons saintes où Dieu fût servi avec plus de perfection. Dieu l'aida dans cette entreprise de piété ; car n'ayant plus d'argent pour en faire la dépense, une personne riche suppléa à ce qu'elle ne pouvait pas.

Tandis qu'elle ne s'occupait qu'à se préparer par un redoublement de ferveur à aller joindre dans le ciel sa mère Albine et Pinien son mari, une œuvre essentielle de charité l'appela à Constantinople. Ce fut la conversion de Volusien son oncle, frère de sa mère, qui, malgré les puissantes raisons que saint Augustin lui avait écrites en 412, malgré les exhortations du tribun Marcellin, et malgré les prières de sa sœur Albine et celles de ses enfants, était toujours demeuré dans les folies du paganisme.

Cela n'avait pas empêché les empereurs chrétiens de l'élever aux plus grandes charges ; et ayant été envoyé par Placidie à Constantinople, soit pour le mariage de son fils Valentinien, soit pour quelque autre sujet, il écrivit une lettre à sainte Mélanie pour lui témoigner le désir extrême qu'il avait de la voir. L'espoir de le gagner à Jésus-Christ l'y détermina plus qu'aucune autre considération ; elle partit donc de Jérusalem dans la confiance que Dieu bénirait son voyage, ce qui lui fut confirmé par une grâce qu'elle reçut à Chalcédoine dans l'église de Sainte-Euphémie ; car à mesure qu'elle y faisait sa prière, il sortit du tombeau de la Sainte une odeur céleste, qui la fortifia tellement, qu'elle ne craignit plus de s'engager dans le trouble et le tumulte de Constantinople. Elle y logea chez Lause, grand chambellan, aussi dis-

tingué par sa vertu que par sa dignité, et se rendit aussitôt auprès de Volusien qu'elle trouva malade.

Son extérieur si humble et si pauvre le surprit; elle s'en servit pour lui faire comprendre que les chrétiens aspiraient à de plus grands biens que ceux de ce monde, et enfin les exhortations produisirent peu à peu les effets qu'elle souhaitait. Volusien étant tombé dans un accident qui le menaçait de la mort, demanda de lui-même le saint baptême, et le reçut des mains de saint Procle, alors évêque de Constantinople. Il aurait voulu que Mélanie eût été sa marraine dans cette sainte cérémonie; mais elle en avait été empêchée par un grand mal de cuisse qui lui était survenu, et qui ne lui permettait pas de sortir depuis six ou sept jours; cependant dès qu'elle eut appris son accident, elle s'était fait mettre dans une litière malgré ses douleurs pour le secourir, mais ayant appris en chemin qu'il avait reçu le baptême, la joie qu'elle en eut dissipa sa douleur, et elle fit le reste du chemin à pied sans aucune peine; ensuite elle fit recevoir à son oncle le corps et le sang du Sauveur, et l'envoya ainsi à Dieu plein de joie et d'espérance.

La conversion de Volusien ne fut pas le seul fruit de salut que sa présence produisit à Constantinople; elle fut utile à plusieurs personnes, et en particulier à l'empereur Théodose II et à l'impératrice Eudoxie, qu'elle exhorta beaucoup à venir visiter les saints lieux de Jérusalem. Elle ramena aussi à la foi plusieurs personnes engagées dans l'erreur de Nestorius. Mais le désir de retourner à sa chère solitude ne lui permit pas d'attendre la belle saison pour partir de Constantinople.

Elle se mit en chemin en hiver, quoique le froid fût alors extraordinaire, et se hâta de se rendre à Jérusalem pour y célébrer la fête de la Passion. Elle fit bâtir à son retour une chapelle, à laquelle elle ajouta un second monastère d'hommes, qui fut uni avec le premier dont nous avons parlé, sous un même supérieur.

L'impératrice Eudoxie vint à Jérusalem durant qu'on travaillait à ce monastère; c'était apparemment en 438, et elle éprouva en sa personne la puissance de Dieu dans la Sainte; car s'étant démis le pied, Mélanie le lui remit sans aucune douleur. On rapporte aussi d'elle quelques autres miracles.

Enfin, quatre ans après la mort de son mari, sachant que sa fin était proche, elle voulut faire encore une fois la visite des saints lieux de Jérusalem et des environs. Elle passa le jour de Noël à Bethléem, déclarant que c'était pour la dernière fois de sa vie. Le lendemain, étant retournée à Jérusalem, le frisson la prit comme elle priait avec beaucoup de ferveur dans l'église de Saint-Étienne, et elle reçut ensuite les Sacrements de Jésus-Christ.

Les ecclésiastiques, les religieux, les solitaires et les peuples des environs accoururent en foule dès que le bruit de sa maladie fut répandu. L'évêque d'Éleuthéropolis y vint avec tout son clergé. Chacun témoignait un extrême regret de la perdre, et elle les consolait tous, mais particulièrement sa cousine. Elle mourut enfin le dimanche 31 décembre de l'an 439, étant âgée d'environ cinquante-sept ans. L'Église grecque en marque la fête le même jour, ainsi que l'Église latine dans son *Martyrologe*¹.

SAINT ZOZIME ET SAINTE MARIE L'ÉGYPTIENNE ².

On a cru que ces Saints vivaient dans le sixième siècle, et que leur vie avait été écrite par Sophrone de Jérusalem. Mais les continuateurs de Bollandus ont prouvé qu'ils sont plus anciens de

¹ Nous avons suivi la chronologie de Tillemont dans cette histoire ainsi que les mémoires qu'il a donnés sur la vie de sainte Mélanie rapportée par Surius, dont on peut voir l'exactitude dans cet auteur et dans le cardinal Baronius.

² Les Bollandistes.



Gravé d'après

Th. Ch. Courtonne del. Paris.

Saint-Sozime & Sainte-Marie l'Égyptienne.

cent cinquante ans, et que l'auteur qui nous a transmis leurs actes était presque leur contemporain, au lieu que saint Sophrone a vécu deux cents ans après eux. Nous nous tiendrons donc à ce sentiment, comme fondé sur des preuves trop solides pour lui en préférer un autre.

Saint Zozime vivait donc du temps de Théodose le Jeune. I fut élevé dès l'enfance dans un monastère de la Palestine, où ayant continuellement des objets d'édification devant les yeux et entendant parler sans cesse de Dieu, il ne se nourrit que dans la piété. Ses progrès répondirent parfaitement à cette sainte éducation. Il ne se contenta pas d'être très-exact à tous les devoirs réguliers et de pratiquer toutes les austérités de la règle, il en ajouta d'autres qui n'étaient point prescrites, et se distingua si bien parmi ses frères, que le bruit de sa sainteté se répandit au loin. Cela attira beaucoup de solitaires auprès de lui, non-seulement des monastères voisins, mais encore des plus éloignés, tous s'empressant de venir se ranger sous sa conduite pour apprendre de lui à marcher fidèlement dans la voie de Dieu.

Il avait pour cela un talent merveilleux qu'il avait acquis par la pureté de sa vie, son assiduité à l'oraison et à la méditation continuelle des oracles du Saint-Esprit. Toute son occupation était, ou de chanter des psaumes, ou de repasser dans son âme ce qu'il avait lu dans la sainte Écriture. Il y pensait dans son travail, à table, au lit, en tout temps. Son cœur ne pouvait s'en rassasier; et c'était avec un goût toujours nouveau, qu'il nourrissait son âme de cet aliment céleste. L'habitude qu'il en avait contractée lui dura jusqu'à la mort; et quoique dans sa vieillesse il semblât qu'il n'avait plus rien à apprendre dans la vie spirituelle, tant pour sa propre édification que pour l'instruction des autres, il ne laissait pas de continuer à s'instruire dans les Livres saints comme s'il n'eût fait que commencer. Dieu récompensa même dès cette vie cet amour qu'il avait pour sa divine parole. Il lui ouvrit les yeux de l'âme d'une manière plus particulière

pour en pénétrer le sens caché. Il le favorisa de visions et d'autres grâces extraordinaires, et lui donna comme des gages des biens à venir par les faveurs insignes dont il l'honora ; et Zozime de son côté présentait à ses divines communications un corps pur et une âme pure, dégagée de l'affection de la terre et toute dévouée à son saint amour.

Tel était ce saint solitaire dans cette compagnie des fervents serviteurs de Dieu, qu'il édifiait par ses bons exemples et qu'il animait par ses instructions. Quoique sa piété fût solide, et par conséquent fondée sur l'humilité, le démon le tenta dans une rencontre de vaine complaisance sur lui-même, et lui mit dans la pensée qu'il n'y avait aucune pratique dans la perfection religieuse dans laquelle il ne se fût exercé, et qu'aucun même des anachorètes n'était parvenu au même degré de vertu que lui. Cette tentation lui fut commune avec quelques autres saints solitaires, que l'esprit de ténèbres avait tâché d'abattre par la vanité, n'ayant pu réussir contre eux par d'autres tentations plus grossières. Mais tandis qu'il repaissait son esprit de ces imaginations, Dieu se servit, pour lui en faire connaître l'illusion, du même moyen qu'il avait employé pour empêcher d'autres Saints d'y tomber, et comme en semblable rencontre, il avait révélé à saint Antoine la vie parfaite de saint Paul, qui a édifié ensuite toute l'Église, il fit connaître aussi à Zozime une société de cénobites plus parfaits que lui, et une sainte, dont ce qu'il raconta dans la suite n'a pas moins édifié les chrétiens que la relation de saint Antoine.

Un personnage qu'il ne connaissait point, et qui ne pouvait être qu'un esprit céleste qui lui apparaissait sous une forme humaine, se présenta à lui et lui dit : « O Zozime ! il est vrai que tu es parvenu à un fort haut degré de vertu, en sorte qu'il te paraît que tu ne peux plus rien acquérir ; mais apprend que personne ne peut se dire parfait en ce monde, et que dans la perfection il y a toujours des progrès à faire ; et pour te convaincre

par ta propre expérience qu'il y a plusieurs autres voies que tu ignores par lesquelles on peut arriver à Dieu, sors de ton monastère, et va-t-en dans un autre qui est près du Jourdain. »

A ces paroles, Zozime, imitateur de l'obéissance et de la fidélité d'Abraham, sortit de son monastère, où il avait vécu cinquante-trois ans dans l'observance régulière, et se rendit au Jourdain, où le même esprit qui l'avait averti, lui fit bientôt trouver le monastère. Le portier à qui il se présenta le conduisit à l'évêque ou supérieur, qui l'interrogea sur le sujet qui l'amenait en ce lieu. Zozime répondit avec beaucoup de modestie, qu'il venait dans l'intention de travailler à sa perfection, parce qu'il avait ouï parler de son monastère si avantageusement qu'il espérait d'y pouvoir réussir mieux qu'ailleurs. « Le Seigneur, lui répondit l'évêque, qui voit la faiblesse humaine, vous fera connaître et à nous sa sainte volonté, et nous servira lui-même de guide pour l'accomplir; mais sachez qu'un homme ne saurait être de grande utilité à un autre, si celui-ci ne veille de son côté sur lui-même et s'il ne travaille à accomplir fidèlement ce que Dieu demande de lui, comme le témoin et le juge de toutes ses actions; cependant puisque vous m'assurez que vous n'êtes venu ici que pour son amour, demeurez avec nous, espérant que le souverain Pasteur des âmes qui connaît chacune de ses ouailles en particulier, nous nourrira tous ensemble de sa divine grâce. »

Zozime, voyant qu'il lui permettait de demeurer dans son monastère, se prosterna et lui demanda sa bénédiction avec beaucoup d'humilité, et répondit *Amen* selon l'usage.

Il reconnut bientôt que Dieu l'y avait fait venir pour détruire en lui les racines de l'amour-propre, et il fut bien éloigné de se croire parfait, lorsqu'il vit à quel degré de sainteté les religieux de cette maison étaient parvenus. En effet, c'étaient des hommes aussi morts au monde et à leur corps que s'ils avaient été ensevelis dans le tombeau. Ils n'avaient aucune sollicitude pour les choses temporelles, étant tout occupés des biens du ciel, où ils

avaient mis leur espérance avec leur affection. Du pain et de l'eau leur suffisaient pour leur entretien, et ils ne désiraient rien autre, parce que l'amour de Dieu dont leur cœur était plein, leur rendait insipide toute nourriture terrestre. Leur temps était rempli par la psalmodie et le travail, ou plutôt ils n'interrompaient jamais leur psalmodie, parce qu'outre qu'il n'y avait point d'heure dans la nuit qu'on ne chantât des psaumes, ils les avaient aussi dans la bouche en travaillant comme s'ils eussent été dans l'église. Ce qui facilitait aussi davantage leur recueillement et leur retraite, était la clôture dans laquelle ils vivaient; car la porte du monastère était toujours fermée; aucun religieux n'en sortait sans une extrême nécessité, si ce n'est en carême, pour la raison que nous dirons bientôt. C'est ce qui faisait aussi que leur monastère n'était pas abordé par les moines des déserts voisins, que même il n'en était guère connu, et qu'enfin on y vivait dans une parfaite solitude.

C'était une coutume établie parmi eux que le premier dimanche du carême, après avoir assisté aux saints Mystères et participé par la sainte communion au corps et au sang du Sauveur, ils faisaient un léger repas, ensuite ils s'assemblaient dans l'oratoire, où après une longue oraison et plusieurs génuflexions, ils se donnaient le baiser de paix, et se prosternant aux pieds du supérieur, ils disaient leur coulpe et lui demandaient sa bénédiction, pour se prémunir et se fortifier dans les combats qu'ils auraient à soutenir pendant la sainte quarantaine; après quoi on ouvrait la porte du monastère et ils sortaient en procession en chantant le psaume qui commence par ces paroles: *Le Seigneur est ma lumière et mon salut, qui pourrai-je craindre? Le Seigneur est le protecteur de ma vie, pourquoi aurai-je peur?* Ils laissaient pourtant toujours quelqu'un dans le monastère, non pas, comme remarque l'historien de la Vie du Saint, pour le garder contre les voleurs, car ils n'y auraient rien trouvé à enlever; mais afin que l'oratoire ne fût pas sans ministre.

Il était permis à chaque religieux de porter quelque chose pour sa nourriture, et les uns portaient du pain, les autres des fruits secs, ou quelques légumes, et d'autres ne portaient rien du tout, se contentant de se nourrir des herbes qu'ils trouvaient sous leurs pas. Ils se séparaient après avoir passé tous ensemble le Jourdain, et s'éloignaient les uns des autres pour ne plus se voir jusqu'au dimanche des Rameaux qu'ils devaient revenir au monastère. Lorsqu'ils apercevaient quelqu'un dans leur chemin, ils devaient, selon leur règle, se détourner de sa rencontre, pour ne converser qu'avec Dieu et avec ses anges. Chacun était sa règle à soi-même, et n'avait à rendre compte qu'au supérieur à son retour de ce qu'il avait pratiqué. Ainsi il leur était défendu de s'informer des autres de quelle sorte et dans quelle abstinence ils avaient vécu, parce qu'en effet ils n'entraient dans le désert que pour n'avoir que Dieu pour témoin de leur pénitence, et que s'ils en avaient parlé aux autres ils se seraient exposés aux pièges de la vaine gloire, et auraient risqué de perdre le mérite de leurs mortifications ; car, comme remarque fort à propos l'auteur de cette histoire, lorsqu'on agit dans la vue de plaire aux hommes, non-seulement on ne retire aucun fruit de ce qu'on fait ; mais encore on charge son âme.

Zozime était venu au monastère peu de temps avant le carême ; et ce ne fut pas, ajoute son historien, sans un dessein particulier de la part de Dieu, qui voulut, la première fois qu'il entra dans ce désert comme les autres, qu'il fit l'heureuse découverte d'un des plus parfaits modèles de pénitence qu'on trouve dans toute l'histoire ecclésiastique. Etant donc sorti avec sa communauté, et ayant passé le Jourdain muni d'une petite provision pour vivre, il s'avança dans une vaste solitude qui joignait les déserts de la Palestine à ceux de l'Arabie du côté de l'Orient. Il y marchait, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre sans tenir de route fixe ; mais pourtant dans l'intention, comme il l'avoua lui-même, de découvrir, si Dieu le voulait, quelque saint anachorète qui

lui donnât de nouvelles lumières dans la vie spirituelle ; car quoique la règle de son monastère portât de fuir quand ils rencontreraient quelqu'un sur leurs pas, ce n'était pas aller contre son esprit de s'édifier auprès de quelque Saint qui n'eût pas été connu jusqu'alors, et dont la Providence procurait la connaissance ; et Zozime, qui avait l'esprit de discrétion, ne crut pas l'enfreindre en suivant le désir de faire quelque découverte qui pût l'animer à la vertu.

Il s'acquittait fidèlement de ses exercices de piété aux heures prescrites par la règle, surtout de l'oraison et de la psalmodie, des genuflexions et des prosternements devant Dieu, usités parmi les solitaires. Il mangeait au temps destiné. Il se couchait sur la terre au lieu où la nuit le surprenait, et prenait un repos de quelques heures, et le lendemain il continuait de marcher avec beaucoup d'activité, comme s'il fût allé à quelque lieu déterminé, ce qu'il faisait avec une sainte joie intérieure et un pressentiment secret que Dieu guidait lui-même ses pas pour sa plus grande gloire.

Après vingt jours de marche tantôt à droite tantôt à gauche, s'étant arrêté à l'heure de Sexte, c'est-à-dire à midi, pour faire son oraison ordinaire, le visage tourné à l'Orient, comme il avait les yeux élevés vers le ciel, il détourna un instant ses regards du coin de l'œil seulement, et crut apercevoir à sa droite comme le fantôme d'un corps humain. Il en eut quelque sentiment de frayeur, craignant une illusion de la part du démon ; néanmoins il se munit du signe de la croix, et continua sa prière jusqu'à la fin. Ensuite ayant tourné les yeux, il vit véritablement une personne qui marchait du côté du Midi, dont le corps nu avait été extrêmement noirci par les ardeurs du soleil, et qui avait les cheveux aussi blancs que de la laine, mais si courts qu'ils descendaient à peine jusqu'au cou.

La frayeur qu'il avait eue d'abord se changea en confiance et en une joie extraordinaire, ne doutant point que ce ne fût quel-

que saint habitant de ce désert, que Dieu voulait lui faire connaître pour le plus grand bien de son âme et celui des autres, à qui il en pouvait parler à son retour. Dans le désir empressé qu'il sentait de savoir qui il était et quel genre de vie il menait, il semblait avoir oublié le poids de ses ans et la gravité de son âge. Il courut après la personne qu'il voyait, qui de son côté se hâtait autant de s'éloigner de lui, qu'il s'efforçait lui-même de l'atteindre, jusqu'à ce que cette personne étant descendue dans un endroit bas, qui paraissait être le lit d'un torrent, quoiqu'il fût sec, elle se déroba à sa vue et passa à l'autre bord.

Zozime lui criait de toutes ses forces pour la prier de s'arrêter, et lui disait en versant des larmes : « Qui que vous soyez, serviteur de Dieu, pourquoi fuyez-vous ce pauvre pécheur ? Arrêtez-vous, je vous en conjure au nom de celui pour l'amour duquel vous vous êtes retiré dans ce désert. Permettez-moi de vous parler de plus près et ne rejetez pas ainsi ce faible vieillard, qui désire de se recommander à vos prières et de recevoir votre bénédiction, puisque le Dieu que vous servez et qui doit couronner un jour vos travaux ne rejette personne. »

Il lui parlait ainsi lorsqu'il arriva tout essoufflé à l'endroit que nous venons de dire, où la personne qui était de l'autre côté, voyant qu'il pouvait entendre sa voix, lui dit : « Abbé Zozime, je vous prie pour l'amour du Seigneur, de ne pas avancer davantage, parce que je suis une femme, que je n'ai rien qui me couvre le corps, et qu'il ne convient point que je me présente devant vous en cet état. Si vous voulez donc que je vous parle, jetez-moi votre manteau dont je puisse me couvrir, et alors je vous prierai de me donner votre bénédiction.

Zozime, étonné de s'entendre nommer par une personne qu'il n'avait jamais vue et qui ne pouvait savoir son nom que par une lumière surnaturelle, lui jeta aussitôt le manteau usé qu'il portait sur sa robe monastique, et s'étant écarté en tournant le visage de l'autre côté, celle qui lui parlait s'en couvrit et vint se

jeter à ses pieds pour le prier de la bénir. Le saint abbé, comme transporté hors de lui-même d'étonnement, d'admiration et d'une crainte respectueuse, se mit aussi à genoux et la supplia de lui donner sa bénédiction. Il y eut là comme un combat d'humilité et de charité; la solitaire insistant à le prier de la bénir, et Zozime s'obstinant à lui demander la même grâce. Alors la solitaire lui dit : « C'est bien plutôt à vous à le faire et à invoquer le nom de Dieu sur moi, puisque vous êtes élevé à la dignité du sacerdoce, et qu'il y a si longtemps que vous avez le précieux avantage d'offrir le sacrifice sur l'autel. »

Zozime, toujours plus étonné qu'elle sût encore qu'il était prêtre (car il avait reçu le sacerdoce lorsqu'il était dans son premier monastère), fut toujours plus confirmé dans la haute idée que cette femme était une âme éminente et favorisée des plus grands dons du ciel. Il ne pouvait donc se résoudre à user des droits de son ordre pour la bénir, et persévérait à l'exiger d'elle. Il lui disait en poussant des soupirs accompagnés de beaucoup de larmes : « Il paraît bien, ô ma mère spirituelle, que l'esprit de Dieu réside en vous, et qu'étant morte entièrement au monde, vous vous êtes élevée jusqu'à Dieu par une parfaite charité, puisqu'il vous a fait connaître mon nom et mon caractère; mais comme le mérite ne consiste pas dans la dignité, mais plutôt dans les vertus dont on a l'âme enrichie, je vous conjure pour l'amour du Seigneur de me donner vous-même votre bénédiction et de prier pour moi qui en ai un grand besoin. »

La solitaire jugea par respect qu'elle ne devait pas résister davantage, et prononça enfin ces paroles : « Que le Seigneur qui prend soin de nos corps et de nos âmes avec tant de bonté, soit béni à jamais. » Zozime répondit *Amen*; ensuite ils se relevèrent, et la solitaire lui dit : « Pourquoi, je vous en prie, êtes-vous venu vers cette pécheresse? pourquoi avez-vous voulu voir une femme dépourvue de toute vertu? mais puisque Dieu vous a conduit ici pour exercer votre charité envers moi par quelque se-

cours spirituel, je vous prie de me dire dans quel état se trouve la religion chrétienne dans le monde, et comment l'Église est gouvernée. » — « Nous jouissons, lui répondit Zozime, d'une profonde paix par la grâce de Jésus-Christ, et je ne doute point, ma mère, que vos prières auprès de lui ne servent beaucoup pour nous la conserver. Je vous supplie cependant de les continuer, et d'en faire aussi pour moi, afin que je ne sois pas venu inutilement dans ce désert. » — « C'est bien plutôt à vous, répliqua la solitaire, à le faire pour moi, puisque par votre caractère de prêtre, vous devez prier pour les autres comme pour vous-même ; car c'est pour cela que vous avez été ordonné ; mais comme nous sommes obligés de vous obéir, je ne manquerai pas de faire ce que vous me recommandez. »

Après ce court entretien elle s'éloigna un peu pour faire oraison, et levant les yeux et les mains au ciel, elle commença à prier vocalement, mais si bas que Zozime n'en pouvait rien entendre. Il était encore tout étonné et n'osait lever les yeux pour la considérer, mais il les tenait baissés en terre. Cependant après avoir été assez longtemps à attendre, il voulut lever les yeux pour voir si elle aurait fini de prier, et la vit élevée d'une coudée au-dessus de la terre. Il en fut saisi de frayeur, et pensant dans son âme que ce pourrait bien être quelque prestige du démon qui empruntait la figure d'une femme et faisait semblant de prier, il disait sans cesse intérieurement : Seigneur, ayez pitié de moi.

Tandis qu'il était dans ces perplexités la solitaire finit son oraison et vint le relever de terre, où il s'était prosterné en lui disant : « Pourquoi, abbé Zozime, vous laissez-vous aller à ce trouble et à ces pensées de défiance ? Je ne suis point un esprit fantastique, comme vous l'appréhendez ; j'ai un corps composé de chair et d'os ; je suis une pécheresse ; mais j'ai eu le bonheur de recevoir le saint baptême. » En disant ceci elle fit sur elle le signe de la croix au front, aux yeux, aux lèvres et sur sa poitrine, et ajouta : « Ainsi, abbé Zozime, le Seigneur veuille

nous délivrer de la malice du démon et de ses embûches par le secours et la force de sa grâce. »

Zozime ne douta plus qu'elle ne fût une véritable servante de Dieu ; il se jeta de nouveau à ses pieds qu'il embrassa en la conjurant de vouloir bien lui dire qui elle était, quel était son pays, en quel temps elle était venue dans ce désert et quel genre de vie elle y avait mené jusqu'alors. Il ajouta plusieurs raisons pour l'engager à ne lui rien cacher de sa vie, lui représentant surtout qu'elle ne devait pas craindre de lui faire savoir les grâces dont Dieu l'avait favorisée, parce que ce ne serait pas pour s'en glorifier elle-même, mais pour répondre aux desseins de Dieu, qui ne lui aurait pas donné la force à son âge de venir si loin de son monastère, si ce n'avait été pour la voir et pour apprendre d'elle ce qu'il désirait si fort de savoir pour son édification.

« Ce n'est point la crainte de la vaine gloire, lui répondit la solitaire, qui me retient, c'est que ma vie passée me fait horreur ; et je pense que si je commence à vous en faire le détail, bien loin de m'exhorter à le poursuivre, vous ne pourrez pas le soutenir, et vous me fuirez comme on fuit un serpent. » Zozime ne laissa pas de persister à l'en prier, et elle lui dit : « Je vous obéirai donc ; mais je vous conjure avant toute autre chose de prier le Seigneur que je trouve grâce devant lui au jour du jugement.

« Je suis d'Égypte, et je n'avais que douze ans lorsque, préférant ma liberté à l'amour que je devais à mes parents, j'allai à Alexandrie. Je rougis en moi-même quand je pense à la vie que j'y menai. Je m'y livrai pendant environ dix-sept ans à une vie de désordre.

« Lorsque j'avais vingt-neuf ans, je vis en un jour d'été beaucoup de monde, tant de l'Égypte que de la Libye, qui se rendait en foule vers le bord de la mer. J'en demandai le sujet à quelqu'un, qui me dit que c'étaient des gens qui devaient s'embarquer pour la Palestine et aller célébrer à Jérusalem la grande fête de l'Exaltation de la sainte Croix. Je projetai d'aller avec eux ;

mais sans aucune pensée de foi, de repentir, sans renoncer à ma vie criminelle, et étant arrivée à Jérusalem, je continuai dans le même désordre jusqu'au jour de la fête. Je m'étonne, ô abbé Zozime, comment la mer ne m'engloutit pas dans ses eaux, et comment je ne tombai pas toute vivante dans les plus profonds abîmes de l'enfer ; mais Dieu, qui attend le pécheur à pénitence avec une patience digne de sa bonté infinie, voulut bien me conserver la vie pour me donner le temps de me convertir à lui.

« Le jour de fête étant venu, je vis dès le matin que tout le monde allait à l'église pour adorer la sainte Croix. J'y courus avec les autres ; j'entrai dans la place qui est au-devant du temple avec beaucoup de peine, étant pressée de tout côté par la foule. J'arrivai enfin à la porte de l'église ; mais quand je voulus y entrer, je me sentis repoussée par une main invisible. Je voyais que tout le monde y passait sans difficulté, et j'étais la seule qui en fût empêchée. Il semblait qu'on eût rangé devant moi une troupe de soldats pour m'en fermer le passage. Je fis tous mes efforts pendant trois ou quatre fois, et à chaque fois je me sentais également rejetée en arrière dans la place, sans que je pusse faire un pas en avant quand j'étais sur le seuil de la porte. Je m'étais épuisée en efforts et j'en étais accablée. Je restai ainsi seule dans la place, tout le monde étant entré dans l'église et ayant le bonheur de rendre hommage à la vraie Croix.

« Alors je me retirai dans un coin pleine de confusion et de dépit de me voir seule privée de ce bonheur, et je commençai à penser en moi-même quelle en pouvait être la cause ; mais je n'eus qu'à jeter les yeux sur mes abominations pour la connaître. Le Seigneur m'ouvrit alors les yeux, et sa grâce pénétrant dans mon cœur, je me mis à pleurer, à m'affliger et à frapper ma poitrine. Tandis que je poussais de profonds soupirs et que j'avais le visage couvert de mes larmes, je levai la tête et je vis que j'étais sous une image de la très-sainte Vierge. Je me tournai vers cette divine Mère du Sauveur et je lui adressai ces paroles : Vierge

sainte, ma souveraine maîtresse, qui avez eu le bonheur d'enfanter le Verbe fait chair, je reconnais qu'étant une créature aussi impure que je le suis, je ne mérite pas de regarder votre image, vous qui avez été toute votre vie la plus pure et la plus chaste de toutes les vierges ; je mérite plutôt que vous ayez horreur de moi et que vous me rejetiez comme un objet abominable à vos yeux. Mais puisque votre adorable Fils est venu au monde pour appeler les pécheurs à la pénitence, je vous conjure de ne me point abandonner et de me secourir dans l'état de désolation où je me trouve ; obtenez-moi la grâce d'entrer dans l'église et d'y adorer le précieux bois sur lequel votre divin Fils a voulu répandre son sang pour notre rédemption. Daignez être ma caution auprès de lui, afin qu'il m'accorde cette faveur ; je vous promets de ne plus retomber dans mes crimes, et que, quand j'aurai le bonheur de voir la sainte Croix, je renoncerai pour toujours au monde, et j'irai où vous m'inspirerez pour faire pénitence, puisque vous voudrez bien me servir de médiatrice auprès de votre Fils pour sauver mon âme.

« Pleine de ces sentiments, et me sentant animée d'une vive foi comme d'un gage que la très-sainte Vierge me donnait que cette grâce ne me serait pas refusée, je me levai, je m'avançai dans la place sans aucun obstacle, et je m'approchai du temple. Dans ce moment je fus saisie d'une sainte horreur et je tremblai ; mais quand je fus sur le seuil de la porte, bien loin d'en être repoussée comme auparavant, il me sembla que la main qui m'avait rejetée m'y introduisait elle-même. J'entrai sans la moindre peine, et j'eus le bonheur de voir la sainte Croix comme les autres. Je me prosternai la face contre terre, et en contemplant la croix du Sauveur, j'admirai comment il reçoit avec tant de miséricorde les pécheurs pénitents et convertis.

« Je revins à l'endroit où était l'image de la très-sainte Vierge, et prosternée de nouveau à ses pieds, je lui dis de tout mon cœur : O ma miséricordieuse maîtresse, vous n'avez pas rejeté

l'humble prière de cette indigne pécheresse, vous m'avez au contraire fait éprouver efficacement les effets de votre clémence et de votre compassion pour l'état déplorable de mon âme. J'ai vu ce bois sacré dont les âmes impures sont indignes; que la gloire en soit au Seigneur, qui a daigné agréer par votre médiation, ma pénitence. Que vous dirai-je, misérable pécheresse que je suis, et quels doivent être mes sentiments après un si grand bienfait? Il est temps que j'accomplisse la promesse que je vous ai faite, puisque vous avez bien voulu répondre pour moi; faites-moi connaître l'endroit où vous voulez que je me retire; soyez ma directrice dans l'ouvrage de mon salut, et conduisez-moi comme par la main dans la voie de la pénitence.

« J'entendis alors une voix qui criait de loin : *Si tu passes le Jourdain, tu trouveras le véritable repos.* Je crus qu'elle s'adressait à moi; et je dis à la très-sainte Vierge, en répandant beaucoup de larmes : Ma bonne maîtresse, je vous conjure de ne me point abandonner. Je me hâtai aussitôt d'obéir à cet oracle, et quelqu'un me présenta trois pièces de monnaie, dont j'achetai trois pains pour ma provision. Je m'informai du chemin qui conduisait au Jourdain, et je m'y rendis en diligence; de sorte que je marchai le reste du jour, continuant à verser des larmes, et j'arrivai enfin à l'église de Saint-Jean-Baptiste proche du Jourdain quand le soleil se couchait. Je fis ma prière, et j'allai me laver le visage et les mains dans les eaux de ce fleuve, qui a été sanctifié par la présence du Sauveur. Je retournai à l'église du saint Précurseur, où je participai aux saints Mystères; après cela je mangeai la moitié d'un de mes pains; je passai la nuit couchée à terre, et le lendemain au matin je profitai d'un petit bateau pour traverser le Jourdain, priant toujours la très-sainte Vierge de me servir de guide dans la route que je devais tenir. Je vins donc dans ce désert, et depuis ce temps-là je me suis toujours tenue éloignée de toutes les créatures, et je vis dans l'attente de la miséricorde du Seigneur, qui fortifie par sa grâce ceux qui se convertissent à lui sincèrement. »

Après qu'elle eut ainsi parlé, l'abbé Zozime lui demanda depuis combien de temps elle était dans le désert, de quoi elle avait vécu, et les peines qu'elle y avait souffertes. « Il y a, répondit-elle, environ quarante-sept ans que je sortis de Jérusalem pour venir dans cette solitude. Il ne me restait plus que deux pains et la moitié d'un quand j'eus passé le Jourdain, que je mangeai peu à peu. Je me suis nourrie ensuite des herbes que j'ai trouvées. Mais quant aux peines et aux combats que j'ai eu à soutenir, ils ont duré dix-sept ans, et ils ont été si grands que je n'y puis penser sans frémir d'horreur. D'un côté, je souffrais extrêmement de la faim et de la soif, ce qui rappelait à mon souvenir le vin que je buvais avec excès dans le temps de ma vie dissolue, et m'était un grand sujet de tentation. Le démon me remettait dans l'esprit les mauvaises chansons que je chantais alors, et tous les objets séduisants qui avaient été pour moi une source de tant de crimes, comme s'ils avaient été présents. Enfin, mon esprit, mon cœur, mon corps étaient perpétuellement agités de tentations si excessives, qu'elles ne pouvaient l'être davantage. D'autre part, mes habits étant entièrement usés et n'ayant plus rien pour me couvrir, je me trouvais exposée à toutes les injures du temps et à toutes les rigueurs des saisons. Tantôt j'étais brûlée par les ardeurs du soleil, et tantôt le froid me saisissait si vivement que je tombais par terre toute tremblante et presque sur le point de mourir, ce qui augmentait encore la violence de mes différentes tentations.

« Dans ces états si pénibles, la très-sainte Vierge était ma ressource et mon refuge. Je pleurais amèrement; je frappais ma poitrine; je me prosternais contre terre; je me repentai comme si j'étais devant son image où je l'avais invoquée la première fois, et je conjurais cette divine Mère de m'assister par sa médiation auprès de Dieu. Je lui disais qu'ayant bien voulu se rendre ma caution auprès de son divin Fils et me servir de médiatrice, je la priais de continuer à me protéger contre les ennemis de mon

âme et contre mes passions, et de ne point m'abandonner. Elle m'a fait éprouver plus d'une fois d'une manière sensible sa puissante protection ; car après l'avoir priée avec beaucoup de larmes dans le fort de la tentation, je me trouvais comme environnée d'une lumière céleste qui me couvrait et me rassurait ; de sorte que je me levais de terre où j'étais prosternée avec une nouvelle force et une nouvelle confiance. Ainsi, pendant ces dix-sept ans j'ai souffert extrêmement de la faim, de la soif, de la chaleur, du froid, et de la part du démon des tentations extraordinaires, et la très-sainte Vierge dont j'implorais sans cesse le secours, m'a toujours soutenue, protégée et fortifiée par ses prières auprès de Dieu, et m'a conduite comme par la main dans ma pénitence, parmi tant d'ennemis qui voulaient perdre mon âme et tant de dangers où je me trouvais exposée continuellement. »

« Mais, demanda Zozime, comment avez-vous vécu depuis ces dix-sept ans ? » — « Le Seigneur, répondit-elle, a soutenu mon âme pécheresse et ce misérable corps par la force de sa grâce ; et toutes les fois que je repasse dans mon esprit de combien de maux Dieu m'a délivrée, l'espérance que des marques si sensibles de sa bonté me donnent d'arriver un jour au port du salut, est pour moi comme un aliment délicieux, et sa divine parole me nourrit et me couvre comme d'un vêtement sacré, puisque l'homme ne vit pas seulement de pain, et que la parole du Seigneur sert de nourriture à ceux qui la goûtent, et d'un vêtement aussi durable que la pierre à ceux qui se sont dépouillés du péché par une véritable conversion. »

Saint Zozime lui entendant citer ces paroles de l'Écriture sainte, lui demanda si elle l'avait lue. La solitaire sourit doucement, et lui avoua que non-seulement elle ne l'avait jamais lue, mais qu'elle n'avait vu personne que lui depuis les quarante-sept ans qu'elle était dans ce désert, ni même aucune bête sauvage ; qu'elle n'avait jamais non plus appris à lire, ni entendu lire personne, ni chanter les Psaumes ; mais que la voix de Dieu qui se faisait

entendre à son cœur l'avait seule instruite. « Mais en voilà assez, ajouta-t-elle, sur ce que vous désirez savoir de moi. Je ne l'ai fait que pour vous porter à prier Dieu pour cette pécheresse, et je vous en conjure pour l'amour de Notre-Seigneur qui a voulu s'incarner pour nous. » En même temps elle se prosterna pour recevoir sa bénédiction, et Zozime levant la voix avec une abondance de larmes, dit : « Béni soit le Seigneur qui opère de si grandes merveilles. Béni soit celui qui fait des prodiges si étonnants et en si grand nombre, et qui méritent d'être publiés par toute la terre : Qu'il soit béni de la grâce qu'il m'a faite ici de connaître les marques de sa bonté envers ceux qui le craignent. Oui, mon Dieu, je reconnais véritablement que vous n'abandonnez jamais ceux qui vous cherchent. »

La solitaire se releva et retint Zozime qui eût voulu se prosterner à son tour pour lui demander aussi sa bénédiction, et elle ajouta : « Je vous conjure pour l'amour de Jésus-Christ de ne rien dire de tout ce que je vous ai raconté que quand je serai morte. Retournez en paix à votre monastère, et l'année prochaine n'en sortez point au commencement du carême avec les autres selon la coutume; restez-y jusqu'au jeudi saint au soir, et même vous n'en pourriez pas sortir quand vous le voudriez; mais le jeudi saint rendez-vous sur le bord du Jourdain à l'endroit qui est plus voisin des lieux habités, et portez avec vous le vase sacré où vous renfermez le corps précieux et le sang vivifiant de Notre-Seigneur Jésus-Christ, afin que j'aie le bonheur d'y participer; car je n'ai pas eu cette consolation depuis que je le reçus dans l'église de saint Jean-Baptiste la veille du jour que je passai le Jourdain. Avertissez l'abbé Jean, supérieur de votre monastère, qu'il veille sur lui-même et sur son troupeau, parce qu'il s'y passe certaines choses qui méritent correction; cependant ne le lui dites qu'après que l'année prochaine vous m'aurez donné la sainte communion. »

Zozime admira de nouveau l'esprit de Dieu qui résidait en

cette âme bienheureuse et qui lui révélait la discipline de son monastère et ce qu'il pouvait y avoir de plus caché. Il n'osait rien répliquer, et la Sainte s'étant recommandée encore à ses prières, se hâta d'entrer dans le fond du désert, laissant le saint abbé toujours plus étonné des merveilles de Dieu. Il baisa avec dévotion les vestiges imprimés sur le sable de cette pénitente et retourna à son monastère, où il arriva au temps prescrit, bénissant le Seigneur et ayant le cœur comblé de consolation.

Il garda un profond silence durant toute l'année sur ce qu'il avait vu, se contentant de prier Dieu dans son cœur qu'il daignât lui accorder le bonheur de revoir sa servante, et le désir qu'il en avait lui faisait paraître le temps bien long. Enfin le carême suivant, lorsque les religieux, selon la coutume, sortirent du monastère pour se disperser dans le désert, une fièvre qui dura plusieurs jours l'empêcha de sortir avec eux, et il comprit la vérité de ce que la Sainte lui avait prédit, que quand même il voudrait sortir avec les autres, il ne serait pas à son pouvoir de le faire. Mais le jeudi saint étant arrivé, il mit le corps et le sang de Jésus-Christ dans un petit vase fermé, un peu de figues, de dattes et de lentilles dans un panier, et s'en alla au bord du Jourdain à l'endroit qu'elle lui avait désigné. La nuit commençait à tomber et la Sainte tardait de paraître. Zozime en était en peine. Il craignait qu'elle ne l'eût prévenu, et que ne l'ayant pas trouvé elle ne se fût retirée. Il l'attribuait aussi à ses péchés, pensant que la Sainte avait reconnu en lui quelque chose qui déplaisait à Dieu, et que cela l'avait détournée de venir. Ces réflexions l'affligeaient jusqu'aux larmes, et s'adressant à Dieu il lui disait en soupirant et en pleurant : « Ne me privez pas, Seigneur, du bonheur de revoir votre servante, après que vous m'avez fait la grâce de me faire connaître ses vertus. Voudriez-vous rendre mon voyage inutile, et me faire porter par cette privation, la peine de mes péchés ? » Une autre pensée l'affligeait aussi : Si elle vient, disait-il en lui-même, il n'y a point ici de barque, comment traversera-t-elle le fleuve ?

Dans ce temps-là il la vit paraître à l'autre bord. Sa joie fut grande. Il se leva promptement, car il était assis à terre accablé de tristesse; mais la seconde peine restait; il pensait toujours comment elle pourrait passer le Jourdain; et il vit en même temps à la faveur de la lune qui était dans son plein et qui faisait distinguer aisément les objets, qu'ayant fait le signe de la croix, elle marcha sur les eaux comme elle eût pu faire sur la terre ferme.

Ce prodige l'étonna si fort, qu'oubliant son caractère de prêtre, et les sacrés mystères qu'il portait, tant il était hors de lui-même, il voulut se prosterner en terre; mais la Sainte lui cria du milieu du fleuve où elle marchait : « Que faites-vous, abbé Zozime? Vous êtes prêtre et vous portez Jésus-Christ avec vous? Donnez-moi, mon Père, donnez-moi votre bénédiction. » Zozime, encore plus surpris, s'écria : Véritablement Dieu est fidèle dans ses promesses, puisqu'il a dit que ceux qui se purifieront de leurs péchés, seront semblables à lui autant que la créature en est capable. Soyez glorifié à jamais, Seigneur Jésus, qui avez bien daigné écouter favorablement ma prière par un effet de votre miséricorde. Grâce vous soient rendues, de ce qu'en me faisant connaître l'excellence de la vertu de votre servante, vous m'avez fait connaître en même temps combien j'étais éloigné de la perfection. »

Tandis qu'il priait ainsi, la Sainte aborda, et se prosternant à ses pieds le pria de réciter le Symbole et l'Oraison Dominicale; ensuite lui ayant donné le saint baiser de paix selon la coutume, elle reçut les sacrés Mystères, et élevant les yeux et les mains au ciel, elle dit comme le saint vieillard Siméon : « Maintenant, Seigneur, vous permettrez à votre servante de mourir en paix selon votre parole, parce que j'ai vu de mes yeux le Sauveur que vous nous donnez. »

Elle dit ensuite à Zozime : « Permettez-moi, mon Père, de vous demander encore une grâce; retournez à votre monastère, et l'année prochaine au carême, revenez à l'endroit où vous êtes

venu la première fois, et là vous me verrez comme il plaira à Dieu. » Zozime lui présenta des fruits et des lentilles qu'il avait apportés dans un panier ; elle se contenta de prendre trois lentilles qu'elle mit à la bouche en disant : « La grâce du Saint-Esprit nous suffit pour soutenir notre âme. » Elle se recommanda de nouveau à ses prières. Zozime en fit de même et lui dit aussi de prier pour l'Église et pour l'Empereur ; après quoi, prenant congé de lui, elle repassa le fleuve en marchant sur les eaux comme elle avait fait auparavant.

Le carême suivant, Zozime ne manqua pas de traverser cette vaste solitude, qui le conduisait à l'endroit où deux ans auparavant il avait vu la Sainte pour la première fois. Il lui était resté un regret, c'était de ne lui avoir pas demandé son nom. Dieu y pourvut en lui faisant trouver son saint corps. Il le vit étendu à terre proche de cet enfoncement que nous avons dit être comme le lit d'un torrent, et après avoir arrosé ses pieds de ses larmes et les avoir baisés plusieurs fois, il se mit à réciter des psaumes et les autres prières qu'on faisait dans ce temps-là pour les morts. Il entra ensuite dans quelque doute s'il l'ensevelirait, ou ce qu'il pourrait faire qui fût plus agréable à la Sainte. D'ailleurs, il n'avait point d'instrument pour creuser une fosse. Le Seigneur ne le laissa pas longtemps dans cette peine. Le visage de la Sainte était tourné vers l'Orient, et il vit du côté de la tête une inscription tracée sur le sable qui contenait ces paroles : *Abbé Zozime, ensevelissez ici le corps de la pécheresse Marie, et en rendant la terre à la terre, priez pour elle. Je suis morte la nuit du vendredi saint, après avoir eu le bonheur de participer aux saints mystères.* Par cette inscription il apprit le nom de la Sainte, et que par un miracle extraordinaire, ayant reçu la sainte Eucharistie l'année d'avant, elle avait été transportée en moins d'une heure du bord du Jourdain à l'endroit où elle était morte la même nuit, quoiqu'il eût employé vingt jours pour y aller la première fois qu'il l'y rencontra. Ce premier prodige ne nous permet pas d'être

surpris que Zozime ait trouvé sur le sable l'inscription que nous venons de rapporter. Dieu, qui avait fait transporter miraculeusement la Sainte par les anges si loin et en si peu de temps, put aussi par leur ministère tracer sur le sable cette inscription, puisque la Sainte ne sachant pas écrire, elle ne l'avait pas pu faire, ou si elle l'avait faite, Dieu pouvait avoir conduit sa main pour cela, comme il avait fait parler les apôtres des langues qu'ils n'avaient jamais apprises, et conserver en même temps ces caractères sur le sable mouvant, lui qui commande aux vents et qui lâche ou retient leur haleine à son gré. Enfin, par un surcroît de merveille, quoique la Sainte n'eût point vu dans ce vaste désert des bêtes sauvages durant le temps qu'elle y avait vécu, Dieu renouvela en sa faveur, pour donner à Zozime le moyen d'ensevelir son saint corps, ce qu'il avait fait pour saint Paul, lorsque saint Antoine était en peine de creuser la fosse pour lui donner la sépulture. Un lion se présenta, fit la fosse avec ses griffes, et le Saint rendit ainsi les derniers devoirs à cette admirable pénitente.

Il retourna à son monastère autant comblé de joie d'une si heureuse découverte, que touché de componction d'avoir été dépositaire des secrets de la vie de cette grande Sainte, et le témoin des merveilles que nous avons rapportées. Il n'en laissa rien ignorer à son retour aux religieux de son monastère ; il dit à l'abbé Jean, son supérieur, ce que la Sainte lui avait recommandé pour son amendement et celui de ses frères, et celui-ci découvrit en effet qu'il y avait des défauts à réformer. Cela confirma encore mieux ce que Zozime rapporta d'elle. Les religieux ne pouvaient se lasser de l'entendre et de le redire aux autres. Enfin le nom de Marie, surnommée l'Égyptienne, devint bientôt célèbre non-seulement dans l'Orient, mais encore dans l'Occident. On lisait son histoire communément dès le sixième siècle, et personne ne s'était avisé de la révoquer en doute. L'auteur, qui vivait sous les règnes de Léon et Zénon, et par conséquent fort peu de temps

après saint Zozime, proteste dès le commencement et à la fin qu'il n'ajoute rien à la vérité. Le septième concile œcuménique et saint Jean de Damas la citent pour confirmer la croyance de l'Église touchant le culte des saintes images. Quant à saint Zozime, son historien dit qu'il mourut dans ce monastère âgé de cent ans.

L'église latine fait mention de sainte Marie d'Égypte dans le *Martyrologe* le second jour d'avril. Il y a eu d'autres pénitentes du même nom, qu'il ne faut pas confondre avec celle dont nous venons de rapporter l'histoire. Il est dit dans la vie de saint Cyrillien ou Quiriace, que deux de ses disciples passant un jour dans le désert virent comme la figure d'un homme qui remuait dans des bruyères ; ils s'en approchèrent croyant que c'était quelque anachorète ; mais n'y ayant trouvé personne, ils pensèrent que ce pourrait être quelque prestige du démon qui voulait les tromper, et se mirent en prières. Ils aperçurent bientôt après une caverne profonde, et alors ils jugèrent que ce qu'ils avaient vu était véritablement un solitaire, qui, les ayant aperçus, s'était aussitôt retiré dans cet antre qui lui servait de demeure. Ils s'annoncèrent à l'entrée en lui demandant sa bénédiction, et ils entendirent la voix d'une personne qui leur cria du fond de la caverne, qu'elle était une femme et leur demanda ce qu'ils voulaient et où ils allaient. Ils lui répondirent qu'ils allaient voir saint Quiriace et la prièrent de leur dire son nom et comment elle vivait dans ce lieu. Elle s'en excusa, et leur dit qu'elle pourrait satisfaire leur curiosité à leur retour. Mais comme ils lui firent de plus grandes instances, elle leur dit, pour s'en délivrer plus tôt, qu'elle s'appelait Marie, qu'elle était une grande pécheresse, qu'étant dans le siècle son emploi avait été de chanter et de jouer des instruments ; qu'elle avait été occasion de chute à beaucoup de monde ; que touchée de repentir, elle s'était retirée dans cette grotte pour faire pénitence ; que Dieu, par sa miséricorde, avait fourni à son entretien par un prodige journalier, puisque n'ayant apporté la première fois qu'un peu d'eau et des

légumes pour sa provision, elle en avait vécu jusqu'alors sans qu'il s'en fût rien diminué; qu'elle avait toujours été seule, et qu'elle les priaît enfin de la revenir voir dans quelque temps. Ces solitaires ne manquèrent pas de raconter ceci à saint Quiriac, qui en prit occasion de louer la miséricorde du Seigneur; il leur recommanda, lorsqu'ils le quittèrent, de ne pas oublier la bienheureuse Marie; mais étant entrés dans sa caverne, ils la trouvèrent morte, et allèrent à la laure de Susac, quérir ce qui était nécessaire pour l'ensevelir, et l'enterrèrent au lieu même où elle était morte.

Jean Mosch parle aussi dans le *Pré spirituel* d'une autre pénitente nommée Marie, qu'il avait vue lorsqu'elle était fort âgée, et dont il avait appris la conversion de sa propre bouche. « Deux anciens solitaires, dit-il, qui allaient de la ville d'Aïge en Tharse durant une extrême chaleur, étant entrés dans une hôtellerie pour se reposer, Dieu permit qu'ils y rencontrèrent trois jeunes hommes qui avaient en leur compagnie une femme de mauvaise vie. Ils se retirèrent à l'écart et se mirent à lire le saint Évangile. Cette femme les voyant appliqués à cette lecture, quitta ces jeunes gens et vint s'asseoir auprès de l'un d'eux, qui la repoussa aussitôt avec indignation en lui disant : « Comment avez-vous l'impudence de venir vous asseoir auprès de nous ? » — « Quoique je sois une grande pécheresse, lui répondit-elle, je vous prie, mon Père, de ne m'avoir pas tant en horreur, puisque Jésus-Christ notre Dieu et notre rédempteur n'a pas rejeté une femme comme moi lorsqu'elle est venue le trouver. » — « Oui, lui répliqua le Père, mais elle cessa d'être ce qu'elle était auparavant. Et moi, reparti cette femme, j'espère aussi, avec la grâce du Seigneur, qu'à commencer d'aujourd'hui je ne demeurerai plus dans le péché. » Elle quitta en même temps ces jeunes gens et tout ce qu'elle avait, pour suivre ces bons solitaires, qui la menèrent dans un monastère de femmes, proche de la ville d'Aïge, où elle devint un modèle de pénitence.

Nous placerons ici un autre trait d'histoire du même auteur, quoiqu'il n'ait pas un grand rapport avec ceux que nous venons de raconter. Il dit qu'il y avait à Jérusalem une religieuse qui menait une vie très-sainte; mais le démon ne pouvant souffrir sa vertu, rendit un jeune homme éperdument amoureux d'elle. Cette admirable vierge reconnaissant l'artifice du malin esprit, et ayant compassion du malheur dans lequel il précipitait l'âme de ce jeune homme, prit le parti de s'enfuir au désert voisin du Jourdain, pour faire rentrer cet égaré dans la voie de la justice par sa fuite, et pour trouver pour elle-même sa sûreté et un accroissement de mérites dans une entière solitude. Elle ne porta que son cilice et une petite provision pour se nourrir; mais Dieu par une merveille surprenante, fit que son cilice ne s'usa point et que sa provision ne diminua point; et par un nouveau prodige il la rendit invisible à tous les passants qui traversaient ce désert, quoiqu'elle les vît fort bien. Elle passa ainsi dix-sept ans, au bout desquels Dieu voulut faire connaître sa vertu à un solitaire, en suspendant le second miracle par lequel il la cachait aux yeux des autres; de sorte que celui-ci l'ayant aperçue, il lui demanda ce qu'elle faisait dans ce désert, et à quel dessein elle s'y était retirée. La pieuse vierge voulut d'abord éluder la question; mais le solitaire à qui Dieu avait révélé sa vertu, la reprit comme ayant manqué de simplicité, et lui fit avouer les grâces que Dieu lui avait faites, et que nous venons de rapporter.

LAURES DE PHARAN ET DE JÉRICO ¹.

On entendait par le nom de *Laure*, ainsi que nous l'avons déjà expliqué dans une note, une réunion d'ermites, logés dans des

¹ *Vitæ Patrum*, Pallade, Cotelier.

cellules séparées, mais cependant assez rapprochées les unes des autres, de manière que ceux qui les habitaient pouvaient facilement être gouvernés par le même supérieur. Nous parlerons dans la suite de plusieurs de ces laures. Celles de Pharan et de Jéricho sont des plus anciennes et des plus fameuses. On en attribue l'établissement à saint Chariton, dont Surius rapporte la vie au 28 septembre.

Les actes de ce Saint le font vivre du temps de la persécution de l'empereur Aurélien. Il est dit qu'il était d'Iconium ¹ en Lycaonie et qu'ayant embrassé le christianisme, il en remplit les devoirs avec tant de piété que les païens reconnurent aisément la sainteté de sa foi par celle de ses mœurs, ce qui l'exposa bientôt à leurs violences. Il souffrit plusieurs supplices avec une constance héroïque, mais il n'en mourut point, Dieu l'ayant conservé pour être une des lumières de l'état monastique. Après qu'on l'eut gardé en prison jusqu'à la mort d'Aurélien, on le laissa en liberté, et il s'en alla à Jérusalem ; mais on ne sait pas si ce fut aussitôt ou plusieurs années après.

Dieu éprouva encore sa patience dans ce voyage par une seconde persécution ; car il fut rencontré en chemin par des voleurs qui le lièrent et le conduisirent dans une caverne à deux lieues de cette ville. Chariton, qui savait qu'il ne nous arrive aucune tribulation sans l'ordre de Dieu, s'abandonna avec soumission à sa providence et attendit ce qu'il voudrait faire de lui. Il ne tarda pas d'éprouver qu'il assiste puissamment ceux qui ont mis en lui toute leur espérance ; car ceux qui l'avaient lié ayant bu d'un vin empoisonné par un accident, moururent tous, et par un nouveau signe de la protection de Dieu, ses liens se rompirent, et il se trouva l'héritier de la caverne et de l'argent que ces voleurs avaient amassé.

On ignorait à qui pouvait appartenir cet argent, et on lui en

¹ Aujourd'hui *Konièh*.

laissa la disposition. Il en donna une partie aux pauvres et à des solitaires et employa le reste à bâtir en ce lieu un ermitage, et à changer la caverne en église ¹, qui fut dédiée par Macaire, évêque de Jérusalem. On croit que les solitaires à qui une portion de cet argent fut distribué, étaient établis près de la mer Morte dans un lieu plein de roseaux et qu'ils étaient du nombre de ces pieux fugitifs qui du temps des persécutions prirent le parti de se retirer dans le désert plutôt que de renoncer à leur foi, ce qui peut avoir donné commencement dans ces quartiers à la profession monastique. Quoi qu'il en soit, c'est ainsi qu'on rapporte l'établissement de la célèbre laure de Pharan à deux lieues de Jérusalem sur le chemin de Jéricho, et dont il est si souvent parlé dans l'histoire des solitaires.

Chariton n'y demeura pas longtemps seul; plusieurs fidèles renonçant au siècle vinrent s'y mettre sous sa conduite, et il eut grand soin de les former à la vertu. Ils ne vivaient que de pain, d'eau et de sel. Ils travaillaient beaucoup et passaient successivement des ouvrages des mains au chant des Psaumes. Ainsi leur vie était un exercice continuel d'abstinence, de travail et de psalmodie. Après avoir établi une si belle discipline dans cette nouvelle laure, il y laissa un supérieur et se retira dans une autre caverne près de Jéricho, où il n'avait pour nourriture que des herbes qui croissaient à l'entour, et ne s'occupait que de la prière. Quelques malades qu'il guérit miraculeusement le firent connaître et lui attirèrent de nouveaux disciples. Il bâtit pour eux une seconde laure, connue depuis sous le nom de laure de Jéricho; et après les avoir suffisamment instruits des devoirs de la vie religieuse, il leur donna aussi un prieur, et se transporta dans le désert de Thécué, pour tâcher d'y vivre inconnu et de suivre sans

¹ Cela ne put arriver que longtemps après que le Saint fut délivré de sa prison; car Aurelien fut tué en 275, et Macaire tint le siège de Jérusalem depuis l'an 314 jusqu'en 344; ainsi il y eut un intervalle au moins de quarante ans, et peut-être de soixante. Voyez Bulteau, l. 2, c. 9, n. 1.

obstacle l'attrait qu'il avait pour la solitude et le silence. Mais il y fut encore obligé de recevoir des disciples; ce qui lui donna occasion de fonder une troisième laure, qu'on a nommée la laure de Suca.

Enfin il se retira dans une petite grotte qui était comme suspendue en l'air, où il pouvait vaquer à son gré à la contemplation et y demeura jusqu'à ce qu'ayant eu révélation de sa mort, il retourna à sa première laure de Pharan. Là, ayant exhorté ses disciples à mener une vie parfaite, il leur prédit que l'Église serait bientôt agitée d'un furieux orage, ce qui sans doute présageait la persécution des Ariens sous l'empire de Constance. On croit qu'il est mort vers l'an 340 dans une extrême vieillesse.

L'abbé Elpide augmenta dans la suite la laure de Jéricho. Il fleurissait dans ce désert vers l'an 400. Pallade qui en parle dans son *Histoire lausique*, dit qu'il était de Cappadoce et qu'il demeurerait sur la montagne de Luca et dans une de ces cavernes de Jéricho, que les Amorrhéens creusèrent quand ils furent au-devant de Josué. Il observait une abstinence très-rigoureuse, et durant vingt-cinq ans il ne mangea que le samedi et le dimanche. Il passait aussi les nuits entières debout à chanter des psaumes et des cantiques. Enfin son corps était tellement atténué par ses austérités que l'on pouvait, dit son historien, compter facilement tous ses os. Sa vertu le fit juger digne du sacerdoce, et Timothée, co-évêque de Cappadoce, qui avait bâti un monastère en ce lieu, l'en établit supérieur. Il ne quitta pas pour cela sa caverne; mais il faisait paraître en ses actions tant de perfection, que son exemple seul suffisait pour instruire ses religieux, quoiqu'il les obscurcît tous. Cela fit que les solitaires s'empressant comme à l'envi de se ranger sous sa conduite, il se trouva environné d'un très-grand nombre, qui le suivaient comme les abeilles suivent leur roi. Ainsi il fit bâtir quantité de cellules sur cette montagne, et y gouverna ces fervents religieux, réglant les austérités de chacun selon ses forces, en sorte que tous s'exerçaient dans la

vertu en différentes manières, qui pourtant tendaient au même but.

Pallade ajoute qu'une nuit que l'abbé Elpide chantait des psaumes avec les autres, un scorpion le piqua, et qu'il se contenta de l'écraser sans témoigner aucun sentiment de la douleur cuisante qu'il lui avait causée. Il priaït ordinairement le visage tourné vers l'Orient. Enfin sa retraite lui fut si chère, que depuis qu'il s'établit dans la caverne qui servit de carrière à ses souffrances, il ne descendit plus de la montagne.

Ainèse et Eustache, frères, lui furent liés de société et excellèrent dans la profession monastique. Il eut entre autres disciples un Cappadocien nommé Sisine, d'une très-basse naissance, puisqu'il avait été esclave, mais qui devint illustre par sa piété. Il demeura six ou sept ans auprès de lui et s'efforça de l'imiter dans sa pénitence; ensuite il s'enferma dans un sépulcre, où il passa trois ans dans une oraison continuelle, sans s'asseoir, sans se mettre à table, sans sortir; Dieu lui donna pouvoir sur les démons. Il retourna ensuite à son pays, où ayant été fait prêtre, il gouverna deux monastères, l'un d'hommes et l'autre de femmes.

Pallade parle encore d'un solitaire nommé Gadane, de Palestine, qui passa sa vie à découvert le long du Jourdain. Les Juifs le haïssaient extrêmement, et un deux l'ayant rencontré auprès de la mer Morte, tira son épée pour le tuer; mais sa main devint sèche à l'instant.

Le même auteur parle aussi d'un anachorète de cet endroit nommé Élie. C'était, dit-il, un homme d'une vertu très-éprouvée, et qui, s'occupant dans tous les exercices de la vie religieuse, était continuellement en prière, et recevait avec une égale bonté et charité ceux qui le venaient visiter. Il ajoute que des frères l'étant venu voir, le pain lui manqua, et qu'il eut tant de douleur de ne pouvoir pas leur en présenter, qu'il en était accablé; mais étant entré dans sa cellule il y trouva, contre toute attente, trois pains nouvellement cuits que la providence lui envoya, et qu'il

leur porta aussitôt avec joie. Deux de ces pains suffirent pour les rassasier, quoiqu'ils fussent vingt, et il en resta un qui lui servit pour se nourrir pendant vingt-cinq jours.

SAINT MARTINIEN ET SAINT JACQUES, ERMITES ¹.

Il y a auprès de Césarée en Palestine, une montagne appelée *le lieu de l'Arche*, qui était habitée dès le temps de l'empereur Théodose le Grand par plusieurs saints ermites. Ce fut là que Martinien, natif de cette ville, se retira à dix-huit ans pour ne vaquer qu'au soin de son âme. Il entreprit avec tant de ferveur l'ouvrage de sa perfection, qu'il y fit de très-grands progrès en peu de temps, et le bruit de ses vertus se répandant de tous côtés, on venait à lui pour être guéri par ses prières de différentes maladies, et pour recevoir des avis de salut.

Le démon ne put souffrir longtemps dans un jeune homme une vertu si éminente. Il l'attaqua par différentes tentations, tantôt dans l'imagination, tantôt dans les sens, et d'autres fois par des prestiges, afin de l'obliger d'abandonner le désert; mais il lui résistait courageusement par la force de l'oraison et le chant des Psaumes, sans que les bruits qu'il faisait autour de sa cellule ou les spectres qu'il présentait à ses yeux, l'empêchassent de poursuivre la prière et la psalmodie.

Ces efforts n'ayant point réussi au tentateur, il employa un autre moyen qui mit Martinien à une terrible épreuve. Quelques personnages conversant ensemble dans une place de Césarée, s'entretenaient de lui et admiraient comment il était parvenu à une si éminente piété. Tandis qu'ils en discourent, une mauvaise femme se trouva à portée de les entendre, et s'avancant effronté-

¹ Métaphraste.



Cerami delvax.

Saint Martinien.

Imp. et lith. chez M. L. Laroche.

ment, elle leur dit que Martinien n'était pas moins fragile que les autres hommes, qu'il ne se soutenait dans la piété que parce qu'il vivait comme les bêtes sauvages loin des occasions qu'on a dans les villes, et que la preuve la plus sûre d'une vertu constante, était de résister au mal quand on se trouvait dans le danger de le commettre. « Je ne le croirai véritablement digne d'admiration, ajouta-t-elle, non-seulement devant les hommes, mais aussi devant les anges du ciel, que quand je me serai présentée devant lui et qu'il aura néanmoins persévéré dans sa vie actuelle. » Ceux qui l'écoutaient entrèrent malheureusement dans sa pensée et convinrent qu'elle irait mettre sa vertu à l'épreuve.

Cette créature, suscitée par le démon, alla donc se couvrir de haillons, mit dans un sac les instruments de mondanité dont elle se servait pour perdre les âmes, et partit le soir de la ville pour arriver dans la nuit à la montagne, où était la cellule de Martinien. Le temps était mauvais, et cela favorisa encore mieux son artifice ; car quand elle fut à portée d'être entendue, elle affecta une grande frayeur, et s'écria d'une voix lamentable : « Ayez pitié de moi, serviteur de Dieu, et n'exposez pas par un si mauvais temps une pauvre femme à être dévorée par les bêtes. Je me suis égarée ; je ne sais où aller ; donnez-moi du secours ; bien que je sois une pécheresse, je suis pourtant une créature de Dieu. »

Elle fut quelque temps à crier et à feindre de pleurer et de se lamenter ; et Martinien, ne voulant pas se reprocher de lui avoir refusé son secours dans un danger qui paraissait pressant, la reçut dans sa cellule, lui fit du feu, lui donna des dattes à manger, et lui recommanda enfin de se retirer quand le jour paraîtrait. Pour lui, il se retira dans une autre cellule intérieure, dont il ferma la porte, et après avoir chanté les psaumes selon sa coutume, il s'endormit à terre, qui lui servait ordinairement de lit. Mais dans ce temps-là cette méchante créature tira du sac les habits qu'elle y avait cachés, s'en revêtit et s'ajusta comme elle avait accoutumé de faire, afin de consommer son mauvais dessein.

Le saint homme s'étant levé le matin et ayant chanté encore des psaumes, sortit de sa cellule secrète dans l'intention de la congédier si elle ne s'était pas retirée. Mais il fut bien surpris de la voir dans un état si différent du soir d'auparavant. Il ne la reconnut pas d'abord, et lui demanda d'où elle était, comment elle était entrée dans la cellule et ce que signifiaient ces ornements diaboliques.

« Je suis, lui répondit cette misérable, celle que vous reçûtes hier au commencement de la nuit. » — « Comment donc avez-vous changé d'habit? lui demanda le Saint. Vous n'êtes venue qu'avec des haillons, et vous voilà couverte des ornements que l'orgueil a fait inventer aux personnes de votre sexe. » La question était hors de propos et dangereuse, et la femme en profita pour entrer en discours avec lui et pour lui tenir de mauvais propos. Elle s'y prit avec tant d'artifice qu'elle arracha de ce cœur, qui jusqu'alors avait triomphé si généreusement des puissances des ténèbres, un consentement intérieur.

Martinien, renonçant à renvoyer immédiatement cette femme, lui dit d'attendre un peu, parce que c'était à cette heure-là qu'on venait quelquefois pour recevoir sa bénédiction, et qu'il allait observer du haut du rocher s'il ne paraissait personne, de peur qu'on ne fût scandalisé si on le voyait avec elle. La séductrice triomphait déjà dans son âme; mais Dieu ne voulut pas que ce solitaire fût privé du fruit des travaux qu'il avait soufferts pour son amour depuis sa jeunesse. Tandis qu'il était à découvert sur la cime du rocher, il fit luire la lumière de sa grâce dans son cœur, qui lui montra la profondeur de l'abîme où il allait se précipiter, et lui en fit sentir toutes les horreurs.

Alors, pénétré d'un vif regret, il rentra dans la cellule, où, en présence de cette femme, il alluma un grand feu et se mit au milieu de ce brasier les pieds nus, jusqu'à ce qu'ils fussent si brûlés, que ne pouvant plus se soutenir il tomba par terre. Quelques moments après il se releva du mieux qu'il put, et se jeta

encore dans le feu, se disant à lui-même avec des larmes et des gémissements : « Que t'en semble, Martinien, de ce feu ? Est-il comparable à celui de l'enfer que le diable te prépare ? Si tu veux y tomber, écoute cette femme, c'est le moyen d'y être précipité. » Il n'en sortit qu'après s'être beaucoup brûlé, et puis se prosterna la face contre terre et implora le secours de Dieu avec beaucoup de larmes, se reprochant sa faiblesse et sa facilité à écouter la tentation.

Cette femme, effrayée d'une si terrible pénitence, conçut à son tour un grand repentir. Elle jeta au feu tous les ajustements qu'elle avait pris pour séduire le serviteur de Dieu ; reprit les haillons qu'elle avait portés, et dans cet état elle se prosterna aux pieds de Martinien, lui demanda pardon, pleurant beaucoup du mauvais dessein qui l'avait attirée dans sa cellule, et le conjura de lui montrer la voie de la pénitence.

Martinien lui dit d'aller à Jérusalem et de là à Bethléem au monastère de sainte Paule, qui vivait alors, et qu'elle y trouverait son salut. Il lui donna quelques avis en peu de mots, qui tendaient à la fuite des occasions, et à nourrir dans son cœur les sentiments de pénitence que Dieu y avait mis par sa grâce : ce qu'elle écouta avec beaucoup de contrition. Elle marcha tout le reste du jour pleurant ses péchés, et pressée d'un saint désir de s'en purifier par la pénitence ; et lorsque la nuit la surprit dans cette vaste solitude, la terre lui servit de lit. Elle reprit son chemin lorsque le jour parut, continuant à pleurer et à gémir. Enfin, elle arriva auprès de sainte Paule, à qui elle raconta tout ce qui lui était arrivé. La Sainte en rendit gloire au Seigneur, dont elle admira la miséricorde envers cette âme pénitente. Elle l'admit dans son monastère, et ne cessa de l'instruire de ce qu'elle devait faire pour se sanctifier.

Ses avis ne furent pas inutiles. Zoé (c'était le nom de cette femme) embrassa la pénitence avec une ferveur extraordinaire ; car elle ne vivait que de pain et d'eau, encore ne se rassasiait-elle

jamais. Elle mangeait seulement le soir, et quelquefois elle passait deux jours sans rien prendre. Elle couchait sur la plate terre, et enfin elle menait une vie si austère, que sainte Paule crut devoir y mettre des bornes et l'exhorter à épargner un peu son corps si elle voulait qu'il la soutînt jusqu'à la fin. Dieu fit connaître à cette Sainte par un miracle qu'il avait agréé sa pénitence. Une femme, atteinte d'une très-vive douleur aux yeux, vint au monastère pour obtenir de Dieu sa guérison par les prières de ses religieuses. La Sainte ordonna à Zoé de prier pour elle, désirant de connaître si Dieu lui avait pardonné ses péchés. En effet, s'étant mise en oraison pour cela, la malade fut guérie et ne voulut point sortir du manastère. Zoé vécut dix ans dans le monastère, après quoi elle mourut dans la paix du Seigneur.

Pour revenir à Martinien, il fut durant quelques mois très-incommodé de sa brûlure ; et après qu'il fut guéri il conçut le dessein de se retirer dans quelque endroit si caché, qu'il ne fût plus exposé à une occasion semblable à celle qui lui avait fait verser tant de larmes. Il implora pour cela le secours du Seigneur par une humble prière, et s'étant muni du signe de la croix, il sortit de sa cellule pour chercher l'asile qu'il désirait. Le démon lui voyant quitter ce lieu, lui cria avec insulte : « J'ai triomphé, Martinien, et je te chasse de ta cellule ; sache que je te poursuivrai et que je te chasserai de partout. »

Saint Martinien lui répondit que ce n'était pas par ennui, ni par son pouvoir qu'il quittait sa cellule ; que s'il avait eu de l'avantage sur lui, il avait triomphé à son tour en lui enlevant une âme qu'il tenait captive. Le démon s'évanouit et Martinien entendit ces paroles du Prophète : *Que Dieu se lève et que ses ennemis soient dissipés, etc.*

Il prit, en continuant ce psaume, le chemin de la mer, et il y trouva heureusement le patron d'un navire, homme craignant Dieu, qu'il pria de lui dire s'il ne saurait pas quelque petite île assez avant dans la mer qui ne fût pas habitée. « Pourquoi me de-

mandez-vous cela, lui répondit cet homme. « Je voudrais, répliqua le Saint, trouver un endroit où je sois entièrement séparé du monde, et à couvert des pièges de l'ennemi du salut. » — « Je connais bien, dit le patron, un rocher escarpé fort éloigné de terre, et dont les abords vous effraieront peut-être ; mais de quoi y vivrez-vous ? C'est précisément, répartit le Saint, ce que je cherche ; et quant à ma nourriture j'y pourvoirai en travaillant des mains. Il me suffira que quatre fois l'année vous m'apportiez des branches de palmier dont je ferai des ouvrages que vous vendrez, et du produit vous me porterez aussi ma provision de pain et d'eau, ce qui me suffira pour mon entretien. »

Le patron reconnut à ces propositions que celui qui les lui faisait était un saint personnage, et s'offrit avec plaisir de le seconder dans son dessein. Il le conduisit donc à cette île, où il aborda heureusement le soir. C'était tout ce qu'il pouvait désirer de plus favorable à son dessein : aussi en rendit-il à Dieu de grandes actions de grâces, ainsi qu'au patron qui l'avait servi si bien à son gré. Celui-ci lui offrit de lui porter du bois pour construire une cellule, mais il l'en remercia, et voulut rester sur ce rocher exposé à toutes les injures de l'air pour rendre sa pénitence encore plus rigoureuse.

Martinien fut six ans dans ce lieu terrible à la nature, privé de toutes les consolations humaines ; mais comblé de joie dans son cœur d'être séparé des créatures, et de pouvoir s'occuper sans obstacle des vérités des saintes Écritures. Le démon tentait bien quelquefois de le troubler, et même une nuit qu'il faisait un grand orage, il lui fit paraître les vagues si fort élevées, qu'il semblait qu'elles allaient engloutir tout le rocher ; mais il était aguerri contre ses prestiges, et sa prière dissipa celui-ci.

Enfin, après ces six ans de solitude, Martinien éprouva qu'il n'y a de ferme assurance pour notre âme que quand nous sommes arrivés au port de l'éternité. Un vaisseau fut surpris par une horrible tempête à peu de distance de son île, et vint s'y

briser. Il y avait des passagers de tout sexe, et tout périt à la réserve d'une fille âgée d'environ vingt-cinq ans, qui fut assez heureuse pour s'accrocher à la roche, et qui implora son secours avec de grands cris. Il fut donc obligé de l'aller tirer de l'eau; mais craignant que ce ne fût un nouveau piège que le démon lui tendait, il dit à cette fille : « Nous ne pouvons rester ici tous les deux; vous y demeurerez seule; vous avez du pain et de l'eau suffisamment pour vous nourrir jusqu'à ce que le patron, qui doit venir dans deux mois, arrive. Vous lui ferez le récit de votre naufrage; il vous prendra dans son bord et vous ramènera à votre pays. » Ensuite ayant fait le signe de la croix, il adressa à Dieu cette prière : « Seigneur, à qui les eaux et les vents obéissent, regardez-moi des yeux de votre miséricorde, et ne souffrez pas que je périsse. Je me confie en votre saint nom, et c'est dans l'espérance de votre secours que je m'abandonne à la merci des flots pour empêcher, en restant ici, que mon âme ne se perde. »

En même temps il se jeta dans la mer, et Dieu lui envoya un dauphin qui le reçut sur son dos et le conduisit jusqu'à la terre ferme. La jeune fille fut témoin de cette merveille, et le suivit des yeux jusqu'à ce qu'elle le perdit de vue; et nous verrons bientôt les impressions que ce prodige fit sur son âme.

Il rendit à Dieu des actions de grâces en abordant la terre, et ensuite faisant réflexion aux pièges que le démon lui tendait partout, il ne voulut plus se fixer en aucun lieu, mais il se détermina à vivre en pèlerin sur la terre; ainsi il allait de bourg en bourg et de ville en ville, et lorsqu'il arrivait à quelque endroit, il s'informait s'il y avait quelque grand serviteur de Dieu, prenait chez lui un léger repas et se retirait après dans quelque lieu solitaire pour y vaquer à la prière et à ses exercices monastiques.

Il parcourut ainsi pendant deux ans plusieurs pays, jusqu'à ce qu'il arrivât à Athènes, où Dieu lui fit connaître qu'il mourrait bientôt. Son premier soin fut d'aller à l'église; là sentant sa der-

nière heure approcher, il pria quelqu'un de faire appeler l'évêque. C'était un saint prélat à qui Dieu avait aussi révélé sa prochaine arrivée, et il en attendait le moment. On vint lui dire qu'un étranger le demandait dans l'église, mais qu'on ne savait pas s'il était dans son bon sens, jugeant par sa pauvreté et l'épuisement de ses forces que sa tête n'était pas tout à fait libre; mais l'évêque éclairé d'en haut sur le mérite du Saint, redressa leur jugement et se hâta de se rendre à l'église. Il l'y trouva étendu à terre, n'ayant pas la force de se lever pour lui rendre ses respects et recevoir sa bénédiction qu'il lui demanda en étendant seulement les bras. L'évêque la lui donna; et dans le moment faisant le signe de la croix, il montra un visage riant et rendit doucement son âme à Dieu. Ce fut vers le commencement du cinquième siècle.

Parlons maintenant de la fille qui était restée dans l'île. Elle attendit l'arrivée du marinier comme le Saint le lui avait promis, et cet homme fut bien étonné de trouver une fille au lieu du saint solitaire. Il crut d'abord que c'était un spectre et prit la fuite; mais la jeune fille le rassura en lui criant qu'elle était chrétienne et en faisant sur soi le signe de la croix. Elle lui raconta tout ce qui lui était arrivé et comment saint Martinien lui avait cédé la place. Là-dessus le patron lui offrit de la ramener à la ville; mais l'exemple de la vertu de saint Martinien et le miracle que Dieu avait fait en sa faveur, comme nous l'avons dit, l'avait tellement touchée du désir de se sanctifier qu'elle voulut imiter sa pénitence. Ainsi elle pria le patron de lui apporter une robe pour se mieux couvrir, et de la laine pour travailler, avec du pain et de l'eau pour sa nourriture, comme il avait fait pour saint Martinien.

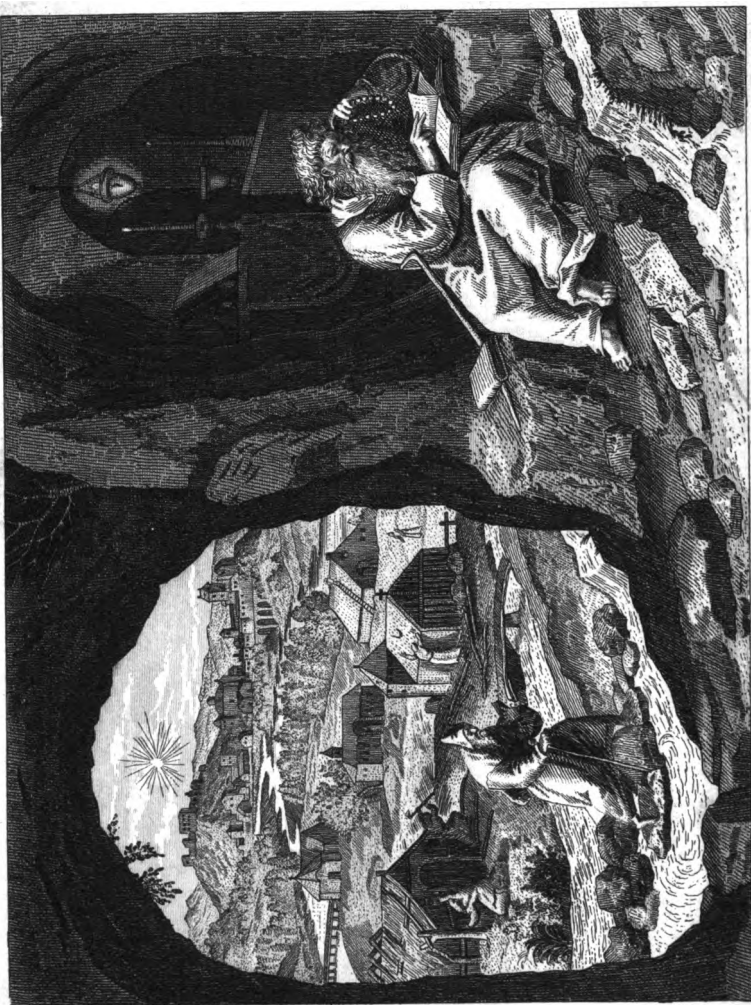
Le patron le fit avec joie, et amena sa femme avec lui lorsqu'il revint pour lui apporter ses provisions. Depuis ce temps-là ils continuèrent de la venir voir tous les trois mois, ce qui dura six ans. Au bout de ce temps le nautonier et sa femme étant revenus

ils la trouvèrent morte. Elle était étendue sur la terre, ayant les yeux et la bouche fermés et les bras croisés sur sa poitrine, et elle paraissait si modeste qu'ils crurent qu'elle dormait; mais ayant reconnu qu'elle était morte, ils portèrent son corps à Césarée, et en donnèrent avis à l'évêque, qui, sur le rapport qu'ils lui firent de tout ce qui s'était passé, lui fit des funérailles fort honorables et l'ensevelit dans un lieu distingué. Ses actes portent qu'elle faisait douze oraisons par jour et vingt-quatre dans la nuit, et qu'elle ne mangeait en deux jours qu'une livre de pain. Métaphraste l'appelle Photine. L'histoire de saint Martinien a été écrite par un auteur contemporain qui l'avait connu. Métaphraste, qui l'a reproduite, y a mis la main; mais nous en avons retranché ce que nous présumons qu'il a ajouté du sien, comme peu sûr.

Boll. 28 janv.

Nous joindrons ici en peu de mots l'histoire d'un solitaire, nommé Jacques, qui mourut près d'un siècle après saint Martinien, et dont la chute et la pénitence nous apprennent à nous défier toujours de nous-mêmes, quelques progrès que nous ayons faits dans la vertu, et à ne point désespérer du pardon, quand même nous serions coupables des plus noirs crimes. Jacques se retira d'abord dans une grotte peu éloignée du mont Carmel, et passa ensuite dans une autre près de la rivière de Lison. Son nom y fut célèbre, parce qu'il était parvenu à une grande perfection et que Dieu l'avait honoré du don des miracles. Il convertit plusieurs Samaritains, et on recourait à lui des monastères voisins pour recevoir de bons avis et avoir sa bénédiction.

Il persévéra cinquante ans dans cette vie si sainte et si édifiante; mais tandis qu'en généreux athlète de Jésus-Christ il courait avec une sainte ardeur dans la carrière de la pénitence, il eut le malheur de faire une chute déplorable; car après avoir triomphé du démon dans une occasion très-dangereuse, il en fut vaincu dans une autre, en se souillant d'un crime et en commettant un assassinat pour le cacher. Le démon, qui l'avait aveuglé pour le précipiter dans cet abîme, lui ouvrit les yeux après son péché



Grav. J. J. W.

Imp. Ch. Bardon aine. Paris.

St. Anthony.

pour le faire tomber dans le désespoir. Il pensa donc d'abandonner son état et de retourner dans le siècle ; mais un charitable anachorète qu'il alla voir l'encouragea à espérer en la miséricorde de Dieu ; et fortifié par ses exhortations, il s'imposa une très-austère pénitence, quoiqu'il fût déjà avancé en âge, et s'enferma dans un tombeau où durant dix ans il pleura son crime et ne cessa de se tenir dans une profonde humiliation devant le souverain Juge ; par ce moyen il obtint le pardon qu'il lui demandait, et même le don des miracles lui fut rendu. Enfin, il finit heureusement sa vie ; et les gens du pays, dont il fut le protecteur, bâtirent une église sur son tombeau.

SAINT EUTHYME, SURNOMMÉ LE GRAND, ARCHIMANDRITE EN PALESTINE ¹.

C'est ici un des plus célèbres Pères de la vie monastique que la solitude ait donnés à l'Église. Les Grecs ont ajouté au titre de Grand qu'ils lui ont donné, celui de *Théophore*, ou *Porte-Dieu* ; soit parce que la grâce du Seigneur a éclaté en lui par les plus éminentes vertus, soit parce que son cœur brûlait du zèle de sa gloire et était embrasé de son saint amour ; en sorte qu'on pouvait dire que Dieu habitait dans son cœur d'une manière plus particulière par l'effusion de ses plus précieux dons, et qui se manifestèrent au-dehors par ses œuvres admirables et par sa fermeté inébranlable dans le soutien de la foi contre les hérétiques de son temps. Le moine Cyrille, historien très-exact et dont nous parlerons ailleurs, a écrit sa vie. C'est lui que nous suivrons dans ce que nous allons rapporter, et nous nous servirons utilement des

¹ Cyrille, les Bollandistes, Coteller, Tillemont

lumières des continuateurs de Bollandus et des monuments de l'Église grecque de Cotelier.

Saint Euthyme fut le fruit des prières de ses parents. Son père, appelé Paul, était un personnage distingué dans Mélitène ¹, ville de la petite Arménie, par sa noblesse et par sa vertu. Son épouse, nommée Denyse, ne lui cédait ni en qualité ni en mérite ; mais elle était stérile et désirait beaucoup d'avoir des enfants. Elle s'adressa, de concert avec son mari, au saint martyr Polyeucte pour en obtenir de Dieu par son intercession, et ils allèrent pour cela à son église, où ils passèrent plusieurs jours en prière. Tandis qu'ils persévéraient en oraison, ils eurent une vision, dans laquelle une voix céleste leur fit entendre ces paroles : « Ayez bon courage, le Seigneur vous a accordé un fils, que vous appellerez Euthyme, parce qu'à sa naissance le Seigneur rendra la paix et la tranquillité aux églises. Ses mœurs répondront aussi à son nom, et il le portera d'autant plus dignement, qu'il en exprimera par ses vertus toute la signification. »

Ces pieux personnages retournèrent chez eux merveilleusement consolés de cette promesse, et résolurent de consacrer au service du Seigneur ce précieux enfant que Dieu leur faisait espérer.

Leur foi et leur confiance furent bientôt récompensées par les effets. Denyse se trouva enceinte, et enfin elle accoucha de cet enfant de bénédiction environ cinq mois avant la mort funeste de l'empereur Valens. Il perdit son père à l'âge de trois ans, et sa mère pénétrée de douleur vint le présenter, par l'entremise d'Eudoxe son oncle, à Otrée, évêque de Mélitène, pour être élevé sous sa discipline. Dieu éclaira ce prélat d'une manière particulière sur les desseins de perfection qu'il avait sur lui, en lui faisant connaître quelque chose d'extraordinaire et de céleste dans son esprit et dans son cœur, ce qui fit qu'il voulut lui tenir lieu de père et de mère, et qu'après l'avoir baptisé il lui coupa les cheveux, le

¹ Aujourd'hui *Méledri*.

consacra au service de Dieu, l'éleva au grade des lecteurs avant qu'il fût en état d'en faire les fonctions, et l'enrôla ainsi dans son clergé. Voyant aussi que la pieuse Denyse s'occupait entièrement aux exercices de piété, il la fit diaconesse de son église.

Théodose le Grand ayant été fait alors empereur, la persécution des ariens que Valens avait favorisés cessa, et les fidèles jouirent de la paix, comme Dieu l'avait promis à ses parents en leur ordonnant de l'appeler Euthyme : ce qui en était l'heureux présage. Otrée commença son éducation par de saints exercices, le nourrissant, pour ainsi dire, dans cet âge innocent du lait de la piété. Ensuite à mesure que sa raison se développa et qu'il fut en état d'étudier, il le mit entre les mains d'Acace et de Synode, tous les deux distingués dans son clergé par leur noblesse, leur vertu, leur prudence et leur érudition, et qui, après de grands travaux pour la gloire de Jésus-Christ et le service de l'Église, furent consécutivement évêques de Mélitène.

Le jeune Euthyme fit sous leur conduite des progrès au-dessus de son âge dans l'étude des saintes lettres et des autres auxquelles on l'appliqua. Il faisait ses délices de la lecture des divines Écritures ; il en gravait les sentences bien avant dans son esprit, pour s'exciter à les mettre en pratique. Il tâchait d'imiter par une fervente émulation, les exemples de sainteté qui y sont rapportés ; et pour renfermer en peu de mots le fruit qu'il en retirait, il méditait continuellement la parole de Dieu dans ces Livres sacrés, et réglait sans cesse sur elle ses affections et ses actions.

Sa docilité envers ses maîtres paraissait assez par les fruits qu'il retirait de leur soin ; mais non content de recevoir leurs leçons, il voulut aussi se rendre l'imitateur de leurs vertus ; et tandis qu'il prêtait l'oreille à leurs instructions, il ouvrait les yeux sur leurs actions pour y conformer les siennes : ainsi il ne se contenta pas d'être leur disciple, il voulut devenir leur copie parfaite. Il les imitait donc, dit le moine Cyrille son historien, dans leur vie sobre, dans leur simplicité, et dans leur modestie, leur

ferveur et leur exactitude aux divins offices et à tous les devoirs ecclésiastiques. Il ne perdait jamais le temps en discours inutiles. Il se privait de toute sorte d'étude qui n'eût servi qu'à amuser son esprit au lieu d'être utile à son âme. Il ne se laissait jamais aller à des ris inconsidérés, ni à une dissipation contraire à la gravité de son état, ni au murmure, surtout dans l'église, où il se tenait toujours dans un si grand respect, qu'on comprenait sans peine qu'il était pénétré de la souveraine majesté de Dieu, et que son âme était recueillie en lui comme s'il lui eût parlé cœur à cœur dans une oraison profonde.

Le moine Cyrille remarque encore qu'il combattait tous les vices par la pratique des vertus opposées. Il réprimait la colère, dit-il, par une douceur et une charité admirables; l'avidité du manger, par une tempérance rigoureuse; les pensées de l'ambition et de la gloire mondaine, par la modération de son cœur; la convoitise des biens de la terre, par le dépouillement volontaire; et généralement chaque vice, par la pratique de chaque vertu propre à le détruire.

Tant de piété et tant de mérites déterminèrent son évêque à l'élever par les différents degrés jusqu'à la prêtrise, et à le charger en qualité de supérieur général, de la conduite des monastères de la ville et du diocèse; mais ce ne fut pas sans faire violence à son humilité. La crainte qu'il avait que ces différentes occupations ne diminuassent en lui l'esprit de recueillement, et ne fussent un obstacle à son avancement dans la perfection, le faisait soupirer après une entière retraite. Il en avait eu l'attrait depuis sa jeunesse, et cet attrait croissait toujours plus en lui. Il tâchait, au milieu de ses fonctions, de le suivre autant qu'il pouvait, en allant souvent au monastère du saint martyr Polyeucte, où il faisait de longues retraites. Outre cela, il se retirait tous les ans, après la fête de l'Épiphanie, sur une montagne voisine, appelée *le Mont de l'Assomption*, où l'on établit depuis une maison religieuse fort considérable, et il y passait le carême en prières et en jeûnes.

Mais tout cela ne satisfaisait pas entièrement son attrait pour la solitude ; et craignant toujours que le gouvernement des monastères dont il était chargé ne nuisît à son âme, il partit enfin secrètement et se rendit à Jérusalem, étant âgé de vingt-neuf ans. De la visite des Lieux saints consacrés par les vestiges du Sauveur, il passa à celle des déserts voisins sanctifiés par les vertus des solitaires ; et s'étant informé d'eux de leur manière de vivre, il se sentit enflammé intérieurement du désir d'embrasser leur état et de faire comme eux. Pour mieux exécuter ce dessein, il s'en alla à deux lieues de Jérusalem, à la laire de Pharan, auprès de laquelle ayant trouvé une cellule telle qu'il la pouvait désirer pour y vivre dans le repos et le silence, il y établit sa demeure. C'est là que, s'occupant à faire des nattes de feuilles de palmier, et d'autres ouvrages dont la vente lui fournissait pour son entretien et pour faire la charité aux autres, il conservait son cœur dans un parfait dégagement de toutes les choses de la terre, et n'y laissait entrer que l'espérance des biens de la vie future vers lesquels il portait tous ses désirs.

Il y avait à son voisinage un saint solitaire, nommé Théoctiste, qui menait une vie toute semblable à la sienne. Cette conformité de sentiments et de conduite forma entre eux une amitié si étroite, qu'on eût dit qu'ils n'avaient qu'une même âme. Comme ils avaient le même attrait pour la solitude, ils agissaient de concert dans leurs saintes pratiques, et toutes les années le lendemain de l'octave de l'Épiphanie, ils allaient au désert de Cutile, où, séparés entièrement de toute conversation avec les hommes, ils ne s'occupaient que de Dieu seul dans la prière et la contemplation, et retournaient à leur première cellule de Pharan le dimanche des Rameaux, pour offrir à Jésus-Christ, dans la célébration de la fête de sa résurrection, les trésors de ferveur et de dévotion qu'ils avaient acquis dans leur retraite.

On peut regarder comme un effet de cette sainte pratique, ce que le moine Cyrille ajoute ici de notre Saint. Il dit qu'il excellait

toujours plus en douceur, en simplicité et surtout en humilité, et que de là venait cette grande confiance qu'il avait en Dieu et qui croissait toujours dans son âme, ce qui lui attirait des grâces toujours plus abondantes.

Cela nous fait voir que ces solitaires, quoique séparés du commerce des créatures par leur éloignement des lieux habités, ne pouvant pourtant pas toujours éviter leurs visites, prenaient un temps dans l'année pour s'en éloigner entièrement et pour vaquer en toute liberté à la contemplation des choses divines pour lesquelles ils avaient tant d'attrait. Ce n'était pas sans en retirer de grands fruits ; ils en revenaient tout renouvelés dans la ferveur et plus déterminés que jamais à poursuivre avec un saint zèle l'ouvrage de leur perfection ; et on peut rapporter à ceci le pieux usage qui s'est établi depuis, et principalement dans les derniers siècles, des retraites annuelles dans les maisons religieuses, et dont même beaucoup de personnes séculières s'acquittent avec un grand avantage, pour se soutenir dans la piété au milieu du tumulte du siècle et des dissipations de leur état. Si des Saints, éloignés habituellement du commerce des hommes, ont pris un temps pour s'en séparer encore plus et ne s'occuper que de Dieu seul, et ont cru devoir le faire pour reprendre de nouvelles forces dans la pratique de la vertu, combien, à plus forte raison, devons-nous être fidèles à le faire nous-mêmes, puisque conversant plus souvent avec les créatures, nous éprouvons qu'elles nous entraînent souvent dans la dissipation, et que nous avons un besoin extrême de nous renouveler par ces retraites annuelles si sagement établies par les Saints !

Mais revenons au grand Euthyme. Après qu'il eut passé cinq ans dans le désert de Pharan avec le bienheureux Théoctiste, étant allés ensemble selon leur coutume dans un désert plus écarté, ils sentirent comme une main invisible qui les conduisit à une grande caverne située sur le bord d'un torrent rapide et profond, qui servait de retraite aux bêtes sauvages, et où dans

la suite plusieurs solitaires menèrent une vie angélique. Reconnaissant par là que la providence leur avait destiné ce lieu, ils y demeurèrent longtemps inconnus, n'y recevant de secours de personne, et se nourrissant seulement des herbes que la terre y produisait. Mais Dieu, qui les y avait conduits pour le salut d'un grand nombre d'âmes qui devaient se sanctifier sous leur direction, les fit connaître enfin de la manière que nous l'allons dire.

Cette caverne était à quatre lieues environ de Jérusalem, du côté de Jéricho. Quelques bergers ayant conduit leurs troupeaux de ce côté-là, ils eurent la curiosité de voir ce qu'il y avait dedans et y aperçurent les deux solitaires. Ils s'enfuirent aussitôt tout épouvantés, ne pouvant comprendre que ce lieu servît de demeure à des hommes; mais les Saints tâchèrent de les rassurer en leur criant à mesure qu'ils fuyaient, de ne rien craindre, qu'ils étaient des hommes comme eux, et qu'ils s'étaient retirés là pour faire pénitence de leurs péchés. Les bergers, revenus de leur frayeur, s'approchèrent d'eux, entrèrent dans la caverne et furent extrêmement surpris de n'y rien trouver de ce qui est nécessaire pour l'usage de la vie, ce qui leur fit aisément comprendre que leur pénitence était des plus rigoureuses. Ils ne manquèrent pas à leur retour chez eux, de l'apprendre à beaucoup de monde; ce qui attira auprès d'eux les habitants des lieux voisins, qui vinrent en foule pour les voir, Dieu le disposant ainsi pour les desseins de miséricorde qu'il avait fait sur leur salut. De leur côté, ils leur portaient ce qu'ils jugeaient nécessaire pour leur entretien, et les Saints leur rendaient en échange des aliments bien plus excellents, dit le moine Cyrille; c'est-à-dire, de saints avis et de salutaires instructions pour la vie de leur âme.

Le bruit s'en répandit jusqu'aux habitants de Pharan, qui, s'étant informés du lieu de leur demeure, y vinrent aussi en nombre comme les autres, et s'y rendaient depuis fréquemment, attirés par l'odeur de leur piété, et toujours plus ravis d'entendre les paroles de salut qui sortaient de leur bouche.

On nomme entre les autres, Marin et Lucas, qui ne voulurent plus les quitter. Saint Euthyme les forma dans les exercices de la vie monastique, et ils en devinrent dans la suite eux-mêmes de grands maîtres, ayant été auprès du bourg de Métope, les pères de plusieurs monastères, et ayant eu surtout pour élève le grand Théodose, cette lumière éclatante de la solitude, dont les ouvrages ascétiques, ainsi que les excellentes vertus, ont fait tant d'honneur à l'état monastique.

Le nombre de ceux qui venaient se ranger sous la conduite de saint Euthyme et de saint Théoctiste allait toujours en croissant ; on s'empressait comme à l'envi de demeurer avec eux, et on leur en faisait toujours plus de nouvelles instances. Cela leur fit penser de bâtir une église comme celle de Pharan ; mais le lieu ne le permettant point, ils bâtirent un monastère auprès du torrent, et la caverne fut destinée pour servir d'église.

Saint Euthyme laissa à son collègue Théoctiste le soin d'admettre et d'instruire ceux qui se présentaient pour être reçus, ainsi que le gouvernement du monastère, son attrait le portant toujours à la vie cachée et au silence ; et Théoctiste, qui ne lui savait rien refuser, s'en chargeait docilement, lui rendant compte de tout ce qu'il faisait et agissant plus par son conseil que par ses propres lumières. Euthyme, de son côté, se tenait renfermé dans la caverne, où tous les frères recouraient à lui pour leurs besoins spirituels ; et comme un médecin charitable et très-expérimenté, il appliquait à l'âme de chacun par ses admirables avis, les remèdes les plus propres à leurs maux ; ce qu'il faisait avec tant de prudence, qu'on pouvait dire de lui, comme Dieu dit au prophète Jérémie : *Je vous ai établi sur ce peuple pour l'éprouver, pour sonder ses voies et ses désirs, et pour le connaître.*

Jér. 6, 27.

Ses avis roulaient principalement sur le renoncement au monde, sur l'obéissance, l'humilité, l'assiduité au travail, la discrétion, l'exercice de la sainte oraison. « Il faut, leur disait-il, bannir de l'esprit le souvenir du siècle et toute sollicitude des choses de la

terre. Il faut se soumettre de bon cœur et dans un véritable sentiment d'humilité à l'obéissance religieuse, et faire à Dieu en toutes choses le sacrifice de sa propre volonté. Nous devons aussi méditer souvent sur les peines de l'enfer, pour nous conserver dans la crainte d'être condamné à ces horribles supplices, et il faut porter tous nos désirs vers le ciel ; la considération des biens qui nous y sont réservés doit nous faire soupirer après la mort, et nous engager en même temps à mener une vie pénible et laborieuse pour nous rendre dignes du royaume céleste. »

Il recommandait aussi beaucoup le travail des mains, et surtout aux jeunes religieux ; « car, disait-il, il ne suffit pas de veiller sur son esprit et sur son cœur pour repousser les traits de la tentation ; il faut aussi dompter le corps par le travail pour le soumettre à la raison, comme la raison doit être soumise à Dieu. Soyons, ajoutait-il, les imitateurs de saint Paul ; ne nous contentons pas seulement de n'être pas oisifs, mais travaillons avec la même ardeur que lui, et empruntons, pour ainsi dire, dans notre travail les mains de ce grand Apôtre, qui, comme il disait, n'avait pas seulement travaillé pour son propre service, mais encore pour le service des autres. Ne serait-il pas honteux pour nous, que tandis que les hommes du monde ne se contentent pas d'entretenir leurs familles de leur travail, mais paient aussi la dîme à l'Église et le tribut au Prince, nous travaillions si négligemment, que nous n'eussions pas même de quoi faire charité aux autres. »

Outre qu'il défendait de parler dans l'église, surtout au temps de la célébration des divins Mystères, il voulait aussi qu'on gardât le silence au réfectoire au temps du repas. Il ne permettait pas aux jeunes religieux de jeûner plus qu'il n'était prescrit par la règle du monastère, soit afin qu'ils n'ajoutassent rien à cette règle par leur propre volonté, soit afin d'éviter la vanité qui se glisse quelquefois dans les pratiques particulières, quoique bonnes d'ailleurs. C'est pour cela qu'il disait qu'il leur convenait mieux

de ne pas se rassasier en mangeant, que de jeûner quand les autres ne le faisaient point ; que c'était là une manière d'abstinence très-louable et très-utile ; et il exigeait d'eux encore plus de combattre leurs passions par la pratique des vertus d'humilité, de modération, de discrétion, d'oraison, et surtout d'obéissance, qui les rendait si conformes à Jésus-Christ. Il leur donnait ces instructions journellement et avec tant de douceur, de charité et de bonté, que tous se rendaient auprès de lui avec une parfaite confiance, lui découvrant tout ce qu'ils avaient dans leur intérieur, jusqu'à leurs plus secrètes pensées.

Tandis que saint Euthyme s'occupait si utilement à la sanctification de ses religieux, Dieu lui donna une nouvelle mission pour le salut de plusieurs infidèles : et pour prendre avec son historien la chose dans son principe, les mages de Perse ayant excité une persécution contre les chrétiens dans ce pays, ils résolurent de les envelopper tous pour les faire périr. Il fut ordonné pour cela à tous les gouverneurs des frontières de faire garder avec grand soin tous les chemins, afin qu'aucun prêtre ne pût sortir de l'État et se sauver dans les terres des Romains.

Parmi ces gouverneurs il y en avait un nommé Aspébète, Grec de nation, et qu'on avait mis à la tête d'une tribu de Sarrazins soumise à cet empire. Il reçut le même ordre que les autres, mais il en eut horreur ; et touché du malheur de tant de gens de bien, au lieu de les arrêter il leur facilita le moyen de se sauver. Ceci vint à la connaissance des mages, qui lui en firent un crime auprès du roi ; de sorte qu'Aspébète craignant sa cruauté, prit le parti de se sauver avec sa famille et ses parents, emportant avec soi tout ce qu'il put de ses biens, et vint se réfugier dans les terres des Romains. Anatolius, préfet d'Orient, lui conserva le même grade qu'il avait en Perse, et le fit gouverneur du canton des Sarrazins de l'Arabie, qui était soumis aux Romains. Il avait un fils nommé Térébon, paralytique d'un côté, dont Dieu réserva la guérison à saint Euthyme.

Lors donc qu'il fut en Arabie, Térébon, réfléchissant une nuit sur sa triste situation, se dit à lui-même : « De quoi m'ont servi les remèdes des Perses et des Grecs ? A quoi ont abouti tous ces enchantements des mages, leurs invocations, leurs opérations astrologiques dont on vantait tant l'efficacité ? Il paraît bien que ce ne sont là que des sornettes, des illusions, des contes méprisables, et que tout dépend de Dieu, qui seul a créé et gouverne l'univers. » En faisant ces réflexions il adressa sa prière à Dieu, et le supplia avec beaucoup de ferveur de le guérir de sa paralysie, lui promettant que s'il lui faisait cette grâce il se ferait chrétien.

Il s'endormit insensiblement là-dessus, et durant son sommeil il vit en songe un moine qui avait la barbe longue et épaisse et les cheveux gris, qui l'interrogea sur la nature de sa maladie, et lui demanda s'il était bien dans la volonté d'accomplir tout ce qu'il avait promis à Dieu. Térébon l'assura qu'il l'accomplirait de tout son cœur ; et le moine lui répondit : « Je suis Euthyme, je demeure dans une solitude éloignée de dix milles de Jérusalem à l'orient auprès d'un torrent, sur le chemin qui conduit à Jéricho ; rendez-vous-y, je prierai pour vous et Dieu vous guérira. » Le malade s'éveilla aussitôt et raconta à son père la vision qu'il avait eue en songe. Aspébète ne douta pas qu'elle ne fût miraculeuse. Il rassembla plusieurs Sarrazins et conduisit son fils avec eux à la caverne de saint Euthyme, sur les indices qu'il en avait eus dans le songe. Les religieux du monastère voyant venir tant de barbares furent d'abord effrayés ; mais Théoctiste les rassura, s'avança hardiment vers la troupe et demanda à qui on en voulait. « Nous voulons parler à Euthyme, dit Aspébète. » — « Vous ne le pouvez pas à présent, répliqua Théoctiste, parce qu'il est en retraite et ne paraîtra que samedi prochain. » Alors Aspébète lui présenta son fils paralytique de la moitié du corps, à qui il dit de déclarer la vision qu'il avait eue. Térébon la détailla à Théoctiste comme nous venons de la rapporter, et celui-ci, jugeant que la chose intéressait trop la gloire de Dieu pour la laisser ignorer plus long-

temps à saint Euthyme, fut lui en rendre compte. Le Saint crut comme lui que cette vision venait de Dieu et qu'elle devait servir à sa gloire; il ne fit point de difficulté de quitter sa retraite. Ainsi il vint trouver les Sarrazins, et après avoir adressé des vœux à Dieu avec beaucoup de ferveur et fait le signe de la croix sur le malade, il fut guéri sur-le-champ.

Le miracle ne pouvait être plus évident. Les barbares en furent si frappés, qu'on peut dire, selon la judicieuse remarque de Cyrille, que la guérison de leur âme fut aussi instantanée que l'avait été celle de la paralysie de Térébon. Ils se jetèrent la face contre terre pénétrés jusqu'au fond de l'âme de foi et d'admiration, et conjurèrent le saint Abbé de les recevoir tous au nombre des chrétiens. Euthyme ne crut pas devoir user de délai; il fit préparer une piscine à un coin de la caverne, qui subsistait encore du temps du moine Cyrille, et baptisa premièrement Aspébète, dont il changea le nom en celui de Pierre; ensuite Maris, frère de la femme d'Aspébète; après Térébon, et successivement les autres Sarrazins. Il les retint pendant quarante jours auprès de lui, pour les instruire de la croyance et des devoirs du christianisme, et leur donna tous les avis qu'il jugea nécessaires pour les soutenir dans le culte du vrai Dieu et dans la solide piété, après quoi il les renvoya en paix. Mais Maris, oncle de Térébon, ne voulut plus retourner au monde; il donna son bien au monastère et y prit l'habit religieux.

Cependant le bruit de ce miracle attira à saint Euthyme un grand nombre de malades qu'on lui amenait de toute part, et qui se trouvant guéris par ses prières, étendaient toujours plus sa réputation; de sorte que non-seulement les solitudes voisines et la Palestine, mais encore les autres provinces en furent instruites. Son humilité ne le put souffrir plus longtemps, et son amour pour la retraite lui rendit toujours plus pénible l'affluence de monde dont il se trouvait comme assiégé. Sur quoi l'on doit admirer la différence qui se trouve entre les sentiments des saints

et ceux des ambitieux de la terre. Ceux-ci ne recherchent que la gloire passagère, et souvent même aux dépens de la probité et de la justice ; ceux-là au contraire la fuyaient sincèrement, parce qu'ils ne désiraient que la gloire de Dieu, à qui ils cherchaient uniquement de plaire ; preuve lumineuse de notre religion. Il n'appartient qu'à elle d'avoir de véritables saints, et la vérité est son caractère distinctif, parce qu'elle vient de Dieu qui est la vérité même.

Saint Euthyme se détermina donc à changer de demeure et à se retirer au désert de Ruban. On croit que c'est celui où Notre-Seigneur jeûna quarante jours, et que c'était pour honorer sa pénitence que plusieurs solitaires y allaient passer le carême en retraite. Il en est parlé dans les Vies de saint Jean le Silenciaire, de saint Sabas, de saint Gerasime, de saint Quiriac ; et les modernes l'appellent le désert de la Quarantaine. Son dessein ne fut pourtant pas si secret que Théoctiste ne le pénétrât. Il en avertit les religieux du monastère qui vinrent aussitôt avec lui pour le conjurer de ne pas les quitter, lui représentant le besoin qu'ils avaient de sa présence, et que s'il les abandonnait, l'ennemi du salut ne manquerait pas de s'en prévaloir au préjudice de leur âme. Il céda à leurs instances, mais ce ne fut que pour un temps ; après quoi il prit avec lui un de ses disciples nommé Domitien, et alla auprès de la mer Morte, d'où il passa à une haute montagne séparée des autres, qu'on croit être celle d'où le démon montra à Jésus-Christ les royaumes du monde en lui promettant de les lui donner s'il voulait l'adorer. Il y trouva un puits, des ruines de quelques édifices, et y ayant construit un oratoire et dressé un autel, il y demeura quelque temps, ne se nourrissant que des herbes qui croissaient dans ce lieu. Il voulut ensuite aller voir dans le désert de Ziphon, appelé dans l'Écriture le désert d'Engaddy, la caverne où David se tenait caché lorsqu'il fuyait la persécution de Saül. Ce lieu lui parut propre à son attrait, parce qu'il était fort solitaire ; mais Dieu, qui avait d'autres vues que

Matth. 4, 8.

1 Reg. 24.

celles de le tenir caché, ne permit pas qu'il y demeurât longtemps inconnu.

Il y avait dans un bourg peu éloigné de ce lieu un jeune homme possédé du malin esprit qui le tourmentait cruellement. Ses parents s'aperçurent que dans l'effort de ses tourments il prononçait souvent le nom d'Euthyme. Ils n'eurent pas besoin de chercher beaucoup pour s'informer qui était cet Euthyme, toute la Palestine retentissant du bruit de ses merveilles. Ils lui amenèrent donc leur enfant ; mais à mesure qu'ils s'avançaient, le démon, qui sentait la vertu du Saint, le poussait à fuir, jusqu'à ce qu'étant mené de force, ce mauvais hôte lui causa une violente secousse lorsqu'ils furent plus près du Saint, et sortit de son corps avec ce dernier effort de sa fureur.

Tous les pays d'alentour furent aussitôt instruits de ce prodige. Ravis de posséder dans leur voisinage un homme si favorisé de Dieu, ils lui bâtirent un monastère qui se trouva bientôt rempli de sujets empressés de se ranger sous sa conduite. Ce miracle ne fut pas le seul qu'il y fit. Son historien ajoute que non-seulement les démons étaient contraints de céder à la force de ses prières, mais qu'il exerçait encore son pouvoir sur les serpents et sur les bêtes les plus cruelles, tant dans ce lieu que partout ailleurs.

Si les merveilles qu'il opérait étaient à charge à sa modestie à cause du concours du monde qu'elles lui attiraient, il eut la consolation de ramener à la foi dans ces lieux quelques solitaires qui étaient engagés dans la détestable secte des Manichéens. Mais voyant que l'affluence de ceux qui le venaient voir, bien loin de diminuer allait toujours en augmentant, il voulut fuir de nouveau et se mit en chemin avec son disciple Domitien pour retourner à saint Théoctiste. Il n'était pas éloigné d'une lieue du monastère qu'il découvrit un endroit très-propre au désir qu'il avait de vivre seul, et il s'y arrêta.

Saint Théoctiste, qui en fut aussitôt informé, se rendit auprès de lui, et cette entrevue se passa de part et d'autre avec ces dé-

monstrations d'amitié fraternelle et de joie pure que la véritable charité de Jésus-Christ inspire aux saints. Il le pressa de revenir au monastère ; mais saint Euthyme le pria de lui laisser garder sa solitude, et de se contenter qu'il y allât tous les dimanches pour assister avec les frères aux sacrés Mystères.

La nouvelle de son arrivée parvint aussi jusqu'à Alpébète, le gouverneur des Sarrazins qu'il avait baptisé et nommé Pierre. Celui-ci rassembla tout ce qu'il put de gens de cette nation, de tout âge, de tout sexe et de toute condition, et les lui amena afin qu'ils participassent aux biens spirituels qu'il avait reçus lui-même de son zèle et de sa charité. Le Saint ne put les voir venir avec de si bonnes intentions sans en bénir le Seigneur. Il les accueillit tous avec des témoignages de bonté et de joie qui leur ouvrit encore plus le cœur pour recevoir ses leçons toutes célestes. Il les conduisit au monastère de saint Théoctiste, les disposa à la régénération, les baptisa et demeura sept jours avec eux, après quoi il rentra dans sa retraite.

Aspébète, qui voyait qu'il n'y avait rien pour les commodités de la vie, et qu'il y était exposé à toutes les injures de l'air, lui fit bâtir trois petites cellules, une citerne et un oratoire, afin qu'il eût tout ce qui lui était nécessaire. Cependant, ce peuple qu'il avait instruit dans la foi et régénéré par le baptême, ne pouvait plus le quitter, tant il était consolé et animé par sa sainte parole, et lui ne pouvait se résoudre à renoncer à sa solitude, croyant avoir suffisamment donné à la charité dans ce qu'il avait fait pour eux. Mais enfin, pour satisfaire leurs pieux désirs, il leur assigna un endroit entre son désert et le monastère de saint Théoctiste, où il leur traça le plan d'une église et des maisons qu'ils y devaient bâtir afin d'en former un bourg, ce qui fut bientôt exécuté.

Il les y visitait souvent pour les entretenir dans les bons sentiments qu'il leur avait inspirés ; et il continua de même jusqu'à ce qu'il leur eût procuré un prêtre et des diacres pour le service

de leur église. Ils y demeuraient avec beaucoup de joie, fortifiés par ses exhortations, et plusieurs autres Sarrasins vinrent se joindre à eux ; de sorte que leur nombre augmentant tous les jours, il crut devoir en donner avis à Juvénal, patriarche de Jérusalem, pour le prier d'y ordonner un évêque. Il lui envoya pour cela Aspébète ou Pierre, et le patriarche le choisit pour premier évêque de ce lieu.

Le Saint, toujours plus porté à garder sa retraite, ne se chargeait point de disciples, et pour cette raison il ne bâtissait point de monastère ni de laure ; et lorsque quelqu'un se présentait à lui pour embrasser l'état monastique, il l'envoyait à Théoctiste. Mais Dieu, qui voulait qu'il prît de nouveau pour sa plus grande gloire, la conduite de plusieurs religieux, lui manifesta ses desseins et lui fit naître l'occasion de les exécuter. Il y avait trois jeunes hommes de Cappadoce, qui étaient frères, nommés Cosme, Chrysippe et Gabriel, qui, après s'être exercés dans la Syrie, à l'étude et à la piété, vinrent à la montagne pour le prier de les recevoir sous sa discipline. Leur âge, et surtout celui de Gabriel qui était le plus jeune de tous, lui fit craindre qu'ils ne pussent pas vivre dans la même austérité qu'il pratiquait, et outre la résolution qu'il avait prise de ne point prendre de disciples auprès de lui, il jugea aussi qu'étant frères, l'amour naturel qui les liait entre eux leur ferait prendre part d'une manière trop humaine à ce qui les intéressait réciproquement, ce qui leur ferait un sujet de dissipation et de sollicitude qui les détournerait de l'esprit de recueillement, et lui donnerait à lui-même trop de préoccupation. Il leur fit donc entendre qu'il ne pouvait pas faire ce qu'ils désiraient, et il les retint cependant auprès de lui jusqu'au lendemain.

Dans la nuit il eut une vision durant le sommeil, où il vit un personnage qui lui dit : « Ne faites point difficulté de recevoir auprès de vous ces trois frères qui se sont présentés, parce que c'est Dieu qui vous les a envoyés ; recevez aussi tous ceux qui

viendront pour le même sujet. » Euthyme reconnaissant par cette vision la volonté de Dieu, appela ces jeunes hommes, leur déclara ce que Dieu lui avait fait connaître et les arrêta auprès de lui ; mais il avertit Cosme, le plus âgé des trois, qu'il prit garde que Gabriel, son plus jeune frère, ne sortit pas légèrement de sa cellule, lui en faisant voir les conséquences. Ensuite éclairé de l'esprit de prophétie, il lui prédit bien de choses qui devaient lui arriver dans la suite, et entre autres qu'il ne demeurerait pas longtemps dans ce lieu, parce qu'il serait fait évêque de Scythopolis.

Depuis ce temps-là, il reçut sans difficulté tous ceux qui venaient se ranger sous sa conduite. On nomme parmi ceux-ci, Domne, neveu de Jean, évêque d'Antioche et natif de cette ville ; trois frères natifs de Mélitène et cousins de ce Synodius dont il avait reçu sa première éducation, comme nous l'avons dit au commencement. Ils s'appelaient Étienne, André et Gayan. Jean, prêtre de Raïthe ; Anatolius et Talasse ; Cyrion de Tibériade, prêtre de l'église de saint Basile martyr à Scythopolis, et plusieurs autres encore, pour lesquels il pria Aspébète de vouloir bien faire bâtir des cellules et une église, ce qui forma en peu de temps une laure qui ne céda en rien à celle du désert de Pharan.

Quand l'église fut achevée, le patriarche Juvénal y vint de Jérusalem avec saint Passarion, co-évêque, et Hésychius, prêtre, pour en faire la dédicace. Il éleva en même temps Domitien et Domne au diaconat ; il avait déjà ordonné prêtres Jean et Cyrion ; de sorte que cette nouvelle église fut pourvue de saints ministres pour le service de l'autel. Saint Euthyme avait le cœur comblé de joie de voir le grand bien que cela allait produire dans sa laure pour le salut et la consolation des frères. Il en ressentait encore beaucoup de la présence de Passarion et d'Hésyque, qui brillaient comme des astres, dit le moine Cyrille, parmi les Ascètes. Et cet historien ajoute que Passarion mourut dans une

extrême vieillesse après cette dédicace, et que saint Euthyme n'avait alors que cinquante-deux ans.

Dieu, qui voulait être servi plus particulièrement des religieux dans cette nouvelle laure, y fit éclater bientôt les merveilles de sa miséricorde et de sa puissance par son serviteur. Il éprouva d'abord leur fidélité par la patience, en permettant que dans une rencontre ils se trouvassent sans provision. Dans ce temps-là, quatre cents Arméniens qui retournaient de Jérusalem, se détournèrent du chemin, et comme s'ils avaient été expressément guidés par quelqu'un qui marchât à leur tête, ils vinrent droit à la laure. Le Saint dit à son disciple Domitien, qu'il avait chargé du temporel, de leur faire préparer à manger ; car il les voyait extrêmement fatigués. Domitien lui représenta, que bien loin d'être en état de le faire, il y avait à peine dans la laure de quoi nourrir les frères ce jour-là ; mais le Saint, dont la foi était vive, lui dit d'aller à la boulangerie et qu'il verrait que la puissance de Dieu en faisait plus dans un moment que l'homme ne pouvait comprendre.

O merveille de la grâce de Jésus-Christ ! s'écrie le moine Cyrille. Domitien obéit, et il trouva la boulangerie si remplie de pain, qu'il fallut mettre la porte à bas pour y entrer. On y trouva aussi du vin et de l'huile en grande quantité. Domitien fut si étonné de ce prodige, que, se jetant aux pieds du Saint, il lui demanda pardon de sa défiance, pénétré de regret de ne s'être pas abandonné aveuglément à l'obéissance. Euthyme le releva et lui dit ces paroles de l'Apôtre : *Celui qui sème avec bénédiction, recueillira avec bénédiction.* Il ajouta, en s'adressant aux autres religieux : « Souvenez-vous, mes frères, que quand on reçoit les hôtes avec charité, on reçoit plus de Dieu qu'on ne leur donne ; et tenez pour maxime inviolable parmi vous, que si vous vous rendez agréables à Dieu par la charité, il prendra un soin de vous si particulier, (que rien ne vous manquera. » En effet, depuis ce temps-là tout prospéra à ces religieux, dont le nombre avait

II Cor. 9, 6.

cru jusqu'à cinquante. Ils avaient chacun leur cellule, et on célébrait tous les jours le saint Sacrifice dans leur église, ce qui était pour eux un grand sujet de consolation.

Cependant tous ne pratiquaient pas la vertu également, et l'historien du Saint en marque deux exemples, qui font sentir, en relevant la sagesse de son gouvernement et l'esprit de Dieu qui le guidait, combien la désobéissance dans un religieux déplaît au Seigneur, quand même elle prend pour prétexte ce qui par les illusions de l'amour-propre, paraît bon à celui qui ne veut s'en tenir qu'à ses lumières. L'économe de la laure fut obligé de prendre des mulets pour faire venir les provisions et pourvoir au service des frères ; et il jeta, pour en avoir soin, les yeux sur un religieux appelé Auxence, qui était très-apte à cette besogne. Il lui en parla ; mais celui-ci n'en ayant pas grande envie, différerait d'un jour à l'autre de s'en charger sous différents prétextes. L'économe pressé par le besoin qu'il en avait, voyant qu'il ne pouvait rien gagner sur son esprit, pria Jean et Cyrion, prêtres de la laure, de joindre ses instances aux siennes ; ce qu'ils firent encore inutilement. Enfin, le samedi, saint Euthyme s'étant rendu à l'assemblée des frères, l'économe se plaignit à lui de l'indocilité d'Auxence. Le Saint ne manqua pas de lui représenter le mal qu'il faisait en suivant sa propre volonté préférablement à l'obéissance ; mais Auxence résistait toujours, donnant pour raison qu'il était Asiatique et qu'il n'entendait pas le langage du pays pour se charger de cet emploi ; que d'ailleurs cela l'obligeait à sortir de la laure, il se trouverait exposé à voir mille objets qui lui seraient un sujet de tentation ; que n'étant pas alors sous les yeux du supérieur ou de ses frères, il se laisserait peut-être tromper par le démon, et qu'enfin le repos de la retraite lui convenait mieux et l'obligeait de refuser ce qu'on lui demandait. C'était par ces prétextes spécieux qu'il tâchait d'éluder l'obéissance pour ne faire que sa propre volonté ; mais saint Euthyme, qui avait l'esprit plus éclairé et le cœur plus droit que lui, ne s'y

laissa pas tromper. Il lui dit pourtant encore avec douceur : « Ne craignez rien, mon fils, quand vous serez obligé de sortir de la laure pour conduire les mulets par obéissance ; nous prierons Dieu pour vous, afin qu'il vous protège et conserve votre âme.

Matth. 20, 28. Obéissez seulement, et souvenez-vous que Jésus-Christ a dit : *Je ne suis pas venu pour être servi, mais pour servir ;* et encore : *Je ne fais pas ma volonté, mais je fais la volonté de mon Père qui m'a envoyé. »*

Bien loin de profiter d'une si douce remontrance, Auxence s'obstina davantage et ne témoigna que de l'aigreur. Ainsi il parut bien que les raisons spécieuses qu'il avait données n'étaient que des prétextes de l'amour-propre. Saint Euthyme jugeant alors qu'il fallait employer la sévérité pour corriger ce cœur indocile, lui dit : « Nous vous avons conseillé, mon fils, ce que nous avons cru de plus avantageux pour votre âme ; mais puisque vous persistez dans votre opiniâtreté, vous allez recueillir le fruit de votre désobéissance. » Il n'eut pas achevé ces paroles, qu'Auxence sentit une terrible secousse dans tous ses membres, dont il fut renversé. Tous les frères qui étaient présents en furent alarmés. Ils conjurèrent saint Euthyme d'avoir pitié de lui, en lui disant qu'il avait été assez puni de sa désobéissance. Le Saint, qui ne voulait que son amendement, lui tendit la main, le releva de terre où il était resté tout tremblant, et le guérit en faisant sur lui le signe de la croix. Ce fut pour lui une leçon de sagesse qu'il sut mettre à profit. Il se jeta aux pieds du Saint, lui demanda pardon de ses résistances et se chargea volontiers de la conduite des mulets.

Le moine Cyrille dit avoir appris ceci de saint Cyriaque, dont nous parlerons ailleurs, et qui avait passé plusieurs années dans le monastère du Saint. Il lui raconta aussi l'exemple que nous allons rapporter. Deux de ses religieux, nommés Maron et Clémas, rebutés des austérités de la discipline rigoureuse qu'on observait dans la laure, pensèrent en eux-mêmes de quitter leur état, et

se communiquèrent leurs projets. Ils ne s'en étaient ouverts à personne autre ; mais Dieu le manifesta à Euthyme, à qui il dévoilait souvent les secrets des cœurs, ainsi que l'avenir. Il lui fit voir le démon qui attachait une corde au cou de ces deux religieux et les entraînait dans l'abîme.

Il comprit aisément par cette vision que le malin esprit les tentait d'apostasie, et les alla aussitôt trouver pour les détourner d'un si pernicieux dessein. Il leur parla avec beaucoup de douceur ; il les conjura, les pria, les exhorta, les encouragea à la persévérance. Il leur cita plusieurs exemples des Livres saints, et leur dit aussi qu'un religieux ne devait jamais s'entretenir dans des pensées de tristesse, de dégoût, d'aversion, ni de changement de lieu ou d'état ; et que, dès que ces pensées se présentaient dans l'esprit, il devait les rejeter aussitôt, de peur qu'en les y laissant, elles n'entraînaient la volonté et ne précipitassent l'âme dans l'enfer par quelque funeste chute. « Car, ajoutait-il, ne croyez pas que si vous n'avez pas le courage de pratiquer ici la vertu, vous y réussirez mieux ailleurs. Ce n'est pas le lieu qui nous fait pratiquer le bien, c'est la bonne volonté ; au contraire, les changements ne font que rendre les moines plus stériles en vertus et plus relâchés dans leur devoir, de même qu'on voit par expérience qu'un arbre qu'on transplante tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre, ne porte jamais de fruit. »

Il leur raconta là-dessus ce qui était arrivé à un religieux d'Égypte, déjà fort avancé en âge, mais d'un naturel vif et impétueux : « Ce religieux, dit-il, voyant qu'il se laissait emporter par la colère, crut qu'il n'avait point de meilleur parti à prendre que de quitter le monastère où il vivait et de demeurer dans le désert. Là, disait-il, il n'y aura plus personne qui me contrarie ; je n'aurai à faire qu'avec moi-même ; je n'aurai plus d'occasion de me fâcher. Mais ayant exécuté son dessein, un jour qu'il avait rempli sa cruche d'eau et voulant la poser à terre, elle se renversa, ce qui arriva jusqu'à trois fois ; à la troisième il s'emporta si fort contre la cruche, qu'il la prit et la brisa. »

Matt. 5, 3.

Luc. 6, 26.

Clémas, qui aurait dû être touché de ces remontrances, ne fit que rire en entendant cet exemple, et saint Euthyme indigné lui dit : « Vous êtes donc devenu le jouet du démon, comme celui dont je viens de vous parler ? Vous riez, tandis que vous devriez gémir et pleurer. Ne savez-vous pas que celui qui doit nous juger tous, a appelé malheureux ceux qui rient et bienheureux ceux qui pleurent ? Convient-il aussi à un moine de se répandre en paroles vaines, d'être léger et inconstant, et de trop présumer de lui-même ? Il prouve par là qu'il ne connaît point son état et qu'il fait peu de cas de ses devoirs. Aussi, nos pères ont regardé la présomption de soi-même, comme la mère de presque tous les vices. » Il se retira après l'avoir ainsi réprimandé ; mais ce religieux présomptueux porta bientôt la peine de sa témérité. Il tomba par terre avec un tremblement et des convulsions violentes ; et fut dans cet état jusqu'à ce que Domitien, qui demeurait ordinairement avec le Saint, assembla quelques-uns des principaux de la laure, et vint conjurer le Saint avec eux de vouloir bien lui pardonner. Il lui amena aussi Maron, qui reconnut sa faute ; et saint Euthyme qui inclinait toujours pour la douceur, et qui ne désirait que l'amendement de ses frères, vint guérir Clémas en faisant sur lui le signe de la croix : « Prenez donc bien garde à vous, lui dit-il, après qu'il se fut relevé de terre, et ne méprisez plus désormais les avis de vos supérieurs. Veillez sur vous-même avec attention, considérant que vous êtes environné de pièges que les démons vous tendent, ce qui doit vous obliger à être toujours en garde sur eux et sur vous-même pour ne plus vous laisser surprendre. » Ce châtiment ne fut pas seulement utile à Clémas, il servit aussi de leçon aux autres pour les empêcher de tomber dans de semblables fautes.

Dieu favorisa saint Euthyme du don de prophétie. Il prédit à son disciple Domnus qu'il succéderait à son oncle Jean, évêque d'Antioche, dans le gouvernement de son église. Il prédit encore à Anastase, gardien des vases sacrés de l'église de la Résurrec-

tion de Jérusalem, qu'il serait patriarche de cette ville; car l'étant venu voir à sa laure avec Fidus, évêque de Joppé, et Cosme, gardien de la sainte Croix, ils n'y étaient pas encore arrivés, qu'il avertit Chrysippe, alors économe de la laure, de tout préparer pour recevoir le patriarche de Jérusalem, et lorsqu'ils furent arrivés il adressa toujours la parole à Anastase comme s'il eût été le patriarche. Chrysippe en étant étonné, lui dit tout bas à l'oreille qu'il se trompait; qu'Anastase n'était point celui qu'il croyait; qu'il pouvait le reconnaître à ses habits, bien différents de ceux du patriarche, puisque celui-ci était habillé de blanc. Alors Euthyme, comme revenant à soi, lui dit : « Croyez-le, mon fils, je ne l'ai vu jusqu'à présent que vêtu de la couleur du patriarche; mais il faut croire que Dieu a voulu me faire connaître qu'il le sera. » Il dit ceci à Chrysippe d'un ton qui fut entendu de tous ceux qui étaient présents, et qui purent dans la suite en rendre témoignage, quand Anastase fut monté sur le siège de Jérusalem.

La femme de Térébon, fils du gouverneur des Sarrasins, dont nous avons parlé, était stérile et vint le prier avec son mari de lui obtenir de Dieu un enfant. Il fit sur elle trois signes de croix, et lui dit que Dieu lui donnerait trois garçons; ce qui arriva.

Un de ses religieux nommé Émilien, Romain de naissance, vivait depuis sa jeunesse dans une grande pureté de mœurs. Le démon, jaloux de son innocence, ne manqua pas de le tenter; mais ce qui réussit à sa malice, fut la forte pensée qu'il lui mit dans l'esprit qu'il ne pourrait pas toujours résister et qu'à la fin il succomberait. Il écouta malheureusement cette pensée, et perdant courage il consentit à la tentation. Le Saint connut sa faute par une odeur insupportable qu'il sentit en s'approchant de lui. Il en prit occasion de faire une exhortation aux autres, qui furent aussi témoins de l'état déplorable de ce frère et de l'odeur infecte qui en sortait, et leur fit voir combien il était important de ne pas écouter les mauvaises pensées, d'y résister dès le commencement,

et de ne point se décourager quelques violentes et importunes qu'elles soient.

Il leur cita là-dessus un exemple qui mérite d'être rapporté. Il y avait, leur dit-il, dans une ville d'Égypte, un habitant dont la conduite extérieure était si régulière, que tout le monde le regardait comme un Saint. Tous croyaient même qu'il avait un don éminent d'oraison, que Dieu l'honorait de sa familiarité divine, et que ses prières attiraient sa protection et sa bénédiction sur la ville ; mais pour son malheur il était tout autre aux yeux de Dieu qu'il paraissait aux yeux des hommes, parce que bien qu'il ne fit pas des péchés extérieurs, il s'entretenait continuellement dans de mauvaises pensées, auxquelles il se complaisait d'un propos déterminé ; il tomba malade dangereusement, et lorsqu'il était proche de la mort, toute la ville accourut pour le pleurer. L'évêque même et le clergé y furent, et chacun déplorait la perte qu'on allait faire. Dans ce temps-là, un personnage véritablement éclairé d'en haut arriva dans la ville, et voyant la foule du monde qui allait au malade, il voulut aussi se recommander à ses prières et recevoir sa bénédiction. Lorsqu'il fut auprès de son lit, Dieu lui fit apercevoir un homme qui enfonçait dans son cœur un trident tout embrasé pour en arracher l'âme avec une cruelle violence, et il entendit une voix du ciel qui dit : *Puisque cette âme n'a pas cessé de m'outrager, aussi ne cessez pas de la tourmenter.*

Cyrille rapporte encore en ces termes, comment dans un temps de sécheresse Dieu accorda à ses prières une pluie abondante. L'eau, dit-il, ayant manqué par cette sécheresse dans la citerne de la laure, saint Théoctiste avec les autres religieux vinrent le prier de leur en obtenir de Dieu ; mais il s'en excusa en disant qu'il y aurait en lui de la présomption à le faire. Cependant la sécheresse durait toujours, en sorte, dit Cyrille, qu'il semblait, selon l'expression de l'Écriture, que le ciel était devenu d'airain et la terre de fer, et tous les habitants des bourgs, des environs

étaient dans la consternation d'une si longue disette d'eau. Ils espéraient pourtant encore que le Saint se laisserait fléchir par ses religieux pour en demander à Dieu la cessation. Mais le dernier jour de l'octave de l'Épiphanie, voyant qu'il refusait encore de prier pour cela, et sachant que le lendemain il devait aller, selon sa coutume, dans le fond du désert pour y passer jusqu'au dimanche des Rameaux, ils s'assemblèrent en grand nombre, portant des croix à la main, et vinrent le trouver en criant, encore plus du cœur que de la bouche : *Kyrie eleison*, comme c'était l'usage alors des chrétiens dans les calamités publiques.

Euthyme sentit son cœur ému de compassion ; il vint au-devant d'eux et leur dit : « Mes enfants, je ne suis qu'un pécheur, et j'ai plus besoin que personne de la miséricorde du Seigneur : comment voulez-vous donc que j'ose me présenter devant lui pour obtenir la cessation de la stérilité qui nous afflige ? Ce fléau nous prouve assez qu'il est irrité contre nous, et je serais un présomptueux de lui faire une pareille demande. Nos crimes ont mis comme un mur de séparation entre lui et nous. Le péché a défiguré son image dans notre âme et profané son saint temple. Nous nous sommes livrés à nos mauvais désirs, à nos passions, à la jalousie, à l'avarice, à la haine de notre prochain, ce qui nous rend odieux à ses yeux. Nous ne devons pas nous étonner qu'il ne nous nourrisse, selon son prophète, que du pain d'angoisse et qu'il ne nous donne de l'eau que par mesure, sans que personne puisse l'en empêcher ; mais comme il est aussi bon et miséricordieux qu'il est juste, et qu'il désire que nous désarmions sa justice lorsqu'il nous châtie, en nous humiliant et nous convertissant à lui, prosternons-nous devant lui, prions-le qu'il nous pardonne nos péchés. Quand nous aurons fait de notre côté ce que nous devons, il ne manquera pas de nous accorder la pluie dont nous avons besoin. »

Tous s'écrièrent d'une voix commune : Priez vous-même pour nous, notre vénérable Père, parce que le Seigneur se plait à faire

la volonté de ceux qui le craignent. Cela l'obligea d'entrer dans l'oratoire avec ses religieux, où à peine il se fut prosterné devant Dieu, qu'il se leva un vent fort qui couvrit le ciel de nuages. On entendit gronder le tonnerre de toutes parts, et la pluie tomba avec tant d'abondance, que la terre en fut entièrement abreuvée. Il leur prédit en même temps que la récolte de cette année serait plus belle qu'aucune qu'ils avaient jamais eue ; ce qu'ils eurent la consolation de voir s'accomplir.

Dieu lui manifestait aussi les secrets des cœurs. Il lui faisait connaître quand ils résistaient intérieurement aux tentations, ou quand ils y consentaient. Il voyait aussi quelquefois au saint Sacrifice les Esprits bienheureux qui environnaient l'autel, comme pour célébrer avec lui les sacrés mystères ; et quand les frères approchaient pour y participer, il voyait une grande lumière qui éclairait ceux qui étaient bien préparés, et aveuglait les autres qui en approchaient dans de mauvaises dispositions. C'est pour cela qu'il recommandait souvent à ses religieux de faire attention à ce que dit saint Paul, qu'on doit s'éprouver soi-même avant que de manger ce pain de vie et de boire ce calice de salut, parce que celui qui le fait indignement, mange et boit sa condamnation.

« Remarquez, leur disait-il aussi, que le prêtre qui offre le Sacrifice prévient là-dessus les assistants en leur disant : *Élevez-vous nos cœurs à Dieu* ; et sur la réponse qu'ils leur font qu'ils les ont élevés au Seigneur, il fait la consécration : ensuite, levant de nouveau les mains au ciel, comme pour montrer que le sacré mystère est offert pour notre salut, il prononce d'une voix claire et distincte ces paroles, en sorte qu'il puisse être entendu de tous : *Les choses saintes sont pour les saints*, comme s'il voulait dire : Puisque je suis homme sujet aux mêmes infirmités que vous, et que je ne sais pas quelles sont vos dispositions, je crois devoir vous avertir que chacun de vous fasse bien attention à l'état de sa conscience, si elle n'est pas chargée de quelque péché d'orgueil, d'envie, de haine, de médisance, de mauvais propos, de cupidité

ou de quelque autre vice, et qu'il prenne bien garde d'approcher de la table sacrée sans s'être auparavant purifié par la pénitence; car les choses saintes ne sont pas pour les profanes, mais pour les saints. Si au contraire votre conscience ne vous reproche rien, approchez avec confiance et ne craignez rien, parce que vous y trouverez la lumière qui vous éclairera et vous échauffera. »

Il disait ceci de l'abondance d'un cœur pénétré de respect et de foi pour les sacrés mystères, et il y fut encore porté par d'autres visions dont Dieu le favorisa. Étant un jour à l'autel avec Domitien qui faisait la fonction de diacre, lorsqu'il fut sur le point de réciter le *trisagion*, c'est-à-dire, trois fois *Sanctus*, un feu descendit du ciel et le couvrit avec Domitien jusqu'à la fin du Sacrifice. Térébon était présent, et quoique laïque il s'était placé dans le chœur; mais dès qu'il vit ce feu, il fut saisi d'une sainte frayeur et s'enfuit promptement dans la nef; et depuis ce temps-là toutes les fois qu'il y venait, il n'osait plus s'approcher de l'autel, mais il se tenait humblement près de la porte de l'église. Ce prodige arriva depuis que le Saint était revenu de Pharan où il s'était retiré à l'occasion de l'impie Théodose, un des plus ardents sectateurs de l'hérésie d'Eutychès, Dieu voulant confirmer par là les catholiques dans la vraie foi, dont nous allons voir que notre Saint fut un des plus zélés défenseurs.

Il était dans sa cinquante-quatrième année, dit le moine Cyrille, lorsque Synodius, qui l'avait élevé dans sa jeunesse avec Acace, alors évêque de Mélitène, vint à Jérusalem pour visiter les saints Lieux. Il était trop près de la laure pour manquer une si belle occasion de la visiter, et ses trois cousins, Étienne, André et Gayan, qui y étaient religieux. Il lui apprit le trouble et le scandale que causait l'erreur impie de Nestorius, qui admettait deux personnes en Jésus-Christ, et niait que la très-sainte Vierge fût véritablement mère de Dieu. Euthyme en conçut une douleur inexprimable; mais Synodius en adoucit l'amertume, en lui ap-

prenant en même temps avec quel zèle saint Cyrille d'Alexandrie et Acace de Mélitène avaient commencé de combattre la nouvelle hérésie, et qu'on allait assembler un concile à Éphèse pour la condamner. Les évêques de Palestine ne tardèrent pas d'y être invités, et le Saint eut soin d'écrire à Aspébète ou Pierre, évêque des Sarrasins, qui devait s'y rendre comme les autres, pour lui recommander de s'attacher aux sentiments et d'imiter le zèle de saint Cyrille et d'Acace qui combattaient cette nouvelle erreur ; et au retour du concile, Pierre l'instruisit de tout ce qui s'y était passé, et comment la foi orthodoxe y avait triomphé de cette détestable hérésie.

Eutychès, qui avait combattu vigoureusement pour la vérité contre Nestorius, donna quelques années après dans une erreur tout opposée. La foi nous enseigne qu'il y a en Jésus-Christ deux natures, la divine et l'humaine, et une personne divine ; et Nestorius voulait que le nombre des personnes égalât celui des natures. Le malheureux Eutychès, sous prétexte qu'il n'y avait qu'une personne en Jésus-Christ, soutint aussi qu'il n'y avait que la nature divine dans laquelle la nature humaine s'était confondue et perdue. Ce fut ce qui donna occasion dans la suite à ses sectateurs, qui ne furent que trop nombreux et causèrent beaucoup de mal aux monastères, de calomnier les orthodoxes qui admettaient deux natures en Jésus-Christ, les accusant d'être Nestoriens, comme s'ils eussent admis en même temps deux personnes.

On assemble, pour condamner l'hérésie d'Eutychès, un concile général à Chalcédoine ¹ vingt ans après celui d'Ephèse où Nestorius avait été condamné, et deux disciples de saint Euthyme, qui était alors dans la soixante et quinzième année de son âge, s'y trouvèrent, savoir : Étienne, évêque de Jamnie, et Jean, évêque des Sarrasins ; car Pierre était déjà mort. Il apprit d'eux

¹ Cette ancienne ville d'Asie Mineure, à l'entrée du Bosphore de Thrace, n'est plus qu'un misérable village nommé *Kadi-Kevi*.

ce qu'on avait décidé, et il déclara hautement qu'il embrassait la doctrine de cette sainte assemblée. Le bruit se répandit aussitôt dans les monastères et les déserts, que le grand Euthyme reconnaissait le concile de Chalcédoine, et l'exemple d'un homme si célèbre par ses vertus et par le don de prophétie et de miracles dont Dieu l'avait favorisé, aurait été suivi des autres moines, si l'impie Théodose, appuyé du crédit de l'impératrice Eudoxie qu'il avait séduite, n'en eût aussi trompé la plus grande partie.

Ce Théodose avait été moine. Il fut chassé de son monastère pour une méchante action, et s'étant réfugié à Alexandrie, on le contraignit d'en sortir honteusement et il vint à Chalcédoine, où il se joignit aux sectateurs d'Eutychès. Mais voyant que leur parti y était détruit, il entreprit de le rétablir ailleurs, et se rendit pour cela en Palestine. Là, par la plus noire de toutes les impostures, il publia que le concile avait enseigné qu'il fallait reconnaître dans Jésus-Christ deux Fils, deux Christs, deux Personnes, ce qui était la détestable erreur de Nestorius. Il poussa la calomnie, pour mieux la rendre plausible, jusqu'à distribuer de fausses lettres et une mauvaise traduction de l'épître du Pape. Il séduisit ainsi l'impératrice Eudoxie, veuve du jeune Théodose, qui s'était retirée à Jérusalem, et il lui fut d'autant plus aisé de la tromper, qu'avant la mort de son mari elle avait favorisé Eutychès, s'étant laissé surprendre par les artifices de l'eunuque Chrysaphe.

Son autorité entraîna la plupart des moines et des habitants de la Palestine; et par là, la faction de l'imposteur Théodose se trouva si forte, que le patriarche Juvénal, qui soutenait les décisions du concile, fut obligé de quitter Jérusalem et de se retirer à Constantinople. Alors Théodose, accompagné des moines qu'il avait séduits, se fit ordonner patriarche de Jérusalem, et se porta, pour se soutenir et accréditer les erreurs d'Eutychès, aux plus cruels excès. Il avait en saint Euthyme un adversaire d'autant plus redoutable, que son mérite le rendit célèbre; et il comprenait

qu'en l'engageant dans son parti il achèverait de gagner tous les moines du pays. Il lui envoya pour cela deux abbés de sa faction, Elpide, abbé du monastère de saint Passarion, et Géronce, abbé du monastère de sainte Mélanie, qui vinrent lui dire de sa part, que, puisqu'il avait refusé de le venir voir, comme il l'en avait fait prier, il choisît un lieu où ils pussent se rendre tous les deux et conférer ensemble.

Saint Euthyme, pénétré de douleur des maux que ce méchant moine avait déjà fait, répondit à ces deux abbés en gémissant beaucoup : « Dieu me garde d'avoir aucune communication avec un homme qui a répandu si injustement le sang des prêtres, et qui s'est encore souillé du crime d'hérésie. » — « Mais, lui dirent les députés, il faut ou que vous rejetiez le concile de Chalcédoine, ou que vous vous déclariez sectateur de Nestorius, dont ce concile a adopté les erreurs. » Alors le grand Euthyme prenant la parole leur dit : « Je n'ai pas encore lu tous les actes de ce concile; mais quant à ce qui a été réglé sur le dogme, nous ne saurions refuser de nous y soumettre, puisqu'il a suivi la foi des conciles de Nicée et de Constantinople; qu'il a également ordonné de suivre celle du concile d'Éphèse contre les erreurs de l'impie Nestorius, ayant reconnu deux natures en Jésus-Christ, la nature divine et la nature humaine, unies sans mélange et sans confusion dans une seule personne, qui est la personne du Verbe, et que la très-sainte Vierge est véritablement mère de Dieu. » Il leur expliqua ceci assez au long pour détruire dans leur esprit les impostures dont Théodose les avait fascinés; et il eut la consolation de persuader Elpide, quoiqu'il ne quitta pas d'abord la communion de ce séducteur; mais l'abbé Géronce demeura dans son obstination.

Ils rapportèrent donc la réponse d'Euthyme au faux patriarche, qui, ne pouvant souffrir qu'il lui résistât si courageusement, lui envoya de nouveaux abbés et lui tendit tous les pièges qu'il put imaginer pour le séduire. Euthyme, fatigué de tant de députa-

tions, assembla ses religieux, les avertit de se donner de garde des erreurs de Théodose et de ceux qui suivaient son parti, et de ne prendre aucune part aux excès qu'ils commettaient, après quoi il se retira au désert de Ruban, où plusieurs le suivirent. Sa retraite, en le dérochant aux importunités des partisans de Théodose, servit à en faire revenir d'autres qui s'étaient laissé tromper. Saint Gerasime fut du nombre, ainsi que les anachorètes Pierre, Marc, Julon et Sylvain, à qui les Théodosiens avaient aussi fait croire que le concile de Chalcédoine avait approuvé, par ses décisions contre Eutychès, les erreurs de Nestorius, condamnées dans le concile d'Ephèse.

Cependant l'empereur Marcien, informé de l'intrusion du faux patriarche Théodose et des crimes dont il s'était rendu coupable, envoya ordre à Dorothee, gouverneur de la province, de se saisir de lui, et d'apaiser au plus tôt les troubles qu'il avait excités. Théodose en ayant eu avis, prit la fuite avec quelques-uns de ses complices. On punit les plus coupables de ceux qu'on put arrêter et on fit grâce aux autres. Les abbés et les moines qui avaient été séduits, implorèrent, dans une lettre adressée à l'impératrice sainte Pulchérie, la clémence de Marcien, qui leur pardonna à la prière du patriarche Juvénal rétabli dans son siège, et saint Euthyme revint dans sa laure.

L'impératrice Eudoxie ne quitta pas si facilement ses préventions en faveur d'Eutychès. Son frère Valère et Olibrius, mari de sa petite-fille, lui écrivirent plusieurs lettres pour la porter à abandonner le parti de cet hérésiarque, et elle différait toujours, parce qu'elle s'était engagée trop avant ; mais l'empereur Valentinien, son gendre, ayant été tué, et quelques mois après sa fille et ses deux petites-filles ayant été emmenées captives à Carthage par Genséric, roi des Vandales, qui prit Rome en 455, elle commença à craindre que ces malheurs ne fussent la punition des maux qu'elle avait occasionnés par son adhésion aux excès de l'impie Théodose et dans le trouble dont cette crainte agitait son

cœur, elle envoya Anastase, le co-évêque (coadjuteur) avec quelques autres personnes de sa maison, à Antioche, à saint Siméon Stylite, pour savoir de lui ce qu'elle devait faire.

Le Saint lui répondit que l'ennemi de son salut la voyant riche en bonnes œuvres, l'en avait dépouillée par le ministère du perfide Théodose ; que pourtant le mal n'était pas sans remède, puisqu'il lui restait encore un peu de lumière et de bonne volonté ; qu'au reste, il s'étonnait qu'elle cherchât si loin de bons conseils, en ayant une source auprès d'elle, qui était le grand Euthyme, homme plein de l'esprit de Dieu, dont elle n'avait qu'à suivre la doctrine pour ne plus tomber dans l'erreur.

Eudoxie suivit cet avis avec une parfaite docilité ; et sachant que saint Euthyme s'était fait une loi de n'entrer jamais dans les villes, elle fit promptement bâtir une tour à une lieue de son ermitage, et l'invita de l'y venir trouver. Le Saint était retourné à Ruban, soit que ce fût pour y passer le carême selon sa coutume, ou pour quelque autre sujet ; de sorte qu'il fallut qu'Anastase le co-évêque, que la princesse lui avait député avec Cosme, gardien de la sainte Croix, allât le chercher dans ce désert où saint Théoctiste le conduisit. Il revint avec eux, et se rendit à la tour auprès de la princesse, qui se jeta aussitôt à ses pieds pour lui demander sa bénédiction, et lui dit qu'elle espérait que Dieu la visiterait enfin dans sa miséricorde, puisqu'elle avait le bien de le voir.

Le Saint, après l'avoir bénie, lui recommanda de se conduire avec plus de précaution pour éviter les surprises de l'ennemi de son âme. Il lui dit que les malheurs de sa famille qui lui avaient causé tant de douleur, lui étaient arrivés pour avoir suivi et protégé, comme elle avait fait, l'impie Théodose ; qu'elle ne devait plus s'embarrasser dans les questions qui regardent la foi, mais recevoir avec simplicité les décrets des saints conciles de Nicée contre Arius, de Constantinople contre Macédonius, d'Ephèse contre Nestorius, et de Chalcédoine contre Eutychès,

et rentrer au plus tôt dans la communion de Juvénal, son évêque.

Elle suivit à l'heure même ce conseil et se réconcilia avec le patriarche Juvénal, qui la reçut dans sa communion avec un grand nombre de moines et de laïques qui la suivirent dans sa conversion comme ils l'avaient suivie dans son égarement. Elpide, abbé de saint Passarion, fut de ce nombre ; mais deux de ses religieux, nommés Marcien et Romain, le quittèrent pour suivre le malheureux Géronce, abbé du monastère de sainte Mélanie, qui persista dans son erreur. Marcien bâtit depuis un monastère auprès de Bethléem, et Romain en bâtit un au bourg de Thécué. Le premier rentra dans la suite dans le sein de l'Église ; mais Romain et Géronce, qui s'étaient retirés avec lui à Thécué, s'obstinant dans leur impiété, furent enfin chassés de leur monastère.

L'impératrice Eudoxie mourut quatre ans après, et ne pensa, pendant ce temps-là, qu'à réparer par de bonnes œuvres le scandale que sa prévention avait causé à l'Église, visitant les églises, les monastères, les hôpitaux qu'elle avait bâtis en grand nombre dans la Palestine. Elle avait fait bâtir un temple dédié au prince des apôtres vis-à-vis de l'ermitage de saint Euthyme, et avait fait creuser tout auprès une citerne large et profonde. Comme elle vint un jour voir cet ouvrage, elle aperçut la laure du Saint, située au milieu de cette vaste solitude, et admira l'ordre des cellules, qui étaient séparées les unes des autres ; ce qui lui rappela ces paroles de l'Écriture : *Que vos maisons sont belles, ô Jacob ! Et que vos tabernacles sont aimables, ô Israël !* Son cœur en fut pénétré de dévotion, et elle envoya Gabriel au Saint, pour lui permettre de l'aller voir afin de profiter de ses instructions. Son intention était aussi de lui donner des fonds pour l'entretien de ses religieux. Euthyme pénétra dans sa pensée par le don que Dieu lui avait donné de connaître les secrets des cœurs et de prévoir l'avenir, et avant qu'elle lui en ouvrît le discours, il lui dit : « Vous n'avez pas longtemps à vivre ; ainsi au lieu de vous occuper de tant de soins, songez à vous bien préparer à ce

Num. 24, 5.

dernier passage. Ne pensez pas non plus à nous donner des revenus ; nous ne vous demandons d'autre grâce que celle de vous souvenir de nous devant Dieu. »

La princesse fut fort étonnée qu'il eût pénétré son dessein, et très-édifiée en même temps de son désintéressement. Elle en fit part à son retour au patriarche Anastase, qui avait succédé à Juvénal, et redoubla ses bonnes œuvres ; mais quatre mois après qu'elle eut fait achever l'église de Saint-Étienne, dont elle confia le soin à Gabriel, et appliqué des fonds pour son entretien et celui des autres qu'elle avait fait bâtir, elle quitta cette vie pour recueillir dans l'éternité les fruits de ses mérites.

Nous ne devons pas oublier, au sujet des hérésies de son temps, ce que saint Sabas racontait de lui ; car il disait qu'il ne pouvait se lasser d'admirer comment, étant d'un caractère extrêmement doux et modéré, il s'enflammait d'un zèle puissant dès qu'il s'agissait de soutenir la foi orthodoxe. Des manichéens et des origénistes qui demeuraient aux environs de Césarée, venaient quelquefois le voir sous prétexte de piété ; mais s'ils employaient contre lui la finesse du renard pour le surprendre par leur hypocrisie, ils le trouvaient armé contre eux de la force du lion qui les terrassait par la parole de Dieu. Aucun ne pouvait lui résister ; et il en faisait de même contre les ariens, les sabelliens, et généralement contre tous ceux qui n'avaient pas des sentiments catholiques.

Étant âgé de quatre-vingt-deux ans, il eut la consolation de procurer à l'ordre monastique un trésor précieux en la personne de saint Sabas, qui vint fort jeune se présenter à lui pour être élevé dans la vie religieuse. Il prédit qu'il en serait un jour un des plus grands ornements, et l'envoya au monastère de saint Théoctiste, parce qu'il était trop jeune pour demeurer dans sa laure. Et enfin, lorsqu'il fut parvenu à sa quatre-vingt-dixième année, il eut la douleur de perdre le même saint Théoctiste, qui était usé de vieillesse et consommé dans la vertu. Il se rendit

auprès de lui dès qu'il apprit sa maladie, et ne le quitta point jusqu'à sa mort, qui arriva peu de jours après. Le patriarche Anastase y vint aussi, et l'aida à lui rendre les devoirs de la sépulture. Ce prélat profita de l'occasion pour s'entretenir avec lui; mais de la manière que le moine Cyrille le raconte, on voyait de sa part tant de vénération et de tendresse pour le Saint, et tant d'humilité de la part du Saint, qu'on ne sait lequel des deux on doit admirer davantage, ou d'Anastase dans les témoignages de respect qu'il rendait à sa vertu, ou d'Euthyme dans la basse idée qu'il avait de lui-même. Le premier lui tenant les mains les lui baisait avec affection, et il l'embrassait avec une tendresse extrême en lui disant : « Il y a bien du temps, mon vénérable Père, que je désirais de serrer ces mains dans les miennes; mais je vous conjure avec toute l'instance possible, de prier le Seigneur qu'il accomplisse en moi jusqu'à la fin ce que vous m'avez prédit, et marquez-moi aussi tout ce qu'il vous fera connaître dans la suite. » Saint Euthyme, dont la modestie souffrait de ces marques d'estime d'Anastase, lui répondit avec une profonde humilité, que c'était plutôt à lui à lui obtenir les grâces du ciel dont il avait besoin, et lui recommanda aussi son monastère et les religieux que Dieu y avait mis sous sa conduite.

Cependant Théoctiste ayant laissé la supériorité vacante dans son monastère, qu'on appela depuis le monastère de saint Théoctiste, saint Euthyme en confia le gouvernement à Maris, oncle de Térébon, qui, comme nous avons dit, y avait embrassé la vie religieuse, et se trouvait alors dans un âge avancé, après quoi il retourna à sa laure. Maris mourut après deux ans de gouvernement, et saint Euthyme substitua en sa place le moine Longin, dont la conduite avait toujours été digne d'éloges.

Saint Sabas racontait dans la suite à ses religieux, que, lorsque Longin gouvernait ce monastère, ils furent ensemble voir saint Euthyme au désert de Ruban, où ils se rencontrèrent avec Domitien, Martyrius, Élie et saint Gerasime; que le Saint le prit

en particulier avec Domitien, et les mena avec lui dans un désert plus reculé, où ils ne se nourrissaient que de racines ; mais qu'ayant pénétré plus avant, ils entrèrent dans une terre si aride, qu'ils ne trouvaient d'eau en aucun endroit. Saint Sabas ajoutait que n'étant pas encore accoutumé à souffrir la soif, il ne pouvait plus se soutenir, et que saint Euthyme, touché de compassion, se retira à l'écart, fit sa prière à Dieu, et creusant ensuite avec le hoyau qui lui servait pour arracher les herbes, il en sortit aussitôt une eau pure dont il se désaltéra.

Plusieurs choses aussi que le Saint avait prédites aux trois frères, Cosme, Chrysippe et Gabriel, s'accomplirent après la mort de saint Théoctiste. Mais si Dieu l'éclairait ainsi sur les autres, il ne lui laissa pas ignorer ce qui le regardait lui-même, surtout le temps de sa mort, ainsi que ce qui devait arriver après lui dans sa laure. Ceux qui en furent les témoins le racontèrent au moine Cyrille, qui nous l'a transmis sur leur rapport. Ils lui dirent donc que le dernier jour de l'octave de l'Épiphanie, ceux qui devaient le suivre dans le fond du désert, où il se retirait toutes les années pour passer le carême, s'étant rendus auprès de lui, ils trouvèrent qu'il n'y avait rien de préparé pour le voyage. Ils lui demandèrent s'il n'était pas déterminé à partir le lendemain, et il leur répondit : « Je passerai toute la semaine avec vous dans la laure, et samedi à minuit nous nous séparerons. » Trois jours après, qui était la fête de saint Antoine, il leur ordonna de passer la nuit en prières dans l'église, et après les Matines il assembla les anciens et leur déclara que c'était la dernière veille qu'il faisait avec eux. Il les fit retirer et appela seulement Domitien auprès de lui ; mais dès le grand matin tous les religieux s'assemblèrent et il leur tint ce discours :

« Mes pères, mes frères et mes enfants bien-aimés en Jésus-Christ (distinguant ainsi les anciens des autres plus jeunes), j'entre dans la voie de mes pères ; et comme vous m'avez toujours témoigné beaucoup d'affection, je viens vous en demander au-

jourd'hui le dernier gage, en pratiquant fidèlement ce que je vais vous recommander. La première chose est la charité, qui est le lien de toutes les vertus dont le concert forme la perfection chrétienne et religieuse ; car la charité est aux autres vertus ce que le sel est au pain, et sans elle les autres vertus deviennent comme sans goût et sont insipides, au lieu qu'elle les rend fermes et solides étant accompagnée de l'humilité. C'est aussi cette humilité que je vous recommande, parce qu'elle élève à la perfection celui qui la pratique sincèrement, comme la charité fait qu'il demeure ferme dans cet état et empêche qu'il n'en descende. La charité est pourtant plus excellente que l'humilité, puisque c'est par la charité que Jésus-Christ a eue pour nous, qu'il s'est humilié et anéanti jusqu'à se rendre semblable à nous. Je vous recommande en troisième lieu la prière et la psalmodie ; car quoique cela convienne à tous les hommes, puisque tous doivent prier Dieu, le louer et lui rendre gloire, nous y sommes obligés plus étroitement que le commun des fidèles, soit parce que nous sommes attachés à son service par des vœux, soit parce qu'étant délivrés par la grâce de notre vocation, des soins et des fâcheuses nécessités du siècle, nous avons tout le temps qu'il faut pour vaquer à une occupation si sainte. Conservez-vous toujours dans une grande pureté d'esprit et de corps ; soyez assidus à la sacrée collecte pour y glorifier le Seigneur, et observez avec la plus grande fidélité la sainte règle *qui nous a été donnée d'en haut*. » Ces dernières paroles méritent qu'on y fasse attention. On y voit que les saints Instituteurs des Ordres ne présentaient pas leurs règles comme leur propre ouvrage, mais comme le fruit de leurs prières auprès de Dieu, qui les éclairait pour ne rien prescrire à leurs disciples que par son divin Esprit ; et c'est ce qui doit inspirer aux âmes religieuses un profond respect pour leurs saintes règles, et une grande fidélité à les observer.

« Ayez soin du mieux qu'il vous sera possible, continua le Saint, de ceux qui sont dans l'affliction. Instruisez et fortifiez

ceux qui sont combattus par la tentation, de peur qu'en négligeant de les avertir, ou de les encourager, ils ne se laissent affaiblir et ne tombent dans les pièges du démon. Enfin, je vous donne pour dernier avis, et je vous le recommande instamment, ne fermez point la porte à ceux qui viendront, mais qu'elle leur soit toujours ouverte. Regardez-vous comme n'ayant qu'un même toit avec eux, et que vos biens vous soient communs avec ceux qui sont dans le besoin, et soyez assurés que vous en recevrez dans le ciel une très-grande récompense. »

Après ces recommandations il leur demanda lequel d'entre eux ils souhaitaient d'avoir pour supérieur. Ils lui déclarèrent tout d'une voix que c'était Domitien; et il leur répondit que cela ne se pouvait pas, parce que Domitien ne lui survivrait que de sept jours. Ils furent tous étonnés d'une prédiction si précise, et lui demandèrent Élie, natif de Jéricho et économe du monastère de saint Théoctiste.

Élie était présent, et le Saint se tournant vers lui, lui dit : « Voilà que tous les Pères vous choisissent pour leur pasteur et leur supérieur. Veillez donc sur vous-même et sur le troupeau qui vous est confié. Je ne dois pas vous laisser ignorer que c'est la volonté de Dieu que vous changiez, dans quelque temps, la laure en monastère. » Il lui indiqua en même temps l'endroit où il devait le construire et le plan qu'il fallait suivre; ensuite il lui prescrivit tout ce qu'il devait faire touchant l'hospitalité, la psalmodie, l'observance de la règle, et en particulier il lui recommanda de prendre un grand soin du salut de tous, et surtout de ceux qui étaient affligés par la tentation. Enfin, adressant de nouveau la parole à tous, il leur dit avec une tendresse paternelle : « Si Dieu m'accorde sa miséricorde, je lui demanderai pour première grâce d'être toujours en esprit avec vous, et avec ceux qui viendront ici après vous. »

Ensuite il les congédia, ne retenant auprès de lui que Domitien; et trois jours après il s'endormit au Seigneur la nuit du

samedi, ainsi qu'il l'avait prédit, étant âgé de quatre-vingt-dix-sept ans, le 20 de janvier de l'an 473. Le moine Cyrille nous a fait son portrait en ces termes : « Il était doux et candide. Il avait le visage long et rond, et le teint beau, l'air agréable, les cheveux blancs, la taille médiocre, et sa barbe, qui était bien fournie, descendait jusqu'au nombril. Il était sain dans tous les membres de son corps, et n'avait pas perdu une seule dent. »

Cet historien, toujours attentif à marquer les époques, nous met ensuite comme dans un seul point de vue toutes celles de sa vie. Dieu le promit, dit-il, à ses parents dans une révélation, comme nous l'avons dit. Il fut consacré au Seigneur dans la troisième année de son âge, au commencement de l'empire du grand Théodose, et ayant passé par tous les degrés de la cléricature jusqu'à la prêtrise inclusivement, il vint à Jérusalem étant âgé de vingt-neuf ans ; il passa soixante ans dans la solitude, et mourut enfin le 16^e de l'empire de Léon. On peut voir sur cette chronologie les savantes notes de Bollandus et Tillemont.

Au moment de sa mort, saint Gerasime, qui demeurait près du Jourdain, vit monter son âme au ciel conduite par les anges et en avertit saint Cyriaque qui était dans son monastère. Ils se rendirent sur-le-champ à l'ermitage, où le patriarche Anastase se trouva avec un grand nombre de ses ecclésiastiques, parmi lesquels étaient Chrysippe, Gabriel et Phido. Il s'y assembla aussi une multitude incroyable de solitaires et de laïques, et il s'y fit tant de miracles, qu'on ne pouvait se lasser d'admirer les merveilles de Dieu dans son serviteur.

La presse était si grande, que les soldats que le patriarche avait amenés pour empêcher le désordre, eurent bien de la peine à contenir la foule qui s'empressait de voir le saint corps ; et il était déjà trois heures du soir qu'on n'avait pu arriver au lieu de la sépulture. Enfin on le déposa dans un lieu décent en chantant des hymnes et des autres prières accoutumées, tout le monde fondant en larmes pour la perte d'un si grand homme. Martyrius

et Élie surtout ne pouvaient cesser de pleurer, quoique le patriarche Anastase fit ce qu'il put pour les consoler. Cependant, il donna ordre à Phido de rester dans la laure, afin d'y disposer tout ce qu'il fallait pour le monument qu'il avait projeté de lui dresser ; et étant retourné à Jérusalem, il y envoya aussitôt les ouvriers et les matériaux nécessaires.

Pendant ce temps-là, Domitien, ce grand disciple du grand Euthyme, comme l'appelle le moine Cyrille, et le fidèle imitateur de ses vertus, qui l'avait servi plus de cinquante ans, ne quitta point son tombeau. Il y demeura six jours, et le septième le Saint lui apparut et lui dit, avec un visage sur lequel éclatait la joie céleste : « Venez jouir de la gloire que Dieu vous a préparée. Il a bien daigné nous y unir ensemble. » Domitien vint en donner avis aux frères qui s'assemblaient pour l'office divin. Il y assista avec eux, et mourut ayant le cœur comblé de joie dans l'espérance des biens éternels.

Le diacre Pidus, que le patriarche Anastase avait commis pour le monument qu'il voulait dresser au Saint, se donna tous les soins qu'il pouvait souhaiter pour seconder ses vues. Il changea la caverne en une église, en la faisant agrandir et décorer de beaux ornements. Il plaça au milieu le tombeau du Saint, et, de chaque côté, ceux des prêtres, des égumènes ou supérieurs et des autres vénérables personnages ; et quand tout cela fut fait, le patriarche envoya de Jérusalem la pierre sépulcrale, l'urne d'argent, les balustres et tout ce qui put contribuer à rendre ce monument également riche et respectable. Ensuite il se rendit lui-même à la laure et fit la translation du corps du Saint avec grande pompe, du lieu où on l'avait d'abord mis en dépôt, au tombeau qui était préparé. Il prit aussi toutes les mesures que sa prudence lui inspira, pour que ces saintes reliques y fussent en sûreté sans qu'on en pût enlever la moindre parcelle pour la transporter ailleurs ; après quoi il retourna à Jérusalem, emmenant avec lui Martyrius et Elie, qu'il ordonna prêtres et associa au clergé de la sainte Résurrection.

Le moine Cyrille assure que, jusqu'au temps qu'il écrivait l'histoire du Saint, son tombeau était très fréquenté, et que ceux qui y venaient prier avec foi pour quelque grâce dont ils eussent besoin, Dieu les écoutait favorablement. Nous parlerons au chapitre suivant de plusieurs miracles dont il fait aussi mention, en traitant des successeurs de saint Euthyme. Il nous reste à faire observer que ce grand Saint avait une profonde vénération pour la mémoire de saint Arsène; qu'il écoutait avec une pieuse avidité les relations que les moines qui venaient d'Egypte lui faisaient des grandes vertus qu'il avait pratiquées, et en gravait profondément le souvenir dans son âme pour s'animer à l'imiter; surtout dans son amour pour la retraite, son humilité, sa pauvreté, son abstinence, sa persévérance dans la prière, sa componction et son attrait pour la contemplation. Il se disait souvent à lui-même comme ce Saint, afin de s'encourager dans la pratique des vertus religieuses : *Pourquoi suis-je venu dans la solitude?* On remarque encore qu'à l'imitation du même Saint, il dormait très-peu et le faisait ou assis ou appuyé seulement à une corde placée dans un angle de sa cellule; et lorsque le sommeil le pressait, il lui disait comme ce Saint : *Viens à présent, méchant serviteur.* Enfin saint Cyriaque disait de lui que sa mortification était si grande, que personne ne l'avait jamais vu perdre le temps en discours inutiles, ni manger, excepté le samedi ou le dimanche.

DISCIPLES ET SUCCESSIONS DE SAINT EUTHYME ¹.

Dans ce chapitre sur les disciples de saint Euthyme, nous ne dirons de saint Théoctiste rien de plus que ce que nous en avons rapporté dans la Vie de saint Euthyme, dont il fut le fidèle com-

¹ Cyrille, Vit. PP., Nicéphore, Photius, les Bollandistes, Cotelier.

pagnon et le coadjuteur dans ses travaux et dans son zèle pour le salut des âmes. L'historien Cyrille ne nous en apprend pas davantage. On peut compter autant de disciples de ce Saint, que saint Théoctiste en éleva dans son monastère, puisque, comme nous l'avons dit, saint Euthyme lui envoyait tous ceux qui s'adressaient à lui pour être reçus dans la vie religieuse ; et que d'ailleurs ils venaient souvent le visiter à sa caverne pour le consulter sur leurs doutes ou leurs peines intérieures, ou pour profiter de ses instructions. Il venait lui-même le samedi au monastère, soit pour participer avec eux aux saints Mystères, soit pour leur donner ses avis. Ainsi saint Théoctiste gouvernait son monastère avec une espèce de subordination à saint Euthyme, ou tout au moins conjointement avec lui, de façon qu'étant chargé du commandement, il n'entreprenait rien sans son avis, et laissait une entière liberté à ses religieux de recourir à lui toutes les fois qu'ils en avaient besoin.

Cela fait voir quelle était l'humilité et la pureté de son zèle, incapable de basse jalousie, de primauté et d'ambition, et ne cherchant que la gloire de Dieu et le salut de ses frères. Il y a pourtant apparence qu'il était plus âgé que saint Euthyme ; tout au moins il était plus ancien habitant de la solitude, puisque le Saint le trouva établi dans le désert de Pharan lorsqu'il y vint.

Le moine Cyrille ne nous a appris les noms que de quelques-uns des disciples de saint Euthyme. Domitien fut celui qui demeura plus de temps auprès de lui, et il imita si bien ses vertus, qu'il mérita, comme nous avons dit, de lui être associé sept jours après sa mort dans la gloire céleste, à laquelle il l'invita dans une apparition. Il n'est pas dit en quel temps il s'était mis sous sa conduite. Marin et Lucas vinrent s'y ranger avant même que le Saint eût bâti sa laure, dont Cosme, Chrysippe et Gabriel furent les premiers habitants. Il y reçut aussi Anatolius et Thalasse ; Jean, prêtre de Raïthe, et Cyrion, prêtre de Scytopolis ; Domnus, neveu de Jean, évêque d'Antioche ; Etienne, André et

Gayan. Saint Cyriaque fut élevé aussi dans son monastère ; et c'est de lui, ainsi que de Jean le Silencieux, de Thalalée et de saint Sabas, que l'historien Cyrille apprit presque tout ce qu'il en a rapporté.

Marin et Lucas vinrent trouver saint Euthyme sur les relations qu'on leur avait faites de l'austérité de sa vie et de celle de saint Théoctiste. L'amour de la pénitence les attira auprès de lui, et ils profitèrent si bien de ses instructions, qu'ils furent en état de gouverner eux-mêmes des monastères, Dieu voulant se servir de leur ministère pour faire à plusieurs autres ce que saint Euthyme avait fait pour eux ; mais il n'y a point d'apparence qu'ils soient pour cela sortis du territoire de Jérusalem. Il est dit dans la vie de saint Théodose, que Longin, reclus, dont la cellule était près de la tour de David, l'ayant retenu quelque temps auprès de lui, l'envoya à une église dédiée à la sainte Vierge, et l'on croit que c'est là qu'il reçut les instructions de Lucas et de Marin. Cyrille dit que le monastère que celui-ci bâtit, s'appelait le monastère de Photin ; et il dit de l'un et de l'autre, qu'ils bâtirent des monastères non loin du bourg de Métope. C'est tout ce que nous en savons.

Cosme, Chrysippe et Gabriel étaient frères, et furent les premiers religieux que saint Euthyme reçut pour habiter sa laure. Ce fut à leur occasion et ensuite d'une vision qu'il eut, qu'il la bâtit pour y recevoir tous ceux que le Seigneur lui devait envoyer. Nous ne répéterons pas ici ce que nous avons déjà dit d'eux ; il suffira d'ajouter que le Saint ayant prédit à Cosme, l'aîné des deux autres, qu'il ne demeurerait pas longtemps dans sa laure, Dieu le destinant pour gouverner une église. Juvénal, patriarche de Jérusalem, le fit d'abord diacre, et prêtre un ou deux ans après. Il l'attira ensuite dans la sainte cité et lui confia la garde de la vraie croix ; et plusieurs années après, Olympe, métropolitain de Scytopolis, étant mort, il fut élevé à cette dignité qu'il posséda durant trente ans. **S'il en fut honoré, il**

l'honora aussi, dit le moine Cyrille, par beaucoup de grandes et illustres actions de piété.

Chrysippe son frère ne lui céda point en mérite et en vertu. Il fut économe de la laure, et ordonné prêtre à la prière de l'impératrice Eudoxie. Il succéda à son frère en la charge de garde de la sainte croix, comme saint Euthyme le lui avait prédit, et mourut après avoir exercé cette charge pendant douze ans. Il enrichit l'église d'un grand nombre d'ouvrages fort dignes d'estime. Photius cite de lui un Discours sur saint Théodore martyr, et un autre sur la Révélation des reliques de saint Étienne, arrivée dès l'an 415. Nous avons sous son nom, dans la *Bibliothèque des Pères*, une homélie sur la très-sainte Vierge, qui est bien digne de sa piété ; car elle n'est proprement qu'une suite de sentiments d'un cœur pénétré de dévotion pour cette divine Reine, et comme une effusion continuelle d'admiration, de louange et d'amour.

Luc. 1.

« Nous devons toujours, dit-il, célébrer, admirer et exalter la très-sainte Vierge, qui nous a donné le fruit de vie. Mais il y a des temps qui sont particulièrement destinés à chanter ses louanges. Animons-nous donc aujourd'hui d'une sainte ferveur ; et si nous ne pouvons pas le faire autant qu'elle le mérite, montrons-lui du moins notre bonne volonté. Commençons par ces paroles que l'ange Gabriel lui adressa : *Je vous salue, pleine de grâce ; le Seigneur est avec vous.* Je vous salue, lui dit-il ; car c'est à vous qu'on doit adresser ces paroles plus qu'à personne autre, comme ayant plus de sujet d'avoir le cœur comblé de joie, puisque vous êtes pleine de grâce, et que vous possédez dans vous le trésor infini de la joie la plus parfaite. Si vous êtes la servante du Seigneur, vous avez le bonheur de posséder en lui le Roi de la félicité suprême et de toutes les grâces. Si vous êtes la plus belle de toutes les femmes, vous portez aussi dans vous le plus beau des enfants des hommes. Si vous êtes Vierge sans tache, vous avez dans votre sein celui qui est la source de toute sainteté

Le Seigneur est avec vous. Oui, c'est celui qui est le créateur de toutes choses qui est avec vous, et il veut être engendré de vous. Il est avec vous dans sa conception pour naître ensuite de vous. Il est avec vous comme Dieu pour naître de vous comme Homme-Dieu. Tel est le sens de la salutation de l'ange Gabriel ; ajoutons-y dans nos acclamations les sentiments des Prophètes, et disons-lui avec eux : Je vous salue, pleine de grâce, vous dont le sein est, pour ainsi dire, plus vaste que le ciel, puisqu'il a renfermé celui que tous les cieux ne peuvent contenir ; je vous salue, source de lumière, qui éclairez tout le monde ; je vous salue, soleil éclatant, qui est toujours levé et ne se couche jamais ; je vous salue, vous qui portez l'auteur de la vie ; je vous salue, vous qui êtes le jardin du Père céleste, et le pré émaillé des fleurs suaves du Saint-Esprit ; je vous salue, ô la source de tous les biens ; je vous salue, pierre précieuse, dont l'éclat et la valeur n'ont point de prix ; je vous salue, vigne mystérieuse, qui avez porté le plus riche fruit ; nue bienfaisante, qui avez désaltéré tous les saints par l'abondance de vos eaux ; puits mystique, où nous puisons les eaux vives de la grâce ; buisson ardent, et qui brûle d'un feu divin sans en être jamais consumé ; porte qui n'est ouverte qu'au grand Roi ; montagne dont la pierre angulaire a été détachée sans le secours de la main des hommes ; car vos qualités et vos prérogatives sont exprimées par toutes ces figures employées par les Prophètes, etc. »

Chrysippe commence ainsi son homélie, et la poursuit avec les mêmes sentiments de piété. On voit que son cœur s'épanche avec une tendresse amoureuse pour la très-sainte Vierge, et qu'il pense moins à donner un discours suivi par des raisonnements, qu'à enflammer le cœur de ses auditeurs, en témoignant l'ardeur dont le sien était embrasé.

Quoique Cosme et Chrysippe fussent de saints personnages, Gabriel leur frère et le plus jeune, semble avoir été le premier en vertu, puisqu'il est reconnu pour saint. Nous avons dit qu'il

était fort jeune lorsqu'il vint trouver saint Euthyme avec ses frères. Il fut ordonné prêtre par le patriarche Anastase en même temps que Chrysippe. L'impératrice Eudoxie ayant fait bâtir après sa conversion le monastère de Saint-Étienne près de Jérusalem, à l'endroit où l'on croyait que le Saint avait été lapidé, elle y attribua beaucoup de revenus, et y mit saint Gabriel pour abbé dès qu'il eut reçu le sacerdoce. Le patriarche en dédia l'église le 15 janvier, quatre mois avant la mort de cette princesse, qui y fut enterrée. Elle était si vaste, qu'il s'y assembla une fois dix mille religieux. Saint Gabriel ayant gouverné ce monastère vingt-quatre ans, en bâtit un petit, ou plutôt une cellule, dans la vallée qui était à l'orient du temple de l'Ascension, bâti sur le mont des Olives, où il se retirait tous les ans, à l'imitation de son maître saint Euthyme, depuis l'octave de l'Épiphanie jusqu'au dimanche des Rameaux; après quoi il revenait à son grand monastère. Il mourut dans celui-ci étant âgé de quatre-vingts ans. Tout le temps de son gouvernement fut de trente-quatre ans. On lui dressa un tombeau dans l'église de Saint-Étienne, qui devint fort célèbre par les miracles qui s'y firent. On dit de lui qu'il avait beaucoup de génie et d'amour pour les lettres, et qu'il savait non-seulement le grec, mais encore le latin et le syriaque. Les Grécs honorent sa mémoire le 26 janvier. Ils l'appellent le jeune Gabriel, parce qu'il s'était retiré fort jeune dans la solitude, selon la remarque de Bollandus.

Cyrille ne nous apprend rien de particulier d'Anatolius, de Thalasse, de Jean et de Cyrion. Quant à Etienne, André et Gayan, nous n'en savons aussi que fort peu de chose. Ils étaient frères, et cousins de Synodius de Mélitène leur patrie. Juvénal éleva le premier au diaconat, et un ou deux ans après il le fit évêque de Jamnia dans la première Palestine. Il assista en cette qualité au concile de Chalcédoine, comme nous l'avons dit dans la vie de saint Euthyme. André fut tiré du monastère du Saint pour en gouverner un que la sainte abbesse Bassa, dont nous parlerons

bientôt, avait fait bâtir à Jérusalem pour les hommes, comme elle en avait fait aussi un pour les femmes. Gayan avait été envoyé par saint Euthyme à Antipatre, métropolitain de Bostra ¹, en Arabie, pour faire délivrer Térébon, qu'un calomniateur avait injustement accusé auprès du gouverneur du pays. Antipatre fit en sorte que Térébon fût élargi ; mais il retint Gayan comme un gage précieux de saint Euthyme, et l'ordonna évêque de Madaba dans l'Arabie.

Domnus fut aussi un des premiers disciples de saint Euthyme. Il aurait évité bien des malheurs, dont il fut presque accablé, s'il avait suivi fidèlement les avis de ce grand maître. Tandis qu'il était sous sa conduite, il apprit que son oncle Jean, patriarche d'Antioche, favorisait Nestorius, et en conçut une fort vive douleur. Jusque-là son zèle était sage ; mais il présuma que s'il l'allait trouver il lui persuaderait de changer, et il présuma trop. En effet, s'en étant ouvert à saint Euthyme, le Saint lui répondit que son oncle n'avait pas besoin de ses avis, qu'il ne s'était écarté du droit chemin de la vérité que par un faux zèle, et que Dieu lui ferait la grâce d'y rentrer ; mais que quant à lui il devait s'attacher à sa vocation et ne pas quitter le désert, où quoiqu'inconnu aux hommes, il avancerait dans la perfection et obtiendrait la gloire qui vient de Dieu, bien plus véritable et bien plus solide que la gloire passagère du monde. Il ajouta que s'il allait à Antioche, son voyage aurait d'abord en apparence un heureux succès, et que même il succéderait à son oncle ; mais que cet honneur lui serait une source de chagrins et même d'ignominie, parce qu'il se trouverait engagé parmi des méchants qui lui feraient commettre une faute et le priveraient ensuite de sa dignité.

Domnus ne déféra point à ces avis, s'en alla à Antioche sans son consentement, et éprouva tout ce qu'il lui avait prédit. Son

¹ L'ancienne Bostra était la capitale de l'Idumée ; elle devint sous Trajan I capitale de la province romaine d'Arabie. Elle fut ensuite siège d'un évêché puis d'un archevêché.

oncle Jean le reçut avec beaucoup d'affection ; mais bien loin qu'il le retirât du parti de Nestorius, il s'en rapprocha lui-même, en prétendant qu'il fallait supprimer les douze articles de saint Cyrille comme trop obscurs. Ayant succédé à son oncle, il fut le premier qui condamna Eutychès ; mais il eut le malheur de souscrire, avec plusieurs autres Évêques, à son rétablissement et à la déposition de saint Flavien, patriarche de Constantinople, dans le faux concile d'Éphèse, connu sous le nom de *brigandage d'Éphèse*, où tout se passa par violence et contre toutes les lois de l'Église. Il revint à résipiscence, protesta contre ce qu'on y avait fait et redemanda sa signature. L'impie Dioscore, qui avait été le chef de la cabale d'Éphèse, s'en irrita vivement contre lui, et appuyé de ses partisans, il prit prétexte de la lettre qu'il avait écrite, où il marquait que les douze articles de saint Cyrille lui paraissaient obscurs, pour lui faire son procès comme à un fauteur de l'hérésie de Nestorius, et le priva de sa dignité, quoiqu'absent et malade ; ainsi il fut la victime du ressentiment de ces Eutychiens, après les avoir servis dans ce faux concile au préjudice de sa conscience. Alors il retourna à l'ermitage de saint Euthyme, le cœur brisé de douleur et répandant beaucoup de larmes, avec un grand regret d'en être sorti contre la volonté de son supérieur.

Il nous reste à parler de quelques-uns des successeurs de saint Euthyme, qui furent Élie ; Siméon, Étienne, Thomas, Léonce et Géronce. Il y a eu deux Élie, l'un, natif de Jéricho et économiste du monastère de saint Théoctiste ; l'autre, qui fut patriarche de Jérusalem, tous les deux disciples de saint Euthyme. Ce fut le premier qui lui succéda dans le gouvernement de sa laure, comme nous l'avons dit dans sa vie. Le Saint lui avait dit en mourant, que c'était la volonté de Dieu qu'il changeât sa laure en monastère. Le moine Cyrille entre dans un grand détail de l'exécution de ce dessein, et rapporte à ce sujet deux apparitions de saint Euthyme, qui justifient ce qu'il avait prédit à ses religieux en

mourant, savoir : qu'il demanderait à Dieu pour première grâce de demeurer toujours en esprit avec eux et leurs successeurs.

Un an après sa mort, l'empereur Léon cessa aussi de vivre, et l'empire tomba entre les mains de Léon, son neveu, âgé seulement de trois ans, qui céda peu de temps après, par sa mort, l'empire à Zénon son père. Mais celui-ci s'étant brouillé avec sa belle-mère Vérine, veuve de l'empereur Léon, et craignant qu'elle ne le fit assassiner, s'enfuit en Isaurie, et Basilisque, frère de Vérine, se fit reconnaître empereur. Sa femme Zénodie l'engagea dans le parti des Eutychiens, et il se laissa persuader par Timothée Élure, faux patriarche d'Alexandrie, de condamner le concile de Chalcédoine et l'épître de saint Léon, par une lettre adressée à tous les évêques, à qui il ordonnait d'anathématiser et de mettre au feu l'épître de ce saint Pape et tout ce qui s'était fait pour la foi dans ce concile.

Les Eutychiens qui restaient à Jérusalem et aux environs, se prévalurent de l'occasion, et mirent sur le siège de cette ville le malheureux Géronce, abbé du monastère de sainte Mélanie, en la place d'Anastase, et qui ne fit pas moins de mal, dit l'historien Cyrille, que l'impie Théodose en avait fait vingt-sept ans auparavant. Anastase, patriarche de Jérusalem, mourut quelque temps après, et Zénon étant revenu de son exil, et ayant vaincu Basilisque, le crédit des Eutychiens tomba avec ce tyran, et Martyrius fut mis en la place d'Anastase. Il écrivit à l'empereur Zénon et à Acace, patriarche de Constantinople, qui avait résisté généreusement à Basilisque, pour les instruire touchant l'état des schismatiques de Palestine et de leur hérésie. Il en chargea son diacre Fidus, à qui il confia encore bien des choses qu'il devait leur dire de vive voix. Fidus s'embarqua à Joppé; mais dans la nuit, le vaisseau fut surpris par une horrible tempête, et fit naufrage. Fidus allait être englouti au milieu des flots, lorsque la providence lui fit rencontrer une pièce de bois sur laquelle il se soutint quelque temps.

Il se souvint dans ce moment de saint Euthyme, et l'invoqua en levant les mains au ciel et en prononçant son nom plusieurs fois pour l'appeler à son secours. Le Saint lui apparut en marchant sur la mer et le remplit autant d'étonnement-que de joie. Il lui dit avec cet air de douceur qu'il lui avait connu pendant sa vie : « Ne craignez point, je suis Euthyme serviteur de Dieu. Sachez que le Seigneur n'approuve point le voyage que vous avez entrepris, et qu'il ne sera d'aucune utilité à la mère des églises (c'est-à-dire à Jérusalem). Retournez à celui qui vous a envoyé, et dites-lui de ma part qu'il ne se mette point en peine de la séparation des schismatiques, parce que l'union se fera dans peu sous son pontificat. Quant à vous, il faut que vous alliez à ma laure, que vous en détruisiez les cellules et que vous bâtissiez un monastère à l'endroit où vous m'avez enseveli ; telle est la volonté de Dieu. » Lui ayant ainsi parlé, il le couvrit de son manteau, et Fidus se trouva tout d'un coup sur le rivage, et de là transporté à Jérusalem dans sa maison, sans savoir comment il était venu. Il quitta le manteau du Saint, qui fut en même temps enlevé par une main invisible, et prit son habit ordinaire ; mais faisant attention au danger où il s'était trouvé au milieu de la mer et comment saint Euthyme l'en avait délivré, il fut dans un étonnement inexprimable, et transporté d'admiration il s'écria : « Je reconnais maintenant que le grand Euthyme est un véritable serviteur de Dieu, et qu'il m'a été envoyé du ciel pour me délivrer du péril où j'étais. » Le récit qu'il en fit à sa mère la fit fondre en larmes, et le patriarche Martyrius, à qui il en alla rendre compte, n'en fut pas moins touché. Ce patriarche admira aussi le don de prophétie du Saint, et dit à Fidus : « Véritablement le grand Euthyme a été un prophète du Seigneur, et a un grand crédit auprès de lui ; car je suis témoin que ce qu'il vous a dit du changement de sa laure en monastère, il me l'avait dit aussi en présence de plusieurs personnes comme devant arriver après sa mort. » En conséquence il chargea Fidus de l'exécution, et lui promit tout le secours dont il avait besoin.

Fidus ne perdit pas le temps. Il amena à la laure un architecte pour conduire l'ouvrage, et la quantité d'ouvriers nécessaires afin qu'il fût bientôt fini. Il changea l'ancienne église en réfectoire et en fit une nouvelle. Le monastère fut bâti en la place de la laure et du cimetière de saint Euthyme. Il était aussi vaste qu'il le fallait pour y loger un grand nombre de religieux. Le moine Cyrille nous représente sa situation comme une des plus agréables et des plus commodes : « Il y avait, dit-il, une petite colline entre deux vallons fermés à l'orient et à l'occident par d'autres monticules qui venaient se joindre et comme se confondre ensemble du côté du midi ; de sorte que la petite colline s'en trouvait ceinte de ce côté-là. Le monastère était bâti sur le penchant de celle-ci, et l'on y avait élevé une tour qui dominait du côté du nord une campagne très-fertile de près de deux stades. La porte du monastère était devant la tour, qui servait comme de forteresse, et qu'on pouvait découvrir de loin ; et en sortant du monastère, cette campagne, où il y avait un torrent qui prenait sa source dans le monticule du côté de l'orient, offrait aux yeux un très-agréable spectacle. Il faut ajouter à cela l'aménité de l'air, qui était fort sain et fort tempéré ; de sorte qu'on ne pouvait choisir d'endroit plus propre, et pour la consolation et pour la commodité des religieux. »

On ne mit que trois ans à bâtir ce grand édifice, parce que le nombre des ouvriers était considérable, et que ceux qui présidaient avaient soin qu'on ne perdît pas le temps. Mais comme on voulut faire de nouveaux embellissements à l'église pour en rendre la dédicace fort célèbre et plus digne de la majesté de Dieu, les pluies qui tombent ordinairement en hiver dans cette solitude ayant manqué cette année, on se trouva si dépourvu d'eau qu'à peine en restait-il au fond des citernes pour l'usage des frères. Cela donna occasion à un nouveau prodige, qui fit encore paraître le crédit de saint Euthyme auprès de Dieu. Elie, supérieur du monastère, et le diacre Fidus, voulurent d'abord recourir à

Longin, abbé du monastère de saint Théoctiste, et à Paul, abbé du monastère de Martyrius, et projetèrent de leur envoyer des bêtes de charge pour en apporter de l'eau, ce qui ne pouvait se faire qu'avec beaucoup de peine et de dépense et aurait traîné en longueur. Tandis qu'on avait tout préparé pour faire partir les mulets le lendemain, saint Euthyme apparut dans la nuit à l'abbé Elie et lui dit :

« Que voulez-vous donc faire de toutes ces bêtes que vous avez rassemblées ? » — « C'est, lui répondit Élie, pour nous charrier l'eau dont nous avons besoin, puisque nous en manquons ici. » — « Hommes de peu de foi, lui répliqua le Saint avec sévérité, et pourquoi n'avez-vous pas eu plutôt recours à la prière ? Est-ce que celui qui fit sourdre de l'eau du rocher pour désaltérer un peuple indocile, et qui en tira aussi de la mâchoire d'un âne à la prière de Samson, ne peut pas vous en fournir encore si vous le lui demandez avec foi ? » Il lui défendit ensuite d'envoyer les mulets : « Car, ajouta-t-il, dans moins de trois heures toutes vos citernes se trouveront remplies. »

Elie s'éveilla après cette vision, et vint en donner avis à Fidus et aux autres ; et à peine le soleil fut levé, qu'on vit paraître un nuage sur le monastère qui répandit une grande quantité d'eau dont les citernes furent remplies, et il n'y eut précisément que le terrain du monastère qui en fût arrosé, tous les endroits circonvoisins restant à sec, comme si on avait tracé tout autour du monastère une ligne que l'eau de la pluie ne devait point passer ; après quoi un vent impétueux qui souffla, dissipa le nuage.

Le bruit de ce miracle se répandit partout le désert, et le patriarche Martyrius en fut bientôt instruit. Il vint au monastère avec une nombreuse suite, et fit la dédicace de l'Église avec beaucoup de magnificence et de solennité. Il y célébra la vigile et ensuite la messe, pendant laquelle il mit sous l'autel des reliques des saints martyrs Taraque, Probus et Andronic. Cette dédicace se fit le 7^e jour de mai et la 12^e année après la mort de

saint Euthyme ; et quelque temps après, le diacre Fidus fut fait évêque de Dora, ville maritime à trois ou quatre lieues de Césarée de Palestine.

Il nous reste à parler d'une autre prédiction de saint Euthyme ; celle de la réunion des Eutychiens à l'Église, sous Martyrius, comme le Saint l'avait dit à Fidus lorsqu'il lui apparut sur la mer. Ce patriarche, plein de foi en la promesse du Saint, en attendait l'accomplissement avec confiance, et il n'attendit pas longtemps ; car l'abbé Marcien, agité par les remords de sa conscience, assembla tous les moines eutychiens dans son monastère de Bethléem, comme s'il eût été inspiré de Dieu, et leur parla ainsi : « Jusques à quand, mes pères et mes frères, tiendrons-nous en division le corps de l'Église ? Et cela sans savoir si c'est la volonté de Dieu, mais en nous appuyant seulement sur nos propres raisonnements ? N'avons-nous pas sujet de craindre qu'en croyant d'être dans la bonne voie, nous ne soyons dans la mauvaise. *Car les pensées des hommes, dit l'Écriture, sont timides.* Si vous le trouvez bon, nous suivrons l'exemple des apôtres, et nous tirerons au sort pour les évêques et pour les moines. Si le sort tombe sur les moines, nous demeurerons comme nous sommes, et s'il tombe sur les évêques, nous communiquerons avec eux. » Tous approuvèrent cette proposition. Le sort fut jeté et tomba sur les évêques, et aussitôt ils rentrèrent dans leur communion. Il n'en fut pas de même des malheureux Géronce et Romain, dont le premier gouvernait depuis quarante-cinq ans le monastère de sainte Mélanie, et le second celui de Thécué. Ils demeurèrent opiniâtres, furent chassés pour leurs erreurs de leurs monastères, et depuis, ils ne menèrent plus qu'une vie errante, qu'ils finirent malheureusement.

Sap. 9, 14.

Les moines eutychiens ayant donc Marcien à leur tête, vinrent se présenter dans ces heureuses dispositions, au patriarche Martyrius, qui les reçut à bras ouverts, et fit une grande fête au sujet de cette réunion, à laquelle toute la ville de Jérusalem prit

part. Tout ceci se passa sous l'empire de Zénon, qui eut Anastase pour successeur. L'abbé Marcien se distingua dans la suite par sa piété, et fut même honoré du don de miracles. Dieu multiplia prodigieusement en sa faveur un seul grain de froment qui restait dans le grenier de son monastère, et lui révéla aussi le besoin où se trouvait saint Sabas, qui manqua de provision dans une rencontre, comme nous le rapporterons dans sa vie. Il fut choisi aussi par Salluste, patriarche de Jérusalem, pour remédier au relâchement qui s'était introduit dans quelques monastères de la Palestine, et fut établi archimandrite ou supérieur général de tous les monastères de cette province. Il eut pour successeurs dans cette charge, saint Sabas et saint Théodose, étant mort en paix quatre mois après que Dieu lui eut révélé la nécessité de vivre où se trouvait saint Sabas.

Elie, supérieur du monastère de saint Euthyme, mourut après avoir gouverné trente-huit ans. Il s'était acquis, par la sagesse de son administration, la confiance de tous ses religieux, qui l'aimèrent tendrement comme leur père, et on en parlait encore avec les mêmes sentiments lorsque le moine Cyrille écrivait la Vie de saint Euthyme. Siméon d'Apamée lui succéda, et ne vécut dans sa charge que trois ans ; après lui, Etienne d'Arabie fut choisi pour supérieur. Il fit présent au monastère de six cents pièces d'or que son frère Procope lui laissa par sa mort. Il se fit un miracle durant son gouvernement au tombeau de saint Euthyme, que le moine Cyrille rapporte ainsi.

Il y avait à Antioche un personnage nommé Césaire, qui s'était acquis dans les charges municipales de la ville l'estime de tous les habitants. Sa piété le porta à venir à Jérusalem y visiter les saints Lieux, et il fut affligé d'une maladie très-douloureuse, sans que le secours des médecins et les soins de ses amis pussent le soulager. Sa dernière ressource fut de se faire transporter au tombeau de saint Euthyme. Sa foi ne fut pas sans récompense. A peine lui eut-on fait l'onction d'une huile miraculeuse qui

culait de son tombeau, qu'il se trouva parfaitement guéri. Il donna en reconnaissance une grande somme d'argent au monastère, et s'engagea à lui faire un tribut annuel.

Étant de retour à sa maison, il fut voir Étienne, évêque de Tripoli de Syrie, et comme on aime à raconter les maux qu'on a essuyés lorsqu'on en est délivré, il fit à cet évêque le détail de tout ce qu'il avait souffert dans Jérusalem, et du miracle que Dieu avait fait en sa faveur par l'intercession de saint Euthyme. Léonce, cousin de l'évêque, se trouvait présent, et quoique fort jeune encore, il fut si touché de sa relation, qu'il abandonna le siècle et embrassa la vie religieuse dans le monastère du Saint. Il y fit tant de progrès dans la vertu, que l'évêque Étienne le rappela et lui confia un monastère qu'il avait bâti en l'honneur de saint Léonce, martyr de Tripoli. Il l'eut aussi pour successeur dans sa dignité.

Thomas, natif d'Apamée, fut abbé du monastère de saint Euthyme après la mort d'Étienne, et il se fit un nouveau miracle sous son gouvernement. Césaire d'Antioche, dont nous avons parlé, l'étant venu voir, en fut reçu avec de grandes marques d'amitié. Thomas lui donna un repas religieux, et s'entretenant avec lui de bien des choses, il lui dit qu'ils avaient dans le trésor de l'église, un morceau de la vraie croix du Sauveur. Césaire voulut avoir la consolation de l'adorer, et le pria de lui en séparer une parcelle, ce que l'abbé Thomas ne crut pas devoir lui refuser. On ouvrit donc le trésor, et après que Césaire et ceux qui étaient avec lui eurent satisfait leur piété, ils retournèrent à la cellule voisine, où ils avaient mangé. Thomas laissa ouverte la porte du trésor, et un frère, nommé Théodote, qui les servait, s'en étant aperçu, épia le moment où il ne pouvait pas être vu, et enleva trois bourses, où étaient les six cents pièces d'or dont nous avons dit qu'Étienne avait fait présent au monastère. Il sortit le lendemain du monastère, donnant pour raison qu'on le faisait trop travailler et qu'il n'avait pas le loisir de penser à son âme ; mais

ce n'était qu'un prétexte pour mieux cacher son larcin, et aller ailleurs profiter en liberté de cet argent. Il prit le chemin de Jérusalem, et s'arrêta vis-à-vis du monastère de Martyrius. Là, s'étant assis, il tira cinquante pièces d'une de ces bourses, et cacha le reste dans un trou sous une grande pierre, marquant l'endroit pour y revenir quand il voudrait. Il se rendit ensuite à Jérusalem, et passa de là à Joppé. Il voulut enfin retourner à l'endroit où il avait mis l'argent ; mais lorsqu'il en fut proche, un horrible serpent sortit de dessous la pierre et l'empêcha d'en approcher.

Il regarda cet accident comme un pur hasard, et voulut y retourner le lendemain ; mais il y trouva encore ce monstrueux animal, qui semblait se tenir là comme pour garder le trésor ; de sorte qu'il ne permettait pas même d'en approcher d'un jet de pierre. S'obstinant enfin d'y retourner une troisième fois, dans l'espérance que ce redoutable gardien n'y serait plus ; à mesure qu'il voulut approcher, il se sentit frappé à la tête par une main invisible, comme si on lui eût donné un grand coup de massue, et tomba à terre dangereusement blessé. Des passants l'ayant trouvé dans cet état, le transportèrent charitablement à l'hôpital de la ville, où dans la nuit il vit un vénérable vieillard qui lui fit une sévère correction, et lui dit qu'il ne relèverait de son mal que quand il aurait rendu l'argent qu'il avait volé au monastère de saint Euthyme.

Aussitôt il fit appeler celui qui gouvernait l'hôpital, et lui avoua son crime avec tout ce qui s'en était suivi. L'abbé Thomas en fut averti, et vint à l'hôpital avec Léonce, fit transporter le malade en voiture à l'endroit où il avait déposé l'argent, qu'on trouva comme il l'avait dit. On lui fit grâce des cinquante pièces qu'il avait dépensées, et son mal cessa à l'instant.

Thomas mourut le 26 de mars, soixante et dix ans après le décès de saint Euthyme, ayant gouverné son monastère pendant huit ans.

Léonce fut abbé après lui. Il reçut dans sa communauté le moine Cyrille, qui a écrit tout ce que nous venons de rapporter de saint Euthyme et de ses successeurs. Il ajoute encore plusieurs miracles dont il fut témoin dans tout le temps qu'il demeura dans ce monastère ; et en fait un détail fort circonstancié, qu'il serait trop long de mettre ici. Il suffira de dire en substance : 1° Que les femmes n'entraient point dans son église, et que celles qui venaient implorer son secours le priaient à la porte ; 2° qu'outre plusieurs possédés que l'on conduisit à son tombeau et qui furent délivrés, Dieu punit d'une manière terrible un impie, qui, niant contre la vérité d'avoir retenu deux brebis d'un pauvre, osa, pour soutenir son mensonge, se parjurer sur le sépulcre du Saint, où cet homme l'avait obligé de faire serment. Il se retira d'abord fort satisfait d'avoir ainsi éludé de lui rendre les deux brebis ; mais la nuit suivante, tandis qu'il se croyait fort en sûreté dans son lit, la porte de sa maison s'ouvrit tout à coup d'elle-même, et il vit entrer un vénérable vieillard tenant une verge à la main, accompagné de cinq jeunes hommes, et remplissant toute la maison d'une grande clarté. Le vieillard jetant sur lui un regard terrible, lui dit d'un ton sévère : « Insensé que tu es, qu'as-tu donc osé faire au tombeau d'Euthyme ? » Cyriaque, car c'était le nom de ce parjure, demeura tout interdit et ne sut que répondre. Mais le vieillard ordonna à ceux qui l'accompagnaient de le châtier, et quatre d'entre eux le tenant, il remit la verge au cinquième, qui lui couvrit le corps de plaies. Ensuite le vieillard l'ayant pris par les cheveux, lui dit : « Ne savais-tu pas, scélérat, qu'il y a un Dieu qui punit le crime, même sur la terre ? On va bientôt te ravir ton âme, et ce que tu as mal acquis, à qui le laisseras-tu ? Dieu t'a puni de la sorte afin que tu serves d'exemple aux autres, et qu'ils apprennent non-seulement à ne point se parjurer, mais encore à ne point faire de serments (hors les cas permis), quand même ce serait pour soutenir la vérité. » Cyriaque épouvanté de cette vision, et ne pouvant supporter la douleur

des plaies qu'il avait reçues, appela du secours, et montra son corps tout déchiré. Il pria qu'on le conduisit au sépulcre de saint Euthyme, où il avoua son parjure, et fit voir ses plaies aux religieux qui en furent effrayés ; mais Dieu, qui voulait inspirer par son châtement, le respect dû à son saint nom, auquel il avait manqué par son parjure, ne voulut point faire d'autre miracle que celui de sa punition, et on fut obligé de le rapporter à sa maison, où il mourut la nuit suivante.

Cyrille ajoute à ceci l'exemple suivant : « Un jour, dit-il, on donna l'hospitalité dans le monastère à un pauvre passant, qui étant entré dans l'église comme pour faire sa prière, observait tout ce qu'il y avait, et aperçut l'urne d'argent qui était sur le sépulcre du Saint. Il y entra sur le minuit et l'enleva. Ensuite ayant profité du temps que l'on conduisait les bêtes de charge hors du monastère avant qu'il fût jour, il sortit et se déroba le plus promptement qu'il pût ; mais croyant avoir fait beaucoup de chemin, il se trouva encore à la pointe du jour devant la porte du monastère, où il demeura immobile comme une colonne. Procope, qui était chargé du soin de la porte, et avait été guéri lui-même par l'intercession de saint Euthyme, le trouva le matin dans cet état, et dans le trouble où il était il lui déclara sa faute. Procope le prit par la main, l'introduisit dans le monastère et voulut qu'il confessât son larcin devant tous les religieux ; ce qu'il fit en avouant qu'il s'était senti lié par une vertu secrète sans pouvoir remuer de la place. Il rendit l'urne d'argent ; et comme il était fort pauvre, on lui donna par commisération quelque chose pour son voyage, et on le laissa aller en liberté. Le moine Cyrille raconte ces miracles et plusieurs autres comme témoin oculaire ; et nous verrons en parlant de lui dans un chapitre particulier, comment le Saint et saint Sabas lui apparurent et lui obtinrent la grâce de pouvoir écrire leur vie, quoiqu'il proteste qu'il n'avait aucun talent pour cela, et qu'avant cette vision il l'avait tenté inutilement.

Le dernier des successeurs de saint Euthyme dont il reste à parler, fut l'abbé Géronce, bien différent de celui qui mourut vagabond et obstiné dans les erreurs d'Eutychès. Il était de Madaba en Arabie. Son grand-père s'appelait Géronce comme lui, et son père Thomas, l'un et l'autre connus et grands amis de saint Sabas. Il gouvernait le monastère de saint Euthyme, lorsque le moine Cyrille écrivait la vie de saint Sabas, et il lui certifia deux miracles de ce Saint, dont l'un regardait son grand-père, qu'il guérit en lui faisant une onction de l'huile de la lampe qui brûlait devant le bois sacré de la vraie croix, et l'autre était d'avoir, en faveur de son père Thomas, changé en vin du vinaigre qu'on gardait dans une courge, et qui fut l'occasion de plusieurs autres miracles, comme nous pourrons le rapporter dans la vie de ce Saint.

On trouve dans le *Recueil des sentences des Pères*, celle-ci d'un abbé Géronce de Pétra : « Plusieurs sont chastes de corps qui ne le sont pas toujours d'esprit ; c'est pourquoi, mes frères, il ne suffit pas de réprimer les sens, il faut de plus veiller avec tous les soins possibles à la garde du cœur.

Le moine Cyrille parle aussi par occasion dans la vie de saint Euthyme, d'une supérieure de religieuses, nommée Bassa, qu'il nous représente comme une abbesse très-pieuse et pleine d'amour de Dieu. Sa communauté était dans Jérusalem, ou aux environs. Elle bâtit aussi un monastère pour des hommes, qui fut dédié à saint Mène martyr ; et obtint de saint Euthyme, son disciple André, frère d'Étienne, évêque de Jamnie, pour en prendre la conduite. L'impératrice Pulchérie lui écrivit pour l'avertir, que si par simplicité quelques religieuses s'étaient laissé surprendre par les mauvais bruits que le faux patriarche Théodose avait répandus, elles quittassent leurs erreurs, et qu'elles fussent persuadées qu'elle suivait les décisions du concile de Chalcédoine, qui devait être aussi la règle de leur foi : « Votre Révérence, ajoute-t-elle sur la fin de sa lettre, connaissant la vérité de nos

sentiments, et combien ils sont conformes à la foi orthodoxe, nous vous recommandons de prier pour nous et pour notre empire. » Nicéphore nous apprend que le zèle de cette bienheureuse abbesse la porta à solliciter, même avec importunité, l'impératrice Eudoxie, dont nous avons parlé au chapitre précédent, d'abandonner le parti des eutychiens où elle s'était engagée.

Nous avons peu à dire de la vie monastique de Martyrius et d'Élie, qui furent tous deux patriarches de Jérusalem. Ce que les historiens nous en ont laissé roule principalement sur leur épiscopat et les affaires de l'Église. Martyrius était de Cappadoce, et Élie d'Arabie. Ils vivaient ensemble dans le désert de Nitrie, quand Timothée Élure, le plus pernicieux des partisans de l'impie Dioscore, et aussi ardent eutychien que lui, s'empara par violence de la chaire d'Alexandrie, et causa dans toute l'Égypte des troubles inouïs. Ils fuirent sa persécution, et se retirèrent en Palestine sous la conduite de saint Euthyme. Ils restaient chacun dans une cellule séparée, et le Saint témoignait en faire beaucoup de cas, car il les entretenait souvent, et les menait ordinairement avec lui, lorsqu'après l'octave des Rois il allait faire sa retraite jusqu'au dimanche des Rameaux dans les déserts plus reculés de Cutila ou de Ruban. Dans cette retraite, où se trouvait aussi saint Gerasime, le Saint célébrait la messe tous les dimanches dans une chapelle et leur donnait la communion, ainsi qu'à quelques autres anachorètes qui s'y rendaient avec eux.

Dieu éclaira saint Euthyme sur ce qui leur arriverait dans la suite, et le Saint leur prédit qu'ils seraient patriarches de Jérusalem. Ils demeurèrent plusieurs années sous sa conduite, après quoi Martyrius se retira dans une caverne à demi-lieue de la laure du Saint, et y bâtit dans la suite un grand monastère qui devint fort célèbre. Elie s'établit près de Jéricho, où sa cellule fut accrue et changée en deux ou trois monastères par les édifices qu'on y ajouta. Le patriarche Juvénal étant mort, Anastase, qui lui succéda, pria Martyrius de le venir voir souvent à Jérusalem.

salem, et enfin il l'ordonna prêtre. Il fut ensuite son successeur, comme saint Euthyme le lui avait prédit.

Nous avons vu comment, sous son pontificat, l'église de Jérusalem étant déchirée par les eutychiens, il eut la consolation de les voir rentrer dans sa communion, à l'exception de Géronce et de Romain, qui moururent dans leurs erreurs. Il laissa, en montant sur la chaire de saint Jacques, le gouvernement de son monastère à un religieux nommé Paul. L'historien Cyrille dit que de son temps un de ses moines, qui s'appelait aussi Paul, vint au tombeau de saint Euthyme pour être délivré du démon qui avait pris possession de son corps, en punition d'un vol qu'il avait fait dans l'église de son monastère.

Martyrius avait une grande affection et un singulier respect pour saint Sabas. Nous ne nous arrêterons pas à ce qu'a dit Evagre, qu'il communiqua avec Pierre Monge, faux patriarche d'Alexandrie ; c'est une fausseté, dit Baronius, que cet historien a prise dans Zacharie l'eutychien. On peut voir dans Bollandus, que, quoique son nom ne soit pas dans les fastes de l'Église, les historiens lui donnent pourtant le titre de Bienheureux et de Saint. Il mourut la huitième année de son pontificat, en 486, et eut pour successeur Salluste, qui mourut, selon Bollandus, le 23 juillet 493.

Elie lui succéda, et dès qu'il fut évêque, il rassembla divers solitaires qui demeuraient dans des cellules séparées vers la tour de David, et en forma un monastère près de la maison épiscopale et de l'église de la Résurrection, qui était la cathédrale, pour les avoir auprès de lui. Il leur fit bâtir des cellules et leur fournit tout ce qui leur était nécessaire. Il bâtit plusieurs églises, et en commença une sous le nom d'Hélène, ou de la sainte Vierge, qu'il n'acheva pas ; mais saint Sabas obtint un ordre de l'empereur Justinien pour la faire achever. Il en dédia aussi une nouvelle que ce Saint avait fait bâtir dans sa laure. Il avait une estime particulière pour ce célèbre Père des solitaires ; et comme

il ne parlait et ne croyait ce qu'on disait des autres qu'avec beaucoup de maturité et de sagesse, aussi ne se laissa-t-il pas tromper, quand quelques moines que saint Sabas avait quittés à cause de leur indocilité, vinrent le prier de leur donner un autre supérieur. Au contraire, il les obligea à se soumettre à leur saint fondateur, qu'il encouragea à en prendre soin, comme nous le dirons dans sa vie. On peut voir dans les écrivains ecclésiastiques ce qui reste à dire de ce saint évêque, parce qu'il n'a point de rapport avec l'histoire monastique. Il suffira d'ajouter qu'il fut chassé de son église par ordre de l'empereur Anastase, pour avoir refusé les synodiques de Sévère, moine eutychien, qui s'était emparé du siège d'Antioche, et fut relégué à Guila ou Ailath ¹, dans l'Arabie, sur le bord de la mer Rouge.

Il demeura cinq ans dans cet exil, où il finit ses jours, et pendant ce temps-là, la Palestine fut frappée de diverses plaies, ce que tous les habitants de Jérusalem regardèrent comme une punition de l'injustice qu'on lui avait faite. Enfin, au bout de ce temps, saint Sabas, accompagné d'Etienne, abbé du monastère de saint Euthyme, et d'Euthale, supérieur de ses monastères de Jéricho, qu'on appelait les monastères d'Elie, vinrent le voir dans Ailath. Il les reçut avec une joie extrême, et les retint quelques jours auprès de lui. Ils ne le voyaient point jusqu'à l'heure de None ; car il passait toute la journée dans le silence, la prière et le jeûne ; et à cette heure il les entretenait et prenait son repas avec eux.

Un jour qu'ils s'étaient assemblés au lieu et à l'heure ordinaires (c'était le 9 juillet 518), il ne parut point, et ils l'attendirent jusqu'au milieu de la nuit qu'il vint à eux : « Mangez, vous autres, leur dit-il, je n'en ai pas le temps. » Saint Sabas, qui comprit à son air qu'il était affligé, l'arrêta, et le pria instamment de leur dire ce qu'il avait. Alors, laissant couler quelques larmes,

¹ Cette ville du golfe d'Akabah, paraît être l'ancienne *Ælana* ou *Elath*, d'où les navires de Salomon portaient pour Ophir.

il leur dit : « L'empereur Anastase vient de mourir à l'heure où je vous parle, et je dois le suivre dans dix jours pour plaider notre cause devant le tribunal de Jésus-Christ. » Ensuite il leur donna les ordres nécessaires pour le gouvernement de ses monastères, dont il prenait soin dans le lieu de son exil. Il ordonna que quand Euthale mourrait, Nescabe et Zacharie en auraient successivement la conduite. Il défendit que personne n'eût la hardiesse de diviser ses monastères. Il vécut encore huit jours depuis cette vision qu'il avait eue de la mort de l'empereur, sans presque autre nourriture que la sainte Eucharistie ; et trois jours avant que de mourir, il se trouva attaqué d'une maladie qui ne fut pas violente. Saint Sabas et les autres abbés ne le quittèrent point durant ces trois derniers jours. Enfin, le 20 de juillet, après avoir reçu la sainte communion et avoir répondu *Amen* aux prières que l'on fit pour lui, il s'endormit en paix et se reposa dans le Seigneur, étant âgé de quatre-vingt-huit ans.

Saint Sabas ne manqua pas de noter le jour et l'heure de la révélation que saint Elie avait eue de la mort de l'empereur Anastase ; et étant retourné à Jérusalem, il apprit que c'était précisément dans ce temps-là que ce prince, entendant gronder le tonnerre et voyant tout son palais comme environné du feu du ciel, après avoir couru d'un appartement à l'autre, s'était allé cacher dans l'endroit le plus secret qu'il put trouver, et ne laissa pas d'y être frappé de la foudre.

Le patriarche Elie ayant eu révélation de la mort de ce prince et qu'il devait le suivre de près, le manda à saint Flavien d'Antioche, qui avait été aussi exilé à Pétra. Mais Flavien avait eu la même révélation, ainsi que celle de sa mort prochaine, et la lui manda de son côté ; de sorte qu'ils moururent l'un et l'autre dix jours après Anastase, et deux jours après avoir reçu le message. L'abbé Polichrone rapportait de lui qu'il ne buvait point de vin dans le temps qu'il était religieux, et qu'il garda la même règle étant patriarche. Son nom est marqué dans le *Martyrologe romain* au 4 de juillet, avec celui de saint Flavien d'Antioche.

SAINT GÉRASIME, ABBÉ ¹.

Nous plaçons saint Gerasime à la suite des disciples de saint Euthyme parce qu'il était son ami particulier, qu'il en était beaucoup estimé, et qu'il avait été retiré par son conseil du mauvais pas où l'impie Théodose, usurpateur du siège de Jérusalem, l'avait engagé avec plusieurs autres. Il était de la province de Lycie dans l'Asie Mineure, et avait embrassé dans sa patrie la vie monastique, dans laquelle il avait fait dès lors de grands progrès et soutenu de grands combats contre les démons. Il passa de là dans la Palestine, et se retira dans un désert qui était le long du Jourdain. L'esprit malin, qui l'avait attaqué jusqu'alors inutilement, eut enfin un avantage sur lui, mais qui ne dura pas longtemps. Deux ans ne s'étaient pas encore écoulés depuis qu'il s'était établi dans le désert du Jourdain, lorsque l'imposteur Théodose, dont nous parlerons au chapitre suivant, étant arrivé à Jérusalem, séduisit un grand nombre de solitaires. Saint Gerasime se laissa entraîner comme les autres ; mais Dieu ne permit pas qu'une si belle lumière, qu'il destinait pour éclairer tant de saints religieux dans ce désert, fût éteinte pour longtemps. Gerasime entendant parler de saint Euthyme, qui était reconnu généralement dans toutes ces solitudes pour un homme plein de l'esprit de Dieu, désira de le voir, et vint le trouver au désert de Ruban. Il conféra fort souvent avec lui, et ses entretiens firent sur son âme ce qu'une médecine donnée à propos fait à un malade ; car il rejeta tout le poison de l'hérésie dont il avait été infecté, et rentra dans la foi orthodoxe.

Le regret qu'il eut de s'être laissé trompé par les discours em-

¹ *Vit. PP.*, Cotelier, Baillet.

poisonnés des hérétiques fut si grand, qu'il s'imposa une très-rude pénitence, et son exemple fut suivi de quatre autres anachorètes, Pierre, surnommé Gyrnites, Marc, Julon et Silvain, qui se séparèrent de la communion de l'impie Théodose. Depuis ce temps-là il vécut dans une étroite liaison avec saint Euthyme, à qui il avait une si grande obligation. Il se rencontrait quelquefois avec lui lorsqu'il allait passer le carême à Ruban ; et le Saint avait pour lui une si grande estime, qu'il lui renvoyait, comme il avait fait auparavant à saint Théoctiste, les jeunes gens qui demandaient à être instruits dans la vie religieuse. Il entretint aussi une fidèle correspondance avec les plus excellents solitaires de la Palestine, et particulièrement avec Anastase, patriarche de Jérusalem, saint Théoctiste, saint Sabas et saint Jean le Silencieux.

Après qu'il eut passé un certain temps dans une entière retraite, il reçut plusieurs disciples, pour lesquels il bâtit une laure composée de soixante-dix cellules, pour autant de solitaires, et un monastère, au milieu de cette laure, pour les cénobites. Le moine Cyrille nous a appris quelques-unes des règles de piété qu'il pratiquait et qu'il faisait pratiquer aux autres. 1° Le monastère était pour ceux qui venaient embrasser la vie religieuse ; on les y formait à toutes les pratiques de ce saint état comme dans un noviciat. 2° Quant à ceux qui, après plusieurs longs et pénibles travaux, étaient arrivés à une grande perfection, il les faisait passer dans la laure, où il leur donnait des cellules pour y vivre dans la retraite et le repos de l'âme. 3° Il les obligeait d'y demeurer cinq jours de la semaine dans un rigoureux silence, sans autre nourriture que du pain, des dattes et de l'eau. 4° Le samedi et le dimanche ils venaient à l'église pour participer aux saints Mystères, après quoi ils mangeaient en commun dans le monastère, où on leur donnait quelque chose de cuit et un peu de vin. 5° Il ne leur était point permis d'allumer du feu dans leurs cellules, non pas même pour faire quelque lecture. 6° Ils devaient

laisser leurs portes ouvertes lorsqu'ils sortaient de leurs cellules, afin que chacun eût la liberté d'y entrer et prendre, s'il voulait, le peu qu'ils y avaient. Il voulait qu'ils en usassent ainsi, soit pour montrer qu'ils ne possédaient rien en propre, et qu'ils n'avaient pas plus de droit que les autres solitaires sur ce qu'on laissait à leur usage, soit pour imiter par là l'exemple des Apôtres et des premiers fidèles de Jérusalem, chez qui tous les biens étaient communs. 7° La pauvreté leur était si fort recommandée, ainsi que l'humilité, qu'ils avaient un soin principal de les bien pratiquer, comme étant des plus riches ornements des âmes religieuses. Aussi ils portaient si loin le renoncement aux commodités de la vie et leur dénûment de toutes choses, qu'ils n'avaient pas même un manteau pour mettre par-dessus leur habit. Leur lit était une natte de jonc et une méchante couverture faite de différentes pièces ; une cruche pour mettre de l'eau, dont ils se servaient pour boire et pour arroser leurs branches de palmier, faisait tout leur meuble. 8° Leur occupation était la prière et le travail des mains. Le samedi ils apportaient au monastère leur ouvrage de toute la semaine ; et en retournant le dimanche dans leurs cellules, vers l'heure de Vêpres, ils portaient leur provision de pain, de dattes et d'eau pour leur entretien, et des branches de palmier pour travailler jusqu'au samedi d'après. C'est ainsi que ces excellents religieux vivaient dans le repos de leur solitude, dégagés de tous les soins de la terre, se réduisant volontairement à ne donner à leur corps que le nécessaire, qu'ils réduisaient à très-peu de chose, et ne s'occupant que du soin de croître en vertu pour mériter les biens du ciel.

Saint Gerasime était extrêmement attentif à les soutenir dans l'observance de ses règles ; et le moine Cyrille rapporte de lui, que quelques-uns de sa laure l'ayant prié de leur permettre d'allumer du feu pour faire chauffer leur eau, de manger quelque chose de cuit, et de faire leur lecture à la clarté d'une lampe, il

leur répondit : « Si vous voulez vivre de la sorte, il convient mieux que vous vous retiriez dans le monastère ; car tant que je vivrai, je ne le permettrai point aux anachorètes. »

Les habitants de Jéricho, apprenant l'austérité de la vie de ces bons solitaires, voulurent leur porter tous les samedis et les dimanches quelques rafraîchissements..... C'était de leur part un acte de charité fort louable ; mais la plupart de ces religieux si mortifiés, bien loin de se réjouir de l'assistance de ces séculiers, en étaient affligés, et fuyaient même ce petit secours comme capable de nuire à leur âme ; et ils en agissaient ainsi, dit le moine Cyrille, parce qu'ils avaient appris par les paroles et par les actions de leur saint Père, que l'abstinence était la mère de la parfaite tempérance, qui les rendait plus propres aux veilles, et chassait les mauvaises pensées.

Aussi, saint Gerasime faisait lui-même tant de cas de cette vertu, que ses disciples disaient qu'il passait tout le carême sans prendre d'autre nourriture que celle du corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ayant donc été, par une conduite si sainte, un modèle de vertu et une source de salut pour tous ceux dont il était le père en Jésus-Christ, il mourut peu de temps après qu'il eut rendu avec saint Cyriaque les derniers devoirs à saint Euthyme, dont nous avons dit qu'il vit l'âme monter au ciel au moment qu'elle se sépara de son corps. La mort de saint Gerasime arriva le 5 de mars 474 ou 475.

Sa laure était à un mille du Jourdain vers Jéricho. Elle subsistait encore environ cent ans après. Jean Mosch dit qu'y étant allé, on lui raconta que le Saint, étant un jour sur la rive du Jourdain, vit venir un lion qui marchait seulement sur trois pieds, tenant le quatrième en l'air, dans lequel s'était enfoncée une épine qui y avait causé une grande inflammation. Il se présenta à lui en rugissant beaucoup de la douleur qu'il souffrait, et le Saint touché de compassion, lui tira l'épine, fit sortir tout le pus de la tumeur qu'elle avait causée dans le pied, le lui banda et le renvoya.

Dieu, dit Jean Mosch, voulut faire voir dans cette rencontre que les justes qui le servent fidèlement, peuvent quelquefois s'assujettir les bêtes les plus féroces, comme elles étaient soumises à Adam avant son péché. Car le lion, comme s'il eût été raisonnable, ne le quitta plus, et le servit dans son monastère plus que n'aurait pu faire un animal domestique, sans causer la moindre frayeur ni le moindre dommage à personne. Il demeura ainsi cinq ans au service du monastère, au bout desquels le Saint étant mort, il refusa toute nourriture, et alla se laisser mourir sur son tombeau. Jean Mosch allègue pour témoin de cette merveille, l'abbé Sabbathie, disciple du Saint, et qui s'y était trouvé présent,

On croit que cette histoire a donné occasion aux peintres, de représenter saint Jérôme avec un lion près de lui, l'ayant confondu avec saint Gerasime à cause de la ressemblance du nom, que plusieurs écrivent *Gérome* par une mauvaise orthographe. Jean Mosch étend beaucoup cette histoire, que nous nous sommes contentés de rapporter en peu de mots.

L'ABBÉ GÉLASE ¹.

Gélase, pénétré dès sa jeunesse du désir de se consacrer à Dieu parfaitement, abandonna le monde, embrassa la vie solitaire et vécut dans un grand dépouillement de toutes choses. Le lieu qu'il choisit pour cela était déjà habité par plusieurs anachorètes dont l'exemple contribua grandement à lui faire connaître les devoirs de son état et à les remplir dignement. Et s'y lia plus particulièrement d'une sainte amitié avec un respectable vieillard, d'ailleurs fort simple, qui vivait dans une cellule et pratiquait rigoureusement la pauvreté religieuse ; car il n'avait qu'une

¹ Cotelier.

tunique, n'en voulant pas même une seconde pour changer. Il gagnait chaque jour, par le travail de ses mains, ce qui était nécessaire pour sa subsistance; il ne se mettait point en peine des besoins du lendemain, et ayant dans sa vieillesse formé des disciples, il leur inspira les mêmes sentiments qu'il suivit aussi fidèlement jusqu'à la mort.

Dieu, qui conduit ses saints à la même fin, mais par des voies différentes, eut d'autres desseins sur Gélase, qu'il choisit comme avait fait autrefois saint Pacôme, pour former une nombreuse communauté. Il lui inspira, après qu'il l'eut rempli de son esprit dans sa retraite, de bâtir un monastère et de se charger de la conduite des religieux que sa Providence lui adresserait. Il eut bientôt des preuves que son entreprise venait de Dieu; car il l'assista d'une manière marquée en fournissant à tous ses besoins, et en inspirant à plusieurs personnes de piété de lui offrir des terres, qu'il accepta et qu'il sut faire valoir.

Ces acquisitions donnèrent de l'inquiétude au bon vieillard dont nous avons parlé. Comme il pratiquait une pauvreté fort étroite, et qu'il avait été témoin de celle dont jusqu'alors Gélase avait fait profession, il craignit que ces biens ne fissent impression sur son cœur, et ne le portassent à la dissipation et au relâchement, et crut qu'il devait le lui représenter; mais Gélase le rassura, en lui protestant qu'il y était moins attaché qu'il ne pourrait l'être lui-même à l'instrument dont il se servait pour ses ouvrages.

Son cœur en effet ne tenait qu'à Dieu, par l'ordre duquel il avait quitté sa vie d'anachorète pour servir ses frères, et cela paraît assez par deux traits remarquables, qui montrent d'une part son désintéressement, et de l'autre la pureté de ses intentions dans la conservation des biens de son monastère. Le premier est, qu'ayant une Bible de grand prix, bien loin de la garder dans sa cellule pour s'en servir seul, il la mit dans l'église de son monastère, afin que tous pussent en faire usage, et qu'en

la voyant si belle, ils fussent plus portés à la lire et à s'y nourrir de la parole de Dieu.

Cela lui fournit une nouvelle occasion de marquer encore plus son détachement. Un moine étranger étant venu par hasard dans son église, jeta sur ce livre sacré un regard de concupiscence, prit son temps pour n'être aperçu de personne, l'enleva et disparut. On en avertit Gélase, qui ne permit pas même qu'on courût après lui ; et le voleur se rendit à une ville prochaine, où il la présenta à quelqu'un qui la trouvant fort à son gré, s'offrit de l'acheter ; mais il voulut auparavant examiner si elle était aussi complète qu'elle paraissait belle, et il la porta pour cela à Gélase, désirant aussi savoir de lui si on pouvait en donner le prix qu'on lui avait demandé. Le saint Abbé la reconnut aussitôt ; mais il se contenta de lui dire qu'elle valait ce que le vendeur l'estimait, sans lui témoigner qu'elle lui eût été dérobée. Le moine ayant su ensuite de lui que c'était à Gélase qu'il l'avait fait estimer, et qu'il ne s'était pas plaint qu'il la lui eût volée, fut touché de sa vertu et se reprocha son larcin. Il alla trouver le saint Abbé, et, pénétré de regret, il lui avoua son vol et lui rendit la Bible. Gélase ne voulait pas d'abord la recevoir, et il ne la reprit qu'après que ce moine lui en eût fait beaucoup d'instances, et qu'il lui eût protesté que son cœur lui reprocherait toujours son péché s'il la gardait davantage. Il ne se contenta pas d'en faire la restitution, il se donna lui-même à son monastère, conjurant le saint Abbé de le recevoir au nombre de ses disciples, de sorte qu'il passa le reste de ses jours dans sa communauté ¹.

L'autre exemple que nous allons rapporter, montre que quand il défendait les droits de son monastère, c'était uniquement dans la vue de Dieu. Un religieux qui demeurait près de Nicopolis lui laissa sa cellule avec une terre dont elle était accompagnée, et

¹ On trouve la même histoire rapportée dans le troisième livre des Pères, c. 30, sous le nom de l'abbé Anastase ; mais on l'attribue à l'abbé Gélase dans le cinquième livre, lib. 16, n° 1, et dans le Recueil de Cotellier.

en conséquence il en prit possession. Mais un particulier, parent du religieux mort, prétendit qu'en cette qualité la terre lui appartenait, et pour faire valoir son droit, il s'adressa à un des principaux habitants de Nicopolis, nommé Vacat, dont il était fermier. Celui ci, homme fougueux et violent, crut devoir l'emporter de force, et lorsque les religieux se rendaient à la terre pour en recueillir les fruits, il les empêchait et leur faisait divers outrages. Gélase souffrit ces insultes patiemment et n'opposa jamais la force à la force ; mais aussi il ne voulut pas se dessaisir du champ. Sa fermeté irrita si fort Vacat, qu'il entreprit, tant pour cette affaire que pour d'autres qu'il avait (car l'historien dit que c'était un homme fort litigieux), d'aller à Constantinople, afin d'obtenir par autorité ce qu'il n'était pas en état d'acquérir par violence. Il fit le voyage par terre, et passant par le territoire d'Antioche, il voulut voir saint Siméon Stylite, dont il avait ouï rapporter de grandes merveilles. Dès que le Saint l'aperçut, il le prévint et lui demanda de quel pays il était et où il allait. « Je suis de Palestine, répondit Vacat, et je vais à Constantinople pour des affaires que j'espère terminer heureusement avec le secours de vos prières. » — « Hélas, que votre aveuglement est grand, lui répliqua saint Siméon, et pourquoi ne voulez-vous pas avouer que vous avez entrepris ce voyage pour nuire à un homme de Dieu ? Mais bien loin de réussir, vous n'aurez qu'un mauvais succès, et vous ne reverrez plus votre maison. Si vous voulez suivre mon avis, retournez au plus tôt chez vous, allez vous jeter aux pieds de ce saint homme que vous avez maltraité et demandez-lui pardon, et Dieu fasse qu'il vous reste assez de vie pour aller jusqu'à son monastère. » Cette prédiction eut bientôt son accomplissement. Vacat fut saisi d'une fièvre qui l'obligea de se mettre en litière. Il se hâta de se rendre auprès de Gélase pour se réconcilier avec lui ; mais le mal empirant, il mourut à Béryth ¹, et

¹ Port de l'ancienne Phénicie, entre Byblos et Sidon. Aujourd'hui *Nahr-Beirut*.

ne revit pas sa maison, comme saint Siméon le lui avait prédit. Le fils de ce Vacat, qui portait aussi son nom, rapportait ceci à plusieurs personnes très-dignes de foi, et c'est d'eux apparemment que l'historien de Gélase l'avait appris.

Le démon, qui voyait les grands biens qu'il faisait dans le gouvernement de son monastère, voulut en arrêter les progrès en lui suggérant par des pensées importunes, de quitter ses religieux et de se retirer tout à fait dans le désert pour y finir ses jours en paix. Comme il ne s'était chargé de la conduite de ses frères que par le mouvement de l'esprit de Dieu, il se défia de ces pensées ; et afin de mieux s'en guérir, il se proposa d'éprouver ses forces, qui ne pouvaient être grandes, parce qu'il était déjà fort avancé en âge, de ne manger que des herbes sur le soir, de dormir la nuit en plein air, et de marcher beaucoup dans l'enclos du monastère, sans s'asseoir que pour quelques instants. Il passa trois jours dans ce pénible exercice, et voyant qu'il ne pouvait pas le soutenir plus longtemps, il se dit à lui-même : « Ceux qui sont dans le désert ne vivent pas autrement. Si donc je ne saurais pratiquer une si grande austérité, pourquoi penserais-je à l'entreprendre ? Je dois me contenter de demeurer dans ma cellule et d'y pleurer mes péchés, sans songer à changer de lieu. Dieu, à qui rien n'est caché, voit nos œuvres partout, et partout ceux qui le servent.

Dieu l'honora du don de miracles ; sur quoi son historien raconte que le cellerier du monastère ayant donné inconsidérément un coup de pied à un enfant, qu'il avait surpris mangeant un poisson qu'on avait préparé pour les religieux : ce coup fut si funeste que l'enfant en mourut. Le cellerier effrayé et affligé au delà de tout ce qu'on en pourrait dire, cacha le corps, fut se jeter aux pieds de Gélase et lui déclara le malheur qui lui était arrivé. Le saint abbé lui recommanda de n'en donner connaissance à personne, et de porter sur le soir le corps du mort devant l'autel, tandis que tous les religieux seraient retirés pour dormir.

Le cellerier obéit, et Gélase s'étant rendu à l'église, pria Dieu avec tant de ferveur de redonner la vie à cet enfant, que sa prière fut exaucée ; en sorte que quand les religieux se levèrent pour chanter les psaumes, il se retira tout doucement avec cet enfant plein de vie. Il ne permit pas au cellerier de parler de ce miracle tout le temps qu'il vécut, et on ne le sut qu'après sa mort.

Il fut aussi un des plus zélés défenseurs du concile de Chalcédoine, et résista avec une fermeté digne d'un homme apostolique, à l'impie Théodose, sectateur de l'hérésie d'Eutychès, et qui avait usurpé le siège de Juvénal, patriarche de Jérusalem. Ce Théodose fut d'abord moine ; mais ayant été chassé de son monastère pour une méchante action dans laquelle on l'avait surpris, il se réfugia à Alexandrie, d'où il fut obligé encore de se retirer avec infamie à cause de ses scandales. Bien loin de revenir à résipiscence, ajoutant au contraire de nouveaux crimes aux anciens, il s'en alla à Chalcédoine et s'y joignit aux sectateurs d'Eutychès. De là, dans la vue d'étendre cette hérésie et de lui faire des partisans en plus grand nombre, il se rendit en Palestine, où, par une noire calomnie, il publia que les Pères du concile de Chalcédoine, en condamnant Eutychès, avaient autorisé l'impiété de Nestorius. Il séduisit par là plusieurs solitaires et plusieurs personnes de considération, entre autres l'impératrice Eudoxie, veuve de l'empereur Théodose le Jeune, qui s'était retirée à Jérusalem. Enfin, par ses intrigues et les appuis qu'il se procura, il vint à bout de chasser Juvénal, patriarche de Jérusalem, qui soutenait l'autorité du concile de Chalcédoine, et de se faire ordonner patriarche en sa place dans l'église de la sainte Résurrection.

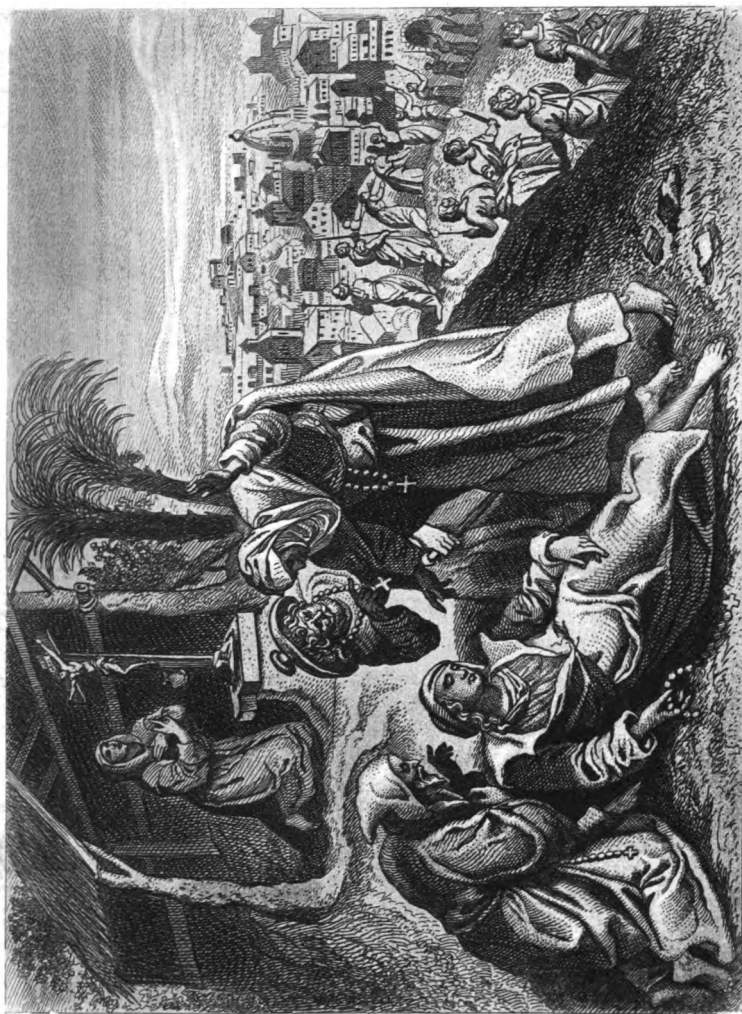
Lorsqu'il vint en Palestine, il s'adressa principalement à ceux d'entre les moines qu'il savait avoir plus de réputation, afin de les séduire et d'accréditer par là son parti. Il ne manqua pas de passer par le monastère de l'abbé Gélase ; et dès qu'il fut entré en conférence avec lui, il se mit à déclamer contre le concile de Chalcédoine. Le saint abbé reconnut aussitôt la méchanceté de

son esprit et de son cœur, et sans s'arrêter à l'écouter plus longtemps, il fit venir devant lui le jeune garçon qu'il avait ressuscité, comme nous l'avons dit, et lui dit : « Si vous avez envie de traiter de la foi, voilà cet enfant avec qui vous pouvez parler, car pour moi je n'ai pas le loisir de vous entendre. » Théodose se voyant ainsi méprisé, se retira fort honteux, et s'en alla à Jérusalem ; mais depuis s'étant emparé de la dignité de patriarche, et se flattant que rien ne lui résisterait, il fit appeler l'abbé **Gélase**, et voulut le porter, tant par caresses que par menaces, de prononcer anathème contre Juvénal le patriarche légitime. Mais **Gélase** lui répondit avec fermeté, qu'il ne connaissait point d'autre évêque de Jérusalem que Juvénal. Théodose craignit que le zèle du saint abbé ne fortifiât les autres et ne leur servît d'exemple ; ainsi il ordonna qu'on le chassât de l'église avec ignominie. Les schismatiques se saisirent de lui, et ayant fait un amas de bois, ils le menacèrent de le brûler. Mais voyant qu'il était prêt de mourir plutôt que de condescendre à leur volonté, et craignant que le peuple ne se soulevât contre eux, parce qu'il avait pour lui une grande vénération, ils le laissèrent en liberté, et il retourna à son monastère avec la gloire d'avoir été près de souffrir le martyre pour la foi de Jésus-Christ.

SAINT NONNE ET SAINTE PÉLAGIE.

L'histoire de sainte Pélacie pénitente a été écrite par Jacques, diacre de l'église d'Héliopolis ¹ en Syrie, témoin oculaire de sa vie et de sa mort ; et à son occasion nous dirons un mot de saint Nonne, qui fut l'instrument dont Dieu se servit pour ramener cette femme de ses égarements. Nonne fut tiré du monastère de Tabenn

¹ Aujourd'hui Baalbech.



Ang. G. Chardon delin. Paris.

Goussier delin.

St. Pelagie

où il était en renom, par ses vertus et sa doctrine, pour gouverner l'église d'Héliopolis. Il avait déjà converti trente mille Sarrasins à la foi lorsqu'il monta sur ce siège, où, par ses soins et ses exhortations, il fit des conquêtes sans nombre à Jésus-Christ.

Une affaire ecclésiastique ayant obligé Maximien, patriarche d'Antioche, de convoquer les évêques de sa province, il s'y trouva avec sept autres ; et un jour qu'ils étaient assis devant l'église du martyr saint Julien et qu'ils conféraient ensemble, il fut prié par quelques-uns de ces évêques de dire quelques paroles d'édification. Il ne fallait pas le presser beaucoup dès qu'il s'agissait de parler de Dieu ; aussitôt il entra en discours, et leur dit de si belles choses, qu'on l'écoutait avec autant d'admiration que de plaisir.

Tandis qu'il les entretenait ainsi, on vit paraître une foule de gens qui conduisaient en grande pompe la première des comédiennes de la ville que le peuple appelait *Marguerite* ou *la Perle*, soit à cause de sa beauté, soit parce qu'elle était toujours couverte de perles et de pierreries. Elle était montée sur une mule et vêtue superbement, mais d'une manière fort immodeste. Une troupe de filles et de jeunes garçons qui formaient son train, la précédaient et la suivaient, et ce fut au milieu de ce cortège qu'elle passa comme en triomphe devant ces évêques. Ils détournèrent leurs regards en gémissant, pour ne la point voir, excepté saint Nonne, qui la suivit des yeux, et dit aux autres par deux fois : « N'avez-vous pas admiré la beauté de cette femme ? » Ils ne lui répondirent rien ; mais il ajouta : « Pour moi, je l'ai bien considérée, et j'ai pensé qu'il y a à craindre que sa conduite ne condamne la nôtre devant le tribunal de Dieu ; car, je vous prie, combien de temps n'a-t-elle pas mis à se parer ? Quelle peine n'a-t-elle pas prise pour relever sa beauté et pour plaire à ceux dont ses faux attrait ont captivé les cœurs ? Cependant ce n'est que l'amour des hommes mortels, qui sont aujourd'hui et ne sont plus demain, qu'elle recherche ; et nous, qui avons dans le ciel un

Père tout-puissant et un Époux immortel, dont les trésors sont infinis et les richesses inestimables ; nous qui espérons de contempler un jour la beauté ineffable de ce céleste Époux, quels soins prenons-nous de purifier et d'orner nos âmes ? N'avons-nous pas plutôt à nous reprocher de les négliger entièrement ? »

Après qu'il eut parlé ainsi, il prit par la main Jacques, qui était son diacre et l'auteur de cette histoire, comme nous l'avons déjà dit, et s'étant retiré avec lui dans la cellule où on l'avait logé, il se prosterna le visage contre terre, et dit à Jésus-Christ en frappant sa poitrine et versant quantité de larmes : « O mon Sauveur, pardonnez à ce pécheur, qui a moins employé de temps dans toute sa vie à orner son âme pour la rendre agréable à vos yeux, que cette femme n'en a mis dans un seul jour pour parer son corps. Comment oserai-je lever les yeux vers vous ? et que puis-je alléguer pour me justifier ? Je ne crains point de répandre ici mon cœur devant vous, puisque vous en connaissez les replis les plus secrets. Malheur donc à moi, pécheur et indigne que je suis, qui ose me présenter à votre autel sacré sans avoir l'âme purifiée et ornée comme vous le demandez de moi ! Cette femme a promis de plaire aux hommes et elle a gardé sa promesse. Je vous ai promis aussi de vous servir, et je ne l'ai point fait à cause de ma lâcheté. Je me trouve dépourvu des biens du ciel et de la terre, n'ayant point accompli votre loi. Quelle confiance puis-je avoir dans mes œuvres ? Toute ma ressource est dans votre miséricorde. »

Il fut longtemps à s'humilier, à gémir et à pleurer ; et le lendemain, qui était le dimanche, après qu'on eut récité l'office de la nuit, il parla ainsi à son diacre : « J'ai eu, mon frère, un songe cette nuit, dont je suis extrêmement en peine, parce qu'il me paraît mystérieux et que je ne puis comprendre ce qu'il signifie. » En effet, il croyait dans ce songe être à l'autel et y voir une colombe toute noire et couverte d'ordures, et qui répandait une si mauvaise odeur qu'il ne pouvait pas la supporter. Elle voltigea

autour de lui jusqu'à la fin de l'oraison des catéchumènes ; et quand le diacre eut dit à ceux-ci de se retirer, elle sortit aussi avec eux. Ensuite la messe des fidèles finie, cette colombe ainsi sale et hideuse, était venue de nouveau voltiger auprès de lui, et alors il l'avait prise et l'avait jetée dans la fontaine de l'église, d'où elle était sortie purifiée et aussi blanche que de la neige, et avait pris enfin son vol en haut, en sorte qu'elle n'avait plus paru.

Tel avait été le songe, ou plutôt la vision de saint Nonne, dont il était en peine ; mais Dieu lui en fit bientôt connaître le véritable sens. Après qu'il l'eut raconté à son diacre, il se rendit à la grande église avec les autres évêques pour saluer le patriarche, qui le pria, en lui présentant le livre des Évangiles, de faire une instruction au peuple. Il parla avec tant de zèle et de force, que tout l'auditoire en fut pénétré de componction. Il paraissait bien que c'était le Saint-Esprit qui parlait par sa bouche, car chacun fondait en larmes ; de sorte que, selon l'expression du diacre Jacques qui était présent, le pavé de l'église en était arrosé.

La miséricorde du Seigneur y avait conduit heureusement cette comédienne, qui avait été mise auparavant, mais depuis assez de temps, au nombre des catéchumènes, et qui avait toujours négligé d'apprendre les principes du christianisme, ne paraissant jamais à l'église et ne pensant point au mauvais état de sa conscience. La grâce du Seigneur porta les paroles du saint évêque jusqu'au fond de son cœur. Elle en fut touchée, pénétrée et si fort effrayée, que désespérant presque de son salut, elle fondait en pleurs.

Dans ces vifs sentiments de contrition, ne pouvant plus retenir ses sanglots, ni arrêter le cours de ses larmes, elle sortit de l'église et dit à deux de ses domestiques d'attendre que le saint Évêque eût fini et de le suivre, pour lui rapporter ensuite où il était logé. Ils obéirent, et à leur retour ils lui en rendirent un compte fidèle. Alors elle lui envoya un billet conçu en ces termes : « *Au saint disciple de Jésus-Christ, la pécheresse et la disciple du démon.* »

J'ai ouï dire de votre Dieu qu'il est descendu du ciel en terre non pas pour les justes, mais pour sauver les pécheurs, et qu'il n'a pas dédaigné de converser familièrement avec les publicains et les pécheurs, lui que les chérubins n'osent même regarder par respect pour son infinie sainteté. Puisque vous êtes disciple de ce divin Sauveur, et que vous le servez si fidèlement, je vous prie de vous souvenir qu'il ne refusa pas de s'entretenir auprès d'un puits avec une femme Samaritaine qui était une pécheresse, et accordez-moi à son exemple la grâce de conférer avec vous, afin que par votre moyen je puisse voir aussi la face de mon Sauveur. »

Le saint Évêque fit à cette lettre une réponse telle qu'on devait l'attendre de sa charité et de sa prudence, et qui peut servir de règle aux ministres de Jésus-Christ dans des occasions où le zèle doit être principalement dirigé par la circonspection : « Qui que vous soyez, lui dit-il, vous êtes connue de Dieu, qui voit quel est votre dessein et votre volonté. Ne pensez pas de tendre un piège à ma faiblesse ; car je suis un homme pécheur. Si vous voulez donc me voir dans l'intention d'être instruite dans la foi et de pratiquer la vertu, je suis ici avec d'autres évêques ; je vous parlerai en leur présence ; mais n'espérez point que je vous parle seul à seule. »

La pécheresse reçut cette réponse avec une grande joie, et se hâta d'aller trouver le saint évêque à l'église de saint Julien, martyr, où il était avec les autres. Là, se jetant en leur présence à ses pieds, elle lui dit : « Je vous conjure, mon Seigneur, d'imiter Jésus-Christ votre maître, et de me faire éprouver les effets de votre bonté en me rendant chrétienne. Mon âme est comme un océan de péchés et un abîme de crimes, dont je vous supplie de me purifier par le saint baptême. »

Saint Nonne lui répondit que les canons ecclésiastiques ne permettaient pas de baptiser les personnes de sa profession, à moins que quelqu'un ne répondît de leur bonne conduite pour l'avenir.

Mais à ces paroles elle embrassa de nouveau ses pieds, et les arrosant de ses larmes elle lui dit : « Je vous charge de mon âme devant Dieu ; c'est vous qui en répondrez ; je vous imputerai tous les péchés que je commettrai dans la suite, si vous différez de m'accorder la grâce du baptême. Je prie le Seigneur que vous n'ayez point de part avec ses saints, et que vous soyez au nombre des incrédules et des païens, si vous ne me purifiez aujourd'hui de mes péchés pour me faire l'épouse de Jésus-Christ. »

Les évêques et les ecclésiastiques, témoins de ces marques de pénitence, avouèrent qu'ils n'en avaient jamais vu de pareille, et conclurent qu'il fallait dans cette occasion interpréter les canons en sa faveur, après pourtant qu'ils en auraient donné avis au patriarche. Ils lui députèrent donc le diacre Jacques, pour l'informer de ce qui se passait. Il en eut une grande joie, et fit réponse à saint Nonne que de pareilles œuvres étaient réservées à son zèle, et qu'il pouvait lui-même conférer le baptême à cette pécheresse devenue pénitente. Il lui envoya en même temps une matrone, nommée Romaine, qui tenait le premier rang parmi les diaconesses de son Église, pour faire dans cette sacrée cérémonie ce qui était de son ministère, selon la discipline de ce temps-là.

Romaine la trouva encore aux pieds du saint Évêque qu'elle ne pouvait quitter, et lui dit : « Levez-vous, ma fille, afin qu'on fasse sur vous les exorcismes, et confessez vos péchés. » Elle répondit : « Si je veux fouiller dans mon cœur, je ne trouverai pas une seule œuvre qui soit bonne ; et je sais que le nombre de mes crimes surpasse celui des grains de sable de la mer ; mais j'espère que le Seigneur jettera sur moi un regard de miséricorde, et me délivrera du poids insupportable de mes iniquités. »

Saint Nonne lui demanda son nom, à quoi elle répondit que ses parents l'avaient nommée Pélagie à sa naissance ; mais que depuis, le peuple d'Antioche l'avait nommée Marguerite. Le saint prélat la baptisa sous le nom de Pélagie, et lui donna ensuite les sacrements de la Confirmation et de la sainte Eucharistie, après quoi la

diaconesse Romaine, devenue sa mère spirituelle, la conduisit au lieu destiné pour les catéchumènes, et saint Nonne, qui se trouva aussi au même endroit, dit au diacre Jacques : « Il faut, mon frère, que nous nous réjouissions aujourd'hui avec les saints anges à l'occasion de la conversion de cette femme. Ainsi, quoique ce ne soit pas notre usage, on nous servira à table un peu d'huile et du vin.

Tandis qu'ils prenaient leur repas frugal avec cette innocente joie, l'esprit de ténèbres fit éclater sa fureur contre le saint évêque. On entendit une voix horrible, comme celle d'un homme possédé du démon, qui criait : « Malheureux que je suis ! que n'ai-je pas à souffrir de ce vieillard décrépît ? Ne te suffisait-il pas de m'avoir enlevé trente mille Sarrasins, et d'avoir aussi gagné à Jésus-Christ les habitants d'Héliopolis, qui étaient tous à moi ? Voilà que tu me ravis encore celle sur qui je fondais toutes mes plus grandes espérances. Pourrai-je souffrir plus longtemps les pertes que tu me causes ? Maudit soit à jamais le jour de ta naissance, puisque tu ne vis que pour me faire une cruelle guerre. » Ces paroles furent entendues de tous les assistants, et il n'épargna pas non plus la néophite ; car il lui adressa d'une voix lamentable ses plaintes sur sa désertion, lui reprochant qu'il l'avait comblée de biens et d'honneurs, et que par une noire trahison elle l'avait exposé, en l'abandonnant, aux mépris et aux insultes des chrétiens. Mais saint Nonne lui dit de faire le signe de la croix, ce qui fit disparaître le malin esprit. Il osa l'attaquer une seconde fois dans la nuit, mais elle le mit en fuite avec les mêmes armes.

Trois jours après son baptême, elle se fit apporter par un de ses domestiques, en qui elle se confiait davantage, tout ce qu'elle avait en or, en argent, en bijoux et en habits précieux, et le présenta à saint Nonne en lui disant : « Voilà, mon Seigneur, les biens dont le démon m'a enrichie, je les mets entre vos mains, afin que vous en disposiez comme vous le trouverez bon ; je n'aspire plus qu'aux richesses de mon Seigneur Jésus-Christ. » Le

Saint, fit appeler le trésorier de l'église, et, en sa présence, lui remettant tout ce qu'elle lui avait confié, il lui dit : « Promettez-moi, au nom de la très-sainte Trinité, que vous n'emploierez rien de ceci pour l'Eglise, mais que vous le distribuerez tout aux veuves, aux orphelins et aux pauvres, afin que ce qui a été mal acquis soit dispensé légitimement, et que les richesses d'une pécheresse soient changées en des trésors de justice ; que si, contre votre serment, vous en détournez quelque chose, ou par vous-même ou par le moyen de quelqu'un autre, je prie Dieu que votre maison soit frappée d'anathème, et que vous ayez le partage de ceux qui crièrent au temps de la passion du Sauveur : *Crucifiez-le, crucifiez-le.* »

Pélagie, de son côté, appela aussi tous ses serviteurs et ses servantes, leur donna la liberté, et leur fit à chacun des présents de ce qu'elle avait réservé pour eux. Elle accompagna ses dons d'une courte recommandation qu'elle leur fit, leur disant : « Hâtez-vous, mes enfants, de vous séparer de ce siècle pervers où le péché domine, afin que, comme nous y avons vécu ensemble, nous nous trouvions aussi réunis sans douleur dans cette vie céleste, qui est la seule bienheureuse. »

Elle quitta au huitième jour les habits blancs, que les nouveaux baptisés portaient durant ce temps-là pour marque de l'innocence qu'ils avaient recouvrée, et profitant de la nuit pour mieux cacher son secret, dont saint Nonne fut le seul confident, elle se revêtit d'un cilice et d'un petit manteau que ce Saint lui donna, et s'en alla à Jérusalem. Cependant la pieuse Romaine, qui couchait auprès d'elle dans le même appartement, et qui la gardait comme sa fille spirituelle qu'elle chérissait tendrement, en fut dans une affliction extrême ; mais saint Nonne la consola, et lui dit de changer ses larmes en chant d'allégresse, parce que Pélagie, à l'imitation de sainte Madeleine, avait choisi la meilleure part. En effet, elle avait passé de Jérusalem au mont des Olives, où, ayant changé son nom en celui de Pélage, afin de n'être point connue, elle s'était enfermée dans une cellule qu'elle avait bâtie.

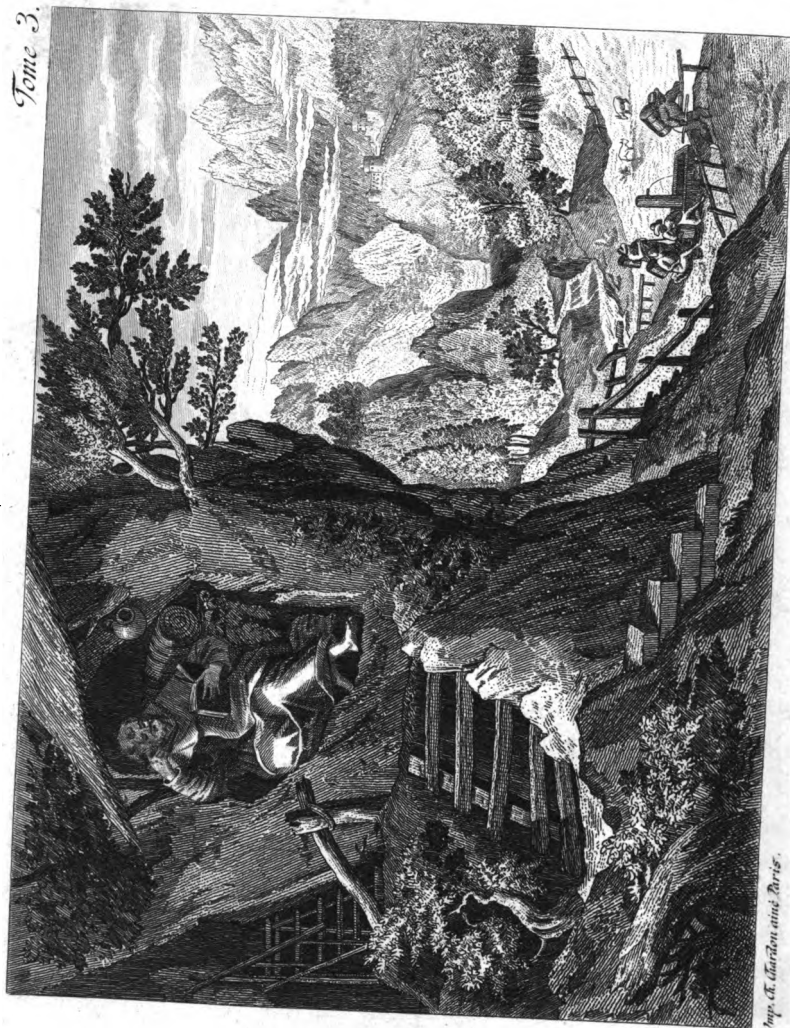
Quelque temps après, les affaires pour lesquelles le patriarche d'Antioche avait convoqué son synode étant terminées, les évêques se retirèrent dans leurs diocèses, et saint Nonne retourna à Héliopolis; mais trois ou quatre ans après, son diacre Jacques eut la dévotion de faire le voyage de Jérusalem et lui en demanda la permission. Il la lui accorda sans peine, et lui ajouta : « Je vous recommande, mon frère, de vous informer, quand vous serez arrivé, d'un moine nommé Pélage, qui vit reclus depuis quelques années, et vous le saluerez de ma part. Je suis persuadé que la visite que vous lui ferez vous sera utile. »

Jacques ne manqua pas à cet ordre, et après qu'il eut satisfait sa piété au sépulcre de Notre-Seigneur, il se mit en devoir de chercher Pélage sous le nom du solitaire Pélage, et la trouva enfin au mont des Olives dans une étroite cellule fermée de toute part, à la réserve d'une petite fenêtre d'où elle prenait du jour et recevait ce qui lui était nécessaire.

Il y frappa, et la pénitente ayant ouvert, le reconnut, mais il ne put la reconnaître, parce que ses austérités avaient entièrement changé ses traits, de sorte qu'au lieu de cette beauté, qui avant sa conversion la faisait admirer de tout le monde, elle avait les yeux enfoncés et le visage extrêmement atténué.

Elle lui demanda seulement d'où il venait, à quoi il répondit que son évêque Nonne l'avait envoyé : *Qu'il prie pour moi*, lui dit-elle, *car c'est véritablement le Saint de Dieu*, et elle ferma aussitôt sa fenêtre pour chanter l'office de Tierce. Jacques fit aussi sa prière devant la muraille de sa cellule, très-édifié de ce qu'il avait vu. A son retour à Jérusalem, il visita les monastères des environs, et on lui dit partout tant de bien du solitaire Pélage, qu'il voulut lui faire une seconde visite, espérant d'en recevoir quelques instructions pour le profit de son âme.

Il alla de nouveau frapper à sa fenêtre, et le fit plusieurs fois sans qu'on lui répondît. Alors il pensa en lui-même que peut-être il n'y avait plus personne; mais un pressentiment secret, qu'il



Imp. de Chardon aîné Paris.

St. Sabas.

Goussier del.

crut venir de Dieu, lui fit ensuite juger que la solitaire était morte. Il enfonça la fenêtre pour s'en assurer, et vit qu'il ne s'était pas trompé. Il boucha la fenêtre avec de la boue et retourna en diligence à Jérusalem pour y annoncer la mort du solitaire Pélage.

Les religieux des différents monastères y allèrent suivis de beaucoup de peuple, et tirèrent le saint corps hors de la cellule ; mais quand ils voulurent le laver, ils découvrirent que c'était une femme, et ils ne purent empêcher que le peuple, à qui ils voulaient le cacher, ne s'en aperçût ; de sorte que tout le monde s'écria : « Gloire soit à vous, Seigneur Jésus, qui avez des trésors de grâce cachés sur la terre, non-seulement parmi les hommes, mais encore parmi les femmes. » Le bruit s'en répandit aussitôt plus loin, et les solitaires de Jéricho et du Jourdain y accoururent avec des flambeaux et des lampes, chantant des psaumes et des cantiques, et l'ensevelirent avec grand honneur.

SAINT SABAS, ARCHIMANDRITE.

Nous suivrons le moine Cyrille en donnant la vie de saint Sabas comme nous l'avons fait dans celle de saint Euthyme, et nous sommes d'autant plus assurés de la vérité de son histoire, qu'il a eu le bonheur d'être élevé par ce grand Saint dans sa jeunesse et que son exactitude est reconnue de tous les savants dans l'*Histoire ecclésiastique et monastique*.

Le bourg de Mutalasque en Cappadoce (diocèse de Césarée) est devenu célèbre par la naissance de saint Sabas, dont le père s'appelait Jean et la mère Sophie, l'un et l'autre fort distingués par leur noblesse et leur vertu. Jean, qui faisait profession des armes, ayant été obligé de se rendre à Alexandrie, y mena sa femme, et

laissa le Saint, âgé seulement de cinq ans, à son frère nommé Hermias, avec tout ce qu'il avait de bien. Sabas demeura deux ou trois ans auprès de lui; mais il fut obligé de le quitter à cause de sa femme qui était très-acariâtre.

Il se réfugia chez un autre oncle nommé Grégoire, qui était prêtre et demeurait au bourg de Scandos, peu éloigné de celui de Mutalasque, et qui le reçut en bon parent. Ce procédé causa de la dissension entre Hermias et Grégoire, chacun prétendant être maître du neveu et du bien du père; mais le Saint, quoique âgé seulement de huit ans, fut plus sage qu'eux, et pour terminer leur différend il se retira à Flaviane, monastère situé à une petite lieue de Mutalasque, habité par soixante-dix solitaires, et s'y consacra à Dieu. On l'instruisit dans la discipline régulière, et il apprit en peu de temps le Psautier et toutes les constitutions monastiques qu'on observait dans cette sainte maison.

Ses oncles, fâchés de sa retraite, soit qu'ils craignissent les reproches de son père, soit qu'ils eussent du regret d'y avoir donné occasion par leur division, vinrent ensemble au monastère, et firent tout ce qu'ils purent pour l'obliger d'en sortir. Ils lui promirent de le marier quand il serait en âge et de le mettre en possession des biens de son père; mais Dieu, qui se l'était réservé pour le servir dans la religion, lui donna la force, quoique si jeune, de résister à leurs sollicitations. Il aima mieux vivre dans l'humiliation dans la maison du Seigneur, que de s'engager dans les embarras tumultueux du siècle; et se souvenant de cette parole du Sauveur : *Celui qui met la main à la charrue et regarde derrière soi, n'est pas propre pour le royaume du ciel*, il se dit à lui-même : « Je dois fuir comme des serpents ceux qui veulent m'éloigner, par leurs conseils, du service du Seigneur, auquel je me suis engagé, de peur que, me laissant affaiblir, je ne tombe dans la malédiction dont parle le Prophète, qui dit : *Maudit soit celui qui s'éloigne de vos commandements*. » Tels furent les sentiments généreux de sa piété dans un âge encore si tendre.

Luc. 9.

Psalm. 118.

On peut juger aussi de sa ferveur, et combien il était attentif à se mortifier, par ce trait remarquable que Cyrille rapporte. Travaillant au jardin, il vit un arbre chargé de belles pommes, et en prit une dans le dessein de la manger, quoique ce fût avant l'heure du repas ; mais l'ayant dans la main, il se reprocha aussitôt ce désir immortifié, se souvenant qu'une pareille action avait fait tomber Adam dans le péché et produit toutes les misères du monde. « Comment, dit-il, oserais-je renoncer à la belle vertu d'abstinence et appesantir mon âme, par une si indigne infidélité ? Ne sais-je pas que, de même que la fleur vient avant le fruit sur les arbres, ainsi l'abstinence produit en nous la pratique du bien ? » En disant cela il jeta à terre la pomme qu'il avait cueillie, l'écrasa sous les pieds et s'imposa pour loi inviolable de ne point manger de cette sorte de fruit le reste de sa vie. Dieu récompensa la victoire qu'il remporta dans cette rencontre sur la gourmandise, par la grâce de la continence et la délivrance de la tentation du sommeil. Il en devint encore plus ardent dans les travaux de la pénitence, qu'il embrassa même avec allégresse de cœur, domptant l'esprit par la mortification intérieure, et le corps par le travail ; et il s'y exerçait avec tant de ferveur, que son historien ne fait pas difficulté d'avancer qu'il surpassait tous les religieux du monastère en humilité, en obéissance et en mortification.

On rapporte encore un trait admirable de sa ferveur dans ses premières années, que Dieu autorisa par un miracle. Le boulanger du monastère avait mis dans le four ses habits pour les faire sécher, n'ayant pu les exposer au soleil, parce que le temps était à la pluie. Il oublia ensuite de les retirer, et le lendemain les frères ayant reçu ordre du supérieur de faire du pain, on fit chauffer le four, et le boulanger ne se souvint, que quand le feu fut bien allumé, que ses habits y étaient. Personne n'osait y entrer pour les retirer ; mais le jeune Sabas, plein d'une foi vive, se munit du signe de la croix, entra hardiment au milieu des flammes et retira les habits sans avoir été endommagé. Les assistants

furent tous étonnés de son courage et d'un prodige si évident. Ils en rendirent gloire au Seigneur, et se dirent les uns aux autres, comme autrefois on dit à la naissance de saint Jean-Baptiste : *Quel pensez-vous que sera un jour cet enfant, que le Seigneur favorise de si grands dons à cet âge?* Cyrille dit avoir appris ceci du prêtre Grégoire, oncle du Saint. Il demeura encore dix ans dans ce monastère, faisant toujours de nouveaux progrès dans les vertus de son état. Après ce temps il sentit dans son cœur un ardent désir de visiter les saints Lieux, et de passer de là dans un désert pour y vivre entièrement séparé des créatures. Il en demanda permission à son supérieur, qui ne crut pas devoir le lui accorder ; mais Dieu, qui lui en avait inspiré le dessein, y pourvut par une vision, dans laquelle le supérieur entendit une voix qui lui dit : *Laissez partir Sabas, afin qu'il me serve dans le désert.* Il l'appela en particulier après cet ordre du ciel, et lui dit : « Dieu m'ordonne de vous laisser aller au désert ; il me l'a fait connaître dans une vision ; je vous le permets donc ; vous pouvez vous retirer en paix ; mais faites-le sans en rien dire aux autres frères. Je souhaite que le Seigneur soit avec vous. »

Sabas, confirmé dans son pieux dessein par ces paroles de son supérieur, et muni de sa bénédiction, sortit du monastère et prit le chemin de Jérusalem. Il était âgé de dix-huit ans, et c'était, dit le moine Cyrille, sur la fin du règne de l'empereur Marcien, Juvénal étant évêque de Jérusalem. Le premier monastère où il s'arrêta, fut celui de saint Passarion, gouverné alors par l'abbé Elpide. Il y passa l'hiver, et on aurait fort souhaité de l'y retenir ; mais il s'en excusa toujours, ne soupirant qu'après la solitude, pour laquelle il sentait un puissant attrait depuis son enfance.

Cependant il entendit parler de saint Euthyme comme d'une des plus éclatantes lumières des déserts d'Orient, et il eut un extrême désir de l'aller voir. Elpide, à qui il en parla, approuva son dessein, et lui donna un guide pour le conduire jusqu'à la

laure du Saint, où il attendit, en la compagnie des autres religieux, qu'il vint de sa caverne, comme il faisait tous les samedis. Dès qu'il parut il le conjura avec larmes de le recevoir au nombre de ses disciples ; mais le Saint le voyant si jeune lui répondit : « Il n'est pas à propos, mon fils, qu'à l'âge où vous êtes vous demeuriez dans la laure ; elle n'est point pour les jeunes gens ; allez au monastère de l'abbé Théoctiste, et là vous trouverez l'avantage de votre âme. » — « Je ne saurais douter, mon vénérable Père, lui répondit Sabas, que le Seigneur, dont la Providence s'étend sur tout le monde, ne m'ait conduit ici pour me mettre entre vos mains afin que je puisse opérer mon salut comme je le désire ; ainsi je ferai tout ce que vous m'ordonnerez. » Saint Euthyme, sur cette réponse, l'envoya à saint Théoctiste et lui recommanda d'en prendre un soin particulier, parce qu'il prévoyait que le Seigneur en ferait un jour une des plus fermes colonnes de l'ordre monastique.

On ne saurait douter, dit le moine Cyrille, que Dieu n'eût éclairé saint Euthyme sur le dessein qu'il avait de faire du jeune Sabas le plus célèbre Père des anachorètes, et qu'il les gouvernerait un jour en qualité de supérieur général ; et il ne voulut pas le recevoir auprès de lui à l'âge qu'il avait alors, afin qu'il apprît par son exemple à en faire de même envers les jeunes gens lorsqu'il fonderait sa laure, qui devait être la plus fameuse de la Palestine et servir de modèle à toutes les autres.

Saint Sabas se voyant sous la direction du bienheureux Théoctiste, renouvela entre ses mains la résolution qu'il avait prise de se consacrer tout à Dieu, et ne mit d'autres bornes à son sacrifice que celles de l'obéissance. Il se tint prêt à tout ce qu'on pouvait exiger de lui. Il établit pour fondement de sa conduite spirituelle, une humilité profonde et une obéissance aveugle. Quoiqu'il fût infatigable durant le jour dans le travail, il se trouvait toujours le premier à l'office divin et ne sortait de l'église que le dernier. Outre que Dieu l'avait doué d'une grande force

d'esprit et d'un cœur généreux pour tout ce qui était de son service, il était robuste et d'une taille fort avantageuse, et faisait du travail trois fois plus que les autres. D'une part, on le voyait servir à l'autel et à tout ce qui était du culte de Dieu avec joie et allégresse de cœur; de l'autre, il était infatigable dans le service des frères, portant l'eau et le bois nécessaire où il en fallait, se prêtant aux besoins de tous, et se comportant dans les différents ministères qu'on lui confiait d'une manière irréprochable, en telle sorte que les religieux du monastère ne pouvaient assez admirer comment, étant si jeune, il s'acquittait de tant de différents emplois et avec une si grande sagesse.

Le démon, jaloux de ses progrès dans les vertus religieuses, se servit d'un commandement de son supérieur pour lui tendre un piège; mais Dieu, qui bénit toujours la sainte obéissance, fit que cet artifice de l'ennemi tourna tout à sa confusion, et confirma les religieux du monastère dans la haute idée qu'ils avaient de la solidité de sa vertu. Un de ses confrères nommé Jean, ayant appris que ses parents étaient morts à Alexandrie, qui était sa patrie, pria le bienheureux Théoctiste de lui permettre d'y aller pour mettre ordre à leur succession, et de lui donner Sabas pour compagnon de son voyage. Le saint abbé y consentit; et quand ils furent arrivés, Sabas fut rencontré et reconnu par ses parents. Ils le sollicitèrent beaucoup de changer d'état et d'embrasser celui du service du prince, lui promettant un poste avantageux; mais il rejeta cette proposition, et leur dit: « Je suis engagé dans la milice du Roi des rois, et je ne saurais abandonner son service. Je ne pourrais pas même regarder comme mes parents ceux qui me donnent un si mauvais conseil; et pour vous le dire en un mot, j'ai résolu de persévérer jusqu'à la fin dans l'état saint que j'ai embrassé, et j'espère que Dieu m'accordera la grâce d'y mourir. »

Ils ne laissèrent pas de lui faire de nouvelles instances; mais vaincus par sa fermeté, ils lui présentèrent vingt pièces d'or pour

son voyage. Il en prit trois seulement pour ne pas les contrister par un nouveau refus, et les remit à son retour entre les mains de son supérieur saint Théoctiste.

Il y avait dix ans qu'il était dans le monastère quand ce bienheureux abbé mourut. Maris lui succéda, et Longin deux ans après, comme nous l'avons dit dans la vie de saint Euthyme. Notre Saint pria ce dernier de lui permettre de se retirer dans une caverne, qui était hors du monastère, auprès d'un précipice du côté du midi, comptant d'y vivre en anachorète. Il avait donné jusqu'alors de grandes preuves de toutes les vertus religieuses, et s'était distingué au-dessus des plus anciens par son abstinence, son humilité, son obéissance et son assiduité à la prière et aux veilles de la nuit. Mais, quoique Longin fût convaincu des grands progrès qu'il avait faits dans son état, il n'osa prendre sur lui de le lui permettre à cause de son âge, car il n'avait alors que trente ans ; sans savoir auparavant l'avis de saint Euthyme. La réponse de cet homme éclairé de Dieu, fut qu'il pouvait le lui accorder. Il lui permit d'abord de demeurer cinq semaines dans la caverne, comme pour en faire l'essai ; après quoi il y resta cinq ans, sans pourtant manquer de se rendre tous les samedis au monastère pour participer aux saints Mystères avec les frères. Il passait donc toute la semaine dans un profond silence, dans la prière, le jeûne rigoureux et le travail. Il faisait dans les cinq premiers jours cinquante corbeilles, qu'il portait le samedi au monastère pour les remettre au supérieur, et le dimanche après vêpres il retournait à sa caverne, chargé d'autant de branches de palmier qu'il en avait besoin pour ses ouvrages dans le reste de la semaine.

Saint Euthyme, instruit de sa manière de vivre, et reconnaissant par là la solidité de sa vertu, le prit depuis toutes les années avec lui, pour le suivre dans la retraite qu'il avait accoutumé de faire dans la solitude de Ruban après l'octave des Rois, avec son disciple Domitien. Là, séparés de toutes les créatures, ils don-

naient l'essor à leur cœur pour s'unir plus étroitement à Dieu par l'exercice de la sainte oraison ; et saint Euthyme, travaillant à former toujours plus Sabas aux plus hautes vertus, admirait avec une extrême consolation sa sagesse et son ardeur pour la perfection, et l'appelait pour cela *le jeune vieillard*, comme on l'avait dit aussi pour la même raison de saint Macaire d'Égypte.

Ce fut dans une de ces retraites, qu'ayant passé avec saint Euthyme, de Ruban dans un désert plus reculé au delà de la mer Morte du côté du midi, ils se trouvèrent dans un endroit si sec, que l'eau leur manqua pendant quelques jours. Sabas, brûlé de la chaleur et de la soif, ne put plus soutenir le feu qu'il sentait dans les entrailles, et se trouva hors d'état de marcher. Saint Euthyme, touché de pitié, s'éloigna de lui d'un jet de pierre, se prosterna en terre, et dit à Dieu : « Donnez-moi, Seigneur, un peu d'eau dans cette terre aride, afin que ce jeune religieux puisse étancher sa soif. » Il appela Sabas après une courte, mais ardente prière, et donnant devant lui deux ou trois coups en terre d'un petit sarcloir qu'il portait, il en fit sortir de l'eau dont il but, ce qui, par un surcroît de merveille, ne rétablit pas seulement ses forces, mais encore lui donna un nouveau courage pour surmonter toutes les difficultés de la vie érémitique.

Ce fut là la dernière retraite qu'il fit dans le désert avec saint Euthyme ; car cette grande lumière de la solitude s'éteignit quelques mois après. Sa mort eut des suites fâcheuses pour le monastère de saint Théoctiste. Les religieux n'étant plus soutenus par ses visites et ses avis, la vigueur de la discipline régulière se ralentit parmi eux, et saint Sabas s'apercevant de cet affaiblissement, n'attendit pas qu'il eût de plus grandes suites mais il se retira du côté de l'Orient, où saint Gerasime brillait par l'éclat de ses vertus comme un soleil levant, et s'arrêta dans le désert de Cutila. Il y mena, tout le temps qu'il y fut, une vie plus céleste que terrestre ; car outre les jeûnes austères qu'il pratiquait, et l'éloignement entier de toutes les créatures, il ne

s'occupait que de Dieu et de ses divines perfections, et tâchait, autant que la faible créature en est capable, de retracer dans son âme sa sainteté ainsi que dans un miroir, par la pureté de sa vie. Les démons tentèrent d'y troubler son repos par leurs prestiges. Une nuit qu'il reposait sur le sable, ils se présentèrent autour de lui sous la forme de serpents et de scorpions ; mais il les mit en fuite par le signe de la croix. Une autre fois un de ces esprits malins voulut l'épouvanter en venant à lui sous la figure d'un lion, dont le regard terrible semblait le menacer de le dévorer ; mais l'intrépide Sabas, qui mettait toute sa confiance en Dieu, lui dit : « Si le Seigneur t'a donné quelque pouvoir contre moi, qu'attends-tu de le faire voir ? Si au contraire il ne t'en a point donné, pourquoi t'épuises-tu en vains efforts ? Tu ne me sépareras jamais de lui par tes prestiges. Il nous a dit dans ses divines Écritures, *que nous marcherons sur l'aspic et le basilic, et que nous foulerons aux pieds le lion et le dragon.* » Saint Sabas ne souffrit jamais depuis de dommage des animaux des différents déserts où il habita, quoiqu'il en rencontrât souvent sur ses pas, ou qu'il se trouvât au milieu d'eux.

Psal. 90.

Pendant le séjour qu'il fit dans le désert, il eut la rencontre de trois Sarrasins, qui s'étant mis en route sans provisions, se trouvèrent extrêmement pressés de la faim. Il en eut pitié et leur présenta quelques racines qu'il portait dans sa peau de brebis. Ces barbares les mangèrent avec avidité et en furent fort contents. Ils tâchèrent ensuite de découvrir l'endroit du désert où il se retirait, et quelques jours après ils lui apportèrent du pain, de petits fromages et des rameaux de palmier. Sabas admira leur reconnaissance ; et comme tout l'élevait à Dieu, il entra dans des sentiments de componction pour ses moindres infidélités, et dit en versant des larmes : « Malheur à moi, ô mon âme ! Voilà des barbares qui ont fait beaucoup de chemin et pris beaucoup de peine pour venir reconnaître le petit service que je leur ai rendu. Que ne devrions-nous pas faire pour Dieu, ingrats que nous

sommes, pour ce Dieu qui nous comble tous les jours de tant de grâces et de biens? Cependant, bien loin d'user de retour par une fidèle obéissance à ses commandements, et par les louanges que nous lui devons, nous passons toute notre vie dans l'oubli de ses bienfaits, et dans la lâcheté et la paresse pour tout ce qui est de son service. » Il fut si pénétré de cette pieuse considération, que sa componction dura plusieurs jours et lui servit d'entretien intérieur avec Dieu dans l'oraison, qu'il ne discontinua presque pas de faire pendant ce temps, soit la nuit, soit le jour.

Ruban et Cutila étaient deux déserts contigus, ou plutôt ils ne formaient qu'un même désert, auquel l'historien du Saint donne indifféremment ces deux noms. Il dit, après ce que nous venons de rapporter, qu'un solitaire nommé Anthus, disciple de saint Théodose, dont nous parlerons dans la suite, vint le trouver dans le désert de Ruban où il était alors, et l'entretint beaucoup du mérite de son maître ; et depuis saint Sabas et saint Théodose se lièrent d'une amitié étroite. Mais tandis qu'Anthus était avec saint Sabas dans ce désert, ils virent venir de loin des Sarrasins, qui par un dessein malicieux, déterminèrent qu'un d'entre eux s'avancerait pour les tenter, et que s'ils lui résistaient ils viendraient eux-mêmes, les lieraient et les feraient esclaves. Les deux Saints pénétrèrent aisément leur mauvaise intention, et dans le danger qui les menaçait, ils prièrent le Seigneur de les délivrer des mains de ces barbares. A peine eurent-ils fait une courte prière, que la terre s'ouvrit sous les pieds de celui qui s'était avancé vers eux, et l'engloutit tout vivant ; ce qui effraya tellement les autres, qu'ils prirent la fuite. Dieu fit encore à ce sujet la même grâce à saint Sabas, qu'il lui avait faite pour le préserver des bêtes féroces. Il le protégea également contre les barbares, et aucun n'osa entreprendre de lui nuire.

Il passa quatre ans dans ce lieu, et étant ensuite venu à la montagne où l'impératrice Eudoxie avait eu des entretiens de piété avec saint Euthyme, il y passa toute la nuit en prière. Du-

rant son oraison, un ange tout éclatant d'une lumière céleste se fit voir à lui, et lui dit : « Si tu veux, pour la gloire de Dieu, former dans cette solitude comme une ville de saints habitants, descends jusqu'à ce torrent du côté de l'Orient, d'où tu verras une caverne où personne n'a jamais habité. Choisis-la pour ta demeure ; et celui qui par sa providence nourrit les bêtes de charge et les petits des corbeaux, aura soin aussi de ton entretien. »

Cette caverne était dans une montagne au bas de laquelle passe le torrent de Cédron, à quatre ou cinq lieues de Jérusalem et à trois de Bethléem. Saint Sabas n'eut pas de peine à la découvrir dès qu'il fut descendu au bord du torrent à l'endroit que l'ange lui avait montré. Il commençait sa quarantième année lorsqu'il y entra ; et pour marquer ici toutes les époques de son historien, c'était l'année que le patriarche Anastase mourut et eut saint Martyrius pour successeur, et que l'empereur Zénon ayant vaincu Basilisque ¹, reprit le gouvernement de l'empire. Cyrille marque sans doute ces époques parce que cette caverne commença dès lors à être sanctifiée par les oraisons éminentes du grand Sabas, qu'il y bâtit la fameuse laure qui fut la mère de plusieurs autres et qui conserva toujours le nom du Saint.

Comme on ne pouvait y aller que très-difficilement, saint Sabas fut obligé de faire une corde, qu'il suspendit à l'entrée et dont il se servait en montant et en descendant, pour ne pas faire de faux pas qui l'eût précipité dans le torrent. Elle lui servait encore plus pour se soutenir lorsqu'il portait l'eau dont il avait besoin, et qu'il allait quérir à deux lieues de là, à une fontaine appelée *heptascome*, ou à sept bouches, parce que celle du torrent n'était point bonne. Peu de temps après qu'il s'y fut établi, quatre Sarrasins passant par là voulurent tenter d'y monter ; mais ne sachant pas bien les détours qu'il fallait prendre, parce que le rocher pa-

¹ C'est en 475 que Zénon, vainqueur de Basilisque, rentra à Constantinople.

raissait escarpé de tous côtés, le Saint, qui s'aperçut de leur embarras, suspendit sa corde et ils montèrent. Ils le trouvèrent sans la moindre provision, car il n'avait que sa cruche d'eau et ne mangeait que des herbes ou des racines qui croissaient sur la montagne. Un si grand déponillement les étonna, et joignant l'affection à l'admiration, ils vinrent depuis le voir de temps en temps, et lui apportèrent du pain, de petits fromages, des dattes et autres choses qu'ils pouvaient avoir.

Il y avait cinq ans qu'il vivait dans cette caverne, ne pensant qu'à purifier son esprit et à détacher son cœur des objets créés pour se rendre toujours plus digne de s'unir à Dieu par une amoureuse contemplation, lorsque ce divin Maître, qui l'avait conduit en ce lieu pour exercer les autres dans le saint combat contre les démons et les passions humaines, le fit connaître à plusieurs et lui amena des disciples. Il avait alors quarante-cinq ans, et il s'assembla auprès de lui jusqu'à soixante et dix solitaires, qui vinrent de différents endroits du désert pour se ranger sous sa conduite. Les principaux furent Jean, Jacques, Firmin, Severien, Julien, qui tous furent dans la suite supérieurs ou fondateurs de diverses laures, dont nous parlerons au chapitre suivant.

Il leur assigna à chacun une petite cellule, ou une caverne; car il y en avait plusieurs dans cette montagne; et il eut la consolation de les voir tous portés de bonne volonté, pleins de l'esprit de Dieu et d'ardeur pour la mortification. On pouvait les appeler, dit le moine Cyrille, un chœur d'anges, un peuple de généreux combattants, une ville de saints religieux, et les comparer au sacré collège des septante disciples de Jésus-Christ. Mais pour les mettre encore mieux en règle, il bâtit une laure fort spacieuse sur une colline, qui était au nord du torrent, avec un petit oratoire au milieu, dans lequel il dressa un autel; et quand quelque prêtre venait le visiter, il le pria d'y célébrer les divins Mystères; car son humilité l'avait empêché de se laisser ordonner prêtre.

Quoique tous ses religieux l'eussent choisi pour leur supérieur

el leur Père, il ne se regardait que comme leur serviteur et le dernier de tous, et s'abaissait aux moindres fonctions, leur servant de modèle d'humilité parfaite. Les instructions qu'il leur donnait étaient admirables. Il les encourageait à tenir ferme contre les assauts du démon, à ne point se laisser abattre par la tristesse dans les différentes tentations dont ils étaient attaqués ; et il leur disait surtout, que celui qui a renoncé au monde pour se consacrer à Dieu, devait vivre dans l'attente des biens éternels, et ne point se relâcher dans les travaux de la pénitence en écoutant la lâcheté de la nature. Ainsi nourrissant spirituellement leurs âmes par son exemple et par ses paroles, il leur donnait une sainte vigueur et des ailes spirituelles pour s'élever au ciel par la pratique des vertus les plus parfaites.

La difficulté d'avoir de l'eau, donna occasion à un miracle bien capable de confirmer ses disciples dans la juste confiance qu'ils avaient en sa vertu. Nous avons dit qu'il était obligé d'en aller chercher à deux lieues loin pour son usage ; il voulut leur en épargner la peine, et s'adressa à Dieu avec une foi vive pour l'obtenir : « Seigneur, Dieu des vertus, lui dit-il, si vous avez choisi ce lieu pour y être glorifié par vos serviteurs, daignez nous faire trouver pour notre consolation l'eau dont nous avons besoin, et qui soit dans un endroit plus proche. » Après cette courte oraison, il entendit un âne sauvage qui faisait du bruit au bas de la montagne près du torrent ; et à la faveur de la lune qui était dans son plein, car c'était dans la nuit qu'il pria, il vit que cet animal frappant du pied, fit un enfoncement dans la terre, d'où il sortit de l'eau dont il but. Il remarqua bien l'endroit, et y ayant creusé, il découvrit une source vive qui donna de l'eau en abondance et qui ne tarit jamais, même dans les plus grandes sécheresses, quoique chacun en allât puiser librement. Le moine Cyrille dit qu'elle subsistait de son temps.

Une autre fois, le Saint descendit de sa caverne au milieu de la nuit, et se mit à promener en récitant des psaumes. Tout à

Gen. 28.

coup, tandis qu'il priait, il vit au couchant du torrent une colonne de feu qui s'élevait de la terre au ciel. Son cœur fut saisi d'un double mouvement de frayeur et de joie à la vue de ce phénomène, et il lui vint à l'esprit cette exclamation du patriarche Jacob : *Que ce lieu est terrible ! c'est sans doute la maison du Seigneur.* Il continua pourtant sa prière le reste de la nuit, et à l'aube du jour il fut à l'endroit où il avait vu cette colonne, et fit la découverte d'un antre fort spacieux, taillé en forme d'église, et il paraissait que la main de Dieu l'avait expressément formé pour servir à son culte. Il y fit quelques ornements pour achever de la perfectionner, et le destina pour y célébrer les divins Mystères, le samedi et le dimanche.

Cependant sa congrégation devint plus considérable, et il se rassembla peu à peu, jusqu'à cent cinquante religieux, ce qui l'obligea à multiplier les cellules, tant en delà qu'en deçà du torrent. Il fallut encore acheter des bêtes de charge pour le service de la laure, et il en prit lui-même le soin, afin que ses religieux, ayant par son attention tout ce qui leur était nécessaire, n'eussent pas besoin de sortir de la laure, et d'avoir de commerce avec le monde. Par ce moyen ils se conservaient mieux dans l'esprit de retraite; et n'étant point occupés des biens temporels, ils ne vaguaient qu'à la recherche des biens éternels.

Quelque désir qu'il eût qu'on célébrât les saints Mystères dans la vaste caverne dont nous venons de parler, il en différa pourtant la dédicace, dans la crainte qu'on n'en prît occasion de le faire prêtre; car il se tenait pour indigne du sacerdoce, et il ne voulait pas qu'aucun de ses disciples aspirât à la cléricature, regardant ce désir comme un sentiment d'ambition qu'ils devaient retrancher de leur cœur. Il se contenta donc en attendant, de bâtir au-dessus de cet antre une tour dans laquelle il se retira, et qui y communiquait par un petit escalier fait en forme de limaçon, par lequel il s'y rendait pour dire l'office et faire les fonctions du service divin.

Sa réputation croissant, le nombre de ses disciples augmenta de même; et plusieurs de ceux qui venaient se ranger sous sa discipline lui apportaient des sommes considérables d'argent, dont il employait une grande partie aux édifices nécessaires pour les nouveaux venus et les étrangers, sachant que Dieu l'avait agréable. Aucun religieux ne le trouvait mauvais, surtout parce qu'ils savaient qu'il avait l'approbation du patriarche Martyrius, qui l'avait connu à l'occasion de saint Euthyme, et qui l'estimait beaucoup; mais après la mort de ce patriarche, quelques-uns d'entre eux manifestèrent le mécontentement qu'ils avaient caché jusqu'alors dans leur cœur, et furent même assez hardis que d'aller demander à Salluste, successeur de Martyrius, un supérieur pour les gouverner.

Saluste, prélat extrêmement discret, feignit d'abord de ne pas les connaître. Il leur demanda dans quel désert ils habitaient. « Nous demeurons, lui répondirent-ils, dans la solitude du torrent. » — « Quel torrent, dit le patriarche, pour les obliger à mieux s'expliquer ? » — « Le torrent, répondirent-ils, que certaines personnes appellent de l'abbé Sabas. » Cette manière de répondre fit assez voir qu'ils avaient voulu surprendre le patriarche, qui leur demanda encore où était l'abbé Sabas; mais sans donner une réponse directe, ils répliquèrent que c'était un homme grossier et sans talent, incapable de gouverner un monastère, et qu'il était même scrupuleux au point de ne vouloir point être prêtre, et d'empêcher qu'on ne conférât cet ordre à aucun de ses religieux.

Céryque, prêtre de la sainte Résurrection et gardien de la sainte Croix, était avec le patriarche. Il prit la parole, et leur dit : « Est-ce vous qui avez reçu l'abbé Sabas dans la laure, ou si c'est lui qui vous y a rassemblés ? » — « Il est vrai, répondirent-ils, que c'est lui qui nous y a reçus; mais comme c'est un homme fort simple, il est hors d'état de nous gouverner maintenant que la communauté s'est accrue. » — « Vous convenez, répliqua Céryque, que c'est lui qui vous a attirés, et qu'il a rendu ce désert habitable par ses soins

et par ses travaux; à combien, plus forte raison, doit-il être en état de vous conduire à présent que vous êtes tous réunis dans la laure comme dans une ville. Le Seigneur qui l'a assisté pour vous assembler et vous loger, lui refusera-t-il ses lumières pour vous gouverner? »

Le patriarche les renvoya au lendemain pour leur donner une réponse positive, et à leur insu il fit venir saint Sabas, comme pour quelque affaire dont il avait à lui parler. Quand le Saint fut arrivé, il fit appeler les mécontents, l'ordonna prêtre en leur présence, et leur dit : « Voilà votre père et votre supérieur. Ce n'est point par le choix des hommes, mais par l'élection de Dieu même qu'il est établi dans cette charge; je n'ai fait, en lui imposant les mains, que prêter mon ministère au Saint-Esprit qui l'a choisi. » Il les ramena tous ensuite à la laure, accompagné de Céryque, où il consacra l'église dont nous avons parlé, et mit des reliques de plusieurs saints Martyrs sous l'autel. Ceci arriva au commencement de l'empire d'Anastase, le 12 de décembre, saint Sabas étant âgé de cinquante-trois ans.

La même année, le Seigneur, qui avait éprouvé son serviteur par la contradiction de ces faux frères, l'en dédommagea par l'arrivée d'un Arménien, nommé Jérémie, qui était déjà exercé dans la vie monastique, puisqu'il lui amena aussi deux de ses disciples. C'était un homme d'une piété éminente et que Dieu avait enrichi de ses dons. Ses deux disciples portaient les noms des deux apôtres, saint Pierre et saint Paul, et marchaient fidèlement sur les traces de leur père Jérémie. Saint Sabas les reçut comme un présent que le ciel lui faisait. Il les logea dans une cellule située au nord de la caverne qu'il avait premièrement habitée lorsqu'il demeurait seul dans ce désert. Il leur donna aussi un petit oratoire où ils s'assemblaient pour réciter l'office divin en leur langue; et par là, ils attirèrent insensiblement plusieurs sujets de leur nation, qui formèrent une laure considérable. Le moine Cyrille, dit de Paul, un des disciples de Jérémie, qu'il

devint un des plus célèbres religieux de la grande laure par sa vertu. Il vivait de son temps, et il apprit de lui des choses merveilles de notre Saint, et plusieurs faits qu'il a rapportés dans son histoire sur son témoignage.

On donna à l'église de saint Sabas le nom de Théoctiste, comme ayant été bâtie par ordre de Dieu ; et la même année que Salluste en fit la dédicace, le Saint-Esprit, dit Cyrille, conduisit à la laure le bienheureux Jean le Silencieux, qui, d'évêque qu'il était, voulut s'y rendre un humble religieux. Cet historien assure avoir appris aussi de lui plusieurs particularités de la vie de saint Euthyme et de saint Sabas ; ce qui fait voir qu'il ne rapporte rien dans l'une ni dans l'autre histoire que ce qu'il a vu, ou ce qu'il a appris de témoins très-respectables et tous oculaires : l'évêque Jean avait alors trente-huit ans. Il fut dans la suite le père spirituel de Cyrille, qui écrivit aussi sa vie, dont nous parlerons dans son lieu.

Il lui racontait, entre plusieurs actions de notre Saint, qu'il s'appliquait particulièrement à imiter la conduite de saint Euthyme, et que toutes les années, à son exemple, il passait le carême dans la retraite au fond du désert, avec cette différence, que saint Euthyme s'y retirait ordinairement après l'octave des Rois, et saint Sabas ne le faisait qu'après avoir célébré la fête de saint Antoine. Dans une de ces retraites, qu'il fit auprès de la mer Morte, il vit une petite île qui lui parut fort propre à seconder son goût pour le recueillement, et il voulut y passer la sainte quarantaine ; mais le démon, enragé de sa ferveur, le fit tomber dans un creux plein de soufre allumé, de sorte qu'il en eut la peau toute brûlée et en souffrit une grande incommodité. Son visage en fut même si défiguré, qu'à son retour au monastère, les frères ne purent le reconnaître qu'au son de sa voix. Bien loin de s'affliger de cet accident, il en rendit à Dieu des actions de grâces, surtout parce qu'ayant le visage brûlé, il n'avait plus à craindre de tomber dans la vaine complaisance qu'inspire quelquefois un extérieur vénérable.

L'année d'après il entra dans le fond du désert avec un de ses disciples nommé Agapet. Celui-ci s'était endormi une nuit sur la terre nue, comme ils faisaient ordinairement où la nuit les surprenait. Tandis qu'il dormait profondément, un lion d'une prodigieuse grandeur s'approcha de lui et le flaira de la tête aux pieds. Dans ce temps-là saint Sabas faisait son oraison, et Dieu lui fit connaître le danger où était son disciple d'être dévoré par cette cruelle bête. Il implora sa divine bonté pour lui, et sa prière fut comme un coup de fouet qui mit en fuite ce monstrueux animal. Agapet s'éveilla en sursaut, et voyant le péril, courut se réfugier auprès du Saint, qui en prit occasion de l'avertir de ne pas se laisser aller si facilement au sommeil, et de veiller aussi à la garde de son cœur.

Dieu lui fit la grâce, dans une autre de ses retraites, de découvrir un saint anachorète bien éclairé de l'esprit de Dieu, comme il y paraîtra par ce que nous en allons dire. Ce fut saint Jean le Silencieux qui le raconta au moine Cyrille, comme il lui avait appris ce que nous venons de dire d'Agapet. Saint Sabas était encore avec ce disciple, et ayant passé le Jourdain, ils montèrent ensemble le long du fleuve du côté du septentrion, et arrivèrent à une montagne escarpée, où ils virent une caverne. L'esprit du Seigneur, qui guidait les pas de saint Sabas, lui inspira d'y entrer. Il y trouva un anachorète, et la première chose qu'ils firent fut de prier, selon l'usage des saints solitaires. La prière finie, cet anachorète lui dit comme d'un ton d'étonnement : « Sabas, serviteur de Dieu, qui vous a fait connaître ce lieu ? Il y a trente-huit ans que j'y suis sans avoir vu personne ; comment avez-vous donc fait d'y venir ? » — « Le Seigneur qui vous a révélé mon nom, lui répondit Sabas, m'y a aussi conduit. » Ils se saluèrent réciproquement avec les sentiments de la charité fraternelle des saints, et après avoir conféré quelque temps ensemble, le Saint se retira avec son disciple. Ils y retournèrent après avoir parcouru quelques autres endroits où leur piété les

conduisit, et étant rentrés dans la caverne, ils trouvèrent ce solitaire à genoux le visage tourné du côté de l'Orient. Saint Sabas crut qu'il était en oraison et attendit qu'il l'eût achevée. Ils passèrent le reste du jour à attendre ainsi; mais voyant que la nuit allait tomber, le Saint lui dit doucement comme pour prendre courage : « Mon Père, recommandez-nous à Jésus-Christ; » mais comme il n'en reçut point de réponse, il le considéra de plus près et s'aperçut qu'il était mort. « Venez, mon fils, dit-il à son disciple, rendons à ce solitaire les devoirs de la sépulture. » Ils firent pour lui les prières accoutumées de l'Eglise, l'ensevelirent dans sa grotte, et poursuivirent leur chemin après s'être acquittés religieusement de cet acte de charité. Cyrille remarque en passant, que dans ces retraites saint Sabas passait la sainte quarantaine sans prendre aucune nourriture que celle de la sainte Communion, qu'il recevait le samedi et le dimanche, et que lorsqu'il menait avec lui quelqu'un de ses disciples, il voulait qu'il portât quelques morceaux de pain pour se nourrir durant ce temps.

Jean, surnommé Conon, père de notre Saint, était mort à Alexandrie lorsque le patriarche Salluste avait fait la dédicace de la grande église de son monastère, appelée Théoctiste. Sa mère, Sophie, ayant appris dans la suite les grandes choses que son fils faisait dans la Palestine, et la réputation de sainteté qu'il y avait acquise, vendit tous ses biens et vint à Jérusalem avec de grandes sommes d'argent. Saint Sabas lui donna comme une naissance spirituelle pour la temporelle qu'il en avait reçue, en lui inspirant de renoncer entièrement aux choses du monde; et il eut la consolation de la soutenir dans ce pieux sentiment jusqu'à sa mort, qui arriva quelque temps après. Il eut soin de lui rendre les derniers devoirs, et employa ce qu'elle lui laissa en mourant, partie aux bâtiments et aux jardins de sa laure, et partie à bâtir un hôpital dans Jéricho. Il construisit aussi dans sa laure une infirmerie pour les religieux malades, et Dieu fit voir qu'il n'entreprenait rien que selon sa volonté, par une faveur de sa Providence,

dont il favorisa un de ses religieux qu'il avait envoyé pour faire charrier le bois nécessaire pour ce nouvel édifice. Ce frère, revenant de son voyage, se trouva dans le chemin si pressé d'une soif ardente, causée par l'excessive chaleur qu'il faisait, qu'il ne pouvait plus avancer. Dans cette extrémité, il leva les yeux au ciel et dit : « Seigneur, le Dieu de mon saint père Sabas, ne m'abandonnez pas. » A peine eut-il prononcé ces paroles, qu'il se trouva dans un brouillard qui le rafraîchit, lui donna une nouvelle vigueur, et l'accompagna jusqu'à sa lauré.

Il y avait, à une petite lieue de sa lauré, la montagne de Castel, qui était infestée par les malins esprits, et dont personne n'osait approcher. Saint Sabas, âgé pour lors de cinquante-quatre ans, projeta d'y aller passer le carême, se confiant en la protection du Seigneur. Il porta de l'huile de la lampe qui brûlait devant le bois de la vraie Croix, dont il arrosa le lieu en quelques endroits, et y commença sa retraite et son jeûne. Les démons, honteux et irrités de se voir braver dans cet asile, firent des vacarmes horribles pour l'obliger de se retirer; et il commençait, par un effet de la faiblesse humaine, à sentir quelque terreur; mais Celui qui avait fortifié autrefois le grand Antoine contre ces esprits de ténèbres, ranima son courage et lui inspira de se confier au signe de la sainte Croix; ce qu'il fit. Depuis ce moment, il méprisa tous leurs bruits et tous leurs prestiges, et continua ses jeûnes et ses oraisons jusqu'à la fin de la quarantaine. Alors ces malins esprits s'enfuirent tous ensemble sous la figure de corbeaux, faisant des cris épouvantables, et lui cédèrent la place pour toujours. Des bergers qui veillaient en furent effrayés, et dirent entre eux : Assurément, il faut que des serviteurs de Dieu soient venus s'établir à Castel, puisque les démons fuient avec tant de bruit et de précipitation; allons-y, et nous verrons si la chose est véritable. Ils s'y rendirent, en effet, dès que le jour parut, et y trouvèrent le Saint, à qui ils racontèrent ce qu'ils avaient vu. Il leur répondit seulement ces paroles de saint Pierre : *Ne craignez point ceux qui vous veulent intimider*, et allez-vous-en en paix.

Il revint à la laure à la fin du carême, et après avoir célébré la fête de Pâques avec ses religieux, il en prit quelques-uns avec lui et retourna à Castel, où il prépara la place pour bâtir un monastère, profitant de quelques débris qu'il y trouva pour en construire des cellules. Il découvrit aussi, par un effet de la Providence, une maison séculière fort vaste et bâtie de très-belles pierres, et qui était ensevelie sous un grand monceau de terre, et la destina pour servir d'église.

Tandis qu'il travaillait à ce nouvel établissement, il manqua de provision ; mais Dieu, qui veillait sur ses besoins, envoya un ange à l'abbé Marcien, comme nous l'avons dit au chapitre précédent, qui l'avertit de lui en porter ; ce qu'il exécuta sur-le-champ. Saint Sabas les reçut en rendant à Dieu des actions de grâces, dans les mêmes sentiments que David et le prophète Daniel l'avaient glorifié pour les secours qu'il leur avait envoyés ; et il eut par là le moyen de presser davantage la construction du monastère, ce qu'il faisait avec une sainte allégresse, pensant qu'il travaillait pour la gloire du Seigneur.

Quand le monastère fut en état d'être habité, il y mit pour supérieur un ancien anachorète, nommé Paul, et son disciple Théodore, pour économe. Paul mourut quelque temps après, et Théodore prit sa place. Il y reçut au nombre de ses religieux, Sergius, frère de Théodore, et son oncle, nommé Paul, l'un et l'autre de Mélitène, qui furent supérieurs après lui, et ensuite évêques d'Amathonte ¹ et d'Ailath, après avoir gouverné leur monastère avec beaucoup de réputation.

Saint Sabas choisit pour le monastère de Castel, des religieux également avancés dans l'âge et dans la vertu, et en fit par là une communauté des plus respectables de la Palestine. Il établit aussi une maison de noviciat à une demi-liene de sa laure, ne voulant point que ceux qui renonçaient au monde pour embrasser

¹ Dans l'île de Chypre.

la vie religieuse, fussent d'abord reçus dans la laure, ni à Castel ; mais il les formait premièrement dans le noviciat, et même s'ils étaient trop jeunes, il les envoyait au monastère de saint Théodose, qui était à une lieue et demie de sa laure.

Les novices étaient élevés avec grand soin à tous les devoirs de la vie religieuse. Ils devaient apprendre le Psautier par cœur, et la psalmodie pour célébrer décemment et religieusement l'office divin. Ils étaient très-éprouvés par toutes les pratiques du saint renoncement, afin qu'ils mourussent bien à eux-mêmes et qu'ils pussent acquérir l'habitude des vertus, et ils ne passaient point de cette sainte école à la grande laure, qu'après s'être purifiés de l'affection des choses du monde, et s'être exercés avec ferveur dans le combat spirituel. « Il faut, disait saint Sabas, que ceux qu'on destine pour vivre seuls dans les cellules de la laure, n'aient plus besoin d'instruction sur leurs devoirs, mais plutôt qu'ils soient en état d'en donner aux autres. Il faut qu'ils soient tempérants, modérés, vigilants, attentifs à tenir leurs sens en règle, prompts à rejeter la tentation, circonspects dans toute leur conduite, et qu'ayant dégagé leur âme des désirs de la terre, ils réunissent dans leur solitude toutes leurs pensées et tous les mouvements de leur cœur vers Dieu. » Telle était l'attention de ce grand maître de la vie religieuse à former les novices avant que de les admettre dans la laure, où vivant seuls dans leur cellule, ils devaient avoir acquis les dispositions des anachorètes, en pratiquant fidèlement pendant longtemps les vertus des cénobites.

Nous avons dit qu'Elpide était abbé du monastère de saint Passarion. Il eut successivement pour successeurs, Elie, Lazare, Géronce, Anastase. Ce dernier et Lazare négligèrent l'observance pour s'attacher trop aux biens temporels, ce qui y introduisit le relâchement. L'hérésie aussi, qui s'était glissée dans d'autres monastères, y avait causé une telle indépendance, que la plus grande partie des communautés étaient des corps sans tête,

chacun s'y conduisant selon son caprice ou ses fausses lumières. Pour remédier à ces maux, que le moine Cyrille déplore dans son histoire, le patriarche Salluste donna à l'abbé Marcien le gouvernement général de tous les monastères ; mais Marcien étant mort, Salluste appela auprès de lui les religieux du territoire de Jérusalem, et *par leur commun suffrage*, dit Cyrille, il établit saint Sabas supérieur de tous les anachorètes, et saint Théodore supérieur de tous les cénobites, comme étant l'un et l'autre, ajoute le même historien, des personnages dégagés de l'affection des biens de la terre, dont la vie était ornée de vertus, qui avaient reçu de Dieu le don de la parole, et qui étaient revêtus de son esprit.

Elie, successeur de Salluste dans le siège de Jérusalem, voulut avoir une communauté de religieux auprès de lui. Il rassembla pour cela tous ceux qui vivaient dans des cellules séparées à la tour de David, et leur bâtit un monastère au voisinage de son palais et de l'église de la sainte Résurrection, leur fournissant tout ce qui était nécessaire pour leur entretien. Dès que saint Sabas eut appris leur translation, il acheta les cellules qu'ils avaient laissées à la tour de David, dont il fit une infirmerie pour les religieux de sa laure, et en acquit aussi d'autres du même quartier du côté du nord pour recevoir les moines étrangers. Dieu pourvut par une voie miraculeuse à l'argent dont il avait besoin pour faire ces acquisitions ; car n'ayant pas la somme suffisante, il eut recours à la prière pendant la nuit, et le lendemain avant le lever du soleil, il vit venir à lui un inconnu qui lui donna cent soixante-dix pièces d'or, et se retira aussitôt sans dire qui il était, ni qui l'avait envoyé. Il fit aussi deux infirmeries à Castel, un hôpital auprès de Jérusalem et un autre à Jéricho, dans un jardin qu'il avait acquis.

Le Seigneur bénissait toujours plus ses pieuses entreprises, qui ne tendaient qu'à sa plus grande gloire. Il lui envoya deux Isaariens, qui étaient frères selon la chair, et qui le devinrent selon

Exod. 51.

l'esprit par l'habit de religion, l'un nommé Théodule et l'autre Gélase. Le moine Cyrille dit qu'on pouvait les comparer à Bese-léel et Eliab, que Dieu donna à Moïse pour construire le tabernacle ; car ils avaient un talent particulier pour les édifices, et le servirent utilement, comme un autre Moïse, pour bâtir des maisons au Seigneur. Par leur secours, il bâtit une boulangerie et une infirmerie pour les Arméniens, dont le nombre s'était accru considérablement ; et comme l'oratoire qu'il leur avait donné ne pouvait plus les contenir, il leur bâtit une fort belle église en l'honneur de la très-sainte Vierge, et dont le patriarche Elie fit la dédicace le premier jour de juillet et la-soixante-troisième année de notre Saint. Il ajouta à tous ces monuments de son zèle pour l'avantage spirituel et temporel de ses religieux, de grands réservoirs d'eau dans le torrent, pour leur jardin.

Après qu'il eut donné aux Arméniens la nouvelle église, il leur permit de continuer comme auparavant à y chanter en leur langue l'office et les autres cantiques ; mais il ordonna que le *trisagion* ne serait chanté qu'en grec, afin qu'il fût entendu de tous les Hellénistes, c'est-à-dire, de ceux de ses disciples qui entendaient la langue grecque. Ce qui l'obligea à cette précaution, fut qu'il apprit que quelques-uns de ces Arméniens voulaient chanter cette hymne angélique avec l'addition de Pierre le Foulon, un des principaux fauteurs de l'hérésie d'Eutychès, et qui consistait dans ces paroles *Qui avez été crucifié pour nous*, afin d'attribuer en général la passion à la très-sainte Trinité, ce qui renouvelait l'erreur de Sabellius. Sur quoi le moine Cyrille remarque avec raison que le Saint agit en cette rencontre selon les règles de la justice et de la piété, ne souffrant point qu'on innovât par aucune addition téméraire et fausse, à ce que l'Église avait ordonné, et prenant garde qu'on s'en tint inviolablement à la tradition ecclésiastique. Il régla aussi que le samedi on ferait la collecte dans la grande église de la laure nommée Théoctiste, et le dimanche dans celle de la sainte Vierge ; et enfin il voulut que dans l'une

et l'autre église on fit la veille sacrée tous les dimanches, depuis le soir jusqu'au lendemain au matin.

SUITE DE L'HISTOIRE DE SAINT SABAS.

Le démon, qui ne put voir tant de beaux établissements et de saintes institutions en spectateur oisif, réveilla dans l'âme des mécontents, dont nous avons parlé plus haut, le ressentiment qu'ils avaient témoigné auparavant au patriarche Salluste contre saint Sabas, et il l'augmenta encore par la jalousie que leur causa la belle discipline qu'il avait établie dans le monastère de Castel, et l'inspection que le patriarche lui avait donnée sur toutes les laures et les anachorètes du territoire de Jérusalem. Ils n'éclatèrent pas d'abord ; mais tâchant d'inspirer leur passion à des esprits faciles à séduire, ils se trouvèrent enfin réunis au nombre de quarante, dans le dessein de le perdre. Ils lui dressaient chaque jour quelque nouveau piège, et ils le contrarièrent enfin si fort, que le serviteur de Dieu, craignant qu'il n'en arrivât du bruit et du scandale, jugea qu'il ferait bien de se retirer, parce qu'il avait appris, dit son historien, à combattre contre les démons avec la force de la grâce, et à céder aux hommes dans un esprit de douceur.

Il s'en alla donc du côté de Scythopolis, dans une caverne où un lion avait coutume de se retirer. Ce féroce animal y étant venu vers le milieu de la nuit, l'y trouva endormi, et le prit doucement avec les dents par le bout de la robe, pour le traîner dehors. Le Saint s'éveilla, et bien loin d'être effrayé par la vue de cet animal, il commença à réciter son office. Pendant ce temps-là, le lion se tint hors de la caverne, après quoi le Saint s'étant encore endormi, il rentra et le tira par la robe comme auparavant. Alors saint Sabas lui dit : « La caverne peut servir pour nous deux,

puisque nous avons un même créateur qui est Dieu ; mais si tu ne veux pas demeurer avec moi, cède-moi donc la place, parce que je suis homme et formé à l'image de Dieu. » A peine lui eut-il parlé ainsi, que le lion, plus humain que les religieux qui l'avaient obligé de quitter sa demeure, se retira et le laissa en paix.

Il n'y demeura pas longtemps seul, car plusieurs vinrent de Scythopolis et du voisinage se ranger sous sa conduite ; et, entre les autres, un jeune homme nommé Basile, parent de Sévère et de Sophrone, l'un et l'autre des plus qualifiés du pays. Comme la retraite de Basile fit grand bruit, des voleurs crurent qu'en se retirant auprès du Saint, il lui avait porté quelque somme considérable, et eurent la témérité de venir la nuit dans la cellule pour l'enlever ; mais n'y ayant trouvé, au lieu d'argent, que la pauvreté évangélique pratiquée dans toute sa vigueur, ils s'en retournèrent plus édifiés de la vertu du Saint, que fâchés de n'avoir point eu de butin à faire.

Comme ils se retiraient, ils virent venir à eux deux lions des plus grands de ce désert, et se crurent perdus. Dans la frayeur dont ils furent saisis, ils s'avisèrent de parler ainsi à ces animaux : « Nous vous commandons, par les prières de l'abbé Sabas, dont nous venons d'admirer la vertu, de vous écarter du chemin et de nous laisser passer. » Chose étonnante ! le nom de saint Sabas fut pour ces animaux comme un coup de fouet qui les mit en fuite. Les voleurs, surpris de ce prodige, reconnurent encore plus le mérite du Saint ; ils retournèrent à lui, se prosternèrent à ses pieds, lui racontèrent ce qui leur était arrivé, et lui promirent de changer entièrement de vie : ce qu'ils exécutèrent fidèlement, s'appliquant depuis à cultiver leurs champs, et vivant du fruit de leurs travaux, sans penser à nuire à personne.

Ils ne manquèrent pas de divulguer ce que nous venons de dire ; de sorte que leur rapport passant de bouche en bouche, la foule de ceux qui le venaient voir augmenta si fort, qu'il ne voulut

plus demeurer dans ce lieu. Ainsi, ayant recommandé au Seigneur les disciples qu'il y avait, dans l'espérance que sa grâce les y soutiendrait dans les principes de piété qu'il leur avait inspirés, il retourna à la laure qu'il avait quittée, se flattant que, pendant son absence, ceux qui lui étaient opposés se seraient enfin radoucis.

Dieu exauça ses vœux en faveur des disciples qu'il laissa. Ils mirent à profit les avis qu'il leur avait donnés, et se soutinrent dans l'observance régulière. Après leur mort, Eumathe Isaurien habita la cellule du Saint, y bâtit un monastère qui fut considérable, et eut pour successeur dans son gouvernement, l'abbé Tarase, personnage d'un grand mérite.

Saint Sabas en quittant des disciples si dociles, n'eut pas la consolation d'en trouver de semblables à son retour à sa grande laure. Au contraire, les quarante qui s'étaient mutinés contre lui en avaient gagné vingt autres, ce qui fut pour lui un sujet de douleur très-vive; il ne put voir leur indocilité sans verser beaucoup de larmes. Il s'étonnait comment en si peu de temps, dans une société de religieux, qu'il avait nourrie avec tant de soin du pain de la parole de Dieu, et par des leçons si édifiantes de la perfection monastique, le relâchement et l'indépendance avaient fait tant de progrès. Il voulut tenter encore de les gagner, opposant la charité à leur aversion et la douceur à leur ressentiment, assaisonnant tous ses avis de ces vertus si propres à les faire rentrer dans leurs devoirs, s'ils avaient voulu y faire attention; mais sa bonté ne servit, en les confondant, qu'à les irriter davantage et à les rendre plus insolents; de sorte qu'il s'éloigna une seconde fois, et se retira dans le territoire de Nicopolis ¹, où il n'eut d'abord qu'un arbre pour couvert et le fruit qu'il portait pour sa nourriture. Le maître du champ l'ayant appris, lui bâtit une cellule; et Dieu, qui faisait servir à ses desseins ses absences

¹ Cette ville, élevée par Vespasien, sur l'emplacement d'Emmaüs, était à onze kilomètres de Jérusalem.

de la laure pour multiplier ses fondations, lui envoya de nouveaux disciples dans ce lieu ; de sorte que sa cellule devint en peu de temps un monastère.

Cependant les mécontents de la laure firent courir le bruit, qu'en allant d'un désert à l'autre il avait été dévoré par des bêtes féroces ; et après avoir exercé par des reproches injustes la patience de ceux de leurs confrères qui lui étaient soumis, ils se rendirent à Jérusalem auprès du patriarche Élie, et le prièrent de leur donner un supérieur, parce que, disaient-ils, Sabas s'étant retiré dans une solitude près de la mer Morte, y avait été la proie des lions.

Élie connaissait trop la protection de Dieu sur saint Sabas et leurs mauvaises dispositions contre lui, pour les en croire sur leur parole. « Je ne puis m'en rapporter, leur répondit-il, à ce que vous me dites, et je ne saurais croire que Dieu, qui est si bon, ait permis que les bêtes sauvages aient dévoré son serviteur. Allez donc vous-mêmes le chercher, ou bien attendez en repos dans Jérusalem, jusqu'à ce que le Seigneur l'y ramène. » En effet, c'était l'usage que les égumènes, ou supérieurs des monastères, se rendissent à Jérusalem, pour la fête de la dédicace de l'Église, et saint Sabas n'y manqua pas. Il y vint avec plusieurs de ses disciples du monastère de Nicopolis, et se joignit à d'autres supérieurs des monastères du territoire pour saluer le patriarche.

Cet évêque le reçut avec de grandes démonstrations de joie ; il le prit en particulier, et l'exhorta à ne point abandonner sa laure. Le Saint tâcha de s'en défendre avec beaucoup d'humilité, lui représentant l'indocilité de quelques-uns des religieux ; mais le patriarche lui témoigna la peine que lui causait son refus, et ajouta qu'il ne souffrirait jamais que d'autres que lui cultivassent ce qui lui avait tant coûté de travail. Saint Sabas se soumit, et le patriarche écrivit en ces termes aux religieux de sa laure : « Je vous fais savoir, mes chers frères, que votre Père n'a pas été dévoré par les lions et qu'il est vivant ; car il est venu ici pour la

solemnité, et je l'ai exhorté à reprendre le soin de la laure, qui est son ouvrage après Dieu. Recevez-le donc avec le respect que vous lui devez, et obéissez-lui en tout comme à votre supérieur; car ce n'est pas vous qui l'avez choisi, mais c'est plutôt lui qui vous a reçus. Que s'il se trouve quelqu'un parmi vous qui ne veuille pas s'y soumettre, il n'a qu'à se retirer de la laure, n'étant pas juste qu'il lui cède lui-même une demeure qui est son ouvrage. »

Saint Sabas laissa pour supérieur à son monastère de Nicopolis un religieux nommé Sévérius, et retourna à la laure muni de cette lettre du patriarche, qu'il fit lire dans l'église à l'assemblée des frères. Alors les mécontents, plus indociles que jamais et aveuglés par leur propre malice, se saisirent de tous les meubles qu'ils purent, ruinèrent la tour, dont ils jetèrent les pierres dans le torrent, et se retirèrent en laissant ces traces scandaleuses de leur révolte contre leur supérieur légitime. Tant il est vrai que quand un religieux secoue malheureusement le joug de l'obéissance, il ne commet jamais un crime seul.

Ces révoltés crurent trouver, en se retirant, une retraite dans le monastère de Suca; mais le B. Aquilin, qui en était supérieur, déjà instruit de leur mauvaise conduite, refusa de les recevoir; de sorte qu'ils s'en allèrent dans le désert de Thécué, et se logèrent comme ils purent près du torrent, dans les ruines du monastère de Romain l'Eutychien, qui avait été chassé de ce lieu à cause de son impiété.

Leur éloignement rétablit la paix et la discipline dans la laure de saint Sabas. Les vrais enfants d'obéissance séparés de ces enfants de perdition, commencèrent à respirer sous la conduite de leur saint Père, et firent refleurir heureusement l'observance régulière.

Mais bien que leur bonne conduite pût consoler beaucoup saint Sabas, son zèle ne laissait pas de souffrir de la perte des autres. Leur indocilité le touchait de compassion, parce qu'elle était la

ruine de leur âme; et il ne laissait pas de les aimer toujours, quoiqu'ils eussent le cœur plein de fiel et d'amertume contre lui.

Ils se trouvèrent bientôt réduits à la misère dans leur nouvelle retraite, n'étant assistés de personne, parce que leur révolte les en rendait indignes. La confusion et la discorde les divisa aussi, n'ayant point de supérieur et chacun voulant se conduire à sa fantaisie. Ce n'était plus des religieux, mais une assemblée de gens sans règle, livrés à leur humeur et dévorés par la misère.

Saint Sabas, que leur perte tenait toujours dans l'inquiétude, n'apprit pas plutôt où ils s'étaient retirés, qu'il voulut tenter encore de les ramener à Dieu, et les alla trouver. Quelques-uns le voyant venir, dirent entre eux par dépit : Voici encore ce louche qui vient nous chercher. Cela pourtant ne le rebuta pas, car la charité de Jésus-Christ souffre tout. Il vit par lui-même la nécessité où ils se trouvaient, et leur porta de sa laure et du monastère de Castel, toutes les provisions dont ils avaient besoin. Ayant appris aussi qu'ils étaient obligés d'aller tous les dimanches à l'église de Thécué pour assister aux saints Mystères, il leur en bâtit une très-belle. Il obtint encore pour eux du patriarche de Jérusalem, la propriété des cellules qu'ils occupaient, et une somme d'argent pour en bâtir de nouvelles et pour les autres besoins. Enfin, il leur fit tant de bien, qu'il ensevelit, pour ainsi dire, leur jalousie sous la multitude de ses bienfaits.

Après ces actes héroïques de charité, qui le firent enfin triompher de leur cœur, il leur donna, pour les mettre en règle, un excellent religieux pour supérieur, qu'il tira de sa laure. Ce fut le bienheureux Jean, Grec de naissance, personnage d'un très-grand mérite, et que Dieu avait favorisé du don de prophétie. Cet établissement fut depuis appelé la nouvelle laure. Nous verrons dans son lieu ce qui arriva dans la suite.

Le Saint ne borna pas là ses entreprises pour la gloire de Dieu ; mais dans la même année, qui était la soixante-neuvième de son âge, étant allé passer la sainte quarantaine dans le désert, il décou-

vrît une autre caverne au voisinage de Castel, qu'il trouva très-propre à ses pieux desseins, et après être resté en retraite jusqu'au dimanche des Rameaux avec un religieux nommé Paul, qu'il avait pris pour son compagnon, il y retourna après les fêtes de Pâques pour en faire une église, et y conduisit dans cette intention le même Paul avec Théodule et Gélase. Non-seulement il convertit cette caverne en église, mais il construisit aussi un monastère, qui devint très-célèbre par les grands religieux qui l'habitèrent, et qui porta le nom de monastère de la grotte. Il en confia d'abord le gouvernement à Paul, et y mit trois frères de sa laure, qui furent George, Quirice et Eustathe; ces deux derniers gouvernèrent successivement ce monastère après la mort de Paul, et un religieux nommé Serge lui succéda. Quant à George, ayant été envoyé à Alexandrie, le patriarche le fit évêque de Péluse. Le Saint fut aidé dans ce nouvel établissement par un prêtre de l'église de la sainte Résurrection, nommé Marcien, qui ne se contenta pas de lui fournir de l'argent pour cela, mais qui voulut même se joindre aux ouvriers pour les aider à bâtir ces saints édifices.

Nous avons dit dans la vie de saint Euthyme, que l'impératrice Eudoxie avait fait bâtir une tour peu éloignée du monastère de ce Saint, où elle se rendait de Jérusalem pour conférer avec lui. Après la mort de cette princesse, des moines eutychiens s'y étaient établis, et en ayant été chassés lors de l'union des monastères infectés de cette erreur, à la foi catholique, comme nous l'avons aussi remarqué, deux moines nestoriens vinrent l'occuper après eux. Cette tour, bâtie sur une éminence, dominait sur trois monastères de saint Sabas, qui ne voyait qu'à regret que des religieux hérétiques fussent placés au voisinage des siens qu'il tâchait de conserver avec grand soin dans la foi orthodoxe. Il s'adressa à Dieu de tout cœur pour éloigner cet objet de scandale de ses disciples, et Dieu lui fit connaître sa volonté dans une vision. Il fut transporté en esprit dans l'église de la Résurrection, où il sembla voir deux licteurs qui en chassaient ces deux moines

nestoriens avec de grandes menaces, et que ces frères les ayant priés de leur laisser la liberté de communier, ils leur avaient répondu qu'ils étaient des juifs et non pas des chrétiens, puisqu'ils disaient que le Christ n'est point vrai Dieu, et que sa sainte mère n'est point Mère de Dieu.

Cette vision le toucha extrêmement sur l'aveuglement de ces moines. Il les alla voir pour tâcher de leur faire ouvrir les yeux. Il eut avec eux plusieurs conférences, dans lesquelles il n'oublia rien de tout ce que le zèle et la charité purent lui inspirer pour les ramener à la vraie foi. Enfin, il les gagna à Jésus-Christ; et après les avoir réunis à l'église, il les conduisit au monastère de saint Théodose, et les confia à ce célèbre supérieur des cénobites. Il mit en leur place à la tour, des religieux de sa laure, auxquels il donna pour supérieur un abbé d'un grand mérite, nommé Jean, disciple de saint Théodose. Il y joignit un monastère qu'on nomma *Scholarium*, c'est-à-dire de l'officier de gardes, parce que Jean était officier des gardes de l'empereur, lorsqu'il embrassa la vie monastique.

Un de ses religieux nommé Jacques, natif de Jérusalem, crut qu'il lui était permis d'imiter son zèle et de s'ériger en fondateur; mais il s'en fallait bien qu'il eût été choisi de Dieu pour ce ministère; car ce que le Saint n'entreprenait que par l'inspiration du Seigneur, Jacques le voulait pour se faire un nom. C'était un homme arrogant et présomptueux, et que la vanité décidait dans son projet. Cependant il profita de l'absence du Saint, qui était allé passer le carême dans le fond du désert, pour bâtir un oratoire et quelques cellules près d'un lac appelé *Heptastome*, se flattant d'y former une laure dont il serait le supérieur. Les anciens de la laure de saint Sabas furent indignés de sa témérité, et voulurent l'empêcher d'exécuter son dessein; mais il leur ferma la bouche par un mensonge, en leur disant qu'il agissait par l'ordre de leur saint Père. A son retour saint Sabas ayant appris ce qu'il avait fait, l'appela et lui dit: « Mon fils, l'ouvrage

que vous avez entrepris n'est point agréable à Dieu, et est un sujet de peine aux Pères de la laure. Il ne peut que leur porter préjudice, puisque c'est au lac même qui appartient à la laure que vous avez voulu en bâtir une autre. Quel bon effet peut produire ce qui causerait de la division entre les religieux? Retiret-on du profit d'un champ qu'on a cultivé, si la guerre le ravage? D'ailleurs, êtes-vous en état de conduire les autres, n'ayant pas encore assez travaillé pour vous dompter vous-même, et étant encore sujet à la vanité ? »

Jacques s'obstinait pourtant dans son dessein, et tâchait, pour s'excuser, d'alléguer des raisons telles que son orgueil les lui dictait. Mais le Saint, voyant qu'il profitait si mal de sa correction, lui répliqua : « J'ai voulu, mon fils, vous représenter ce qui est raisonnable; mais puisque vous persévérez dans votre indocilité, vous en allez voir les effets. » Il se retira en lui disant ces paroles; et ce religieux désobéissant porta bientôt la peine de sa faute. Il fut surpris d'une maladie qui le tourmenta pendant six mois, et n'ayant plus d'espoir de guérir, il conjura enfin les Pères de le porter à l'église, où s'étant fait coucher à terre aux pieds du Saint, il le pria de lui pardonner sa faute avant qu'il mourût. Saint Sabas, qui ne souhaitait que son amendement, lui dit : « Reconnaissez-vous à présent, mon fils, l'effet de la désobéissance ? Sentez-vous par votre propre expérience ce que peut produire l'indocilité ? » Jacques n'avait presque plus de force pour parler, et ne put dire que ces mots : « Pardonnez-moi, mon Père. » Alors le Saint lui dit que Dieu lui avait pardonné, et lui permit de communier, après quoi lui ayant fait prendre un peu de nourriture, il se trouva entièrement guéri.

Le patriarche Elie apprit ce qui s'était passé, et ordonna qu'on détruisît l'édifice de ce présomptueux. Mais quelque temps après une personne donna, à six cents pas de ces ruines, une place où le Saint fonda une laure, qu'on appela depuis *Heptastome*, du nom du lac, et y mit des moines de sa grande laure, dont il con-

fia le soin à deux religieux Grecs d'origine, nommés Paul et André, qui étaient frères.

Il fut obligé de redresser ce même religieux dans deux autres rencontres, et de le mettre en pénitence ; et il eut la consolation d'apprendre du Ciel dans une vision, que ses péchés lui étaient pardonnés, et de le voir mourir avec une sainte joie, sept jours après cette assurance que Dieu lui avait donnée de sa miséricorde.

On jugera par l'exemple que nous allons rapporter, quelle était la modestie qu'il exigeait de ses disciples, et cela nous apprendra avec quelle circonspection les religieux doivent se conduire quand ils sont hors de leur cloître. Il allait de Jéricho au Jourdain avec un de ses élèves, et ils rencontrèrent sur le chemin quelques personnes séculières, parmi lesquelles il y avait une fille qui était fort bien faite. Le Saint voulant éprouver son disciple, lui dit : « Qui est cette fille qui passe et qui n'a qu'un œil ? » — « Pardonnez-moi, mon Père, lui répondit le disciple, elle en a fort bien deux. » — « Eh ! mon fils, répliqua le Saint, vous pourriez bien vous tromper. » — « Je vous prie de croire, dit le disciple, que je ne me suis point trompé, elle a même de fort beaux yeux. » — « Et comment pouvez-vous le savoir, ajouta le Saint, pour l'assurer comme vous faites ? » — « C'est, dit le disciple, que je l'ai regardée avec attention. » Saint Sabas le prit sur cet aveu pour lui faire la correction qu'il méritait. « Vous avez donc oublié, mon fils, lui dit-il, le commandement de l'Esprit-Saint, qui vous défend, par la bouche du Sage, de fixer vos regards sur une femme, de peur d'être pris par vos yeux. Comment avez-vous succombé à votre curiosité ? Puis donc que vous ne gardez pas vos yeux comme il convient à un religieux, vous ne demeurerez plus avec moi dans la laure. » En conséquence, il l'envoya au monastère de Castel pour s'y exercer de nouveau comme un commençant dans les pratiques de la vie religieuse ; et quand il y eut appris à veiller à la garde de son esprit et de ses sens, il le reprit dans sa laure.

Le Seigneur, qui avait établi notre Saint pour la conduite de ceux qui le servaient dans la solitude, voulut aussi le faire servir au bien général de son église, alors persécutée par les Eutychiens, appuyés de l'autorité de l'empereur Anastase, et ensuite par les Origénistes ; de sorte que, malgré son grand âge, il fut obligé de faire deux fois le voyage de Constantinople pour la cause de la religion et pour le soulagement du peuple. Mais avant de passer outre dans la relation de son voyage, il en faut expliquer le sujet avec le moine Cyrille et les écrivains ecclésiastiques. L'Église d'Orient était alors dans le trouble par la faction des hérétiques Eutychiens, ennemis du concile de Chalcédoine. Un de leurs principaux fauteurs, et qui en devint le chef dans la Syrie et la Palestine, était Sévère, faux patriarche d'Antioche, natif de Sozopolis en Pisidie¹. Il fut soupçonné de magie, et on dit que ce fut pour s'en justifier qu'il se fit chrétien. Il embrassa même la vie religieuse dans un monastère entre Gaza et Majuma ; mais s'étant déclaré contre le concile de Chalcédoine, l'abbé Néphale le fit chasser du cloître. Les Eutychiens le jugèrent propre pour solliciter leurs affaires auprès de l'empereur, et l'envoyèrent à Constantinople. Il s'y rendit avec plusieurs moines de sa secte, ou infectés d'autres hérésies, et fut très-bien reçu de l'empereur. Ce prince se servit de lui contre Macédonius, patriarche de Constantinople, qu'il exila, et auquel on substitua Timothée. Celui-ci envoya aussitôt des lettres synodales aux évêques d'Orient, qui furent partagés de sentiments. Les plus généreux ne voulurent point le recevoir, ni approuver la déposition de Macédonius. Les plus timides accordèrent tout, et Flavien d'Antioche, ainsi qu'Elie de Jérusalem, croyant Timothée catholique, reçurent bien ses lettres, mais n'approuvèrent point la déposition de Macédonius.

L'empereur fut extrêmement irrité contre Elie, qui, voyant que

¹ La Pisidie correspond aujourd'hui aux livahs d'*Al-Schehr*, dans le pachalik de Konièh et d'*Isbarta* dans celui de Kutaièh.

l'orage menaçait son église, envoya saint Sabas à la tête de plusieurs autres abbés orthodoxes de la Palestine, pour prévenir les mauvais desseins que l'impie Sévère et ses adhérents tramaient à Constantinople. Le Saint était alors âgé de soixante et treize ans. La lettre que le patriarche Élie envoya à l'empereur était conçue en ces termes : « Je vous envoie l'élite des bons et fidèles serviteurs de Dieu, et qui sont les supérieurs de tout le désert et entre autres le seigneur Sabas, qui est le chef de tous les solitaires et la lumière de toute la Palestine, dans la juste confiance qu'ils apaiseront votre personne impériale. »

Saint Sabas et les abbés qui étaient avec lui étant arrivés à Constantinople, se présentèrent au palais pour avoir audience de l'empereur, qui commanda qu'on les fit entrer ; mais les silentiaires qui gardaient la porte les laissèrent tous passer à l'exception de saint Sabas, qu'ils prirent pour un mendiant, parce qu'il avait un habit recousu de plusieurs pièces ; et Dieu le permit ainsi, dit le moine Cyrille, afin de le faire paraître ensuite avec plus d'éclat devant le prince et toute la cour.

L'empereur les reçut avec bonté et ayant lu la lettre d'Élie, où saint Sabas était nommé avec distinction, il demanda où il était. Les autres regardèrent de côté et d'autre pour lui dire de se présenter ; et ne le voyant point, l'empereur ordonna qu'on le cherchât. Aussitôt les officiers de la chambre firent du bruit, et les silentiaires étant sortis, le trouvèrent debout en un coin récitant des psaumes, et l'emmenèrent au dedans du voile. Des qu'il parut, l'empereur crut voir un ange devant lui ; il se leva de son siège et le reçut avec des marques d'une grande vénération. Il ordonna ensuite à tous de s'asseoir et entra en discours avec eux. Après quelque temps d'entretien, chacun pensa à recommander les intérêts de son monastère. L'un demanda les terres qui l'environnaient, et l'autre quelque grâce à peu près semblable. L'empereur les satisfit tous ; car, dit Cyrille, ce prince aimait les moines : mais il avait le malheur de se laisser entraîner par les

hérétiques. Cependant saint Sabas attendait en silence que le prince l'interrogeât ; et en effet, après avoir contenté les autres, il vint à lui et lui dit : « Et vous, *Calogere*, c'est-à-dire *bon père ancien*, vous ne demandez rien, après avoir entrepris un voyage si pénible ? » Le Saint répondit : « Je suis venu principalement pour rendre mes hommages profonds à votre piété pendant que je suis encore dans ce corps mortel, et pour vous supplier en même temps, au nom de la sainte cité de Jérusalem et de notre saint archevêque, de vouloir bien donner la paix à nos églises et de ne point troubler le sacerdoce ; car ce sera en jouissant de cette paix que, travaillant tranquillement à pratiquer le bien, nous adresserons nuit et jour des vœux au ciel pour Votre Sérénité, comme nous le devons. »

L'empereur fit apporter mille sols d'or, et lui dit : « Prenez cela, mon Père, et priez pour nous ; car j'ai appris que vous gouverniez plusieurs monastères dans le désert. » Mais le Saint lui répondit : « Je voudrais passer ici l'hiver et rendre encore mes respects à votre piété. » A quoi le prince consentit volontiers, ordonnant qu'il entrât au palais toutes les fois qu'il voudrait sans se faire annoncer, et renvoya les autres abbés en Palestine.

Quelques jours après, l'empereur le fit appeler, et lui dit que le patriarche Élie s'était déclaré défenseur du concile de Chalcédoine, qui autorisait l'hérésie de Nestorius (c'était ainsi que les Eutychiens condamnés dans ce concile général le lui faisaient entendre), et il ajouta qu'il avait encore perverti Flavien, évêque d'Antioche, en sorte que, comme on devait assembler un concile à Sidon, où les décrets de celui de Chalcédoine auraient été anathématisés, lui seul, de concert avec Flavien, l'avait empêché et s'était moqué de sa personne impériale par une lettre qu'il lui avait écrite, où il n'avait eu d'autre intention que de le tromper. « Enfin, conclut-il, nous savons qu'il s'est déclaré pour le concile de Chalcédoine et pour la doctrine de Nestorius, et nous voulons qu'il soit chassé de son siège, et qu'on mette en sa place un

homme digne et orthodoxe, afin que les saints Lieux ne soient pas profanés par les dogmes de Nestorius. »

On voit ici combien les princes sont à plaindre, lorsqu'ils ont le malheur de prêter l'oreille aux impostures des hérétiques. Ils prennent le mensonge pour la vérité, et deviennent, au préjudice de leur âme et de celle de leur peuple, les persécuteurs de l'Église dont ils doivent être les défenseurs.

Ces fâcheux préjugés de l'empereur contre Élie et les autres défenseurs du concile de Chalcédoine, n'empêchèrent pas saint Sabas de lui parler en leur faveur, et de lui représenter ce qu'il devait croire lui-même, et il le fit avec tant de prudence et de modestie, qu'il eut la consolation d'obtenir, du moins pour cette fois, qu'il n'ordonnât rien contre le patriarche. « Je supplie Votre Sérénité, lui dit-il, d'être persuadée que notre archevêque instruit par nos anciens Pères, vrais thaumaturges, et les lumières du désert, rejette également la division de Nestorius et la confusion d'Eutychès, marchant au milieu par le chemin de la foi orthodoxe, *sans décliner à droite ni à gauche*, pour parler le langage de l'Écriture. Nous savons qu'il suit fidèlement la doctrine de saint Cyrille d'Alexandrie, et qu'il anathématise ceux qui tiennent une doctrine opposée. Nous supplions donc Votre Sérénité, de vouloir bien conserver sans trouble la sainte cité de Jérusalem, *où le Mystère de notre salut a été manifesté*, et de n'y point ébranler le sacerdoce. »

Dent. 5, 32.

1 Tim. 3, 16.

Prov. 10, 9.

L'empereur, touché de la simplicité et de la sainteté du saint vieillard, lui répondit : « L'Écriture a bien dit que *celui qui marche avec simplicité, marche avec confiance*. Priez pour nous, *bon Calogère*, et n'ayez point d'inquiétude; il ne sera rien ordonné contre votre archevêque à votre considération, et je veux que vous retourniez pleinement satisfait. »

Au sortir de l'audience de l'empereur, saint Sabas alla à celle de l'impératrice Ariane, et après lui avoir donné sa bénédiction, il l'exhorta de maintenir la foi de l'empereur Léon son père. Elle

lui répondit : « Vous dites bien, saint vieillard, si on le voulait entendre. » Il la quitta ensuite, et pour éviter le tumulte de la cour et de la ville, il se retira dans le Rufinien, faubourg de Chalcédoine, dans un monastère qu'on croit avoir été celui de saint Hipace, ou de saint Michel. Il y fut souvent visité des personnes de piété, et principalement de Julienne, petite-fille de l'empereur Valentinien et d'Anastasie, femme du patrice Pompée, neveu de l'empereur Anastase, qui se retira depuis en Palestine, au mont des Oliviers, où elle brillait, du temps de l'historien Cyrille, par les vertus religieuses. Ces deux dames étaient fortement attachées à la foi catholique, et profitaient admirablement de ses instructions.

Il repassa au commencement du printemps à Constantinople, pour prier l'empereur de remettre à la ville de Jérusalem quelque reste du tribut, nommé *chrysargyre* ¹, qu'il avait ôté par tout l'empire treize ans auparavant. Ces restes montaient à cent livres d'or, et on les avait imposées même sur les églises, outre que le peuple en souffrait beaucoup. Le prince, par respect pour sa sainteté, ordonna à Zotique, préfet du Prétoire, de décharger de cette somme le bureau de la Palestine. Mais Marin, officier très-inique, et qui avait un grand ascendant sur l'esprit de ce prince inconstant, étant survenu, lui dit que les habitants de Jérusalem étaient des Nestoriens et des Juifs. Saint Sabas lui répondit avec fermeté : « Ne vous opposez pas à la bonne volonté de l'empereur ; cessez de faire la guerre aux églises de Dieu ; renoncez à l'avarice et prenez garde à vous. Si vous ne suivez pas mon conseil, sachez que vous vous attirerez dans peu de grands maux ; que vous mettrez même l'empire en péril ; que votre maison sera brûlée, et que vous perdrez tous vos biens en un moment. » Ensuite il supplia l'empereur de le renvoyer en Palestine, et reçut de sa main mille pièces d'or. Il n'obtint pourtant pas la remise du

¹ Contribution levée tous les quatre ans sur le commerce et l'industrie.

chrysargyre ; mais quelques mois après Marin éprouva l'effet de la menace qu'il lui en avait faite, car sa maison fut brûlée dans une sédition, et le reste de la prophétie fut également accompli.

Il partit de Constantinople au mois de mai, et se rendit à Mutalasque, lieu de sa naissance. Il y changea sa maison paternelle en une église, qui fut dédiée à saint Côme et saint Damien. De là, il passa à Eleuthéropolis, et s'y aboucha avec Mamas, archimandrite, qui avait soutenu avec chaleur la doctrine des acéphales, et était même allé avec Sévère leur chef à Constantinople pour défendre leur cause auprès de l'empereur au préjudice de la foi catholique. Il l'emmena avec lui à Jérusalem, et par ses puissantes exhortations, il le fit renoncer à ses erreurs et le réunit à l'Église catholique ; ce qui attira plusieurs autres personnes qui avaient eu comme lui le malheur de s'en séparer.

A peine fut-il arrivé dans sa solitude, qu'il distribua à ses différents monastères l'or que l'empereur lui avait donné. Ceux de ses disciples qui l'avaient accompagné à Constantinople lui témoignèrent du regret de cette distribution : ils auraient souhaité qu'il eût donné toute la somme au monastère qu'ils habitaient, puisqu'ils avaient eu la peine de faire le voyage avec lui ; mais imitant l'exemple de David, qui partagea les dépouilles des ennemis, tant à ceux qui avaient combattu qu'à ceux qui avaient gardé le camp durant le combat, il leur dit : « Nous avons travaillé de corps, mais nos frères ont combattu d'esprit, et c'est par leurs prières que le Seigneur nous a conservés. »

Il ne jouit pas longtemps après son retour du fruit de son voyage. L'orage qu'il avait tâché d'apaiser continua avec plus de violence que jamais. Nous avons dit que l'empereur avait assemblé un concile à Sidon dans l'intention d'y détruire tout ce qui s'était fait dans celui de Chalcédoine. Élie de Jérusalem et Flavien d'Antioche s'y étaient rendus, et y avaient fait avorter les pernicious desseins des hérétiques. L'empereur en avait été irrité contre Élie, comme nous avons dit qu'il avait témoigné à

saint Sabas; mais l'impie Sévère ayant été mis sur le siège d'Antioche à la place de Flavien, et Élie ayant refusé de recevoir ses lettres synodiques, l'empereur entra en si grande colère contre lui, qu'il envoya Olimpe, duc de Palestine, pour le chasser de son siège, et mit en sa place Jean, fils de Marcien, qui avait été gardien de la sainte Croix, et qui promit d'embrasser la communion de Sévère, et de prononcer anathème contre le saint concile de Chalcédoine.

Dès que saint Sabas eut appris que les députés de Sévère étaient arrivés à Jérusalem, pour porter ses lettres synodiques à Élie, il s'y rendit avec plusieurs autres égyptiens, et s'étant tous rassemblés au calvaire avec un grand nombre de moines et le peuple de Jérusalem, ils prononcèrent publiquement anathème contre Sévère et contre ceux qui communiquaient avec lui, en présence même des officiers et des soldats qu'on avait envoyés pour forcer Élie à le recevoir dans sa communion. Ensuite lorsque Jean fut mis à la place d'Élie, saint Sabas et les autres Pères du désert, avertis de la promesse qu'il avait faite au duc Olympe au préjudice de sa foi et de sa conscience, vinrent le conjurer de ne point communiquer avec Sévère; et de s'exposer à tout souffrir pour soutenir le concile de Chalcédoine, l'assurant qu'ils l'aideraient de tout leur pouvoir.

Jean, frappé de respect pour eux, suivit leur sentiment et rétracta la parole qu'il avait donnée à Olympe, ce qui ne fut pas plutôt rapporté à l'empereur, qu'il envoya un nommé Anastase, fils de Pamphile, à Jérusalem, où il surprit le patriarche et le mit dans la prison publique. Il l'en tira peu de temps après dans l'espérance qu'il exécuterait la promesse qu'il avait faite à Olympe; mais quand il fut en liberté, il envoya de nuit à tous les moines pour se trouver à Jérusalem. Ils s'y rendirent au nombre d'environ dix mille, et il fut résolu de s'assembler dans l'église de saint Etienne, celle de la sainte Résurrection, qui était la cathédrale, étant trop petite pour tant de monde.

Tous étant donc assemblés, tant les moines que les habitants de Jérusalem, Anastase et le consulaire Zacharie s'y rendirent. Hypace, neveu de l'empereur, s'y trouva aussi; il était venu à Jérusalem pour accomplir un vœu, ayant été délivré de la prison de Vitalien. Jean monta sur l'ambon, ayant à ses côtés saint Sabas, chef des anachorètes, et saint Théodose, chef des cénobites. Anastase s'attendait à voir exécuter les volontés de l'empereur; mais le peuple cria pendant plusieurs heures : « Anathématisiez les hérétiques et confirmez le concile. » A ces cris tous les trois répondirent d'une même voix, et anathématisèrent Nestorius, Eutychès, Sévère d'Antioche, Sotéric de Césarée et quiconque refusait de recevoir le concile de Chalcédoine. Ils descendirent après cette protestation authentique de leur foi, et saint Théodose remonta un moment après, et dit de nouveau à tout le peuple : « Si quelqu'un ne reçoit pas les quatre conciles comme les quatre évangiles, qu'il soit anathème. »

Une fermeté si peu attendue étonna le duc Anastase, qui s'enfuit à Césarée; et le neveu de l'empereur protesta avec serment aux abbés qu'il était venu à Jérusalem pour entrer dans leur communion, sans avoir jamais eu part à celle de l'impie Sévère. Il offrit cent livres d'or pour le saint Sépulcre, le Calvaire et la sainte Croix, et en donna autant à saint Théodose et à saint Sabas pour être distribué aux moines du pays.

L'empereur ne tarda pas d'être instruit de tout ce qui s'était passé, et forma le dessein d'employer la force pour exiler l'évêque Jean, saint Sabas et saint Théodose; mais la nouvelle en étant venue à Jérusalem, tous les moines s'assemblèrent et dressèrent une protestation en forme de requête, qu'ils lui envoyèrent au nom de Théodose et de Sabas, archimandrite, et de tous ceux qui, dans la sainte cité, dans le désert d'alentour et le Jourdain étaient les chefs des moines, les zélés défenseurs de la foi et les modèles de tous les solitaires par une piété qui les rendait souverainement respectables. Cette requête contenait en substance,

que Notre-Seigneur Jésus-Christ, Fils unique de Dieu, et Dieu lui-même, le Roi et l'Empereur de tout l'univers, ne lui avait confié l'empire qu'avec dépendance de son autorité suprême, et afin qu'il en usât pour procurer la paix aux églises, et principalement à celle qui en était la mère, en laquelle le mystère du salut avait été manifesté et consommé; l'Évangile ayant commencé à Jérusalem et s'étant répandu de là jusqu'aux extrémités de la terre.

« Nous donc, ajoutent-ils, qui avons le bonheur d'habiter dans cette Terre sainte, nous avons reçu la foi de ce mystère dès le commencement, non par imagination, mais réellement de la bouche des Prophètes et des Apôtres par la croix de Jésus-Christ, son sépulcre et tous les Lieux saints qu'on y adore, et nous l'avons conservée jusqu'à présent, par la grâce de Jésus-Christ, dans toute son intégrité. Aussi, sommes-nous dans la résolution de la garder inviolablement, avec le secours de cette même grâce, *sans nous laisser épouvanter par ses adversaires, ni emporter par tout vent de doctrine, ni surprendre* par les pernicious artifices et les vaines subtilités de ceux qui n'ont d'autre vue que de séduire les âmes simples par leur mauvaise doctrine.

Philip. 1, 28.

Ephes. 4, 4.

« Nous sommes étonnés que, quoique vous ayez été nourri dans cette sainte créance, il se soit élevé sous votre empire un si grand orage contre la mère des Églises, la sainte Résurrection, cette Église qui est le refuge et l'asile de tout le monde; en sorte que les évêques, les sacrés ministres, les solitaires, en ont été chassés avec violence, en préférence des païens, des Juifs et des Samaritains, et traînés au milieu de la ville en des lieux profanes et impurs, pour les obliger à faire des choses qui blessent la foi, de façon que les étrangers qui y viennent en dévotion pour l'édification et le profit de leurs âmes, retournent scandalisés dans leur pays.

« Si donc c'est à cause de la foi qu'on attaque ainsi la ville de Jérusalem, qui est l'œil et le flambeau de l'univers, selon ces

paroles du Prophète : *La loi sortira de Sion, et la parole de Dieu de Jérusalem*, cette cité sainte, dont ceux qui l'habitent touchent de leurs propres mains les lieux sacrés, où les divins mystères ont été opérés, comment après cinq cents et tant d'années depuis la venue de Jésus-Christ, prétend-on nous apprendre notre croyance ? La réformation que l'on veut maintenant y introduire peut-elle venir de Jésus-Christ ? N'est-elle pas plutôt la doctrine de l'Antéchrist, qui ne tend qu'à rompre l'union et à troubler la paix des églises de Dieu, en remplissant tout de trouble et de sédition.

« L'auteur de tous ces maux est Sévère acéphale, dont Dieu a permis pour nos péchés, l'élévation sur le siège d'Antioche, qu'il n'occupe que pour la perte de son âme et la ruine de la république chrétienne, et qui ose anathématiser la foi du concile de Nicée et des saints Pères qui l'ont défendue jusqu'à présent. Nous rejetons avec horreur la communion de cet acéphale, nous n'avons aucune union avec lui, et nous supplions votre piété d'avoir pitié de Sion, la mère de toutes les Églises, la protectrice de votre empire, et qui pourtant est traitée avec tant d'ignominie.

« Ordonnez qu'on fasse cesser l'orage dont elle est si violemment agitée ; car, dès qu'il s'agit de la foi, s'il faut choisir ou la vie ou la mort, nous préférons plutôt de mourir. Nous sommes dans la constante résolution de ne communiquer jamais avec les ennemis de l'Église de Dieu, dont nous méprisons les vains anathèmes, nous attachant inviolablement à la foi des Apôtres, dans laquelle nous mettons toute notre gloire et notre espérance. Nous nous unissons tous de foi et de sentiment pour recevoir les quatre saints conciles, qui expriment le même sens de la doctrine évangélique en différentes paroles, comme ils ont été tenus en différents temps. Le premier est le concile de Nicée, assemblé contre le très-impie Arius. Nous nous croyons obligés de recevoir les trois autres qui l'ont suivi, comme nous avons reçu celui-là. Celui de Constantinople, contre l'impiété de Macédonius ; celui

d'Éphèse, contre le détestable Nestorius ; et celui de Chalcédoine, contre le méchant Eutychès. Ces quatre conciles contenant la pure doctrine de l'Évangile, on ne pourra jamais nous en séparer, ni nous unir à ceux qui ne leur obéissent pas, quand même on nous menacerait de mille morts ; et afin que votre puissance impériale soit bien instruite de notre foi, et qu'on ne lui donne pas à entendre que nous admettons les dogmes de Nestorius, nous vous protestons que nous anathématisons cet hérétique qui divise Jésus-Christ ; mais nous disons également anathème, avec le concile de Chalcédoine, contre Eutychès, qui confond la divinité et l'humanité sainte de Jésus-Christ.

« Après cette déclaration, nous supplions Votre Sérénité de faire cesser les maux qui se commettent tous les jours contre la sainte cité et contre notre saint archevêque Jean, par les ennemis de la foi, qui osent même s'autoriser dans leurs vexations, du prétexte de la piété. Nous protestons à votre puissance impériale, devant Dieu et ses anges, que nous ne pouvons consentir à aucune innovation sur la foi, ni à communiquer avec les acéphales. Nous souffrirons plutôt que l'on répande notre sang et que l'on brûle les saints Lieux ; car à quoi servent les noms qu'on leur donne, si on les profane en effet par des violences ? *Que la paix du Seigneur, qui surpasse toute intelligence, conserve son Église, et fasse cesser par vos ordres tous ces scandales, à sa gloire et à l'honneur de votre règne.* »

Phillip. 4, 7.

On fit quatre copies de cette déclaration, une pour Jean, patriarche de Jérusalem, l'autre pour les gouverneurs ; on envoya les deux autres à Constantinople pour l'empereur et le patriarche de cette ville. L'empereur Anastase l'ayant reçue, fut conseillé de se tenir en repos, parce qu'il avait assez à faire avec Vitalien, qui avait recommencé la guerre ; ainsi le patriarche Jean ne fut point chassé de Jérusalem.

Nous ne répétons pas ici ce que nous avons dit dans l'article du patriarche Elie, que notre Saint alla voir dans son exil et

assista à la mort. Celle de l'empereur Anastase arriva en même temps, et changea la face des affaires de l'Église. Justin, qui lui succéda, ordonna que tous ceux qu'il avait exilés fussent rappelés, et qu'on mit le saint concile de Chalcédoine dans les dyptiques. Dès que cet ordre fut apporté à Jérusalem, saint Sabas y accourut ; il s'y assembla aussi une multitude infinie de moines et de laïques, et les évêques y tinrent un concile. On publia l'ordre de l'empereur ; on mit les quatre conciles dans les dyptiques, et tout ce que saint Sabas avait prédit de l'empereur Anastase se trouva accompli.

Le patriarche Jean l'envoya en même temps, avec quelques autres abbés, vers Jean de Césarée et Théodose de Scythopolis, pour leur faire part des lettres de l'empereur et leur apprendre qu'on avait mis les quatre conciles dans les dyptiques. Ces nouvelles y furent reçues avec une joie inexprimable, et on s'y conforma avec grande solennité à ce qui avait été fait au concile de Jérusalem.

Le Saint fit quelques miracles durant son séjour à Scythopolis. Il prédit d'un Samaritain, homme fort puissant et en crédit, mais ennemi des chrétiens, qu'il périrait par le feu au milieu même de la ville. Il guérit une femme qui depuis plusieurs années souffrait extrêmement d'un flux de sang. Il délivra une fille de la tyrannie du démon qui s'était emparé de son corps. L'historien Cyrille dit que son père fut témoin oculaire de ce dernier miracle ; qu'il ne le quitta presque plus tout le temps qu'il fut à Scythopolis ; qu'il avait souvent honoré sa maison de sa présence, et que sa mère avait eu le bonheur de recevoir sa bénédiction.

Il y avait dans ces quartiers un saint anachorète, nommé Jean, très-éclairé dans les choses divines et très-riche en vertu. Il avait perdu la vue, soit par les veilles, soit par l'abondance des larmes de componction, soit enfin par la caducité de son âge ; car il y avait quatre-vingts ans qu'il était dans le monastère, dont il avait passé cinquante enfermé dans sa cellule, et on dit qu'il

vécut en tout plus de cent ans. Saint Sabas voulut le voir, et ce fut en y allant, qu'il guérit la femme affligée du flux de sang.

Le patriarche Jean l'invita à dîner à son retour à Jérusalem avec plusieurs autres égyptiens, et il les plaça à table entre lui et Antoine son frère, évêque d'Ascalon. Quoique le Saint jeûnât très-austèrement à son particulier, il ne faisait pas difficulté, lorsqu'il avait des hôtes dans son monastère et qu'il se trouvait dans des occasions comme celle où il était alors, de manger ce qu'on lui présentait ; mais il ne passait jamais les bornes de la tempérance monastique : et comme le patriarche Jean et son frère Antoine le pressaient de manger, il leur dit : « Pardonnez-moi, mes Pères, je mange autant que j'en ai besoin. » Saint Théodose, qui se trouvait présent, leur dit agréablement : « Le seigneur Sabas est si affamé, que vous ne suffiriez pas tous les deux pour le rassasier. » A quoi le patriarche Jean répondit : Cet homme de Dieu imite le saint Apôtre qui disait : *« Je sais porter la pauvreté et je sais user de l'abondance. Je suis instruit pour toutes rencontres et pour toutes choses, soit qu'il faille souffrir la faim, ou être rassasié, soit qu'il faille être pourvu de biens, ou endurer la pauvreté. Je puis tout par la grâce de Celui qui me fortifie. »* Phillip. 40, 13.

L'historien Cyrille remarque sur ce que nous venons de dire, que cet incomparable Saint était d'un caractère toujours égal ; d'une douceur et d'une simplicité admirables ; qu'il excellait en prudence et en discrétion, et que sa charité était pure et sincère. Il dit qu'il vivait avec saint Théodose dans une union cordiale ; et qu'étant placés à la tête de tous les moines de la Palestine, lui sur les anachorètes, et saint Théodose sur les cénobites, ils étaient l'un et l'autre de véritables enfants de lumière, des hommes de Dieu, des serviteurs fidèles, les colonnes et l'appui inébranlable de la vérité, et des hommes animés des plus saints désirs. Il ajoute qu'on pouvait les regarder comme les chefs d'une armée très-nombreuse de solitaires, qui, par l'expérience qu'ils avaient dans la conduite des âmes et dans les devoirs mo-

nastiques, marchaient à leur tête et les dirigeaient sûrement dans la voie qui mène au royaume des cieux.

Ils se communiquaient réciproquement leurs lumières et leurs desseins, et quelquefois saint Sabas disait à saint Théodose, pour égayer la conversation : « Vous n'êtes que le chef des enfants, appelant ainsi les cénobites à cause de leur dépendance du supérieur du monastère; quant à moi, je suis le supérieur des supérieurs, parce que chacun de ceux qui me sont soumis se trouvant seul dans sa cellule, est son propre supérieur; » ce qui réjouissait beaucoup saint Théodose.

Le décès du patriarche Élie, mort dans son exil, avait été suivi d'une sécheresse qui causa pendant cinq ans une famine extrême dans la Palestine. On pouvait aisément reconnaître dans ce terrible fléau, la vengeance que le Ciel tirait de l'injustice commise contre cet évêque. Il y avait déjà quatre ans que la sécheresse durait, et les religieux du monastère de la grotte manquant d'eau, sans qu'il y eût apparence de pluie, quoique ce fût au mois de mai, vinrent trouver saint Sabas et lui représentèrent qu'ils ne pouvaient plus demeurer dans ce lieu sans risquer de mourir. Le Saint leur reprocha leur peu de soumission à la Providence, et de patience dans les événements fâcheux de la vie. Ensuite il leur dit : « J'ai cette confiance en la bonté de Dieu, qu'après trois jours tous vos réservoirs seront remplis; allez-vous-en préparer tout ce qu'il faut pour la conduite des eaux, et vous verrez que le Seigneur vous visitera, en vous accordant ce que vous souhaitez. » En effet, les trois jours n'étaient pas passés, qu'on vit paraître un nuage qui couvrit tout le monastère et les terres qui en dépendaient, et y répandit une pluie très-abondante, sans qu'il tombât une goutte d'eau sur les terres de celui de Castel, placé à l'orient de la grotte, ni de celui qu'on nommait *Scholarium*, qui était au nord, ni sur la grande laire située au midi. Les religieux de ces monastères vinrent lui en faire leurs plaintes. « Quel crime avons-nous commis, lui

dirent-ils, notre vénérable Père, pour nous priver ainsi du fruit de vos prières ? Et il leur répondit : Ne vous laissez pas abattre ; le Seigneur a daigné pourvoir au besoin de vos frères par sa bénédiction ; mais soyez assurés que vous aurez de l'eau autant qu'il vous en faut jusqu'à ce qu'il pleuve encore. »

Cependant la sécheresse continuait, et avec elle la famine. Le mal durait depuis cinq ans, et les pauvres de Jérusalem men-
diaient autant pour avoir de l'eau que pour avoir du pain. Plusieurs même périssaient de soif. Dans cette extrémité, le patriarche craignant que le peuple ne se soulevât, conduisit quantité de travailleurs aux endroits les plus bas et les plus humides, pour creuser jusqu'à ce qu'on pût trouver de l'eau. Il vint pour cela au torrent de Siloé, auprès de la colonne de saint Côme, sur le chemin qui conduisait à la grande laure, et après y avoir fait creuser à la profondeur de quarante brasses, il n'en trouva point, ce qui l'affligea extrêmement. Il témoigna sa douleur à un homme capable de lui donner un bon conseil, et qui avait eu plusieurs charges municipales, qui lui dit : « J'ai su, il n'y a pas longtemps, que l'abbé Sabas a obtenu de Dieu par ses prières, de la pluie pour un de ses monastères ; en sorte que tous ses réservoirs ont été remplis. »

L'archevêque n'en demanda pas davantage ; il fit appeler le Saint à la maison épiscopale, comme pour lui parler d'affaires, et quand il fut arrivé il le prit à part et l'exhorta beaucoup à prier le Seigneur de pardonner à son peuple, qu'il voyait consumer par la faim et la soif, et ajouta : « Si c'est pour mes péchés que Dieu a envoyé ce fléau, pourquoi tomberait-il sur ce peuple, puisque c'est moi qui suis le coupable ? »

« Hélas ! lui répondit le Saint, qui suis-je pour pouvoir apaiser la colère du Seigneur ? Je ne suis qu'un pécheur et un homme faible ; mais je retournerai à ma cellule, et pour obéir à Votre Sainteté, je me prosternerai devant lui pour le supplier, comme vous me l'ordonnez, de nous faire éprouver les effets de

Psalm. 144, 9.

sa bonté, *lui dont les miséricordes sont au-dessus de toutes ses œuvres*; et si après trois jours il ne pleut pas, vous connaîtrez par là qu'il n'a pas jugé à propos d'exaucer mes prières; mais afin qu'elles soient plus efficaces ajoutez-y aussi les vôtres. »

Il se retira après avoir parlé ainsi; c'était le troisième jour du mois de septembre. Le lendemain, la chaleur fut si excessive, que plusieurs des travailleurs qu'on avait employés pour creuser des fosses furent obligés de se retirer, comptant d'y revenir le jour suivant; mais au commencement de la nuit, il se leva un vent du midi, accompagné d'éclairs et de tonnerres, et il tomba une pluie si extraordinaire, qu'avant qu'il fût jour tous les aqueducs furent pleins, les torrents débordèrent, les fosses qu'on avaient creusées furent comblées, et les instruments des ouvriers cachés sous les eaux. Tous les réservoirs de la ville se trouvèrent également remplis, et la fête de la dédicace de l'Église, qu'on croyait de passer bien tristement, fut célébrée avec la plus grande joie.

Le patriarche Jean mourut après avoir tenu le siège de Jérusalem sept ans et neuf mois. Saint Sabas courait alors sa quatre-vingt-sixième année. Trois ans après, l'empereur Justin étant vieux et infirme, associa à l'empire Justinien, fils de sa sœur, et ne lui survécut que trois mois, après avoir régné neuf ans. Enfin Pierre, natif d'Éleuthéropolis, succéda au patriarche Jean. Il eut pour saint Sabas la même estime que ses prédécesseurs, et le visitait souvent dans sa solitude. Il avait une sœur nommée Hésychie, remplie de mérite et de piété, et qui fut à notre Saint une occasion de faire éclater la grâce des miracles dont Dieu l'avait favorisé. Elle tomba dangereusement malade, et les médecins désespéraient de la guérir. Pierre, extrêmement affligé, alla se consoler auprès de saint Sabas, et le pria de venir à sa maison et d'y faire oraison pour elle. Le Saint, qui ne savait point se refuser aux œuvres de charité, s'y rendit aussitôt, fit sa prière, et par la vertu du signe de la croix, la rétablit en santé. Ce mi-

racle fut su de toute la ville, qui en rendit des actions de grâces à Dieu.

Tandis qu'il gouvernait en paix ses solitaires, Dieu appela de cette vie son coopérateur dans le gouvernement, le grand saint Théodose le Cénobite, dont nous donnerons bientôt la vie. Saint Sabas avait alors quatre-vingt-onze ans, et quatre ans après il fut obligé de faire un second voyage à Constantinople pour la raison que nous allons dire. Les Samaritains, déchaînés contre le christianisme, avaient pris les armes, pillant et brûlant les églises et les villages entiers, et massacrant sans distinction tous les chrétiens qu'ils rencontraient ; en sorte qu'il n'y avait plus pour ceux-ci de sûreté dans les grands chemins. Ils avaient exercé ces hostilités principalement autour de Samarie. Ils s'étaient rendus maîtres de cette ville et avaient couronné empereur un homme de leur nation, nommé Julien ; ensuite ils avaient égorgé l'évêque Ammonas et mis en pièces des prêtres, dont, par une fureur inouïe, ils avaient fait frire les membres avec des reliques de martyrs. L'empereur en fut averti et envoya des troupes réglées, qui en tuèrent un grand nombre, et entre autres, leur prétendu empereur.

Pendant cette guerre, Silvain, Samaritain, fort puissant et grand ennemi des chrétiens, osa entrer à Scythopolis comme dans un temps de paix, sans ordre de l'empereur ; il fut aussitôt pris par les chrétiens et brûlé au milieu de la place, comme nous avons rapporté plus haut que saint Sabas l'avait prédit dix ans auparavant.

Arsène, fils de Silvain, était alors à Constantinople, décoré du titre d'illustre, et en crédit auprès de l'empereur et de l'impératrice. Il fit ses plaintes à l'empereur de la mort de son père, et lui en donna de fausses relations, qui l'irritèrent contre les habitants de la Palestine. Le patriarche Pierre et les évêques de sa dépendance prièrent saint Sabas d'aller à la cour, pour obtenir du prince une remise des impositions à cause des ravages des

Samaritains, et le Saint, qui entreprit ce voyage dans un esprit de charité, partit au mois d'avril.

Le patriarche Pierre écrivit par avance à l'empereur pour lui annoncer le voyage du Saint, ce qui lui causa une grande joie. Il envoya au-devant de lui ses galères, avec le patriarche Epiphane, Hypace, évêque d'Ephèse, et un autre évêque nommé Eusèbe, pour le recevoir. Ces évêques le conduisirent comme en triomphe au palais, et ayant été introduit avec eux au dedans du voile, l'empereur vit sur sa tête une couronne de lumière; de sorte que, frappé d'un profond respect, il courut se prosterner devant lui, lui baisa la tête ayant le cœur attendri et les yeux baignés de larmes de joie, et lui demanda sa bénédiction. Il le fit ensuite entrer chez l'impératrice Théodora, qui se prosterna et lui dit : « Mon Père, priez pour moi afin que Dieu me donne un fils. » Le Saint lui répondit : « Que le Dieu de gloire conserve votre empire dans la piété et la victoire. »

La princesse fut affligée de ce qu'il n'avait pas répondu à sa demande; et quand il fut sorti de l'audience, les Pères qui l'accompagnaient lui en demandèrent la raison, et il leur dit : « Croyez-moi, mes Pères, il ne sortira point de fruit de ce ventre, de peur qu'il ne soit nourri de la doctrine de Sévère, et ne trouble l'Église plus que n'a fait Anastase. »

Les abbés furent logés dans le palais, et saint Sabas ayant rendu à l'empereur les requêtes des églises de Palestine, il reconnut les calomnies d'Arsène le Samaritain, et sa colère se tourna contre ceux de sa nation. Il fit une constitution par laquelle il leur fut défendu d'avoir des synagogues, d'exercer aucune charge publique, de succéder les uns aux autres, ni se faire des donations. Il ordonna aussi d'en faire mourir plusieurs, principalement les chefs et les séditeux, et à cette occasion Arsène, qui était du nombre, se cacha, puis il eut recours à saint Sabas, qui était encore à Constantinople, et se fit baptiser avec tous les siens.

L'empereur fit appeler peu de jours après saint Sabas, et lui,

dit : « Je sais, mon Père, que vous avez fondé plusieurs monastères dans le désert. Demandez tel revenu que vous voudrez pour l'entretien des moines, afin qu'ils prient pour nous et pour notre empire. » A quoi le Saint répondit : « Les moines qui prient pour votre piété n'ont pas besoin de ces revenus, leur partage est le Seigneur, qui fit pleuvoir autrefois le pain du ciel sur un peuple incrédule et rebelle. Nous vous demandons seulement pour les chrétiens de la Palestine la décharge des impositions ; le rétablissement des églises brûlées par les Samaritains, avec un secours pour les fidèles qui ont été pillés et réduits à un petit nombre ; un hôpital à Jérusalem pour les malades étrangers ; nous vous demandons aussi d'achever le bâtiment de l'église de la Mère de Dieu, que le patriarche Elie avait commencé ; et enfin, de faire bâtir un château dans le désert au-dessous des monastères que j'ai fondés, pour les mettre à couvert des incursions des Sarrasins. J'espère qu'en récompense de ces cinq œuvres, Dieu ajoutera à vos États, l'Afrique, Rome et le reste de l'empire d'Honorius, que vos prédécesseurs ont perdu ; à condition toutefois que vous délivrerez les églises des trois hérésies, d'Arius, de Nestorius et d'Origène. »

Son historien remarque que, par les ariens, il entendait les Goths, les Visigoths, les Vandales, les Gépides, qui étaient ariens et dominaient dans l'Occident ; et par les nestoriens, les défenseurs de Théodore de Mopsueste ; car on en reconnut quelques-uns entre les moines qui étaient venus avec lui, qui se déclarèrent dans des disputes qu'ils eurent dans la ville avec des eutychiens. Il ajouta les origénistes, parce qu'il s'en était trouvé un, nommé Léonce, natif de Constantinople, qui, sous prétexte de défendre le saint concile de Chalcédoine, soutenait la doctrine d'Origène. Aussi, saint Sabas le chassa de sa compagnie, et tous ceux qui étaient attachés à Théodore de Mopsueste.

L'empereur lui accorda tout ce qu'il avait demandé, et envoya des ordres en conséquence à Pierre, patriarche de Jérusalem, et

aux magistrats de Palestine; de sorte que les villages qui avaient été ravagés ou brûlés par les Samaritains furent déchargés des impositions à proportion du dommage qu'ils avaient souffert; les églises brûlées furent réparées; celle que le patriarche Élie avait entreprise fut bâtie et ornée magnifiquement. On bâtit aussi un hôpital dans la sainte cité, auquel l'empereur attribua un revenu de trois mille sept cents sous d'or pour deux cents lits; et enfin il fit bâtir le château pour la défense des monastères du Saint, et y mit une garnison; ainsi il accomplit ses cinq demandes, et Dieu accomplit aussi en sa faveur tout ce que le Saint lui avait prédit, comme l'historien Cyrille le rapporte plus au long.

Tandis que l'empereur était occupé avec le questeur Tribonien à faire dresser son ordonnance, saint Sabas se retira à l'écart pour réciter l'office de Tierce. Jérémie, son disciple et diacre de la grande laure, qui l'avait accompagné, s'approcha et lui dit : « Vous voyez, mon vénérable Père, que l'empereur témoigne autant d'affection à accomplir vos demandes, et vous le quittez ainsi? Il lui répondit : *Mon fils, ils font leur devoir, faisons aussi le nôtre.* »

Enfin, Justinien ayant donné ses ordres et satisfait pleinement les charitables désirs de saint Sabas, le renvoya en paix. Il retourna donc en Palestine au mois de septembre, et se rendit aussitôt à Jérusalem pour y publier les ordres du prince. Le patriarche Pierre et les autres évêques qui s'y trouvaient le prièrent de les aller aussi publier à Césarée et à Scythopolis et de les faire exécuter; ce qu'il fit. Il revint ensuite à Jérusalem, où il visita les saints Lieux comme pour leur dire adieu, et se retira à sa laure.

Il tomba malade peu de temps après; ce que le patriarche Pierre n'eut pas plutôt appris, qu'il se hâta de l'aller voir. Il ne trouva dans sa cellule que quelques cosses et de vieilles dattes, tant sa pauvreté et sa mortification étaient grandes. Il voulut lui-même en prendre soin, et le fit transporter pour cela en litière à sa maison épiscopale, où il le servit de ses propres mains.

Mais quelques jours après, le Saint eut révélation que sa fin était proche et il lui en fit part, le priant de le renvoyer à sa laure. Le patriarche, qui voulait le contenter en tout, l'y fit transporter avec le service nécessaire ; et là, ce saint homme, couché dans sa petite tour, ayant appelé au commencement de décembre les Pères de la laure, leur donna, pour lui succéder dans la charge d'abbé, Mélyte de Bérîte, qu'il exhorta à conserver fidèlement les traditions de ses monastères, et qu'il lui donna par écrit. Il demeura les quatre jours suivants sans rien prendre et sans voir personne, et le samedi au soir, ayant demandé et reçu la sainte communion, il dit : *Mon Dieu, je remets mon âme entre vos mains*, et mourut. » C'était le 5 de décembre, la sixième année de Justinien, l'an de Jésus-Christ 531. Le moine Cyrille règle ainsi la chronologie de sa vie. Il vint en Palestine à l'âge de dix-huit ans. Il demeura dix-sept ans dans le monastère ; il en passa cinquante-neuf, ou dans le désert ou dans la grande laure, et mourut âgé de quatre-vingt-quatorze ans.

Psal. 30, 6.

Ses obsèques se firent avec la plus grande pompe. Il s'y assembla de tous les lieux d'alentour des moines sans nombre et un peuple immense. Le patriarche de Jérusalem, accompagné de plusieurs évêques et des principaux de la ville, s'y rendit aussi, et l'on déposa son vénérable corps à l'endroit où il avait vu la colonne de feu dont nous avons parlé, entre les deux églises. On voyait encore sur la fin du douzième siècle son tombeau couvert de marbre.

« Cependant, dit l'historien Cyrille, on doit plutôt appeler son décès un sommeil qu'une mort, puisqu'ayant vécu si saintement, on peut lui appliquer ces paroles du Sage : *Les âmes des justes sont dans la main de Dieu, ils ne souffriront point le tourment de la mort*. Il ajoute que son corps était de son temps aussi frais et entier que quand il mourut, et qu'il l'avait vu lui-même, étant descendu expressément dans son caveau pour honorer cette précieuse relique, lorsqu'on y déposa le corps du bienheureux.

Sap. 3 1.

Mais quoique Dieu ait ainsi glorifié les dépouilles corporelles de son serviteur, il a encore plus glorifié son âme par les miracles qu'il a opérés en faveur de ceux qui l'ont invoqué avec confiance. »

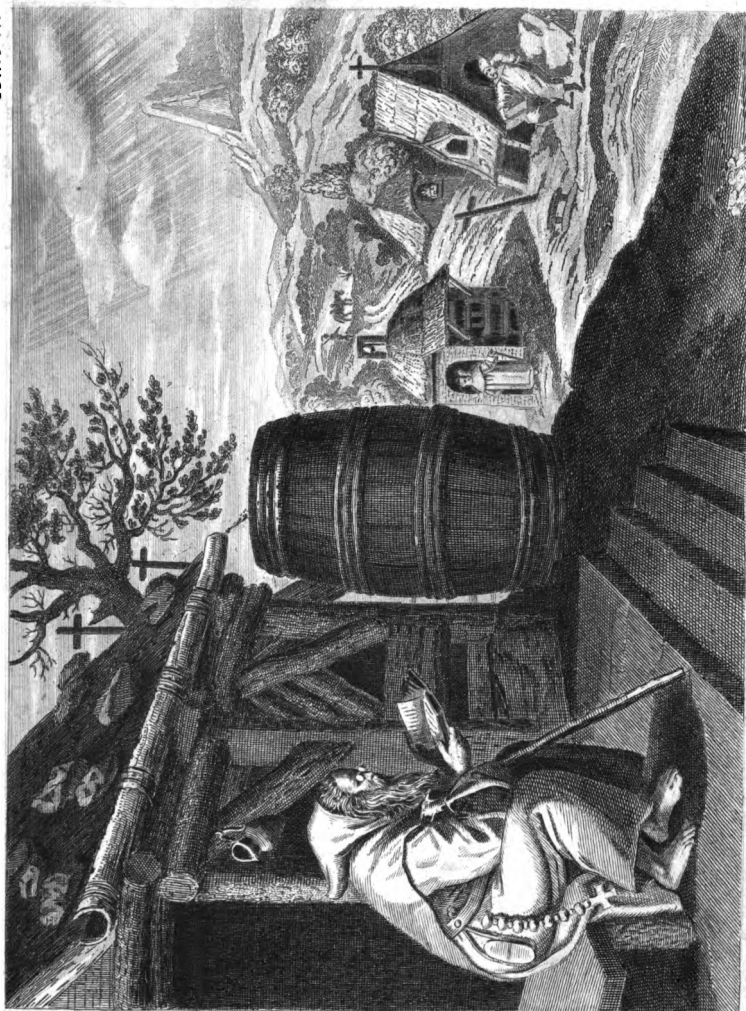
SUCCEPSEURS ET DISCIPLES DE SAINT SABAS ¹.

Le zèle de saint Sabas ne se borna pas à fonder la célèbre laure qui a porté son nom jusqu'à présent. Le désir de faire glorifier Dieu, et de lui consacrer des cœurs par la profession religieuse, l'anima à bâtir des églises et des monastères autant qu'il fut en son pouvoir. Nous avons vu dans sa vie qu'outre sa grande laure il bâtit un monastère pour les Arméniens, un autre à Castel, une maison de noviciat pour ceux qui quittaient le siècle ; un autre monastère à la tour de David ; un près de Scytopolis ; un à Nicopolis ; celui de la Grotte, celui de la tour d'Eudoxie ou de *Scholarium*, et celui d'Heptastome, auquel il faut ajouter ce qu'on appela la nouvelle Laure. Nous n'avons rien à ajouter sur tous ces différents monastères à ce que nous avons dit dans la vie du Saint.

La grande laure, qu'on nomma ainsi pour distinguer de la nouvelle et des autres, donna à l'Église et à l'état monastique, des hommes éminents en sainteté et des martyrs, dont nous différons de parler, pour ne pas prévenir l'ordre des temps. Il n'en fut pas tout à fait de même de la nouvelle laure. Comme elle avait été l'ouvrage de la révolte, ainsi que nous l'avons expliqué dans la vie du Saint, elle n'eut pas la même part que la grande, aux bénédictions particulières du Seigneur.

Nous avons vu que saint Sabas donna pour abbé à ceux qui s'y

¹ Le moine Cyrille, surius, les Bollandistes, Bulteau.



Goussier del.

Disciples de Saint Sabas.

Imp. de l'Imprimerie de la Ville.

étaient retirés un saint religieux nommé Jean, que Dieu avait favorisé du don de prophétie. Il les gouverna sept ans, au bout desquels étant près de mourir, et les principaux de la laure étant autour de lui, il leur dit en pleurant : « Voici bientôt le temps auquel ceux qui demeureront ici s'écarteront du droit chemin de la foi, et s'élèveront par leur orgueil; mais leur témérité les perdra et leur cabale sera détruite. » La suite des événements montra qu'il avait parlé par l'esprit de Dieu. Après sa mort, les religieux, de l'avis même de saint Sabas, choisirent pour supérieur Paul, Romain d'origine, recommandable par ses vertus et surtout par son détachement, mais d'ailleurs fort simple et sans talent pour les affaires. Il n'eut pas occupé cette place six mois, qu'il la quitta de lui-même et s'enfuit en Arabie, d'où il revint en Palestine, et mourut dans le monastère de Sévérien.

On mit en sa place Agapet, homme plus capable, et qu'on ne trompait pas aisément. Il ne fut pas plutôt entré en connaissance de sa communauté, qu'il y trouva quatre moines origénistes cachés, que Paul, dans sa simplicité, y avait admis. Le principal d'entre eux était un nommé Nonnus de Palestine, qui, sous un extérieur de piété, cachait un méchant esprit et une âme infectée non-seulement des folles opinions d'Origène, mais encoré des erreurs des païens, des Juifs et des Manichéens. Agapet craignant, avec raison, qu'ils ne pervertissent les autres, en avertit le patriarche Elie, et les chassa par son ordre de la laure. Ils se retirèrent à la campagne, où ils s'efforcèrent de semer leur zizanie.

Elie étant mort, Nonnus vint avec ses compagnons à Jérusalem, et osa se présenter à Jean son successeur, pour se plaindre qu'on les avait chassés sans sujet de la nouvelle laure. Le patriarche appela saint Sabas et l'abbé Agapet pour en savoir d'eux la véritable raison; et dès qu'il l'eut apprise il approuva ce qu'ils avaient fait, et laissa ces mauvais sujets sans espoir d'être reçus de nouveau. Ils retournèrent donc à l'endroit d'où ils étaient venus, attendant une occasion plus favorable.

Elle se présenta cinq ans après. Agapet mourut et Mamas fut mis en sa place. Dès qu'ils l'eurent appris, ils vinrent le prier de les recevoir, et il eut l'imprudence de le faire à l'insu du patriarche et de saint Sabas. Ils se donnèrent bien de garde de manifester leur venin du vivant du Saint ; car tant qu'il vécut il n'eut rien tant à cœur que de conserver ses religieux dans la foi orthodoxe. Mais après sa mort ils commencèrent à découvrir leurs erreurs, les firent goûter à ceux qui se piquaient le plus d'esprit dans la nouvelle laure, infectèrent encore celle de Firmin et le monastère de Martyrius, et beaucoup d'autres moines simples ou ignorants, et se répandirent dans plusieurs contrées de la Palestine pour y faire recevoir leur pernicieuse doctrine. La laure de Sucu, quoique voisine de la leur, en fut préservée par les soins de saint Cyriaque. Mais la grande laure de saint Sabas eut besoin d'en être purgée. L'abbé Mélyte étant mort cinq ans après le Saint, de même que Théodule, Gélase, qui lui succéda, ne put voir qu'avec douleur que l'origénisme avait déjà fait du progrès dans sa communauté ; et de l'avis de saint Jean le Silencieux, il fit lire dans l'église un traité d'Antipater, évêque de Bosre, contre la doctrine d'Origène. Les origénistes en furent extrêmement irrités. Ils firent des assemblées à part et se firent chasser de la laure au nombre de quarante.

Ils allèrent se réfugier auprès de Nonnus et de Léonce de Bysance, chefs de cette secte dans la nouvelle laure, criant beaucoup contre Gélase et les Pères de la grande ; et là, tous les supôts de l'origénisme tinrent conseil entre eux, et Léonce, qui dominait avec Nonnus, fut d'avis qu'on fit un coup d'éclat, et qu'on allât ruiner la laure de saint Sabas, ou qu'on en forçât les moines d'embrasser leur doctrine. Ils se rendirent d'abord tous ensemble au monastère de saint Théodose, dont Sophrone était pour lors supérieur, se flattant de l'attirer et ses religieux, à leur parti ; mais ayant été rejetés avec confusion, ils en devinrent plus furieux, et amassèrent de divers lieux des pics, des crocs, des

leviers de fer et d'autres outils, avec des paysans pour les aider, et marchèrent vers la grande laure, dans l'intention de la détruire.

Dieu, qui avait pris cet ouvrage de la piété de saint Sabas sous sa protection, ne permit pas qu'ils exécutassent leur dessein. Ils furent tellement aveuglés, quoique ce fût huit heures du matin, qu'ils marchèrent tout le jour avec bien de fatigue par des lieux rudes et impraticables, et se trouvèrent le lendemain près du monastère du bienheureux Marcien, au voisinage de Bethléem, par conséquent bien loin de la grande laure. Ce miracle les confondit, mais ils ne furent pas changés. Ils retournèrent à la nouvelle laure et se préparèrent à de nouveaux excès. Nous sortirions des bornes que nous nous sommes prescrites, si nous en faisons ici tout le détail. Il appartient plus à l'histoire ecclésiastique, qu'à la monastique. Nous dirons seulement en substance, que Pierre, qui avait succédé à Jean, patriarche de Jérusalem, ayant envoyé par quelques moines de Palestine, une lettre à l'empereur Justinien, où il l'informait des désordres que les origénistes faisaient en Palestine; ce prince avait fait dresser un long édit contre la doctrine d'Origène, qui fut porté à Jérusalem et souscrit par tous les évêques de Palestine et les abbés du désert, de quoi Nonnus et ceux de son parti furent tellement irrités, qu'ils quittèrent la nouvelle laure, se retirèrent dans la plaine et se séparèrent de la communion des catholiques.

Théodore, évêque de Cappadoce, origéniste et protecteur de Nonnus et de ses partisans, était alors à Constantinople et en crédit à la cour. Dès qu'il eut appris ceci, il envoya prendre les apocrisiaires ¹ de Jérusalem, qui étaient actuellement dans la ville

¹ Dignitaires ecclésiastiques prenant rang après les évêques. On donnait ce même nom à des officiers de l'empereur chargés de juger les différends entre les officiers du palais, de porter les messages, etc. A la cour pontificale, les apocrisiaires, ordinairement diacres ou sous-diacres, étaient des nonces résidant auprès des princes catholiques.

impériale, et leur dit en colère, que si le patriarche Pierre ne satisfaisait pas ces moines, et ne les rétablissait pas dans leur laure, il irait lui-même le chasser de son siège.

Pierre, intimidé par ces menaces, ou trompé par une lettre artificieuse de ces méchants moines que Théodore leur inspira de lui écrire, céda au temps, s'accommoda avec eux, et ainsi Nonnus et les siens retournèrent à la nouvelle laure, conservant toujours plus d'aigreur contre les Pères de la grande laure de saint Sabas. Théodore obligea aussi Pierre de prendre pour syncelles ² Pierre d'Alexandrie et Jean le Rond, moines de leur parti.

Enflés de ce succès et devenus plus hardis, ils prêchèrent partout publiquement les erreurs d'Origène, et déclarèrent la guerre aux Pères de la grande laure, cherchant continuellement les moyens de leur nuire, jusque là, que quand ils voyaient à Jérusalem quelque moine orthodoxe, ils le nommaient *Sabaïte*, le faisaient battre par des séculiers et le chassaient de la ville.

Il y avait alors auprès du Jourdain, des moines Besses, originaires de Thrace, qui, poussés de zèle, accoururent au secours des catholiques ; mais les origénistes les obligèrent de se réfugier dans l'hospice de la grande laure, où ils vinrent en fureur les attaquer pour les tuer. Ils étaient au nombre de trois cents, et trouvant la porte fermée, ils brisèrent les fenêtres et jetèrent quantité de pierres contre ceux qui étaient dedans. Alors un de ces Besses, nommé Théodule, s'arma d'une pelle, fit une sortie sur eux, et quoique seul, il les dissipa tous, prenant garde de n'en blesser aucun ; car son intention n'était que de les obliger à se retirer ; mais la leur n'était pas si innocente, puisqu'il en reçut un coup de pierre dont il mourut peu de jours après.

Enfin, les Pères de la grande laure voyant ces désordres,

¹ Le syncelle, dignitaire de l'église d'Orient, demeurait continuellement près du patriarche, pour rendre témoignage de toutes ses actions. Le syncelle de Constantinople était presque toujours un grand personnage.

prièrent Gélase, leur abbé, d'aller lui-même à Constantinople, et d'en instruire l'empereur. Comme il allait partir, il les rassembla dans l'église et leur dit : « J'entreprends, mes Pères, ce voyage comme vous le désirez ; je ne sais ce qu'il en sera ; mais je vous conjure de ne souffrir avec vous aucun religieux qui soit attaché à Théodore de Mopsueste, car c'est un hérétique, et notre saint Père Sabas ne le détestait pas moins qu'Origène¹. J'ai grand regret d'avoir souscrit un libelle qui fut fait dans le désert par ordre du patriarche, de ne le point anathématiser ; mais Dieu, qui prend soin de son Église, a empêché que le libelle ne fût reçu, et a voulu que Théodore fût condamné. »

Après cette recommandation, Gélase partit pour Constantinople ; mais Théodore de Césarée, qui s'y trouvait encore, ne fut pas plutôt averti de son arrivée, qu'il fit donner ordre tant à l'hôpital des orphelins, que chez le patriarche et au palais, de ne recevoir aucun moine qui viendrait de Jérusalem ; de sorte que Gélase fut refusé partout, et craignant de nouveaux artifices de la part de Théodore, il sortit de la ville pour retourner par terre en Palestine ; mais il mourut en chemin à Amorium, ville de Phrygie, au mois d'octobre. Les Pères de la grande laure apprenant sa mort se rendirent à Jérusalem, pour demander un abbé au patriarche Pierre ; mais ses deux syncelles, Pierre d'Alexandrie et Jean le Rond, les firent chasser honteusement de la maison épiscopale, et ils s'en retournèrent sans avoir rien fait. Alors le scandale devint plus grand ; presque tous les moines s'unirent aux origénistes, les uns cédant à la nécessité ou aux flatteries, d'autres par ignorance ou par crainte ; il n'y eut que la grande laure qui leur résista, et ils firent tous leurs efforts pour s'en rendre maîtres.

Enfin, ils usèrent de tant d'artifices, qu'ils parvinrent à faire élire un abbé, nommé George, et le mirent à main armée en pos-

¹ Théodore, évêque de Mopsueste, fut condamné comme pélagien par le cinquième concile oecuménique (deuxième de Constantinople), tenu en 553.

session du siège de saint Sabas. Comme on voit des brebis se disperser aux approches du loup, dit le moine Cyrille, ainsi les saints Pères de la laure se dispersèrent presque tous en divers lieux. Saint Jean le Silenciaire, qui y vivait reclus depuis plusieurs années, quitta aussi sa cellule et se retira au mont des Olives, où plusieurs le suivirent. Mais le même jour qu'on les chassa de la laure, l'impie Nonnus, auteur de ces maux, fut frappé d'une mort subite; l'infâme George, aussi corrompu dans ses mœurs que dans sa foi, après avoir déshonoré ce Lieu saint pendant six mois, en fut chassé pour ses vices avec ignominie, sans qu'aucun de ceux qui l'avaient placé osât prendre sa défense.

Les religieux qui étaient restés en petit nombre dans la laure lui substituèrent Cassien de Scythopolis, fort recommandable par ses vertus. Il avait été élevé dès son enfance sous les yeux de saint Sabas, et dans la suite il fut fait prêtre et exerça les fonctions de son ordre dans la grande laure. On l'élut abbé de celle de Suca, qu'il conserva avec grand soin dans l'observance régulière et la foi orthodoxe. Il y avait huit ans qu'il la gouvernait, lorsque les Pères de la grande laure le choisirent pour leur abbé, de l'avis du patriarche; mais il mourut au dixième mois, et la seizième année après le décès de saint Sabas.

Il fut remplacé dans sa charge par le vénérable Conon de Lycie, qui avait embrassé la vie monastique dans sa patrie, étant encore fort jeune où il avait fait de grands progrès dans les vertus de son état. Il alla, après la mort de saint Sabas, à Jérusalem pour visiter les saints Lieux, et Dieu le conduisit à la grande laure pour le bien spirituel de ceux qui y demeuraient, car il ne fut pas seulement pour eux un sujet d'édification par ses exemples, et surtout par sa douceur et sa discrétion, mais encore un sujet de consolation par ses lumières et les dons que Dieu avait mis en lui. Il s'était conservé inviolablement dans la foi orthodoxe, et sa doctrine était hors de tout soupçon. Tel était le respectable Conon quand on le choisit pour abbé; aussi, reconnut-on par le

bien qu'il fit, que ce choix n'était pas des hommes, mais de Dieu. Il rassembla en peu de temps tous les Pères que les troubles des origénistes avaient obligés de se disperser en divers lieux ; il reçut aussi de nouveaux sujets ; sa communauté augmenta beaucoup, et la laure fleurit plus que jamais.

Il en fut tout autrement des origénistes. Après la mort de Nonnus ils se divisèrent entre eux, comme il arrive ordinairement aux hérétiques, qui, ne tenant point de route certaine, sont agités par tout vent de doctrine, et vont chacun à leur gré dans les voies de l'erreur. Dieu renouvela dans un sens envers eux, dit l'historien Cyrille, le miracle de la confusion des langues, par lequel il dissipa les mauvais conseils des orgueilleux qui osèrent s'élever contre lui ; car les origénistes de la nouvelle laure et ceux du monastère de Firmin, commencèrent à se déclarer la guerre ; les premiers appelant les autres ou *Protoctistes* ou *Tétradites*, et ceux-ci les nommant à leur tour *Isochristes*, selon les différents sentiments qui les partageaient entre eux dans leurs erreurs. Théodore de Cappadoce, dont nous avons parlé, et qui continuait d'être puissant à la cour, soutenait le parti de ceux de la nouvelle laure ou des *Isochristes*, et en fit plusieurs évêques et abbés en Palestine. Les *Protoctistes* du monastère de Firmin avaient pour chef un certain Isidore, qui, voyant qu'il ne pouvait résister à l'autorité de Théodore et à ceux de la nouvelle laure, vint trouver l'abbé Conon, lui promit dans l'église de Sion de renoncer aux erreurs d'Origène et de les combattre de toutes ses forces, et le suivit à Constantinople où il fut député.

Ils eurent beaucoup à souffrir de Théodore de Césarée, lorsqu'ils y furent arrivés ; mais ils surmontèrent par leur patience tous les obstacles qu'il leur imposa. Peu de jours après, Pierre, patriarche de Jérusalem, étant mort, les origénistes de la nouvelle laure firent élire Macaire par leurs brigues, ce qui causa une sédition. L'empereur en fut très-irrité contre eux et contre Théodore de Césarée qui les soutenait, et ordonna que Macaire

fût chassé de ce siège. L'abbé Conon profita habilement de cette occasion, et présenta une requête à l'empereur, dans laquelle il étala tous les crimes des origénistes. Cela lui donna de l'autorité, et l'enhardit à proposer Eustoche, économiste de l'église d'Alexandrie, qui était alors à Constantinople, pour remplir la place de Macaire : ce que l'empereur approuva. On se préparait pour tenir le cinquième concile général, et à ce sujet Conon prenant congé d'Eustoche à son départ de la ville impériale, lui proposa d'y députer Euloge, abbé du monastère de saint Théodose : ce qu'il fit ; car il envoya pour tenir sa place dans ce concile, trois évêques et trois abbés, dont Euloge fut du nombre.

Les origénistes ayant été condamnés dans ce concile, l'empereur en envoya les actes à Jérusalem, auxquels les évêques de Palestine souscrivirent ; mais les moines de la nouvelle laure ne voulurent point s'y soumettre et se séparèrent de la communion catholique. Eustoche fit tout ce qu'il put pendant huit mois pour les réunir à l'unité de la foi. Il réitéra auprès d'eux ses avertissements et ses exhortations avec toute la charité possible ; mais comme ils demeuraient toujours endurcis, l'empereur ordonna au duc Anastase de les chasser de la laure, et délivra ainsi toute la province de cette peste.

Le patriarche Eustoche ne voulut pas que cette laure demeurât déserte. Il y mit cent vingt moines orthodoxes, dont soixante de la grande laure et les autres de différents monastères, et leur donna pour supérieur un religieux de la grande laure, nommé Jean, qui, avant que d'embrasser la profession religieuse, avait été officier des gardes de l'empereur. L'historien Cyrille, que nous avons si souvent cité, fut aussi de leur nombre. Il était dans le monastère de saint Euthyme, d'où, de l'avis de saint Jean le Silencieux, les Pères de la grande laure l'appelèrent pour se rendre à la nouvelle. Il dit qu'ils s'assemblèrent tous à Jérusalem, et qu'ils en sortirent en corps ayant à leur tête le patriarche et leur nouveau supérieur pour se rendre à Thécué, et qu'aussitôt que

le duc Anastase eut obligé les origénistes à quitter la nouvelle laure, ils y entrèrent en leur place la vingt-troisième année de la mort de saint Sabas. On vit alors l'accomplissement de la prédiction de l'abbé Jean, que saint Sabas avait donné pour supérieur aux moines de la nouvelle laure, et que nous avons rapportée au commencement de ce chapitre.

« Ainsi, dit le moine Cyrille, cessa la guerre qui avait été excitée contre la piété ; et j'emprunte volontiers la voix du Prophète pour chanter avec lui : *Que la solitude se réjouisse et qu'elle fleurisse comme le lis*, parce que le Seigneur, plein de tendresse pour ses enfants, a dit dans sa miséricorde : *J'ai vu l'affliction de mon peuple* de Jérusalem, j'ai entendu ses gémissements, je veux les délivrer. En effet, il l'a voulu et il nous a visités ; et en venant à notre secours, non-seulement il nous a délivrés de la tyrannie des origénistes et les a écartés bien loin de nous ; mais il nous a mis en possession de leurs tabernacles, et nous avons profité du fruit de leurs travaux, afin que nous soyons fidèles à ses ordonnances, et que nous accomplissions sa sainte loi. Que la gloire lui en soit rendue dans tous les siècles. »

Isaï. 38, 4.

Ezéch. 3, 17.

Après avoir parlé des successeurs de saint Sabas, nous parlerons de ses disciples. On peut juger de leur nombre par celui de ses laures et de ses monastères, où il y avait des communautés considérables. S'il n'eut pas la consolation de réussir dans plusieurs, quoiqu'il tachât de les former aux vertus religieuses, ce ne fut de sa part ni défaut de talent et de zèle, ni défaut de charité et de douceur. Tout le mal fut du côté des indociles, qui, voulant se conduire par leur propre volonté, secouèrent le joug de l'obéissance, ce qui les conduisit aux malheurs que nous venons de décrire. Mais si ce grand Saint eut la douleur de voir ses soins devenus inutiles par l'indocilité de quelques-uns, Dieu le consola par le fruit que le plus grand nombre en retira ; et si l'histoire de ses laures nous fournit quelques exemples qui édifient peu, elle nous en dédommage amplement par d'autres qui nous portent à glorifier Dieu dans ses Saints,

Philip. 4, 3.

Le moine Cyrille nous a conservé les noms de quelques-uns, qui furent des imitateurs du zèle et de la sainteté de leur saint Père, et se rendirent dignes par leurs vertus de fonder aussi d'autres laures. Tels furent, outre Jean le prophète, supérieur de celle qu'on nomma la nouvelle, tels, dis-je, furent Jacques, qui fonda la laure des Tours; le bienheureux Firmin, qui fonda celle du quartier de Machmas ou Malische, et qui porta dans la suite son nom; le vénérable Sévérien, si célèbre par ses grandes vertus, qui bâtit le monastère appelé *Péricaparbariche* ou de Mariche; Julien, surnommé le Voûté, qui bâtit près du Jourdain la laure d'Elcérabe, et plusieurs autres *dont les noms*, dit le moine Cyrille, *sont dans le livre de vie*; ce qui fait entendre qu'ils s'étaient signalés par leur piété.

Jérémie, diacre de la grande laure, eut part à la confiance de saint Sabas, puisqu'il fut du nombre de ceux qui l'accompagnèrent dans son voyage à Constantinople. Il montra à son retour un zèle trop amer pour les intérêts temporels de la laure, ce qui fait voir qu'il n'était pas encore établi dans le dépouillement que son saint Père exigeait de ses disciples; car, comme saint Sabas eut distribué à ses autres monastères l'or que l'empereur Justinien lui avait donné, il en fut si affligé qu'il se retira dans le désert auprès d'un torrent, à cinq stades de la grande laure. Mais notre Saint, plein de charité pour lui, vint l'y trouver, le consola, et voyant que l'endroit où il s'était retiré était propre pour des solitaires, il fit venir des frères fort entendus qui bâtirent en peu de jours un petit oratoire et quelques cellules, de sorte qu'il forma une laure et la fournit de tout ce qui était nécessaire, n'épargnant ni l'argent ni les meubles qu'il fallait pour cela. Il permit à des frères de s'y établir, nomma Jérémie pour leur supérieur, et leur donna ses règles.

Il y avait aussi dans la grande laure deux religieux qui étaient frères, nommés Zannus et Benjamin, tous les deux éminents en vertu et portés de la même inclination pour la vie érémitique.

Ils prièrent d'un commun accord saint Sabas de vouloir leur céder la cellule qu'il avait bâtie pour lui-même à quinze stades de la laure, désirant d'y vivre en anachorètes. Ce Saint, qui connaissait leur piété, la leur accorda de bon cœur. Il leur conserva pourtant celle qu'ils avaient dans la grande laure ; mais comme il vit qu'ils persévéraient dans celle qu'il leur avait cédée, et qu'ils l'avaient même rendue propre à y loger d'autres frères, il en forma un monastère, y établissant d'autres religieux avec une église et tout ce qui était nécessaire pour leur entretien et le culte divin, et leur donna aussi les règles qu'on observait dans ses autres monastères. Celui-ci était florissant du temps du moine Cyrille, et s'appelait le monastère de Zannus.

Nous avons dit dans la vie de saint Sabas, que sa congrégation s'augmentant tous les jours, il avait été obligé d'étendre sa laure, non-seulement en deçà, mais encore en delà du torrent auprès duquel il l'avait bâtie. Parmi ceux qui habitaient au delà du torrent du côté de l'Orient, il y avait un bon religieux nommé Anthyme, de Bithynie, dont la cellule était placée à l'opposite de la tour de notre Saint. Ce fervent solitaire demeura trente ans dans cette cellule, et étant vieux et malade, il ne fut plus en état de marcher. Saint Sabas le voyant si infirme, lui dit qu'il ferait bien de prendre une cellule plus proche de l'église, afin qu'il fût plus facilement secouru par ses frères ; mais le bon vieillard le pria de l'en dispenser, en disant : « J'espère que le Seigneur qui a créé mon âme daignera bien la recevoir dans cette cellule, où il m'a accordé, par sa miséricorde, la grâce de demeurer depuis que j'ai abandonné le siècle pour me faire moine. »

Le Saint n'insista pas davantage, et à quelque temps de là, s'étant levé la nuit avant qu'on donnât le signal pour l'office, il entendit comme la voix de plusieurs personnes qui chantaient des psaumes. Il crut que c'était dans l'église de sa laure, et il était étonné qu'on eût prévenu le temps prescrit par la règle sans l'en

avoir averti. Il se retira dans sa petite tour, et alors il entendit plusieurs voix qui chantaient avec une mélodie plus céleste qu'humaine, ces paroles du psaume 41^e : *Je passerai dans le lieu du tabernacle admirable jusqu'au lieu de la maison de Dieu, au milieu des chants d'allégresse et de louange, et des cris de joie de ceux qui sont dans un grand festin* ; et il remarqua que le son de ces voix harmonieuses venait du côté de la cellule du vieillard Anthyme. Il alla aussitôt avertir celui qui était préposé pour appeler les religieux à l'office, lui dit de les éveiller, et ils se rendirent tous ensemble avec des parfums et des cierges à la cellule du vieillard qu'ils trouvèrent mort. Ils portèrent son vénérable corps dans l'église de la laure, où, après avoir fait les prières accoutumées, ils le déposèrent dans le sépulcre des frères, bénissant le Seigneur de la gloire dont il honore ses Saints.

Aphrodise, autre disciple de saint Sabas, l'avait été auparavant de saint Théodose. Il était de grande taille, et d'une force de corps si prodigieuse, qu'il levait seul de terre douze muids de blé et les chargeait sur ses épaules. Il avait soin de conduire les mulets du monastère de saint Théodose, et un jour que dans le chemin un de ses animaux fut rétif, il lui donna, par un mouvement de colère, un coup de poing au museau, et le renversa mort sur la place ; ensuite il prit la charge et le bât du mulet, les mit sur son dos et s'en retourna ainsi. Saint Théodose le chassa du monastère à cause de cette action ; et Aphrodise, touché de regret, alla vers le Jourdain trouver saint Jean de Choséba, et lui demanda conseil sur ce qu'il devait faire. Le Saint lui répondit : « Si vous voulez opérer votre salut, allez voir l'abbé Sabas, qui vous donnera pour cela les instructions nécessaires. »

Le saint Abbé le mit dans une cellule, et lui ordonna pour règle d'y vaquer au travail, au jeûne, au silence ; de ne point rechercher la conversation des autres ermites et de ne point sortir de la laure. Aphrodise observa fidèlement tous ces points. Il fut trente ans sans sortir de la laure, ni entrer dans la cellule d'aucun

frère. Il n'usa ni d'huile, ni de vin, ni de feu ; il couchait sur une simple natte étendue à terre, et ne se nourrissait que des herbes ou des légumes qui restaient de la table des autres solitaires, et qu'il mettait dans un plat, dont il prenait chaque jour un peu : et s'il arrivait qu'après les avoir gardés quelque temps ils venaient à se gâter, il ne laissait pas que d'en manger. Il ne s'épargnait point non plus dans le travail. L'économe lui fournissait les feuilles de palmier, et tous les mois il rendait régulièrement quatre-vingt-dix corbeilles bien finies. Il passait les nuits entières à gémir et à répandre des larmes de componction. Il persévéra pendant trente ans dans cette rigoureuse pénitence sans la moindre incommodité corporelle et dans la même ferveur d'esprit que le premier jour. Au bout de ce temps, Dieu lui fit connaître qu'il n'avait plus qu'une semaine à demeurer sur la terre, et il se rendit à l'église de la laure pour prier saint Sabas de lui permettre d'aller demander pardon à saint Théodose ; ce qu'il lui accorda d'autant plus volontiers, qu'il savait aussi que sa fin était proche. Il lui donna pour l'accompagner Théodule, frère de Gélase, à qui il ordonna de dire de sa part ces paroles à saint Théodose : « Voilà Aphrodise : il était homme quand je l'ai reçu ; je vous l'envoie à présent comme un ange. »

Saint Théodose le vit avec bien de la joie ; il l'embrassa tendrement, le fit manger avec lui et le renvoya en paix. A son retour il mourut dans des sentiments d'une sainte joie, après une maladie qui dura peu. Saint Sabas le fit ensevelir dans le tombeau des prêtres, où on l'enferma dans une caisse qu'on mit dans un endroit séparé des autres, afin que les Pères qui viendraient visiter le sépulcre dans la suite des temps, pussent reconnaître ses précieuses reliques et leur rendre le respect qu'elles méritaient.

La laure de saint Sabas a donné, selon la juste remarque de Bulteau, dont nous suivons beaucoup les lumières, deux grands saints du même nom ; saint Jean, surnommé l'Hésycaste ou le Siléntiaire, et saint Jean Damascène. Ce dernier vécut au huitième siècle.

Saint Jean le Silenciaire naquit à Nicopolis, ville d'Arménie, le 8 janvier de l'an 454, en la quatrième de l'empire de Marcien. Il comptait parmi ses ancêtres, tant du côté de son père Encrace, que du côté de sa mère Euphémie, des généraux d'armée et des gouverneurs de province, et sa maison était aussi opulente qu'illustre. Comme ses parents étaient bons chrétiens, ils le firent élever aussi fort chrétiennement. Après leur mort il partagea leur succession avec ses frères ; mais n'aspirant qu'aux biens du ciel, il renonça peu de temps après à ceux de la terre, pour se consacrer entièrement au service du Seigneur. Il bâtit pour cela dans Nicopolis une église en l'honneur de la très-sainte Vierge, avec un monastère, où il se renferma avec dix autres frères qu'il savait être dans la sincère volonté de travailler à leur salut. Il n'avait alors que dix-huit ans, et cependant il prit les plus fermes résolutions d'aspirer à une vie parfaite et de pratiquer toutes les vertus qui l'y pouvaient conduire, surtout l'humilité et l'abstinence, étant persuadé qu'il n'y a rien de si opposé au repos de l'âme que l'orgueil et l'intempérance, et qu'on ne réussissait bien dans l'état saint qu'il avait embrassé, qu'autant qu'on était humble et mortifié. Il rejetait donc de son cœur tout sentiment de vanité ; il matait son corps par les jeûnes et les veilles ; il ne se permettait aucune parole qui fût répréhensible, et ses entretiens étaient toujours assaisonnés du sel de la sagesse évangélique.

Il servait par là de règle à ceux qui s'étaient rangés sous sa conduite, leur apprenant, autant par ses actions que par ses paroles ce qu'ils devaient faire, et les formait aux devoirs de la vie religieuse avec tant de prudence et de discrétion, qu'en les ménageant comme des commençants sans user de trop de rigidité, il les excitait peu à peu à s'avancer, nourrissant insensiblement dans leur âme l'esprit de piété par ses exhortations, et les encourageant à travailler sans se relâcher par la tiédeur et la paresse ; ce qui lui réussit si heureusement, qu'il eut la consolation de les voir tous répondre parfaitement à la sainteté de leur vocation.

Il continua à gouverner son monastère avec la même prudence jusqu'à l'âge de vingt-huit ans. Alors l'évêque de Colonia, en Arménie, étant mort, les habitants de cette ville jetèrent les yeux sur lui pour lui succéder, et le demandèrent à l'évêque de Sébaste, à qui il appartenait, comme métropolitain, de pourvoir à cette église. Ce prélat, qui connaissait son mérite, jugea qu'on ne pouvait faire un plus digne choix. Il l'envoya quérir sous un autre prétexte, et le consacra évêque de Colonia, sans avoir égard à toutes les excuses que sa modestie lui fit alléguer pour s'en dispenser.

Cette nouvelle dignité ne changea rien dans sa conduite. Il continua les mêmes austérités qu'il pratiquait dans son monastère, et l'on remarque qu'il ne voulut jamais user du bain, autant par modestie que par mortification, quoique l'usage en fût très-commun dans le pays; car non-seulement il ne souffrit point que personne vît son corps à nu, mais il ne se le permit jamais à lui-même. C'était une de ses principales attentions de se conserver dans une parfaite pureté d'esprit et de corps, tant pour se rendre plus agréable aux yeux de Dieu, que pour lui offrir des prières plus pures et plus dignes de lui être présentées.

L'exemple de sa vertu fit de fortes impressions sur l'esprit d'un de ses frères, nommé Pergame, qui avait été en grande considération auprès des empereurs Zénon et Anastase, et sur son neveu nommé Théodore, également distingué par le rang qu'il tenait et par la faveur de l'empereur Justinien. L'un et l'autre en furent si touchés, qu'ils menèrent dans leur état une vie sainte, et devinrent des modèles de probité, de prudence, de sagesse et de charité.

Il y avait déjà neuf ans que le bienheureux Jean édifiait ainsi son diocèse et sa famille, quand sa sœur, mariée à Pasinique, gouverneur de la province, étant morte, ce magistrat, qui ne méritait point l'honneur de son alliance, s'en rendit encore plus indigne par les vexations qu'il exerça envers les ecclésiastiques de

son diocèse, les empêchant de s'acquitter de leur ministère, violant les asiles dont jouissaient les églises, et commettant des violences presque continuelles. Le saint évêque employa longtemps les prières et les remontrances pour le porter à changer de conduite ; mais voyant que, bien loin de rien gagner sur son cœur, il devenait toujours plus méchant, il fut forcé de recourir à l'empereur, et en obtint justice par le moyen d'Euphémus, patriarche de Constantinople. Il n'avait fait cette démarche qu'avec le cœur percé de douleur, et cela le dégoûta si fort du monde, que pour s'en délivrer pour toujours, il mit ordre aux affaires de son église avant de quitter Constantinople, renvoya dans son diocèse les prêtres et les clercs qu'il avait avec lui, et montant sur un vaisseau sans rien dire à personne, il fit voile pour la Palestine. Il se rendit en droite ligne à Jérusalem, et s'y arrêta à l'hôpital bâti par l'impératrice Eudoxie ; mais comme cet hôpital était trop fréquenté et qu'il cherchait la retraite, il demanda au Seigneur avec beaucoup de larmes, qu'il lui fit trouver un lieu où il pût travailler en paix au salut de son âme.

Il persévéra plusieurs jours dans cette demande, passant les nuits entières à répandre son cœur avec ses larmes devant Dieu pour obtenir cette grâce. Enfin, une nuit qu'il priait avec beaucoup de ferveur, les yeux élevés vers le ciel, il vit une étoile brillante qui avait la figure d'une croix, et entendit une voix qui lui dit : « *Si tu veux te sauver, suis cette lumière.* » Il se leva aussitôt le cœur pénétré de confiance, et suivit ce flambeau céleste qui le conduisit à la laure de saint Sabas. Il était alors âgé de trente-huit ans, et arriva à la laure lorsque Salluste, patriarche de Jérusalem, y faisait la dédicace de l'Église. Les religieux qui l'habitaient étaient au nombre de cent cinquante, qui vivaient dans une grande pauvreté pour ce qui regarde les besoins du corps ; mais dans une abondance très-riche des grâces spirituelles.

Dieu ne révéla pas à saint Sabas le trésor qu'il lui envoyait en la personne du bienheureux Jean, parce qu'il ne manifeste pas

toujours, dit le moine Cyrille, les desseins cachés de sa sagesse à ses serviteurs. Ainsi ce saint abbé le reçut comme un sujet ordinaire, et le remit à l'économe pour être employé aux fonctions des novices. On bâtiassait l'hôpital de la laure, et l'économe chargea Jean d'aller quérir l'eau au torrent, d'apprêter ce qu'il fallait pour la nourriture des ouvriers, et de leur porter les pierres et les autres matériaux pour l'édifice : ce que cet humble novice faisait avec une joie, une exactitude et une humilité édifiante.

Deux ans après il fut encore employé par saint Sabas pour travailler au monastère de Castel, et enfin il fut destiné pour recevoir les hôtes et pour présider à la cuisine. Mais comme en même temps saint Sabas voulut bâtir une maison de noviciat à dix stades de l'hôpital de la laure, dont il avait également soin, on l'obligea de préparer le dîner aux ouvriers et de le leur porter, et il s'acquitta de ces emplois multipliés et fatigants avec tant de douceur et de prudence, que tous les Pères de la laure le regardaient avec admiration. Cela fit qu'un an après, saint Sabas ne pouvant douter des grands progrès qu'il avait faits dans les vertus religieuses, lui permit de demeurer dans une cellule pour y vivre en silence et y vaquer à la contemplation.

Le bienheureux Jean s'y trouva comme dans son centre. Il passait les cinq premiers jours de la semaine sans voir personne et sans prendre aucune nourriture. Le samedi et le dimanche il se rendait à l'église pour chanter les psaumes avec les autres ; ce qu'il faisait avec une gravité et une crainte respectueuse, ayant le cœur tout embrasé de ferveur. Mais lorsqu'on célébrait les divins Mystères, il était si touché de componction, que son visage en était couvert de larmes ; de sorte que tous les religieux qui se trouvaient présents, en étaient étonnés et en rendaient à Dieu des actions de grâces.

Il jouit pendant trois ans de sa solitude, dont il ne fût jamais sorti si l'on n'avait consulté que les inclinations de son cœur. Mais après ce temps, saint Sabas jugea à propos de lui confier la

charge d'économe, et ce parfait obéissant passa sans la moindre résistance, d'un état qui faisait les délices de son âme, à un emploi tumultueux, parce qu'il était mort entièrement à sa propre volonté : leçon intéressante pour les personnes religieuses, qui, trop attachées à leurs dévotions particulières, marquent beaucoup de sensibilité et de répugnance quand on les applique à des emplois qui ne sont pas de leur goût, ne prenant pas garde que la véritable piété consiste moins à suivre ses propres inclinations, même dans le bien, qu'à s'y diriger par l'obéissance, toujours plus sûre pour l'avantage de leur âme, que tout ce qu'elles pourraient se proposer de bon par leur propre choix. Saint Jean en fit l'expérience ; il ne perdit rien des grâces du Seigneur dans son nouvel emploi, et les bénédictions dont Dieu accompagna ses soins dans les affaires temporelles de la laure, furent également une preuve sensible qu'il agréait son ministère, quoique moins tranquille.

Saint Sabas, qui ne le perdait pas de vue, admirant toujours plus l'éminence de sa piété, crut, lorsque le temps prescrit pour l'exercice de sa charge fut accompli, devoir le mener à Elie, pour lors patriarche de Jérusalem, pour le faire ordonner prêtre. Il s'y laissa conduire sans résistance ; et le Saint le présenta au patriarche comme un religieux parfait. Le prélat alla à l'église du calvaire pour lui imposer lui-même les mains sur le témoignage du saint abbé ; mais Jean voyant qu'il ne pouvait plus cacher le sacré caractère qu'il avait déjà, pria le patriarche, avant que de passer outre, de lui permettre qu'il lui parlât en particulier, et lui dit : « J'ose, mon vénérable Père, vous confier un secret, que je vous prie de ne déclarer à personne, sans quoi vous m'obligeriez d'abandonner ce pays. Je suis évêque, et la vue de mes péchés m'a obligé de quitter ma charge pour fuir dans la solitude et y attendre la miséricorde de Dieu. J'ai donc cru qu'à présent que je suis encore dans la vigueur de l'âge, je devais m'employer à servir mes Pères, afin que quand les forces viendront à me man-

quer, je n'aie pas à me reprocher les services charitables qu'ils me rendront à leur tour. »

Elie admira une si profonde humilité, et appelant saint Sabas, lui dit : « Ce religieux m'a confié quelque chose en secret qui m'empêche de l'ordonner ; laissez-le donc dans le silence, sans qu'il y soit davantage troublé. » Il n'ajouta rien de plus ; ce qui fit craindre à saint Sabas de s'être trompé dans le jugement avantageux qu'il avait fait du bienheureux Jean ; de sorte que, pénétré de douleur, il se retira dans une caverne éloignée de la laure, où il passa la nuit en prières et en larmes, se plaignant à Dieu de ce qu'il ne lui avait pas fait connaître si Jean était digne de le servir à l'autel, ou s'il était devant lui comme un vase inutile. Tandis qu'il priait ainsi, il vit devant lui un ange qui lui dit : « Jean n'est pas un vase inutile, mais un vase d'élection ; et celui qui est déjà évêque ne peut pas être ordonné prêtre. » Saint Sabas ne fut pas étonné ni effrayé de cette apparition ; il était accoutumé à de semblables visites des esprits célestes : c'est la remarque que fait le moine Cyrille. Il se leva, le cœur comblé de joie, s'en alla à la cellule de Jean, et lui dit en l'embrassant avec tendresse : « O mon père Jean ! vous m'avez caché la grâce que Dieu vous a faite, mais il me l'a manifestée. » — « Ah, mon Père ! lui répondit le bienheureux Jean, ce que vous me dites m'afflige extrêmement. Je désirais de n'être point connu, et voilà que je serai obligé de quitter cette demeure. »

Saint Sabas le conjura de rester, et lui promit en la présence de Dieu, qu'il ne découvrirait jamais son secret. Jean se renferma alors encore plus étroitement dans sa cellule et ne parla à qui que ce fût, excepté à celui qui lui apportait ce qui lui était nécessaire. Il n'en sortit qu'une seule fois pour saluer le patriarche Élie, qui était venu à la laure pour la dédicace d'une nouvelle église qu'on avait bâtie près du monastère, et ce patriarche profita de cette occasion pour avoir avec lui un entretien de piété, où il reconnut encore plus les dons de sagesse et de pru-

dence que Dieu avait mis en lui ; ce qui le lui rendit extrêmement cher, et lui inspira des sentiments d'estime et de vénération, dont il lui donna des marques tout le temps de son pontificat.

Il y avait quatre ans qu'il vivait dans ce rigoureux silence, quand quelques moines de la laure y excitèrent par leurs murmures et leur indocilité, les troubles dont nous avons parlé dans la vie de saint Sabas, qui obligèrent ce Saint de se retirer à Scythopolis : saint Jean avait alors cinquante ans. Ces agitations si opposées à sa tranquillité, le déterminèrent aussi à quitter sa cellule et à se retirer dans le désert de Ruban. Il y passa six ans, séparé du commerce des créatures et tout occupé de la contemplation, dans laquelle il tâchait de s'élever toujours plus à Dieu. A peine sortait-il une fois en trois jours de la caverne où il s'était retiré, pour se nourrir de pommes sauvages, ou de quelques racines qu'il y avait dans cette solitude. Il s'y égara une fois, et fut engagé dans des précipices, d'où il ne savait comment sortir ; de sorte qu'ayant erré longtemps sans trouver le chemin de sa caverne, les forces lui manquèrent presque entièrement. Il s'adressa à Dieu dans la défaillance extrême où il était, et tout à coup il fut transporté, comme le prophète Habacuc, dans sa caverne, sans savoir comment cela s'était fait. Dans la suite, ayant mieux connu cette solitude, il comprit que l'endroit où il avait été transporté était éloigné de cinq milles de cette caverne.

Un frère vint dans son désert, et le pria de souffrir qu'il demeurât avec lui. Il le reçut avec charité ; mais ce frère se dégoûta peu de temps après de sa retraite, et le pressa de profiter de la fête de Pâques pour retourner à la laure ; d'autant plus, lui disait-il, qu'il n'y a dans ce lieu que de mauvais fruits sauvages qu'on ne peut manger, et que nous sommes réduits à une grande nécessité. Mais il suffit à saint Jean de savoir que saint Sabas n'était pas dans la laure pour n'y pas retourner. « Demeurons ici en paix, mon frère, lui dit-il, et confions-nous au Seigneur. Il a nourri, pendant quarante ans, six cent mille hommes dans le

désert ; il nous a promis dans l'Écriture de ne nous point abandonner ; il nous a recommandé de n'avoir point de sollicitude pour nos besoins, qui étaient connus de notre Père céleste ; et que si nous avons soin de chercher le royaume du ciel, il pourvoirait à tout le reste. Pourquoi donc, mon fils, ne souffririons-nous pas en patience, et préférons-nous une vie douce à la vie pénitente que nous menons ici ? Ignorez-vous qu'en cherchant ses aises dans ce monde, on se prépare des supplices dans l'autre, et qu'en souffrant les maux présents, on se rend digne des biens à venir ? »

Ces paroles n'entrèrent point dans le cœur de ce frère, qui, ennuyé de sa solitude, prit le parti de se retirer. A peine l'eut-il fait, qu'un inconnu vint se présenter à Jean, conduisant un âne chargé de provisions, qu'il lui remit et s'en alla tout de suite. Cependant le frère qui avait voulu retourner à la laure, s'égarait dans le chemin, et revint à lui trois jours après, accablé de faim et de lassitude. Il trouva dans sa caverne ces provisions abondantes que la Providence lui avait envoyées, et touché de repentir de sa défiance, il se jeta à ses pieds et lui demanda pardon. Le Saint, plein de charité, excusa en lui la fragilité humaine, le releva, et lui dit : « Comprenez à présent, mon frère, que Dieu peut nous préparer une table dans le désert. »

Alamundar, chef des Sarrasins soumis aux Perses, fit dans ce temps-là une incursion dans l'Arabie et la Palestine, animé de fureur contre les Romains. Les barbares qui combattaient sous lui s'étaient répandus dans les déserts, où il n'y avait plus de sûreté pour les anachorètes. Dans ce péril dont saint Jean était menacé, les Pères de la grande laure lui envoyèrent dire de ne point s'exposer, et de venir chez eux reprendre sa cellule : mais le Saint avait si bien goûté les douceurs de sa solitude, qu'il ne put se résoudre à la quitter. Il dit en lui-même : « Si Dieu ne prend pas soin de moi, qu'ai-je à faire de vivre davantage ? » Il se détermina donc à rester, s'abandonnant aux soins de la pro-

vidence ; et il parut bientôt que Dieu l'avait pris sous sa protection particulière, car il lui envoya un lion des plus grands et des plus terribles qu'il y eût dans ces déserts, qui roda nuit et jour autour de sa cellule et le défendit des insultes de ces barbares. La première nuit que le Saint aperçut cet animal, il sentit en lui-même quelque mouvement de crainte ; mais voyant le jour d'après qu'il ne s'éloignait point et qu'il faisait fuir les Sarrasins dès qu'ils paraissaient, il reconnut que Dieu l'avait envoyé expressément pour le garder et sa crainte se changea en action de grâces.

Les barbares s'étant retirés, saint Sabas, qui était allé à Nicopolis et y avait bâti une nouvelle laure, se souvint de la vision qu'il avait eue dans la caverne, où Dieu lui avait révélé la sainteté et le caractère épiscopal de notre Saint, et l'alla trouver dans son désert pour le ramener avec lui à la grande laure. « Le Seigneur, lui dit-il, vous a garanti de la fureur des barbares en vous envoyant un gardien qui les a mis en fuite ; venez donc à présent et n'exigez pas un nouveau miracle, de peur de vous exposer à la tentation de vanité ; mais fuyez comme les autres Pères et venez à la laure. Il le ramena ainsi et le renferma dans sa cellule comme auparavant. Il était alors âgé de cinquante-six ans.

Personne ne savait qu'il fût évêque, excepté le patriarche Élie et saint Sabas. Dans la suite Dieu voulant faire connaître aux hommes le trésor caché qu'il avait renfermé dans son serviteur, le fit découvrir comme nous l'allons dire. Æthérius, archevêque (on ne dit pas de quelle ville), personnage d'ailleurs non moins respectable par son mérite personnel que par sa dignité, vint d'Asie à Jérusalem visiter les saints Lieux, et y fit de grandes aumônes aux pauvres et aux monastères. Lorsqu'après avoir satisfait sa piété, il se fut embarqué pour retourner dans son diocèse, il fut surpris dans la route par un vent contraire qui l'obligea de relâcher à Ascalon avec beaucoup de peine. Le vent cessa deux jours après, et il voulut reprendre sa navigation ; mais dans la nuit un ange lui apparut en songe et lui dit : « Vous ne pouvez

vous remettre en mer que vous n'avez été voir auparavant à la laure de l'abbé Sabas, l'abbé Jean le Silentiaire, homme juste, plein de piété et revêtu comme vous du caractère épiscopal. Le Seigneur a mis en lui des dons célestes que son humilité tient cachés, vivant dans un détachement parfait de toutes les choses du monde, et menant une vie très-austère, pénétré de la crainte de Dieu et du désir de le posséder. »

Æthérius s'étant éveillé, ne put douter qu'il n'eût eu une véritable vision, et s'en alla en diligence à la laure de saint Sabas, raconta aux Pères ce que Dieu lui avait fait connaître, et se fit conduire à la cellule du Saint. Il demeura deux jours avec lui, et l'obligea de lui faire le détail de sa vie. L'humble Jean, qui n'avait cherché qu'à se cacher, fut obligé de manifester à cet archevêque ce qu'il avait tenu si secret jusqu'alors. Æthérius en fut dans le plus grand étonnement, et s'écria : « Véritablement il y a des pierres saintes qui sont bien foulées à terre. » Il ne sortit d'auprès de lui que pour faire part à saint Sabas et à ses Pères de tout ce que Jean lui avait déclaré; de sorte que toute la laure fut instruite de sa condition, du lieu de sa naissance, de son épiscopat et de tout ce qu'il était.

Cette même année, qui était la soixante et dix-huitième de son âge, et la vingt-quatrième depuis qu'il s'était renfermé dans sa cellule, saint Sabas quitta cette vie pour aller recevoir au ciel la récompense que Dieu réservait à ses mérites. Le bienheureux Jean en fut d'autant plus affligé, qu'il n'avait pas été présent à sa mort. Il l'avait toujours regardé comme son père, et ne pouvait se consoler d'en être séparé. S'étant enfin endormi dans sa douleur, saint Sabas lui apparut en songe et lui dit : « Cessez de vous affliger, mon père Jean; car, quoique nous soyons séparés de corps, je suis pourtant toujours en esprit avec vous. » — « Hélas ! lui répondit le bienheureux Jean, priez le Seigneur qu'il me prenne aussi. » — « Cela ne se peut pas pour le présent, lui répliqua Sabas, parce que la laure va être agitée d'une grande tentation, et vous

y. serez nécessaire pour consoler et fortifier ceux qui doivent combattre pour la foi. » Saint Jean, après cette vision, cessa de pleurer la mort du saint abbé, mais il fut en grande sollicitude au sujet de la tentation dont il lui avait parlé.

Ce fut apparemment à l'occasion de la mort de saint Sabas, qu'il eut le désir de savoir comment l'âme se séparait du corps, puisque son historien le rapporte tout de suite. Il le demanda à Dieu dans son oraison, et il se trouva tout à coup transporté en esprit dans l'église de Bethléem, où Dieu lui fit voir dans le vestibule un saint homme étranger, étendu par terre qui se mourait; et dont les anges ayant retiré l'âme, la portaient en triomphe dans le ciel avec une mélodie et une odeur célestes. Il voulut se convaincre de la vérité de cette vision, et se rendit sur l'heure à Bethléem. Il y trouva en effet le corps de cet homme à l'endroit que Dieu lui avait montré, et apprit qu'il était mort à l'heure même qu'il avait eu la vision. Il embrassa et baisa avec une tendre vénération ses précieuses dépouilles, le fit ensevelir dans un lieu honorable, et retourna à sa cellule.

Il avait deux disciples, dont l'un portait son nom et l'autre s'appelait Théodore. Le moine Cyrille dit avoir appris d'eux la merveille que nous allons rapporter. « Après la mort de saint Sabas, lui disaient-ils, le bienheureux vieillard Jean nous envoya ¹ à Libye pour des réponses qu'il attendait, et quand nous eûmes passé le Jourdain, nous rencontrâmes quelques personnes qui nous dirent de prendre garde à nous, parce qu'il y avait un lion sur le chemin par où nous allions passer. Nous pensâmes d'abord que Dieu pouvait bien nous en délivrer par les prières de notre saint abbé, puisque nous faisons ce voyage par son ordre; et nous avançons dans cette confiance, quand tout à coup nous vîmes venir sur nous ce lion, qui, malgré notre bonne résolution, nous causa une grande frayeur; mais dans ce moment notre saint

¹ La Libye dont il est parlé ici, n'est ni celle d'Afrique, ni celle dont parle Pallade dans la Vie de saint Macaire, mais un désert de Palestine.

vieillard nous apparut et nous dit de ne rien craindre. En effet, ce féroce animal s'enfuit comme si on l'avait chassé avec un fouet, et nous poursuivîmes notre chemin sans qu'il nous arrivât rien de fâcheux. Le Saint nous prévint à notre retour et nous dit : « Avez-vous vu comment je me suis trouvé avec vous dans le danger où vous avez été ? J'étais ici et je priais pour vous, et Dieu a bien voulu vous faire éprouver sa miséricorde. »

Le moine Cyrille dit aussi qu'il avait appris d'un de ses disciples, que durant plusieurs années il ne mangea que du pain, auquel il mêlait des cendres de l'encensoir. Ce disciple le surprit un jour dans cet acte de mortification. Le Saint, qui ne voulait que Dieu pour témoin, en parut affligé ; mais il tâcha de le consoler en lui disant : « Vous n'êtes pas le seul, mon Père, qui fasse cette pratique. Il y a plusieurs Pères de cette laure qui la font comme vous, pour se conformer à ces paroles du Prophète : *Je mangeais de la cendre comme du pain.* »

Psal. 101.

L'abbé Eustathe, dont nous avons parlé dans la Vie de saint Sabas, racontait aussi à Cyrille, qu'il se trouva dans une occasion attaqué d'une tentation de blasphème très-violente, ce qui l'obligea d'avoir recours à notre Saint afin qu'il priât Dieu de l'en délivrer. Il le fit, et après qu'il eut achevé de prier, il lui dit : « Rendez grâces au Seigneur, mon fils, car vous ne serez plus importuné par cette fâcheuse tentation. » Et en effet, il en fut délivré pour toujours.

Mais voici une merveille semblable à celle que nous avons rapportée dans la Vie de saint Jean de Cycopolis, dont saint Augustin a parlé, comme nous l'avons dit au même endroit. Une femme, nommée Basiline, originaire de Cappadoce, et diaconesse de la grande église de Constantinople, personne fort pieuse et bien orthodoxe, eut la dévotion de visiter les saints Lieux de Jérusalem, et s'y rendit accompagnée d'un cousin qu'elle avait, et qui tenait un rang distingué dans l'État ; mais il avait le malheur d'être attaché à la doctrine de Sévère et ne communiquait

point avec les catholiques. La pieuse Basiline avait un extrême regret de le voir engagé dans l'erreur, et sachant par réputation quelle était la vertu des prières et des exhortations de notre Saint, elle désira de lui mener ce parent, afin qu'il le persuadât d'entrer dans le sein de l'Église. Mais comme il n'était pas permis aux femmes d'aller à la laure, elle pria Théodore, disciple du Saint, d'y conduire son parent.

Lorsqu'ils furent arrivés à sa cellule, Théodore frappa doucement à la fenêtre, selon sa coutume, et le Saint l'ayant ouverte, il s'inclina avec le cousin de saint Basiline, et lui demanda sa bénédiction pour tous les deux ; mais le bienheureux Jean, à qui Dieu avait déjà fait connaître l'état de ce nouvel hôte, dit à Théodore : « Je vous donne ma bénédiction, mais je ne la donne point à celui qui est avec vous. » — « Pourquoi la lui refuseriez-vous, mon Père ? lui dit Théodore. Je vous prie plutôt de la lui donner. » — « Non, répliqua le Saint, je ne le bénirai point qu'il n'ait auparavant abjuré ses erreurs, et ne m'ait assuré qu'il renonce à la communion des schismatiques et qu'il embrasse celle de l'Église catholique. »

Le partisan de Sévère, tout étonné que le Saint eût si bien connu ses sentiments, et ne pouvant douter que ce ne fût par une lumière surnaturelle, se rendit aussitôt et protesta qu'il renonçait sincèrement à ses erreurs. Alors le bienheureux Jean le bénit, lui donna les divins sacrements et le réconcilia ainsi avec l'Église.

Un changement si subit combla de joie le cœur de Basiline, et lui inspira un désir extrême de voir elle-même le bienheureux Jean. Pour franchir tout obstacle, elle projeta dans son esprit de se revêtir d'un habit d'homme, et d'aller ainsi déguisée lui faire l'ouverture de son âme pour recevoir ses saints avis ; mais un ange révéla son intention à notre Saint, qui lui envoya dire ceci : « Sachez que si vous venez, vous ne me verrez point. Ne vous affligez pas et restez où vous êtes. Je vous apparaîtrai en songe ; vous me déclarerez tout ce que vous voulez me dire, et Dieu m'inspirera tout ce que je dois vous répondre. » Basiline le crut

avec confiance, et en effet, le Saint lui apparut en songe, et lui donna toutes les instructions qu'elle put désirer pour le bien de son âme. Elle s'éveilla comblée de consolation, et remercia le Seigneur de la grâce qu'il lui avait faite par le ministère de son serviteur. Quelque temps après, ayant vu le disciple du Saint, elle le lui dépeignit avec des traits si marqués, qu'il ne put douter de la vérité de l'apparition. Le moine Cyrille assure aussi l'avoir apprise de la bouche même de cette pieuse femme.

La cellule où saint Jean s'était renfermé était appuyée contre un rocher fort haut et fort escarpé, qui lui servait de mur du côté du septentrion; et la pierre de ce rocher était si sèche, tant par sa propre qualité que par les ardeurs du soleil dont il était brûlé, qu'il n'y pouvait croître aucune herbe, encore moins des arbres. Le Saint, dans une occasion, conférant avec ses deux disciples Théodore et Jean, avait quelques semences de figues à la main, et désirant que Dieu lui fit connaître par quelque signe qu'il lui ferait miséricorde, il leur dit : « Je connaîtrai qu'il m'accordera cette grâce, si, par un effet de sa clémence, ces grains de figues viennent à germer dans ce rocher. » Il fit ensuite une petite ouverture dans la pierre, y introduisit ces grains, et Dieu, dit le moine Cyrille, qui avait fait fleurir miraculeusement la verge d'Aaron, fit germer ces grains dans cette roche, où il n'y avait ni terre ni humidité, mais seulement une pierre sèche et presque brûlée. Il s'y éleva peu à peu un figuier qui monta au-dessus du toit de sa cellule, et le couvrit. Il produisit ensuite trois figues, dont le Saint en mangea une et donna les autres à manger à ses disciples, pleurant de joie et de reconnaissance du signe que le Seigneur lui avait donné de sa miséricorde.

Le moine Cyrille étant entré dans sa cellule avec son disciple, qui l'avait ouverte pour le servir dans son extrême vieillesse, y vit ce figuier qui sortait du rocher, et ne pouvant concevoir comment il y avait pris racine et poussé des branches si hautes, examina avec grande attention s'il n'y avait point de fente dans

le rocher où il y eut de la terre et de l'humidité pour le nourrir, mais il n'en put point découvrir. Il ajoute, pour plus grande preuve du miracle, que dans le jardin de la laure il ne croissait aucun figuier, ni même d'autres arbres à cause de la chaleur et de la sécheresse de l'air, et que s'il s'en trouvait quelques-uns sur le chemin du petit monastère, on en était redevable aux prières de saint Sabas; que les Pères en ayant voulu planter le long du torrent et les ayant arrosés avec grand soin, ils n'avaient pas duré plus d'un an.

Depuis que saint Jean eut vu le prodige que Notre-Seigneur avait opéré en sa faveur, il comprit que sa fin était proche, et ne s'occupa que de ce dernier moment. Il avait cent quatre ans lorsque le moine Cyrille écrivait son histoire, et on ne sait pas quand il mourut; mais on croit que ce fut l'an d'après. Cet historien, qui, comme nous le dirons, avait eu le bonheur de recevoir ses avis, et de vivre depuis la mort de saint Sabas sous sa direction, ayant voulu donner seulement un abrégé de ses vertus, et l'ayant fait de son vivant, dit qu'il laisse à d'autres le soin de raconter après sa mort, les combats qu'il a soutenus pour la défense de la foi catholique. Il en a dit quelque chose dans la vie de saint Sabas, que nous avons rapportée, ainsi que sa retraite au mont des Olives avec plusieurs autres religieux de la laure, lorsque les origénistes y osèrent introduire un abbé de leur secte, comme nous l'avons dit au chapitre précédent; et il y revint sans doute avec les autres, lorsque le vénérable Conon l'eut purgée entièrement des hérétiques.

Enfin, Cyrille remarque qu'encore qu'il fût âgé de cent quatre ans, il avait toujours le visage gai, l'esprit vif, et qu'il était plein d'une grâce divine. Il termine son histoire en ces termes: « Nous prions le Seigneur qu'il l'affermisse et le fortifie toujours plus, et qu'il lui fasse la grâce de consommer sa course en paix. Que cet adorable Maître soit glorifié dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il. »

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE

	Pages
Saint Isidore de Péluse.	1
Doctrine spirituelle de saint Isidore de Péluse.	19
Émile, André, Biarré, Comai, Euprèpe, Ammonathas.	33
Saint Nilammon, saint Mélas et autres solitaires d'Égypte.	37
Moines de Canope et du voisinage.	48
Discipline monastique des solitaires d'Égypte.	54
Doctrine spirituelle des solitaires d'Égypte.	76
Sainte Synclétique, abbesse.	106
Doctrine spirituelle de sainte Synclétique.	118
Les vénérables Mères Sara et Théodora et les vierges Piane et Alexandra .	145

Quatrième Partie.

SOLITAIRES DE LA PALESTINE.

Saint Hilarion, père des moines de la Palestine.	156
Saint Hésique et autres disciples de saint Hilarion.	190
Vie monastique des saints Porphyre, Zénon et Épiphané, évêques. .	195
Monastère de Cassien à Bethléem. — Ermites de Thécué. — Vie monastique de saint Jérôme.	223
Sainte Paule	246
Sainte Eustochie.	263
Monastère de Jérusalem et des environs.	274
Mélanie l'Aïeule ou l'Ancienne.	280
Sainte Mélanie la Jeune, Albine sa mère et Pinien, son mari. . . .	292
Saint Zozime et sainte Marie l'Égyptienne.	308
Laures de Pharan et de Jéricho	331

	Pages.
Saint Martinien et saint Jacques, ermites	336
Saint Euthyme, surnommé le Grand, archimandrite en Palestine. . .	345
Disciples et successeurs de saint Euthyme.	385
Saint Gerasime, abbé.	408
L'abbé Gélase.	412
Saint Nonne et sainte Pélagie.	418
Saint Sabas, archimandrite.	427
Suite de l'histoire de saint Sabas.	451
Successeurs et disciples de saint Sabas.	482

FIN DU LA TABLE DU TROISIÈME VOLUME.